LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
709.495
R245

NOTICE: **Return or renew all Library Materials! The *Minimum* Fee for each Lost Book is $50.00.**

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University. To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

DUE: 12/15/92

UIC 1 4 '93

DEC 0 9 1999

UIC RET'D FEB 24 '95

MAR 0 3 1995

JAN 1 8 2000

L161—O-1096

RECUEIL

d'études dédiées à la mémoire

de

N. P. KONDAKOV

Archéologie.

Histoire de l'art. Etudes byzantines

»SEMINARIUM KONDAKOVIANUM«

PRAGUE 1926

IN MEMORY

OF

N. P. KONDAKOV

RECUEIL

d'études, dédiées à la mémoire

de

N. P. KONDAKOV

Archéologie.

Histoire de l'art. Etudes byzantines

»SEMINARIUM KONDAKOVIANUM«

PRAGUE 1926

СБОРНИКЪ

СТАТЕЙ, ПОСВЯЩЕННЫХЪ

ПАМЯТИ

Н. П. КОНДАКОВА

АРХЕОЛОГІЯ. ИСТОРІЯ ИСКУССТВА.

ВИЗАНТИНОВѢДѢНІЕ.

»SEMINARIUM KONDAKOVIANUM«

ПРАГА 1926

Tous droits réservés.
Copyright.

Imprimé par »Politika«, Prague.
Vytiskla knihtiskárna »Politika« v Praze.

Tous les clichés et les reproductions
en phototypie et en creux ont été exécutés par
V. Neubert & Fils, Prague XVI. Tchécoslovaquie.

Veškeré štočky a reprodukce
světlotiskové i hollarotypické zhotovila firma
V. Neubert & Synové, Praha XVI.

707.495
R245

AVANT-PROPOS

N. P. Kondakov fut un des savants les plus éminents de notre époque dans le domaine de l'archéologie, de l'histoire de l'art et des études byzantines.

Le Recueil que nous présentons à l'attention du public savant est un hommage à sa mémoire rendu par des savants de divers pays et de diverses nationalités.

Le désir de participer à la création d'un monument à la mémoire du Maître disparu les a unanimement réunis le jour de la commémoration du premier anniversaire de sa mort.

Mais ce désir n'aurait pu être réalisé sans le noble et généreux soutien des proches amis de N. P. Kondakov, MM. Charles R. Crane et John O. Crane.

Le Comité de rédaction de ce Recueil, formé des auditeurs de N. P. Kondakov à l'Université Charles de Prague, tient en premier lieu à exprimer ici à MM. Charles et John Crane sa vive et sincère reconnaissance pour l'appui puissant qu'ils ont prêté à l'organisation d'une oeuvre collective scientifique consacrée à la mémoire du Maître vénéré.

Le Comité de rédaction exprime aussi sa reconnaissance à tous les savants, Russes et étrangers, qui avaient entretenu durant les dernières années des rapports amicaux avec N. P. Kondakov, et qui aujourd'hui ont répondu avec tant d'empressement à l'appel du Comité de collaborer à ce Recueil.

Le Comité de rédaction remercie non seulement les savants, dont les articles sont imprimés dans le Recueil, mais aussi ceux qui, empêchés par des circonstances diverses d'y participer, ont néanmoins témoigné au Comité leur sympathie pour le succès de son oeuvre, tels que M. M. Gustave Schlumberger, J. B. Bury, E. H. Minns. M. F. Lannes a bien voulu enfin revoir les épreuves du texte français de l'Avant-propos et de la biographie de N. P. Kondakov. Nous lui exprimons ici notre gratitude.

Les articles sont disposés selon l'ordre de réception des manuscrits et des épreuves des auteurs. Tout autre ordre aurait été impossible par suite de la nécessité de faire paraître le Recueil à une date déterminée.

Le Comité de rédaction considère comme un devoir de rechercher les moyens d'assurer la continuité de l'organisation scientifique, dont ce Recueil est la première manifestation.

Il a la conviction profonde qu'il trouvera l'appui moral et matériel nécessaire pour perpétuer ainsi la mémoire de N. P. Kondakov.

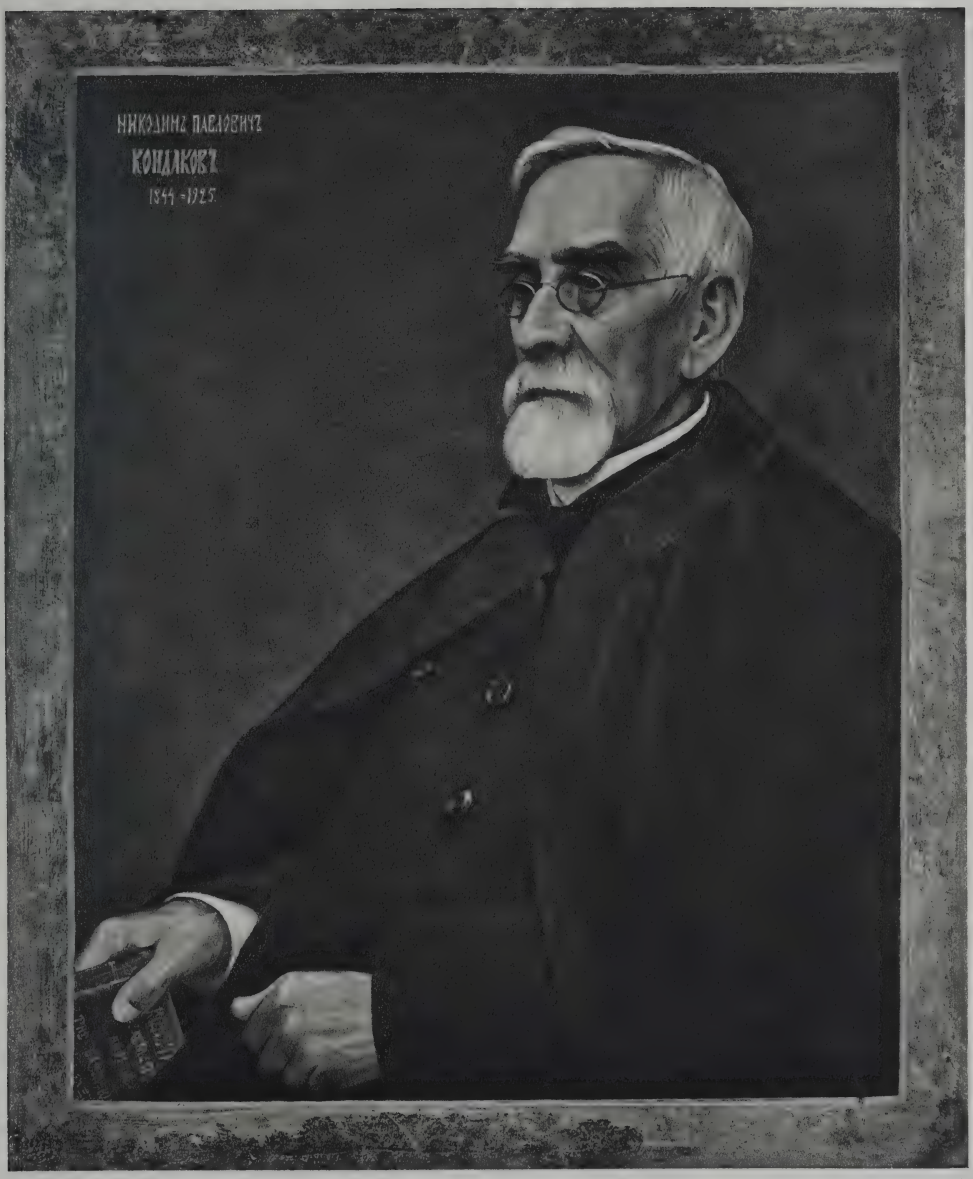
C'est dans ce but que le Comité de rédaction s'est efforcé de prolonger le travail scientifique commencé sous la direction de ce Maître à l'Université Charles de Prague, et a donné à ce nouveau centre de recherches archéologiques et byzantines le nom de celui qui en fut l'inspirateur. Un compte-rendu succinct de ce „Seminarium Kondakovianum" pour la première année est imprimé (en russe) sous forme d'appendice à ce Recueil.

Princesse N. Yaschwill — *T. Rodzianko*
Prof. G. Vernadsky — *Prof. A. Kalitinsky*
N. Toll — *N. Bêlaev*

Prague, le 17 Février 1926.

LISTE DES COLLABORATEURS

ANDREJEVA M. A. (Prague).
BĂNESCU N. (Kluj, Roumanie).
BÊLAEV N. M. (Prague).
BELAÏEW N. T. (Londres).
CIBULKA J. (Prague).
DALTON O. M. (Londres).
FETTICH F. (Budapest).
FRANCEV V. A. (Prague).
HOPFNER TH. (Prague).
IORGA N. (Bukarest).
KALITINSKY A. P. (Prague).
MILLET G. (Paris).
MUÑOZ A. (Rome).
NIEDERLE L. (Prague).
OSTROGORSKY G. A. (Heidelberg).
PROTITCH A. (Sofia).
PUIG I CADAFALCH J. (Barcelone).
RODZIANKO T. N. (Prague).
ROSTOVTZEFF M. I. (Yale University, New Haven Conn., U. S. A.).
SOTÉRIOU G. (Athènes).
TOLL N. P. (Prague).
VERNADSKY G. V. (Prague).
WHITTEMORE TH. (Boston Mass., U. S. A.).
YASCHWILL, princesse N. G. (Prague).
ZLATARSKI V. (Sofia).
ŽEBELEV S. A. (Petropolis).



peint par la Peesse N. Yaschwill

N. P. KONDAKOV.

NIKODIM PAVLOVIČ KONDAKOV

Nikodim Pavlovič Kondakov était un savant de premier ordre. Son nom est universellement connu dans les milieux scientifiques. Son œuvre eut une influence capitale sur l'évolution de l'archéologie, de l'histoire de l'art, des études byzantines.

Dans le choix des sujets et des méthodes de son travail, dans ses grandes acquisitions et dans ses défauts même, N. P. Kondakov fut un savant profondément russe, avec les caratères essentiels de l'originalité et des particularités du génie russe.

L'héritage scientifique laissé par lui est immense. Cet héritage doit servir de point de départ à tous les travaux ultérieurs concernant l'archéologie byzantine.

Sa biographie est pleine d'intérêt. Sa personnalité nous donne un exemple rare d'un homme qui, des sombres profondeurs du servage, s'éleva jusqu'au premier rang des savants.

Il importe d'établir une biographie savante de Kondakov, précise et complète. Cette tâche s'impose comme un devoir à ses élèves.

Dans cette notice nous ne nous proposons toutefois que d'indiquer les faits principaux de la biographie de Nikodim Pavlovič, afin de montrer l'évolution de son activité scientifique.

I

LES ANNÉES D'ÉTUDE

C'est aux recherches sur les antiquités laissées par les divers peuples nomades qui traversèrent les steppes de la Russie méridionale que Nikodim Pavlovič Kondakov consacra la majeure partie de sa longue vie scientifique. Entre ces peuples Nikodim Pavlovič paraît avoir voué une sympathie particulière aux Alains „belle tribu d'hommes blonds et sveltes". Indiquant dans ses conférences les traces du séjour des Alains dans la Russie Méridionale, qui transparaissent notamment dans les noms de lieux, Nikodim Pavlovič signale le nom de Chalanï (Халань, Khalagne), bourg (слобода) du gouvernement de Kursk.

C'est dans ce bourg même de Chalanï que Nikodim Pavlovič naquit le 1er Novembre 1844, encore à l'époque du servage en Russie, sous le règne de Nicolas Ier et quelques années avant la seconde République française. Le père de Kondakov était un serf affranchi des princes Troubetzkoy dont il gérait les nombreuses propriétés dans le district de Novyj Oskol (province de Kursk).[1]

Encore tout enfant, Nikodim Pavlovič fut amené à Moscou. C'est là que s'écoula ensuite toute son adolescence. Entré d'abord dans une école paroissiale, il continua ses études au 2ème gymnase de Moscou, „что на Разгуляѣ" (dans le quartier de Razguljay). Il n'était encore qu'un petit collégien, quand dans la deuxième moitié de février 1855, en pleine guerre de Crimée, arriva à Moscou la nouvelle de la mort du tzar Nicolas Ier. Nikodim Pavlovič se rappelait

[1]) Notice autobiographique de Kondakov (Біографическій словарь профессоровъ и преподавателей Императорскаго С- Петербургскаго Университета за истекшую третью четверть вѣка его существованія. 1869—1894. Томъ первый, А—Л. Спб. 1896), pp. 337—338.

(Ouvaroff) le premier Congrès archéologique russe dans lequel le vieux M. P. Pogodin prononça un discours remarquable „Sur les destinées de l'archéologie russe".[1] Une haute appréciation de ce discours fut donnée dans la suite par Kondakov dans son rapport consacré à la mémoire de Pogodin à l'assemblée de la Section de langue et de littérature russe de l'Académie Impériale des Sciences le 11 Novembre 1900.[2]

Dans son discours Pogodin posait notamment cette thèse qu'on ne peut expliquer par la seule influence occidentale les „prileps" (les bas-reliefs) des églises de Vladimir, mais qu'ils possèdent en outre un caractère original qui leur est propre.

Cette thèse fut brillamment développée plus tard par Kondakov même dans son célèbre rapport de 1898 sur les problèmes de l'histoire de l'art russe.

En 1870 s'offrit enfin à Kondakov l'occasion de s'adonner entièrement à la science et d'abandonner l'enseignement secondaire. A l'Université „de la Nouvelle-Russie"[3] était vacante la chaire de théorie et d'histoire de l'art; Kondakov fut invité à l'occuper en qualité de chargé de cours. Il accepta aussitôt et avec joie, car cette chaire d'université lui ouvrait la voie des recherches scientifiques.[4]

Ainsi finit la période moscovite de la vie de Nikodim Pavlovič. Ce furent des années d'études, mais Kondakov en sortit savant complet.

II

PÉRIODE D'ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE ET BYZANTINE

C'est le 9 Septembre 1871 à l'Université d'Odessa (de la Nouvelle-Russie) que Kondakov fit sa conférence inaugurale ayant pour sujet „la Science de l'archéologie classique et de la théorie de l'art".[5]

Dans la suite l'éminent érudit, élève de Kondakov, le professeur Rĕdin donna de cette conférence l'appréciation suivante: „Cette conférence sert de brillante introduction à l'activité ultérieure de Kondakov en tant que savant et professeur d'Université. Elle témoigne de la profonde et solide préparation du jeune professeur à son activité future et de l'ampleur avec laquelle il traitait son sujet".

Kondakov passa 17 ans à l'Université de la Nouvelle-Russie (1871—87). Ce fut une période de travail acharné durant laquelle le travail d'érudition fut tout le temps entrecoupé par des voyages et des fouilles archéologiques.

En automne 1871 Kondakov prit part au II^me^ Congrès archéologique russe à St. Pétersbourg (du 7 au 20 décembre 1871). A ce Congrès il fit un rapport „Sur quelques menus objets antiques trouvés à Akkerman au cours de l'année 1867".[6] Dans son rapport, Kondakov émet la supposition que l'antique Tyras (actuellement Akkerman) pouvait bien être une simple factorerie d'une riche communauté, dont les membres, dans un but commercial, se répandaient dans toute la région avoisinante, celle du Liman et du Dniester. Kondakov, dans la conclusion de son rapport, exprimait les principes qui d'après lui doivent s'imposer avant tout à un archéologue: „Une sévère vérification des diverses hypothèses, jointe à

[1]) Le Congrès était organisé par la „Société Archeologique de Moscou". Kondakov était membre du Congrès.

[2]) Cf. Сборникъ отдѣл. русск. яз. и слов. Имп. Академіи Наукъ, LXXI, № 4 (1901).

[3]) L'Université „de la Nouvelle Russie" (Новороссійскій Университетъ) fut fondée à Odessa en 1865 (elle y existait avant en partie sous le nom de Lycée Richelieu).

[4]) Il reçut la permission de rester une année encore à Moscou pour préparer son cours.

[5]) V. Записки Императорскаго Новороссійскаго Университета, т. VIII.

[6]) Труды II-го Археологическаго Съѣзда въ С.-Петербургѣ. T. I, III^me^ partie (St.-Pétersb. 1876), pp. 20—24.

un contrôle permanent de toutes les découvertes, grandes et petites, des localités en question, est seule capable de poser sur une base solide l'histoire de ce foyer du monde antique dans notre pays. Quels que soient les résultats obtenus, la réalité, même médiocre, vaut toujours mieux que de brillantes, mais vaines fantaisies et versions, qui sont souvent fortifiées d'ailleurs par des motifs étrangers à la science".

Les premières années du séjour de Kondakov à Odessa furent consacrées à sa première thèse, qui fut imprimée en 1873[1] et qu'il soutint la même année devant l'Université de Moscou. C'est „Le Monument des Harpies de l'Asie Mineure et la symbolique de l'art grec".[2]

On connaît sous le nom de „Monument des Harpies" le monument funéraire couvert de reliefs remarquables, qui se trouve à Xanthos, dans l'antique Lycie. Pour Kondakov le principal intérêt de ce monument réside dans le fait que c'est „l'un des premiers monuments de la plastique grecque érigés sur le sol barbare... Le monument des Harpies pose un intéressant problème historique, celui de suivre le mouvement artistique dans la Grèce antique, non dans le cadre étroit de l'art des tribus ioniennes et doriques, mais dans la vaste perspective des monuments de l'Asie Mineure et des Iles de la Méditerrannée et de la Mer Egée". D'après l'opinion de Kondakov, „le problème de l'influence de l'Orient sur l'art grec ne pourra être résolu qu'à la suite d'une étude critique des monuments de ces régions".[3] En guise d'introduction à ses recherches sur les bas-reliefs du monument des Harpies, Kondakov donne dans le Ier chapitre de son ouvrage une étude très documentée sur le développement de la mythologie lycienne. Cette première thèse de Kondakov éclaircit plusieurs problèmes concernant la symbolique de l'art antique avec beaucoup de profondeur et un grand talent critique.

L'année suivante eut lieu à Kiev (du 2 au 16 août 1874) le IIIme Congrès archéologique russe. Un rapport de Kondakov „sur les menus objets antiques de la région du Kouban et du Terek" est imprimé dans les travaux de ce Congrès.[4] Mais Kondakov lui-même était occupé à ce moment même par ses fouilles archéologiques en Crimée et au Caucase.[5]

Kondakov fit aussi un voyage en Géorgie dans le but d'étudier l'architecture des églises géorgiennes. En 1876, comme résultat de ce voyage, parut un travail de Kondakov „sur l'antique architecture de la Géorgie".[6]

Du Ier mars 1875 au Ier août 1876 Kondakov est en mission à l'étranger pour la préparation de sa thèse de doctorat.[7] Cette mission eut une immense importance dans la vie scientifique de Kondakov. Il visita les centres où sont conservés les grands trésors manuscrits de l'Europe Occidentale (Vienne, Paris, Londres), parcourut toute l'Italie, y compris la Sicile. Les manuscrits enluminés byzantins, les terres cuites, les icones, la peinture et la sculpture antiques, mais surtout celles des origines du christianisme et de l'époque byzantine, furent l'objet d'une étude spéciale de la part de Kondakov. Durant ce voyage il se lia à Rome avec les cercles d'archéologues et d'historiens d'art, français et italiens. Il conserva avec plusieurs d'entre eux des relations jusqu'à la fin de sa vie.

La personnalité qui formait le centre de ces cercles était le célèbre archéologue italien

[1]) En Russie deux thèses étaient exigées du professeur d'université: la première qui octroyait le grade de „magistre", la deuxième celui de „docteur".

[2]) Памятникъ Гарпій изъ Малой Азіи и символика греческаго искусства (Cf. Записки Имп. Новороссійскаго Университета, т. XII).

[3]) Памятникъ Гарпій, p. 192.

[4]) Труды III-го Археологическаго Съѣзда въ Кіевѣ (Kiev 1878), pp. 139—146.

[5]) Sa lettre de Kerč parut dans le N° 202 du Journal de Moscou („Московскія Вѣдомости") du 13 août 1874. La lettre suivante „Du littoral caucasien" dans le N° 208 du même jouparual.

[6]) Труды Московскаго Археологическаго Общества, vol. VI, 1876.

[7]) Voir les comptes-rendus de cette mission dans les Записки Новороссійскаго Университета, vol. XVIII, XX (1876) et XXI (1877).

Jean-Baptiste de Rossi. Ce Maître de l'archéologie chrétienne possédait au plus haut point l'art d'entraîner ses auditeurs par son inspiration.[1]

D'après le témoignage du savant italien Muñoz, Rossi, „ce grand archéologue romain, apprécia alors le jeune professeur russe et à partir de ce moment l'aima toujours".[2]

Les jeunes savants français qui se trouvaient alors à Rome exercèrent une grande influence sur Kondakov. L'Ecole Française venait d'être fondée peu de temps auparavant. Flle avait pour directeur Geffroy et ses membres étaient Bayet, Müntz, Duchesne.[3] C'est avec ce dernier, paraît-il, que Kondakov se lia le plus.[4]

Kondakov et les archéologues français de Rome prirent une part active à la Société archéologique „Societa di Cultori della Christiana Archeologia in Roma", formée autour de Rossi. Luigi Bruzza en était le président, Orazio Marucchi le secrétaire, tandis que Rossi faisait des communications à presque toutes les séances et en était l'âme.

La première séance de la Société eut lieu le 12 décembre 1875. Kondakov prit sans doute une part constante à ces séances.[5] Le 12 mars 1876 il fit une communication sur les sculptures de la porte Sainte-Sabine à Rome.[6]

Cette communication offre un grand intérêt. Kondakov y prouve, grâce à une fine analyse des ornements sculptés de la porte et à leur comparaison avec la sculpture des sarcophages, que les portes de Sainte-Sabine sont des V—VI[èmes] siècles et non pas des XII et XIII[èmes], comme on le pensait couramment.

Son œuvre capitale „Histoire de l'art et de l'iconographie byzantines d'après les miniatures des manuscrits grecs" est le résultat de cette mission scientifique.[7] Cette œuvre dès son apparition a été unanimement appréciée par la critique comme tout à fait remarquable.

C'est dans cette œuvre que pour la première fois l'histoire de l'art byzantin fut exposée avec compétence. Les époques principales de cet art y sont signalées et brillament caractérisées. Le lieu qui unit les différents monuments du grand art avec les objets de l'art appliqué y est clairement établi. Les voies de l'iconographie byzantine dans ses rapports avec la littérature et le dogme religieux y sont tracées. Une foule de problèmes ayant trait à l'histoire, aux mœurs, à la religion de Byzance, au rapport de ses monuments avec les monuments de l'Occident est abordée".[8]

L'œuvre de Kondakov est basée sur une connaissance parfaite des manuscrits enluminés byzantins conservés dans les collections de l'Europe Occidentale. Cet ouvrage fut

---

[1]) Voir les pages brillantes dans les lettres écrites de Rome par Buslajev (Buslajev „Mes loisirs" — Мои досуги — M. 1886, I, pp. 81—88). Il appelle Rossi „l'une des curiosités de Rome." — Buslajev était à Rome presque en même temps que Kondakov (du printemps 1874 à l'automne 1875).

[2]) Cf. le Recueil „Никодимъ Павловичъ Кондаковъ. 1844—1924", Prague 1924, p. 20.

[3]) C'est à la même époque que Schlumberger commence à s'intéresser à l'archéologie. Il passe en Italie les hivers de 1872—73 et de 1873—74. D. Mazerolle. L. G. Schlumberger (Chalon-s-Saône) 1901, pp. 5—6. Schlumberger est du même âge que Kondakov, étant né le 17 déc. 1844.

[4]) Ils étaient presque du même âge. Duchesne (né le 23 sept. 1843) n'avait qu'un an de plus que Kondakov.

[5]) Malheureusement dans les procès-verbaux imprimés de la Société les membres des séances ne sont pas mentionnés et ne sont signalés que ceux qui faisaient des communications ou prenaient part aux discussions. Kondakov est notamment mentionné dans la séance du 5 mars 1876, pour avoir pris part à l'une des ces discussions. Les procès-verbaux de la première partie de l'année 1876 ont paru dans l'édition de Rossi, Bulletino di Archeologia Christiana, série terza, anno secondo, Roma, 1877.

[6]) Imprimée dans la „Revue archéologique" Nouvelle série, vol. 33 (1877), pp. 361—72.

[7]) Записки Новороссійскаго Университета, vol. XXI (Odessa 1877).

[8]) Rĕdin, N. P. Kondakov, Записки Импер. Русскаго Археологическаго Общества, vol. IX (= Труды отдѣленія археологіи древне-классической, византійской и западно-европейской, vol. II), p. 9. — Voir les remarques de Stasov (Сочиненія, I, 726), Springer dans la préface à l'édition française de l'œuvre de Kondakov, Bayet dans la Byz. Zeitschr. V (1896), p. 192.

présenté par l'auteur comme deuxième thèse, qu'il soutint à l'Université de Moscou en 1876. Buslajev fut son principal contradicteur.

La Société Impériale russe d'Archéologie à St. Petersbourg décerna la médaille d'or à Kondakov pour son „Histoire de l'art byzantin". Dans son rapport elle souligna l'importance de cette œuvre pour l'histoire de l'art russe. Après la soutenance de thèse Kondakov fut élu professeur à l'Université de la Nouvelle Russie. Il joua un rôle important dans le milieu académique d'Odessa. Il avait noué déjà auparavant des relations amicales avec plusieurs de ses collègues de l'Université de la Nouvelle Russie. Ses rapports étroits avec les naturalistes sont à noter. Ainsi il fut lié avec Mečnikov, Kovalevskij (A. O.) et Sěčenov. En 1876 Kondakov est devenu membre de la Commission Impériale Archéologique et, comme il le dit lui-même, „effectue des recherches archéologiques à Kerč, dans la presqu'île de Tamaň, le long du Kouban et dans la Chersonèse Taurique.[1]

Quelques années après „l'Histoire de l'art Byzantin", Kondakov fit paraître une nouvelle étude remarquable pour laquelle il avait également rassemblé les matériaux lors de sa mission à l'étranger (1875—76): „Les Statuettes grecques en terre cuite et leur rapport à l'art, à la religion et aux moeurs".[2] Les terres cuites de Kerč et de Tamaň servent de point de départ à l'étude de Kondakov, qui démontre le lien qui les unit aux terres cuites italiennes et grecques conservées dans les musées occidentaux. Kondakov étudie les terres cuites dans la perspective des rites funéraires et des croyances sur la vie future.[3] Il tâchait de trouver un lien historique entre les villes grecques de la Russie Méridionale et les différents centres de la Grèce proprement dite et surtout ceux de l'Orient grec.[4]

Cette oeuvre de Kondakov fut appréciée à son juste mérite par J. V. Pomjalovskij dans son rapport à la Société Impériale Russe d'Archéologie.[5]

„Le lecteur suit avec un vif intérêt", écrit Pomjalovskij, „comment l'ensemble des terres cuites antiques, qui au premier abord nous fait l'effet d'une masse confuse, se décompose peu à peu par suite de la sévère et méthodique étude de M. Kondakov et comment chacune de ses parties trouve un lien organique avec les autres parties et avec le tout. Sous les yeux du lecteur revit toute une grande partie de la plastique ancienne, en révélant son importance parmi les autres productions de la technique grecque, ainsi que le sens et le contenu des objets qui la composent."

L'étude sur les terres cuites parut dans le Bulletin de la Société (d'Odessa) des Antiquités. Kondakov dès son arrivée à Odessa fut membre de cette Société, qui joua un rôle si important dans l'étude de l'histoire et de l'archéologie de la Russie Méridionale. „Les Terres cuites" sont la dernière oeuvre de Kondakov consacrée entièrement à l'archéologie classique. Depuis il ne l'aborda qu'en passant.[6] Mais il possédait déjà une base solide de cette science pour tous ses travaux ultérieurs.

Après 1880 vint l'époque des voyages de Kondakov dans le Proche-Orient. Il écrit lui-même dans son autobiographie: „De 1880 à 1886 j'ai fait cinq voyages en Orient (Turquie, Grèce, Egypte, le mont Sinaï) dans le but d'étudier les antiquités chrétiennes de l'Orient". Il partait presque chaque printemps.

En 1880 il va étudier à Constantinople les mosaïques byzantines. „Les Mosaïques

[1]) Il demeura membre de la Commission Impériale Archéologique jusqu'en 1891.

[2]) Dans les Записки Одесскаго Общества Исторіи и Древностей (vol. XI, 1879) pp. 75—179.

[3]) La plupart des terres cuites étudiées par Kondakov faisaient partie du culte funéraire.

[4]) L. c. p. 75.

[5]) La grande médaille d'or fut décernée à Kondakov conformément à ce rapport. Voir Извѣстія Имп. Русск. Археол. Общ. X, 320–323.

[6]) Voir par exemple son compte-rendu du livre de V. K. Malmberg „les Metopes des anciens temples grecs". (Журн. Мин. Нар. Просв., 1892, juin).

*

de la mosquée de Kachrie-Džamisi — μονὴ τῆς Χώρας — à Constantinople“ [1] sont le fruit de ce voyage.

Ces mosaïques présentent l'un des monuments les plus remarquables de l'art byzantin. D'après Kondakov „ces mosaïques (de Kachrie-Džamisi), par leur style et par la technique de leur exécution, ainsi que par leurs problèmes et leurs sujets, présentent une œuvre de l'art byzantin proprement dit sans aucune participation des peintres occidentaux, et appartiennent à la période de la deuxième floraison de l'art de Byzance durant les XI—XIII^{e} siècles“.

En 1881 Kondakov entreprit avec le peintre-photographe Raoul un voyage au mont Sinaï. Il n'y parvint qu'après de nombreuses difficultés, ayant traversé la mer Rouge sur un bateau arabe à voile. Il revint par le désert à dos de chameau [2].

Le voyage au Mont Sinaï fut très intéressant au point de vue archéologique, bien que Kondakov eût trouvé peu de monuments d'art au couvent de Sainte-Catherine. La mosaïque de la Transfiguration, attribuée par les autres voyageurs à l'époque de Justinien, fut reportée par Kondakov à une période plus récente (VII^{e} siècle), Nikodim Pavlovič estimant le style de la mosaïque postérieur à la date des inscriptions.[3] La porte sculptée de l'église de Sinaï doit être rangée d'après Kondakov „parmi les monuments les plus curieux de l'époque qui suivit immédiatement celle des Iconoclastes“.[4]

En 1884 N. P. Kondakov prit une part active au VI^{e} Congrès archéologique russe qui eut lieu à Odessa du 15 août au 1er Septembre 1884 sous la présidence du comte A. S. Uvarov. Kondakov était un des présidents du Comité d'organisation. Au printemps de la même année Kondakov avait été envoyé avant le Congrès à Constantinople par le Comité d'organisation. A son retour il fit un rapport détaillé au Congrès sur les églises et les monuments byzantins de Constantinople. Dans ce rapport N. P. Kondakov souligne la très grande importance des antiquités de cette ville pour l'avenir de la science archéologique. Selon l'opinion de N. P. Kondakov „l'étude des antiquités de Constantinople prendra avec le temps la même importance que celle de la Rome antique et médiévale. Elle occupera par la richesse et la portée de ses résultats l'une des places principales dans la science des antiquités médiévales en général et de l'Orient chrétien en particulier.“

Cette oeuvre de N. P. Kondakov remporta également la grande médaille d'or de la Société Impériale russe d'Archéologie.[5]

En 1884 Kondakov se met à la tête de l'école des beaux-arts d'Odessa qu'il vient de fonder. Il en demeura directeur après avoir quitté la ville.

On peut résumer l'activité scientifique de N. P. Kondakov pendant son séjour à Odessa comme suit:

1) S'appuyant sur la base solide de ses travaux d'archéologie classique, il est devenu un maître accompli dans la science alors toute nouvelle de l'histoire de l'art byzantin.

2) Vers la fin de son séjour à Odessa, il se fraya une place éminente parmi les plus grands spécialistes du monde. Le premier volume de son „Histoire de l'art Byzantin“ parut en français en 1886 dans la „Bibliothèque internationale de l'art“, publiée sous la direction de Müntz qu'il avait connu auparavant à Rome.

[1]) Записки Новороссійскаго Университета vol. XXXI Odessa 1880.

[2]) Kondakov fit de ce voyage une très belle relation dans son livre: „Путешествіе на Синай“ (le Voyage au Mont Sinaï), Odessa 1882. (Записки Новороссійскаго Университета XXXIII). Cet ouvrage mérite de figurer dans la littérature russe comme un exemple classique du genre.

[3]) Pour l'analyse récente des inscriptions v. l'article de Beneševič dans le tome I de la Revue „Byzantion“.

[4]) Путешествіе на Синай, p. 73.

[5]) Voir Записки Русск. Арх. Общ. III (1887), les procès verbaux. p. 34.

III

PÉRIODE DES ANTIQUITÉS RUSSES

En 1888 fut offerte à Kondakov la chaire d'histoire de l'art à l'Université de St-Pétersbourg. C'est alors que commence la longue période pétersbourgeoise de la vie de Kondakov, l'époque du plein développement de son activité scientifique. Nikodim Pavlovič demeura trente ans à St-Pétersbourg. De ces trente années, il en faut d'ailleurs éliminer quelques-unes consacrées à différents voyages archéologiques et à ses divers séjours à Yalta (Crimée).

En 1898, Kondakov fut élu membre de l'Académie Impériale des Sciences. Ce changement extérieur dans sa vie coïncide avec la nouvelle orientation de ses travaux scientifiques.

A partir de la fin de la décade 1880—1890 jusqu'à la fin de la décade suivante, les recherches sur les antiquités russes, ainsi que sur l'histoire de l'émail, étroitement liées à ces dernières, ont été le sujet principal de ses travaux scientifiques.

Les dernières années du XIX^e siècle jusqu'à la fin de son séjour à Petrograd, Kondakov les consacra à l'étude de la peinture religieuse — russe, byzantine, italienne.

Ainsi la période pétersbourgeoise de la vie de Kondakov peut être partagée en deux périodes: l'une consacrée aux „Antiquités Russes", l'autre à „l'Iconographie".

Les cours universitaires de Kondakov ne furent pas de longue durée, car dès 1892 il dut pour des raisons de santé quitter St-Pétersbourg et s'établir dans le Midi. Son enseignement à l'Université, malgré sa courte durée, n'en laissait pas moins une trace profonde parmi tout un cercle d'élèves et de disciples.

Deux de ses élèves d'Odessa, D. V. Ajnalov et E. K. Rědin, suivirent le maître à Saint-Pétersbourg et y achevèrent leur éducation scientifique. Parmi ses élèves de Pétersbourg il faut citer: J. J. Smirnov, l'élève favori de Nikodim Pavlovič, doué d'une rare intuition archéologique,[1] A. N. Ščukarev, S. A. Žebelev, M. J. Rostovcev, ainsi que A. A. Pavlovskij, B. A. Turajev, G. F. Ceretelli, B. V. Farmakovskij, P. P. Pokryškin, V. K. Malmberg.

C'est au Musée des Antiquités de l'Université de Pétersbourg que se réunissait ce cercle de jeunes historiens et archéologues, tous plus ou moins élèves de Kondakov. On surnomma „faktopoklonniki" c'est-à-dire „adorateurs des faits" les membres de ce cercle pour leur amour des monuments matériels de l'antiquité.[2]

Parmi les amis de Kondakov, plus avancés en âge, il faut citer surtout le numismate comte J. J. Tolstoj (depuis 1892 vice-Président de l'Académie des Beaux-Arts), son collaborateur aux „Antiquités Russes" („Русскія Древности")[3] et V. V Stasov. Ce dernier eut une influence considérable sur la science et l'art russes autant par son éloquente défense de la „pensée russe" que par le vif intérêt qu'il témoigna à toutes les manifestations de l'activité créatrice artistique russe. Kondakov aimait sincèrement Stasov et l'estimait beaucoup, mais cela n'empêchait pas cependant de juger sévèrement le dilettantisme de son ami, dès que celui-ci entreprenait une étude quelque peu sérieuse.[4]

---

[1]) J. J. Smirnov fut élu membre de l'Académie des Sciences de Russie en 1917; il est mort d'épuisement par suite de la famine dont ont souffert les savants russes à Petrograd en 1918.

[2]) Voir les souvenirs de Rostovcev sur Kondakov dans le recueil „N. P. Kondakov. 1844—1924", Prague 1924, p. 24—25.

[3]) C'est au Congrès archéologique à Odessa que Kondakov fit la connaissance du comte Tolstoj, mais déjà auparavant il entretenait avec le comte une correspondance scientifique.

[4]) Voir la Nécrologie de Stasov par Kondakov dans le Журн. Мин. Нар. Просв. du mois de janvier 1907 ainsi que le compte-rendu de la Section de langue et de littérature russes à l'Académie Impériale des Sciences de

De même qu'à Odessa, Kondakov continua à rechercher à Pétersbourg la société des naturalistes (J. P. Pavlov, A. O. Kovalevskij etc.).

En 1888 Kondakov fut nommé Conservateur de la section du Moyen Age et de la Renaissance au musée de l'Ermitage. Cette nomination eut la plus grande influence sur son œuvre scientifique pendant les premières années de son séjour à Pétersbourg.

La section précitée n'existait pas auparavant. Sa création ne fut possible qu'à partir de 1885, lorsque par un décret Impérial les collections de l'Arsenal de Carskoje (Tsarskoé) Selo furent transférées à l'Ermitage et que celui-ci reçut l'autorisation d'acquérir la riche collection archéologique de M. P. Basilewsky (à Paris). Le décret enrichissait l'Ermitage d'une immense quantité de documents archéologiques relatifs aux arts industriels du Moyen-Age, tant de l'Europe Occidentale que de l'Orient (en particulier les riches collections d'armes et d'armements orientaux amassés pendant des générations à l'Arsenal de Carskoje-Selo). Kondakov connaissait la Collection Basilewsky avant son acquisition par l'Ermitage.[1] L'aménagement des collections entrées en 1885 ne fut terminé qu'au mois de février 1888, lorsque la section du Moyen-Age et de la Renaissance fut ouverte au public.

Ainsi Kondakov prit la direction de la Section au moment même de son organisation. Il fallait estimer, cataloguer, ranger les objets. Cette tâche fut en partie facilitée par l'excellent catalogue raisonné des objets artistiques de la Collection Basilewsky.[2] Kondakov estimait beaucoup ce catalogue. Il écrivait à ce sujet: „Toute collection d'objets antiques n'acquiert son véritable sens que grâce à un catalogue explicatif. D'un pareil catalogue on exige plus que des simples indications sur l'époque et le lieu d'origine des objets; il est indispensable d'indiquer leur mode de préparation, leur destination pratique, en un mot de présenter dans un ordre systématisé un exposé historique de l'application de l'art aux différents objets de l'industrie." „Le Catalogue de la section du Moyen Age et de la Renaissance de l'Ermitage Impérial" (St. Péterb. 1891), par Kondakov, poursuivait d'autres buts. Il devait être conçu d'une façon différente, plus concise et plus brève. „Ce guide ne peut donner la nomenclature complète des objets de la section en raison de leur trop grand nombre, de leur disposition au point de vue décoratif et de leur répartition indépendamment des exigences de leur examen détaillé... Le but du guide n'est que celui de faciliter la visite des collections en donnant l'énumération des objets, la brève caractéristique des sections et de contribuer ainsi à la diffusion des connaissances sur l'histoire de l'art".[3]

Malgré toute la brièveté de son catalogue Kondakov a pu y insérer une série de précieuses remarques historiques et archéologiques concernant des salles entières ou quelques objets pris séparément. Telles sont par exemple: la succincte et parfaite caractéristique de l'art hindou, la notice sur les produits d'émaux champlevés de l'Europe Occidentale.

A l'Ermitage Kondakov vivait parmi une multitude d'objets de l'Antiquité orientale. C'est là qu'il put se persuader de l'influence exercée par l'Orient sur les monuments de l'antiquité russe. A cette époque (1890) l'Ermitage était peut-être le premier des musées de l'Europe par la richesse de ses collections orientales. Cette particularité de l'Ermitage était profondément sentie et appréciée par Kondakov, dans l'activité scientifique duquel

l'année 1906 (Сборникъ отд. р. яз. и слов. т. 82). Kondakov répéta son jugement sur Stasov lors de sa conférence à l'Université de Prague à l'occasion du centenaire de la naissance de Stasov en 1924.

[1]) Dans le même „Bulletino di archeologia cristiana" de l'année 1877, où furent publiés les comptes-rendus de la Société des Admirateurs de l'Archéol. chr., on lit (p. p. 72—85) une note (de Rossi?) „L'insigne piatto vitreo di Podgoritza oggi del Museo Basilewsky Parigi". Il est fait un renvoi au catalogue français de la Collection de Basilewsky.

[2]) Collection Basilewsky. Catalogue raisonné, précédé d'un essai sur les arts industriels du I au XVI[e] siècle par Durcel et Basilewsky p. 1874.

[3]) Kondakov, Указатель отдѣленія Среднихъ вѣковъ и Возрожд., p. 12.

elle laissa une trace profonde. „Le but principal de la science russe et la valeur de nos collections archéologiques", écrivait Kondakov dans la préface du Guide, „réside dans ce lien qui unit les antiquités russes à l'Orient".

La section orientale du Moyen Age (salles IV, XX, XIX de l'Ermitage) par sa répartition topographique précédait la section de l'Europe Occidentale. „Une telle répartition des sections, écrivait Kondakov, répond au rôle historique de l'Orient, depuis la chute de l'empire romain d'Occident jusqu'aux Croisades. Déjà l'époque de la migration des peuples marque le déplacement des peuples et de la civilisation de l'Orient à l'Occident. Ce dernier doit sa vie nouvelle aux us et coutumes apportés de la zone des steppes, des bords du Danube à la mer Caspienne. L'étude récente du Moyen Age ramène de plus en plus à ces sources orientales. L'imitation des formes barbares des armes et des armements orientaux en est un des phénomènes principaux. Ainsi aujourd'hui un problème des plus féconds est de suivre jusqu'à leur origine les voies du développement de l'art et de la technique dans l'armement du Moyen Age". C'est justement en partie l'étude et l'appréciation des trésors d'antiquités russes anciennes et orientales conservés à l'Ermitage, qui déterminèrent Kondakov, en collaboration avec son ami le comte J. J. Tolstoj, à publier l'œuvre importante des „Antiquités Russes".

Dans la préface du premier fascicule des „Antiquités Russes" les auteurs déterminaient ainsi leur tâche et leurs projets: „Dans le cours de 25 siècles, aussi loin que remontent les souvenirs historiques, beaucoup de peuples s'établirent et vécurent sur le sol de notre pays. L'apport de chacun au trésor de l'Antiquité russe était d'autant plus riche que la composition ethnique était diverse et que la fusion en un Etat et un peuple uniques était longue. Le Scythe grécisé, l'artisan de Chersonèse, le marchand gênois en Crimée et l'Européen de l'Occident à Moscou, chacun y portait son obole. Les caravanes arabes portant leurs marchandises aux Bulgares de la Volga et aux Russes païens, et les grands créateurs de l'Etat Russe vinrent enrichir ce trésor par leur politique d'épargne. Les milliers et milliers de tumulus (курганы) s'élevant sur la terre de Russie sont les témoins éloquents de ces deux mille années. L'héritage de nombreux siècles assimilé par le peuple russe devint sa tradition artistique et forma peu à peu l'art ancien russe. L'art russe fut et resta un art populaire, il se développa en un type historique tout à fait original, ayant pour caractère fondamental l'ornementation populaire et demeuré jusqu'à présent plein de vitalité dans de nombreux métiers artistiques nés de l'antiquité. Le but fondamental de la présente édition est de représenter la formation historique et le développement de l'art ancien russe par de fidèles reproductions des monuments artistiques de l'antiquité russe. Un texte explicatif sert de complément indispensable aux illustrations."

Cette œuvre, de prix abordable (1 rouble le fascicule), accessible à tous grâce à la simplicité de son style (absence de notes et de citations) est d'une grande importance scientifique tant par son fond que par ses illustrations.

6 fascicules des „Antiquités Russes" parurent en 10 ans de 1889 à 1899; les deux premiers en 1889. Ce sont 1° les Antiquités classiques de la Russie Méridionale (145 gravures) et 2° Les Antiquités scytho-sarmates (147 gravures). Le III^{e} fascicule paraît l'année suivante (1890). Ce sont Les Antiquités du temps de la migration des Peuples (189 gravures) où sont largement utilisées les collections médiévales de l'Ermitage.

L'édition française des trois premiers fascicules à laquelle prit part l'éminent archéologue français M. Salomon Reinach parut en 1891—92 sous le titre d'„Antiquités de la Russie Méridionale (édition française des Ruskia Drevnosti) par le prof. N. Kondakof, le comte J. Tolstoï et S. Reinach" (Paris, Leroux, 1891). Dans la préface M. S. Reinach écrivait: „Dès la publication du premier fascicule [des Ruskia Drevnosti] M. Louis Léger écrivait dans la Revue Archéologique: Il serait vivement à souhaiter que tout ou une partie de

l'ouvrage fût traduit et que ses illustrations fussent reproduites dans quelque recueil occidental."

„Les auteurs ont bien voulu demander mon concours pour réaliser le vœu de M. Léger. Le présent ouvrage est le fruit d'une collaboration dont je dois préciser en quelques mots la nature. Ne comprenant pas moi-même le russe, je n'ai pu traduire directement l'original, mais seulement remanier une version littérale que MM. Kondakof et Tolstoï m'ont fait parvenir. Ma tâche s'est bornée à lui donner, autant que possible, une apparence française, et à en modifier çà et là le fond, tant dans l'intérêt de la clarté qu'en vue d'une plus grande exactitude. Les épreuves de l'édition française ont toujours été soumises à MM. Kondakof et Tolstoï, qui ont accepté de moi la responsabilité des changements de détail apportés à leur travail primitif." [1]

Le IV[e] fascicule des „Antiquités Russes" — les „Antiquités chrétiennes de la Crimée, du Caucase et de Kiev" (168 gravure) — parut en 1891 avec la collaboration de J. J. Smirnov. Une autre publication remarquable celle des „Emaux Byzantins — Collection Zwénigorodski" entreprise sur l'initiative de ce dernier, possesseur d'une riche collection d'émaux byzantins, était en rapport avec les „Antiquités Russes".

L'œuvre parut en même temps en russe, en français et en allemand [2] (600 exemplaires en tout, 200 en chaque langue). Aucun de ces exemplaires ne fut mis en vente. Cette édition de luxe était reliée en brocart. Les planches en couleurs en étaient parfaitement exécutées.

Un précieux contenu répondait à ce brillant extérieur. Le texte ayant pour titre „Histoire et monuments des Emaux byzantins" est peut-être ce que Kondakov a écrit de mieux.[3]

On peut vivement regretter que cette publication soit si peu abordable par suite de son luxe.[4]

Kondakov mit plusieurs années pour terminer les „Emaux" de Zwénigorodski. Afin de rassembler les documents nécessaires il fit plusieurs voyages en Europe et en Géorgie. Parmi ces voyages celui de 1889 en Géorgie entrepris sur l'ordre de l'Empereur pour faire la description des plus précieux monuments anciens conservés dans les couvents géorgiens lui fut d'une précieuse utilité dans ses recherches sur l'histoire de l'émail.

En 1891 Kondakov fut envoyé en Syrie et en Palestine par la Société Impériale Palestinienne en qualité de chef de la première expédition scientifique de la Société, entreprise dans le but d'étudier les antiquités chrétiennes en Terre Sainte. Kondakov ne publia que beaucoup plus tard une description détaillée de ce voyage.[5] Peu de temps après son retour de Syrie Kondakov fut alteint de phtisie. D'abord il partit pour le Midi de la France, puis s'établit à Yalta où il possédait une villa et où il passa quelques années de façon intermittente. Kondakov passait les hivers à Yalta, mais en été il se rendait à Petersbourg, ne fût-ce que pour peu de temps. Ainsi ses relations avec ses amis et les savants de la capitale ne furent point interrompues. Il continuait aussi à s'interesser à divers projets touchant la science et l'enseignement. Ainsi Kondakov prit une part active à la préparation du nouveau statut de l'Académie des Beaux-Arts. Il en examinait avec son ami le comte J. J. Tolstoï (qui venait d'être nommé vice-président de ladite Académie) non seulement l'ensemble, mais encore les détails. Aussi le statut de 1893 est en grande partie dû aux soins de Nikodim Pavlovič.

[1]) Antiquités de la Russie méridionale — préface pp. VII et VIII.

[2]) Francfort-sur-le-Mein 1892 in-4°, pp. XI+385, planches 28+2.

[3]) Voir l'analyse de M. Ch. Diehl dans la „Gazette des Beaux-Arts" (1895) 3[e] période, 13, et Weber dans la Repertorium für Kunstwissenschaft XVIII 1895, p. 288 et suivantes. Cet ouvrage obtint en outre la médaille d'or de la Société Impériale Russe d'Archéologie.

[4]) Plusieurs parties de ce travail furent utilisés par Kondakov dans ses ouvrages postérieurs notamment dans le I vol. des „Trésors russes" et le V[e] fascicule des „Antiquités Russes".

[5]) Археологическое путешествіе по Сиріи и Палестинѣ. St-Petersb. 1903.

L'initiative de Kondakov fut d'une grande importance pour l'étude en Russie des œuvres de Constantin Porphyrogénète. Le 28 décembre 1889 Kondakov, avec l'historien de Byzance V. G. Vasiljevskij, présenta à l'assemblée générale de la Société Impériale d'Archéologie russe un mémoire dans lequel ils proposaient à la Société de décerner un prix pour l'étude des précieux documents archéologiques renfermés dans le „Livre des Cérémonies de la Cour byzantine", célèbre ouvrage de Constantin Porphyrogénète, empereur byzantin du X^{e} siècle. Une réponse partielle au problème posé fut donnée par D. F. Běljajev, professeur à l'Université de Kazaň, dans ses excellentes études „Byzantina".

Le problème demandait des recherches longues et détaillées. Ce furent Kondakov et Vasiljevskij qui entreprirent ces recherches en collaboration avec Běljajev et l'arabisant baron V. Rosen, mais ces études ne furent jamais terminées. Kondakov ne reprit l'analyse méthodique de Constantin Porphyrogénète que dans les dernières années de sa vie à Sofia et à Prague, mais n'eut pas le temps de l'achever.

Pendant l'hiver de 1895—96 Kondakov entreprit un voyage en Espagne et en Italie avec J. J. Smirnov. C'est en Espagne que Kondakov étudia le manuscrit de la chronique de Jean Skilitza (Bibliothèque Nationale de Madrid). Ce manuscrit est d'une grande importance tant historique qu'archéologique par ses miniatures représentant entre autres des scènes de la campagne bulgare du kniaz Svjatoslav Igorevič.

L'édition des „Antiquités Russes" interrompue pendant quelques années reprit peu après. En 1896 parut le 1er vol. d'une série analogue „Les Trésors russes. Etudes des antiquités de la période des grands-kniaz". Il était divisé en 8 chapitres. Le premier comprend une introduction sur l'importance pour l'archéologie russe des trésors du style appelé „animal" et une étude sur l'émail cloisonné de l'art ancien russe, en particulier sur la technique du „Bonnet de Monomaque". Le deuxième chapitre comprend la description des différents trésors en commençant par celui de Riazan (1822 jusqu'à celui de Čerkasy 1892—93). Le 3ème chapitre donne une analyse historique et artistique des objets de cérémonie et d'usage courant, des divers genres d'ornements des costumes dans les antiquités de la période qui a précédé l'invasion tartare.

Cette édition est beaucoup plus riche que celle des „Antiquités Russes". Elle s'adressait principalement aux savants, et elle est d'une importance capitale pour la science archéologique russe.

Les documents qui ont servi aux „Trésors Russes" avaient été en partie utilisés dans le V^{e} fascicule „des Antiquités Russes", celui qui parut en 1897 sous le titre „Antiquités des kourgans (tumulus) et trésors de la période pré-mongolienne".

Le VI^{e} et dernier fascicule des „Antiquités Russes"[1] parut deux ans après en 1899. Il contenait „les Monuments de Vladimir, Novgorod et Pskov" (233 gravures). L'étude sur les bas-reliefs des églises souzdaliennes constitue une partie importante de ce fascicule. Au même sujet est étroitement lié le rapport de Kondakov sur „Les problèmes scientifiques de l'histoire de l'art ancien russe". Ce rapport fut lu le 13 novembre 1898 à la séance de la Société des amateurs de l'ancienne littérature russe.[2] Il est d'après l'expression de S. A. Žebelev comme le cri de guerre de l'archéologie russe.[3]

Kondakov défend dans ce rapport la notion de l'originalité de l'art ancien russe. „L'art russe est d'un type tout à fait spécifique. D'une grande importance historiques, ces manifestations artistiques du peuple grand'russien se sont produites avec le concours

[1]) Les élèves et amis de N. P. Kondakov, restés en Russie, rendraient un pieux hommage à sa mémoire et serviraient en même temps la science russe en préparant publication du second volume des „Trésors Russes" dont les planches étaient déjà prêtes avant le départ de N. P. Kondakov de Petrograd.

[2]) Paru dans les Памятники древней письменности, fasc. 132 (1899).

[3]) Жебелевъ С. А. Введеніе въ археологію (Introduction à l'archéologie), I, p. 178.

de toute une série de tribus étrangères et orientales appelées par lui à la vie publique et à l'activité artistique. Cet art, comme tout art de grand caractère, présente un type complexe, créé par un travail séculaire et la collaboration de forces multiples, d'où il tire précisément son caractère d'originalité et son unité. Ses principes décoratifs comme ceux des autres types artistiques européens sont susceptibles d'une évolution historique et peuvent servir de fondement à une vie artistique future." [1]

„On a souvent reproché, — d'ailleurs seulement chez nous[2], — à l'antiquité russe de ne se manifester dans sa genèse que par des emprunts à des modèles byzantins. Mais la science de l'histoire de l'art nous prouve que tout art à ses débuts traverse une période d'emprunt, plus exactement de contact avec une civilisation supérieure. C'est pourquoi dans certaines de ses parties visant à produire des effets de clinquant, où on cherche le nouveau et l'inconnu, on trouve des monuments exécutés par des maîtres étrangers."[3]

On considère souvent comme des monuments étrangers dus aux artistes allemands et par conséquent n'ayant point de valeur pour l'archéologie russe les remarquables décorations sculptées, „les prileps" de la cathédrale S[t] Dimitri à Vladimir et celles de la cathédrale de Juriev Polskij. Kondakov remarque à ce sujet: „L'Archéologie russe avait souvent abordé le problème des origines de ces sculptures, mais généralement en rapport avec l'architecture des églises de la région Vladimir-Souzdalienne en général. Elle se prononça dans la plupart des cas en faveur de l'origine romane des unes et des autres. Disons brièvement que ce jugement est vrai en tant qu'il embrasse les formes générales de l'architecture romane et de ses décorations sculptées non seulement en Italie, mais en Allemagne et dans les pays slaves. Le plan des églises souzdaliennes est gréco-bysantin comme dans la plupart des pays danubiens. Mais le démembrement des façades, leur ornement par des portiques, des arcades et des bas-reliefs, se rapportent déjà au type roman éclos sur le sol germanique.

„Cependant, dit Kondakov, ayant étudié toutes les publications parues au sujet des églises avec des décorations sculptées de la Galicie jusqu'au Danube, et à travers la Hongrie jusqu' au Tyrol et à l'Italie du Nord, depuis la Suisse jusqu'au Midi de la France inclusivement et enfin de la Poméranie orientale jusqu'aux bords du Rhin pour la période des IX-XII[èmes] siècles, nous n'avons trouvé nulle part aucune église, cathédrale, aucun palais ou édifice qui pût être considéré comme prototype des décorations des deux églises de Vladimir. On peut trouver des figures séparées de saints, d'animaux, de bêtes fantastiques et d'ornements, on peut trouver le même ordre dans la décoration. On peut trouver enfin des sculptures beaucoup mieux faites, plus ingénieuses, plus caractéristiques, mais nulle part on ne peut trouver rien de semblable: nos deux cathédrales sont dans leur genre des monuments uniques, surtout la cathédrale de S[t] Dimitri, par l'incroyable profusion des sculptures disséminées sur les côtés ouest, sud et nord du monument.[4]

„L'originalité de nos monuments est encore rehaussée par le sens intime de toute la décoration sculptée de la cathédrale S[t] Dimitri, ainsi que par le style artistique des figures représentées, surtout des sculptures de Juriev Polskij. Dans le premier cas, et c'est l'essentiel, l'ensemble des figures exprime ce sens intime: les scènes religieuses et les images dans leur rapport avec le règne animal. Ainsi cela nous prouve clairement que ce n'est point là un jeu décoratif, mais un dessin réfléchi devant agir sur l'esprit du spectateur.

Or, parmi les églises Vladimir-Souzdaliennes la cathédrale, de Juriev Polskij occupe

[1]) Rapport de N. P. Kondakov „О научныхъ задачахъ исторіи древне-русскаго искуства", l. c. p. 2.
[2]) Ceci fut écrit en 1898. Cf. cependant l'ouvrage connu de M. Louis Réau „L'art russe", Paris 1920.
[3]) Rapport de Kondakov, l. c. p. 6.
[4]) L. c. p. 14—19.

peut-être la première place par son antiquité et surtout par l'originalité de ses sculptures. Celles-ci sont d'une importance primordiale pour déterminer dans ces églises locales les rapports de l'art roman de l'Europe occidentale à l'art byzantin de l'Europe orientale. En effet c'est précisément dans les „prileps" de Juriev Polskij que nous voyons le type oriental et les formes que nous observons seulement en Syrie et en partie au Caucase."

Tout à la fin de la période des „Antiquités Russes" Kondakov eut un disciple anglais. M. Ellis H. Minns, futur auteur du remarquable livre sur les Scythes et les Grecs de la Russie Méridionale,[1] vint en Russie pour suivre son enseignement.

IV

LA PÉRIODE D'ICONOGRAPHIE

En 1898 Kondakov fut élu membre de l'Académie Impériale des Sciences. Il commença sa carrière d'académicien par un voyage au mont Athos en vue d'une étude de ses antiquités et de son art. Pendant ce voyage Kondakov prêta une grande attention à la peinture des icones et des fresques. Malheureusement il ne put nettoyer les fresques du Panselin qui furent publiées plus tard par V. T. Georgievskij.[2]

La relation de ce voyage fut donnée par Kondakov dans un ouvrage volumineux intitulé „Les monuments de l'Art chrétien du mont Athos" paru en 1902. Maintes pages de ce livre contiennent une analyse détaillée des icones byzantines, ainsi que des antiques icones à l'encaustique de la collection de l'évêque Porphyre (Uspenskij).[3]

N. P. Kondakov consacra de plus en plus les années suivantes à l'étude de l'histoire de l'icone. Au mois de juin 1900 Kondakov visita les villages de Mstera, Choluy et Palech dans le gouvernement de Vladimir, principaux centres de la peinture d'icone. Il était accompagné du comte S. D. Šeremetjev, président de la Société des Amateurs de la littérature russe ancienne, et de V. T. Georgievskij, qui avait déjà visité auparavant ces villages.[4] Ce voyage avait été entrepris par suite des bruits circulant sur la situation précaire de la peinture d'icone souzdalienne, qui n'était pas en état de soutenir la concurrence avec les nouvelles „icones" imprimées en masse sur fer-blanc et papier par les établissements Jacquot et Bonacœur à Moscou. (L'établissement Jacquot fournissait en gros les boîtes pour le cirage.)

Les peintres d'icones souzdaliennes continuaient une antique tradition. La peinture d'icone était déjà connue au village de Choluy au début du XVII^{me} siècle. Les premiers renseignements qu'on possède sur les maîtres de Palech remontent au règne du tzar Alexis Michajlovitch. A la même époque cet art commençait probablement à se développer à Mstera. L'église de Palech est un véritable musée d'icones des XVII et XVIII^{èmes} siècles.

Kondakov n'eut pas le temps de visiter en détail ces villages, mais une visite même superficielle suffit pour lui démontrer la nécessité de prendre des mesures urgentes pour la conservation de l'industrie des icones.

Selon l'opinion de Kondakov, cette industrie souffrait de causes intérieures (le manque de technique et de connaissances artistiques de la jeunesse) aussi bien qu'extérieures (l'insuffisance des rétributions, la concurrence croissante de l'icone imprimée sur papier et fer blanc).

---

[1]) E. H. Minns. Scythians and Greeks (1913).

[2]) Georgievskij V. T. Фрески Панселина въ Протатѣ на Аѳонѣ. Изд. Имп. Археол. Общ. S. a.

[3]) Précisément ces icones n'ont pas trouvé place dans l'édition des mauvaises reproductions que prépara l'évêque Porphyre Uspenskij, et pour laquelle l'Académie des Sciences avait demandé à Kondakov d'écrire une préface (Voir dans la Bibliographie de N. P. Kondakov, № 69).

[4]) Le compte-rendu de ce voyage fut donné par Kondakov dans les „Памятники древней письменности" fasc. 139.

*

Kondakov exprimait l'opinion qu'il fallait avant tout complètement défendre à qui que ce fût de produire des „fausses icones", c'est-à-dire d'mprimer des icones sur papier et fer-blanc. Il était en outre nécessaire „d'inculquer de toutes façons dans l'esprit du peuple qu'on appelle icones dans l'église orthodoxe, selon l'antique tradition, des images peintes sur bois."

Kondakov considérait les icones imprimées sur papier et fer blanc comme une œuvre tout à fait néfaste. L'industrie manufacturée des icones donne „au visage des saints l'impression d'un masque mort". Malgré toute la faiblesse d'un peintre d'icones, il saura toujours conserver au type son caractère et son expression. Au contraire le dessinateur industriel sera fatalement amené à supprimer du visage son caractère personnel, à arrondir la figure, à adoucir la rudesse des traits et les rides; il tendra à un poncif, à un effacement général du caractère. L'icone cultuelle ne peut être identifiée avec la gravure et la lithographie, comme cela a lieu dans l'Occident catholique. Le but de la gravure est de rappeler seulement un original donné, pas davantage, et elle ne peut être en aucune façon adorée comme l'image du saint. L'icone doit avoir quelque chose d'un monument... Une fois que toute liberté sera accordée d'imprimer des icones sur fer-blanc ou papier, l'icone cultuelle disparaîtra du peuple russe, comme elle a disparu du monde catholique.[1]

Ensuite Kondakov propose une série de mesures pratiques: la création d'écoles de peinture d'icones dans les villages qui en feraient la demande, la création de musées et d'expositions d'icones, enfin l'amélioration des conditions économiques ayant trait à cette peinture, tarifs de faveur pour le transport des icones (au même titre que les livres), la création de routes vers les villages où se fait cette peinture, etc.[2]

Outre la question de la nécessité d'encourager la peinture d'icones Kondakov posait celle de la conservation des autres formes de l'art populaire se rapportant à l'église: ouvrages sur métaux, ciselure et émaillerie. Sous l'influence de Kondakov, A. A. Titov entreprit l'étude de l'œuvre des maîtres émailleurs (финифтяники) de la ville de Rostov dans le gouvernement de Jaroslavl et pour ce métier il arriva à la même conclusion que Kondakov pour la peinture d'icone.[3]

Dans le cours de cet été même Kondakov prit part à une mission historique, ethnographique et archéologique, envoyée en Macédoine. Cette mission était organisée sur l'initiative et aux frais du président de l'Académie des Sciences, le Grand-Duc Konstantin Konstantinovič. Kondakov était à la tête de la mission. Parmi les personnes qui faisaient partie de l'expédition on peut citer, outre Kondakov, le slaviste P. A. Lavrov, l'historien P. N. Miljukov, l'architecte P. P. Pokryškin et le peintre-photographe D. A. Krajnev.

L'expédition dut surmonter de grandes difficultés pendant le voyage à travers un pays ne présentant pas encore beaucoup de confort (alors sous la domination turque). Elle n'en eut pas moins une grande importance aussi bien au point de vue de l'ethnographie historique (par exemple le costume de la population slave de la Macédoine) qu'au point de vue purement archéologique (les antiques icones à Ochrid).

Les résultats de l'expédition furent consignés par Kondakov dans un ouvrage qui parut en 1909 dans les publications de la Section de langue et de littérature russe de l'Académie Impériale des Sciences sous le titre „La Macédoine. Voyage archéologique."

L'expédition terminée, les travaux relatifs aux icones recommencèrent. Le 19 mars 1901, sous le haut patronage de l'Empereur, était fondé sur l'initiative de Kondakov le Comité pour la protection de la peinture d'icone en Russie. Ce Comité devait rechercher les mesures à prendre pour l'encouragement de la peinture des icones, pour la conservation

[1]) Kondakov l. c. p. 88.

[2]) Kondakov disait en style très imagé l'état épouvantable des routes qui mènent à ces villages, l. c. pp. 6—7.

[3]) Voir la bibliographie de N. P. Kondakov, N° 65.

dans ce métier des influences artistiques des modèles antiques russes et byzantins. Le Comité avait le droit d'ouvrir des écoles de peinture d'icone, de favoriser l'organisation des artèles de peintres d'icône, de publier des manuels et des traités, d'ouvrir des magasins d'icones, de fonder des musées, des collections, des expositions d'icones. Kondakov fut nommé gérant de ce Comité. Pendant l'été de 1901 Kondakov visita de nouveau le gouvernemt de Vladimir et les centres de la peinture populaire d'icones.

Pendant l'été de 1902 Kondakov étudia à Moscou les collections de peinture religieuse, les icones des cathédrales, des églises, des couvents, des oratoires et des chapelles, ainsi que les collections d'icones de la Troice-Sergievskajia Lavra et de Kiev. La même année il organisa les ateliers de peintures d'icones dans les gouvernements de Vladimir et de Koursk.

Pour faciliter aux peintres d'icones l'étude des modèles anciens Kondakov entreprit la publication d'un vaste manuel: le „Лицевой Иконописный Подлинникъ". Le premier volume de ce „Лицевой Подлинникъ": „l'Iconographie de N. S. Jésus-Christ", fut publié en 1905 par les soins du Comité. Cet ouvrage présente une étude scientifique précieuse de l'histoire de la peinture religieuse byzantine et russe, mais, vu le but essentiellement pratique du „Подлинникъ", l'appareil critique et scientifique fut omis et par endroits l'exposition simplifiée. „L'iconographie du Christ", dont le but était essentiellement pratique, fut suivie d'œuvres purement scientifiques toujours dans le même domaine. En 1911 parut l'étude sur „l'Iconographie de la Vierge. Rapports de la peinture religieuse grecque et russe avec la peinture italienne de la Renaissance."

Quelques années après cette étude relativement brève parurent les deux volumes fondamentaux de „l'Iconographie de la Vierge" (I vol. 1914, II vol. 1915). Cette œuvre de Kondakov demeurera pour longtemps un manuel classique pour quiconque voudra étudier l'histoire de la peinture religieuse chrétienne. Outre la partie purement archéologique cette œuvre contient une foule de détails sur l'histoire de la religion, de l'église, et en général de toute la civilisation médiévale. Le troisième volume devait être consacré à l'évolution du type de la Vierge dans la peinture religieuse italienne. Mais cette iconographie de la Madone est restée manuscrite. Elle a été achetée par le Saint-Siège, et il faut espérer qu'elle ne tardera pas à être publiée. Grâce à toutes ces études Kondakov passait d'ordinaire chaque année avant la guerre quelques mois en Italie. D'après le témoignage du savant italien, M. Antonio Muñoz, il étudia „jusqu'au moindre détail" les musées et les monuments italiens de la peinture médiévale en Italie.[1]

Malgré tous ces voyages, le centre principal de l'activité scientifique intense de Kondakov demeurait toujours Petrograd. Son appartement était l'un des centres de la vie intellectuelle de Petrograd. S. A. Žebelev décrit ainsi les „jours fixes" de Kondakov: „Ces réunions étaient fréquentées par presque tous les savants russes, qui s'intéressaient à l'archéologie et l'histoire, aux lettres et en partie aux sciences naturelles, par les débutants comme par les savants qualifiés, les jeunes pionniers et les vétérans vénérables. Tous étaient attirés par la bienveillance de leur hôte et l'affabilité de son accueil. Les conversations sérieuses et graves étaient entrecoupées de propos joyeux et plaisants. A côté des questions scientifiques on y discutait les faits du jour, qui ne laissaient indifférents ni le coeur ni l'esprit de Nikodim Pavlovič, bien au contraire. Quels sujets ne furent pas traités à ces réunions! Les habitués des „samedis" et des „dimanches" de Kondakov se rappellent toujours avec quelle vivacité on discutait dans ces réunions les différentes questions se rattachant à l'activité de la Douma d'Etat, aux opérations militaires à l'époque de la guerre japonaise et de la Grande Guerre, enfin avec quelle attention on

[1]) M. Muñoz dans le receuil „Н. П. Кондаковъ. 1844—1924" p. 19.

y parlait de toutes les questions ayant trait aux expositions d'art, etc... Et quel entrain juvénile apportait l'hôte lui-même à tous ces débats! Avec quel acharnement il combattait les uns, avec quel enthousiasme il exaltait les autres, avec quel sarcasme il raillait les troisièmes! Tous les hôtes du savant s'y instruisaient, s'y délassaient. Mais la personnalité de Nikodim Pavlovič dominait tout. Parfois sombre, parfois sarcastique, mais le plus souvent illuminé par la flamme de l'inspiration, de l'enthousiasme."

Parmi les archéologues occidentaux qui subirent le charme du commerce intellectuel de N. P. Kondakov à cette époque de son activité, on peut citer les noms de M. Gabriel Millet (pour la France) et de M. Antonio Muñoz (pour l'Italie).

V

LES ANNÉES D'EXIL (1917—1925)

La Révolution (de 1917) trouva Kondakov occupé à l'étude des documents sur l'histoire de l'icone russe, byzantine et italienne. Elle en empêcha l'élaboration. Pour Kondakov, comme pour une multitude de Russes, savants et autres, jeunes et vieux, commencèrent les années d'exil. Le destin voulut que Kondakov vît de ses propres yeux un phénomène semblable à la migration des peuples, dont il avait étudié les antiquités avec tant d'amour jusqu'à la fin de sa vie.

En avril 1917 Kondakov, fuyant les désordres révolutionnaires de Petrograd, s'installe d'abord dans le midi, à Odessa, puis à Yalta.[1]

Il revint en automne 1918 à Odessa, où sur la proposition de l'Université de la Nouvelle Russie il commence un cours sur l'histoire de l'icone russe. A la fin de l'année 1919 voyant l'entrée imminente des Bolcheviks à Odessa, Kondakov prend la résolution d'émigrer à l'étranger. Depuis 1916 il était Grand-Officier de la Légion d'Honneur pour ses mérites scientifiques. C'est pourquoi les officiers français se trouvant alors à Odessa firent tout leur possible pour lui faciliter son départ et assurer le confort de son voyage. Au début de 1920 Kondakov débarqua à Constantinople. Il passa en Bulgarie les deux années qui suivirent, faisant un cours sur l'histoire de l'art médiéval à l'Université de Sofia. Pendant son séjour il fut élu membre de l'Académie des Sciences bulgare.

Il faut noter que les savants bulgares et, en général, la société bulgare se comportèrent envers Kondakov d'une façon extrêmement bienveillante et l'accueillirent chaleureusement. Kondakov fit à une séance de l'Académie des Sciences bulgare un rapport très important sur la besace mythique avec gravitation terrestre („Миѳическая сума съ земною тягой"), inspiré principalement par les données de Constantin Porphyrogénète sur l'„Akakia" des empereurs byzantins.[2]

En automne 1921 l'Université Charles de Prague offrit à Kondakov de faire un cours de deux années sur l'Histoire de l'art de l'Europe orientale. Espérant y trouver pour ses recherches des bibliothèques plus riches, Kondakov consentit à venir à Prague. A la fin du mois de mars 1922 il quitta Sofia.

Le 8 mai 1922 Kondakov commença à l'Université Charles son cours dans lequel il expose les fruits de tout son long labeur scientifique.[3]

---

[1]) Pour les années de 1917 à 1922 le recueil jubilaire „Н. П. Кондаковъ 1844—1924 (Prague 1924) est presque l'unique source à laquelle j'ai puisé.

[2]) Voir la bibliographie de N. P. Kondakov, № 98.

[3]) N. P. Kondakov a fait des conférences à l'Université Charles pendant 5 semestres et demi (à partir du 8 mai 1922 jusqu'au 12 décembre de l'année 1924).

a) Pendant le semestre d'été 1922 Kondakov a fait 16 conférences, dont voici le programme: Introduction. L'hellénisme. L'élément grec en Orient. La vie religieuse du monde gréco-romain avant Cons-

Kondakov lui-même donnait à son cours une grande importance.

M. M. Rostovcev, dans ses souvenirs sur l'enseignement de N. P. Kondakov à l'Université de Pétersbourg, émet la supposition que Kondakov n'avait pas le goût de faire des conférences. On ne peut dire la même chose de son enseignement universitaire à Prague: Kondakov le faisait avec entraînement, dominant parfois sa faiblesse physique et son malaise par un immense effort.

Ce cours a eu un grand succès et était suivi par quelques professeurs. Il a laissé une impression inoubliable. Parmi les auditeurs de Kondakov quelques-uns auront été parmi les derniers élèves qu'il aura formés et ont constitué le comité de rédaction du présent recueil.[1]

---

tantin le Grand. Les origines du Christianisme. — L'art hellénistique et chrétien. Les fresques des catacombes de Rome. Les reliefs des sarcophages. Les reliefs de la porte de Ste Sabine et quelques monuments de la sculpture chrétienne ancienne. Les anciennes basiliques chrétiennes. — Conclusion. Constantin le Grand comme homme d'état et général. — L'art des nomades (première période). Les barbares selon les données des écrivains grecs anciens (avant Hérodote).

b) Semestre d'hiver 1922—1923 (40 conférences). L'art des nomades (suite). Les barbares d'après les données grecques (suite). Les nomades à l'époque des migrations des peuples. Les races des peuplades barbares. L'art des barbares dans la Russie méridionale à l'époque scytho-sarmate. Les „tumulus". Les antiquités de Hongrie. La grande migration des peuples. Les collisions avec Byzance. Les Alains. Les Goths. — Conclusion. Les croyances religieuses des nomades. Le chamanisme de l'Asie centrale. Essai sur la signification religieuse et symbolique du dragon. — L'art religieux chrétien. Introduction. Le monachisme oriental. La vie religieuse à Byzance pendant le IVme siècle.

c) Semestre d'été 1923 (28 conférences). L'art religieux chrétien (suite). Les origines de l'icone. La symbolique religieuse de l'ancien art égyptien. Le portrait funéraire gréco-égyptien. La peinture encaustique. Les monuments de l'ancienne architecture chrétienne. Rome. Ravenne. Les mosaïques de Rome et de Ravenne jusqu'au VIme siècle. La miniature. Les cycles d'illustrations. L'art byzantin. Introduction. La topographie de Constantinople. Essai sur l'Akakia et la besace légendaire.

d) Semestre d'hiver 1923—24 (37 conférences). L'art byzantin (suite). La vie matérielle (us et coutumes). La vie de la Cour byzantine. „Le Livre des Cérémonies" (Constantin Porphyrogénète). Les dignités de la cour. Les réceptions et les processions. La réception de la princesse russe Olga. Svjatoslav. Les spectacles dramatiques et ceux de l'hippodrome. Les fresques des escaliers de l'église de Ste Sophie à Kiev. Les vêtements. Les étoffes (lin, laine, soie). Les couleurs des étoffes. La pourpre. Les sortes de tissus. L'ornementation des tissus. Les éléments de l'ornement. L'histoire de l'ornement. L'ornement végétal (le lotus, la palme, la vigne, la rose, le lis blanc).

e) Semestre d'été 1924 (20 conférences). L'art byzantin (suite). L'ornement végétal (fin). L'ornement animal. Aperçu du développement des tissus. — Ste Sophie à Constantinople. Architecture. Mosaïques. Les monuments de la sculpture byzantine. L'architecture arménienne. La Syrie et la Palestine. Le temple du St Sépulcre. Les sculptures du monastère de Studion. Mosaïques et fresques des VI—IX siècles. Parenzo, Salonique, Rome (S. Maria Antiqua). — Essai sur l'importance de l'étude des sciences historiques.

f) Le commencement du semestre d'hiver 1924—25. L'art des nomades (seconde période). Essai sur l'importance et le rôle des barbares dans la création de l'art byzantin et médiéval. — Les Alains. Le trésor de Petroasa. Essai sur l'incrustation dans l'Egypte antique. La technique de l'incrustation et des émaux. Les nouvelles découvertes dans la sépulture de Toutankhamon. — Les Avares. Le trésor de Pereščepino. Le trésor de Szilàgy-Szomlyó. — Les Bulgares. Introduction historique. Přeslav. Aboba-Pliska. Le cavalier de Madara. Les sculptures du Musée National à Sofia. Les fresques sur pierre dans la Russie méridionale. Essai sur l'aigle impériale. — Les catacombes bulgares. Le culte des anges. Les hérésies gnostiques. Le trésor de Nagy-Szent-Miklós. Les traces de la religion manichéenne. — Le christianisme dans la Russie méridionale. La vie de St Cyrille (Constantin). La Chersonèse Taurique. La translation des reliques de St Clément de Chersonèse à Rome. Les fresques de l'église de St Clément à Rome.

[1]) N'ayant pas la force d'écrire son cours en entier, Kondakov commença à en traiter par écrit plusieurs problèmes dont il avait l'intention de faire des essais séparés. Il faut espérer que ces derniers travaux du Maître qui sont entre les mains de la famille seront publiés dans un court délai. Il est à souhaiter que l'édition conserve chaque ligne de Kondakov comme elle a été écrite, sans aucune retouche ou correction. Kondakov est un classique de la science archéologique russe, et tous les archéologues futurs devront connaître chaque ligne de Kondakov comme elle a été écrite, car dans nombre de ces lignes il y a de profondes pensées scientifiques et des programmes entiers pour les études de l'avenir. L'édition des œuvres posthumes de Montélius aurait pu par exemple servir de modèle à l'édition de l'héritage littéraire de Kondakov.

Outre son cours à l'université, N. P. Kondakov tâchait d'exprimer ses idées par d'autres voies. Ainsi durant un certain temps il fit à son domicile une fois par semaine des conférences en français pour les personnes qui ne pouvaient suivre son enseignement en russe. L'auditoire de ces „privatissima" était formé par l'Américain Mr. John Crane et quelques savants tchèques. Jusqu'à sa mort N. P. Kondakov fit un cours spécial à M^lle Alice Masaryková, fille du Président de la République Tchécoslovaque, sur l'histoire des broderies populaires.

Il fit également deux conférences publiques en français au cercle tchèque des Amis de l'histoire de l'art (Kruh pro pěstování dějin umění) à Prague: l'une, le 23 novembre 1923, sur le „scaramangion" (veste de course) des empereurs byzantins, l'autre, le 30 novembre 1923, sur l'évolution de l'icone (Kondakov y rapproche l'icone du portrait funéraire égyqtien).

Au printemps 1924, Kondakov prit part au premier Congrès international des byzantinistes qui eut lieu à Bucarest. Il y fit un rapport sur le costume byzantin (principalement sur le sujet de ce même scaramangion). A ce Congrès Kondakov fut l'objet de longues ovations.

Au mois de juillet 1924 N. P. Kondakov, avec le professeur de l'Université Charles M. Chytil et son assistant M. Friedel, ont visité Vyšší Brod (au sud de la Tchécoslovaquie) dans le but d'étudier une croix émaillée byzantine.

Kondakov s'occupait aussi à Prague de la préparation des éditions de certains de ses travaux scientifiques. Ainsi il acheva d'une manière définitive son „Iconographie de la Madone" qui devait former le 3^ème volume de son „Iconographie de la Vierge". Il eut la joie peu de temps avant sa mort d'apprendre que cette œuvre serait imprimée, car le Saint-Siège l'avait acquise dans ce but. Il dut renoncer à terminer l'histoire complète de l'icone russe, car la partie essentielle de ses notes et de ses matériaux était restée en Russie. Il fut obligé de se contenter d'exposer les résultats du travail de sa vie dans un essai abrégé sur l'histoire de l'icone russe. L'importance de cette œuvre pour l'archéologie est évidente.[1]

Comme par le passé, jusqu'à la fin de sa vie N. P. Kondakov entretenait par lettres ou par des relations personnelles des rapports scientifiques suivis avec un grand nombre de savants, naturalistes entre autres — en Tchécoslovaquie, Russie, Bulgarie, Angleterre, France, Italie, Amérique, Belgique, Espagne, Hongrie, etc.

N. P. Kondakov ne négligeait pas non plus au déclin de ses jours ce qui l'avait toujours intéressé en dehors de ses études préférées et rendaient si complexe cette personnalité. Il portait un vif intérêt aux recherches artistiques et archéologiques de la société qui l'entourait.

A l'inauguration de l'exposition de l'art populaire russe à Prague en 1923, Kondakov prononça un discours sur le rôle de l'ornement dans les broderies dans l'art populaire (surtout dans les serviettes brodées).

En 1924, c'est son opinion d'expert qui a été adoptée par une commission spéciale pour base du plan de la nouvelle église russe du cimetière Olšany à Prague. Cette église fut commencée du vivant de Kondakov, mais elle était encore loin d'être terminée à sa mort, et dans la suite des modifications furent apportées au plan primitif.

Autant que le lui permettaient ses forces déclinantes, Kondakov consacrait une certaine partie de son activité à l'organisation de la science russe à l'étranger. En octobre 1922 il fut élu président honoraire du II^e Congrès des organisations académiques russes à l'étranger.

[1]) Cette œuvre a été acquise en 1924 par l'intermédiaire de M. E. Ljackij par la maison d'éditions „Plamja" à Prague. Malheureusement elle n'a pas paru jusqu'à présent. En même temps M. E. H. Minns commença une traduction anglaise de cet essai pour la „Clarendon Press". Mr. Minns a eu l'amabilité de nous informer qu'occupé par ce travail, il a été dans l'impossibilité d'honorer encore la mémoire du Maître par un article dans ce Recueil.

Il prit également part aux travaux du Groupe académique Russe en Tchécoslovaquie et de la section des lettres du Collège Russe à Prague, apportant beaucoup d'ardeur juvénile pour faire triompher son point de vue, lorsqu'il lui semblait que les principes académiques n'étaient pas entièrement respectés. En 1924, Kondakov fit avec l'auteur de ces lignes des démarches pour la fondation d'une section orientale au Collège Russe à Prague. Il engagea dans ce but des pourparlers avec l'éminent savant tchèque, M. le professeur Musil, qui appuya chaleureusement son idée. Malheureusement ce projet ne fut pas réalisé.

Encore avant sa mort, N. P. Kondakov a pu voir, le jour de la célébration de son 80e anniversaire, l'unanime vénération dont il était objet et la reconnaissance profonde envers ses mérites scientifiques.

C'est ainsi que le 3ème Congrès des organisations académiques russes à l'étranger le fêta à son inauguration.[1] L'Université Charles de Prague célébra dans la séance solennelle du 31 octobre 1924 son jubilé. Kondakov fut proclamé docteur honoraire de l'Université Charles. Après les discours des savants tchèques différentes organisations scientifiques: russes, françaises, italiennes, bulgares, apportèrent leurs félicitations.[2]

La mort empêcha Kondakov de voir le premier volume de la nouvelle revue internationale des Etudes Byzantines, qui lui fut consacré en l'honneur de son jubilé. Par une ironie tragique le destin voulut que le premier volume du „Byzantion" parût le jour même où l'on reçut à Bruxelles la nouvelle annonçant la mort de Kondakov.

Grâce à des amis américains et slaves, les dernières années de Kondakov furent à l'abri du besoin.

Toutefois le cœur se serre à la pensée que l'œuvre scientifique de Kondakov ne fut pas terminée faute de moyens.

Ainsi Kondakov rêvait d'aller à Paris. Dans les dernières années les sections orientales des musées de Paris se sont singulièrement enrichies et auraient fourni à Kondakov de nouveaux et nombreux documents sur l'influence exercée par l'Orient sur l'art de l'Europe médiévale. Kondakov accordait notamment une grande importance à l'étude de l'art chinois pour l'explication des antiquités russes. Il s'intéressait vivement aux travaux de M. M. Rostovcev dans cette direction. Il dirigeait de Prague la visite des Musées de Paris entreprise dans ce but par son élève M. N. Toll pendant l'été de 1924. Sans doute nombre d'amis et d'admirateurs de Kondakov se seraient fait un devoir de lui procurer les sommes nécessaires, s'il en avait seulement manifesté le désir. Mais Kondakov, excessivement scrupuleux et en même temps modeste et plein d'orgueil, blâmant toujours les personnes trop entreprenantes, était envers lui-même d'une extrême sévérité et défendait à ses proches même une allusion lointaine à sa situation matérielle précaire.

Pendant son séjour à Prague Kondakov se plaignait de sa santé. Il était déprimé par le climat froid et humide, souffrait d'étouffements et d'œdème aux pieds. On songeait à une installation dans le Midi, au retour de Bulgarie, ou à un voyage, même très court en Italie.

En décembre 1924, Nikodim Pavlovič se sentit mal. Les médecins lui défendirent de continuer son cours, et en général, tout surmenage intellectuel.

Kondakov dut renoncer à ses conférences. Naturellement il ne put se resoudre à cesser tout travail intellectuel et continua à écrire ses essais archéologiques.

La mort le trouva à son poste, en plein travail. Le soir du 16 au 17 février 1925, il continuait encore ses travaux. S'étant couché après avoir achevé sa tâche quotidienne, il sentit un malaise.

[1]) Prague, le 25 octobre 1924 (Discours de G. V. Vernadskij).

[2]) Kondakov avait été élu membre correspondant de l'Académie française des Inscriptions et Belles-Lettres en 1923. En 1924 il fut également élu membre de l'Académie Roumaine des Sciences.

Il n'eut que le temps de dire: Je me sens mal. La mort fut instantanée, sans aucune souffrance.

Kondakov est enterré au cimetière russe d'Olšany à Prague. Les funérailles, très solennelles, eurent lieu le 19 février 1925.

VI

CONCLUSION

Coup d'œil général sur l'œuvre scientifique de N. P. Kondakov.

L'aperçu précédent nous démontre l'étendue et la richesse de l'œuvre scientifique de N. P. Kondakov. La grande amplitude de ses préoccupations scientifiques nous remplit d'étonnement. La chaire occupée par Kondakov portait ordinairement dans les universités russes le nom de chaire d'histoire et de théorie de l'Art. Mais l'activité scientifique de Kondakov dépassait de beaucoup ces cadres. Certes N. P. Kondakov s'occupait toujours d'histoire de l'Art. Il s'intéressait profondément à la théorie de l'art et à l'esthétique. Mais ces problèmes étaient loin de l'absorber tout entier.

Il se spécialisait dans le domaine de tout un groupe de sciences: Etudes Byzantines, Histoire, Histoire des Religions, Histoire de la Civilisation, Archéologie. C'est précisément vers cette dernière que se portaient ses préférences et ses recherches scientifiques.

Sans aucun doute Kondakov est à la fois historien d'art, de religion, de civilisation, historien de Byzance, mais avant tout il est archéologue dans le sens qu'il attribuait à ce mot.

On doit distinguer dans la science l'objet et la méthode. D'après Kondakov l'objet de l'archéologie, c'est l'histoire de la civilisation dans le sens le plus large de ce mot. La méthode de l'archéologie s'applique à l'étude des monuments matériels de la civilisation humaine, considérés comme des symboles, des intermédiaires entre la conscience de l'investigateur et les civilisations qu'il étudie.

Ce qui le guidait toujours dans son travail scientifique, c'était une compréhension approfondie des monuments, dont il ne donnait jamais d'aperçu superficiel. Peut-être que nul autre archéologue contemporain ne possédait une connaissance des choses dont il parlait aussi solide et étendue que Kondakov. Son „sens plastique" des monuments présente un des traits ineffaçables de sa pensée créatrice.

C'est pourquoi les voyages archéologiques occupent une place si importante dans le développement de son œuvre scientifique — voyages dans le cours desquels Kondakov observait sur place les monuments, dont l'étude l'amenait souvent à la découverte de nouveaux faits archéologiques. Pendant ces voyages Kondakov avait étudié l'Europe occidentale et orientale. Il avait étudié à la perfection l'Italie et ses musées, visité les collections les plus importantes des manuscrits byzantins enluminés (Vienne, Paris, Londres, Madrid). Le Proche-Orient avait aussi été exploré par Kondakov. N. P. Kondakov avait vu de ses propres yeux les Balcans, le Mont-Athos, la Palestine, la Syrie, le Sinaï, et tout ce qu'il avait vu s'était fixé en lui et avait été transformé par sa pensée scientifique.

Kondakov avait aussi bien étudié la Russie méridionale, le littoral de la Mer Noire, la Crimée et la Géorgie.

L'étude des collections des musées eut une importance non moins grande que les voyages pour la formation de sa pensée scientifique. C'est ainsi que son travail de conservateur à l'Ermitage eut une répercussion profonde dans l'évolution de toute sa personnalité scientifique.

Kondakov aspirait toujours à examiner les choses sous tous leurs aspects et aux points de vue les plus divers. C'est pourquoi il étudiait les monuments archéologiques non seulement au point de vue de leur style, mais aussi dans leur rapport au culte et aux rites religieux et magiques, à la vie quotidienne dans son évolution historique.

Il consacrait aussi beaucoup d'attention à la technique de préparation de chaque objet et à l'influence de cette technique, ainsi que de la matière employée, sur leur style et leur forme. A ce point de vue, ce sont surtout les recherches de N. P. Kondakov sur l'histoire des émaux byzantins et sur l'histoire de la peinture encaustique des icônes qui sont peut-être les plus remarquables.

Très caractéristiques sont aussi ses travaux sur l'histoire de l'ornement (ornement végétal et zoomorphique).

Cette tendance de Kondakov à s'approfondir dans la technique de l'art explique ses vues sur l'histoire de l'architecture. Kondakov ne niait nullement son importance scientifique, comme on le disait parfois. Mais il exigeait des personnes, qui s'occupaient de cette histoire, une compréhension parfaite de la technique de la construction. En même temps cette technique semblait à Kondakov trop compliquée pour que tous les historiens d'art et les archéologues pussent s'en rendre maître.

Il pensait que, seul, un savant architecte peut s'en occuper; il affirmait que les travaux d'un Pokryškin pouvaient être considérées comme exemplaires sous ce rapport.[1]

L'archéologie comprise de cette façon se rapproche des sciences naturelles, surtout des sciences naturelles descriptives.

Ainsi les relations personnelles mentionnées plus haut, de Kondakov avec des savants naturalistes, n'avaient pas un caractère accidentel.

Pour expliquer l'ancien ornement Kondakov cherchait avant tout la forme végétale ou animale, qui avait pu lui servir de modèle, il tâchait d'éclaircir les causes, qui avaient prêté à telle ou telle autre forme un sens religieux et artistique.[2]

*

N. P. Kondakov n'était pas enclin à considérer le développement de l'art comme un processus uniforme. Il ne pensait pas que la civilisation européenne présentât une phase culminante du développement de l'humanité et que toutes les autres civilisations eussent été de simples étapes pour atteindre cette phase. L'idée du progrès prise dans ce sens lui était étrangère. Il opposait à cette idée celle de la transformation ou de l'évolution, capables de prendre différentes directions: progrès proprement dit, décadence ou simplement déviation latérale. Le développement de la civilisation en général ne suit pas une seule direction ascendante, mais simultanément différentes lignes dans des directions diverses. Il s'en suit deux conséquences qui nous paraissent extrêmement importantes. D'une part N. P. Kondakov affirme l'existence, dans des périodes diverses et parfois très éloignées, d'acquisitions, relativement aux méthodes et aux processus créateurs, qui n'ont pas été surpassées depuis par l'humanité.

Une autre conséquence des mêmes prémisses, c'est la reconnaissance de la grande valeur de la civilisation et de l'art des peuples et des époques historiques, dont la per-

[1]) D'autre part ce sont justement les travaux de P. Pokryškin qui portent l'empreinte d'une grande influence de N. P. Kondakov.

[2]) Voir par exemple ses observations sur la grenade et sur la fleur du grenadier dans le „Monument des Harpies" (Памятникъ Гарпій), pp. 97—102. Pour déterminer la nature de l'ancienne couleur pourpre, N. P. Kondakov s'était adressé à J. Mečnikov (Metchnicof), afin que celui-ci lui donnât des renseignements sur la coquille dont on tirait cette couleur dans l'antiquité (ce fait fut mentionné par Kondakov lui-même dans une de ses conférences à l'université Charles.

fection n'avait généralement pas été prise au sérieux. „La vie matérielle des nomades à une certaine époque était supérieure à celle des agriculteurs par quelques formes de leur civilisation, même quand ces formes ne se rapportaient exclusivement qu'à des ornements personnels, à des parures, à tout ce qu'on appelle jusqu'à présent dans le milieu populaire richesse."[1]

La barbarie, que la science européenne attribue si volontiers à beaucoup de peuplades et de peuples, doit souvent, selon l'heureuse expression de Kondakov, „ne pas être comprise dans le sens de grossièreté primitive d'une première phase élémentaire de la civilisation, mais dans le sens que les Grecs attribuaient à ce mot, quand ils donnaient le nom de „barbares" aux anciens Perses, c'est-à-dire dans le sens d'une civilisation particulière de caractère et d'origine oriental, distincte de celle de l'Occident: cette civilisation trouvait une expression des plus originales dans la vie matérielle des nomades".[2]

*

Dans leur ensemble les travaux de N. P. Kondakov forment une histoire presque complète de l'art européen et de celui du Proche-Orient, à partir de l'antiquité classique et en finissant (pour des problèmes séparés comme celui de l'icone) par les temps modernes.

Il est évident que c'est Byzance qui est la clef de voûte de l'œuvre entière de N. P. Kondakov. Byzance était considérée par Kondakov comme le centre du développement de tout l'art médiéval, centre auquel se rattachaient tous les nœuds de l'histoire de l'art du VI^e^ au VII^e^ siècle. Byzance — l'héritière de la civilisation antique — avait avant les autres pays européens assimilé l'art nomade et cultivé cet art pour le transmettre à l'Occident, où il a inspiré à son tour les forces créatrices du pays. L'art Byzantin, c'est la base sur laquelle ont été édifiés, tout l'art médiéval, européen, et celui du Proche-Orient.

Ainsi le rôle de Byzance se dessine comme celui d'un intermédiaire entre l'Occident et l'Orient.

Des forces créatrices potentielles de caractère identique, plus grandes encore, sont contenues, selon Kondakov, dans l'art russe et dans toute son histoire.

Les paroles que N. P. Kondakov prononça sur les problèmes de l'histoire de l'Art Russe lors de sa conférence célèbre dans l'automne de l'année 1898 nous paraissent inspirées et prophétiques.

„C'est devant nous que le rôle important qui appartient à l'archéologie russe parmi les antiquités de l'Europe s'est manifesté tout d'un coup. Déjà le seul pressentiment de ce rôle avait déterminé dans le cours des dernières 25 années un développement brillant des Congrès archéologiques russes, l'organisation de nombreux comités et sections archéologiques, ainsi qu'une longue série de publications sur l'archéologie du Caucase, de la Crimée, de la Nouvelle-Russie, de l'Asie Centrale, de la Finlande, de la Russie de Nord-Ouest et des provinces baltiques, sur l'archéologie de la Sibérie et de toute la Russie en général. Quelle richesse de types artistiques et d'objets usuels nous offre encore aujourd'hui l'archéologie de la période scytho-sarmate seule! Quelle importance primordiale ont les antiquités de la Sibérie et de la Russie méridionale de l'époque des migrations des peuples! Notre Caucase présente une nécropole colossale de peuples anciens et de civilisations diverses, un magasin de produits des ateliers de l'Asie Mineure et de la Syrie et le berceau de l'art et de l'industrie artistique de l'Europe médiévale. La Russie et la Géorgie présentèrent un terrain d'élection pour les transplantations les plus durables de l'art byzantin qui s'y épanouit d'une manière d'autant plus riche que les influences congénères orientales s'y manifestaient.

[1]) Русскія Древности V, 25.
[2]) Русск. Древн. V, 25.

Le pays de Perm et la Sibérie même nous ont conservé dans les plats d'argent trouvés pendant les fouilles ou dans les ménages des indigènes un art inconnu de la Perse Sassanide, — art dont l'Asie Centrale nous manifesta la continuation. La région de Suzdal avait été jadis un modèle de l'épanouissement vivant de l'art populaire, basé sur l'assimilation des influences les plus contraires.

L'archéologie russe a encore pour objet l'étude et l'interprétation des antiquités de la période moscovite dans leurs formes spécifiques, frappantes, mais jusqu'à présent non explorées.

C'est à l'archéologie enfin qu'incombe dans un avenir prochain l'interprétation scientifique de l'ethnographie historique de l'Empire Russe.

L'investigation de ces problèmes complexes et difficiles, mais de haute portée et riches en perspectives, assurera à la science archéologique russe une place à part à côté des sciences historiques de l'Europe. Elle démontrera en même temps que l'Etat Russe est l'héritier historique des grands empires de l'Orient et que le peuple russe a réuni et rassemblé autour du centre Russe par son développement moral et par son histoire la Crimée et le Caucase, la Sibérie et l'Asie Centrale".[1]

C'est tout un programme que décèlent ces paroles de Nikodim Pavlovič Kondakov...

G. V. Vernadskij.

[1]) Voir Памятники древней письменности fasc. 132 (1899), pp. 46—47.

BIBLIOGRAPHIE DE N. P. KONDAKOV

БИБЛІОГРАФИЧЕСКІЙ СПИСОКЪ ТРУДОВЪ Н. П. КОНДАКОВА.[1]

1866

1. Древне-христіанскіе храмы.
   Сборникъ на 1866 г. изданный Обществомъ древнерусскаго искусства при Московскомъ Публичномъ Музеѣ, отдѣленіе второе, стр. 4—19.
2. Православное искусство въ Сербіи.
   Тамъ же, стр. 49—52.
3. Англо-саксонскій крестъ VIII столѣтія.
   Тамъ же, стр. 60—62.

1872

4. *Наука классической археологіи и теорія искусства.
   Вступительная лекція въ Новороссійскомъ университетѣ 9 сент. 1871 г. (Записки Имп. Новоросс. Унив. т. VIII). См. Е. К. Рѣдинъ. Профессоръ Н. П. Кондаковъ (Записки Имп. Русск. Археол. Общ. т. IX), Спб. 1896.

1873

5. Памятникъ Гарпій изъ Малой Азіи и символика греческаго искусства. 8°, стр. 234.
   Записки Имп. Новороссійскаго Университета т. XII и отд. Одесса.[2]

1874

6. *Изъ Керчи (письмо).
   Московскія Вѣдомости, М. 1874 г. № 202.
7. *Съ Кавказскаго побережья.
   Тамъ же. № 208.

1876

8. О нѣкоторыхъ мелкихъ предметахъ древности, найденныхъ въ Аккерманѣ въ 1867 г.
   Труды II Археологическаго Съѣзда въ Санктпетербургѣ, вып. 1, стр. 20—24.
9. *Древняя архитектура Грузіи.
   Труды Импер. Моск. Археологическаго Общества. Томъ VI. (Рѣдинъ.)
10. Отчетъ доцента Н. Кондакова о его занятіяхъ заграницей съ 1 марта по 1 сентября 1875 г.
    Помѣта: „1875 г. 7-го сентября. Парижъ". Записки Имп. Новоросс. Унив., т. XVIII, стр. 177—184.
11. Отчетъ доцента Н. Кондакова о его занятіяхъ заграницей съ 1 сентября 1875 по 1 марта 1876 г.
    Помѣта: „Неаполь. 1876 г. Марта 11 дня". Тамъ же, т. XX, стр. 175—179.
12. Исторія византійскаго искусства и иконографіи по миніатюрамъ греческихъ рукописей.
    Записки Импер. Новороссійскаго Университета, т. XXI и отд.[3] Одесса. 8° стр. 276 (Приложеніе—XIV таблицъ рисунковъ [Рѣдинъ]). Франц. переводъ см. №№ 32 и 45.
    Рецензіи: 1. См. рецензію В. В. Стасова на книгу Н. П. Кондакова „Путешествіе на Синай" (№ 23); 2. Извѣстія Имп. Археол. Общ. X (1884), протоколъ 74.
13. Отчетъ доцента Н. Кондакова о его занятіяхъ заграницей съ 1 марта по 1 августа 1876 г.
    Помѣта: „Одесса 24 сентября 1876 г." Тамъ же, т. XXI, стр. 277—286.

1877

14. Les sculptures de la porte de Sainte Sabine à Rome.
    Revue Archéologique, 1877 (Nouv. Série, 33-me vol.), pp. 361—372.
15. Мраморный рельефъ изъ Пантикапеи.
    Помѣта: „1875 г. Одесса".
    Записки Одесскаго Общества Исторіи и Древностей ч. X, стр. 16—25.

---

[1]) Списокъ не можетъ быть совершенно полнымъ, т. к. составитель не имѣлъ возможности пользоваться книгохранилищами, находящимися въ предѣлахъ Россіи. — * Звѣздочкою отмѣчены заглавія тѣхъ трудовъ Н. П. Кондакова, которые составитель не имѣлъ въ рукахъ при подготовкѣ списка *Г. В.*

[2]) XII-ый томъ Записокъ Имп. Новоросс. Унив. помѣченъ 1874 г. Изслѣдованіе Н. П. Кондакова озаглавлено: „Памятникъ Гарпій изъ Ксанѳа въ Ликіи. Опытъ исторической характеристики".

[3]) XXI-й томъ Записокъ Имп. Новоросс. Унив. помѣченъ 1877 г.

1878

16. *О мелкихъ древностяхъ Кубанской и Терской областей.
Труды III Археологическаго съѣзда. Кіевъ Стр. 139—146. (Рѣдинъ.)

17. *О миніатюрахъ греческой Псалтири IX вѣка изъ собранія А. И. Хлудова.
Труды Моск. Археол. Общ., VII, стр. 162—183 (Рѣдинъ).

1879

18. О древне-христіанской патерѣ изъ Керченскихъ катакомбъ.
Записки Одесскаго Общества Исторіи и Древностей, т. XI, стр. 67—73.

19. Греческія терракотовыя статуэтки въ ихъ отношеніи къ искусству, религіи и быту.
Тамъ же, стр. 75—179.
Рецензія: И. В. Помяловскаго въ Извѣстіяхъ Имп. Русск. Арх. Общ. X. стр. 320—323.

20. *О современномъ состояніи отдѣловъ византійской археологіи.
Труды Моск. Археол. Общ. т. IX (Рѣдинъ).

1880

21. Мозаики мечети Кахріе Джамиси — μονὴ τῆς χώρας — въ Константинополѣ.
Записки Имп. Новоросс. Унив. т. XXXI, стр. 293—331.

1881

22. (?) * Иконографія св. Софіи.
Памятн. Древн. Письм. (?) См. А. В. Маркевичъ. Двадцатипятилѣтіе Имп. Новороссійскаго Университета (Записки И. Н. У., LIII, 305).

1882

23. Путешествіе на Синай въ 1881 году. Изъ путевыхъ впечатлѣній. Древности Синайскаго Монастыря. Съ картою. 8°. Стр. IV + 160.
Записки Имп. Новороссійск. Унив. ч. XXXIII. и отд. (Одесса).
Рецензія: В. В. Стасовъ Соч., т. II (1894), стр. 711—730.

1883

24. * Атласъ 100 фотографическихъ снимковъ съ видовъ и древностей Синайскаго монастыря.
См. „Большая Энциклопедія" изд. т-ва „Просвѣщеніе", Спб. т. XI (четвертое изд. со стереотипа), стр. 259. — „Оглавленіе 100 фотографическихъ снимковъ Синайскаго Альбома" напечатано въ видѣ приложенія къ предыдущему №.

1884

25. (?) * Изображенія свв. Кирилла и Меѳодія въ подземной церкви св. Климента въ Римѣ.
Показано въ числѣ „вопросовъ, предложенныхъ къ обсужденію на съѣздѣ" (VI археологическомъ), по VI отдѣленію („Памятники искусствъ и художествъ"). См. „Приложеніе къ программѣ VI археологическаго съѣзда въ Одессѣ", Одесса 1883.

26. (?) * О научныхъ потребностяхъ въ современномъ изученіи византійской археологіи.
Показано въ числѣ тѣхъ же „вопросовъ" по IX отдѣленію („Памятники византійскіе"). Тамъ же.

1884

27. * Какая возможна въ современной наукѣ археологіи постановка вопроса о вліяніяхъ въ области искусства вообще и византійскаго въ частности.
Бюллет. VI Археологич. Съѣзда. Одесса. № 4, 11. (Рѣдинъ.)

28. * Константинопольскія Церкви.
Тамъ же, № 7, 15. (Рѣдинъ.)

1885

29. Русскій Лицевой Апокалипсисъ. Сводъ изображеній изъ лицевыхъ апокалипсисовъ по русскимъ рукописямъ съ XVI — XIX вѣковъ. Ѳ. И. Буслаева. Москва 1885. (Рецензія Н. П. Кондакова).
Журн. Мин. Нар. Просв. 1885, іюль. Ч. 220, стр. 110—142.

30. *Древности Константинополя.
„Новь". (Рѣдинъ). Ср. ниже № 97.

1886

31. Сообщеніе о нѣкоторыхъ Крымскихъ церквахъ.
Доложено въ отдѣленіи русской и славянской археологіи Имп. Русск. Археол. Общ. См. Записки И. Р. А. О., т. III (нов. сер.), стр. XXIX.

32. Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans les miniatures, par N. Kondakoff, professeur à l'Université d'Odessa. Édition française originale, publiée par l'au-

teur, sur la traduction de M. Trawinski et précédée d'une préface de M. A. Springer, professeur à l'Université de Leipzig. Tome premier, accompagné de 29 gravures. 4°, стр. 202. Librairie de l'Art (Paris—London).

Въ серіи Bibliothèque Internationale de l'art. Sous la direction de M. Eugène Müntz. (Томъ II, см. ниже № 45), Русск. изд. см. выше № 12.

1887

33. Византійскія церкви и памятники Константинополя.

Труды VI Археологическаго Съѣзда въ Одессѣ. Т. III. Стр. 1—229 и отд.

Рецензія: Отзывъ Н. В. Покровскаго въ Зап. Имп. Русск. Археол. Общ. III (1888), протоколы, стр. XXXIII—XL.

1888

34. Сообщеніе о памятникахъ византійской древности въ г. Ѳеодосіи.

Резюме въ Зап. Импер. Археол. Общ., т. III, новая серія, стр. CII.

35. О фрескахъ лѣстницъ Кіево-Софійскаго Собора.

Записки Импер. Русскаго Археол. Общ., III (новая серія), стр. 287—306.

36. Докладъ о старинныхъ русскихъ образкахъ.

Резюме тамъ-же, стр. CII—CIII.

1889

37. Русскія Древности въ памятникахъ искусства, издаваемыя гр. И. И. Толстымъ и Н. П. Кондаковымъ. Спб. 4°. Выпускъ I. Классическія древности южной Россіи. Рис. 145, стр. 117.

38. То же, выпускъ II. Древности скиѳосарматскія. Рис. 147, стр. 160.

39. (Отзывъ о трудѣ) В. В. Стасова: Образцы славянскаго и восточнаго орнамента по рукописямъ.

Записки Имп. Русск. Археол. Общ. IV (новая серія), стр. XXIII—XXVI.

1890

40. Русскія Древности... Выпускъ III. Древности временъ переселенія народовъ, Рис. 185, стр. 158.

См. №№ 37, 38.

41. Опись памятниковъ древности въ нѣкоторыхъ храмахъ и монастыряхъ Грузіи. составленная по Высочайшему повелѣнію Профессоромъ С.-Петербургскаго университета Н. Кондаковымъ. Грузинскія надписи прочтены и истолкованы Дмитріемъ Бакрадзе. Съ 82 рис. въ текстѣ. Спб. 4°. Стр. 179.

1891

42. Русскія Древности... Вып. IV. Христіанскія древности Крыма, Кавказа и Кіева. Рис. 168, стр. 176.

См. №№ 37, 38, 40.

43. Императорскій Эрмитажъ. Указатель отдѣленія Среднихъ Вѣковъ и эпохи Возрожденія. Составилъ старшій хранитель Н. Кондаковъ. Спб. 8°, стр. 369.

44. * Значеніе византійской эпохи въ исторіи Святой Земли для общей науки христіанской археологіи.

Докладъ, читанный въ Правосл. Палест. Общ. 11 дек. 1890. (Седьмой отчетъ Имп. Православнаго Палестинскаго Общества за 1888—1890 г. прилож. 16, стр. 63—77. Спб.).(Рѣдинъ).

45. Histoire de l'art byzantin... par N. Kondakoff, Directeur au Musée Impérial de l'Ermitage... Tome second, accompagné de 13 gravures. 4°, стр. 184. Librairie de l'Art (Paris).

Въ той же серіи, что̀ и первый томъ. См. № 32.

Рецензія: Байе въ Byz. Zeitschr. V (1896).

1891–1892

46. Antiquités de la Russie méridionale (Édition française des Rousskia Drevnosti) par le prof. N. Kondakof, le Comte J. Tolstoï et S. Reinach. Paris (Leroux). 4°. Стр. 555.

См. №№ 37, 38 и 40.

1892

47. * Византійскія эмали. Собраніе А. В. Звенигородскаго. Исторія и памятники византійской эмали. Спб. 4°.

Всего 200 экз.

48. То же, на французскомъ языкѣ: Émaux Byzantins. Collection Zwenigorodskoï. — Histoire et monuments des Émaux Byzantins par N. Kondakow professeur à l'université de St-Pétersbourg et conservateur au Musée de l'Ermitage Impérial. 1892.

Francfor sur Mein. 4°. Стр. XI + 385. Planches 28 + 2.

Также 200 экз.

49. То же на нѣм. языкѣ: Byzantinische Zellen-Email-Sammlung A. W. Swenigorodskoi. Geschichte und Denkmäler des byzantinischen Emails von N. Kondakoff, Prof. an Universität St-Petersburg und älterer Conservator des Kaiserlichen Ermitage. 1892. Frankfurt a. Main. 4° (Мал. f°). Стр. XI + 388; рис. въ текстѣ 113, таблицъ 28.

Также 200 экз.

Рецензіи: 1) Е. К. Рѣдинъ, — „Византійскій Временникъ", т. II (1895), стр. 222—233. — 2) Ch. Diehl, — Gazette des Beaux-Arts, 3-me période XIII (1895), стр. 287—298. — 3) Paul Weber — Repertorium für Kunstwissenschaft, 18 (1895), стр. 287—298. — 4) F. X. Kraus — Краткая замѣтка тамъ же, стр. 40—42. — 5) В. Бокъ — „Записки Имп. Русск. Археол. Общ." т. VIII, вып. 3 и 4 (новая серія), Спб. 1896, стр. 399—402.

50. Замѣтка по поводу отчета о диспутѣ г. Павловскаго.

Журн. Мин. Нар. Просв., 1892, апр., ч. 280, стр. 438—440.

51. *Докладъ о восточно-палестино-сирійскомъ происхожденіи византійскаго искусства.

Докладъ читанъ въ Правосл. Пал. Общ. 13 марта 1892 г. (Сообщ. Имп. Правосл. Палест. Общ., апрѣль 1892, стр. 144—160). (Рѣдинъ.)

52. Отзывъ о сочиненіи В. К. Мальмберга: „Метопы древне-греческихъ храмовъ. Изслѣдованіе въ области декоративной скульптуры Владиміра Мальмберга." Дерптъ 1892.

Журн. Мин. Нар. Просв. 1892 іюнь, ч. 281, стр. 339—353.

1893

53. Рецензія на сочиненіе А. Л. Бертье-Делагарда „Древности Южной Россіи. Раскопки Херсонеса." Съ 7 табл. и 2 политипажами, Спб. 1893.

Журн. Мин. Нар. Просв. 1893 дек., ч. 290, стр. 388—396.

54. Разборъ сочиненія Н. В. Покровскаго: „Стѣнныя росписи въ древнихъ храмахъ греческихъ и русскихъ.

Записки Имп. Русск. Археол. Общ., новая серія, ч. VI, стр. XVI—XVII, L—LV.

55. Отзывъ (совмѣстно съ В. Г. Васильевскимъ) о сочиненіи Д. Ѳ. Бѣляева: „Систематическій обзоръ главныхъ частей Большого дворца византійскихъ царей.

Тамъ же, стр. XLVI—L.

1894

56. [Рецензія Н. П. Кондакова на сочиненіе:] Д. Ѳ. Бѣляевъ. Byzantina. Очерки, матеріалы и замѣтки по византійскимъ древностямъ. Книга I. Обзоръ главныхъ частей Большого Дворца византійскихъ царей. Приложеніе: Матеріалы и замѣтки по исторіи византійскихъ чиновъ. Съ планомъ (Лабарта) Большого Дворца. 1891. 8°. VIII + 200 стр. Цѣна 2 р.

— Книга II. Ежедневные и воскресные пріемы византійскихъ царей и праздничные выходы ихъ въ Храмъ св. Софіи въ IX—X в. Съ 11 табл. и планами, 1893. 8°. VIII + 308 стр. Цѣна 4 р.

Византійскій Временникъ, I, стр. 173—180.

1895

57. Некрологъ П. И. Савваитова.

Журн. Мин. Нар. Просв. 1895, сент. ч. 301, отдѣлъ „Соврем. лѣтопись" стр. 26—31.

1896

58. Русскіе клады. Изслѣдованіе древностей великокняжескаго періода. Н. Кондакова, заслуженнаго профессора Императорскаго С-Петербургскаго Университета. Томъ первый. Съ 20 таблицами рисунковъ и 122 политипажами. Спб. 4°, стр. 214.

1897

59. Русскія Древности... вып. V. Курганныя древности и клады домонгольскаго періода. Рис. 225. Стр. 168.

См. №№ 37, 38, 40, 42.

1898—1899

60. *Бахчисарайскій Дворецъ.

„Искусство и Художественная Промышленность". (См. сборникъ „Н. П. Кондаковъ. 1844—1924". Прага 1924.)

1899

61. О научныхъ задачахъ исторіи древнерусскаго искусства.
Докладъ въ Обществѣ Любителей Древней Письменности 13 ноября 1898 г. Памятники древней письменности, Спб. вып. 132, стр. 1—47.

62. Русскія Древности... вып. VI. Памятники Владиміра, Новгорода и Пскова. Рис. 233. Стр. VIII + 168.
См. №№ 37, 38, 40, 48, 59.

1901

63. Погодинъ, какъ археологъ.
Сообщеніе на публичномъ засѣданіи Отдѣленія рус. яз. и слов. Имп. Академіи Наукъ 11 ноября 1900 г. (Сборникъ Отдѣленія рус. яз. и слов. Имп. Академіи Наукъ, т. 81, № 4, стр. 3—8.)

64. Современное положеніе русской народной иконописи.
Помѣта: „5 февраля 1901 г."
Памятники древн. письм., вып. 139, стр. 1—67.

65. Предисловіе къ статьѣ А. Титова „Финифтянники въ городѣ Ростовѣ Ярославской губ."
Предисловіе Н. П. Кондакова помѣчено 1 мая 1901 г. Тамъ же, вып. 143, стр. III—X.

1902

66. Мнѣніе Н. П. Кондакова по вопросу объ изданіи „Лицевого Иконописнаго Подлинника".
Извѣстія Высочайше учрежденнаго Комитета попечительства о русской иконописи, выпускъ I, стр. 48—54 („Приложеніе 3").

67. Отчетъ Управляющаго дѣлами Комитета [попечительства о русской иконописи] Академика Н. П. Кондакова по поѣздкѣ его лѣтомъ 1901 г. въ иконописныя села Владимірской губерніи.
Извѣстія Комитета, вып. I, стр. 83—90 („Приложеніе № 6").

68. „Записка Управляющаго дѣлами Комитета [попечительства о русской иконописи] Академика Н. П. Кондакова о положеніи дѣла иконописанія въ югозападныхъ губерніяхъ Россіи и мѣрахъ къ поднятію онаго.
Извѣстія Комитета, вып. I, стр. 106 — 108 („Приложеніе 10").

69. Иконы Синайской и Аѳонской коллекцій преосв. Порфирія издаваемыя въ лично имъ изготовленныхъ 23 таблицахъ съ объяснительнымъ текстомъ Н. П. Кондакова.
Изд. Имп. Академіи Наукъ. Спб. F°. 25 стр. текста.

70. Памятники христіанскаго искусства на Аѳонѣ.
Изд. Имп. Академіи Наукъ. Спб. 4°.

71. Замѣтка о миніатюрахъ Кенигсбергскаго списка Начальной Лѣтописи.
Изд. Общ. Люб. Др. Письм., Спб. CXVIII: Радзивиловская или Кенигсбергская Лѣтопись. II, стр. 115—127.

1903

72. *Зооморфическіе иниціалы греческихъ и глаголическихъ рукописей X—XI столѣтій въ библ. Синайскаго монастыря.
Изд. Общ. Люб. Древн. Письм., CXXI, Спб. (См. сборн. „Н. П. Кондаковъ". Прага 1924.)

1904

73. Археологическое путешествіе по Сиріи и Палестинѣ.
Изд. отдѣл. русск. яз. Имп. Акад. Наукъ. Спб. 4°.

1905

74. Отчетъ о присужденіи премій имени гр. Д. А. Толстого, читанный въ торжественномъ засѣданіи Императорской Академіи Наукъ 29 дек. 1903 г. ординарнымъ академикомъ Н. П. Кондаковымъ.
Сборникъ отдѣл. русск. яз. и слов. ИАН., т. 78, № 4.

75. Лицевой Иконописный Подлинникъ. Т. I. Иконографія Господа Бога и Спаса нашего Іисуса Христа. Историческій и иконографическій очеркъ. Соч. академика Н. П. Кондакова, съ 116 рисунками. Атласъ таблицъ: 14 цвѣтныхъ автотипій, 5 геліогравюръ, 40 фототипій, 84 литографическія таблицы. Спб. 4° (f°), стр. текста 97.
Изданіе высочайше учрежденнаго Комитета попечительства о русской иконописи.

76. Іерусалимъ христіанскій.
Правосл. Богословская Энцикл. т. VI, стр. 483—570.

1906

77. Изображеніе русской княжеской семьи въ византійскихъ миніатюрахъ XI вѣка. Н. П. Кондакова. Съ 6 табл. и 13 рисунками въ текстѣ. Спб. 8°; стр. 123.

Изданіе Имп. Академіи Наукъ.

78. Отзывъ о книжкѣ Е. Милицыной „Разсказы", I, Москва 1905.

Шестнадцатое присужденіе премій имени А. С. Пушкина. 1905. Отчеты и рецензіи. IV. (Сборникъ отдѣл. русск. яз. и слов. ИАН., т. 81, № 5, стр. 80—81).

79. „Гампель. Древности Венгріи. 1905" (Рецензія).

Извѣстія отдѣл. русск. яз. и слов. за 1906 г. т. XI. кн. IV, стр. 446—466.

1907

80. Отчетъ о дѣятельности отдѣленія Русскаго языка и Словесности Имп. Акад. Наукъ за 1906 г., составленный къ торжественному засѣданію Имп. Академіи Наукъ 29 декабря 1906 г. академикомъ Н. П. Кондаковымъ.

Сборн. отд. русск. яз. и слов. ИАН., т. 82, стр. 1—26.

81. Некрологъ В. В. Стасова.

Журн. Мин. Нар. Просв. 1907, январь, нов. сер. ч. 7, отд. „Соврем. лѣтопись", стр. 51—72.

82. [Рецензія Н. П. Кондакова на сочиненіе:] Муньосъ Ант. Византійское искусство на выставкѣ въ Гротта-Феррата". Римъ 1906 (Antoine Muñoz. L'art Byzantin à l'exposition de Grottaferrata. Rome. Danesi. 1906).

Журн. Мин. Нар. Просв. нов. сер. ч. 7, 1907, февраль, стр. 408—414.

83. Рецензія на „Матеріалы для исторіи русскаго иконописанія". Н. П. Лихачева. Атласъ снимковъ, ч. I—II. Спб. 1906.

Тамъ же, 1907 апрѣль, новая серія ч. 8, стр. 416—431.

84. Владиміръ Васильевичъ Стасовъ. 1824—1906. (Некрологъ). Н. П. Кондакова.

Помѣта „19 апрѣля 1907". Извѣстія Имп. Академіи Наукъ. VI серія. Томъ I. 1907. Первый полутомъ, № 10, 1 іюня, стр. 281—376

1908

85. Отчетъ о дѣятельности Отдѣленія русскаго яз. и слов. Имп. Академіи Наукъ за 1907 г...

Сборникъ отд. русск. яз. и слов. т. 84, стр. 1—24.

86. Отзывъ о разсказахъ Е. М. Милицыной „Веревка", „Ученый диспутъ", „Не по закону" (1906), „На путяхъ" (1907).

Семнадцатое присужденіе премій имени А. С. Пушкина. 1907 г. (Сборн. отд. русск. яз. и слов. т. 84, № 5, стр. 103—108).

87. Предисловіе къ сочиненіямъ Ѳ. И. Буслаева, т. I. Сочиненія по археологіи и исторіи искусства.

Изд. отд. русск. яз. и слов. ИАН. Спб., стр. I—IV.

1909

88. Отчетъ о дѣятельности Отдѣленія русск. яз. и слов. Имп. Академіи Наукъ за 1908 г...

Сборн. отд. русск. яз. и слов. ИАН., т. 86, стр. 1—26.

89. Македонія. Археологическое путешествіе. Н. П. Кондакова. Съ 12 таблицами фототипій, 1 цвѣтною автотипіею и 194 рис. въ текстѣ. Спб. 4°, стр. 6 нен. + 308.

Изданіе Отдѣл. русск. яз. и слов. Императ. Академіи Наукъ.

1910

90. Отчетъ о дѣятельности отдѣленія русск. яз. и слов. Имп. Акад. Наукъ за 1909 г.

Сборн. отд. русск. яз. и слов. ИАН, т. 87, стр. 1—22.

91. Иконографія Богоматери: связи греческой и русской иконописи съ итальянской живописью ранняго возрожденія. 4°. Рис. 147, стр. 216.

Иконописный Сборникъ, вып. IV, Спб. и отд.

1911

92. Рецензія на сочиненіе Ю. И. Айхенвальда „Силуэты русскихъ писателей," вып. I и II (Москва 1908).

Восемнадцатое присужденіе премій имени А. С. Пушкина, IV. (Сборн. отд. русск. яз. и слов. т. 89, № 6, стр. 66—72).

93. * Новая Ватиканская Пинакотека.
„Старые Годы". Мартъ. (См. сборн. „Н. П. Кондаковъ" Прага 1924).

94. * Отзывъ о сочиненіи В. Т. Георгіевскаго „Фрески Ферапонтова монастыря".
Отчетъ о 55-мъ присужденіи наградъ имени гр. А. С. Уварова. (См. тамъ же.)

1914

95. Иконографія Богоматери. Томъ I. Спб. 385 стр. съ 240 рис. и 7 цвѣтн. табл.

1915

96. То же, томъ II. Петроградъ. 457 стр. съ 251 рис. и 6 цвѣтн. табл.

97. * Древности Константинополя.
„Свѣтильникъ" (Москва) №№ 5—8. Это — значительно расширенный и дополненный очеркъ, ранѣе помѣщенный въ изданіи „Новъ" за 1885 г., см. выше № 30. (См. сборн. „Н. П. Кондаковъ", Прага 1924.)

1921

98. Миѳическая сума съ земною тягою.
Списание на Българската Академия на наукитѣ. София. Книга XXII, стр. 53—66.

1924

99. Предисловіе къ русскому изданію труда проф. Л. Нидерле: „Бытъ и культура древнихъ славянъ". Прага 1924. 8⁰.

100. Un détail des harnachements byzantins par N. Kondakov.
Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger, membre de l'Institut, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance, 17 octobre 1924 (Paris 4⁰). II, pp. 399—407.

1924

101. Les Costumes orientaux à la Cour Byzantine.
Byzantion. Revue internationale des Études Byzantines, tome I, pp. 7—49.

1925

102. [Объясненія къ таблицамъ въ изданіи:] Памятники Синая археологическіе и палеографическіе, выпускъ I. Изданіе Россійской Академіи Наукъ подъ ред. В. Н. Бенешевича. Petropoli. 4⁰.
Стр. 3—13 и 16—54. Эти объясненія къ таблицамъ отпечатаны были еще въ 1916 г., но вся книга вышла въ свѣтъ лишь въ 1925 г.

ИЗЪ ВОСПОМИНАНІЙ О Н. П. КОНДАКОВѢ

Имя Никодима Павловича Кондакова и его монументальные труды по исторіи византійскаго, русскаго и славянскаго искусства были мнѣ знакомы давно. Правда, мои позднѣйшія спеціальныя занятія относились къ иной области, но еще на студенческой скамьѣ я познакомился съ первыми выпусками только что начавшихъ появляться его „Русскихъ Древностей въ памятникахъ искусства". Немногочисленные въ самомъ концѣ восьмидесятыхъ годовъ и въ началѣ девяностыхъ прошлаго столѣтія студенты-слависты варшавскаго университета съ увлеченіемъ, помню, изучали это замѣчательное изданіе, и мы жадно набрасывались на каждую новую книгу его, изящную, интересную и по содержанію и своими иллюстраціями, необычайно дешевую и поэтому вполнѣ доступную тощему студенческому карману. Эти драгоцѣнные томики большого формата въ папковыхъ переплетахъ, любовно оберегая ихъ непорушенную чистоту, завернутые въ особыя „рубашки" изъ прочной бумаги, я сохранилъ доднесь въ томъ видѣ, какъ ихъ тридцать пять лѣтъ тому назадъ пріобрѣлъ въ книжномъ магазинѣ Н. П. Карбасникова. „Русскія Древности", открывавшія намъ новыя страницы туманной, далекой старины великой Русской равнины и наглядно знакомившія насъ съ культурой ея, часто демонстрировались нами — молодыми педагогами — въ классахъ на урокахъ Русской исторіи. Это были первые годы моего заочнаго знакомства съ Н. П. Кондаковымъ.

Только въ 1915 году, когда по ходу военныхъ событій лѣтомъ этого года я переѣхалъ на временное жительство въ Петроградъ, мнѣ привелось познакомиться съ Никодимомъ Павловичемъ лично и нѣсколько разъ посѣтить его и бесѣдовать съ нимъ въ его уютной и гостепріимной квартирѣ на Литейномъ проспектѣ. Въ теченіе зимы 1915—1916 года я нѣсколько разъ проводилъ у Никодима Павловича вечера за чаемъ, въ небольшомъ кругу его близкихъ ученыхъ друзей, историковъ, археологовъ и классиковъ, въ оживленной бесѣдѣ по вопросамъ не только науки, но и о волновавшихъ тогда русскихъ людей горестныхъ событіяхъ міровой войны. Въ комнатахъ Никодима Павловича посѣтителя поражало множество великолѣпныхъ изданій по исторіи искусства, въ порядкѣ и, очевидно, въ извѣстной системѣ разложенныхъ по столамъ и полкамъ; по стѣнамъ развѣшаны были картины-оригиналы, виды русскихъ знаменитыхъ монастырей и церквей. Чувствовалось, что тутъ обитаетъ не только большой ученый, весь влюбленный въ красивую книгу, но вообще тонкій цѣнитель изящнаго, большой эстетъ, живущій жизнь свою въ атмосферѣ художественно-прекраснаго.

Не могу не вспомнить здѣсь съ чувствомъ глубокой признательности о „интервенціи" Никодима Павловича въ тогдашнемъ министерствѣ народнаго просвѣщенія, давшей мнѣ возможность преодолѣть нѣкоторыя бюрократическія препятствія и заняться въ теченіе зимы 1915—1916 г. въ петроградскихъ архивахъ и библіотекахъ разысканіями для работы, подготовлявшейся уже рядъ лѣтъ и благополучно вывезенной мною изъ Варшавы. Только его настойчивому голосу я обязанъ былъ отпускомъ до сентября 1916 г., когда мнѣ пришлось окончательно покинуть Петроградъ и уѣхать въ Ростовъ на Дону, гдѣ нашъ варшавскій университетъ только-что устраивался „на новыхъ мѣстахъ".

О Никодимѣ Павловичѣ въ годы ростовскаго сидѣнія я почти ничего уже не зналъ.

Связи юга съ Петроградомъ скоро прервались окончательно, и вѣсти съ далекаго сѣвера до насъ не доходили.

Осенью 1921 года я переѣхалъ въ Прагу и тутъ только узналъ, что Никодимъ Павловичъ благополучно пребываетъ въ Болгаріи, состоитъ профессоромъ софійскаго университета и пользуется въ болгарскихъ ученыхъ кругахъ большимъ уваженіемъ и симпатіями.

Весной 1922 года, къ великой радости русской ученой семьи въ Прагѣ, стало извѣстно, что чешскій Карловъ университетъ пригласилъ Никодима Павловича читать лекціи по исторіи византійскаго и славянскаго искусства. Въ мартѣ этого года онъ дѣйствительно прибылъ въ Прагу. Всѣ, кто зналъ Никодима Павловича, поспѣшили привѣтствовать его пріѣздъ и помочь ему оріентироваться въ новомъ городѣ, въ новыхъ условіяхъ и обстановкѣ. Временно пришлось ему поселиться въ большомъ, но неуютномъ номерѣ шумной пражской гостиницы. Никодимъ Павловичъ съ поразительнымъ спокойствіемъ и хладнокровіемъ философа переносилъ всѣ невзгоды этого тягостнаго томленія въ одной комнатѣ, среди значительнаго числа своихъ чемодановъ, бауловъ, корзинокъ, не имѣя возможности разобрать свои книги и цѣлыя горы рукописей, фотографій и всякихъ снимковъ. Квартирный вопросъ и въ Прагѣ былъ однимъ изъ наиболѣе трудныхъ для рѣшенія, но кое-какъ его удалось уладить. Никодимъ Павловичъ сдѣлался по мѣсту жительства „на Виноградахъ“ моимъ близкимъ сосѣдомъ, и въ новой его квартирѣ я посѣщалъ его нерѣдко. Въ двухъ комнатахъ, снятыхъ у какого-то одинокаго редактора, Никодимъ Павловичъ почувствовалъ себя вольнѣе лучше, немедленно разложилъ свои чемоданы, разобралъ кипы рукописей и сразу весь ушелъ въ излюбленное дѣло. Только лекціи, непродолжительныя прогулки въ ближайшемъ паркѣ, въ т. н. „Гавличковыхъ садахъ“, на склонѣ „Виноградовъ“, т. е. бывшихъ здѣсь нѣкогда виноградниковъ, да посѣщенія русскихъ друзей отрывали его на время отъ неустанной работы. Радушный, гостепріимный хозяинъ въ лучшіе петроградскіе дни, Никодимъ Павловичъ и въ Прагѣ радостно встрѣчаетъ своихъ посѣтителей, товарищей по прежнимъ годамъ службы, студенческую молодежь, преданныхъ ему учениковъ, окружавшихъ маститаго учителя особенною ласкою и почитаніемъ. Но виноградскимъ обывателемъ онъ пробылъ недолго.

Только въ новой своей „самостоятельной“ квартирѣ, въ двухъ миніатюрныхъ комнаткахъ-кельяхъ Шенборнскаго дворца на „Малой Сторонѣ“, въ коемъ помѣщается американское посольство, Никодимъ Павловичъ сталъ наконецъ независимымъ хозяиномъ, освободившимся отъ капризовъ и подчасъ вздорныхъ и несносныхъ претензій всякихъ квартирныхъ хозяевъ и хозяекъ, сдающихъ комнаты. Узенькая и довольно крутая лѣстница, мѣстами на поворотахъ темная, особенно въ пражскіе осенніе и зимніе туманные дни, со двора вела въ эти „аппартаменты“. Тутъ уже не было прежнихъ неудобствъ, стѣсненій и ограниченій. Никодимъ Павловичъ, началъ, казалось, устраиваться прочнѣе. На стѣнахъ появились картинки, снимки произведеній искусства, изъ запасовъ художественныхъ иллюстрацій къ трудамъ и лекціямъ; создавался понемножку тотъ минимальный уютъ и „комфортъ“, который вообще доступенъ русскому эмигранту, покинувшему берега отчизны дальней лишь съ чемоданами да сундучками; у стола стояли камышевыя кресла съ мягкими подушками; опять закипѣла на столѣ несмѣняемая „спиртовка“, всегда собственноручно Никодимомъ Павловичемъ зажигавшаяся, а изъ коробочекъ и корзинокъ выглянули сласти, варенья, и Никодимъ Павловичъ вновь съ очевиднымъ наслажденіемъ вошелъ въ прежнюю, неотдѣлимую отъ его облика роль милаго, радушнаго хозяина. Въ этой новой обстановкѣ съ хозяиномъ и гости его чувствовали себя вольнѣе и непри ужденнѣе, и они посѣщали Никодима Павловича въ третьемъ этажѣ стараго графскаго палаццо часто и охотно.

Вспоминаю объ этихъ посѣщеніяхъ уединеннаго переулка „Na Tržišti“ на Малой Сторонѣ, овѣянной преданіями дворянской чешской старины, съ неизмѣннымъ удовольствіемъ, и бесѣды съ Никодимомъ Павловичемъ навсегда останутся для меня незабвенными. На первомъ мѣстѣ стояли, конечно, злободневныя, наиболѣе насъ волновавшія „эмигрантскія“ темы: неотступная мучительная мысль о Россіи, о ея великомъ разореніи и упадкѣ, скорбныя думы объ оставшихся тамъ, за далекимъ рубежомъ нашихъ близкихъ и друзьяхъ, вѣсти о дорогой сердцу Никодима Павловича Академіи наукъ, о ея трудахъ, нашихъ планахъ и чаяніяхъ. Никодимъ Павловичъ интересовался живо и той новой средой, въ которую его занесла судьба, и гдѣ онъ встрѣтилъ такъ много расположенія и истиннаго уваженія: чешская общественная жизнь, наука, старинное искусство Чехіи привлекаютъ его вниманіе. Преклонные годы не угасили его энергіи: онъ предпринимаетъ даже ученую поѣздку для обозрѣнія на мѣстѣ заинтересовавшаго его памятника чешскаго искусства.

Въ болѣе благопріятной обстановкѣ и лучшихъ матеріальныхъ условіяхъ бытія Никодимъ Павловичъ съ прежнимъ пыломъ отдался ученой работѣ и сталъ подготовлять къ изданію двѣ давно законченныя большія монографіи: о русской иконѣ и о Мадоннѣ итальянской живописи. Не суждено было ему дожить до выхода обѣихъ книгъ въ свѣтъ, но велика была его радость, когда на закатѣ дней своихъ ему удалось „пристроить“ два своихъ дѣтища, и этой радостью онъ дѣлился съ своими друзьями. Его особенно утѣшало то, что, благодаря высокому меценатству почитателей трудовъ его, достойно и благолѣпно будутъ изданы хоть двѣ работы изъ его неисчерпаемыхъ портфелей. Помню живо, съ какими благодарными чувствами онъ читалъ мнѣ письма, въ коихъ ему сообщалось о рѣшеніи участи одной и другой его монографій, пріобрѣтенныхъ Его Святѣйшествомъ Папою и чешскимъ правительствомъ. Возникали и новые планы работъ. По просьбѣ одного изъ моихъ чешскихъ коллегъ я обратился какъ-то къ Никодиму Павловичу за объясненіемъ одного мѣста въ „Словѣ о полку Игоревѣ“, требовавшаго чисто-реальнаго, археологическаго комментарія. Никодимъ Павловичъ не только объяснилъ это мѣсто словесно, но и далъ къ нему иллюстрацію, рисунокъ, и тогда же высказалъ мысль о желательности изданія „Слова“ не только съ литературнымъ, лингвистическимъ и историческимъ комментаріемъ, но и съ объясненіями археологическими. Какъ жаль, что эта мысль не осуществилась, ибо кто же лучше Никодима Павловича могъ выполнить эту задачу!

Во всѣхъ бесѣдахъ съ Никодимомъ Павловичемъ поражала его изумительная ясность ума, его крѣпкая память, хранившая прочно все прожитое и пережитое, и слѣдуетъ пожалѣть, что онъ не оставилъ намъ своихъ воспоминаній. Я помню его живые, яркіе разсказы о московскихъ студенческихъ годахъ, полные юмора повѣствованія о нѣкоторыхъ учителяхъ, напр. о Бодянскомъ.

Всегда строгій къ себѣ, Никодимъ Павловичъ былъ строгъ къ другимъ: въ своихъ мнѣніяхъ, отзывахъ и сужденіяхъ о людяхъ и ихъ дѣяніяхъ онъ бывалъ всегда прямолинеенъ, не зналъ никогда компромиссовъ, но сохранялъ при этомъ полное благородства доброжелательное чувство даже къ тѣмъ, кого онъ, казалось, „органически не выносилъ“. Глубоко возмущали его душу всякое верхоглядство и пустое тщеславіе въ научной области, всякая халатность въ дѣлахъ общественныхъ и личныхъ, особенно расплодившаяся въ послѣднее время необузданная хлестаковщина даже среди, казалось, серьезныхъ людей. Судья строгій, но всегда справедливый и нелицепріятный, онъ въ высшей степени доброжелательно встрѣчалъ всякій высокій порывъ, всякое идеалистическое стремленіе молодежи, рвавшейся къ свѣту и просвѣщенію безкорыстно, не взирая на непроглядно-мрачныя перспективы впереди.

Всею душою и всю жизнь преданный безкорыстному служенію наукѣ, сохра-

нившій вѣрность ей въ годы великихъ страданій душевныхъ и лишеній физическихъ, до конца дней своихъ исполненный неувядаемой энергіи и юношескаго пыла, онъ словно былъ высѣченъ изъ несокрушимаго гранита, — несокрушимый тѣломъ и духомъ. Какъ вѣрный рыцарь, онъ служилъ преданно до послѣднихъ дней красотѣ, любилъ все красивое, проникновенно изучалъ его и широко и обильно сѣялъ сѣмена этой любви. Онъ былъ мужъ справедливый, любившій правду паче всего и правдой прошедшій жизнь свою. Онъ какъ бы начерталъ на рыцарскомъ щитѣ своемъ слова античнаго писателя:

„Οὐκ ἔστιν ἡδέως ἄνευ τοῦ καλῶς καὶ δικαίως ζῆν.“

Вл. Францевъ.

ИКОНОГРАФИЧЕСКІЯ СХЕМЫ ВОЗНЕСЕНІЯ ХРИСТОВА И ИСТОЧНИКИ ИХЪ ВОЗНИКНОВЕНІЯ

Христіанская иконографія знала двѣ основныхъ схемы для изображенія Вознесенія Христова. Иллюстраціей первой изъ нихъ можетъ служить миніатюра, хранящаяся въ Лавренціанской библіотекѣ — сирійскаго Евангелія Рабулы 586 г. (рис. 1). Композиція миніатюры распадается на двѣ части, тѣсно объединенныя между собою единствомъ мѣста. Внизу, на фонѣ холмистаго пейзажа, двѣ группы апостоловъ — по шести фигуръ каждая — въ оживленныхъ позахъ. Въ центрѣ Богоматерь, въ типѣ оранты. По сторонамъ ея два ангела, обращающіеся къ апостоламъ; одинъ изъ ангеловъ поднятою кверху рукою указываетъ на происходящее въ верхней части композиціи. Тамъ представленъ Христосъ, стоящій, съ выставленною впередъ правою ногою; правою рукой Христосъ благословляетъ, въ лѣвой держитъ свитокъ. Христосъ въ ореолѣ, несомомъ, по сторонамъ, двумя ангелами, — внизу аллегорическою колесницею Іезекіиля. Два парящихъ въ воздухѣ ангела направляются къ ореолу, держа въ рукахъ мученическіе вѣнцы. Ореолъ достигаетъ неба, характеризованнаго облаками и, въ углахъ миніатюры, олицетвореніями Солнца и Луны.

Эта схема, засвидѣтельствованная многочисленными памятниками византійскаго, со всѣми его подраздѣленіями и отвѣтвленіями, искусства, носитъ, по справедливости, названіе восточной схемы. Детали ея разнообразятся; разсмотрѣніе ихъ не можетъ входить въ мою задачу, задачу спеціально иконографическую, а не художественно-историческую. Съ иконографической точки зрѣнія не можетъ имѣть значенія такой варіантъ, какъ изображеніе Христа въ ореолѣ то стоящимъ, то сидящимъ на радугѣ; этотъ варіантъ встрѣчается уже на памятникахъ, очень близкихъ по времени къ миніатюрѣ евангелія Рабулы, напр. на монцскихъ ампуллахъ (см. Д. В. Айналовъ, Эллин. осн. виз. иск. СПБ. 1900, 185 ст.). Изображается ли Христосъ стоящимъ, или сидящимъ, — все равно, мы въ правѣ усматривать въ этого рода композиціяхъ изображеніе Вознесенія, коль скоро онѣ характеризованы наличіемъ въ нихъ фигуръ созерцающихъ это событіе апостоловъ (число ихъ бываетъ то 12, то 11, то меньше, въ зависимости отъ бывшаго въ распоряженіи художника мѣста), ангеловъ — истолкователей происходящаго событія, наконецъ, въ большинствѣ случаевъ, Богоматери.[1]

Для характеристики основныхъ чертъ второй схемы, которую лишь условно можно назвать западною, воспользуемся миніатюрою латинской библіи IX в. въ римскомъ S. Paolo (рис. 2, исполненный по любезно предоставленному мнѣ Д. В. Айналовымъ фотографическому снимку; на миніатюрѣ изображеніе Вознесенія объединено съ изображеніемъ Сошествія св. Духа). По сторонамъ холма, обрамленнаго двумя деревцами, двѣ группы, состоящія изъ 11 апостоловъ и Богоматери. Къ нимъ обращаются два ангела.

[1]) На сирійскомъ блюдѣ, хранящемся въ Эрмитажѣ (Я. И. Смирновъ, Восточное серебро, СПБ. 1909, табл. XV, 38), изображеніе Богоматери опущено, но отсутствіе ея можетъ быть объяснено тѣми соображеніями, которыя приводитъ Я. И. Смирновъ, Мат. по арх. Россіи, 22 (СПБ. 1899), 21 сл. Зато едва ли правильно относятъ къ циклу изображеній Вознесенія композицію на одномъ изъ рельефовъ дверей церкви св. Сабины въ Римѣ (Н. В. Покровскій, Евангеліе въ памятникахъ иконографіи, СПБ. 1892, рис. 198, стр. 430), гдѣ изображены Богоматерь и апп. Петръ и Павелъ, но не въ позѣ созерцающихъ, а равно и изображеніе одного лишь парящаго въ воздухѣ Христа (?) въ росписи аркосолія въ катакомбѣ св. Януарія (Leclercq у Cabrol, Dict. I, 2, 2934, рис. 993).

Христосъ поднимается по холму къ покрытому облаками небу, откуда выступаетъ десница Божія, принимающая Христа за его лѣвую руку; въ правой рукѣ Христа крестъ, несомый имъ на плечѣ. По холму надпись: Ascendit Christus in altum.

Рис. 1. Миніатюра сирійскаго евангелія Рабулы 586 г. (Garucci, 139).

Дошедшіе до насъ памятники, воспроизводящіе Вознесеніе по „западной“ схемѣ, относятся, главнымъ образомъ, къ циклу памятниковъ Каролингскаго и ранне-романскаго искусства.[1] Въ деталяхъ и здѣсь варіанты, не имѣющіе значенія для характеристики основы иконографической схемы.

Ярко бросается въ глаза существенное отличіе обѣихъ схемъ. Восточная схема даетъ изображеніе того, что въ нашемъ пониманіи связано съ представленіемъ о Вознесеніи, какъ таковомъ. Христосъ покинулъ землю и шествуетъ на небо. При этомъ онъ возносится, какъ говоритъ въ одной изъ своихъ проповѣдей папа Григорій Великій, »sua virtute« (см. ниже). Фигуры ангеловъ, поддерживающихъ ореолъ, не могутъ быть истолковываемы въ томъ смыслѣ, что Христосъ возносится ими; онѣ — лишь эмблемы, характеризующія происходящее въ поднебесномъ пространствѣ событіе.

„Западная“ схема даетъ изображеніе не вознесенія Христа, а восхожденія его на небо съ земли. Онъ лишь готовится покинуть ее и, шествуя по холму, устремляется на небо, къ своему Отцу, который, протягивая Христу десницу, какъ бы увлекаетъ его на небо, принимаетъ его къ себѣ.[2]

И еще одно отличіе наблюдаемъ мы въ обѣихъ схемахъ: въ восточной Христосъ одною рукою благословляетъ, въ другой держитъ свитокъ, конечно, евангельскій; въ „западной“ Христосъ несетъ крестъ, символъ своей искупительной жертвы на землѣ. Въ восточной схемѣ выступаетъ на первый планъ божественность Христа; въ „западной“ — передъ нами Богочеловѣкъ.

Гдѣ нужно искать объясненіе различному изображенію Вознесенія въ обѣихъ схемахъ? Врядъ ли играла тутъ роль художественное воспріятіе евангельскаго событія со стороны того мастера, который впервые создалъ композицію Вознесенія какъ по восточной, такъ и по „западной“ схемѣ. Первоначальный христіанскій художникъ не

[1]) Изъ нихъ рельефы изъ слоновой кости сопоставлены у A. Goldschmidt, Die Elfenbeinskulpturen aus der Zeit der Karolingischen und Sächsischen Kaiser VIII. — XI. Jahrh., Berlin 1914, nº 276. 31. 45. 65. 87. 131. 138. 140. Ср. также указанія у Fr. X. Kraus, Gesch. d. Chr. Kunst, II 1, 335 сл.

[2]) Ср. Prudent. Dittochacon, 44 (Schlosser, Quellenbuch zur Kunstgeschichte des abendländischen Mittelalters, p. 10): Montis olivi feri Christus de vertice sursum Ad Patrem rediit signans vestigia pacis. Мотивъ руки, выступающей изъ облаковъ, напоминаетъ аналогичный же мотивъ въ изображеніяхъ Синайскаго законодательства, гдѣ такая же рука вручаетъ Моисею свитокъ.

могъ быть вполнѣ свободнымъ творцомъ въ иллюстраціи сюжетовъ на ветхозавѣтныя и новозавѣтныя темы. Онъ былъ связанъ литературною о нихъ традиціею, эта же послѣдняя содержала въ себѣ тѣ преданія, въ которыхъ нашли отраженіе представленія первоначальной христіанской общины. Такимъ образомъ, вопросъ о различіи въ изображеніяхъ Вознесенія по восточной или по „западной“ схемѣ неизбѣжно приводитъ насъ къ разбору литературной традиціи о Вознесеніи.[1]

Рис. 2. Миніатюра латинской библіи въ S. Paolo.

Преданіе о Вознесеніи должно было сложиться уже въ первоначальной христіанской общинѣ, такъ какъ это преданіе стоитъ въ тѣсной связи съ преданіемъ о Воскресеніи. Коль скоро увѣровали, что Христосъ воскресъ изъ мертвыхъ, причемъ это воскресеніе подтверждено было его явленіями ученикамъ, то въ результатѣ усвоенія этого вѣрованія, неизбѣжно должны были возникнуть два вопроса: 1) сколько времени послѣ своего воскресенія Христосъ оставался еще на землѣ и 2) какъ онъ покинулъ окончательно землю, чтобы вернуться туда, откуда былъ посланъ. Отвѣты на эти вопросы, какъ мы увидимъ ниже, давались не одинаковые и вырабатывались они, надо полагать, постепенно, причемъ, естественно сначала отвѣты да-

[1]) Этотъ вопросъ кратко затронутъ, но вовсе не разобранъ, авторомъ статьи объ иконографіи Вознесенія — Ernest T. Dewald — въ American Journal of Archaeology, 1915 г. 277 сл. Такъ какъ соотвѣтствующаго нумера этого журнала въ нашихъ библіотекахъ не оказалось, то по моей просьбѣ, мой бывшій слушатель, И. І. Бикерманъ, нынѣ штудирующій въ Берлинѣ, съ величайшею готовностью не только ознакомилъ меня съ содержаніемъ работы Dewald'a, но и сообщилъ необходимыя для меня

вались болѣе простые, такъ сказать, подразумѣваемые сами собою; затѣмъ, по мѣрѣ того, какъ христіанское ученіе стало систематизироваться въ нѣчто цѣльное и опредѣленное, отвѣты стали даваться болѣе сложные.

Апостолъ Павелъ въ своемъ credo, принесенномъ имъ изъ Іерусалимской Общины, говоритъ о смерти Христа, его погребеніи, воскресеніи на третій день и явленіяхъ (1 Кор. 15, 4—8)[1]. О вознесеніи Павелъ не упоминаетъ; встрѣчающееся въ I Тим. 3, 16 выраженіе ἀνελήμφθη ἐν δόξῃ врядъ ли передаетъ то представленіе, которое потомъ связывалось съ вознесеніемъ (см. объ этомъ статью въ „Byzantion“). Нѣтъ рѣчи о Вознесеніи и въ евангеліи Матѳея; заключительныя слова его: „и вотъ я съ вами во всѣ дни до скончанія вѣка“ должны быть понимаемы въ смыслѣ вѣчнаго духовнаго общенія Христа со своими учениками, будущими проповѣдниками евангелія. У Марка о Вознесеніи говорится кратко въ томъ „приложеніи“, которое было сдѣлано къ первоначальному тексту евангелія и которое представляетъ „плохую и позднюю компиляцію“ (E. Norden, Agnostos Theos, Lpzg 1913, 273, прим. I), составленную на основаніи Матѳея и Луки. Усматривать въ словахъ четвертаго евангелія (20, 17): „Я еще не взошелъ къ Отцу“ и пр. намекъ на Вознесеніе отказывается даже богословская екзегетика (Holtzmann, Hand-Commentar zum Neuen Testament, IV I, 3 изд. въ обработкѣ Bauer'a 1908 г., 303 сл.). Остается Лука, который говоритъ о вознесеніи и въ евангеліи и въ „Дѣяніяхъ“.

Въ евангеліи краткое сообщеніе о Вознесеніи примыкаетъ непосредственно къ описанію явленія Христа ученикамъ въ Іерусалимѣ. Вслѣдъ за словами Христа „вы же оставайтесь въ городѣ (т. е. въ Іерусалимѣ) до тѣхъ поръ, пока не облечетесь силою свыше“ Лука продолжаетъ: онъ (Христосъ) вывелъ ихъ до Виѳаніи и, поднявъ руки свои, благословилъ ихъ. И въ то время, какъ онъ благословлялъ ихъ, онъ отступилъ отъ нихъ и сталъ возноситься на небо. Они, поклонившись ему, возвратились въ Іерусалимъ съ радостью великою и пребывали постоянно въ храмѣ, славя Бога“ (24, 49—53).

По контексту всѣ событія, изложенныя Лукою въ послѣдней главѣ его евангелія, мыслятся происходившими въ одинъ день, въ день воскресенія Христа; этими событіями были: явленіе Христа эммаусскимъ путникамъ, явленіе Христа ученикамъ въ Іерусалимѣ, вознесеніе. Уже явленіе въ Эммаусѣ произошло подъ вечеръ (24, 29). Когда эммаусскіе путники уразумѣли, что имъ явился Христосъ, они „въ тотъ же часъ вернулись въ Іерусалимъ“ (24, 33) и разсказали ученикамъ о явленіи имъ Христа. Во время разсказа ихъ Христосъ является ученикамъ, говоритъ имъ свои послѣднія слова и идетъ съ ними въ Виѳанію, гдѣ и возносится на небо. Слѣдовательно, Лука представляетъ Вознесеніе происшедшимъ поздно вечеромъ въ день Воскресенія.[2]

Самый процессъ Вознесенія представленъ въ евангеліи двумя послѣдовательными

выписки изъ нея. Вотъ тѣ нѣсколько строкъ, которыя удѣляетъ Dewald затрагиваемому мною вопросу: „Маркъ даетъ мотивъ руки, Лука прибавляетъ благословеніе и поклоняющихся апостоловъ, „Дѣянія“ говорятъ объ облакѣ и о двухъ мужахъ въ бѣломъ одѣяніи; изъ апокрифическаго источника (ев. Никодима) мы получаемъ третій мотивъ — Масличную гору и распростертыхъ на землѣ учениковъ“. Въ статьѣ „Равеннскія мозаики 1122 г.“ (Свѣтильникъ, 1914, вып. VII, 7—36) Ѳ. И. Шмитъ посвящаетъ „маленькій экскурсъ“ (стр. 14—19) исторической иконографіи Вознесенія, но вопроса объ отношеніи монументальной традиціи къ традиціи литературной не касается.

[1]) Подробно обо всемъ этомъ я говорю въ статьѣ своей „L'enlèvement du Christ“, имѣющей появиться во II т. журнала „Byzantion“. Настоящая работа стоитъ съ этой статьею въ тѣсной связи и опирается отчасти на приведенныя въ ней соображенія.

[2]) Эммаусъ отстоялъ отъ Іерусалима на 60 стадіевъ=11 километровъ, разстояніе довольно большое для вечерняго пути, но, въ концѣ концовъ, не невозможное для того, чтобы путники могли вернуться изъ Эммауса въ Іерусалимъ поздно вечеромъ въ тотъ же день. Разстояніе это сократится на четверть, если разумѣть подъ Эммаусомъ теп. Kalonije=Colonia, отстоящую въ 45 стадіяхъ отъ Іерусалима. См. Holtzmann, Hand-Commentar, 11, 3 изд. (1901), 421.

моментами: 1. Христосъ отступилъ отъ учениковъ — διέστη ἀπ'αὐτῶν[1] — и „сталъ возноситься на небо“ — ἀνεφέρετο εἰς τὸν οὐρανόν.[2] Первый моментъ „отступилъ“ не есть еще самое Вознесеніе: Христосъ благословляющій учениковъ, находится еще на землѣ. Лишь послѣ того, какъ онъ „отступилъ отъ нихъ“, онъ „сталъ возноситься на небо“. Первый моментъ Вознесенія, соединенный со вторымъ, способенъ вызвать недоумѣнные вопросы въ родѣ: куда Христосъ „отступилъ“? зачѣмъ онъ „отступилъ“? Не для того же, чтобы ему удобнѣе было „возноситься на небо“?

Но, скажутъ, эти вопросы — плодъ нашего неразумія. Гораздо болѣе существеннымъ является то, что „принятое чтеніе“ засвидѣтельствовано не всѣми основными рукописями евангельскаго текста. Слова καὶ ἀνεφέρετο εἰς τὸν οὐρανόν стоятъ въ codd. Vaticanus—B (IV в.), Parisinus—C (V в.), Alexandrinus—A (конецъ V в.). Въ Синайской рукописи (IVв.) слова эти написаны рукою начала VII в. Наконецъ въ cod. Bezae—D (VI в.) слова эти отсутствуютъ.[3] Хотя рукопись D и позднѣе другихъ основныхъ, но въ критикѣ евангельскаго текста она, какъ извѣстно, имѣетъ принципіальное значеніе, какъ единственная представительница до-каноническаго текста евангелія. Стоитъ-ли, и въ какой мѣрѣ, этотъ текстъ подъ вліяніемъ „Diatessaron“ Татіана, я не касаюсь: этотъ вопросъ внѣ моей компетенціи. Для насъ важно лишь имѣть въ виду, что словъ καὶ ἀνεφέρετο εἰς τὸν οὐρανόν въ до-каноническомъ текстѣ не было. То обстоятельство, что въ Синайскомъ спискѣ они прибавлены позже его написанія, свидѣтельствуетъ, что мы имѣемъ дѣло съ текстомъ интерполированнымъ. Ни Тишендорфъ, ни Блассъ, ни Зоденъ словъ καὶ ἀνεφέρετο εἰς τὸν οὐρανόν въ установленный ими текстъ не приняли; въ изданіи Westcott-Hort они заключены въ скобки; у Б. Вейса напечатаны на полѣ.

Признавая слова „и сталъ возноситься на небо“ не принадлежащими къ первоначальному тексту евангелія Луки, мы тѣмъ менѣе оказываемся въ состояніи опредѣлить время этой интерполяціи, что время составленія евангелія все еще твердо не установлено: Гарнакъ, относившій его прежде къ 78—93 гг. теперь стоитъ за болѣе раннюю дату — до разрушенія Іерусалима; съ другой стороны, Узенеръ готовъ былъ считать евангеліе возникшимъ лишь ок. 120 г. То обстоятельство, что указанныя слова стоятъ уже въ трехъ основныхъ спискахъ евангельскаго текста, мало помогаютъ дѣлу, такъ какъ мы не знаемъ точно, когда былъ установленъ канонический текстъ — по общепринятому мнѣнію около 300 г. Конечно, интерполяція появилась раньше этого времени, но когда именно, я сказать не умѣю, тѣмъ болѣе что надлежало бы рѣшить этотъ вопросъ въ связи съ разборомъ другихъ интерполяцій въ евангельскомъ текстѣ, что завлекло бы насъ слишкомъ далеко.

Не можемъ ли мы, по крайней мѣрѣ, указать мѣсто, гдѣ вѣроятнѣе всего могла возникнуть интерполяція? Косвенныя указанія могутъ дать въ данномъ случаѣ тѣ результаты, къ которымъ пришелъ Зоденъ въ своей грандіозной работѣ по реконструкціи каноническаго текста ново-завѣтныхъ книгъ.[4] Зоденъ различаетъ три основныя

[1]) Чтеніе διέστη засвидѣтельствовано всѣми основными рукописями (о нихъ см. ниже), кромѣ D, гдѣ стоитъ ἀπέστη. Латинскіе переводчики умѣли провести различіе между διέστη и ἀπέστη, передавъ ихъ чрезъ discessit и recessit (Wordsworth-White, Novum Testamentum secundum editionem S. Hieronymi, Oxonii 1893). Впрочемъ, стоящее за διέστη: ἀπ'αὐτῶν показываетъ, что оно, по значенію, равносильно ἀπέστη. Нашъ славянскій переводъ хорошо передалъ это выраженіе черезъ „отступи“ и этой передачѣ послѣдовалъ Побѣдоносцевъ („отступилъ“), что и лучше и правильнѣе, чѣмъ въ синодальномъ переводѣ „сталъ отдаляться“.

[2]) Ἀνεφέρετο имѣетъ, конечно, медіальное, не пассивное, значеніе, какъ это явствуетъ изъ картины Вознесенія въ „Дѣяніяхъ“ (см. ниже).

[3]) Для нашей цѣли важны только эти основные списки. Полный критическій аппаратъ для греческаго текста въ editio octava maior (1869 г.) Тишендорфа, для латинскаго — указанное изданіе Wordsworth-White.

[4]) Съ результатами работы Зодена знакомитъ статья А. И. Иванова, Новѣйшая реконструкція греческаго текста Новаго Завѣта. Журн. Мин. Нар. Просв. 1915, апрѣль, отд. класс. филол., 327 сл.

„рецензіи“ этого текста, возникшія всѣ, около 300 г. По отношенію къ тексту евангелій эти „рецензіи“ суть слѣдующія: 1. палестинская, представленная спискомъ D, 2. египетская, представленная списками Синайскимъ, B, C, и A, 3. сирійская (константинопольская), представленная всѣмъ обиліемъ минускульныхъ рукописей. Исходя изъ этой локализаціи трехъ основныхъ „рецензій“ и помня, что словъ καὶ ἀνεφέρετο εἰς τὸν οὐρανόν въ спискѣ D нѣтъ и что въ Синайской рукописи они прибавлены къ основному тексту позднѣе, мы должны были бы допустить, что интерполяція возникла не въ палестинской „рецензіи“; что она не вполнѣ прочно засвидѣтельствована для „рецензіи“ египетской, но что она, несомнѣнно, засвидѣтельствована для „рецензіи“ сирійской (константинопольской).

Послѣднее соображеніе имѣетъ полную силу для греческаго каноническаго текста евангелія Луки, но не для сирійскаго его перевода.[1] Правда, въ сирійской вульгатѣ (т. н. Пешитта), возникновеніе которой, въ дошедшемъ до насъ видѣ, относится къ 400—450 гг., слова „и сталъ возноситься на небо“ стоятъ въ текстѣ. Стояли ли они въ т. н. Кьюртоновскихъ евангеліяхъ, мы сказать не можемъ, такъ какъ въ рукописи, содержащей ихъ, конецъ евангелія Луки не сохранился. Указанныхъ словъ не было, однако, въ томъ сирійскомъ переводѣ евангелія, который сталъ намъ извѣстенъ послѣ того, какъ былъ открытъ Синайскій палимпсестъ. Этотъ палимпсестъ относится къ IV в. Содержащійся въ немъ переводъ евангелія былъ исполненъ, какъ полагаютъ спеціалисты, по греческому оригиналу конца II в., тожественному или близкому къ архетипу списка D. Тѣ же спеціалисты думаютъ, что на переводъ этотъ оказалъ вліяніе „Diatessaron“ Татіана. Такъ ли это или нѣтъ, для нашей цѣли не имѣетъ существеннаго значенія: Татіанъ,при составленіи своего „Diatessaron“, въ той его части, которая касается Вознесенія, могъ пользоваться только евангеліемъ Луки, какъ единственнымъ, гдѣ есть упоминаніе о Вознесеніи.

Что же даетъ Синайскій палимпсестъ въ занимающемъ насъ мѣстѣ евангелія Луки? Греческое διέστη (или ἀπέστη) тамъ переведено словомъ ett‘rim, что Merx (Die Vier Kanonischen Evangelien nach ihrem ältesten bekannten Texte, Berlin 1897—1905, I, 179. II, 546) передаетъ: er wurde erhoben (erhöht). Если этотъ переводъ правиленъ, то нужно сказать, что ett‘rim не вполнѣ точно передаетъ διέστη (или ἀπέστη). Скорѣе ett‘rim соотвѣтствовало бы, въ такомъ случаѣ, греческому ἀνελήμφθη, что отмѣчаетъ и F. Crawford-Burkitt (Evangelion Da-Mepharresche, Cambridge 1904, I, 420): the word ett‘rim may have been chosen here by the translator because it stood in the corresponding passage of the Diatessaron, where however it seems rather to represent [Mc] 16, 19.[2] Если это такъ и если, дѣйствительно, на переводъ, сохраненный Синайскимъ палимпсестомъ, оказалъ вліяніе „Diatessaron“ Татіана, то не исключена возможность предполагать, что Татіанъ передавалъ стоящее у Луки διέστη (или ἀπέστη) терминомъ ἀνελήμφθη.

Но это мимоходомъ. Существенное значеніе имѣетъ тотъ фактъ, что, какъ показываетъ Синайскій палимпсестъ, слова Луки „и сталъ возноситься на небо“ и въ сирійскую „рецензію“ попали послѣ конца II в.

Какую цѣль преслѣдовалъ интерполяторъ, внося въ первоначальный текстъ Луки эти слова? Выше было уже указано, что слова „отступилъ отъ нихъ“, по своей неопредѣленности, не даютъ конкретнаго представленія о томъ, что произошло съ Христомъ

[1] При обсужденіи всѣхъ вопросовъ, связанныхъ съ сирійскими переводами евангелія, я пользовался незамѣнимою помощью А. П. Аляв дина. Для оріентировки въ этихъ вопросахъ см. В. Райтъ, Краткій очеркъ исторіи сирійской литературы, переводъ съ англійскаго К. А. Тураевой, подъ редакціей и съ дополненіями П. К. Коковцова, СПБ. 1902, 4 сл.

[2] Въ Синайскомъ палимпсестѣ „приложенія“ къ евангелію Марка, конечно, нѣтъ. Въ Кьюртоновскомъ переводѣ ἀνελήμφθη (Маркъ) передано словомъ ethallili (былъ „поднятъ“ или „поднялся“), по значенію почти тожественнымъ ett‘rim. Пешитта для перевода ἀνελήμφθη (Маркъ) и „Дѣяній“ 1, 2, пользуется словомъ sleq („взошелъ наверхъ).

въ послѣдній моментъ Его земного пребыванія. Полную противоположность въ этомъ отношеніи представляютъ слова „сталъ возноситься на небо“, заключающія вполнѣ реальное представленіе о томъ, что случилось съ Христомъ послѣ того, какъ онъ „отступилъ“ отъ учениковъ.

Трудно, однако, допустить, что Лука своимъ неопредѣленнымъ „отступилъ“ хотѣлъ мистифицировать читателя. Вѣрнѣе предполагать, что въ этомъ обозначеніи непонятнаго для насъ дѣйствія скрывается то или иное представленіе, которое связано было, въ сознаніи первоначальнаго христіанства, о послѣднемъ моментѣ пребыванія Христа на землѣ. Первый ли Лука зафиксировалъ въ своемъ евангеліи это представленіе, или онъ нашелъ его уже готовымъ въ предшествовавшей его евангелію письменной традиціи, мы не знаемъ. Въ пользу первой возможности говорило бы отсутствіе преданія о „вознесеніи“ Христа у Матѳея, но на аргументѣ ex silentio я настаивать не рѣшусь. Скорѣе я сослался бы на общій „духъ“ Евангельскаго повѣствованія Луки, который изъ всѣхъ евангелистовъ, какъ показалъ Эдуардъ Мейеръ, приближается, болѣе другихъ, къ историку, поставившему своею задачею изобразить дѣятельность Христа на землѣ до ея предѣльнаго конца.

Если согласиться съ тѣмъ, что слова „и сталъ возноситься на небо“ не принадлежатъ къ первоначальному тексту евангелія Луки,[1] то въ правѣ ли мы связывать со словами „отступилъ отъ нихъ“ обычное представленіе о Вознесеніи? Думается, что мы этого права не имѣемъ. Самое естественное было бы дополнять мысленно слова „отступилъ отъ нихъ“ словами „и сталъ невидимымъ“, подобно тому, какъ Христосъ внезапно скрылся изъ глазъ эммаусскихъ путниковъ (ἄφαντος ἐγένετο. Лк. 24, 31).[2] Но, быть можетъ, къ словамъ „отступилъ отъ нихъ“ болѣе подходитъ и иное мысленное дополненіе,

Извѣстно, что начальныя слова „второй книги“ Луки, его „Дѣяній“, даетъ краткое резюмэ его первой книги, евангелія. Слова эти, по мнѣнію издателей критическаго текста „Дѣяній“, дошли въ неисправномъ видѣ, почему и дѣлаются попытки возстановить надлежащій текстъ.[3] Всѣ, однако, согласны въ томъ, что во вступительныхъ словахъ „Дѣяній“ содержалось указаніе на „вознесеніе“ Христа. Для обозначенія „вознесенія“ Лука употребилъ терминъ ἀνελήμφθη (онъ же повторяется въ рѣчи Петра при избраніи апостоловъ: Дѣян. I, 22). По освященной вѣками традиціи мы передаемъ ἀνελήμφθη чрезъ „вознесся“, влагая въ него представленіе, быть можетъ, ему и не свойственное первоначально. Дословно, вѣдь, ἀνελήμφθη значитъ „былъ взятъ наверхъ“ (на небо). (Такъ, во всякомъ случаѣ, мы должны понимать ἀνελήμφθη въ описаніи видѣнія Петра въ „Дѣяніяхъ“, (10, 9—16), въ отношеніи сосуда, сошедшаго съ неба, καταβαῖνον σκεῦος — и потомъ „взятомъ на небо“.) Терминъ ἀναλαμβάνω, по замѣчанію Эд. Мейера, — „spezifisch-lukanisch“ (уп. соч. I, 35, прим. I). Едва ли можно сомнѣваться въ томъ, что въ примѣненіи къ „вознесенію“ Христа этотъ терминъ заимствованъ Лукой изъ перевода „Семидесяти“, гдѣ онъ служитъ для обозначенія взятія живыми на небо Иліи и Еноха IV Царствъ 2, 11. Прем. Сир. 48, 9. 49, 14. I Макк. 2, 58). Со взятіемъ же Иліи и Еноха на небо связано преставленіе объ ихъ восхищеніи. Объ этомъ подробно говорится въ моей статьѣ „L'enlèvement du Christ“, къ которой я и отсылаю читателя, ограничиваясь

[1]) Прибавленіе этихъ словъ обусловило прибавленіе и дальнѣйшихъ προσκυνήσαντες αὐτὸν, отсутствующихъ въ спискѣ D и въ Синайскомъ палимпсестѣ, но стоящихъ въ остальныхъ основныхъ спискахъ въ томъ числѣ и въ Синайскомъ, что представляетъ загадку въ виду того, что въ немъ слова καὶ ἀνεφέρετο εἰς τὸν οὐρανόν прибавлены позднѣе.

[2]) Соотвѣтствующія этимъ словамъ слова въ Синайскомъ палимпсестѣ Merx передаетъ er hub sich weg.

[3]) См. Blass, Acta apostolorum, ed. philologica, Göttingen 1895. Hilgenfeld, Acta apostolorum graece et latine secundum antiquissimos testes, Berlin 1899. Ср. Norden, Agnostos Theos, 315 сл. Ed. Meyer, Ursprung und Anfänge des Christenthums, I, 37 сл.

здѣсь лишь указаніемъ на то существенное отличіе, какое связывается съ представленіемъ о „восхищеніи“ и о „вознесеніи“: первое предполагается совершающимся при посредствѣ иной, божественной силы, второе — при помощи силы, присущей „возносящемуся“ и являющейся въ концѣ концовъ, также божественной. Христосъ, какъ я стараюсь показать въ названной статьѣ, былъ восхищенъ въ моментъ смерти; но тогда была восхищена его божественная природа, человѣческая же природа покоилась въ теченіи трехъ дней, въ гробу, пока она не воскресла. Если допустить, что такое представленіе о „восхищеніи“ Христа въ моментъ его смерти свойственно было міровозрѣнію первоначальнаго христіанства, то что мѣшаетъ предполагать, что и послѣдующее „вознесеніе“ Христа первоначально мыслилось тоже какъ его „восхищеніе“. Въ моментъ смерти Христосъ былъ восхищенъ какъ Богъ, въ моментъ „вознесенія“ онъ былъ восхищенъ какъ Богочеловѣкъ. Отмѣтимъ, что въ памятникахъ апокрифическихъ „вознесеніе“ Христа нерѣдко сопоставляется съ восхищеніемъ Иліи (ср. Tischendorf, Evangelia apocrypha, 2 изд., pp. 264. 369. 375, и примѣры, приводимые ниже). Если мы дополнимъ мысленно евангельскія слова „отступилъ отъ нихъ“ словами „и былъ восхищенъ“, то евангельское сообщеніе о „вознесеніи“ станетъ вполнѣ понятнымъ.[1]

Непосредственно къ вступительнымъ словамъ „Дѣяній“ (въ принятомъ чтеніи они кончаются словомъ ἀνελήμφθη) примыкаетъ плохо, въ стилистическомъ отношеніи, построенный періодъ (3—5), гдѣ говорится, что Христосъ „послѣ страданій“ (ожидалось бы скорѣе „послѣ воскресенія“) являлся ученикамъ въ теченіи 40 дней, уча ихъ о царствѣ Божіемъ (τὰ περὶ τῆς βασιλείας τοῦ Θεοῦ) и заповѣдалъ имъ не отлучаться изъ Іерусалима, но ожидать сошествія св. Духа. Далѣе (6—8) приводятся слова учениковъ, обращенныя ко Христу, не произойдетъ ли въ это время возстановленія царства Израиля и отвѣтъ Христа („не ваше дѣло знать времена и сроки“ и пр.). За словами Христа читается „И сказавъ [это], въ то время, какъ ученики смотрѣли на него, онъ поднялся (ἐπήρθη), и облако подхватило (ὑπέλαβεν) его изъ глазъ ихъ. И когда они смотрѣли, какъ онъ шествовалъ на небо, предстали два мужа въ бѣлыхъ одеждахъ и сказали: Мужи Галилейскіе, что вы стоите и смотрите на небо? Тотъ Іисусъ, который вознесся (ὁ ἀναλημφθείς) отъ васъ на небо, придетъ такимъ же образомъ, какимъ вы видѣли его шествующимъ на небо.“

Всѣ попытки, говоритъ Эд. Мейеръ (ук. соч. I, 36), путемъ искусственнаго толкованія §§ 3—12 первой главы „Дѣяній,“ спасти хотя-бы кое-что въ нихъ, въ смыслѣ принадлежности его Лукѣ, заранѣе обречены на неудачу. То, что стоитъ въ этихъ §§, интерполяція, въ томъ видѣ, въ какомъ читается текстъ, никто никогда не выражалъ своихъ мыслей — ни устно, ни письменно.[2] Содержаніе интерполяціи стоитъ въ противорѣчіи съ данными евангелія Луки; это противорѣчіе сводится къ слѣдующему: 1) пребываніе Христа на землѣ послѣ воскресенія растягивается на 40 дней; 2) „Вознесеніе“ Христа

[1]) Приведенныя выше соображенія о сирійскомъ терминѣ ettᵉrim равномъ, по смыслу, ἀνελήμφθη, могутъ навести на мысль, что это же слово могло стоять и въ евангельскомъ текстѣ Луки, по крайней мѣрѣ, въ нѣкоторыхъ его до-каноническихъ спискахъ, и что слова καὶ ἀνεφέρετο εἰς τὸν οὐρανόν въ другихъ до-каноническихъ спискахъ поставлены были взамѣнъ ἀνελήμφθη; что, наконецъ, въ иныхъ спискахъ стояло только διέστη (ἀπέστη) ἀπ’αὐτῶν. Все это — неразрѣшимые вопросы. Неясно также, что нужно понимать подъ ἀνάλημψις у Лк. 9, 51 — восхищеніе ли въ моментъ смерти, или восхищеніе —, „вознесеніе“. Замѣчу, что въ древне-христіанской письменности ἀνάλημψις употребляется не только для обозначенія Вознесенія Христова, но иногда также для обозначенія Успенія (Взятія на небо — восхищенія) Богоматери (Cabrol, Dict. I 2, 2997). Рѣже Вознесеніе Христово обозначается чрезъ ἄνοδος (напр. Acta Thomae, 80, II, p. 196 Bonnet). Къ этому термину ближе подходитъ латинскій терминъ для обозначенія Вознесенія: Ascensio. Однако, Вознесеніе по латыни обозначается иногда и чрезъ Assumptio (напр. Iren. III, 12, 5. 16, 8, наряду, впрочемъ, съ Ascensio, I, 10, 1). Потомъ Assumptio употребляется только для обозначенія Успенія.

[2]) Это сказано слишкомъ сильно и можетъ быть отнесено только къ §§ 3—5. §§ 6—12 изложены вполнѣ корректно.

локализируется на Елеонской горѣ; 3) самый процессъ „вознесенія“ описывается иначе, чѣмъ о немъ говорится въ евангеліи и въ начальныхъ словахъ „Дѣяній.“

Я не увѣренъ, слѣдуетъ ли итти такъ далеко, какъ предлагаетъ Эд. Мейеръ, и считать §§ 3—12 за интерполяцію; слабая сторона предположенія Эд. Мейера состоитъ въ томъ, что онъ не въ состояніи указать точнаго конца интерполированнаго текста: въ §§ 13—14 Эд. Мейеръ усматриваетъ кое-что „отъ Луки.“ Поэтому, можетъ быть, и въ §§ 3—12 есть кое-что „отъ Луки“. Въ существѣ дѣла, однако, Эд. Мейеръ, на мой взглядъ правъ: §§ 3—12 не даютъ текста, написаннаго самимъ Лукою. Чѣмъ вызвана „интерполяція“, Эд. Мейеръ не указываетъ. Открыть это не такъ трудно, если вглядѣться въ ея содержаніе. Въ ней, прежде всего, констатируется фактъ общенія воскресшаго Христа съ учениками въ теченіе 40 дней[1]. Необходимость этого общенія мотивируется тѣмъ, что Христосъ училъ въ это время учениковъ о „царствѣ Божіемъ“[2].

Вопросъ о срокѣ пребыванія Христа на землѣ послѣ воскресенія долженъ былъ интересовать мысль первоначальнаго Христіанства. Отвѣты давались различные: въ посланіи Варнавы (гл. 15, p. 39 Hilgenfeld), такъ же, какъ въ евангеліи Луки, срокъ этотъ признается однодневнымъ. Въ „Вознесеніи Исаіи“ (Hennecke, Neutestamentliche Apocryphen, Tübingen 1904, 304) говорится о „нѣсколькихъ дняхъ“. Гностики растягивали срокъ пребыванія Христа на землѣ послѣ воскресенія на 18 мѣсяцевъ, даже на 12 лѣтъ (Ed. Meyer, ук. соч. I, 40). „Каноническимъ“ сталъ считаться 40-дневный срокъ, зафиксированный въ „интерполяціи“. На установленіе его повліяла, надо полагать, и ветхозавѣтная, и новозавѣтная параллели: Моисей пробылъ на Синаѣ 40 дней и въ это время написалъ на скрижаляхъ слова Завѣта (Исх. 34, 28)[3]; Христосъ передъ началомъ своей проповѣди провелъ 40 дней въ пустынѣ.

Стоящее въ „интерполяціи“ разсужденіе о возстановленіи царства Израиля врядъ ли требуетъ объясненія: оно давало отвѣтъ на несбывшіяся мессіанскія чаянія и утѣшеніе — грядущее обѣтованіе св. Духа и проповѣдь евангелія (ср. указаніе на это у Лк. 24, 47—49). Что касается, наконецъ, „интерполированнаго“ разсказа о Вознесеніи, то центръ тяжести его заключается, несомнѣнно, въ словахъ ангеловъ о второмъ пришествіи Христа, даваемая же картина самого процесса Вознесенія служитъ наглядным поясненіемъ евангельскихъ словъ „и сталъ возноситься на небо“. Обѣ эти „интерполяціи“ стоятъ въ органической связи, и появленіе евангельской „интерполяціи“ обусловило собою и интерполированный разсказъ о Вознесеніи въ „Дѣяніяхъ“[4]. Такъ какъ этотъ разсказъ извѣстенъ уже Іустину мученику (Apol. I, 50, 12), то мы можемъ теперь опредѣлить terminus post quem обѣихъ интерполяцій: приблизительно средина II в.[5]

Выше мы указывали, что результаты текстуальной евангельской критики заставляютъ насъ локализировать интерполяціи словъ „и сталъ возноситься на небо“ Сиріей; иными словами, представленіе о вознесеніи Христа, какъ таковомъ, смѣнивши и вытѣснивши первоначально существовавшее представленіе о вознесеніи Христа, какъ его

[1]) Общеніе это не рисуется непрерывнымъ, но мыслится, какъ рядъ явленій (δι' ἡμερῶν τεσσεράκοντα ὀπτανόμενος) Эд. Мейеръ ук. соч. — I, 39, заключаетъ, что это упоминаніе о явленіяхъ Христа въ теченіи 40 дней противорѣчитъ показанію евангелія Луки. Это — вѣрно. Но Эд. Мейеръ упустилъ изъ виду, что въ первой миссіонерской рѣчи Павла въ „Дѣяніяхъ“ говорится, что Христосъ ἄφθη ἐπὶ ἡμέρας πλείους τοῖς συναναβᾶσιν αὐτοῦ ἀπὸ τῆς Γαλιλαίας εἰς Ἱερουσαλήμ (13, 31). Или эти „нѣсколько дней“ явились у Луки подъ вліяніемъ I. Кор. 15, 5—7?

[2]) Правильно замѣчаетъ Эд. Мейеръ, ук. соч. I. 40, что здѣсь мы имѣемъ дѣло »mit einem weit über Lukas und die apostolische Zeit hinausgehende Stadium der Entwicklung«.

[3]) Точно также Ездра, передъ своимъ восхищеніемъ на небо, излагаетъ законъ въ теченіе 40 дней. Br. Violet, Esra-Apokalypse (IV Esra) Lpzg 1910, 428 сл.

[4]) Чтобы быть точнымъ, долженъ отмѣтить, что этотъ разсказъ стоитъ и въ спискѣ D.

[5]) Самъ Іустинъ представляетъ себѣ Вознесеніе, какъ возведеніе Христа на небо Богомъ-Отцомъ (Apol. I, 45, 1), и называетъ его ἀνάλυσις (I, 26, 1).

восхищеніи, получило свое начало въ Сиріи. Это предположеніе получаетъ косвенное подтвержденіе изъ эортологическихъ соображеній.

Весьма вѣроятно, что праздникъ Вознесенія б ы т о в а л ъ съ очень ранніхъ временъ. Но въ церковный обиходъ онъ вошелъ лишь послѣ Константина Великаго. Изъ словъ Евсевія въ составленномъ имъ (337/8 г.) „Житіи Константина“ (IV, 64) видно, что Вознесеніе праздновалось сначала одновременно съ празднованіемъ Пятидесятницы. Такой же порядокъ существовалъ ок. 380 г. въ Іерусалимѣ, какъ это опредѣленно слѣдуетъ изъ показаній 43-й главы паломничества „Сильвіи“[1].

Къ 371 — 376 или 378 — 381 гг., когда Григорій Нисскій занималъ епископскую каѳедру въ Ниссѣ, относится одна изъ его проповѣдей, озаглавленная (самимъ ли авторомъ?) εἰς τὴν τοῦ Χριστοῦ ἀνάληψιν τὴν λεγομένην τῷ ἐπιχωρίῳ τῶν καππαδόκων ἔθει τὴν ἐπισωζομένην (Migne PG. 46, 689 — 694), изъ содержанія которой, однако, не видно, справлялся ли праздникъ Вознесенія, во время произнесенія проповѣди въ Каппадокіи, или онъ тоже былъ объединенъ съ праздникомъ Пятидесятницы.[2]

Первое извѣстіе объ особомъ праздникѣ Вознесенія содержится въ антіохійскихъ проповѣдяхъ Іоанна Златоуста (386—397 гг.). Въ первой проповѣди на Пятидесятницу (Migne PG. 50, 455 сл.). Златоустъ называетъ три праздника: Богоявленія, Пасху и Пятидесятницу. Такъ какъ упоминаніе объ отдѣльномъ праздникѣ Рождества нѣтъ и такъ какъ первая проповѣдь Златоуста на праздникъ Рождества была сказана 25 декабря 386 г. (см. Lietzmann у Usener, Das Weihnachtsfest, 2 изд. Bonn 1911, 379 сл.) то изъ сопоставленія этихъ данныхъ мы получаемъ прочную дату для первой проповѣди Златоуста на Пятидесятницу: она была сказана въ праздникъ Пятидесятницы 386 г. (Златоустъ былъ пресвитеромъ антіохійскимъ съ февраля 386 г.). Во второй проповѣди Златоуста на Пятидесятницу (Migne PG. 50, 463 сл.) мы читаемъ, между прочимъ: „Недавно мы праздновали Крестныя страсти и Воскресеніе, послѣ того восхожденіе на небо (τὴν εἰς οὐρανὸν ἄνοδον) Іисуса Христа. Нынѣ, наконецъ, мы обрѣли завершеніе благъ, достигли митрополіи праздниковъ, присутствуемъ при плодахъ обѣтованія Господня“ (т. е. при Сошествіи св. Духа). Отсюда ясно видно, что ко времени произнесенія второй проповѣди на Пятидесятницу особый праздникъ Вознесенія былъ уже установленъ въ Антіохіи.[3] Такъ какъ Златоустъ оставался въ Антіохіи до 397 г., то время установленія особаго праздника Вознесенія въ Антіохіи падаетъ на десятилѣтній промежутокъ 387—397 гг.

Для Константинополя первое упоминаніе объ особомъ праздникѣ Вознесенія относится къ тому же времени. Сократъ (Hist. eccl. VII, 26), разсказывая о выборахъ епископа Сисиннія въ 390 г, замѣчаетъ, что эти выборы происходили въ константинопольскомъ предмѣстьѣ Ἑλαία, гдѣ, говоритъ Сократъ „совершается по обычаю всенародный праздникъ Вознесенія Господня“. Время составленія „Церковной Исторіи“ Сократа относится къ 30-мъ гг. V вѣка, и выраженіе „по обычаю“ указываетъ не на

---

[1]) О мнимомъ противорѣчіи въ показаніяхъ 42 и 43 главъ паломничества см. приложеніе.

[2]) Мѣстное названіе праздника ἐπισωζομένη подр. ἡμέρα или κυριακή „Спасительный день“ или „Спасительное Воскресеніе“ одинаково приложимо и въ томъ случаѣ, если бы праздникъ Вознесенія справлялся въ день Пятидесятницы. Параллели къ этому названію см. у Nilles, Kalendarium utriusque ecclesiae, II; 366 сл. Въ Сиріи, какъ показываетъ одна изъ Антіохійскихъ проповѣдей Іоанна Златоуста „о статуяхъ“ (Migne PG. 49, 187 сл., ср. Neander, Der heilige Johannes Chrysostomos, 3 изд. Berlin, 1848, I, 160), одна изъ недѣль въ году называлась ἐπισωζομένη. Не могутъ еще рѣшить, называлась ли такъ недѣля по Пасхѣ или недѣля по Вознесеніи (Ritschel у Herzog-Hauck, Encycl. 3 изд., VIII. 85), недѣля передъ Вознесеніемъ, или недѣля по Вознесеніи (Cabrol, Dict. I 2, 2935).

[3]) Изъ проповѣди Златоуста на Вознесеніе (Migne PG. 50, 441 сл.) мы узнаемъ, что праздникъ Вознесенія справлялся за городомъ, въ мѣстности „Романенсія“. Слывущія подъ именемъ Златоуста одна длинная и пять краткихъ проповѣдей на Вознесеніе (Migne PG. 52, 773 сл.) ему не принадлежатъ.

то, что праздникъ Вознесенія, справлявшійся въ 390 г., могъ быть установленъ задолго до этого года, но на то, что въ эпоху составленія Сократомъ своего труда, праздникъ Вознесенія уже вошло въ обычай справлять въ предмѣстьѣ Ἐλαία.

Въ концѣ IV — началѣ V в. и въ Іерусалимѣ состоялось выдѣленіе Вознесенія въ качествѣ самостоятельнаго праздника (ср. Heisenberg, Byz. Zeitschr. XXIV [1924], 335).

Хронологическое сопоставленіе всѣхъ этихъ данныхъ говоритъ за то, что особый праздникъ Вознесенія былъ установленъ на Востокѣ, примѣрно, въ концѣ 80-хъ — началѣ 90-хъ г. г. IV в. Эта датировка напоминаетъ намъ любопытную хронологическую параллель. Какъ показалъ Узенеръ въ »Weihnachtsfest«, въ Константинополѣ особый праздникъ Рождества Христова былъ выдѣленъ изъ праздника Богоявленія, повидимому, ок. 380 г., въ Антіохіи Златоустъ произноситъ первую проповѣдь на Рождество въ 386 г. (для Іерусалима первое извѣстіе о праздникѣ Рождества относится къ 425—428 г. г., для Александріи — къ 412—444). Получающееся хронологическое совпаденіе даетъ возможность предполагать, что праздникъ Вознесенія выдѣлился на Востокѣ, въ качествѣ самостоятельнаго праздника, приблизительно въ одно и тоже время. Можно, пожалуй, идти дальше и усматривать въ установленіи особыхъ праздниковъ Рождества и Вознесенія внутреннюю связь: первый праздникъ служилъ воспоминаніемъ о плотскомъ явленіи Христа на землю, второй — о плотскомъ оставленіи имъ земли.

По мнѣнію Узенера, праздникъ Рождества былъ принесенъ на Востокъ съ Запада, изъ Рима. П. А. Прокошевъ въ любезно указанномъ мнѣ В. Н. Бенешевичемъ изслѣдованіи „Didascalia apostolorum и первыя шесть книгъ апостольскихъ постановленій“ (Томскъ 1913) оспариваетъ этотъ выводъ Узенера и считаетъ родиною праздника Рождества Сирію (въ частности Эдессу), что, вѣроятно, правильно. Тоже самое мы въ правѣ предполагать и для праздника Вознесенія. Въ имѣющихся извѣстіяхъ существованіе праздника на Западѣ засвидѣтельствовано для конца IV — начала V в.[1] Бл. Августинъ, въ спискѣ сочиненій котораго значатся и пять проповѣдей на Вознесеніе (Migne PL 38, 1202 сл.) упоминаетъ объ ежегодныхъ и повсемѣстныхъ праздникахъ Страстей Господнихъ, Воскресенія, Вознесенія и Сошествія св. Духа.[2]

Мы прослѣдили по письменнымъ памятникамъ, какъ постепенно первоначальное представленіе о Вознесеніи Христа, какъ о его восхищеніи, сложившееся, надо полагать, въ первоначальной іерусалимской общинѣ, смѣнилось представленіемъ о его вознесеніи, какъ таковомъ; какъ, наконецъ, создался особый праздникъ Вознесенія. Первоначальное упоминаніе о вознесеніи-восхищеніи въ евангеліи Луки, „отступилъ отъ нихъ“, дополненное словами „и сталъ возноситься на небо“ вылилось въ картину Вознесенія, какъ ее рисуютъ „Дѣянія“. Іоаннъ Златоустъ посвящаетъ свою проповѣдь на Вознесеніе, строго говоря, толкованію этого текста „Дѣяній“. Самый терминъ ἀναλημψθείς, который первоначально мыслился въ смыслѣ восхищенія Христа, Златоустъ объясняетъ такъ: Христосъ возносился на небо. Далекое это было разстояніе и не хватало силы нашихъ глазъ узрѣть тѣло, до неба возносящееся. Потому-то и предстали ангелы, объясняв-

[1]) Мнѣніе о томъ, что праздникъ Вознесенія на Западѣ засвидѣтельствованъ 43-мъ правиломъ Эльвирскаго собора (ок. 306 г.), разъяснено какъ ошибочное, Leclercq'омъ у Hefele, Histoire des conciles, I, Paris 1907, 245 сл.

[2]) Epist. 54, p. 158 Goldbacher. О праздникахъ этихъ, говоритъ Августинъ, нѣтъ упоминанія въ св. писаніи, но празднованіе ихъ основано на апостольскихъ постановленіяхъ или на постановленіяхъ вселенскихъ соборовъ. Какія апостольскія постановленія имѣетъ въ виду Августинъ, мы не знаемъ. Если тотъ сборникъ, который, по мнѣнію издателя ихъ, Функа, возникъ ок. 400 г. то въ немъ, дѣйствительно, мы встрѣчаемъ повелѣніе справлять въ 40-й день по Пасхѣ праздникъ Вознесенія (V, 20, 2, ср. VIII, 33). Любопытно отмѣтить, что, по мнѣнію Функа, сборникъ этотъ возникъ въ Сиріи. Что на западѣ Вознесеніе праздновалось въ 40-й день по Пасхѣ см. Cassian Collat. 19—20 (p. 594 Petschenig). Отъ средины V в. дошло четыре проповѣди на Вознесеніе, сказанныхъ Максимомъ Туринскимъ (Migne P L. 67, 623 сл.).

шіе ученикамъ восшествіе Христа на небо: пусть ученики не думаютъ, что Христосъ взятъ былъ на небо (= восхищенъ), какъ Илія; пусть они думаютъ, что Христосъ взошелъ на небо (подр. самъ, своею силою). Ибо Илія былъ взятъ на небо (= восхищенъ), какъ рабъ, Христосъ-же вознесся, какъ господинъ" (Migne, P G.) 50, 444 сл.). Не скрывается-ли въ этихъ словахъ Златоуста скрытый намекъ на то, что еще въ его время не утратилось вполнѣ представленіе о Вознесеніи = восхищеніи? Противопоставленіе восхищенія Иліи и Вознесенія Христа проводится и въ проповѣди Григорія Великаго на Вознесеніе (Migne, P L. 76, 1216 сл.). Илія, говоритъ Григорій, взошелъ на небо на колесницѣ. Это должно указывать, что Илія, какъ человѣкъ, нуждался въ посторонней помощи. Христосъ вознесся не на колесницѣ, не при помощи ангеловъ. И неудивительно — Творецъ всего возносился надъ всею тварью с в о е ю доблестью.[1]

Если представленіе о Вознесеніи — восхищеніи восходитъ своими корнями къ ветхозавѣтнымъ и языческимъ представленіямъ (см. мою ст. въ »Byzantion», то представленіе о вознесеніи, какъ таковомъ, должно быть приписано уже исключительно вырабатывавшейся христіанской догматикѣ. Фистеръ (Pfister, Der Reliquienkult im Altertum, Giessen 1909—12, 488 сл.), сопоставляя христіанское преданіе о Вознесеніи съ языческими легендами о восхищеніи, задается вопросомъ: возникло-ли это преданіе „самопроизвольно", или оно создавалось по аналогіи съ эллинистическо-римскою апоѳеозою? Въ первомъ случаѣ, говоритъ Фистеръ, предъ нами этіологическое преданіе, которое должно было изъяснять отсутствіе смертныхъ останковъ Христа („пустая могила"); во второмъ — преданіе о Вознесеніи коренится въ античномъ представленіи о восхищеніи, какъ о „высшей почести для умершаго". Впрочемъ, замѣчаетъ Фистеръ, между обоими этими толкованіями нельзя провести точной границы.

Пора, однако, вернуться къ исходному пункту нашей работы — къ иконографическимъ схемамъ вознесенія. Связь ихъ съ литературной традиціей теперь намъ ясна: „западная" схема, основываясь на первоначальномъ текстѣ евангелія Луки („отступилъ отъ нихъ") трактовала вознесеніе, какъ восхищеніе; восточная схема, придерживаясь евангельскихъ словъ „и сталъ возноситься на небо", трактовала Вознесеніе, какъ таковое, близко слѣдуя разсказу въ „Дѣяніяхъ".

Прототипъ обѣихъ схемъ ведетъ свое происхожденіе съ Востока. „Западная" схема композиціи Вознесенія представляетъ дальнѣйшее, органическое, развитіе композиціи, изображающей восхищеніе Христа, отзвуки которой дошли до насъ въ памятникахъ, разсмотрѣнныхъ въ статьѣ «L'enlèvement du Christ» (они сопоставлены у Cabrol, Dict. I 2, рис. 985—988). Мы можемъ теперь указать на памятники, свидѣтельствующіе о томъ, какъ живуче было представленіе о восхищеніи на Востокѣ еще въ серединѣ IV вѣка. Евсевій (V. Const. IV, 73) сообщаетъ, что, послѣ смерти Константина Великаго чеканились монеты, на реверсѣ которыхъ онъ изображался въ видѣ возницы на запряженной четверкой колесницѣ, при чемъ сверху изображена была рука, правшая императора за руку. Такія монеты сохранились до нашего времени.[2] Онѣ чеканились въ различныхъ мѣстахъ имперіи (въ Антіохіи, Александріи, Никомидіи, Карѳагенѣ, Константинополѣ, Римѣ — вездѣ въ нѣсколькихъ выпускахъ) уже послѣ смерти Константина и изображаютъ, такимъ образомъ, его апоѳеосу. Мотивъ протягивающейся сверху десницы, влекущей Константина на небо, объясняетъ его апоѳеосу, какъ восхищеніе и роднитъ

[1]) Ср. Flori Diaconi, Epigramma libri Homiliarum totius anni Migne, P L, 119, 276.

[2]) Онѣ имѣются и въ Эрмитажѣ. Благодаря предупредительной любезности Н. Е. Гаршиной-Энгельгардъ я имѣлъ слѣпки съ двухъ изъ нихъ. Она же сообщила мнѣ и литературу о нихъ: Cohen, VII, 317. 360. J. Maurice, Numismatique Constantinienne, I, 256. 262, табл. XVIII, 19. II, 548, табл. XVI, 16. III, 280, табл. X. 28.

эти широко распространенные монетные типы съ композиціями, какъ восхищенія Христа, такъ и его Вознесенія, понимаемаго какъ восхищеніе.

Должна была, конечно, существовать монументальная композиція Вознесенія — восхищенія, которая послужила оригиналомъ для воспроизведенія его на памятникахъ, случайно дошедшихъ до насъ. Ѳ. И. Шмитъ (ук. ст. — 17 сл.) высказываетъ предположеніе, что Вознесеніе — восхищеніе Христа (по терминологіи Ѳ. И. Шмита „Восхожденіе Господне") изображено было на мозаикѣ, украшавшей фронтонъ западнаго фасада Елеонской базилики Константина Великаго. Ѳ. И. Шмитъ (стр. 18) „настаиваетъ на недоказанности" своего предположенія. Мнѣ остается только выразить надежду, что придетъ время, когда заманчивое предположеніе это можно будетъ доказать. Во всякомъ случаѣ, весьма вѣроятно, что родину прототипа композиціи, изображавшей Вознесеніе — восхищеніе, слѣдуетъ предполагать въ Палестинѣ.

Должна была, конечно, существовать и монументальная композиція, воспроизводившая Вознесеніе, какъ таковое, и родину ея мы должны искать непремѣнно на Востокѣ. Тотъ же Ѳ. И. Шмитъ, основываясь на результатахъ изслѣдованія H. Vincent u F. M. Abel Храма Гроба Господня и принимая во вниманіе композиціи штемпелей нѣкоторыхъ изъ монцскихъ ампулъ, даетъ отвѣтъ „безъ колебаній": куполъ Храма Гроба Господня былъ украшенъ мозаикою, изображавшею Вознесеніе, какъ таковое. „Ничего другого и не могло, по существу, быть въ куполѣ, высившемся надъ Гробомъ Господнемъ" (стр. 15). Хотя и этотъ выводъ Ѳ. И. Шмита является, по существу, предположеніемъ, но оно все же доказуемо соображеніями, имъ приведенными, не говоря уже о томъ распространеніи, какое получила композиція Вознесенія трактуемаго по восточной схемѣ въ памятникахъ византійскаго искусства, начиная съ VI в. (Церковь св. Сергія въ Газѣ, церк. св. апостоловъ въ Константинополѣ).[1]

Но какъ объяснить то странное обстоятельство, что „западная" схема Вознесенія внезапно воскресаетъ въ художественныхъ памятникахъ западнаго средневѣковья? Ѳ. И. Шмитъ (ук. ст. 19) полагаетъ, что ее занесли на Западъ съ Востока „сирійцы, люди съ сильно развитымъ конкретнымъ воображеніемъ", предпочитавшіе „историческую картину Восхожденія" „догматической и пророческой композиціи Вознесенія", облюбованной Византіей въ силу присущаго ей стремленія къ догматизаціи. Перенесеніе композиціи „Восхожденія" на Западъ произошло по мнѣнію Ѳ. И. Шмита такъ: „въ 614 г., когда Іерусалимъ громили персы, или въ 636 г., когда Омаръ овладѣлъ Палестиною, мозаика" (недоказуемо предполагаемая — напомню я) „Елеонской горы погибла и была забыта на Востокѣ, но иконографическій типъ Восхожденія продолжалъ, по традиціи, жить на Западѣ, постепенно вырождаясь и перерабатываясь подъ вліяніемъ византійскаго Вознесенія".

Можетъ быть, такъ и было. Но могло быть и иначе. Могло быть и такъ, что композиція Вознесенія-восхищенія стала извѣстна Западу гораздо раньше VII в. Художественный мотивъ восхищенія засвидѣтельствованъ для Запада уже рельефомъ дверей церкви св. Сабины въ Римѣ, рельефы же дверей этой церкви, конечно, исполнены были на мѣстѣ и, заключая въ себѣ вліяніе эллинистическо-восточныхъ композицій, являются римскою работою (Н. П. Кондаковъ, Археол. путеш. по Сиріи и Палестинѣ, СПБ.

[1]) Мнѣніе Милле, что сохранившіяся мозаики Виѳлеемской базилики, на одной изъ которыхъ было изображено Вознесеніе, суть реставрація болѣе древнихъ, оспаривается, см. Diehl, Manuel d'art byzantin, 527 сл. Было ли изображено Вознесеніе въ церкви св. Софіи въ Константинополѣ, мы сказать съ увѣренностью не можемъ: все зависитъ отъ точности рисунка Зальценберга. Если было изображено Вознесеніе, то, какъ указываетъ Д. В. Айналовъ (Эллин. основы виз. иск. 25, ср. 186), оно было объединено съ композиціей Сошествія Св. Духа; тогда не была бы исключена возможность предполагать, что на этой композиціи Вознесеніе было представлено по „западной" схемѣ, какъ это дано на миніатюрѣ S. Paolo и др. памятникахъ.

1904, 21). Мюнхенская пластинка изъ слоновой кости, отражая въ себѣ также вліяніе тѣхъ же эллинистическо-восточныхъ композицій, могла быть сдѣлана, какъ думаютъ нѣкоторые ученые (въ томъ числѣ и Д. В. Айналовъ, съ которымъ я имѣлъ бесѣду по этому вопросу), на Западѣ. Наконецъ, южно-гальскіе саркофаги, гдѣ — на двухъ, по крайней мѣрѣ — мы видимъ переданнымъ мотивъ восхищенія, несомнѣнно, мѣстная работа. Роль Рима, или, точнѣе, западнаго эллинистическаго искусства, подъ вліяніемъ прошумѣвшаго „Orient oder Rom“ Стржиговскаго, недостаточно учтена и выяснена при обсужденіи вопроса о художественномъ творчествѣ поздней античности и ранняго средневѣковья.[1]

Художественный мотивъ восхищенія, опредѣленно засвидѣтельствованный для западной половины имперіи, найдя себѣ примѣненіе въ иконографіи Вознесенія именно на Западѣ, находилъ для себя обоснованіе не только въ художественной, но и въ письменной, евангельской, традиціи. Извѣстно, что т. н. codices Itali евангелія примыкаютъ въ заключительной части евангелія Луки, въ сообщеніи о Вознесеніи, къ списку D, гдѣ о Вознесеніи Христа сказано только „отступилъ отъ нихъ“. Пути проникновенія „западной“ схемы иконографіи Вознесенія въ Каролингское и послѣдующее западное средневѣковое искусство представляется болѣе раціональнымъ вести не изъ далекой Сиріи, а изъ близкой къ области распространенія этого искусства южной Галліи. Спорною является лишь альтернатива: проникъ ли въ южную Галлію мотивъ Восхищенія съ Востока непосредственно черезъ Марсель (мнѣніе Стржиговскаго), или же черезъ Римъ и Италію вообще?

ПРИЛОЖЕНІЕ.

О 42-й И 43-й ГЛАВАХЪ ПАЛОМНИЧЕСТВА „СИЛЬВІИ“.[2]

Изъ 43-й главы паломничества „Сильвіи“, гдѣ описывается порядокъ празднованія Пятидесятницы въ іерусалимской церкви слѣдуетъ, что съ этимъ празднованіемъ было соединено и празднованіе Вознесенія. При отпустѣ во время Литургіи, совершаемой на Сіонѣ, во время которой читался разсказъ изъ „Дѣяній“ о Сошествіи св. Духа, архидіаконъ обращался къ молящимся съ приглашеніемъ собраться „по шестомъ часѣ“ на Елеонѣ. „Какъ только придутъ на гору Масличную, прежде всего идутъ на Имвомонъ, т. е. на то мѣсто, откуда вознесся Господь на небо, и тамъ садится епископъ и пресвитеры и весь народъ; тамъ бываютъ чтенія, въ перемѣшку также пѣснопѣнія, поются и антифоны, приличествующіе дню и мѣсту... читается также и то мѣсто изъ евангелія, гдѣ говорится о вознесеніи Господа на небо по воскресеніи. Когда это будетъ окончено, благословляются оглашенные, затѣмъ вѣрные, и сходятъ оттуда въ девятомъ часу и съ пѣснопѣніями идутъ въ ту церковь, гдѣ Господь сидѣлъ и училъ апостоловъ“.[3] Мы видимъ изъ приведеннаго отрывка, что на Имвомонѣ читалось евангеліе о Вознесеніи. А всегда, какъ то указывается въ паломничествѣ, воспоминаніе о томъ или иномъ памятномъ событіи сопровождается чтеніемъ соотвѣтствующаго евангелія (26 — Срѣтенье. 29, 4—5 — Воскрешенье Лазаря; 31, 2 — Входъ въ Іерусалимъ; 40, 2 — Ѳомино воскресенье; также отдѣльные дни, начиная со вторника, Страстной недѣли).

---

[1]) На это правильно указываетъ Rodenwaldt, Eine spätantike Kunstströmung in Rom. Röm. Mitt. XXXVI—XXXVII (1921—22), 58 гл.

[2]) Пользуюсь текстомъ въ изданіи Geyer'a и переводомъ И. В. Помяловскаго, Палест. Сборн. 20, СПБ. 1889.

[3]) О ней см. 49, 3 и В. Г. Васильевскій, Повѣсть Епифанія. Палест. сборн. 11, СПБ. 1886, 206 сл.

Въ 42-й главѣ паломничества читается: „Въ самый же день четыредесятницы послѣ Пасхи, т. е. въ четвергъ, наканунѣ, т. е. въ среду, всѣ послѣ шестого часа, идутъ въ Виѳлеемъ для празднованія бдѣнія. Бдѣніе же совершается въ Виѳлеемѣ въ церкви, въ каковой церкви находится пещера, гдѣ родился Господь. На другой же день, т. е. въ четвертокъ четыредесятницы, совершается литургія своимъ порядкомъ, при чемъ пресвитеры и епископы проповѣдуютъ, говоря приличествующее дню и мѣсту, и потомъ вечеромъ каждый возвращается въ Іерусалимъ".

Исходя изъ того, что въ 40-й день по Пасхѣ установилось въ церковномъ обиходѣ, въ послѣдующее время, праздновать Вознесеніе и считаясь съ тѣмъ, что какъ слѣдуетъ изъ 43-й главы, Вознесеніе въ Іерусалимѣ, во время составленія паломничества, праздновалось въ одинъ день съ Пятидесятницею, ученые не желаютъ разстаться съ мыслью о празднованіи Вознесенія и въ 40-й день по Пасхѣ и, стараясь примирить показанія 42-й и 43-й главъ, предлагаютъ попытки объясненія того, почему Вознесеніе праздновалось въ Іерусалимской церкви дважды: въ 40-й и въ 50-й дни по Пасхѣ. Де Вааль (см. И. В. Помяловскій, ук. м. 254) объяснялъ празднованіе Вознесенія въ Виѳлеемѣ въ 40-й день „желаніемъ чествовать восхожденіе Христа отъ земли на небо тамъ же, гдѣ чествуется его снисхожденіе съ неба на землю". Nilles и Guerrini (см. Cabrol. Dict. I. 2,2937) усматриваютъ въ празднованіи 40-го дня въ Виѳлеемѣ указаніе на „символизмъ", на сближеніе перваго и послѣдняго дней нашего искупленія. Cabrol правильно замѣчаетъ; ничто не указываетъ на это въ разсказѣ паломницы; Іерусалимская литургика отличается „точнымъ практическимъ и позитивнымъ" характеромъ; въ ней нѣтъ ничего символическаго. Самъ Cabrol своего объясненія празднованія 40-го дня въ Виѳлеемѣ не предлагаетъ. Узенеръ (Das Weihnachtsfest, 209) высказалъ предположеніе, что въ свидѣтельствѣ 42-й главы паломничества сохранилось любопытное указаніе о существованіи мѣстной традиціи, пріурочивавшей мѣсто Вознесенія къ Виѳлеему. Если бы даже у насъ существовали хотя-бы какіе-нибудь, болѣе опредѣленные, намеки на существованіе такого мѣстнаго преданія, все же оставался-бы безпримѣрный въ литургикѣ фактъ празднованія Вознесенія дважды.

Недавно новую попытку истолкованія 42-й главы паломничества предложилъ Гейзенбергъ въ статьѣ »Zur Feier von Weihnachten und Himmelfahrt« (Byz. Zeitschr. XXIV [1924], 329—336)[1]. Исходя изъ показанія изданной К. С. Кекелидзе грузинской версіи „Іерусалимскаго канонаря VII в." (Тифлисъ 1912), гдѣ отмѣчено: „въ третій четвергъ Пятидесятницы въ Виѳлеемѣ память святыхъ младенцевъ, избіенныхъ Иродомъ царемъ" (стр. 101 сл.) и, сопоставляя съ этимъ показаніемъ указаніе армянскаго лекціонарія V в. (Rituale Armenorum ed. Conybeare, Oxford 1905, 525), гдѣ празднованіе памяти виѳлеемскихъ младенцевъ помѣщено на 18 мая[2], Гейзенбергъ предполагаетъ, что первоначально до установленія въ Іерусалимской церкви особаго праздника Вознесенія, для котораго отведенъ былъ четвергъ шестой недѣли по Пасхѣ, въ этотъ день праздновалась память виѳлеемскихъ младенцевъ. Этотъ праздникъ и имѣется въ виду въ 42-й главѣ паломничества[3].

Предположеніе Гейзенберга наталкивается на слѣдующіе, требующіе разрѣшенія, вопросы: 1) Почему паломница, описывая богослуженіе 40-го дня по Пасхѣ, справлявшееся въ Виѳлеемѣ, умалчиваетъ, что оно было приноровлено къ чествованію памяти

---

[1]) На статью Гейзенберга, равно какъ и ниже указываемую статью И. А. Карабинова, любезно обратилъ мое вниманіе Н. В. Малицкій.

[2]) Такъ въ Парижской рукописи лекціонарія; въ cod. Bodleianus вмѣсто этой памяти память пр. Іереміи.

[3]) Ту же мысль, мимоходомъ, высказывалъ И. А. Карабиновъ, Христ. Чтеніе, 1912, мартъ, 380 сл. („Къ исторіи іерусалимскаго устава"), что, однако, плохо согласуется съ предположеніями, развиваемыми на стр. 365 сл.

виѳлеемскихъ младенцевъ? Неужели потому, что „для западной паломницы этотъ праздникъ, возникновеніе котораго мыслимо только въ Виѳлеемѣ, былъ необыченъ, и своего рода щепетильность могла послужить причиною умолчанія о немъ“ (стр. 334)? Оно представляется тѣмъ болѣе страннымъ, что, въ окрестностяхъ Виѳлеема, показывали даже могилу почивающихъ вкупѣ младенцевъ, которая отпиралась и гдѣ видны были ихъ кости (Путникъ Антонина изъ Плаценціи, гл. 29, стр. 14 изд. И. В. Помяловскаго — Палест. сборн. 39, Спб. 1895); по свидѣтельству анонимнаго житія Константина и Елены, послѣдняя построила на мѣстѣ погребенія младенцевъ церковь во имя ихъ (В. Г. Васильевскій, Повѣсть Епифанія, 257). 2) Можно ли допустить существованіе, уже во время составленія паломничества, особаго праздника, посвященнаго памяти виѳлеемскихъ младенцевъ, коль скоро въ то время, въ Іерусалимской церкви, даже Рождество Христово не было выдѣлено въ особый праздникъ?[1]. 3) Допуская, что грузинская версія календаря воспроизводитъ іерусалимскіе обычаи точно, безъ какихъ-либо отклоненій примѣнительно къ практикѣ грузинской церкви[2], въ правѣ ли мы распространять порядки VII в. на порядки конца IV в.? Въ частности, слѣдуетъ обратить вниманіе, что календарь отмѣчаетъ богослуженія, совершавшіяся также въ Виѳлеемѣ, еще 31 мая („Соборъ въ Виѳлеемѣ,“ безъ указанія повода) и 8 октября („въ Виѳлеемѣ память патріарха Іакова“); съ другой стороны, извѣстно, что впослѣдствіи празднованіе памяти виѳлеемскихъ младенцевъ помѣщено было восточною церковью на 29, западною — на 28 декабря, т. е. было поставлено въ хронологическую связь съ празднованіемъ Рождества.

Представляется болѣе надежнымъ, при попыткѣ истолкованія 42-й главы паломничества, исходить изъ разсмотрѣнія отличительныхъ свойствъ самого памятника. Прежде всего должно отмѣтить, что въ 42-й главѣ нѣтъ никакого намека на то, что въ 40-й день по Пасхѣ справлялся какой-либо праздникъ. Паломница отмѣчаетъ лишь, что въ этотъ день литургія совершается „своимъ порядкомъ“ и во время ея произносятся проповѣди, „приличествующія дню и мѣсту.“ Какъ мѣсто, Виѳлеемъ могъ давать одну подходящую тему: воспоминаніе о Рождествѣ Христовомъ и о событіяхъ, съ нимъ связанныхъ, въ томъ числѣ, конечно, и объ избіеніи виѳлеемскихъ младенцевъ. Но что могло „приличествовать“ дню, разъ Вознесеніе праздновалось въ Пятидесятницу?

Паломница съ подробностью останавливается на описаніи праздничныхъ цикловъ въ Іерусалимѣ, пріуроченныхъ къ воспоминанію Богоявленія — Рождества Христова, Страстей, Пасхи и т. н. Обновленій. Всѣ эти циклы были восьмидневные. Первый циклъ (26, 6—12) начинался въ Виѳлеемѣ и охватывалъ канунъ и самый день Богоявленія — Рождества. Слѣдующіе два дня торжество происходитъ въ самомъ Іерусалимѣ. На четвертый день служба правится на Елеонѣ, въ церкви Вознесенія; на пятый — въ Виѳаніи, въ церкви Лазаря; на шестой — на седьмой — въ Воскресеніи; на восьмой — у Креста.[3]

Страстной циклъ начинается съ Лазарева воскресенія, когда служба совершается въ Виѳаніи, въ церкви Лазаря. Съ особою торжественностью празднуется входъ Господень въ Іерусалимъ, причемъ порядокъ богослуженія совпадаетъ, до извѣстной степени, съ порядкомъ празднованія Пятидесятницы. И въ Вербное воскресеніе, послѣ службы въ Мартиріумѣ, архидіаконъ, при отпускѣ, возглашаетъ: „сегодня въ седьмой часъ будемъ всѣ готовы на Елеонѣ“ (30, 2). Тамъ, въ церкви Вознесенія, совершается богослуженіе, а при наступленіи девятаго часа идутъ на Имвомонъ, гдѣ за службою

[1]) Duchesne, Origines du culte chrétien, 2 изд. Paris 1898, 257, относитъ установленіе праздника виѳлеемскихъ младенцевъ „приблизительно къ V в.“

[2]) Такія отклоненія примѣнительно къ практикѣ армянской церкви допускаются для армянскаго лекціонарія, см. И. А. Карабиновъ, ук. м. 367.

[3]) Въ самомъ Виѳлеемѣ торжественное богослуженіе совершается каждодневно въ теченіе всего цикла (25, 6—12).

читается евангеліе о входѣ въ Іерусалимъ (31, 1—2). Въ церкви же Вознесенія правится служба въ Великій вторникъ (33, 2) и въ Великій четвергъ, причемъ по окончаніи ея идутъ на Имвомонъ (гл. 35). Въ Пасхальный циклъ, въ первые три дня, богослуженіе происходитъ въ Мартиріумѣ и, по отпустѣ, въ Воскресеніи; въ среду на Елеонѣ; въ четвергъ въ Воскресеніи; въ пятницу — на Сіонѣ; въ субботу — у Креста. При этомъ, замѣчаетъ паломница, „во всѣ восемь пасхальныхъ дней, ежедневно послѣ обѣда, епископъ со всѣми дѣтьми, которыя воспріяли крещеніе и со всѣми апотактитами, мужами и женами, а также съ народомъ, кто захочетъ, восходитъ на Елеонъ. Поются пѣснопѣнія, произносятся молитвы, какъ въ церкви, что на Елеонѣ, такъ и на Имвомонѣ (39, 1—3). Въ Ѳомино воскресеніе богослуженіе начинается на Елеонѣ, въ церкви Вознесенія, откуда идутъ на Имвомонъ, вечерня правится въ Воскресеніи и у Креста, затѣмъ на Сіонѣ читается евангеліе дня (гл. 40). Въ циклъ обновленій, описаніе котораго полностью не сохранилось, службы правились также въ различныхъ святыняхъ.

Присматриваясь къ богослуженіямъ, совершаемымъ въ праздничные циклы, нетрудно замѣтить, что они справлялись, и притомъ повторно, въ различныхъ святыняхъ Іерусалима и его ближайшихъ окрестностей. Цѣль, которая преслѣдовалась при этомъ заключалась, конечно, въ томъ, чтобы паломники имѣли возможность посѣтить, и не одинъ разъ, всѣ достопримѣчательныя мѣста въ Іерусалимѣ и въ его ближайшихъ окрестностяхъ и присутствовать при совершавшихся тамъ церковныхъ службахъ.

На Страстную Недѣлю и Пасху въ древнія времена, какъ это бывало и въ недавнія времена, вѣроятно, бываетъ и теперь, въ Іерусалимъ стекалось большое число паломниковъ. Очень многіе изъ нихъ оставались тамъ до Троицы. Съ Іерусалимскими и близъ лежащими святынями паломники имѣли возможность ознакомиться и помолиться въ нихъ вдостоль. Оставалась, однако, одна достопримѣчательная святыня, расположенная въ нѣкоторомъ разстояніи отъ Іерусалима (8 километровъ), требовавшая спеціальнаго туда паломничества. Это — Виѳлеемъ. Не устроить паломничества туда было невозможно, и оно пріурочено было къ 40-му дню послѣ Пасхи. Какое же достопамятное событіе можно было связать съ этимъ днемъ? Ясно, что только такое событіе, которое можно было связать съ воспоминаніемъ о немъ въ священномъ писаніи.

Паломница отмѣчаетъ двѣ святыни на горѣ Елеонской: 1. Имвомонъ и 2. Пещеру, гдѣ Господь училъ учениковъ своихъ (ср. 21, 30, 33, 39, 43, 49). Объ этой пещерѣ упоминаетъ и Евсевій, говоря о постройкахъ, возведенныхъ въ св. Землѣ Константиномъ и Еленою, и объ украшеніи ихъ. Съ особою роскошью, говоритъ Евсевій (V. Const. III, 41—43, ср. Τριακονταετηρικός 9, 17. Sozom, Hist. eccl. 11, 2 и Heisenberg, Grabeskirche und Apostelnkirche I, 42, прим. 4, 223). Константинъ украсилъ двѣ мистическихъ пещеры (δύο μυστικὰ ἄντρα): пещеру перваго Богоявленія Спасителя, т. е. виѳлеемскую, и пещеру „Вознесенія на небо“, гдѣ Спаситель, „согласно истинному слову“ (т. е. священному писанію), посвящалъ учениковъ своихъ въ неизреченныя таинства (τοὺς αὐτοῦ θιασώτας μυεῖν τὰς ἀπορρήτους τελετάς). Въ евангеліи (Мк. 13, Мѳ. 24—25) упоминается только одна рѣчь Христа ученикамъ, сказанная имъ на горѣ Елеонской. Это — эсхатологическая рѣчь (по Лк. 21, 5 сл. она произнесена въ Іерусалимѣ). Врядъ-ли, однако, эту рѣчь имѣетъ въ виду Евсевій. Болѣе вѣроятно, что онъ имѣетъ въ виду не евангеліе, а то мѣсто изъ „Дѣяній“ (1, 3), гдѣ говорится, что Христосъ во время своихъ явленій послѣ Воскресенія говорилъ ученикамъ своимъ о „царствѣ Божіемъ“ (см. выше). Эти бесѣды Христа подходятъ подъ тѣ „неизреченныя таинства“, о которыхъ говоритъ Евсевій. Таинственное ученіе требовало для себя и таинственной обстановки, къ которой подходитъ „мистическая“ пещера на горѣ Елеонской. По „Дѣяніямъ“ Христосъ являлся

ученикамъ въ теченіе 40 дней послѣ Воскресенія; въ 40-й день, слѣдовательно, онъ закончилъ изложеніе своего ученія о „царствѣ Божіемъ“.

Воспоминаніе объ этомъ и могло быть пріурочено къ 40-му дню послѣ Пасхи. На тему, связанную съ этимъ воспоминаніемъ и могли быть говоримы паломникамъ проповѣди, „приличествующія дню“. Приличествующее мѣсту давала, какъ сказано выше, Виѳлеемская пещера. Въ ней положено было начало человѣческому спасенію; въ 40-й день по Пасхѣ, когда Христомъ возвѣщено было ученикамъ ожидающее ихъ обѣтованіе св. Духа и дано было имъ повелѣніе проповѣдывать евангеліе, человѣческое спасеніе было завершено.

С. Жебелевъ.

17/30 сентября 1925 г.

ПЕРВЫЙ ПОХОДЪ БОЛГАРСКАГО ЦАРЯ СИМЕОНА НА КОНСТАНТИНОПОЛЬ

Первый походъ болгарскаго царя Симеона (893—927) на Константинополь относится, какъ извѣстно, къ 913 году, когда послѣ смерти Александра, брата византійскаго императора Льва VI Философа (886—911), управленіе имперіей, за малолѣтствомъ молодого императора Константина Багрянороднаго (912—959), перешло въ руки регентства во главѣ съ тогдашнимъ патріархомъ Николаемъ Мистикомъ (901—907 и 911—925).

Объ этомъ событіи византійскій хронистъ второй половины X вѣка Симеонъ Логоѳетъ, а за нимъ продолжатель Ѳеофана и Левъ Грамматикъ, передающіе буквально текстъ перваго, разсказываютъ слѣдующее:

„Въ августѣ мѣсяцѣ болгарскій князь Симеонъ, отправившись въ походъ на ромэевъ съ многочисленнымъ и (πολλῷ καὶ, omit. Contin., Leo) сильнымъ народомъ (ὄχλῳ), достигъ Константинополя и, осадивъ его, окружилъ окопами со стороны Влахернъ до такъ называемыхъ Золотыхъ воротъ, возносясь надеждами (ἐλπίσι μετέωρος ὤν), безъ труда окончательно (πάντως, omit. Contin.) овладѣть имъ. Когда же онъ узналъ твердость стѣнъ и неприступность (столицы) вслѣдствіе множества и каменометовъ [Contin.: вслѣдствіе множества воиновъ (τῶν ὁπλίτων) и каменометныхъ и стрѣлометныхъ машинъ], обманутый въ надеждахъ, отступилъ въ такъ называемый Евдомъ, потребовавъ мирнаго договора. Послѣ того какъ опекуны (τῶν ἐπιτρόπων) (молодого императора) приняли весьма охотно (ἀσμενέστατα) миръ (τὴν εἰρήνην, omit. Contin.), Симеонъ послалъ своего магистра Ѳеодора переговорить о мирныхъ условіяхъ (συλλαλῆσαι τὰ τῆς εἰρήνης). Патріархъ Николай, Стефанъ и Іоаннъ Магистры (Contin., Leo: Στέφανος καὶ Ἰωάννης ὁ μάγιστρος), взявъ императора, пришли къ Влахернамъ и ввели обоихъ сыновей Симеона, и они отобѣдали вмѣстѣ съ императоромъ во дворцѣ. Патріархъ Николай вышелъ (ἐξῆλθε, Leo: ἦλθε) къ Симеону; Симеонъ склонилъ передъ нимъ голову. И такъ, патріархъ, совершивъ молитву, вмѣсто стеммы, какъ говорятъ (ὡς φασί, omit. Leo), возложилъ на голову его (Leo: ἑαυτοῦ безсмысленно) собственный (ἴδιον = Contin.; Leo: ἑαυτοῦ) епириптарій. Почтенные многочисленными и великолѣпными подарками, Симеонъ и его сыновья вернулись въ собственную свою страну, неудовлетворенные упомянутымъ миромъ (ἀσύμφωνοι ἐπὶ τῇ εἰρημένῃ εἰρήνῃ)“ [1].

Въ этомъ разсказѣ набросанъ цѣлый рядъ краткихъ предложеній, которыя вслѣдствіе своей краткости и отрывочности не позволяютъ установить не только связь между отдѣльными фактами, но и ихъ послѣдовательность, даже ихъ содержаніе. Такъ, напр., въ немъ не показано, въ какой связи находились переговоры о мирѣ съ отправленіемъ патріарха Николая и двухъ опекуновъ вмѣстѣ съ малолѣтнимъ императоромъ къ Влахернамъ, и въ чемъ состояли самые переговоры. Почему были введены только сыновья Симеона во Влахернскій дворецъ и остались тамъ обѣдать съ императоромъ? Когда — передъ обѣдомъ, или послѣ него — и гдѣ патріархъ вышелъ къ Симеону, какъ и гдѣ находился въ это время самъ Симеонъ? Почему патріарху Николаю нужно

[1]) Sym. Logoth. apud Geor. Hamartolon, edit. Muralti, p. 802_{20}—803_{13} = Theoph. Contin. ed. Bonn, p. 385_{15}-$_{24}$ = Leo Grammaticus, ed. Bonn., p. 291_{18}—292_{18}. — Pseudo-Symeon Magister, ed. Bonn., p. 721_{16}-$_{17}$, который, очевидно, имѣлъ подъ рукою Симеона Логоѳета, значительно сократилъ текстъ послѣдняго, и при томъ въ самой существенной части, и потому мы не будемъ останавливаться на немъ.

было возлагать на голову послѣдняго стемму и почему вмѣсто стеммы онъ возложилъ свой епириптарій? Наконецъ, почему Симеонъ и его сыновья, послѣ такого торжественнаго пріема, вернулись въ свою землю неудовлетворенные заключеннымъ миромъ? — Всѣ эти вопросы, невольно возникающіе вслѣдствіе неполноты и отрывочности излагаемыхъ фактовъ, ясно свидѣтельствуютъ, что авторъ-хронистъ какъ бы нарочно и умышленно хотѣлъ затемнить отдѣльные факты, избѣгая представить ихъ полное содержаніе и послѣдовательность и, такимъ образомъ, дать понять сущность и взаимную связь, очевидно, весьма важныхъ дѣйствій, которыя тогда совершались въ Константинополѣ и его окрестностяхъ.

Нѣсколько болѣе яснымъ и послѣдовательнымъ является Іоаннъ Скилица (= Кедринъ), который о томъ же событіи разсказываетъ слѣдующее:

„...Болгарскій князь Симеонъ съ сильнымъ войскомъ сдѣлалъ нападеніе на ромэевъ и, достигнувъ царственнаго города (τὴν βασιλίδα), окружилъ его окопами со стороны Влахернъ до такъ называемыхъ Золотыхъ воротъ и возносился надеждами легко овладѣть имъ. Но, когда узналъ твердость стѣнъ (его) и множество ихъ защитниковъ и большой запасъ (ἀφθονίαν) каменометныхъ и стрѣлометныхъ орудій, обманутый въ надеждахъ, отступилъ въ Евдомъ, требуя мирнаго договора. Послѣ того какъ опекуны весьма охотно приняли предложеніе (τὸν λόγον), Симеонъ посылаетъ своего магистра Ѳеодора вести переговоры о мирѣ. По прибытіи этого (Ѳеодора) и по обмѣнѣ многими рѣчами (λόγων κινηθέντων πολλῶν), патріархъ и прочіе опекуны, взявъ императора, отправились во Влахернскій дворецъ и, давъ знатныхъ (ἀξιολόγους) заложниковъ, ввели Симеона во дворецъ, и этотъ отобѣдалъ съ императоромъ, послѣ того какъ Симеонъ склонилъ голову передъ патріархомъ и принялъ отъ него молитву, а (патріархъ) возложилъ, какъ говорятъ, на голову варвара вмѣсто вѣнца (ἀντὶ στεφάνου) собственный епириптарій. Послѣ обѣда, такъ какъ не сошлись относительно мира (ἀσυμβάντων γενομένων περὶ τῆς εἰρήνης), Симеонъ и его сыновья (παῖδες), почтенные подарками, вернулись въ свою страну“.[1]

Если сопоставить этотъ разсказъ съ вышеприведеннымъ Симеона Логоѳета нетрудно замѣтить, что въ объясненіяхъ причинъ, которыя принудили Симеона снять осаду Константинополя и предложить византійскому правительству начать мирные переговоры, оба хрониста вполнѣ сходятся, — въ дальнѣйшемъ же изложеніи фактовъ они значительно различаются между собою. Различія между двумя текстами заключаются въ слѣдующемъ.

1) Іоаннъ Скилица сообщаетъ одно весьма важное обстоятельство, которое не находится у Симеона Логоѳета, именно, что при переговорахъ съ болгарскимъ представителемъ Ѳеодоромъ „произошелъ обмѣнъ многими рѣчами“, изъ чего можно заключить, что переговоры были продолжительны, такъ какъ очевидно, что на нихъ шла рѣчь о важныхъ и серьезныхъ вопросахъ.

---

[1]) Cedrenus, ed. Bonn. II, p. 282_{15-21}. — Zonaras, ed. Dindorfii, vol. IV, p. 52_{24}—53_{11}, который пользовался хроникою Іоанна Скилицы, передаетъ тотъ же самый разсказъ такъ: „Болгаринъ Симеонъ, такъ какъ во главѣ (государственныхъ) дѣлъ не стоялъ императоръ, въ надеждѣ легко овладѣть царицею городовъ (τῆς βασιλίδος τῶν πόλεων) нападаетъ на нее съ большимъ войскомъ и располагается лагеремъ внѣ стѣнъ ея, задумавъ осадить ее. Но, увидѣвъ твердость стѣнъ и множество на нихъ и большой запасъ машинъ на стѣнахъ, поколебался и перешелъ въ Евдомъ, желая начать переговоры. И такъ, патріархъ и прочіе опекуны, взявъ императора, отправились во Влахернскій дворецъ, куда прибылъ и Симеонъ. Давъ и взявъ заложниковъ и склонивъ голову передъ патріархомъ, онъ былъ благословенъ имъ и пообѣдалъ съ императоромъ. Послѣ этого, (оставшись) недоволенъ мирнымъ договоромъ, несогласенъ, почтенъ подарками, отправился обратно онъ и его дѣти.“ — Хотя Зонара сильно сократилъ свой оригиналъ, а мѣстами и прибавилъ отъ себя нѣкоторыя слова и фразы, все таки онъ сохранилъ порядокъ фактовъ по тексту Іоанна Скилицы.

2) Въ то время какъ Симеонъ Логоѳетъ говоритъ, что только двое изъ опекуновъ, Стефанъ и Іоаннъ магистръ, отправились съ патріархомъ и императоромъ къ Влахернамъ, Іоаннъ Скилица, не называя именъ, утверждаетъ, что тамъ были патріархъ и прочіе опекуны, т. е. всѣ члены регентства, а ихъ было семь, изъ которыхъ двое были славянскаго происхожденія.[1]

3) По Симеону Логоѳету во Влахернскій дворецъ были введены только оба сына Симеона и не указано, гдѣ находился въ это время самъ Симеонъ. На основаніи словъ: „патріархъ Николай вышелъ къ Симеону", обыкновенно предполагается, что послѣдній оставался въ лагерѣ,[2] съ чѣмъ едва ли возможно согласиться. Если Симеонъ, прежде чѣмъ сдѣлать предложеніе начать переговоры, отступилъ въ предмѣстье столицы Евдомъ на берегу Мраморнаго моря,[3] и если онъ оставался въ своемъ лагерѣ, то онъ находился бы тамъ при войскѣ, а не стоялъ бы у Влахернскихъ воротъ, на верхней части Золотого Рога, какъ наказанный и не удостоенный подобающей ему, какъ побѣдителю, чести. Это было бы оскорбительно для его гордости и не соотвѣтствовало бы сознанію имъ своего могущества. Съ другой стороны и патріархъ Николай никогда бы не рѣшился подняться съ Влахернъ для того, чтобы пойти на личное свиданіе съ Симеономъ въ лагерѣ на равнинѣ при Евдомѣ: этого не позволило бы не только его патріаршеское достоинство, но и его положеніе въ данное время какъ представителя императорской власти. — Всѣ эти соображенія заставляютъ насъ считать вѣрнымъ сообщеніе Іоанна Скилицы, что у Влахернъ были встрѣчены и послѣ этого введены въ тамошній дворецъ не сыновья Симеона, а самъ Симеонъ, котораго сопровождали сыновья при отправленіи его на это торжественное свиданіе. Выставленіе на первомъ планѣ сыновей Симеона сдѣлано у Симеона Логоѳета, очевидно, для того, чтобы умалить значеніе тѣхъ дѣйствій, которыя совершались тогда во влахернскомъ дворцѣ.

4) Изъ этого вывода само собою вытекаетъ, что съ императоромъ обѣдали не сыновья Симеона, а самъ Симеонъ съ своими сыновьями, согласно извѣстію Іоанна Скилицы, который при этомъ ясно выдвигаетъ, что обѣдъ во Влахернскомъ дворцѣ состоялся послѣ того, какъ Симеонъ склонилъ голову передъ патріархомъ и принялъ отъ него молитву, при чемъ патріархъ вмѣсто вѣнца возложилъ на голову Симеона свой епириптарій, т. е. другими словами, возложеніе епириптарія состоялось передъ офиціальнымъ обѣдомъ.

Установленіе вышеизложенныхъ столь важныхъ различій въ разсказахъ двухъ нашихъ хронистовъ невольно порождаетъ вопросъ: кому изъ нихъ слѣдуетъ вѣрить — Симеону ли Логоѳету, или Іоанну Скилицѣ? — Давно уже доказано, что для данной эпохи (для времени императора Льва VI Философа и малолѣтства Константина Багрянороднаго) Іоаннъ Скилица имѣлъ главнымъ источникомъ хронику продолжателя Ѳеофана. Это легко можно констатировать и изъ приведеннаго выше его разсказа, въ основу котораго, очевидно, легъ разсказъ продолжателя Ѳеофана, resp. Симеона Логоѳета; однако, установлено также и то, что Іоаннъ Скилица одновременно пользовался для нѣкоторыхъ мѣстъ своей хроники и другими источниками, по которымъ онъ пополнялъ и исправлялъ

[1]) Sym. Logoth, ib., p. 798,14-17: τὸν Βασιλίτζην καὶ τὸν Γαβριηλόπουλον; ср. ib., p. 796,14-16: ἀπὸ (τοῦ) Σκλαβίων ἔθνους.

[2]) С. Н. Палаузовъ. Вѣкъ болгарскаго царя Симеона. С. Петербургъ 1852, стр. 45. Другіе новые историки не опредѣляютъ, гдѣ находился въ это время Симеонъ.

[3]) Евдомъ (τὸ Ἑβδόμον), какъ принимается, находился на мѣстѣ нынѣшн. села Макри-кьой. — Н. П. Кондаковъ, Византійскія церкви и памятники Кон-поля. Одесса 1887, стр. 198—200. — Mordtmann, Esquisse topographique de Con-ple. Lille 1892, p. 29. — Д. Ѳ. Бѣляевъ, Придворный и церковный уставъ о положеніи Кон-поля. Лѣтопись Историко-филологическаго Общества при Новороссійскомъ Университетѣ. Византійское отдѣленіе II (1896), стр. 364—379. — Г. Ласкинъ, Георгій Кодинъ о древностяхъ Кон-поля. Кіевъ 1905, стр. 80.

свой главный источникъ.[1] Однимъ изъ такихъ мѣстъ является какъ разъ и разсматриваемое здѣсь извѣстіе. Какой былъ этотъ другой источникъ, остается пока неизвѣстнымъ. Во всякомъ случаѣ онъ далъ возможность Іоанну Скилицѣ, который считается однимъ изъ лучшихъ и серьезныхъ византійскихъ хронистовъ второй половины XI вѣка, не только пополнить свой главный источникъ, но и до нѣкоторой степени устранить изъ него отмѣченныя выше неясность, путаницу и отрывочность фактовъ у продолжателя Ѳеофана, resp. у Симеона Логоѳета, а это даетъ намъ достаточно основаній признать, что разсказъ Іоанна Скилицы стоитъ ближе къ исторической истинѣ.

Послѣ сдѣланныхъ выше замѣчаній о содержаніи и взаимоотношеніяхъ разсказовъ нашихъ двухъ хронистовъ мы попытаемся объяснить смыслъ сообщенныхъ ими фактовъ, связанныхъ съ первымъ походомъ царя Симеона на Константинополь.

*

Прежде всего мы остановимся на причинахъ неожиданной на первый взглядъ перемѣны намѣреній и дѣйствій царя Симеона подъ стѣнами Константинополя.

Едва ли возможно согласиться съ тѣмъ, что впечатлѣніе, произведенное на болгарскаго владѣтеля неприступностью византійской столицы, какъ утверждаютъ наши хронисты, было настоящею причиною этой перемѣны. Не подлежитъ никакому сомнѣнію, что Симеонъ, выросшій и проведшій свою молодость въ босфорской столицѣ, гдѣ онъ получилъ свое образованіе въ теченіе десяти лѣтъ, былъ отлично знакомъ съ ея укрѣпленіями и неприступностью[2] и весьма хорошо зналъ, что осада ея будетъ для него напрасною и безуспѣшною, потому что въ данный моментъ онъ не располагалъ нужными средствами и военными силами, а главное флотомъ. Столица византійская, осажденная только съ суши, и то только съ европейской стороны, оставалась неуязвимою, такъ какъ, свободная съ моря и Малой Азіи, она всегда могла получить военную помощь и вообще поддержку какъ изъ европейскихъ, такъ и изъ азіатскихъ провинцій имперіи. Очевидно, когда Симеонъ отправлялся походомъ прямо на Константинополь, онъ разсчитывалъ воспользоваться тѣми внутренними безпорядками и смутами, которые настали тамъ сразу послѣ смерти Александра въ 912 г., а также неподготовленностью византійцевъ и вообще слабостью имперіи. Ввиду этого онъ надѣялся, что его неожиданное появленіе подъ стѣнами Константинополя съ большою арміей заставитъ и правительство, и народъ принять поставленныя имъ мирныя условія. Однако, его надежды не оправдались: анархія была быстро прекращена послѣ убійства претендента на престолъ, Константина Дуки, смуты улеглись и сформировано было правительство. Во главѣ новаго правительства сталъ патріархъ Николай Мистикъ, который незадолго передъ этимъ отрицалъ права Симеона на византійскій престолъ, написавши ему, что „императорская власть не имѣетъ никакого отношенія къ его роду“,[3] а потому въѣздъ его въ столицу будетъ возможенъ только послѣ того какъ онъ завладѣетъ ею силою оружія. Кромѣ того въ Константинополѣ начали готовиться къ необходимому сопротивленію.

При такихъ обстоятельствахъ Симеону было ясно, что осада становилась безцѣльною, и ея продолженіе послужитъ ромэямъ на пользу, а ему принесетъ вредъ. Вслѣдствіе этого Симеонъ, вскорѣ послѣ прибытія своего подъ Константинополь, рѣшилъ снять осаду и, не теряя времени, войти въ переговоры о мирѣ. Это свое рѣшеніе

[1]) F. Hirsch, Byzantinische Studien. Leipzig 1876, S. 371—376. — K. Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Litteratur. 2-te Aufl. München 1897, S. 367.

[2]) М. С. Дриновъ. Южные славяне и Византія въ X вѣкѣ. Москва 1876, стр. 12. Сочиненія его, т. I. стр. 382.

[3]) Объ этомъ см. ниже, стр. 26, примѣч. 1.

онъ демонстрировалъ тѣмъ, что собралъ свои войска на равнинѣ предмѣстія Евдома, на юго-западѣ внѣ Золотыхъ воротъ, на берегу Мраморнаго моря, и немедленно послалъ письмо императору, въ которомъ сообщалъ ему о своихъ распоряженіяхъ по осадѣ и выразилъ желаніе начать переговоры о мирѣ.[1] Это письмо весьма обрадовало константинопольское правительство. Признавая весьма важнымъ то обстоятельство, что болгарскій князь, который былъ такъ непоколебимъ въ своемъ рѣшеніи и такъ самоувѣренно шелъ противъ византійской столицы, что на всѣ ласкательства, порицанія, предупрежденія и угрозы со стороны патріарха, домогавшагося остановить его походъ, отвѣчалъ, что „кровопролитіемъ будетъ въ состояніи исполнить свое предпріятіе“,[2] т. е. достигнуть того, что желалъ, — этотъ болгарскій князь теперь самъ отступалъ отъ столицы и первый предлагалъ миръ, — патріархъ поторопился сейчасъ же по полученіи письма Симеона къ императору послать съ своей стороны письмо Симеону. Въ этомъ письмѣ патріархъ высказывалъ свою большую радость по поводу его рѣшенія и распоряженій о прекращеніи войны и извинялся передъ нимъ за прежніе упреки и порицанія, которые онъ дѣлалъ „не изъ ненависти, а изъ большой любви къ нему, и не только большой, но истинно отеческой“. „Если бы я могъ быть при тебѣ, пишетъ Николай, я бы инымъ путемъ попытался удержать тебя отъ похода. Какъ и какимъ образомъ? — сжимая руки, обнимая голову и все тѣло моего сына; если же и тогда ты бы продолжалъ упорствовать, то я бы бросился къ ногамъ твоимъ“. Но, такъ какъ онъ не былъ въ состояніи совершить это, то счелъ себя вынужденнымъ прибѣгнуть къ порицаніямъ, „особенно когда эти порицанія имѣли близкія отношенія къ чести и спасенію порицаемаго“.[3]

Предложеніе Симеона начать переговоры было принято весьма охотно константинопольскимъ правительствомъ. Тогда Симеонъ послалъ въ столицу своего приближеннаго, магистра Ѳеодора, для переговоровъ объ условіяхъ мирнаго договора. По окончаніи переговоровъ, которые были, какъ уже сказано, продолжительны, потому что на нихъ „произошелъ обмѣнъ многими рѣчами“, патріархъ Николай и прочіе регенты-опекуны, взявъ съ собою малолѣтняго императора, пришли къ влахернскимъ воротамъ, гдѣ встрѣтили Симеона, котораго сопровождали двое сыновей его,[4] и, давъ знатныхъ заложниковъ, потребованныхъ, вѣроятно, болгарскимъ княземъ въ качествѣ гарантіи своей и сыновей своихъ безопасности, ввели ихъ во Влахернскій дворецъ. Тамъ сперва Симеонъ склонилъ голову предъ патріархомъ, а Николай, сотворивъ молитву надъ нимъ, возложилъ, какъ говорили, на его голову вмѣсто стеммы собственный епирипторій, послѣ чего Симеонъ отобѣдалъ съ императоромъ. По окончаніи оффиціальнаго пріема во Влахернскомъ дворцѣ, Симеонъ и его сыновья, почтенные многочисленными и великолѣпными подарками, вернулись въ свою землю, „неудовлетворенные упомянутымъ миромъ“.

Какъ ни коротки эти свѣдѣнія о концѣ похода Симеона на Константинополь въ 913 году, какъ ни неясна и неполна фактическая сторона въ нихъ, все таки изъ дѣйствій, которыя патріархъ Николай совершилъ передъ и надъ Симеономъ, можно догадываться, что во Влахернскомъ дворцѣ происходилъ не одинъ только оффиціаль-

[1]) Nicolai archiepiscopi Constantinopolitani Epistolae. Migne, Patrologia graeca t. CXI, Ep. 7, col. 60, D: νῦν δὲ διὰ τοῦ πεμφθέντος γράμματος πρὸς τὸν τέκνον ἡμῶν τὸν φιλόχριστον βασιλέα τὰ διοικηθέντα μεμαθηκότος κτλ. — Ср. В. Н. Златарски. Писмата на цариградския патриархъ Николая Мистика до българския царь Симеона. Сборникъ за народни умотворения и книжнина (СбНУКн), кн. X (1894), письмо V, стр. 412; о значеніи слова τὰ διοικηθέντα подробно см. тамъ же, стр 414.

[2]) Migne, ib., Ep. 6, col. 57, C—D. — СбНУКн., тамъ же, письмо III (6), стр. 405).

[3]) Migne, ib., Ep. 7, col. 60—61. — СбНУКн., тамъ же, стр. 411—413.

[4]) С. Н. Палаузовъ, указ. соч., стр. 45, а за нимъ и К. Иречекъ, Исторія болгаръ. Одесса 1878, стр. 207, принимаютъ, что это были Михаилъ (отъ 1-го брака Симеона) и Петръ (отъ 2-го брака).

ный пріемъ болгарскаго владѣтеля, но былъ совершенъ актъ большой важности, находившійся несомнѣнно въ связи съ поставленными Симеономъ мирными условіями.

И въ самомъ дѣлѣ, наши хронисты сообщаютъ, что Симеонъ склонилъ голову передъ патріархомъ, который совершилъ въ это время молитву, т. е. прочелъ какую-то молитву (а по Іоанну Скилицѣ, Симеонъ принялъ отъ него молитву) и затѣмъ возложилъ на голову Симеона вмѣсто стеммы собственный епириптарій.[1] Очевидно, тамъ совершился какой-то обрядъ, тѣсно связанный съ возложеніемъ τὸ στέμμα,[2] а это — обрядъ возведенія кого-нибудь во вторые императоры (συμβασιλεύς или ὑποβασιλεύς) или же въ степень кесаря (καῖσαρ), которую до времени императора Алексѣя I Комнина (1081—1118) носило лицо, которому принадлежало первое мѣсто послѣ императора.[3] Самый обрядъ возведенія состоялъ въ слѣдующемъ. Въ день, когда нужно было совершить обрядъ, въ церкви собирались въ обычномъ торжественномъ шествіи всѣ придворные чины и члены синклита, а императоръ вмѣстѣ съ патріархомъ и за ними нововозводимый приходили и останавливались на амвонѣ передъ царскими вратами, гдѣ стоялъ столъ, на которомъ лежали хламида (мантія) и стеммы. Сперва патріархъ совершалъ молитву надъ хламидою и передавалъ ее императору, который вмѣстѣ съ препозитами (придворными чиновниками) одѣвалъ нововозводимаго въ хламиду; затѣмъ патріархъ совершалъ молитву надъ стеммами въ алтарѣ на св. престолѣ, и сперва вѣнчалъ императора собственными руками, а затѣмъ передавалъ другую стемму императору, который вѣнчалъ нововозводимаго, стоявшаго на колѣняхъ передъ нимъ, при возгласѣ ἄξιος присутствовавшихъ, послѣ чего пѣлись славословія. Обрядъ кончался „многолѣтіями“.[4] Если сопоставить этотъ обрядъ съ дѣйствіями, совершенными патріархомъ Николаемъ передъ и надъ Симеономъ, не трудно понять, что на устроенномъ болгарскому владѣтелю оффиціальномъ пріемѣ — можетъ быть сначала во вла-

[1]) Τὸ ἐπιρριπτάριον, какъ показываетъ самая этимологія слова и смыслъ предложенія, былъ предметъ, который покрывалъ голову патріарха или набрасывался на нее, а это, такъ называемая, панакамилавка, которую и доселѣ носитъ восточно-православное черное духовенство, начиная съ патріарха и кончая послѣднимъ монахомъ. Это видно изъ словъ проф. Јевсевија Поповића, Опћа црквена историја. Срем. Карловци 1912, кн. II, стр. 41: патріархи, „који су из мирског свештенства дошли на патријарашки престо, носили не црну, него белу панакамилавку (ἐπανωκαμηλαύχιον или ἐπιρριπτάριον), т. ј. црну, а не белу навлаку (вео) на обичној цилиндричној монашкој капи, на камилавци (καμηλαύχιον), при чему је та навлака понекад била украшена златом извезаним сликама Христа, Крста, Богоматере, Крститеља или Херувимâ. Биће да је та разлика у ношењу црне и беле панакамилавке била у обичај и код осталих епископâ. — См. еще тамъ же, кн. I, стр. 485. На эти данные обратилъ наше вниманіе многоуважаемый проф. Н. Н. Глубоковскій, которому высказываемъ свою глубокую благодарность.

[2]) Τὸ στέμμα, ατος = діадема, вѣнецъ. — Различаются два вида стеммъ: императорская, которую императоры носили обыкновенно — въ противоположность ὁ στέφανος χρυσοῦς, парадная корона, которой императоръ (ὁ μέγας βασιλεύς) короновался и которую надѣвалъ въ торжественные случаи, и кесарская (καισαρίκιον), которою вѣнчались кесари и которая по формѣ была почти одинакова съ императорской, различались только нѣкоторыми отдѣльными знаками; такъ напр., императорская имѣла крестъ поверхъ темени, а у кесарской креста не было; на кесарской не было цѣпочекъ (flectae) съ обѣихъ сторонъ передъ ушами, и она была не такъ богато украшена жемчугомъ и драгоцѣнными камнями (см. Jo. Reiskii Commentarii ad Const. Porphyrogenitum, De ceremoniis, ed. Bonn, t. II, p. 45, D_{10}—47; p. 583, B_9; p. 587, A_{10}). Кесарская стемма строго различалась отъ императорскаго στέφανος или στεφάνη. См. M. Psellus, edit. Const. Sathae. London 1899, p. 204. Ср. еще у Codinus, De officiis, ed. Bonn., p. 50, $_{8-18}$; о позднѣйшемъ τὸ στεμματογύριον и о различіи его отъ στέμμα см. ibidem, p. 100_{20}; p. 370.

[3]) Codinus, ib., p. 7_{1-3}.

[4]) Const. Porphyr. De ceremoniis, t. I, p. 194—196 — см. и описаніе вѣнчанія Василія I Македонянина въ кесари у Sym. Logoth. ib. p, 744, старобол. переводъ, изд. В. Срезневскимъ, стр. 108, и у Leo Gram., ib., p. 245—247. Объ ошибкѣ въ текстѣ Симеона Логоѳета, будто патріархъ, а не императоръ возложилъ стемму на голову Василія, см. J.-B. Bury, A History of the Eastern Roman Empire. London 1912, p. 174—175, not. 1. — Ср. Codinus, ib. p. 101, $_{5-6}$, resp. p. 100, $_{5-21}$. — О возведеніи въ кесари см. еще Н. Скабалановичъ, Византійское государство и церковь въ XI вѣкѣ. Спб. 1884, стр. 149—150.

хернской церкви Богоматери, куда послѣ встрѣчи сперва былъ отведенъ Симеонъ, по обычаю и какъ можно понять изъ словъ Симеона Логоѳета (ἐξῆλθε πρὸς Συμεών), и послѣ этого былъ устроенъ обѣдъ во Влахернскомъ дворцѣ,— патріархъ возвелъ Симеона, если не въ императорское, то навѣрное въ кесарское достоинство. Отсюда становится яснымъ, что за прекращеніе войны и за заключеніе мира, кромѣ подтвержденія условій договоровъ 896 и 904 годовъ,[1] Симеонъ поставилъ какъ главное и непремѣнное условіе, — чтобы ромэи признали его царское достоинство, которое по значенію и власти должно быть равнымъ съ императорскимъ.

Само собою разумѣется, что подобное требованіе никоимъ образомъ византійское правительство не могло принять, потому что на такое уравненіе Симеона въ званіи съ императоромъ не согласились бы ни патріархъ, ни другіе регенты-опекуны, ни константинопольскій синклитъ. Это именно требованіе и было, несомнѣнно, причиною того, что переговоры о мирѣ продолжались такъ долго, ибо на нихъ, съ одной стороны, византійцами доказывалось, что власть ромэйскаго императора, „которую Христосъ возвеличилъ на землѣ,“ [2] „стоитъ выше всякой земной власти и при томъ она единственная власть, которую установилъ на землѣ Царь вселенной“,[3] и потому другой не можетъ ее имѣть или же быть равнымъ божественному василевсу, потому что послѣдній единственный земной представитель этой власти; а съ другой стороны, оспаривалось право болгарскаго владѣтеля считаться равнымъ ромэйскому императору, Однако, желая поскорѣе заключить миръ и, такимъ образомъ, отклонить и въ будущемъ опасность со стороны болгаръ, а также ввиду настоянія болгарскаго представителя Ѳеодора, который, очевидно, основывался на историческомъ правѣ болгарскаго владѣтеля носить титулъ кесаря, пріобрѣтенномъ еще при Тервелѣ (701—718) отъ императора Юстиніана II Ринотмита въ 705 году,[4] но не признанномъ, какъ кажется, слѣдующими ромэйскими императорами, потому что отецъ Симеона, Борисъ I (852—889) довольствовался титуломъ „князь“ (ἄρχων), — византійское правительство, наконецъ согласилось возвести и Симеона въ кесари.

Такого рода согласіе византійскаго правительства основывалось, во-первыхъ на томъ, что это былъ высшій послѣ императора, связанный съ царскимъ достоинствомъ титулъ, а, во-вторыхъ, на томъ, что при такомъ рѣшеніи вопроса сохранялся престижъ императорской власти, такъ какъ Симеонъ былъ поставленъ одной степенью ниже императора.[5] Но не смотря на это, патріархъ Николай, повидимому, старался избѣгнуть

[1]) В. Н. Златарски, Извѣстия за българитѣ въ хроника а на Симеона Метафраста и Логотета. — СбНУКн. кн. XXIV, стр. 145—147; 158—160.

[2]) Migne, ib., Ep. 5, col. 52, B: ... βασιλείαν, ἣν ὁ Χριστὸς ἐπὶ γῆς ἐμεγάλυνε. — СбНУКн, кн. X, стр. 399.

[3]) Migne, ib., Ep. 8, col. 64, C: πρὸς βασιλείαν τὴν ἐπάνω πάσης ἐπιγείου ἀρχῆς, ἣν μόνην ἐν γῇ ὁ τοῦ παντὸς ἔπηξε βασιλεύς — СбНУКн., тамъ же, письмо V, стр. 419·

[4]) В. Н. Златарски, История на Българската държава прѣзъ срѣднитѣ вѣкове. София 1919, кн. I, стр. 165—170.

[5]) Что въ самомъ дѣлѣ въ 913 г. Симеону была оказана большая почесть въ Константинополѣ, видно изъ слѣдующихъ разсужденій патріарха Николая въ V (8) письмѣ къ Симеону, написанномъ въ слѣдующемъ 914 г. вскорѣ послѣ второго похода послѣдняго на Адріанополь: „Богъ далъ каждому народу какъ границы, такъ и почести и призваніе; и кто довольствуется данными Богомъ почестями тотъ силенъ, а кто пренебрегаетъ Божіими дарами и почестями и упорно настаиваетъ пріобрѣсти нѣчто большее самъ по себѣ, тотъ, хотя ему и кажется, что на нѣкоторое время возвеличился, однако, спустя немного времени, сразу и всего лишается. Обрати вниманіе на мои слова: если кто изъ нашихъ подчиненныхъ, удостоенный нами какой-нибудь почести, не бываетъ доволенъ ею и признателенъ, а упорно стремится пріобрѣсти еще бо́льшую, неужели мы не вознегодуемъ и не отнесемся съ ненавистью и гнѣвомъ къ этому человѣку? Послѣ, даже мы, смертные и подверженные судьбѣ (ἐπίκηροι), если окажемъ почесть человѣку, равному (намъ) по природѣ, и если онъ не будетъ доволенъ и не останется благодаренъ за нашъ подарокъ и начнетъ самъ по себѣ упорно настаивать и домогаться чрез-

той торжественности и офиціальности, которыми возведеніе въ кесари сопровождалось въ Византіи, и тѣмъ не придать самому акту особеннаго значенія. Онъ даже не распорядился принести главный аттрибутъ — кесарскій вѣнецъ (τὸ στέμμα), а ограничился только тѣмъ, что по прочтеніи установленной молитвы, опираясь, вѣроятно, на то, что при указанномъ обрядѣ стемма возлагалась на голову нововозводимаго самимъ императоромъ и что въ данный моментъ онъ былъ представителемъ императорской власти и замѣщалъ малолѣтняго императора, онъ замѣнилъ стемму своимъ епириптаріемъ и, такимъ образомъ, далъ самому акту совершенно случайный характеръ.

Совсѣмъ иначе посмотрѣлъ на всю эту процедуру Симеонъ. Еще когда онъ приготовлялся къ походу на Константинополь, распространились слухи, что болгарскій владѣтель отправлялся туда съ намѣреніемъ „похитить царскую власть“ въ Византіи.[1] Эти слухи, шедшіе, очевидно, изъ Болгаріи, имѣли цѣлью подготовить почву для болѣе легкаго достиженія желанія Симеона, — чтобы признано было его царское достоинство, которое бы равнялось и по значенію, и по власти императорскому. Однако, по силѣ самихъ обстоятельствъ, какъ выше было показано, подъ стѣнами Константинополя Симеонъ, хотя и понялъ, что онъ получаетъ не то, чего онъ домогался, увидѣлъ себя принужденнымъ согласиться на предложенный ему константинопольскимъ правительствомъ титулъ кесаря. Онъ не могъ не понимать, что, во-первыхъ, этотъ титулъ слѣдуетъ за императорскимъ и по своему естеству и значенію связанъ съ царскимъ достоинствомъ. Во-вторыхъ — ему было хорошо извѣстно, что и римскіе императоры носили тотъ же самый титулъ — caesar, что̀ онъ могъ бы истолковывать въ свою пользу. Въ-третьихъ, самое главное, онъ получилъ новое свое достоинство съ благословенія и изъ рукъ константинопольскаго патріарха, который въ данный моментъ былъ и представителемъ императорской власти, а это было гарантіей того, что признаніе его новаго достоинства считалось достаточно узаконеннымъ и даже санкціонированнымъ.

Послѣ того, какъ былъ совершенъ самый актъ, подписанъ былъ и мирный договоръ.[2] Торжество было закончено офиціальнымъ обѣдомъ, на которомъ присутство-

мѣрно, чтобы быть и показываться болѣе необыкновеннымъ, — даже мы (говорю я) будемъ негодовать за оказанную ему нами почесть и скорѣе лишимъ его ея за то, что онъ по собственному рѣшенію задумалъ почесть себя больше, чѣмъ нужно. Развѣ мы не будемъ предполагать, что Богъ отнесется точно также и къ тѣмъ, которые не хотятъ довольствоваться данною Имъ почестью. Онъ не разгнѣвается на тѣхъ, которые стремятся перейти границы славы и почести, установленныя Имъ? Не думай, что это мой софизмъ, потому что я не софистъ, ни искусный пиѳанологъ, а только служитель святому алтарю и усердно молюсь о спасеніи всѣхъ“. — Migne, ib., Ep. 8, col. 65, A—C.—СбНУКн., тамъ же, стр. 420—421. — Какъ бы ни прикрыто патріархъ здѣсь выражался, все-таки изъ всего контекста и особенно изъ подчеркнутыхъ строкъ ясно можно понять, что онъ достаточно явно намекаетъ Симеону о той почести, которую онъ ему оказалъ въ предыдущемъ году, т. е., призналъ его кесарское достоинство, но что этой почестью Симеонъ не былъ доволенъ и хотѣлъ быть выше ея; патріархъ даже угрожалъ, что лишитъ его ея.

[1]) Migne, ib., Ep. 5, col. 52, A—B. — Патріархъ пишетъ по этому поводу Симеону такъ: „Не лучше ли тебѣ называться княземъ (ἄρχοντα) милостью Божіей, нежели тираномъ? Какая змія изрыгнула эти слухи о моемъ сынѣ? Неужели мы не побоимся Божіяго правосудія? Неужели мы не испугаемся задумать похищеніе той власти, которую Христосъ возвеличилъ на землѣ? Посмотри только, сынъ мой, куда мы стремимся! Куда мы задумали направиться! Богъ ненавидитъ надменность и низвергаетъ тѣхъ, которые превозносятъ себя своими надменными помыслами“ и т. д. Или: „во всякомъ случаѣ ты не сомнѣваешься, что отверженіе договоровъ и клятвъ, а также и желаніе похитить царскую власть, которая не имѣетъ никакого отношенія къ твоему роду, суть отверженіе великаго дѣла“, т. е. мира. — Ibidem, col. — 56, A—B. — Ср. СбНУКн., тамъ же, стр. 398 — 399; 402.

[2]) Что въ 913 г. мирный договоръ былъ заключенъ, видно еще изъ слѣдующихъ словъ патріарха Николая: „Даны тебѣ Богомъ честь и слава на землѣ; постарайся пріобрѣсти вмѣстѣ съ ними и небесныя, а это ты получишь, когда будешь смиренномудрымъ, не будешь ни гордиться, ни надмеваться сердцемъ, ни переходить границы больше, чѣмъ подобаетъ, и не будешь нарушать договоры и клятвы, которые

вали рядомъ съ Симеономъ и его сыновьями малолѣтній императоръ и всѣ его опекуны, члены константинопольскаго правительства, во главѣ съ патріархомъ Николаемъ. Послѣ обѣда прежде чѣмъ разстаться договаривавшимся сторонамъ, патріархъ, зная и хорошо понимая, что Симеону было дано не то, чего самъ онъ желалъ, чтобы повліять еще сильнѣе на болгарскаго владѣтеля и такимъ образомъ обезпечить будущій миръ между Болгаріей и Византіей, устроилъ личную бесѣду съ Симеономъ. Во время этой бесѣды послѣдній „обѣщалъ полный миръ и искреннее пріятельство и увѣрялъ, что Божіей помощью прекращается всякое несогласіе, и будетъ царить между болгарами и ромэями такой твердый миръ, какого прежде не бывало и какого не знали ихъ предки".[1] Но вопреки этому Симеонъ не пропустилъ случая высказать и свое не совсѣмъ полное удовлетвореніе тѣмъ, что онъ не получилъ того, на что надѣялся. Вотъ почему и наши хронисты отмѣчаютъ, что послѣ того, какъ все было окончено, все таки Симеонъ и его сыновья, почтенные многочисленными и великолѣпными подарками, вернулись въ свою землю „неудовлетворенные заключеннымъ миромъ."

Такъ или иначе, но въ 913 г. Симеонъ вернулся изъ Константинополя въ свою столицу Преславъ не какъ византійскій кесарь, а какъ цѣсарь блъгарωмъ, который сосредоточивалъ въ себѣ всѣ права и прерогативы верховной императорской власти. Какъ бы ни толковали византійцы титулъ „кесарь" и какое бы значеніе ни придавали ему, въ глазахъ болгарскаго владѣтеля и болгаръ онъ равнялся императорскому, тѣмъ болѣе, что Симеонъ получилъ его съ согласія ромэйскаго императора и по благословенію и изъ рукъ того же константинопольскаго патріарха, которому одному принадлежало право возлагать императорскую корону на голову каждаго ромэйскаго василевса. Считая себя и по могуществу, и по значенію, и по власти равнымъ византійскому императору, Симеонъ этимъ выступалъ какъ соперникъ послѣднему и открывалъ новый курсъ въ своихъ политическихъ отношеніяхъ къ Византіи; курсъ этотъ выразился въ продолжительной борьбѣ съ нею за политическое превосходство и за завоеваніе ея столицы — Царьграда, — борьбѣ, охватившей вторую половину его царствованія.

Проф. В. Н. Златарскій.

София, 22. VIII. 925.

утвердили твои отцы давнымъ давно (πόλαι καὶ πρόπολαι) и которые еще не такъ давно (χθὲς καὶ πρώην) ты самъ также подтвердилъ." Здѣсь выраженіе χθὲς καὶ πρώην, означающее вообще, что нѣчто совершилось весьма недавно и отвѣчающее нашему: „что называется третьяго дня", прямо указываетъ на то, что патріархъ имѣлъ въ виду какъ разъ заключенный въ предыдущемъ 913 г. (письмо относится къ 914 г.) договоръ. — Migne, ib., Ep. 8, col. 68, A. — СбНУКн. тамъ же, стр. 421.

[1]) Migne, ib., Ep. 8, col. 65, C. — СбНУКн., тамъ же, письмо V, стр. 421.

LES VARIATIONS DU TYPE DE LA DORMITION DE LA VIERGE DANS LE VIEIL ART ROUMAIN.

I.

Les études iconographiques concernant l'art byzantin, à sa source et dans ses continuations, ne sont qu'à peine au commencement. Si M. Gabriel Millet, disposant d'une admirable collection de photographies, est toujours en mesure de fixer l'époque des éléments d'une peinture, si dans les travaux de M. L. Bréhier on trouve aussi la recherche la plus attentive des types, du temps se passera encore avant qu'on arrive à pouvoir suivre le développement d'une figure et de ses attributs, d'une scène religieuse de la façon dont, après les beaux travaux de M. Mâle, on peut le faire aujourd'hui pour les représentations artistiques chrétiennes en Occident.

Et cependant les matériaux s'accumulent. Je ne sais pas ce que peut donner encore la Grèce, où on a signalé avec raison un art provincial qui est presque national et dont la relative liberté se rattache à l'épanouissement d'un grand art animé d'un autre esprit et poursuivant d'autres buts. Il n'est pas impossible qu'on nous surprenne par des découvertes dans telles régions peu explorées ou négligées par les studieux des seules choses anciennes. En Bulgarie, Boïana a donné pour le moyen-âge de vraies révélations par le beau livre de M. Grabar, et par celui de M. Filov on savait ce que récèle pour une époque très rapprochée de nous l'église d'Arvanitochori. En Serbie la peinture ne donnera pas probablement une récolte trop riche, étant donné que l'ornement est resté, sous l'influence italienne, surtout sculptural. Et, du reste, cet art s'arrête au seuil de l'époque moderne, au-delà de laquelle il paraît que seuls quelques petits couvents ont été ajoutés au splendide héritage artistique des Némanides, de la Maison de Lazare, sinon des Brancovitsch aussi.

Mais ce que peut donner la Roumanie en fait de peintures murales est vraiment énorme. En dehors de ce qui était déjà connu, de ce qu'on savait pouvoir mettre au jour, comme les fresques de l'église conventuelle de Dobrovăţ, recouvertes d'une teinte de suie qu'on peut facilement faire disparaître, on a averti la Commission des Monuments Historiques que sous une couche de mortier à Roman, dans l'église épiscopale, se conservent les peintures de la première moitié du XVI[e] siècle. En Transylvanie, je sais depuis longtemps qu'il y en a sous l'enduit qui recouvre l'église luthérienne de Cetatea-de-Baltă, qui appartient sans doute à la même époque. Dans une petite chapelle à Ploieştiori j'ai détaché moi-même ce qui recouvrait d'assez belles figures de saints que je daterai commencement du XVII[e] siècle. En lavant la peinture à l'huile dans l'église de l'ancien couvent de Văleni-de-Munte une profusion de peintures ont surgi, en partie de la première moitié du XVIII[e], qui offrent un intérêt tout particulier par l'influence dominante de l'art italien, même dans la partie ancienne, qui n'est pas due au peintre Nicolas d'Énos, probablement élève de l'école crétoise, bien connue.

À côté des fresques, le très grand nombre d'icones sur bois peut servir aussi à reconstituer les développements iconographiques. Il n'en manque pas dans tous les pays héritiers de Byzance. Il est rare d'en trouver qui appartiennent à une époque plus reculée, mais à partir du XV[e] siècle leur nombre est assez important. Une étude des images recouvertes de plaques d'argent pourrait amener aussi des découvertes: si les figures ont

été plusieurs fois refaites, dans la partie recouverte par le revêtement métallique, lui-même assez important, sans avoir cependant une originalité d'invention, car on cherche à rendre ce qui est dans la peinture elle-même, on réussirait à trouver des œuvres qui appartiennent à une date sensiblement plus ancienne que les apparences. Le style des inscriptions est de la plus grande utilité pour fixer la chronologie.

II.

En poursuivant ces études dans tous ces pays successoraux à l'égard de l'Empire byzantin, on pourra constater un fait: la continuelle évolution, l'adaptation variée des types établis par une tradition dont on a bien exagéré l'immutabililité, aux circonstances de chaque pays, la capacité de l'art byzantin et post-byzantin de rendre, tout en gardant ses caractères principaux, l'état d'âme des différentes nations qui ont continué les tendances de la Rome Nouvelle.

On ne croirait pas que ces manières tant de fois séculaires, figées en apparence dans l'hiératisme archaïque, tout plein d'Orient, puissent se rajeunir autant, redevenir nouvelles et fraîches, rentrer dans la naïveté charmante de leurs origines, — car il y eut une forte inspiration populaire au début, dépassant tout ce que pouvait donner l'apprentissage dans les vieilles écoles de l'Orient. L'orthodoxie n'admet pas la participation plus large des masses populaires à un office où rien ne peut être introduit et qui rejette tout accompagnement des effusions de sentiment de la part des humbles et des simples. Mais, néanmoins, dans la partie jouée par le clergé, dans la note générale du culte on observe facilement combien les choses les plus solennelles et les plus majestueuses ont descendu au niveau des intelligences du commun. C'est pourquoi, si dans l'église catholique il y a le chœur des fidèles qui accompagne, ici tout ce qui est récité et chanté, tout ce qui est indiqué par les gestes, paroles et action, est pénétré de l'efflux des âmes de la communauté entière. L'image sainte, la fresque sont donc à l'unisson des besoins, de la faculté de compréhension de ces fidèles plus nombreux.

L'art se fait enfant pour mieux pouvoir parler à ces esprits, qui ne sont pas sortis de l'enfance, mais n'en sont que plus intimement reliés à l'idée divine. Le peintre paysan n'existe pas chez les Occidentaux: rien de plus fréquent en Orient orthodoxe, où la classe rurale a toutes les aptitudes et s'adonne avec courage, témoignant d'une étonnante habileté, aux occupations artistiques qui paraissent les plus difficiles. À côté des prêtres de village, des pauvres moinillons, s'escrimant avec les difficultés de la technique et plus d'une fois réussissant à les vaincre d'instinct, les „iconographes", les „ikonopisetz" ruraux, en terre grecque, slave et roumaine, accommodant d'après leur façon de sentir et leur expérience, rabaissent, mais humanisent en même temps d'une façon absolument touchante, non pas ce que leur recommande la précise „Herméneia des zographes" — car ils ne lisent pas toujours et d'autant moins des traités si savants et si rares — mais ce qui les a impressionnés dans l'œuvre artistique due à des maîtres d'un autre savoir et d'un autre talent.

Il y a donc, pour tous ces motifs, comme une traduction dans d'autres psychologies nationales et selon l'esprit d'autres époques de ce que les créateurs de formes typiques croyaient avoir réalisé pour tous les siècles à venir.

J'essaierai de démontrer cette variabilité infinie des réalisations iconographiques surtout avec les éléments que j'ai à ma disposition à la campagne, devant cette église du couvent de Vălenii-de-Munte, bâtie dans sa forme la plus ancienne au moins au XVI^e^ siècle mais refaite, peinte et repeinte aux XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ et à l'aide de la collection d'icones que j'ai rassemblée dans le petit musée de la localité.

Figure 1.

Et je prendrai, dans ce pays du culte de la Vierge, où tant d'églises sont dédiées à la Dormition de la Théotokos, de la Născătoare de Dumnezeu, de la Fecioara, la représentation de cette scène où le corps de Marie est étendu dans le cercueil, entouré de saints, l'ange ayant coupé les mains du Juif incrédule qui voulait prophaner ces divines funérailles, allors que Jésus recueille l'âme, qui s'envole, de sa mère.

III.

Commençons par la superbe fresque, datant de la moitié du XIV^{e} siècle, que présente l'Église Princière d'Arges.[1]) La Vierge est dans le cercueil, la tête appuyée sur un coussin. Le Christ se dresse devant elle tenant dans ses bras l'âme qui s'est détachée. Un nimbe l'entoure entier; un chérubin le survole et la même lumière sacrée mène en haut an sommet où Jésus supporté par deux anges soulève cette âme de sa mère. Des groupes de saints flottent sur des nuages. Alors qu'en bas l'archange tranche les mains du Juif sacrilège et qu'un saint se penche sur le corps, cierge en main, des femmes éplorées se dessinent vaguement dans le cercle lumineux, et des groupes sacrés, dont ceux de droite ont seuls l'auréole, se passent. Dans les palais des deux côtés, des femmes regardent et pleurent. Quatre scènes de la vie de Marie flanquent le magnifique tableau. Poursuivons par une couverture de tombeau ou un rideau d'autel datant de 1485 et conservé au monastère de Putna. Cette pièce, d'un travail très délicat, a été présentée à l'Exposition du Jeu de Paume à Paris au cours de cette année 1925 et une excellente reproduction en est donnée par le catalogue (Exposition de l'art roumain ancien et moderne, Paris, imprimerie Georges Petit, 1925, planche 3).

La Vierge, rendue avec un extrême réalisme douloureux, une morte humaine, dirait-on, sans la large auréole qui entoure la tête amaigrie, d'un si noble dessin, est portée dans son cercueil par tout un groupe de saints, en grande partie sans auréoles, et dont les figures à barbes noires ne se ressemblent pas trop, l'artiste ayant visiblement cherché à y introduire de la variété; en marge, de chaque côté, il y a même deux femmes, peut-être des portraits. Entre les chandeliers l'archange et le malheureux Juif aux mains coupées. Quatre saints auréolés, dont l'un porte une bande bigarrée sur le front, figurent dans un plan supérieur sur un fond de vagues bâtisses, très simples. Le Christ à l'énorme couronne tient sur ses bras la vague poupée blanche qui est l'âme détachée du corps; un chérubin survole sa tête, quatre anges aux larges ailes flanquent le Sauveur dans le cadre spécial qui l'isole.

Dans mon Musée, une représentation que je daterais vers 1570 représente devant le cercueil le Christ, sous un grand chérubin doré, dans le cadre de rayons entouré d'anges, dont l'un, à gauche, les ailes largement déployées, et de saints. De ce côté gauche il y a cependant deux figures sans auréoles: un homme coiffé de noir et une femme coiffée de rouge. D'habitude les donateurs d'une image sont représentés en bas dans une attitude orante, à genoux, les mains levées. Dans les nuages, sous le livre ouvert de la révélation, la Vierge, reproduite en miniature, trône, soutenue par deux anges. Un autre tient une image dans un cadre rond. Des processions de saints survolés par des chérubins descendent des nues d'un côté et de l'autre. L'architecture du fond est réduite aux lignes les plus simples. L'inscription est slavonne (figure 1).

Dans les fresques de l'église conventuelle de Văleni, avec l'entourage des saints, celui

[1]) Voy. Curtea Domnească din Arges (forme un volume du „Bulletin de la Commission des Monuments historiques" de Roumanie) Bucarest, 1925, fig. 253. M. Virgile Drăghiceanu, qui a fourni la plus grande partie se ces études sur l'église d'Arges, m'a indiqué cette représentation.

qui encense, celui qui pleure, le cercueil se développe longuement. Le Juif est à genoux. L'âme de la Vierge est tenue, comme un enfant libre de liens sur les bras du Christ, respectueusement isolé. Un vague nimbe entoure le Sauveur. L'architecture ouvre des arcades, des colonnes au fond (figure 2).

C'est déjà beaucoup plus simple. L'adaptation a commencée. Dans les publications des imprimeries roumaines du XVII[e] siècle, on a d'abord une planche, dans les „Enseignements journaliers" (Învăţături preste toate zilele), de Câmpulung (F. Bianu et Nerva Hodoş, Bibliografia românească, I, p. 126): il y a seulement le Christ, entre les deux anges et le groupe des saints qui contemplent et pleurent, le chérubin au-dessus de sa tête: il tient dans ses bras l'âme envolée. Le Juif et son exécuteur disparaissent pour faire place à l'emblème du pays. Mais un an plus tard, dans l'Anthologe slavon, imprimé par les mêmes typographes de Câmpulung valaque, un dessinateur beaucoup plus grossier donne de nouveau la Vierge trônant aux cieux, les mains élevées pour bénir, alors qu'en bas elle figure deux fois, dans le cercueil et dans les bras de son divin fils. Dans cette conception naïve on voit même, d'un côté et de l'autre, les évêques mitrés qui disent, livre en main, les prières. Deux cierges brûlent, mains encore une fois, bien que rien ne vienne le remplacer, le groupe de la punition de l'incrédule, du prophanateur a disparu (i b i d., p. 131). On observe la même absence dans la scène introduite au frontispice du „Cercueil d'or" publié à Sas-Sebes (Mühlbach) de Transylvanie, où le Christ reçoit l'âme, sous le chérubin s'envolant (i b i d., p. 271).

Fig. 2. Fresque de l'église de Văleni.

Une image grecque du XVIII[e] présente un mouvement sacré, une expression recherchée qui montrent l'influence italienne. Toute une grande ville à tours, à coupoles, à longs murs, à colonnes se profile au fond. Le cercueil est décoré d'or. Des chandeliers brûlent devant la Vierge qu'encense un saint, alors que l'autre regarde le miracle. Des figures éplorées contemplent le corps. Elles ont des auréoles, sauf celles, nombreuses ici, qui sont en marge. Pas de chérubins, mais la même descente des saints portant sur les nuages. Au milieu, le Christ réapparaît accueillant l'âme de la Vierge, agenouillée (figure 3).

Une des petites images de l'iconostase de la même église de Văleni qui doit être d'environ 1740, présente le cercueil recouvert d'une pièce de drap blanc comme dans un enterrement ordinaire et les peintres à demi paysans du XIX[e] siècle supprimeront tout symbole et la personne même du Christ pour placer un groupe d'évêques devant Marie „endormie".

Dans une belle icone de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, roumaine celle-ci, une étoffe de celles qui étaient familières au peintre rural recouvre le cercueil. Au-dessus, le Christ dans un triple nimbe rouge, rose, blanc tient, entre deux anges, sur ses bras l'âme de sa Mère, un blanc nourrisson enmailloté. Tel des saints courbe la tête dans une attitude de tristesse, celui qui encense essuie ses yeux, un troisième s'appuie, pensif, de la main,

Figure 3.

sur le rebords du cercueil. Il n'y a plus de saints dans les nues, mais du foud d'architecture deux en sortent par des portes largement ouvertes (figure 4).

Enfin, dans un travail que je daterais 1820 une vague étoffe descend du cercueil. Des saints indifférents, aux larges figures bouffies, forment l'entourage. Ici encore le Juif et l'ange qui le châtie ont disparu. Le Christ sur des nuages survole (figure 5).

*

Généralement, au siècle passé tout le caractère hiératique a disparu: la Vierge dans son cercueil ressemble presque à une haute et riche dame devant le corps de laquelle des prêtres, des évêques sont occupés à dire les prières.

Chaque époque a donné donc du sien dans la scène de la Dormition, et on sent aussi l'influence des âmes populaires différentes.

Cette étude peut servir de point de départ pour ce type, et un immense terrain s'ouvre pour d'autres recherches à travers les pays et les âges.

N. Iorga,
de l'Académie Roumaine,
correspondant de l'Institut de France.

Figure 4.

Figure 5.

KERAMIKA ZÁPADNÍCH SKYTHSKÝCH MOHYL

Věc, o níž chci zde pojednati, týká se keramiky t. zv. skythských hrobů v jihozápadních guberniích Ruska, v Podolí, Volyni a Kijevsku.

Skythská keramika je v ruské archaeologii podnes souhrnem nerozluštěných problémů. Jeví značnou rozmanitost a tuto rozmanitost při nejistotě, která i jinak ovládá třídění skythských hrobů, nepokusil se ještě nikdo vysvětliti. Jsou to keramické oblasti ethnicky rozdílné, jež representují tuto rozmanitost? Či jsou to rozdíly chronologické? Či jsou to prosté vlivy různých sousedních kultur na vlastní kulturu skytho-sarmatskou? To jsou samé dosud nejasné a nezodpověděné věci. Neznám aspoň ruské práce archaeologické, která by se byla o to pokusila. Vidím naopak, že při popisech a rozborech hrobních nálezů zůstává keramika stranou bez analysy, a i když přišel dobře školený německý archaeolog, jakým je Max Ebert — Němci se totiž všichni mnoho a methodicky obírají praehistorickými styly keramickými — a ve své knize Südrusland im Altertum (Bonn 1921) popsal dosti podrobně inventář hrobů skythských, o keramice jejich nemá než několik málo řádek, které nic nepovídají, natož, aby ji analysovaly, třídily a její genesi objasnily.

Nemám také v úmyslu obírati se zde celým souborem „skythské" keramiky a určovati, co všechno bylo jejím základem, odkud tento základ přišel, v jakém poměru je ku produkci zadonské a kavkazské, v jakém ke keramice skrčených koster („kimmerijských"), v jakém poměru je k současné keramice severních sousedů slovanských a finnských, co do ní přinesly vlivy řecké a jaký je její vývoj časový od VII. století př. Kr. do příchodu kultury římské a do objevení se hrobů rázu zarubiňského a černjachovského — to jsou všechno ty problémy, o nichž jsem se výše zmínil.

Chci jen ze souboru jich vyjmouti jednu věc, jeden zjev, který zůstal dosud málo povšimnut, ačkoliv je pro posouzení kulturních poměrů oblasti skythské nesmírně zajímavý.[1] Je to nepopiratelné zasažení jakési kulturní vlny od středního Dunaje a Sávy do západních končin skythských v polovině I. tisíciletí př. Kr.

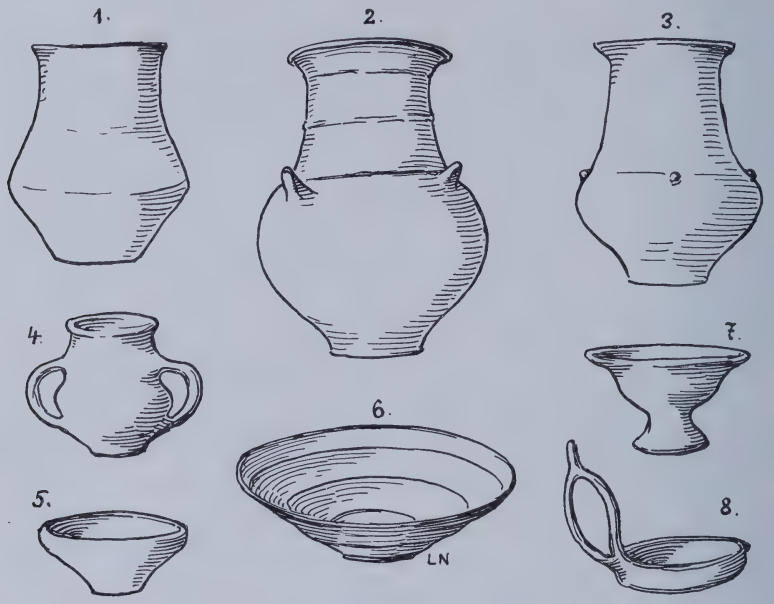
Již za mé návštěvy kijevských sbírek r. 1899 u příležitosti XI. archeologického sjezdu zajímaly mne jednotlivé kusy keramické, vystavené v universitě a ve sbírce Č. Chvojky, neboť mne živě upomínaly na některé věci balkánské. Byly to nádoby vysoké vásovité podoby s malými výčnělky na okraji spodní části. Lišily se zjevně od ostatní běžné keramiky skythské representované šálky a hrnéčky s ozdobnými rytými a bíle plněnými pásy, nebo od oné hrubé lokální keramiky, jakou poskytly na př. nálezy v kurhanu Karagodeuašském.

Potom se mi dostala do rukou fotografie nálezu, který byl učiněn v selu Ivilech v novograd. újezdě volyňské gubernie. Také on se na první pohled vymykal svým rázem ze současné bronzové industrie skythské a vedl mé zraky opět do západního Balkánu, do Bosny nebo i do pohřebišť zemí alpských, kde se nalézaly věci, ne-li totožné, tedy aspoň podobné, kulturně nejbližší.[2]

[1]) Věc není však docela neznámá. Sám jsem jí věnoval zmínku už r. 1899 v I. díle svých Slovanských Starožitností (str. 495) a také A. Spicyn předvedl jeden důležitý nález sem patřící (srv. dále). Ale bližšího výkladu k tomu nepodal. Co je v článku v Изв. Арх. Коммисии LXV (1918) 87 nevím, neboť mně není v Praze přístupný.

[2]) Nevím, byl-li ivilský nález zatím řádně publikován. V pokladu byl vroubkovaný náramek hallstattského typu, jehlice s plochou hlavičkou, tutuli, kruhová ozdobná zápona, bronzový koníček a ozdobný závěs v podobě dvojité brejlovitě stočené spirály s plíšky zavěšenými na řetízkách. V Bosně k tomu nejbližší analogie

Když jsem však četl zprávy Fr. Pulaského v Światowitu z r. 1902 o nálezech z mohyl u Ivachnovců a Servatyňců v újezdě kameneckém na Podolí,[1] nebylo pro mne již pochyby, že máme před sebou nový a velmi zajímavý projev cizího vlivu do kultury skythských kurhanů, projev, jenž se, pokud materiál k disposici jsoucí ukazuje, především objevuje v keramice, a to v několika nových, od ostatní skythské keramiky odchylných tvarech, z jihu přinesených.



Obr. 1. Keramika z mohyl u Ivachnovců a Servatyňců.

Dosavadní uvedený materiál mohl jsem pak doplniti ještě některým dalším z přístupné mi literatury, ač ivachnovské a servatyňské nálezy nic nepředstihlo. Podobné věci vykázaly na př. i mohyly z okolí Žurovky a Kapitanovky (Čigirin) dále mohyly u Stretivky a Tripolje[2] a bezpochyby také keramika, jaké hojnost našel S. Hamčenko a A. Spicyn r. 1910 na hradišti Nemirovském u Braclavi v třetí vrstvě kulturní, náleží do této kategorie. Bohužel, právě tato důležitá stať nebyla doprovozena obrazy.[3] To je zatím vše; nepochybuji sice,

vykazují hroby u Jezerin, Debela Brda, Planje, Sanského Mostu a Glasince, v zemích alpských hroby u sv. Markéty, Vače, Gorice a i v samém Hallstattě.

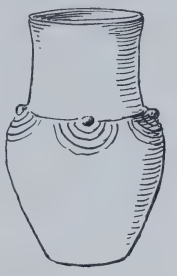
[1]) Światowit IV. 5 sq., 20.

[2]) Изв. арх. к. XVII. 88, 93 sl., Матер. до укр. етнол III. 5, tab. I., Отчетъ за 1903 г. 109 sl., Arch. Anzeiger 1904. 101.

[3]) A. Spicyn Скиѳы и Галштаттъ. Сборникъ въ честь гр. А. Бобринскаго 155 (srv. i Ebert Südrussland, 388). Na hradišti u Nemirova na Podolu nalezeno bylo v sídelních jamách a násypech několik skupin keramických, z nichž nejstarší chová střepy rázu tripolského, druhá nad ní střepy řecké ze VI stol., třetí čisté střepy rázu hallstattského a kofliky s vytuženými uchy, čtvrtá střepy skythské obvyklých typů, imitující Hallstatt, pátá střepy latènského rázu a šestá starší keramiku hradištní.

že toho je dnes ve sbírkách více, i z hrobů i z vrstev jiných hradišť, ale z literatury zatím jiného neznám.[1]

Keramika o níž zde běží, vyskytuje se, pokud vím, jen v kurhanech a sídelních vrstvách na pravé straně Dněpra od Kaněva a Čigirina k západu, hlavně v kraji volyňském a podolském. Na východě Dněpra z gub. poltavské mi známa není. Tak jí na př. není na skythském hradišti Bělském v Poltavsku, kde kopal V. Gorodcov. Představena je tato keramika hlavně lesklými černými nebo tmavě zbarvenými nádobami v podobě vás s mírně rozšířeným, baňatým spodkem a hrdlem dosti vysokým mírně se zúžujícím, při čemž na hraně oddělující obě části (někdy i níže) bývá několik malých výčnělků, více méně ostrých (obr. 1, 1—3). Tato podoba nádob upomíná ve svém základu docela na tvary severoitalské, villanovské,[2] ale nejvíce skutečné a nepopiratelné shody jeví s ivachnovskými vásami skupina analogických nádob ze severní Bosny, ze sídelných staníc a hrobů na dolní Sávě (Donja Dolina, Jezerine, Sanski most, Debelo Brdo) nebo některé nádoby z pohřebiště u Dalje v Slavonii a u Wiesu ve Štýrsku.[3] Sem patrně náležejí i nádoby z Dubovce u Baziáše a z Kličevce, o nichž kdysi J. L. Píč napsal, že jsou podobné skythským, ale jež mi nejsou známé, neboť jich Píč blíže nepopsal, ani nezobrazil.[4] Jednotlivé analogie jsou i v západních Uhrách.



Obr. 2.
Skythská nádoba ze sbírky Chvojkovy.

Rovněž jiné nádobí, jež provází právě uvedené vysoké vásy v mohylách u Ivachnovců, Servatyňců, Stretivky a Tripolja nalézá nejvíce analogií a frappantních v území při Sávě z obou stran.

Jsou to jednak nízké dvouuché vázičky (obr. 1, 4) nebo misky na jedné nízké noze (obr. 1, 7), nalezené u Servatyňců,[5] misky s okrajem dovnitř zahnutým, jaké se našly v Ivachnovcích a pak zejména misky, patrně čerpáky, s vysoko vypjatým uchem, jež občas vybíhá ještě v roh kratší nebo delší, s knoflíkem nebo ostřejší špicí (obr. 1, 8). Tyto známe nejen z Ivachnovců, Servatyňců a Stretivky, ale i z jiných skythských hrobů na západě, na př. z okolí Směly, Čigirinu a z Romanovky.[6] Pro všechny tyto podružné formy vidíme mnoho ohlasů v Bosně na Debelu Brdu, v Donji Dolině, Rudinech, Sanském Mostě, Novém Gradu a v dalším okolí. I mísa ze Servatyňců typu zobrazeného na obr. 1, 6, má analogii v Donji Dolině a jde odtud na sever až do plátenické kultury v Čechách.[7] Rovněž šálky s vysokými uchy jdou na severu i do Čech a Moravy v kultuře plátenické, kde se shledáváme ostatně i s deriváty velkých amfor.[8]

Závěr těchto předběžných pozorování je zřejmý. Je zde buď kulturní příbuznost, nebo spíše přispěl nějaký silný kulturní proud do Podolí a Volyně, který s sebou nesl zmíněné věci od středního Dunaje. Kudy tento proud šel a jakého byl rázu, byl-li to jen proud čistě obchodní, či zároveň vlna nějaké invase národní, nemožno dosud povědět. Směr tohoto proudu mohl jíti buď do severních Uher a odtud přes průsmyky v nynější Podkarpatské Rusi, jichž

[1]) Srv. ještě Spicyn l. c. 166—167.

[2]) Srv. i formu z první etruské doby u Hoernesa Hallstattperiode 19.

[3]) Srv. hlavně nálezy v Donji Dolině (Glasnik zem. muzeja XIII. 227, XIV. 129, 257, 519, XV. 143, 373, 529, XVI. 91, 441 a Wiss. Mittheil. aus Bosnien und Herzegowina IX. tab. 17—80).

[4]) Píč Starožitnosti země české V. 30, 60, 172, 201. Píč zde uvádí i jiné jednotlivé nálezy ze záp. Uher a území přilehlého.

[5]) Światowit IV. 25, 29.

[6]) Bobrinskij, Kypr. y мѣст. Смѣлы I. tab. III. a XV., III. 79. První rudimenta jsou už v starších kurhanech.

[7]) Światowit l. c. 30, Glasnik 1901, tab. 18 (Mitth. IX. tab. 27). Také miska na noze je typická v kultuře plátenické.

[8]) Píč, Starožitnosti II. 3, tab. 29, 39, 41—43. Niederle-Buchtela, Rukověť, tab. 18. Srv. mé Slov. Starož. I. 483.

bylo již v bronzové době hojně používáno,[1] nebo podél Dunaje k jeho ústí a pak podél Prutu nebo Dněstru na sever. Pro první směr není zatím dokladu, pro druhý mluví nálezy bulharské, odkudž znám aspoň jednotlivé analogie ke keramice výše předvedené, na př. z mohyl u stanice Nevša v Bulharsku.[2] Nicméně fakt sám je zde a část západní skythské kultury byla zjevně pod silným vlivem kultury hallstattské. O tom kurhany v Ivachnovcích a Servatyňcích mluví přesvědčivě. Myslím ostatně, že i věci v sousední skythské kultuře, na př. vyčnělá hrubá ucha na miskách inkrustovaných, jak je známe z kurhanů v okolí Směly,[3] bude nutno přičísti tomuto vlivu, a dále ornament z koncentrovaných polokruhů obepínajících výčnělky, jaký se nalézá občas na vyšších šálkách a černých vázách s mírnou spodní baňatostí (obr. 2), jaké jsem viděl ve sbírce Chvojkově.[4]

Chronologické určení tohoto vlivu závisí především na určení věcí bosenských a východoalpských, jež mají při sobě více vodítek než známé mohyly ruské. Donja Dolina je vyznačena sponkami certoskými a časně latènskými, což ukazuje na V.—IV. století př. Kr. K téže době nás vedou i jiné bosenské nálezy. Také vyskytování se misek s vypjatým uchem v Čechách spadá do mladší doby plátenické, tedy asi do doby kolem IV. století.

Tím bychom měli jako nejpozdější datum pro chronologii ivachnovských, servatyňských, žurovských atd. mohyl stanoveno asi IV. století. Pravděpodobně bude nutno přibrati k tomu ještě kus doby starší, tak že bychom přišli asi k V. ev. VI. st. př. Kr. Jelikož však počátky vypjatých uch s rudimenty růžků a ornament koncentrických kruhů vidíme už v starších předskythských hrobech, je na jevě, že vlivy, které z dolních Uher nesly tyto tendence do jižní Rusi, byly ještě starší, ale plný rozvoj jejich vidíme teprve v V. a IV. století. Ve III. přestávaly, neboť věcí latènského rázu ze skythských mohyl zatím neznám.

Pan A. Spicyn na základě nálezů keramiky „hallstattské“ na Nemirovském hradišti došel k nové osnově skythského problému a nemýlím-li se podle naznačených narážek, pokládá Skythy kraje volyňského, podolského a poltavského za zemědělské Thráky. K takovýmto soudům dosavadní nálezy keramické ještě nestačí. Nevíme, máme-li tam před sebou kulturní skupinu příbuznou s podunajskou a posávskou, či máme-li, jak myslím, jen silný proud kulturního vlivu, přicházejícího z Uher do jiné národní oblasti v Zákarpatí.

Každým způsobem však chovám z jiných důvodů přesvědčení, shodné se Spicynovým, že od kultury pravých nomadských Skythů dlužno v kraji mezi Karpaty a Dněprem a ovšem i dále v Poltavsku atd. odlišovati památky lidu jiného, staršího a usedlého, s jinou vlastní kulturou. Co to však bylo za lid, je dnes těžko povědět. Vedle Thráků možno mysliti i na Praslovany.

L. Niederle.

---

[1]) Nasvědčují tomu nálezy uherských bronzů v severním Zakarpatí. Ostatně podotýkám, že o archaeologickém významu severokarpatských průsmyků připravuje práci p. Jar. Pastrnak, člen archeolog. semináře Karlovy university v Praze.

[2]) Абоба-Плиска (X. Изв. арх. Инст. Конст. 1905) 417, tab. 88.

[3]) Bobrinskij, Курганы у Смѣлы II. tab. VII.

[4]) Střepy s tímto ornamentem našel A. Spicyn i v „hallstattské“ skupině na hradišti Nemirovském (l. c. 161).

ИЗЪ ИСТОРІИ ФИБУЛЫ НА КАВКАЗѢ

Особое мѣсто среди археологическихъ мелочей занимаетъ фибула — родоначальница современной брошки и, такъ называемой у насъ, англійской булавки. Возникши еще въ бронзовую эпоху, приблизительно около второй половины II тысячелѣтія до Р. Х.,[1] она просуществовала почти три тысячи лѣтъ. За этотъ долгій періодъ фибула совершила весьма сложную и разнообразную эволюцію, запечатлѣвъ на себѣ вкусы разнообразныхъ эпохъ и народовъ, особенности ихъ одеждъ и состояніе техники. Долговѣчность фибулы объясняется ея удобствомъ, какъ застежки для скрѣпленія всякаго рода накидной и запахивающейся одежды, мужской и женской, а равно и тѣмъ, что, будучи очень замѣтной, бросающейся въ глаза, деталью костюма, она служила въ то же время и украшеніемъ. Совмѣщеніе этихъ двухъ особенностей — практической (какъ застежка) и эстетической (какъ украшеніе) характеризуетъ фибулу, какъ таковую, въ отличіе отъ современныхъ брошки и англійской булавки, у которыхъ эти функціи раздѣлены. Будучи характерной для эпохи и народности, фибула является для археолога тѣмъ же, чѣмъ для палеонтолога служитъ „руководящее ископаемое". Понятно поэтому и то вниманіе, которое было ей удѣлено въ наукѣ о древностяхъ.

Въ настоящее время исторія фибулы на Западѣ можетъ считаться достаточно выясненной.[2] Если идетъ еще споръ о мѣстѣ ея первоначальнаго возникновенія,[3] объ исходномъ типѣ,[4] или еще расходятся мнѣнія о происхожденіи латенскихъ[5] и нѣкоторыхъ другихъ формъ,[6] то, во всякомъ случаѣ, основныя линіи ея хронологическаго развитія уже достаточно ясны, и едва ли найдется нѣсколько типовъ, возрастъ которыхъ нельзя было бы, хоть приблизительно, указать.

Не то — у насъ, на востокѣ Европы. Хотя уже опубликованъ значительный матеріалъ, и многіе изъ русскихъ и иностранныхъ археологовъ попутно удѣляли свое вниманіе тѣмъ или инымъ формамъ, найденнымъ на территоріи бывшей Россійской Имперіи, все же, въ общемъ, картина появленія и дальнѣйшаго существованія и эволюціи фибулы на востокѣ Европы, остается неясной. Только фибулы, бывшія въ употребленіи у славянскихъ племенъ, подверглись детальному изученію.[7] Поэтому кажется

---

[1]) J. Déchelette: Manuel d'archéologie, II, 1e partie, Paris, 1924, стр. 326 и слѣд.

[2]) Литература о фибулѣ весьма обширна. Основными работами являются: O. Tischler: Über die Formen der Gewandnadeln. Beiträge zur Anthropologie und Urgeschichte Bayerns. München. 1881. S. 47. Grempler: Zur Geschichte der Fibel. Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte. 1891. O. Montelius: Evolution de la fibule en Italie. Civilisation primitive en Italie, t, I, 1895. Его же: Die älter. Kulturperioden. St. 1903. Его же: Vorklassiche Chronologie in Italien. St. 1912 Его же: La Grèce préclassique. I. St. 1924. D. Viollier: Essai sur les fibules de l'âge du fer trouvées en Suisse. Anzeiger für Schweiz. Alterthumskunde. 1907. O. Almgren: Studien über Nordeuropäische Fibelformen. St. 1897. 2-е изданіе Leipzig 1923. J. Déchelette: Manuel d'archéologie, II, 1e partie, Paris, 1924, p. 326; 2e partie, P. 1913, p. 845; 3e partie, P. 1914, p. 1245. Подробный указатель см. въ Dictionaire des antiquités grecques et romaines de M. Saglio слово Fibula (S. Reinach) и у Pauly: Real-Encyclopädie der class. Alterthumswissenschaft, Neue Bearbeitung, Stuttgart, 1918, Suppl. III то же слово.

[3]) Ekholm Gunnar: Pechierafibel und nordische Urfibel. Wiener praehistorische Zeitschrift. 1924. XI. 29.

[4]) J. Déchelette: Manuel d'archéologie, II, 1e partie. P. 1924, p. 331.

[5]) Тамъ же: 3e partie, P. 19 4, p. 1245.

[6]) O. Almgren: Studien über Nordeuropäische Fibelformen. L. 1923.

[7]) L. Niederle: Život starých Slovanů. Díl. I, svaz. 2. Praha. 1913, стр. 530 и слѣд.

своевременной и умѣстной, хотя бы и краткая, но систематическая сводка русскаго матеріала.

Настоящій очеркъ представляетъ одну главу задуманнаго общаго обзора по исторіи фибулы въ Россіи. Конечно, этотъ обзоръ не можетъ претендовать на то, чтобы дать вполнѣ удовлетворительные отвѣты на всѣ вопросы, связанные съ исторіей фибулы на востокѣ Европы, уже хотя бы потому, что и самъ матеріалъ въ настоящее время недоступенъ и русскія археологическія изданія въ библіотекахъ западной Европы — явленіе достаточно случайное и рѣдкое. Тѣмъ не менѣе, нѣкоторые выводы изъ разсмотрѣнія имѣющагося матеріала могутъ быть сдѣланы и, если даже окажутся неудачными, все же, быть можетъ, будутъ полезны для другихъ изслѣдователей на пути къ болѣе точному и вѣрному рѣшенію вопросовъ, связанныхъ съ опредѣленіемъ времени и народности нашихъ древностей.

*

Исторія фибулы въ Россіи начинается на Кавказѣ. Именно здѣсь найдены наиболѣе древнія, а въ Осетіи, въ частности, и наиболѣе примитивныя ея формы.

Къ сожалѣнію, кавказскія древности, какъ отдѣлъ русской археологіи, и до сихъ поръ находятся, въ общемъ, въ томъ же положеніи, о которомъ еще 40 лѣтъ тому назадъ писалъ покойный академикъ Н. П. Кондаковъ.[1] Не только добытые до сихъ поръ матеріалы не даютъ сколько-нибудь полной картины прошлаго Кавказа, но и важнѣйшіе вопросы его хронологіи остаются темными или только едва намѣчены. И это — несмотря на то, что кавказскія древнія вещи вполнѣ доступны для обозрѣнія и изученія. Не только у насъ на родинѣ, въ музеяхъ Петербурга, Москвы и Тифлиса, но и на Западѣ — въ Вѣнѣ, Берлинѣ, Парижѣ и Ліонѣ, имѣются, и при томъ въ большомъ количествѣ, предметы, добытыя изъ могильниковъ Кавказа.

Не было также недостатка и въ интересѣ къ прошлому этого края. Скорѣе наоборотъ, Кавказъ всегда, еще начиная съ классическихъ временъ, приковывалъ къ себѣ вниманіе всякаго рода изслѣдователей.[2] Долго и упорно держалось мнѣніе, полагавшее здѣсь начало нашей цивилизаціи[3], и даже населяющая Европу раса получила названіе кавказской.[4] Открытіе же въ 1869 г. кобанскаго могильника въ Осетіи привлекло къ нему особенно острое вниманіе ученаго міра, сдѣлавъ его столь же популярнымъ, какъ знаменитый некрополь Галльштатта.

Достаточно назвать имена: R. Virchow'a[5], E. Chantre'a[6], F. Bayern'a[7] и J. de Mor-

[1]) Гр. И. Толстой и Н. Кондаковъ: Русскія древности, вып. III, СПБ. 1890, стр. 97.

[2]) П. К. Усларъ: Древнѣйшія извѣстія о Кавказѣ. Записки кавказскаго отд. географ. Общ. XII. 1881. В. В. Латышевъ: Scythica et Caucasica. Извѣстія древнихъ писателей греческихъ и латинскихъ о Скиѳіи и Кавказѣ. СПБ. 1893 (I т.) и 1906 (II т.).

[3]) Д. Н. Анучинъ: Доисторическая археологія Кавказа. Журналъ Мин. Нар. Просвѣщенія, часть CCXXXI, отд. 2. стр. 228.

[4]) Терминъ „кавказская раса (varietas caucasia)" введенъ для обозначенія бѣлой расы I. Ф. Блуменбахомъ.

[5]) R. Virchow: Das Gräberfeld von Koban im Lande der Osseten. Berlin 1883. Его же: Über die kulturgeschichtliche Stellung des Kaukasus unter besonderes Berücksichtigung der ornamentirten Bronzegürtel aus transkaukasischen Gräbern. Abhandl. d. Königl. Akademie der Wissensch. zu Berlin 1895. Его же: Kaukasische Praehistorie. Verhandl. der Berl. Anthropol. Gesellschaft. 1881.

[6]) E. Chantre: Recherches anthropologiques dans le Caucase. Paris (4 vol.). 1885—87. Его же: La nécropole de Koban en Ossetie (Caucase). Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme. Toulouse. 1882. Его же: Recherches paleoethniques dans la Russie meriodinale et specialement au Caucase et en Crimée. Lyon 1881.

[7]) F. Bayern: Contribution à l'archéologie du Caucase. Lyon. 1882. Его же: Bemerkungen und Ansichten über den Kaukasus und seine vorhistorische Verhältnisse. Verhandlungen der Anthropol. Gesellschaft zu Berlin. 1882.

gan'a[1] на Западѣ или акад. Н. П. Кондакова[2], проф. В. Б. Антоновича[3], графовъ А. С. и П. С. Уваровыхъ[4], Вс. Миллера[5] въ Россіи, чтобы убѣдиться, что въ научномъ изслѣдованіи кавказскихъ древностей приняли участіе наиболѣе крупные и авторитетные археологи того времени. Почти всѣ перечисленные ученые, а кромѣ нихъ и рядъ другихъ русскихъ археологовъ (К. И. Ольшевскій, Г. Д. Филимоновъ и др.) лично посѣтили дикія ущелья Осетіи и Закавказья и производили тамъ раскопки.

Значительна и литература о древнемъ Кавказѣ[6], — имѣются такія капитальныя изданія, какъ многотомные „Матеріалы по археологіи Кавказа“[7], выходившіе подъ редакціей гр. П. С. Уваровой или богато иллюстрированныя изданія Император. Археолог. Комиссіи[8]. Тѣмъ не менѣе, повторяемъ, даже главнѣйшіе вопросы, связанные съ древностями Кавказа, еще ждутъ своего разрѣшенія. Наилучшей иллюстраціей къ сказанному можетъ служить тотъ длинный рядъ цифръ, что получился при попыткѣ опредѣленія времени упомянутаго могильника Кобани. Имѣется столько же датъ, сколько и изслѣдователей:

J. de Morgan . . XXX—XXV вѣка до Р. Хр.[9]	M. Hörnes . . . . . X вѣкъ до Р. Хр.[14]
В. А. Городцовъ . . . XV вѣкъ до Р. Хр.[10]	Гр. А. С. и П. С. Уваровы VIII вѣкъ до Р. Хр.[15]
E. Chantre . . . . . XV—V вѣка до Р. Хр.[11]	S. Reinach . . . . . VI вѣкъ до Р. Хр.[16]
O. Montelius . . . . . XIII вѣкъ до Р. Хр.[12]	O. Tischler . . . . . I вѣкъ до Р. Хр.[17]
R. Virchow . . . . . XI—X вѣка до Р. Хр.[13]	Н. П. Кондаковъ перв. (II–III) в. послѣ Р. Хр.[18]

Причину такого положенія нужно искать прежде всего въ томъ, что почти весь имѣющійся въ распоряженіи археологіи кавказскій матеріалъ прошелъ предварительно

---

[1]) J. de Morgan: Mission scientifique au Caucase (2 vol.). Paris. 1889.

[2]) Гр. И. Толстой и Н. Кондаковъ: Русскія древности, вып. III. СПБ. 1890.

[3]) В. Б. Антоновичъ: Дневникъ раскопокъ, веденныхъ на Кавказѣ въ 1879 г. Протоколы подготовительнаго Комитета V-го археолог. съѣзда въ Тифлисѣ. М. 1882.

[4]) Гр. А. С. Уваровъ: Къ какому заключенію о бронзовомъ періодѣ приводятъ свѣдѣнія о находкахъ бронзовыхъ предметовъ на Кавказѣ. Труды V археолог. съѣзда въ Тифлисѣ. М. 1881. Гр. П. С. Уварова: Могильники сѣв. Кавказа. Матеріалы по археологіи Кавказа, вып. VIII. М. 1900.

[5]) В. Ѳ. Миллеръ: Терская область. Матеріалы по археологіи Кавказа, вып. I. М. 1888.

[6]) Вообще литература о Кавказѣ очень обширна, но мало доступна, т. к. чрезвычайно разбросана по разнымъ изданіямъ. До 1874 г. она собрана у М. Міансарова: Bibliographia caucasica et transcaucasica, СПБ. 1874. Дальнѣйшая, въ значительной мѣрѣ, указана въ статьѣ В. М.: Кавказскій край, въ энциклопедическомъ словарѣ Брокгауза и Ефрона, СПБ., 1894, т. XIII-а, стр. 848. Болѣе новыя работы, спеціально по археологіи, отчасти приведены у В. А. Городцова: Бытовая археологія, М. 1910, стр. 312 и у J. Déchelette: Manuel d'archéologie, II, 1e partie, Paris. 1924, p. 66.

[7]) С. А. Жебелевъ: Введеніе въ археологію, ч. I, П-дъ, 1923, стр. 121, дано краткое содержаніе выпусковъ.

[8]) Тамъ же, стр. 112, краткій очеркъ издательской дѣятельности Комиссіи.

[9]) J. de Morgan: L'humanité préhistorique. P. 1921, p. 135, повторяетъ свое прежнее мнѣніе (Mission au Caucase, 1889).

[10]) В. А. Городцовъ: Бытовая археологія, М. 1910, стр. 284.

[11]) E. Chantre: Rech. anthrop. dans le Caucase, t. II, 1886, p. 217.

[12]) O. Montelius: Die Bronzezeit im Orient und in Griechenland. Archiv für Anthropologie. Zeitschrift für Naturgeschichte und Urgeschichte des Menschen. Brunswick. 1892, s. 16.

[13]) R. Virchow: Das Gräberfeld von Koban. Berlin. 1883, s. 124.

[14]) M. Hörnes: Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa. Wien. 1915, s. 430.

[15]) Гр. П. С. Уварова: Могильники сѣв. Кавказа. Матеріалы по археологіи Кавказа, вып. VIII, М. 1900, стр. 361.

[16]) S. Reinach: La représentation du galop dans l'art ancien et moderne. Revue archéologique, t. XXXVII, P. 1900, p. 251.

[17]) Матеріалы по археологіи Кавказа, вып. I, стр. 114.

[18]) Гр. И. Толстой и Н. Кондаковъ: Русскія древности, вып. III, СПБ. 1890, стр. 109 и слѣд.

черезъ руки скупщиковъ древностей или былъ пріобрѣтенъ за плату у мѣстныхъ жителей, сдѣлавшихъ изъ грабежа древнихъ могилъ весьма доходный промыселъ. Нѣтъ почти ни одного дневника или отчета, въ которомъ не говорилось бы о подобномъ ограбленіи, о систематическомъ или массовомъ разрушеніи мѣстными жителями памятниковъ древности. Поэтому-то почти всѣ кавказскія собранія и въ музеяхъ и у частныхъ лицъ представляютъ смѣсь случайно добытыхъ вещей изъ разныхъ могилъ и разныхъ эпохъ.

Однако, не малую роль въ столь печальномъ положеніи сыграла и малоопытность и даже неосторожность нѣкоторыхъ изслѣдователей, а часто и недостаточная продуманность производившихся здѣсь работъ. Кто бывалъ на Кавказѣ, знаетъ, какія трудности для археолога представляетъ разработка его почвъ. Благодаря особенностямъ горнаго рельефа, массѣ проточныхъ и талыхъ водъ, происходятъ постоянные оползни, перемѣщенія и обвалы верхнихъ слоевъ, отражающіеся и на положеніи и на сохранности заключенныхъ въ нихъ остатковъ старины. Очень часто весенніе потоки уносятъ на большое разстояніе различные предметы, вымытые изъ древнихъ и современныхъ могилъ, перемѣшивая ихъ. Если къ этому прибавить постоянныя, благодаря недостатку годной для культуры земли, запахиванія древнихъ кладбишъ и использованіе ихъ, по той же причинѣ, для помѣщенія новыхъ покойниковъ[1], то станетъ яснымъ, какая требуется осторожность и бдительность при подобной работѣ, когда легко встрѣтить на одномъ горизонтѣ или даже въ одной могилѣ погребенія разныхъ, часто раздѣленныхъ значительнымъ промежуткомъ времени, эпохъ и народностей.

Наиболѣе разительный примѣръ неосторожныхъ работъ даютъ раскопки у Суаргама,[2] когда въ теченіе одной только недѣли было вскрыто 36 могилъ-катакомбъ, расположенныхъ при томъ въ нѣсколько этажей, на глубинѣ отъ 2 до 12 аршинъ. Въ результатѣ изслѣдователь соединилъ весь добытый могильный инвентарь въ одно цѣлое и пріурочилъ его къ VII—VIII в. в. по Р. Х. на томъ только основаніи, что среди груды добытыхъ имъ предметовъ оказалось нѣсколько византійскихъ и сассанидскихъ монетъ. Остальныя 150 катакомбъ разворочены мѣстными жителями.

Сравнительно небольшое число научно-поставленныхъ раскопокъ и вещей, невызывающихъ сомнѣнія ни въ отношеніи ихъ мѣстонахожденія, ни по расположенію въ могилахъ, не могутъ сами по себѣ разсѣять глубокаго тумана, окутывающаго далекое прошлое Кавказа, и дать вполнѣ надежныя вѣхи для его хронологіи. Тѣмъ болѣе, что и до сихъ поръ остаются не опубликованными дневники нѣкоторыхъ раскопокъ.[3] Чисто археологическимъ путемъ, т. е. сравненіемъ типовъ могильныхъ предметовъ и другихъ признаковъ различныхъ некрополей Кавказа, возможнымъ оказалось установить лишь общее, въ настоящее время общепризнанное, положеніе, что одни могильники, какъ, напримѣръ, нижніе слои Кобани, болѣе древни, чѣмъ другіе, какъ Камунта, Голіатъ и т. д.

Гораздо больше, чѣмъ указанные факты относительной хронологіи, дало сравнительное изученіе Кавказскихъ древнихъ вещей съ предметами другихъ европейскихъ и азіатскихъ могильниковъ и находокъ. Конечно, аналогіи въ культурѣ двухъ народовъ еще не могутъ служить свидѣтельствомъ одновременности послѣднихъ, не говорятъ еще о сосуществованіи ихъ въ одномъ, хотя бы и продолжительномъ, періодѣ времени. Но, правильно примѣненный, сравнительный методъ въ значительной степени способ-

[1]) Матеріалы по археологіи Кавказа, в. VIII, стр. 4—7 и 95.

[2]) Матеріалы по археологіи Кавказа, в. VIII, стр. 111 и сл.

[3]) Какъ, напримѣръ, записки К. И. Ольшевскаго, хранившіяся въ частной библіотекѣ гр. А. С. Уварова, см. объ этомъ Мат. по арх. К-за, в. VIII, стр. 9.

ствовалъ установленію генезиса нѣкоторыхъ кавказскихъ формъ и выясненію исторіи взаимоотношеній древняго искусства Кавказа съ искусствомъ сосѣднихъ странъ. Примѣромъ чему можетъ служить разработка вопроса о бронзовыхъ обивкахъ нѣкоторыхъ кавказскихъ поясовъ.[1]

Наконецъ, обслѣдованіе предметовъ несомнѣнно привознаго происхожденія, обнаруживаемыхъ въ могилахъ и кладахъ Кавказа, открываетъ еще одинъ путь къ болѣе точной и опредѣленной фиксаціи этихъ памятниковъ. Разсѣянные по ущельямъ и горнымъ долинамъ, свидѣтели былыхъ торговыхъ и иныхъ связей, эти предметы ввоза являются наиболѣе надежными руководителями въ вопросахъ хронологіи. При этомъ, конечно, слѣдуетъ строго различать собственно чужеземныя вещи, которыя появились готовыми путемъ торговли, отъ тѣхъ мѣстныхъ, что сдѣланы въ подражаніе привозному образцу. При сужденіи о времени, къ которому могутъ быть отнесены тѣ или иныя погребенія и клады, заключающіе вмѣстѣ съ другими и указанныя привозныя вещи, всегда необходимо принимать въ расчетъ время, прошедшее между изготовленіемъ этихъ предметовъ на мѣстѣ, прибытіемъ ихъ на Кавказъ и положеніемъ въ могилу или кладъ. Архаичность ихъ типа, что относится также и къ подражательнымъ вещамъ, не можетъ еще служить доказательствомъ глубокой древности тѣхъ памятниковъ (могилъ, кладовъ), гдѣ онѣ обнаружены. Такимъ именно путемъ, на основѣ изслѣдованія бусъ, подвѣсокъ и амулетовъ, завезенныхъ греками, были установлены даты для нѣкоторыхъ могильниковъ Кавказа.[2] Таковъ матеріалъ и такъ шло его изученіе.

Кавказскія древности, пожалуй какъ никакой другой отдѣлъ отечественной археологіи, находятся въ тѣснѣйшей зависимости отъ состоянія нашихъ знаній прошлаго прилегающихъ странъ. Въ трехъ направленіяхъ прослѣживаются культурныя взаимодѣйствія древняго Кавказа. Но въ то время, какъ восточныя вліянія Сибири[3] и центральной Азіи[4] могутъ быть пока только констатированы и, за отсутствіемъ достаточнаго количества изысканій, не даютъ еще возможности опредѣленныхъ выводовъ и датировокъ,[5] воздѣйствія съ запада, со стороны Азовскаго и Чернаго морей, и съ юга изъ Малой Азіи уже, какъ отмѣчено выше, могутъ дать отправные пункты при изученіи кавказскаго матеріала. Пышный расцвѣтъ въ концѣ XIX и началѣ XX в. в. археологіи восточнаго Средиземноморья и странъ Передней Азіи обогатилъ науку обильнымъ и новымъ матеріаломъ.[6] Усовершенствовались, утончились и уточнились и самые методы археологическаго изслѣдованія. При свѣтѣ добытыхъ такимъ путемъ новыхъ данныхъ иначе рисуются и кавказскія древности. И если въ этомъ отношеніи имѣютъ большое значеніе новыя изслѣдованія по исторіи античнаго міра вообще,[7] то работы въ области скиѳологіи,[8] открытія и изысканія въ М. Азіи, все болѣе и болѣе выясняющія между-

---

[1]) Б. В. Фармаковскій: Архаическій періодъ въ Россіи. Матеріалы по археологіи Россіи № 34, П-дъ 1914, стр. 37. Тамъ же указана литература вопроса.

[2]) В. Ѳ. Миллеръ: Терская область. Матеріалы по археологіи Кавказа, в. I, М. 1888, стр. 98, 113.

[3]) Вс. Ѳ. Миллеръ: Терская область. Мат. по арх. К-за, в. I, стр. 107. Гр. И. Толстой и Н. Кондаковъ: Русскія древности, вып. III, стр. 41, 67, 68, 108.

[4]) Гр. И Толстой и Н. Кондаковъ указ. соч. стр. 66, 120. Л. Нидерле: Человѣчество въ доисторическія времена. Пер. подъ ред. Д. Н. Анучина, М. 1897, стр. 330.

[5]) O. M. Dalton: The Treasure of the Oxus. London. 1905. В. А. Городцовъ: Бытовая археологія. М. 1910, стр. 193 и 196. Тамъ же приведена соотвѣт. рус. литер. Ellis H. Minns: Scythians and Greeks. Cambridge. 1913, стр. 241 и 254.

[6]) С. А. Жебелевъ: Введеніе въ археологію, ч. I, П—дъ, 1923, стр. 54.

[7]) А. Михаэлисъ: Художественно-археологическія открытія за сто лѣтъ, подъ ред. В. К. Мальмберга, М. 1913; также у С. А. Жебелева въ I ч., стр. 32 и сл., 58 и сл.

[8]) E. H. Minns указанное сочиненіе.

народную роль и значеніе тѣхъ самостоятельныхъ культуръ, что называютъ теперь аллородійскими,[1] ставятъ на очередь вопросъ о пересмотрѣ всего кавказскаго матеріала.

*

Настоящій очеркъ касается лишь одного маленькаго отдѣла древнихъ кавказскихъ вещей — фибулъ, и то не всѣхъ, а только древнѣйшихъ фибулъ сѣв. Кавказа. Исходя

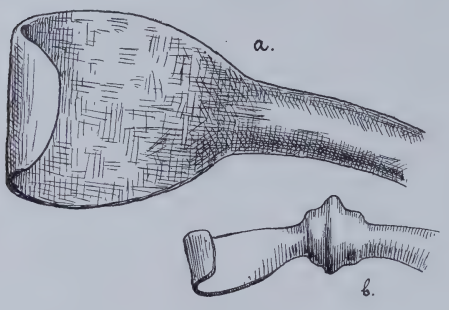


Рис. 1.
а) Пріемникъ дуговой фибулы изъ казбекскаго клада въ нат. величину. с) Пріемникъ такой же фибулы съ бортикомъ изъ Кобани.

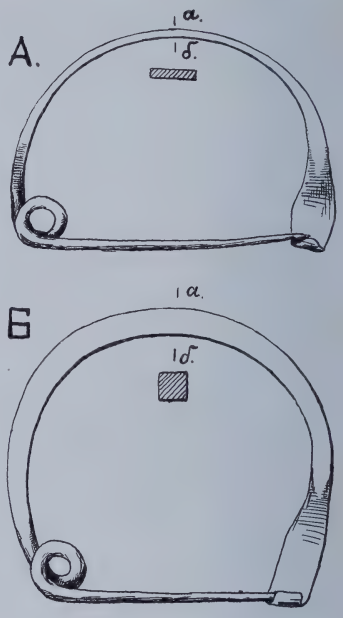


Рис. 2
Поперечный разрѣзъ *(а—б)* дуговыхъ фибулъ съ плоской *(А)* и съ квадратной *(Б)* дужкой.

изъ ихъ конструкціи, всѣ эти фибулы могутъ быть сведены въ три серіи или ряда въ зависимости отъ наличія, формы и взаимоотношенія ихъ основныхъ частей. Такимъ образомъ можно различать фибулы: 1) собственно дуговыя, 2) шарнирныя и 3) зооморфныя. Матеріаломъ для всѣхъ трехъ категорій служила бронза и только 1 экземпляръ дуговой формы изъ Архона сдѣланъ изъ желѣза (Мат. по арх. К-за, в. VIII, стр. 334).

Дуговыя фибулы представляются цѣльнолитыми, всѣ ихъ части составляютъ только видоизмѣненія одного и того же цѣльнаго куска бронзоваго отрѣзка, одинъ конецъ котораго, путемъ сплющиванія и загиба, превращенъ въ пріемникъ для иглы, остальная часть, изогнутая на подобіе дуги, переходитъ при помощи завитка пружины въ иглу.

Размѣры фибулъ этой серіи колеблятся отъ самыхъ маленькихъ, имѣющихъ 2 см. въ вышину и 2,5 см. въ ширину, до крупныхъ экземпляровъ въ 22,3 см. шириной (рис. 1[a]). Наиболѣе простые экземпляры (табл. II. рис. 1 и 2) имѣютъ нѣсколько пониженную (уплощенную) дужку, у которой ширина, т. е. разстояніе отъ пріемника иглы до спирали, превышаетъ вышину арки. Пріемникъ у нихъ узкій, еще недостаточно выдѣлившійся изъ тѣла фибулы. Но у большинства и арка высокая и вполнѣ ясно развитой иглодержатель (табл. II рис. 3—12).

[1]) М. И. Ростовцевъ: Эллинство и иранство на югѣ Россіи. П—дъ. 1918, также M. Rostovtzeff: Iranians and Greeks in South Russia, Oxford. 1922.

Дуга этихъ фибулъ въ поперечномъ разрѣзѣ даетъ чаще всего кругъ или овалъ, рѣже квадратъ, или дѣлается плоской (рис. 2.) Въ послѣднихъ двухъ случаяхъ изгибъ производится или на грань или на ребро (рис. 3.). Иногда средняя часть дужки дѣлалась вздутой — утолщалась (табл. III, рис. 19).

Пружина всегда образована однимъ спиральнымъ завиткомъ проволоки, переходящей въ иглу.

По формѣ пріемника и дуги фибулы разсматриваемаго ряда можно подраздѣлить на три типа:

I — съ узкимъ пріемникомъ и слегка пониженной дугой,
II — съ широкимъ пріемникомъ и высокой дугой,
III — съ широкимъ пріемникомъ и утолщенной (вздутой) дугой (піявковидныя).

Многія изъ фибулъ этой серіи совершенно лишены всякихъ украшеній. Но тамъ, гдѣ таковыя имѣются, можно замѣтить въ общемъ четыре пріема орнаментаціи.

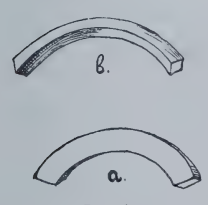


Рис. 3.
Изгибъ дуги *a)* на грань и *b)* на ребро.

Первый сводится къ небольшому измѣненію толщины дуги или въ серединѣ или только по краямъ. Иногда это дѣлается съ помощью продольныхъ реберъ (табл. II, рис. 6), отчего дуга пріобрѣтаетъ грубый, массивный видъ. Чаще дуга покрывается, особенно у концовъ, толстыми кольцевидными валиками (табл. II, рис. 4), особыми бортиками (рис. 1[b]) и крестообразными утолщеніями (табл. II, рис. 5). У нѣкоторыхъ фибулъ поверхность дуги оживлена бусовидными выпуклинами (табл. II, рис. 9—12), иногда тонко раздѣланными (табл. II, рис. 12).

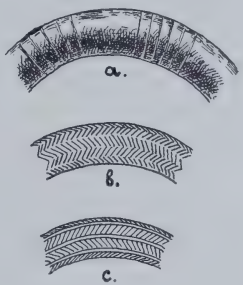


Рис. 4.
Украшенія дуги *a)* кольцами, *b)* и *c)* „ёлочкой".

Второй способъ украшенія состоитъ въ нанесеніи на дугу насѣчкой или гравировкой довольно простого геометрическаго орнамента въ видѣ „елочекъ" (рис. 4[b, c]) или въ видѣ размѣщенныхъ группами колецъ (рис. 4[a]). Сюда же можно отнести украшеніе граненой поверхности дуги группами точекъ, расположенныхъ треугольниками (табл. III, рис. 14), и выведенную пунктиромъ на пріемникѣ свастику.[1]

Очень часто украшались дуговыя фибулы винтообразной завивкой всей поверхности дуги (табл. III, рис. 23), рѣже винтообразной накладкой изъ отдѣльной проволоки (табл. III, рис. 24).

Наконецъ, присоединяли къ фибулѣ, въ цѣляхъ ея украшенія, различныя добавочныя части въ видѣ цѣпочекъ, привѣсокъ и головокъ животныхъ (таб. II, рис. 11, т. III, р. 20—22).

Распредѣленіе этого несложнаго запаса орнаментальныхъ мотивовъ по типамъ дуговой фибулы видно изъ слѣдующей таблицы:

[1]) Гр. П. С. Уварова: Могильники сѣв. Кавказа. Мат. по арх. Кавказа, вып. VIII, стр. 141.

Типы	Пріемы украшенія								
	Измѣненіе толщины дуги		Геометрич. орнаментъ.			Винтъ		Добавочныя части	
I.	—	—	+	—	—	—	+	+	—
II.	+	⊕	+	⊕	⊕	⊕	+	+	+
III.	+	—	+	—	—	—	—	—	+
виды украшеній	валики и бортики	бусы	ёлочка	кольца	точки	завивка дуги	накладная проволока	привѣски	головки животныхъ

Геометрическій мотивъ „ёлочки“ встрѣчается у всѣхъ трехъ типовъ, но другіе элементы распредѣляются между ними неодинаково. Изъ нихъ четыре — бусовидный, кольцевой, точечный и завивка дуги — свойственны только второму.

Нѣкоторые экземпляры описываемыхъ формъ сохранили слѣды древнихъ поломокъ и тогда же произведенныхъ починокъ.[1] Такая починка производилась особымъ наплывомъ металла, или же путемъ механическаго соединенія отломавшейся части съ цѣлымъ.[2] Въ послѣднемъ случаѣ обѣ части сломанной фибулы сцѣплялись то маленькой накладной муфтой, крѣпко ихъ сжимавшей, то кольцами спирали.

Дуговыя фибулы найдены въ большомъ количествѣ. Извѣстны и случайныя находки отдѣльныхъ экземпляровъ, и значительныя скопленія ихъ въ кладахъ, и, наконецъ, встрѣчены онѣ въ огромномъ числѣ въ могилахъ, иногда до 8 штукъ у одного костяка.[3] Сомнѣваться, поэтому, въ массовой мѣстной ихъ фабрикаціи не приходится. Но зато, всѣ вопросы, связанные съ происхожденіемъ этой фибулы на Кавказѣ, остаются до сихъ поръ открытыми. О томъ, когда появилась фибула въ обиходѣ кавказскаго населенія, каковъ генезисъ ея формы, когда началась мѣстная ея выработка — обо всемъ этомъ въ научной литературѣ высказывались самыя разнообразныя мнѣнія. Обычно пріурочиваніе къ опредѣленному времени появленія фибулы на Кавказѣ стоитъ въ зависимости отъ взглядовъ автора на древность кобанскаго некрополя, гдѣ подобныя фибулы были обнаружены въ наибольшемъ количествѣ, и бронзы котораго въ свое время больше всего привлекли къ себѣ вниманіе. Какъ уже было указано выше, мнѣнія изслѣдователей о времени существованія прославленнаго могильника рѣзко разошлись. Въ одномъ сходятся всѣ, непосредственно работавшіе на Кавказѣ или лично осматривавшіе мѣста раскопокъ: какъ Кобань, такъ и другіе некрополи, заключаютъ въ себѣ могилы разной древности — во-первыхъ, а во-вторыхъ — нижніе слои кобанскаго могильника являются наиболѣе древними. Въ этихъ-то нижнихъ, признаваемыхъ за самые древніе, слояхъ Кобани встрѣчены погребенія, содержащія дуговыя фибулы и при томъ уже въ большомъ количествѣ.

Еще первые изслѣдователи кобанскаго некрополя E. Chantre[4] и R. Vichrow[5] искали для его фибулъ аналогій на западѣ и проводили параллели съ формами Италіи и средней Европы. Впослѣдствіи вернулся къ этому Dr Wilke[6], сопоставляя ихъ съ

[1]) Матер. по арх. Кавказа, в. VIII, стр. 55.

[2]) 1 экземпляръ въ Москов. Истор. Музеѣ.

[3]) Матеріалы по арх. Кавказа, в. VIII, стр. 54.

[4]) E. Chantre: Recherches anthropologiques dans le Caucase. L. 1885, t. II, p. 67.

[5]) R. Virchow: Das Gräberfeld von Koban. Berlin, 1883. S. 26.

[6]) Dr Wilke: Archäologische Parallelen aus dem Kaukasus und den unteren Donauländer. Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, 1904. S. 40.

одной фибулоій, найденной въ Венгріи. А между тѣмъ, наибольшее родство можно установить лишь съ древними типами Греціи.

Какъ показываютъ таблицы O. Montelius'a[1], развитіе италійскихъ формъ въ отношеніи пріемника шло въ сторону увеличенія его ширины за счетъ высоты, что привело въ концѣ концовъ къ превращенію пріемника въ длинную трубкообразную лодочку, какъ это видно на рис. 5 А. Въ Греціи[2] пріемникъ, наоборотъ, съ самаго начала остается высокимъ и, увеличиваясь со временемъ въ ширину, превращается въ пластинку (рис. 5 Б), покрывавшуюся разнообразнымъ орнаментомъ, очень часто свастикой. Кавказскія фибулы даютъ послѣдній типъ развитія (рис. 5 В). Пріемникъ у ихъ остается все время высокимъ и широкимъ, принимая иногда ту же подтреугольную форму (табл. III, рис. 23), что и у греческихъ[3], хотя и не достигаетъ той ширины, но зато также украшается иногда изображеніемъ свастики[4].

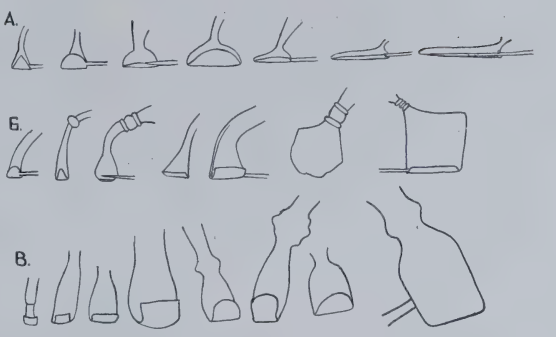


Рис. 5.
Развитіе пріемника у дуговыхъ фибулъ *А)* Италіи, *Б)* Греціи, *В)* Кавказа.

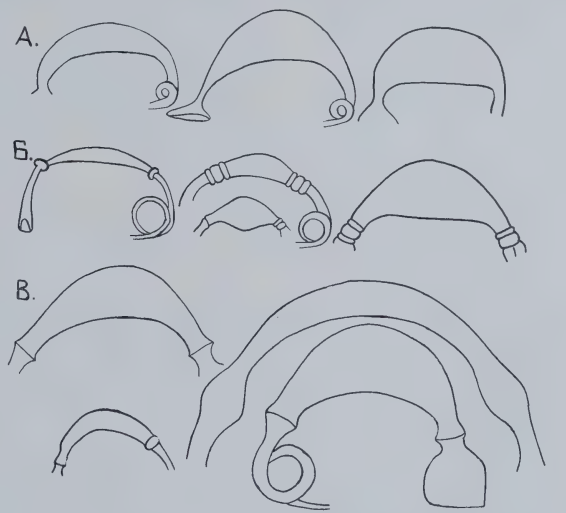


Рис. 6. Профиля дужекъ у фибулъ *А)* Италіи, *Б)* Греціи, *В)* Кавказа.

Дуга греческихъ фибулъ очень рано утолщается (вздувается) по серединѣ, придавая имъ пьявковидную форму[5], что наблюдается и у кавказскихъ (табл. III, рис. 19). Столь обычное у греческихъ формъ помѣщеніе у краевъ дуги вздутій и утолщеній[6] (валиковъ, бортиковъ и т. п.) имѣется и у описываемыхъ кав-

[1]) O. Montelius: Die älteren Kulturperioden im Orient und in Europa. I. Die Methode. St. 1903. S. 45, fig. 140—150.

[2]) O. Montelius: La Grèce préclassique. I. St. 1924, pl. 18—24; также указанное выше сочиненіе, стр. 52, рис. 177—181 и стр. 53, рис. 182—188.

[3]) O. Montelius: указ. соч. табл. 19, рис. 1 и 6.

[4]) Матеріалы по археологіи Кавказа, вып. VIII, стр. 141.

[5]) O. Montelius: Указ. соч.

[6]) Тамъ же.

казскихъ фибулъ (рис. 6, Б и В). Наконецъ, и орнаментація дуги помощью бусовидныхъ украшеній свойственна тѣмъ и другимъ (рис. 7, № 4 и 5 ср. табл. II, рис 9—12).

Такимъ образомъ, сходство древне-греческихъ и древне-кавказскихъ дуговыхъ фибулъ простирается не только на ихъ общую конструкцію, но идетъ значительно глубже, охватывая формы пріемника, дуги и пріемы орнаментаціи. Но въ то же время кавказскія формы вполнѣ сохраняютъ свой особый мѣстный характеръ, выражающійся въ своеобразныхъ пропорціяхъ отдѣльныхъ частей, въ отношеніяхъ ихъ другъ къ другу и въ часто преувеличенно-варварскихъ размѣрахъ, обусловленныхъ, вѣроятно, той одеждой горцевъ изъ сукна, войлока или мѣховыхъ шкуръ, которая нуждалась въ грузной и массивной застежкѣ. Иначе говоря, мы имѣемъ здѣсь дѣло съ мѣстнымъ варварскимъ воспроизведеніемъ привозныхъ образцовъ. Въ пользу того, что дуговая

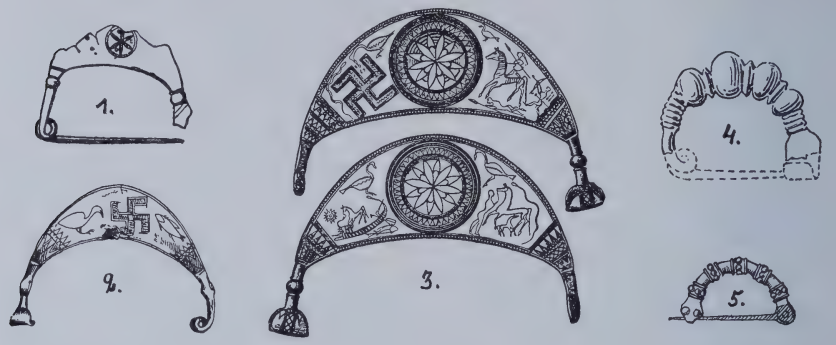


Рис. 7.
Греческія фибулы (по O. Montelius'y): 1. Беотія, 2. Ѳивы, 3. Ѳисбы, 4. Врокастро, 5. Аркадія.

фибула, какъ таковая, т. е. какъ извѣстное усовершенствованіе въ одеждѣ, является для Кавказа позаимствованіемъ, говорятъ еще и слѣдующія обстоятельства. Всѣ три, выдѣленные выше, типы этой фибулы встрѣчаются одновременно въ однѣхъ и тѣхъ же могилахъ, и именно въ древнѣйшихъ нижнихъ слояхъ Кобани[1]. Поэтому нельзя говорить о какой-либо мѣстной эволюціи этой формы, о смѣнѣ во времени ея типовъ. Во-вторыхъ, дуговая фибула на Кавказѣ, несмотря на очень долгое существованіе, о чемъ рѣчь будетъ ниже, не дала никакихъ производныхъ формъ, а была сразу замѣщена сравнительно сложными и поздними западно-европейскими типами[2]. Наконецъ, ей такъ и не удалось вытѣснить особой булавки съ отверстіемъ, служившей для той же цѣли скалыванія одеждъ и представляющей, несомнѣнно, болѣе примитивную форму застежки. Подобныя булавки находятся одновременно съ дуговой фибулой и обнаруживаютъ значительное разнообразіе формъ[3].

Географическое распространеніе находокъ дуговыхъ фибулъ, какъ кажется, указываетъ и тѣ пути, которыми фибула проникла на Кавказъ. Массовыя находки сдѣланы на сѣв. Кавказѣ, тогда какъ къ югу отъ главнаго хребта ихъ извѣстно мало, и въ большинствѣ случаевъ это — единичные случайно-найденные экземпляры. Область распространенія дуговой фибулы на сѣв. Кавказѣ охватываетъ значительный раіонъ

[1]) Матеріалы по археологіи Кавказа, вып. VIII, табл. XXXI, рис. 5—8 и табл. XXXII, рис. 1—9.
[2]) Тамъ же, стр. 193.
[3]) Тамъ же, стр. 10 и табл. XXII, рис. 3—6; XXVIII, рис. 5; XXIX, рис. 2, 4.

Рис. 8. КАРТА КАВКАЗА.

въ предѣлахъ Нальчикскаго, Владикавказскаго, Аргунскаго и Грозненскаго округовъ Терской области, отъ г. Пятигорска (с. Каррасъ [1]) на сѣверѣ, до станціи Казбекъ [2] военно-грузинской дороги на югѣ. Начиная съ Чегемскаго ущелья [3] въ Кабардѣ, тянется непрерывный рядъ находокъ по Тереку и его притокамъ, проникая далеко вглубь горныхъ долинъ-ущелій Осетіи и далѣе на востокъ въ Чечнѣ. По направленію съ запада находки извѣстны изъ долины р. Уруха въ Дигоріи (Задалискъ [4], Кумбулта [5], Рутха [6], Фаскау [7], Голіатъ [8]), по р. Ардону въ Нардскомъ ущельѣ (Архонъ [9]), въ Куртатіи по Фіагъ-дону и его притокамъ (Корца [10]), по Тереку и прилегающимъ къ нему ущельямъ въ Тагауріи (Кобань [11], Чми [12], Стефанъ-Цминда [13]). Далѣе на востокъ — въ Чечнѣ по р. Аргуну (ст. Воздвиженская [14]) и въ Ичкеріи по р. Гумсу (Куренъ-Бекой [15]), въ Аксаевскомъ ущельѣ (Гордали [15]).

Къ югу отъ Кавказскаго хребта дуговыя фибулы извѣстны изъ немногихъ мѣстъ и въ небольшомъ количествѣ: въ Гуріи у Чурукъ-Цихе [16], въ Самтавро [17] подъ Мцхетомъ, у Шайтанъ-Тага, [17] у Мусціери. [17]

Нанесенныя на карту (рис. 8), эти находки даютъ тѣ самыя пути, которыми обычно проникали сюда предметы греческой торговли. Одинъ изъ этихъ путей отмѣченъ въ частности, В. Ѳ. Миллеромъ для бусъ и подвѣсокъ, находимыхъ съ одной стороны въ могильникахъ Кабарды, Осетіи и Чечни, а съ другой на мѣстахъ греческихъ колоній с.-в. части Причерноморья. [18] Наиболѣе удобная и доступная дорога въ эти отдаленныя и замкнутыя мѣстности шла, по его мнѣнію, вверхъ по Кубани и далѣе по притокамъ Кумы и Терека. Но не исключена возможность проникновенія сюда греческихъ товаровъ и другимъ, болѣе короткимъ путемъ черезъ перевалы, около которыхъ особенно густо сосредоточены мѣста находокъ (см. карту).

Колонизація греками черноморскихъ побережій, какъ извѣстно, началась въ VIII ст. до Р. Х. [19] Въ то время появляются ихъ рыбачьи поселенія и небольшія факторіи на южномъ, анатолійскомъ берегу. Въ слѣдующемъ VII ст. тамъ уже существуютъ значительные торговые города (Синопъ, Трапезундъ и др.) и въ то же время начинается заселеніе сѣв. Причерноморья, главнымъ образомъ въ устьяхъ его большихъ рѣкъ. Въ VI в. и здѣсь также выростаютъ торговые и промышленные центры, поставлявшіе свои и чужія издѣлія на сосѣдній варварскій рынокъ. Для Кубани и прилегающаго къ ней сѣв. Кавказа имѣли наибольшее значеніе и оказывали на нихъ наибольшее вліяніе два города Фанагорія и Пантикапей. Точная дата ихъ основанія не-

[1]) Москов. Истор. Музей, залъ 5.
[2]) Матеріалы по археологіи Кавказа, вып. VIII, стр. 141.
[3]) То же, вып. I, стр. 86, табл. XXIV, рис. 31.
[4]) То же, вып. VIII, стр. 193.
[5]) Тамъ же, стр. 218.
[6]) Тамъ же, стр. 246.
[7]) Тамъ же, стр. 273.
[8]) Тамъ же, стр. 289.
[9]) Тамъ же, стр. 335.
[10]) Тамъ же, стр. 178.
[11]) Тамъ же, стр. 54.
[12]) Тамъ же, стр. 115.
[13]) Тамъ же, стр. 141.
[14]) То же, вып. I, стр. 101.
[15]) Тамъ же, стр. та же.
[16]) Dr. Wilke: Archäologische Parallelen aus dem Kaukasus und den unteren Donauländer. Zeitschrift für Ethnologie. Berlin. 1904, стр. 40.
[17]) Тамъ же.
[18]) В. Ѳ. Миллеръ: Терская область. Мат. по арх. Кавказа, в. I, стр. 97, 98, 113.
[19]) E. Minns: Scythians and Greeks. Cambrige. 1913, стр. 439.

извѣстна, но, вѣроятно, это произошло нѣсколько позже, чѣмъ была основана Ольвія возникшая въ половинѣ VII ст. до Р. Х.[1]

Если можно думать, что именно эти колоніи были главными поставщиками греческихъ издѣлій и всякаго рода вліяній, то все же не слѣдуетъ недооцѣнивать значенія и греческихъ колоній сухумско-батумскаго побережья (Діоскурія, по Фазису и т. п.).

Наиболѣе древніе предметы греческаго архаическаго искусства, извѣстные изъ Ольвіи и могилъ Кіевской и Подольской губ., относятся къ VII в. до Р. Х., т. е. къ началу греческой колонизаціи на сѣв. Причерноморьи.[2] Поэтому и проникновеніе въ далекія, малодоступныя ущелья Кавказа греческихъ предметовъ, а въ томъ числѣ и фибулъ, послужившихъ прототипомъ кавказскимъ формамъ, едва ли можно относить ко времени ранѣе появленія указанныхъ колоній и городовъ, а начало мѣстнаго производства, принимая во вниманіе отчужденность и бытовой консерватизмъ горныхъ народовъ, могло начаться еще позднѣе, вѣроятно, еще на столѣтіе ближе къ нашей эрѣ. По крайней мѣрѣ, всѣ тѣ немногія, болѣе или менѣе достовѣрныя, свидѣтельства, что имѣются въ настоящее время, говорятъ о значительно болѣе позднемъ существованіи дуговой фибулы на Кавказѣ. Сюда, прежде всего, относится, такъ называемый, Казбекскій кладъ.

Въ 1877 г. Г. Д. Филимоновъ на военно-грузинской дорогѣ, около станціи Казбекъ, при проведеніи пробной траншеи нашелъ „твердую металлическую массу скученныхъ вещей, сложенныхъ въ серебряную чашу, перевязанную цѣпочками, мѣдный горшокъ, тоже наполненный вещами и еще два мѣдныхъ кувшина, плотно прилегающихъ другъ къ другу и обмотанныхъ цѣпями".[3]

Находка, какъ она описана Г. Д. Филимоновымъ, и судя по полному совпаденію нѣкоторыхъ ея фибулъ съ фибулами изъ трехъ смежныхъ, нетронутыхъ грабителями могилъ, открытыхъ позднѣе на томъ же мѣстѣ,[4] не вызываетъ сомнѣнія ни въ древнемъ происхожденіи самаго клада, ни въ томъ, что кладъ этотъ не былъ потревоженъ во время своего долгаго пребыванія въ землѣ. Вещи клада разнаго происхожденія и разнаго времени. Вѣроятно, это — собраніе вещей, пріобрѣтенныхъ какимъ-нибудь древнимъ торговцемъ и имъ же зарытыхъ въ безопасномъ мѣстѣ, свидѣтельствующее, однако, объ ихъ одновременномъ сосуществованіи. Среди вещей для нашихъ цѣлей наибольшій интересъ имѣютъ 22 дуговыхъ фибулы, два мѣдныхъ кувшина и серебряная чаша.

Дуговыя фибулы (9 больш. размѣра, 6 средн. и 6 мал.) принадлежатъ ко второму изъ описанныхъ выше типовъ. Оба мѣдныхъ кувшина сильно испорчены и представляютъ бутылко-образныя фляги съ узкимъ высокимъ горломъ, заканчивающимся раструбомъ (рис. 9). Бока сосудовъ нѣсколько вдавлены и были украшены съ одной стороны впадиной и кругомъ, а съ другой звѣриными изображеніями, сохранившимися въ видѣ двухъ небольшихъ обломковъ. Обломокъ украшенія перваго сосуда (рис. 10, a) даетъ изображеніе рыбы, трехъ оконечностей ногъ однокопытнаго животнаго и нѣсколько пересѣкающихся пунктирныхъ линій между ними. На второмъ (рис. 10, b) изображена высокая грудь, часть туловища и двѣ ноги тоже однокопытнаго животнаго, тѣло котораго покрыто правильно расположенными линіями и завитками, выполненными пунктиромъ. Гр. П. С. Уварова ставитъ эти оба рисунка въ связь съ изображеніями на одномъ кобан-

[1]) Тамъ же, стр. 569.

[2]) Б. В. Фармаковскій: Архаическій періодъ въ Россіи. Матер. по арх. Россіи, № 34, П-дъ, 1914, стр. 17, 19.

[3]) Г. Д. Филимоновъ: О доисторической культурѣ въ Осетіи. Протоколы засѣданій комиссіи по устройству антроп. выставки Имп. Общ. Люб. Ест. Антр. и Этн., № 20, М. 1878, стр. 41. Также, Мат. по арх. К-за, в. VIII, стр. 139.

[4]) Матеріалы по арх. Кавказа, в. VIII, стр. 152 и ср. рис. 145, 149 съ табл. LXVIII, 3,

скомъ топорѣ[1] изъ собранія R. Virchow'a и на обломкахъ бронзовыхъ поясныхъ пластинокъ[2] того же происхожденія въ Эрмитажѣ и Москов. Истор. музеѣ. Однако, трудно согласиться съ подобнымъ сопоставленіемъ. На кобанскомъ топорѣ совсѣмъ нѣтъ звѣриныхъ изображеній, а лишь человѣческая фигура и двѣ змѣи. А на поясахъ Эрмитажа и Истор. музея, хотя и представлены звѣри, но иного вида, чѣмъ здѣсь. Точно также нѣтъ сходства ни въ композиціи, ни въ мотивахъ, ни въ трактовкѣ фигуръ. Вообще говоря, весь стиль вещей, на которыя указываетъ гр. П. С. Уварова, иной, чѣмъ то, что имѣется на казбекскихъ фрагментахъ. Въ частности, истолкованіе рисунка на второмъ кувшинѣ, какъ изображенія какого то фантастическаго и при томъ крылатаго звѣря[3], тоже вызываетъ сомнѣніе. Съ подобнымъ предположеніемъ возможно было бы согласиться только въ томъ случаѣ, если считать за крыло покрытую пунктирными параллельными линіями часть туловища животнаго, а точечную линію впереди его принять за начало шеи. Однако, для подобнаго утвержденія нѣтъ рѣшительно никакихъ основаній. При детальномъ сличеніи обоихъ фрагментовъ ясно видно, что древній мастеръ не пользовался пунктиромъ для обозначенія границы тѣла изображаемыхъ имъ звѣрей. И концы ногъ, и рыбы на первомъ обломкѣ, и туловище, включая и покрытую точечными линіями его часть, на второмъ, всѣ обведены сплошнымъ контуромъ, непрерывной линіей. Точечныя же линіи на обоихъ рисункахъ служатъ, видимо, для изображенія предметовъ, постороннихъ для тѣла животнаго (пунктиръ на первомъ рисункѣ) или отчасти для подчеркиванія анатомическихъ деталей (трактовка плеча на второмъ), подобно штриховкѣ на рыбахъ. Подобные пріемы можно указать на нѣкоторыхъ вещахъ греческой работы. Такъ на извѣстной вазѣ Fauvel'я въ Луврѣ[4] находится изображеніе лошади съ длинной, свѣшивающейся спереди уздой, выведенной точечной линіей (рис. 11). Такъ же обозначена узда на горлышкѣ одной вазы изъ Аѳинъ и на стѣнкѣ другой изъ Эгины[5]. Во всѣхъ указанныхъ случаяхъ пунктиромъ изображены и разные другіе, посторонніе для животнаго, предметы. Условная орна-

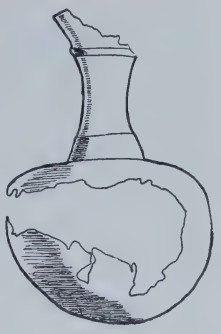


Рис. 9.
Профиль мѣднаго кувшина (1/5) изъ казбекскаго клада.

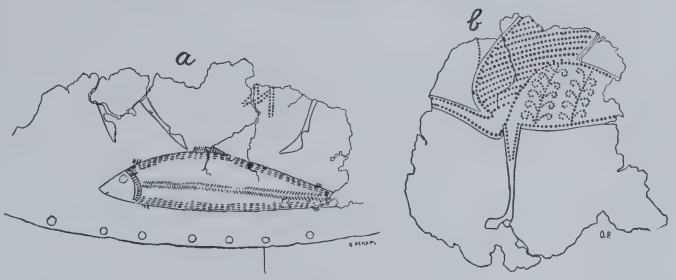


Рис. 10.
Изображенія на бокахъ казбекскихъ кувшиновъ (Гр. П. С. Уварова).

[1]) Матеріалы по арх. Кавказа, в. VIII, стр. 20, рис. 23—25.
[2]) Тамъ же, стр. 36, рис. 39—40 и стр. 37, рис. 41.
[3]) Матеріалы по арх. Кавказа, в. VIII, стр. 141.
[4]) E. Pottier: Catalogue des vases antiques. 1e partie, Paris, 1896, p. 235, N. 514.
[5]) H. Schaal: Griechische Vasen. F./M. 1923, стр. 17, рис. 4 и табл. 1 рис. с.

UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

ментика на самомъ тѣлѣ животнаго второго казбекскаго сосуда находитъ аналогію въ такихъ же условныхъ покровахъ или уборахъ на лошадяхъ въ эпоху геометрическаго и ранне-аттическаго стиля[1], а пунктирные завитки на тѣлѣ того же животнаго аналогичны подобнымъ волютнымъ завиткамъ кипрской вазы Британскаго музея[2] и одной амфоры изъ Мелоса[3]. Сама форма животнаго съ подтянутымъ животомъ и крутой грудью такая же, какъ и у лошади, изображенной на беотійскихъ фибулахъ (рис. 12)[4]. Правая нога животнаго высоко поднята — поза, въ которой изображалась лошадь и въ греческомъ искусствѣ до позднаго времени, какъ это видно на одной мѣдной монетѣ Каркинита[5]. Поэтому однокопытныя животныя разсматриваемыхъ сосудовъ, всего вѣроятнѣе, могутъ быть истолкованы, какъ изображенія именно лошадей: скачущей на первомъ рисункѣ и покрытой условно изображенной попоной съ остаткомъ длинной, свободно висящей, узды (точечная линія впереди, вверху) на второмъ. Рыбы, какъ орнаментальный мотивъ, весьма обычное украшеніе на греческихъ вещахъ и часто встрѣчаются въ комбинаціи съ изображеніемъ лошади[6]. Запасъ наблюдаемыхъ на казбекскихъ фрагментахъ орнаментальныхъ формъ, такимъ образомъ, совершено совпадаетъ съ тѣмъ, что имѣется въ орнаментикѣ архаическихъ греческихъ сосудовъ. Неудовлетворительное состояніе самихъ обломковъ не даетъ возможности войти въ болѣе детальное разсмотрѣніе обѣихъ композицій, но, если даже между послѣдними чувствуется разница во времени возникновенія, то во всякомъ случаѣ, ихъ греческое происхожденіе несомнѣнно, а то, что обѣ онѣ помѣщены на тождественныхъ сосудахъ, показываетъ, что онѣ выполнялись далеко отъ культурнаго центра, въ глуши, гдѣ какъ это обыкновенно бываетъ, одновременно живутъ отзвуки и моды различныхъ эпохъ. Трактовка рыбъ, съ экспрессіей переданное движеніе первой лошади и смѣлый, твердый рисунокъ второй, какъ будто, указываютъ на время, когда чисто геометрическая абстракція ранняго греческаго искусства отошла уже въ прошлое, а потому сосуды эти могутъ быть отнесены къ самому концу VII или даже началу VI в. в. до Р. Х., т. е. ко времени, когда уже существовали греческія колоніи въ с.-в. углу Чернаго моря и когда еще указанные мотивы и образы были распро-

Рис. 11.
Деталь луврской вазы, добытой Fauvel'емъ

---

[1]) M. Hörnes: Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa, Wien, 1915, S. 10, Fig. 1 und 6; также у Б. В. Фармаковскаго: Архаич. періодъ въ Россіи. Мат. по арх. Россіи, № 34. П-дъ 1914.

[2]) Corpus vasorum antiquorum. Great Britain. British Museum by A. H. Smith. L. 1925, fas 1. Br. Mus. II C. b. pl. 7, fig. 4.

[3]) Perrot et Chipiez: Histoire de l'art. t. IX, p. 475, fig. 236; t. X, p. 40, fig. 27; t. III, p. 746—747, figure 537.

[4]) A. Furtwängler: Bronzi antici provenienti dalla Grecia. Kleine Schriften, I, München, 1912, S. 433—445, Taf. 13. O. Montelius: Die älteren Kulturperioden. I. Die Methode, St. 1903, S. 53, abb. 183.

[5]) Гр. И. Толстой и Н. Кондаковъ: Русскія древности, в. II. СПБ. 1882, стр. 16, рис. 12.

[6]) A. Furtwängler указан. соч. Pericle Ducati: Storia della ceramica greca. Fir. 1922, стр. 55, рисунокъ 44.

странены въ самой метрополіи[1]. Форма казбекскихъ кувшиновъ не греческая, варварская, вызванная, очевидно, мѣстными потребностями. Вѣроятно, это были фляги, подвѣшивавшіяся къ поясу и въ такомъ видѣ носившіяся горцами. Наличіе греческой орнаментаціи заставляетъ отнести ихъ къ разряду тѣхъ специфическихъ предметовъ, которые или вырабатывались на внѣшній рынокъ ремесленниками греческихъ городковъ Причерноморья, или если и изготовлялись мѣстными мастерами, то по моделямъ, вышедшимъ оттуда. Подобное соединеніе чужого орнамента и мѣстной формы можно

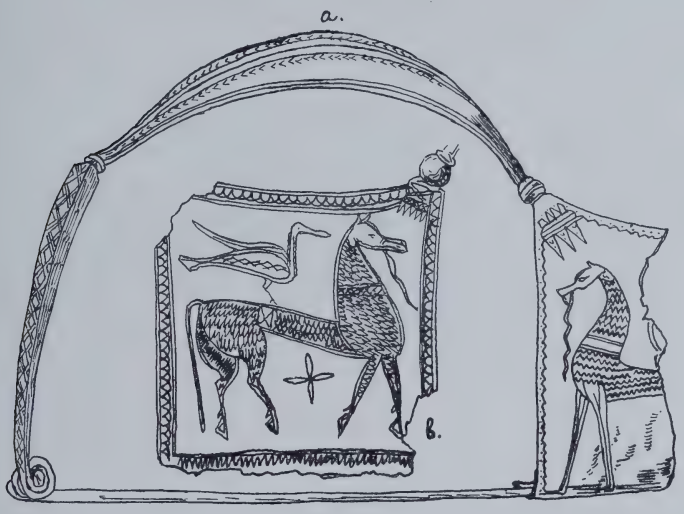


Рис. 12.
Фибулы изъ Беотіи (по Furtwängler'y-a, Montelius'y-b)

видѣть на греко-финикійскихъ сосудахъ изъ Кипра и Сиріи, весьма близкихъ по формѣ къ казбекскимъ флягамъ, но глиняныхъ и съ ручкой, которые выдѣлывались вплоть до VI ст. до Р. Х.[2]

Если оба разсмотрѣнные сосуда свидѣтельствуютъ о древнихъ сношеніяхъ, существовавшихъ между греческими колонистами и жителями горныхъ долинъ Кавказа, то серебряная чаша казбекскаго клада позволяетъ уже ближе подойти къ вопросу о времени его образованія. Сравнительно небольшая по размѣрамъ (18 см. діам. и 5,5 см. выс.), со слегка развалистымъ бортомъ, чаша казбекскаго клада (табл. I, рис. 1) украшена по низу сложнымъ рельефнымъ орнаментомъ и снабжена надписью изъ пяти знаковъ. Опубликована она была нѣсколько разъ, но точное и детальное ея изображеніе, въ натуральную величину, было дано лишь спустя 30 съ лишнимъ лѣтъ послѣ находки

[1]) S. Reinach: La représentation du galop dans l'art ancien et moderne. Revue archéologique t. XXXVI. P. 1900, p. 226 et t. XXXVII. P. 1900, p. 245. Perrot et Chipiez: Histoire de l'art. t. X. Paris, 1914, p. M. Hörnes: 202. Urgeschichte der bild. Kunst. Wien, 1915, S. 442. Pericle Ducati: Storia della ceramica greca. F. 1922, p. 85.

[2]) C. L. Wooley: La Phénicie et les peuples égéens. Syria, t. II. Paris, 1921, p. 184; pl. XIX, fig. 19—22, pl. XX, fig. 33—39, ср. Мат. по арх. К-за, в. VIII, стр. 140, рис. 120.

клада.[1] Свѣдѣнія, сообщаемыя разными авторами или очень кратки или, иногда, сбивчивы и неточны, какъ и приводимые ими рисунки.[2] Наибольшее вниманіе было до сихъ поръ удѣлено надписи. По мнѣнію K. Schlottmann'а пять нацарапанныхъ на борту чаши знаковъ являются персидско-арамейской надписью.[3] Нѣмецкій ученый прочелъ въ ней слово „Каббира“ (des Kabbîr), которое, по его мнѣнію, не имѣетъ отношенія къ финикійскимъ кабирамъ, но не является и знакомъ мастера (Fabrikanten), хотя и должно пониматься, какъ собственное имя (Personenname). Если это справедливо, то надпись можно принять, какъ имя собственника сосуда. Нѣкоторые считаютъ эту надпись все же финикійской.[4] Иного мнѣнія держится J.-B. Chabot. Въ отвѣтъ на наше обращеніе по вопросу о надписи на казбекской чашѣ, уважаемый французскій ученый пишетъ: »L'inscription dont vous m'avez envoyé la photorgaphie ne présente aucune difficulté de lecture; les lettres sont en hébreu: ודכיר; mais je n'en voudrais pas garantir l'authenticité au point de vue paléographique, je ne connais pas d'inscription où la forme du י = se rencontre simultanément avec les formes courbes des autres lettres. On peut répondre à cela qu'il a pu avoir une époque de transition où les formes plus anciennes et plus modernes se trouvaient mélangées. C'est possible. Ce qu'est plus grave c'est que ces lettres ne donnent pas de sens, à moins d'y voir un nom propre inconnu, et c'est encore possible. Je croirais plus volontiers que le graveur à voulu reproduire une formule qui se trouve à la fin de plusieurs inscriptions araméennes où on lit ודכיר »et commemoratus sit«. Mais il l'a gravée avec des types de l'ancien araméen. Or, à l'époque où ces types étaient employés, on n'écrivait pas דכיר, mais זכיר. — Remarquez encore que la première lettre à la tête ainsi (anguleuse), et la seconde ainsi (arrondie). Cette hésitation trahit une certaine inexpérience du graveur. Conclusion: Sans pouvoir affirmer absolument la fausseté de l'inscription, il y a de très fortes raisons d'en suspecter l'authenticité (8-XII, 1925. Paris)«. Во всякомъ случаѣ, наличіе этой надписи указываетъ опредѣленно область, откуда чаша могла попасть на Кавказъ, будетъ ли это Сирія вообще или Финикія въ частности. Иначе обстоитъ дѣло съ вопросомъ о времени, къ которому чашу можно отнести. По мнѣнію однихъ[5] она немногимъ старше V ст. до Р. Х., другіе[6] опредѣленно за такую границу принимаютъ IV в., а, послѣдній писавшій объ этой чашѣ, Я. И. Смирновъ относитъ ее ко времени ахеменидской Персіи,[7] иными словами, отводитъ для нее длинный періодъ, около двухъ съ половиной вѣковъ, если считать отъ воцаренія Кира до гибели послѣдняго ахеменида Дарія III Кодомана. Самую надпись онъ считаетъ непригодной для цѣлей хронологіи.[8] Между тѣмъ, форма и орнаментація чаши, какъ будто, говорятъ о нѣсколько болѣе позднемъ времени.

---

[1]) Я. И. Смирновъ: Восточное серебро. Изд. Имп. Арх. Ком. СПБ. 1909, табл. III, рис. 13.

[2]) Д. Н. Анучинъ: Доисторическая археологія Кавказа. Журналъ Мин. Нар. Просв., ч. CCXXXI, отд. 2, стр. 211 и сл. Въ украшеніи чаши указаны раковина и двуглавый драконъ. G. Perrot et Ch. Chipiez: Histoire de l'art. P. 1885. t. III, p. 791. Приведенъ неточный рисунокъ (f. 554) съ деталями, отсутствующими на оригиналѣ. Гр. И. Толстой и Н. Кондаковъ: Русскія древности, в. III. СПБ. 1890, стр. 125. Надпись указана на днѣ сосуда. Гр. П. С. Уварова: Могильники сѣв. Кавказа. Мат. по арх. К— за, в. VIII, стр. 140. Неясный рисунокъ и очень бѣглое описаніе. В. А. Городцовъ: Бытовая археологія. М. 1910, стр. 340. Надпись показана на другомъ, мѣдномъ, сосудѣ того же клада.

[3]) K. Schlottmann: Zur semitischen Epigraphik. Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft. Leipzig. 1879, S. 252.

[4]) Д. Н. Анучинъ: указ. соч. стр. 213.

[5]) Perrot et Chipiez: указан. соч. т. III, стр. 791.

[6]) Д. Н. Анучинъ: указ. соч., на стр. 213 приводится мнѣніе В. Ѳ. Миллера.

[7]) Я. И. Смирновъ: указ. соч. предисловіе, стр. 7.

[8]) Тамъ-же, стр. 6.

Украшеніе казбекской чаши (табл. I, рис. 1) состоитъ изъ срединнаго углубленія и расположенныхъ по кругу, 6-ти заостренно-овальныхъ выпуклинъ, чередующихся съ тѣмъ же числомъ сложныхъ комбинацій изъ пальметокъ, S-образныхъ завитковъ и птичьихъ головокъ. Если смотрѣть снизу, то орнаментъ представится въ такомъ видѣ: 6 овальныхъ выпуклинъ расположены острыми концами къ центру сосуда; между ними 6 паръ S-видныхъ завитковъ, изогнутыхъ въ противоположныя стороны и оканчивающихся, каждый, двумя гусиными головками. Со стороны центральнаго углубленія надъ каждой парой птичьихъ головокъ, смотрящихъ въ противоположныя стороны, расположена 7-ми лепестная, заключенная въ кругъ, пальметка такъ, что ея сердцевина приходится какъ разъ между птичьими головами. Другая, 5-лепестная, пальметка помѣщена внутри между „гуськами“ и обращена сердцевиной къ первой. Вторая пальметка расположена уже на боковой стѣнкѣ сосуда. Надъ ней, на одномъ уровнѣ со второй парой птичьихъ головъ, загнутыхъ внутрь, помѣщенъ условный схематическій цвѣтокъ изъ трехъ маленькихъ овальныхъ, сильно заостренныхъ, выпуклинъ-лепестковъ, изъ которыхъ оба боковые обращены острыми концами кнаружи, а всѣ три подходятъ вплотную къ гладкому борту сосуда.

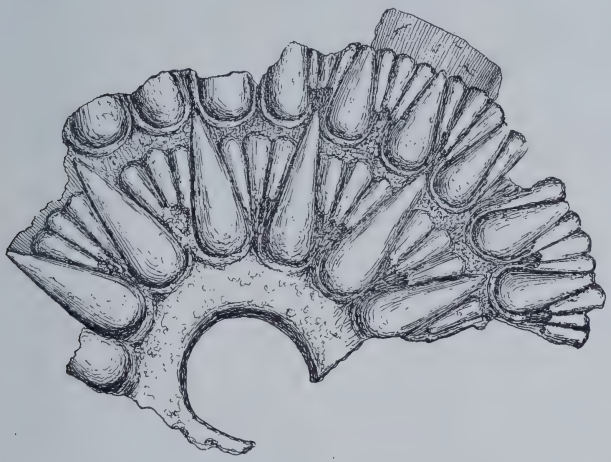


Рис. 13.
Обломокъ серебр. сосуда изъ Нимфея (по E. Minns'y).

Всѣ мотивы этой сложной композиціи могутъ быть указаны въ греческой орнаментикѣ. Не только двойныя и вписанныя пальметки,[1] S-образные завитки[2] или стилизованные трехлепестные цвѣты лотоса,[3] но и птичьи головки,[4] всѣ они въ томъ видѣ, какъ они имѣются на казбекской чашѣ, являются обычными украшеніями на греческихъ вазахъ и въ архитектурѣ.[5] Также и овально-заостренныя выпуклины казбекской чаши находятъ аналогіи въ украшеніи на обломкѣ серебряной чаши изъ Нимфея (рис. 13)[6]

[1]) E. Pottier: Vases antiques du Louvre. 3e série. Paris 1923, pl. 104, G 104; также у O. Montelius'a: Die ält. Kulturperioden. I. стр. 95, 97, 101.

[2]) E. Pottier указ. соч. pl. 137, G 342; pl. 149, G 492; также O. Montelius указ. соч. стр. 95, рис. 410.

[3]) Perrot et Chipiez: Histoire de l'art, t. IX, p. 462, fig. 227; также O. Montelius указ. соч. стр. 102, рис. 461, стр. 107.

[4]) Corpus vasorum antiquorum. France. Musée du Louvre par E. Pottier, fas. 1, Louvre II De, pl. 1, № 7; pl. 4. № 3. Н. Романченко: Раскопки въ окрестностяхъ Евпаторіи. Изв. Имп. Арх. Ком., вып. 25, стр. 185, рис. 30. Изображеніе обломка отъ ручки сосуда въ видѣ рельефной птичьей головки съ длинной шеей (гус. или утин.).

[5]) B. Pharmakovsky: Olbia 1901—1908. Fouilles et trouvailles. Изв. Имп. Арх. Ком., вып. 33. СПБ. 1909, стр. 116, рис. 16.

[6]) E. Minns: Scythians and Greeks, стр. 203, рис. 114 (взято изъ Отч. Им. Арх. Ком. за 1877) и стр. 265.

и въ изображаемыхъ на греческихъ сосудахъ лотосовыхъ почкахъ.[1] Какъ и на греческихъ вазахъ, вся композиція чаши въ цѣломъ построена на симметричномъ чередованіи двухъ главныхъ элементовъ — пальметки и лотосовой почки. Но пальметка на казбекскомъ сосудѣ только болѣе усложнена присоединеніемъ къ ней другихъ мотивовъ, оставаясь, однако, средоточіемъ и замкомъ этой новой комбинаціи. Основные элементы (лотосовая почка и усложненная пальметка) на фризѣ казбекской чаши не связаны другъ съ другомъ. Они окончательно потеряли ту зависимость въ видѣ усиковъ и побѣговъ, которая выдавала ихъ генетическую связь съ орнаментомъ Ассиріи и Египта[2] и которая также иногда совсѣмъ исчезала на болѣе позднихъ греческихъ вазахъ.[3]

Если, такимъ образомъ, по составу и по построенію все украшеніе казбекской чаши исполнено въ обычномъ греческомъ синтаксисѣ, то, однако, по манерѣ исполненія, трактовкѣ и компановкѣ нѣкоторыхъ деталей сосудъ этотъ не можетъ быть признанъ за произведеніе греческихъ мастерскихъ. Его вписанная, равнолепестная пальметка носитъ вѣрообразный восточный характеръ кафельныхъ украшеній нимрудскаго дворца[4]. Преувеличенныхъ размѣровъ лотосовыя почки и жирные S-образные завитки рѣзко выступаютъ на первый планъ и сообщаютъ всему сосуду несвойственный чисто греческимъ работамъ тяжеловѣсный и грузный характеръ. Размѣщены, даже нагромождены, всѣ элементы чисто механически, что говоритъ объ использованіи мастеромъ бывшаго у него подъ руками запаса готовыхъ формъ и образовъ, смыслъ которыхъ былъ ему чуждъ и непонятенъ. Такимъ мастеромъ, судя по семитической надписи, могъ быть рѣзчикъ какой-нибудь сирійской мастерской, но уже эллинистическаго времени.

Эллинистическій характеръ казбекской чаши выступаетъ яснѣе при сопоставленіи ея съ двумя серебряными фіалами изъ Лувра. Первый (табл. I, рис. 3) извлеченъ J. Morgan'омъ[5] изъ одной могилы ахеменидскаго времени въ Сузахъ. Онъ даетъ образецъ персидскаго стиля названной эпохи, еще свободнаго отъ всякихъ греческихъ вліяній. Персидскій рѣзчикъ находится всецѣло подъ властью и воздѣйствіемъ идей и мотивовъ дворца Саргона и другихъ ассирійскихъ памятниковъ. Очень простая композиція украшенія сосуда слагается изъ 40-лепестной центральной розетки и такого же числа радіально-расходящихся, на нѣкоторомъ отъ нея разстояніи, узкихъ и длинныхъ листьевъ. Подходя къ борту сосуда, листья эти заостряются, отчего получается 40 правильныхъ треугольниковъ, бѣгущихъ по его нижнему краю. Время сосуда опредѣляется вполнѣ точно серебряными монетами, вынутыми изъ той же могилы. На монетахъ имѣется имя сатрапа Мелькарта изъ Арада въ Финикіи, который жилъ въ эпоху Артаксеркса III Охуса (359—338 до Р. Хр.)[6].

Второй серебрянный сосудъ изъ Лувра, значительно большихъ размѣровъ (табл. I, рис. 2), пріобрѣтенъ путемъ покупки. Въ каталогѣ музея (Ao 3094) онъ значится происходящимъ изъ окрестностей Эрзерума. Болѣе грубый по исполненію, онъ уже носитъ на себѣ явные признаки греческаго вліянія. На немъ имѣются какъ разъ тѣ элементы, что и на казбекской чашѣ. Какъ и на ахеменидскомъ сосудѣ изъ Сузъ, на фіалѣ изъ

---

[1]) E. Pottier: Vases antiques du Louvre. 3e partie. P. 1923, pl. 155, G 535; также O. Montelius: Die ält. Kulturperioden. I. стр. 107; также Н. Э. Радловъ: Два черепка съ о. Березани, Изв. Имп. Арх. Ком., вып. 37, СПБ. 1910, стр. 81, табл. IV.

[2]) O. Montelius, указ. соч., стр. 105, рис. 478—480.

[3]) Тамъ же стр. 95, рис. 410; стр. 97, рис. 422 и 423.

[4]) Тамъ же, стр. 105, рис. 480.

[5]) Délégation en Perse. Mémoires publiés sous la direction de M. J. de Morgan, t. VIII. Recherches archéologiques. 3e partie. Paris. 1905. p. 43.

[6]) J. de Morgan: Histoire et travaux de la délégation en Perse. Paris. 1905, p. 125 и указан. выше соч. стр. 57.

1

Дм. 18 см.

2

Дм. 30,7 см.

3

Дм. 18,4 см.

Таб. I.

Эрзерума отъ центральнаго круглаго украшенія расходятся по радіусамъ листья, заостряющіеся къ краю. Но, вмѣсто прежнихъ изящныхъ треугольниковъ, у борта сосуда помѣщены овально-заостренныя выпуклины казбекской чаши, сплющившія и вдавившія концы листьевъ. Получившіяся отъ этого пустоты заполнены греческимъ условнымъ цвѣткомъ лотоса изъ трехъ выпуклинъ-лепестковъ, аналогичныхъ казбекскимъ. Если сосудъ изъ Сузъ не можетъ быть старше половины IV в. до Р. Х., то эрзерумскій фіалъ долженъ быть отнесенъ еще ближе, хотя все еще въ предѣлахъ ахеменидской эпохи, а казбекская чаша принадлежитъ уже послѣ-ахеменидскому времени, самому концу IV или началу III в. до Р. Х. Во всякомъ случаѣ, появленіе ея на Кавказѣ и особенно въ составѣ казбекскаго клада совмѣстно съ дуговыми фибулами не могло случиться ранѣе половины III в. до Р. Х. Къ этому же времени можно отнести и казбекскій могильникъ, гдѣ найдены однотипныя фибулы.

Бытовала дуговая фибула на сѣв. Кавказѣ и въ слѣдующемъ столѣтіи. Въ 1877 г. Г. Д. Филимоновъ раскопалъ въ верхнихъ слояхъ кобанскаго некрополя нетронутую грабителями могилу, давшую нѣсколько подобныхъ фибулъ[1]. Изъ той же могилы былъ добытъ бронзовый сосудъ съ ручкой въ формѣ арбалета. У основанія ручки на стѣнкѣ сосуда находится рельефное римскаго времени[2] погрудное изображеніе бородатаго мужчины въ шлемѣ. На основаніи чего гр. П. С. Уварова отнесла и этотъ сосудъ и все погребеніе къ II ст. до Р. Хр.[3]

Прослѣдить употребленіе дуговой фибулы на сѣв. Кавказѣ можно до очень поздняго времени. Способствовали тому и природа края и особыя условія жизни его обитателей. Извѣстная еще древнимъ малодоступность Кавказскаго хребта не могла не служить препятствіемъ для проникновенія къ населяющимъ его народамъ всякаго рода вліяній извнѣ. Отдаленность и трудность кружного пути вдоль его рѣкъ ограничивали правильный притокъ новыхъ вещей и новыхъ ихъ типовъ. А суровыя условія жизни въ горныхъ ущельяхъ вырабатывали у ихъ обитателей отчужденность характера и замкнутость быта, которыя наблюдаются и теперь повсюду у горцевъ и затрудняютъ усвоеніе всего чужеземнаго. Но, съ другой стороны, тотъ же мѣстный консерватизмъ сообщалъ устойчивость формамъ и пріобрѣтеніямъ, вошедшимъ уже въ жизненный обиходъ. Вѣками сохранялось и воспроизводилось разъ усвоенное, переходя столѣтіями отъ поколѣнія къ поколѣнію. Въ этомъ отношеніи и дуговая фибула не составляетъ исключенія. Ея существованіе можно прослѣдить до IV—V в. в. послѣ Р. Хр., какъ о томъ свидѣтельствуютъ находки подобной фибулы въ могилахъ изъ Задалиска[4], Голіата[5] и Фаскау[6] совмѣстно съ вещами указаннаго времени.

*

Значительно бѣднѣе представлена вторая серія древнихъ фибулъ сѣв. Кавказа (табл. IV р. 25—30). Какъ общій характерный признакъ этой группы можно указать отдѣльную выдѣлку дужки и иглы. Та и другая сдѣланы изъ отдѣльныхъ кусковъ бронзовой проволоки. Одинъ конецъ дуги превращенъ въ пріемникъ для иглы, а вокругъ другого, заканчивающагося утолщеніемъ, накинута однимъ или нѣсколькими оборотами свободно вращающаяся игла. Такимъ образомъ, у этой формы совсѣмъ отсутствуетъ пружина.

---

[1]) Матеріалы по археологіи Кавказа, вып. VIII, стр. 85.
[2]) Тамъ же, стр. 85, рис. 81.
[3]) Тамъ же, стр. 86.
[4]) Матеріалы по археологіи Кавказа, вып. VIII, стр. 193 и 194.
[5]) Тамъ же, стр. 289.
[6]) Тамъ же, стр. 280.

Дуга фибулъ этой серіи въ поперечномъ сѣченіи бываетъ или почти круглой (табл. IV рис. 25), или четырехгранной, изогнутой на ребро (табл. IV рис. 26), или совершенно плоской (табл. IVрис. 28—30).

Въ послѣднемъ случаѣ фибула получаетъ луновидную форму.

Орнаментика, покрывающая круглыя и четырехгранныя дужки, какъ и сама форма ихъ, въ общемъ тѣ же, что и у дуговыхъ фибулъ. Круглая дужка украшалась бортиками, слѣды которыхъ сохранились на экземплярахъ изъ Тифлиской губ. (табл. IV рис. 25), или несла на себѣ звѣриныя головки, какъ на фибулѣ изъ Кумбулты (таб. IV рис. 27). Четырехгранная или оставалась совсѣмъ безъ украшенія[1] или на ней помѣщался орнаментъ въ видѣ глазковъ, маленькихъ круглыхъ выемокъ съ выпуклымъ, рельефнымъ кольцомъ по серединѣ, какъ на фибулѣ изъ н. Рутхи (табл. IV рис. 26), — мотивъ, отсутствующій на дуговыхъ фибулахъ. Иная орнаментація у луновидныхъ дужекъ. Онѣ покрывались болѣе или менѣе рѣзко выштампованными выпуклинами (табл. IV, рис. 28), кружками (табл. IV, рис. 29) и фигурами свастики, насѣченными черточками (табл. IV, рис. 29). Иногда на концахъ дужки помѣщаются звѣриныя головки (табл. IV рис. 30).

Среди фибулъ разсматриваемаго ряда можно выдѣлить, по крайней мѣрѣ, три типа: 1) съ круглой или граненой дугой, иногда покрытой несложнымъ орнаментомъ, 2) съ подобной дугой и звѣриными украшеніями и 3) съ плоской дугой луновидной формы. Первые два типа, и по формѣ дуги и по орнаментикѣ, непосредственно примыкаютъ къ обыкновеннымъ дуговымъ фибуламъ. По отношенію къ послѣднимъ они представляютъ только нѣкоторое усложненіе въ способѣ скрѣпленія иглы съ дугой (шарниръ вмѣсто пружины), а потому, вѣроятно, они моложе дуговыхъ по времени возникновенія и должны были появиться въ обиходѣ лишь послѣ того, какъ дуговая фибула окончательно укоренилась и явилась потребность въ ея видоизмѣненіи, или появились новые образцы, которымъ стали подражать и съ которыхъ перенесли на старую дуговую форму новое пріобрѣтеніе — шарниръ.

Непосредственныхъ данныхъ для сужденія о возрастѣ шарнирно-дуговыхъ фибулъ не имѣется, т. к. ни одинъ изъ опубликованныхъ экземпляровъ не можетъ быть пріуроченъ къ какому-нибудь погребенію, а встрѣчающееся въ нѣкоторыхъ дневникахъ выраженіе „плоскія фибулы“[2] весьма неопредѣленно и двусмысленно. Большинство же извѣстныхъ фибулъ этого ряда происхожденія случайнаго или пріобрѣтены покупкой у мѣстныхъ жителей. Развившись на основѣ дуговыхъ, онѣ, вѣроятно, были въ ходу параллельно съ послѣдними, однако большой роли не играли, судя по незначительному количеству экземпляровъ, поступившихъ въ различныя собранія и коллекціи. Вѣроятно существовали онѣ такъ же, какъ и дуговыя, до очень поздняго времени, по крайней мѣрѣ, на двухъ изъ нихъ (изъ н. Рутхи и Камунты) примѣненъ тотъ способъ украшенія глазками, о которомъ сказано выше и который имѣется на двухъ, происходящихъ изъ той же мѣстности, позднихъ римскихъ провинціальныхъ фибулахъ[3] не древнѣе III в. послѣ Р. Х.,[4] хотя сама орнаментація глазками и болѣе ранняго происхожденія.[5]

Больше указаній для уясненія происхожденія своей формы и мотивовъ своей декораціи даютъ фибулы третьяго, луновиднаго типа. Едва ли можно ставить ихъ въ связь съ луновидными фибулами Галльштатта,[6] скорѣе тѣ и другія происхожденія греческаго. При сопоставленіи кавказскихъ экземпляровъ съ нѣкоторыми фибулами изъ

[1]) E. Chantre: Rech. anthropologiques dans le Caucase. T. III, Paris-Lyon. 1887, atlas, pl. XV, fig. 16.

[2]) Матеріалы по арх. Кавказа, в. VIII, стр. 205 и 206.

[3]) Тамъ же, табл. CIV, рис. 7 и 8.

[4]) O. Almgren: Studien über Nordeuropäische Fibelformen, Leipzig, 1923, Taf. VIII, Fig. 190 und S. 89.

[5]) Тамъ же, Taf. III, Fig. 57—61, S. 29.

[6]) Л. Нидерле. Человѣчество въ доисторическія времена. Переводъ подъ ред. Д. Н. Анучина. М. 1897, стр. 376, рис. 257.

Ѳивъ и другихъ мѣстъ Беотіи (рис. 7, [1-3]) съ очевидностью выступаетъ подражательный характеръ первыхъ. Неумѣло и упрощенно, съ присущей подобнаго рода варварскимъ работамъ грубостью и безпомощностью, копируетъ и повторяетъ кавказскій мастеръ тѣ же кружки, свастики и звѣздные лучи (табл. IV, рис. 28—29), которые находятся и на греческихъ оригиналахъ. Иногда же, усвоивъ лишь новую форму, примѣняютъ къ ней привычныя звѣриныя украшенія (табл. IV, рис. 30). Точно отнести къ какому-нибудь опредѣленному времени появленіе на сѣв. Кавказѣ луновидной формы пока еще не представляется возможнымъ. Но, можетъ быть, она, вмѣстѣ съ шарниромъ, пришла одновременно съ манерой украшенія дуговой фибулы бусинами, которая примѣнялась въ Греціи къ шарнирнымъ формамъ, какъ это видно на экземплярѣ изъ Аркадіи (рис. 7, [5])

Область распространенія шарнирныхъ фибулъ невелика. На сѣв. Кавказѣ онѣ извѣстны изъ Терской области: въ Кабардѣ изъ Алагирскаго ущелья близъ пос. Иналъ [1] (луновидная), въ Осетіи изъ Кумбулты [2] (шарн.-дуговая), Царцы (ш.-дуг.) [3] Камунты [4] (луновид. и шарн.-дуг.), Нижней Рутхи [5] (ш.-дуг.); далѣе къ югу изъ Тифлиской губерніи: около с.с. Ворнакъ, Привольный Ахнетъ, Ягданъ и Машуръ (ш.-дуг.). [6] Встрѣчается эта форма и въ русской Арменіи (ш.-дуг.). [7]

*

Такъ же бѣдно, какъ и шарнирный рядъ, представлена на сѣв. Кавказѣ и зооморфная серія фибулъ. Конструктивной ея особенностью является превращеніе дужки въ фигуру какого-либо животнаго, чѣмъ эти фибулы отличаются отъ фибулъ первыхъ двухъ серій, носящихъ иногда на себѣ звѣриныя украшенія, но сохраняющихъ всегда свою дугу.

Собственно звѣриная фибула извѣстна пока только одна (табл. IV, рис. 31). Хранится она въ Эрмитажѣ и, хотя обозначена происходящей изъ Сванетіи, но на самомъ дѣлѣ, мѣсто ея находки точно неизвѣстно [8]. Животное, замѣняющее собою дужку этой фибулы, вполнѣ тождественно со звѣриными изображеніями на кобанскихъ поясныхъ пряжкахъ [9] и топорахъ [10]. Остальныя детали фибулы также повторяютъ формы дуговыхъ фибулъ того же могильника. Поэтому и по времени она можетъ быть отнесена къ нимъ.

Особую группу составляютъ фибулы, дуга которыхъ даетъ нѣсколько колѣнчато-округлыхъ изгибовъ, напоминающихъ фигуру извивающейся змѣи (табл. IV, рис. 32—34). Нѣкоторыя изъ нихъ снабжены цѣпочками съ бубенцами и колокольцами съ желѣзными языками, другія украшены насѣчками и выпуклыми поперечными поясками (табл. VI, рис. 32—34).

Сходные по формамъ экземпляры извѣстны также изъ Галльштатта [11], но провести въ данномъ случаѣ какую-либо зависимость между обоими типами затруднительно, тѣмъ болѣе, что галльштаттскіе экземпляры по формѣ своего пріемника (лодочкой) тѣсно примыкаютъ къ итальянскимъ фибуламъ [12].

---

[1]) Отчетъ Имп. Арх. Ком. за 1893, стр. 33, рис. 19.
[2]) Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, стр. 218.
[3]) Тамъ же, стр. 128.
[4]) Тамъ же, стр. 304 и 305.
[5]) Тамъ же, стр. 246.
[6]) Отчетъ Имп. Арх. Ком. за 1894, стр. 15.
[7]) J. de Morgan. L'humanité préhistorique. P. 1921, p. 141, fig. 66, № 32.
[8]) Матеріалы по археологіи Кавказа, вып. VIII, стр. 355.
[9]) Тамъ же, табл. XIX, рис. 1, 2, 3; табл. XX. рис. 1, 4.
[10]) Тамъ же, табл. VIII, рис. 1.
[11]) Л. Нидерле: Человѣчество въ доисторическія времена. Пер. подъ ред. Д. Н. Анучина. М. 1897, стр. 375, рис. 255.
[12]) O. Montelius: Die ält. Kulturperioden. I, стр. 47, рис. 160—170.

Описываемый типъ въ нашей, какъ впрочемъ и въ западно-европейской[1], литературѣ называется обыкновенно змѣевиднымъ, причемъ этотъ терминъ примѣняется также и къ тѣмъ итальянскимъ формамъ[2], у которыхъ дуга образуетъ въ разныхъ мѣстахъ нѣсколько спиральныхъ завитковъ, отчего она, дѣйствительно, слегка напоминаетъ свивающуюся кольцами змѣю. Трудно согласиться съ подобнымъ расширеннымъ употребленіемъ этого наименованія, т. к. здѣсь имѣется не только двѣ разныя формы (плоскіе изгибы одной и пружинныя спирали другой), но и вызваны къ жизни эти формы разными причинами. Появленіе змѣевидной итальянской фибулы легко находитъ себѣ объясненіе въ стремленіи мастера къ техническому усовершенствованію застежки путемъ размѣщенія спиралей въ разныхъ мѣстахъ дуги въ цѣляхъ усиленія упругаго дѣйствія пружины. Сходство со змѣей здѣсь — явленіе случайное, непреднамѣренное. Наоборотъ, въ случаѣ съ кавказскими фибулами, а вѣроятно и съ галльштаттскими, приданіе дугѣ змѣиной формы не можетъ быть объяснено какимъ-либо чисто механическимъ приспособленіемъ, а съ другой стороны и не могло оно имѣть значенія только декораціи. Уже съ самаго начала появленія фибулы на Кавказѣ, т. е. со времени могилъ нижняго горизонта кобанскаго некрополя, изображенія змѣй были очень распространены на различныхъ предметахъ. Такъ, онѣ имѣются и на топорахъ[3], и на поясныхъ бляхахъ[4], и на особыхъ пряжкахъ[5] изъ разныхъ мѣстъ Осетіи. Причемъ змѣя изображается всегда условно, художникъ не стремится къ реалистическому ея воспроизведенію, а придаетъ изображаемому особый, символическій смыслъ. За это говоритъ всегда примѣняемый, одинъ и тотъ же, пріемъ: голова змѣи изображается въ видѣ стрѣлы, чѣмъ подчеркивается смертоностность и быстрота ея дѣйствія, проявляемого при нападеніи и при защитѣ, образъ же реальной змѣи, видимо, не интересуетъ художника. Изображенія змѣй на кавказскихъ вещахъ вышли, вѣроятно, изъ того же круга примитивно-религіозныхъ идей, что и египетскій урей, и мѣдный змій іудеевъ, и филактеріи, и многіе другіе символы апотропеическаго значенія. Въ миѳологіи первобытныхъ народовъ змѣя является не только олицетвореніемъ зла, но ей приписываются и разныя благодѣтельныя свойства. Пряжки (рис. 14) и фибулы, какъ постоянно носимыя на себѣ предметы, могли легко сдѣлаться весьма удобными амулетами для отвращенія пагубныхъ вліяній и злыхъ силъ. Остроконечная стрѣловидная голова змѣи, вполнѣ возможная на пряжкѣ, не могла, однако, дѣлаться на фибулѣ по чисто практическимъ соображеніямъ, т. к. мѣшала бы ея непосредственному назначенію, колола бы руки и рвала одежду. Разсматриваемыя фибулы, поэтому можно назвать змѣиными[6], въ отличіе отъ вышеуказанныхъ змѣевидныхъ, и причислить ихъ къ зооморфному ряду. Считать эту форму заимствованной нѣтъ основаній, т. к. культъ змѣи существовалъ въ разныя времена и у разныхъ народовъ, а потому различныя его проявленія и пережитки, сходные по формамъ, могли имѣть мѣсто въ разныхъ странахъ.

Рис. 14.
Змѣиная пряжка изъ Кумбульты
(Гр. П. С. Уварова)

[1]) Schlangenfibel, la fibule serpentine и т. п.
[2]) O. Montelius: Die älter. Kulturperioden. I, стр. 47, рис. 160—170.
[3]) Матеріалы по археологіи Кавказа, вып. VIII, табл. III, рис. 1, 2, 3.
[4]) Тамъ же, табл. XIX, рис. 4.
[5]) Тамъ же, табл. LXXXVIII, рис. 1.
[6]) По аналогіи — звѣриный стиль, звѣриный орнаментъ.

Змѣиныя фибулы извѣстны изъ двухъ мѣстъ въ Осетіи: Чми[1] и Кобань[2]. Въ послѣдней онѣ происходятъ изъ верхнихъ слоевъ могильника, а одинъ экземпляръ извлеченъ Г. Д. Филимоновымъ, вмѣстѣ съ дуговыми фибулами изъ упомянутой уже выше могилы съ сосудомъ римскаго времени II ст. до Р. Хр.

*

Если расположить хронологически тѣ немногія, содержащія фибулы, погребенія и находки, которыя можно приноровить къ какой-нибудь, болѣе или менѣе точной, датѣ, то получится слѣдующая таблица:

Типы	Мѣсто находки					
	Нижніе слои Кобани	Казбек. кладъ и Могильн.	Верхніе слои Кобани	Нижняя[3] Рутха и Камунта ?	Задалискъ	Голіатъ и Фаскау
А. Дуговыя фибулы.						
1. Съ узкимъ пріемникомъ:						
а) гладкія или съ геометрическимъ орнаментомъ	+	—	+	—	—	—
б) съ накладной проволокой .	—	—	+	—	—	—
2. Съ широкимъ пріемникомъ:						
а) гладкія, съ геометрическимъ орнаментомъ или съ нарѣзнымъ винтомъ	+	+	+	+	+	+
б) съ бусовидными украшен. .	—	+	—	—	—	—
3. Піявковидныя	+	—	—	—	—	—
Б. Шарнирныя.						
1. Шарнирно-дуговыя	—	—	—	+	—	—
2. Луновидныя	—	—	—	+	—	—
В. Зооморфныя.						
1. Звѣриныя	+	—	—	—	—	—
2. Змѣиныя	—	—	+	—	—	—
Время:	VI—V до Р. Х.	III до Р. Х.	II до Р. Х.	III по Р. Х.	IV по Р. Х.	V по Р. Х.

Изъ этой сводки видно, что первое время существуютъ всѣ три основные типа дуговой фибулы, но еще не примѣняется украшеніе помощью бусъ и накладной про-

[1]) Матеріалы по археологіи Кавказа, вып. VIII, стр. 115.

[2]) Тамъ же, стр. 80, 84.

[3]) Подробнаго описанія погребеній изъ н. Рутхи не имѣется. Изъ того же, что опубликовано (Гр. П. С. Уваровой и В. Долбежевымъ) нельзя составить яснаго представленія ни о составѣ погребальнаго инвентаря, ни объ отношеніи опубликованныхъ вещей другъ къ другу (Мат. по арх. К—за, в. VIII, стр. 246 и сл.; W. J. Dolbeschew: Ausgrabungen auf den Gräberfelden von Kumbulte in Digorien. Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien. XXI, 1891, S. 60). Неясно происхожденіе и шарнирныхъ фибулъ изъ Камунты. Поэтому включеніе этой рубрики въ таблицу имѣетъ лишь весьма условное значеніе.

волоки. Одновременно существуетъ и звѣриная форма. Въ дальнѣйшемъ послѣдняя какъ и піявковидный типъ, совершенно исчезаетъ. Фибулы съ узкимъ пріемникомъ въ болѣе позднее время начинаютъ украшаться накладной проволокой и подвѣсками,[1] подобно второму типу, при этомъ сильно уменьшаются въ размѣрахъ.[2] Дуговая фибула съ широкимъ пріемникомъ выдѣлывается непрерывно и до очень поздняго времени. За время ея долгаго существованія появляются, въ разные моменты, остальные типы, не игравшіе, очевидно, большой роли въ обиходѣ населенія.

А. Калитинскій.

Прага 1925.

CONCLUSIONS

I. Les fibules antiques du Caucase septentrional forment 3 séries: 1) fibules à arc simple, 2) fibules à charnière, 3) fibules zoomorphiques.

II. On distingue parmi les fibules à arc simple 3 types: 1) fibules dont le porte-agrafe est étroit et l'arc surbaissé, 2) porte-agrafe large, arc rehaussé, 3) porte-agrafe large, arc renflé (fibules à sangsue). Parmi les fibules à charnières — 2 types: 1) fibules à arc et charnière, 2) fibules à croissant. Parmi les zoomorphiques: 1) fibules en forme d'animal, 2) fibules en forme de serpent (mais non »serpentine«).

III. L'analyse de la forme et la décoration ornementale des susdites fibules démontrent leur origine grecque.

IV. L'apparition des fibules au Caucase septentrional ne peut être placé avant le commencement de la colonisation grecque aux côtes caucasiennes de la Mer Noire, c'est à dire les VII—VI s.s. avant J. Chr.

V. Par conséquence la fabrication locale des fibules ne peut être antérieure aux VI—V s.s. avant J. Chr.

VI. L'existence de la fibule à arc au Caucase pendant le III s. avant J. Chr. est démontrée par le vase d'argent du trésor de Kasbek, fabriqué en Syrie à l'époque hellénistique, qui fut accompagné par des pareilles fibules.

VII. La même fibule existe aussi au II s. av. J. Chr.; dans un tombeau de la nécropole de Koban cette forme est accompagnée par un vase de bronze romain.

VIII. Les traces de la fabrication de cette forme peuvent être suivies jusqu'aux tombeaux des IV—V s.s. après J. Chr. (Zadalisk, Goliath, Faskaou).

IX. L'apparition de la fibule à charnière ne peut être datée précisément mais sa décoration ornementale correspond quelquefois à celle de la fibule dite romaine-provinciale (Routkha).

X. La fibule en forme de serpent porte un caractère apotropéique; cette forme fut découverte dans un tombeau du II s. av. J. Chr. (Koban; v. VII).

A. Kalitinsky.

[1]) Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, стр. 80.
[2]) Тамъ же.

СПИСОКЪ ФИБУЛЪ, ИЗОБРАЖЕННЫХЪ НА ТАБЛИЦАХЪ

ДУГОВЫЯ:

1. Бронзовая фибула. $^1/_1$. Самтаврскій могильникъ. Тифлисскій музей. E. Chantre, Rech. anthrop., II, atlas, pl. XLIX, fig. 8.
2. Бронзовая фибула. $^1/_1$. Кобань. Собраніе гр. А. С. Уварова. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, табл. XXXI, рис. 5.
3. Бронзовая фибула. Кобань. Собраніе Москов. Истор. музея.
4. Бронзовая фибула. $^1/_1$. Кобань. E. Chantre, Rech. anthrop., II, atlas, pl. XXII^{bis}, fig. 5.
5. Бронзовая фибула. Кумбулта. Собраніе гр. П. С. Уваровой. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, табл. LXXXVIII, рис. 7.
6. Бронзовая фибула. Чегемскій могильникъ. Собраніе И. Урусбіева. Мат. по арх. Кавказа, в. I, табл. XXIV, рис. 31.
7. Бронзовая фибула. Кобань. Musée de Saint-Germain. E. Chantre, Rech. anthrop., II, atlas, pl. XXI, fig. 4.
8. Бронзовая фибула. Корца. Собраніе гр. П. С. Уваровой. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, рис. 7.
9. Бронзовая фибула. Чми. Собраніе гр. П. С. Уваровой. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, табл. LV, рис. 13.
10. Бронзовая фибула. Казбекскій могильникъ. Собраніе Москов. Истор. музея.
11. Бронзовая фибула. Казбекскій могильникъ. Собраніе Москов. Истор. музея.
12. Бронзовая фибула. Казбекскій могильникъ. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, стр. 154, рис. 145.
13. Бронзовая фибула. Кобань. Собраніе гр. А. С. Уварова. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, табл. XXX, рис. 2.
14. Бронзовая фибула. Казбекскій могильникъ. Собраніе Москов. Истор. музея.
15. Бронзовая фибула. $^2/_3$. Казбекскій могильникъ. E. Chantre, Rech. anthrop., II, atlas, pl. LVI, fig. 6.
16. Бронзовая фибула. Кавказъ, мѣсто находки неизвѣстно. Собраніе Румянцевскаго музея.
17. Бронзовая фибула. Казбекскій могильникъ. Собраніе Московскаго Историч. музея E. Chantre, Rech. anthrop., II, atlas, pl. LVI, fig. 1.
18. Бронзовая фибула. $^1/_3$. Бойси-Ирзо Терск. области. Отчетъ Имп. Арх. Ком. за 1902 г., стр. 57.
19. Бронзовая фибула. $^2/_3$. Кобань. Собраніе гр. П. С. Уваровой. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, табл. XXXII, рис. 7.
20. Бронзовая фибула. Кавказъ, мѣсто находки неизвѣстно. Собраніе Москов. Румянцевскаго музея.
21. Бронзовая фибула. Чегема. Мат. по арх. Кавказа, в. I, табл. XXI, рис. 5.
22. Бронзовая фибула. Кобань. Musée de S. Germain. E. Chantre, Rech. anthrop., II, atlas, pl. XXII, fig. 4.
23. Бронзовая фибула. Кобань. Собраніе гр. А. С. Уварова. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, табл. XXXI, рис. 8.
24. Бронзовая фибула. Кобань. Собраніе Эрмитажа. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, стр. 80.

ШАРНИРНЫЯ:

25. Бронзовая фибула. Тифлисская губ. Собраніе Москов. Истор. музея. Отчетъ Имп. Арх. Ком. за 1894 г., стр. 15.
26. Бронзовая фибула. Нижняя Рутха. Собраніе гр. П. С. Уваровой. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, табл. CIV, рис. 3.
27. Бронзовая фибула. Кумбулта. Собраніе Москов. Истор. музея. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, табл. XCII, рис. 1.
28. Бронзовая фибула. Камунта. Собраніе Эрмитажа. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, табл. CXXII, рис. 12.
29. Бронзовая фибула. Алагир. ущ. Терской области. Отчетъ Имп. Арх. Ком. за 1893 г., стр. 33.
30. Бронзовая фибула. Камунта. Собраніе Эрмитажа. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, табл. CXXII, рис. 11.

ЗООМОРФНЫЯ:

31. Бронзовая фибула. Кавказъ, мѣсто находки неизвѣстно. Собраніе Эрмитажа. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, стр. 354.
32. Бронзовая фибула. Кобань. E. Chantre, Rech. anthrop., II, atlas, pl. XXII[bis], fig. 7.
33. Бронзовая фибула. Кавказъ, мѣсто находки неизвѣстно. Собраніе Москов. Румянцевскаго музея.
34. Бронзовая фибула. Кобань. Собраніе гр. А. С. Уварова. Мат. по арх. Кавказа, в. VIII, табл. XXXVI, рис. 1.

Dans les souhaits de longue vie, nous avons eu à combler une lacune :[1]

Les chantres :	Πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι, ἡ ἔνθεος βασιλεία (les Verts : ἡ ἐκλογὴ τῆς Τριάδος).	Beaucoup d'années à vous, royauté divine. (les Verts : élus de la Trinité).
le peuple :	[Πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι (les Verts : Ἅγιε).	[Beaucoup d'années à vous, (les Verts : Saint).
les chantres :	Πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι, ὁ δεῖνα καὶ ὁ δεῖνα, αὐτοκράτορες Ῥωμαίων	Beaucoup d'années à vous, un tel et un tel, empereurs des Romains.
le peuple :	Πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι (les Verts :] Ἅγιε).	Beaucoup d'années à vous (les Verts :] Saint).
les chantres :	Πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι, οἱ θεράποντες τοῦ Κυρίου	Beaucoup d'années à vous, serviteurs du Seigneur.
le peuple :	Πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι (les Verts : Ἅγιε)	Beaucoup d'années à vous (les Verts : Saint).
les chantres :	Πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι, ὁ δεῖνα καὶ ὁ δεῖνα αὐγοῦσται τῶν Ῥωμαίων.	Beaucoup d'années à vous, une telle et une telle impératrices des Romains.
le peuple :	Πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι (les Verts : Ἅγιε).	Beaucoup d'années à vous (les Verts : Saint).
les chantres :	Πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι, Οἱ δεσπόται σὺν ταῖς αὐγούσταις καὶ τοῖς πορφυρογεννήτοις.	Beaucoup d'années à vous, maîtres avec les impératrices et les porphyrogénètes.
le peuple :	Πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι (les Verts : Ἅγιε).	Beaucoup d'années à vous (les Verts : Saint).
les chantres :	Πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι. Τὰ τρία τῷ Οὐρανίῳ. (les Verts : τῷ Ὀλυμπίῳ).	Beaucoup d'années à vous. Les trois à Ouranios, (les Verts : à Olympios).
le peuple :	Πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι.	Beaucoup d'années à vous.

Parmi les souhaits de victoire, trois groupes d'acclamations s'entremêlent. Nous les séparerons :

a) Les chantres :	Κύριε, σῶσον τοὺς δεσπότας Ῥωμαίων	Seigneur, sauve les maîtres des Romains.
le peuple :	Κύριε, σῶσον (ἐκ γ′)	Seigneur, sauve (3 f.).
les chantres :	Κύριε, σῶσον τοὺς ἐκ σοῦ ἐστεμμένους.	Seigneur, sauve ceux que tu as couronnés.
le peuple :	Κύριε, σῶσον (ἐκ γ′).	Seigneur, sauve (3 f.).
les chantres :	Κύριε, σῶσον τὸ πλοῦτος τῶν ὑπηκόων.	Seigneur, sauve la richesse des sujets.
le peuple :	Κύριε, σῶσον (ἐκ γ′)	Seigneur, sauve (3 f.).
b) Les chantres :	Τὰ ἴσα, δεσπόται, τῆς νίκης ὑμῶν.	Encore, ô maîtres, une victoire telle que la vôtre.
les chantres :	Τὸς νίκας ὑμῶν πληθύνει ὁ θεῖος λόγος.	Vos victoires, le verbe divin les multiplie.
les chantres :	Τὰ ἴσα, δεσπόται, τῆς νίκης ὑμῶν κατὰ βαρβάρων.	Encore, ô maîtres, une victoire telle que la vôtre sur les Barbares.
les chantres :	Οἱ ἐχθροὶ ὑμῶν ἀπολοῦνται θεοκρίτως.	Vos ennemis périront par la décision de Dieu.

[1]) C'est une formule très fréquente : Cer., I, 2, p. 36, 1 et 22 ; I, 38, p. 195, 19; I, 41, p. 206, 17 ; I, 62, p. 278, 7 ; I, 69, p. 316, 4, 317, 14 ; I. 71, p. 354, 2 ; I, 71, p. 355, 19 ; I, 74, p. 368, 9.

	Τὰ ἴσα, δεσπόται,	Encore, ô maîtres,
c) Les chantres:	τὰ τῆς Συγκλήτου.	un tel Sénat.
	Ἡ Σύγκλητος φιλεῖ	Le Sénat vous aime
les chantres:	ὑμᾶς ἐν ὁμονοίᾳ.	dans la concorde.
	Τὰ ἴσα, δεσπόται,	Encore, ô maîtres,
les chantres:	τῶν στρατοπέδων.	de telles armées.
	Καὶ σὺν αὐτοῖς	Avec elles
les chantres	ὁ Θεός ὑμᾶς συνεργήσει.	Dieu vous aidera.
	Τὰ ἴσα, δεσπόται,	Encore, ô maîtres,
les chantres:	τοῦ λαοῦ ὑμῶν.	un peuple tel que le vôtre.
	Ἀπέλθατε καὶ εὔξασθε	Allez et priez
les chantres:	τοὺς ἰδίους δεσπότας.	Vos propres maîtres.

Le refrain du peuple n'est pas nettement indiqué. Les Bleus sans doute répètent la phrase et les Verts disent: Ἅγιε, „Saint".

La cérémonie s'achève par la danse des auriges: ils dansent sur leurs chars et quatre solistes les accompagnent en chantant, chacun, à tour de rôle, un tropaire nommé χορευτικόν pour remercier l'empereur de l'appui qu'il prête aux Bleus.

*

Revenons au livre des factions. Essayons de le dater. Prenons d'abord deux signes extérieurs. Les factions célèbrent l'anniversaire de la cité. Dans l'écurie, dans la cour, devant l'hippodrome, elles acclament les empereurs, sans nommer les porphyrogénètes. Ceci est ancien. Elles les nomment ensuite, devant le Triconque, et c'est dans cette seconde partie que nous apercevons justement le travail du compilateur. Le raccord est maladroit. Nous avions lu déjà τὸ δειλινόν,[1] et nous trouvons de nouveau δείλης[2] „l'après-midi" également. Nous nous étions arrêtés devant l'hippodrome et nous voici transportés sans transition dans la phiale du Triconque. Et voici qui est plus grave. Nous savons que la danse aux flambeaux avait lieu l'avant-veille de l'hippodrome et nous sommes ici à la veille. Relisons le chapitre 62 où cette cérémonie est décrite pour l'anniversaire de l'avènement (αὐτοκρατορίκ); comparons le au chapitre 70 et nous verrons que, pour l'anniversaire de la cité, on a pris dans un traité complet et l'on a consu ensemble deux morceaux qui ne se rapportaient pas au même jour. Et pourquoi? Évidemment pour remplacer un passage qui n'était plus de saison.

Et qu'était ce passage? On devine sans peine qu'il mentionnait les deux anciennes phiales. En effet, pour la même fête, le livre du maître des cérémonies nous apprend[3] qu'à ce moment, la veille des jeux, l'après-midi (δείλης), chaque faction conduisait ses chevaux dans sa propre phiale, puis au cirque. Chaque fois, elle les présentait (δημεύουσιν) et acclamait l'empereur. Au cirque, le préfet de la ville présidait, avec l'actuaire à ses côtés. Or, au chapitre 71, les acclamations qu'on a lues plus haut se répétaient au cirque en présence du préfet et de l'actuaire.[4] On a donc conservé la double cérémonie. Mais maintenant le premier acte ne se joue plus dans les anciennes phiales: il se joue dans la nouvelle, celle du Triconque, où les chevaux ne pénétraient pas. On les laisse à l'écurie et la cérémonie s'achève plus simplement au pied de la tribune.

Ainsi Constantin a remanié un texte antérieur à l'époque où Basile Ier a détruit les deux phiales des factions. Nous allons remonter plus haut en appliquant la même méthode critique à un autre passage: au formulaire des courses à pieds. En effet, à l'un de ces

[1]) P. 348, 10.
[2]) P. 349, 14.
[3]) Cer., I, 70, p. 341, 4.
[4]) P. 352, 1.

courts chapitres, après la prière que l'on dit la veille,[1] au moment où les concurrents sont mis à l'essai, on a ajouté une note qui fut d'abord une glose rédigée du vivant de Michel III. Nous sommes donc en droit de chercher, sous le voile dont Constantin VII l'a enveloppé, un traité plus ancien et même en certaines parties, nous allons le montrer, très ancien.

Rappelons nous maintenant ce qu'étaient les acclamations du V^e^ siècle. Relisons par exemple celles que fait entendre le peuple de Constantinople pendant que se tenait le Concile d'Éphèse ou bien lors de la proclamation de Léon I^er^, de Léon II, d'Anastase et de Justin I^er^. Ce sont de courtes phrases, vœux de bonheur, de longue vie ou de victoire, actes de foi et prières. Ce sont des formules admises que le peuple choisit et groupe spontanément. Or, ces vieilles formules, hardies et vivantes, nous les retrouverons dans les textes qui font l'objet de la présente étude.

Ces vieilles formules, se sont conservées, parfois intactes, dans le formulaire des courses à pied. Voici d'abord, semble-t-il, une course d'essai.[2]

Le grand chantre:	Ἐγέτε βοηθοῦντα ὑμῖν Ἰησοῦν.	Jésus est votre aide.
le peuple:	Ἀεὶ νικᾷ (ἐκ γ').	Il est toujours vainqueur (3 f.).
le grand chantre:	Νίκας δείξει.	Il montrera des victoires.
le peuple:	Ἐσαίουτα (heus adjuta).	Hé! aide.
le grand chantre:	Αὔξει νίκην.	Il augmentera la victoire.
le peuple:	τῶν βαΐων	des palmes.
le grand chantre:	Σωτὴρ τοῦ κόσμου βοήθησον ἡμᾶς.	Sauveur du monde, aide nous.

Maintenant le mapparius donne le signal,[3] comme dans le roman d'Alexandre.[4] Le détail est ancien, car ailleurs, en pareil cas, le traité nomme l'actuaire.[5]

Les chantres:	Ναvά. ά. Ἀνανδία.[6]	Nana. Ananaïa.
le peuple:	Ἐπέστη ἡ ἡμέρα.	Voici le jour.
les chantres:	Ναvά.	Nana.
le peuple:	Ἁγία Θεοτόκε	Sainte Mère de Dieu.
les chantres:	Ναvά.	Nana.
le peuple:	Ἡ νίκη τῶν Βενέτων (les Verts: τῶν Πρασίνων).	La victoire des Bleus (les Verts: des Verts).
les chantres:	Ναvά.	Nana.
le peuple:	Χαρεῖ ἡ πολιτεία.	C'est la joie de l'Etat.
les chantres:	Ναvά.	Nana.
le peuple:	Ἁγία Θεοτόκε.	Sainte Mère de Dieu.
Le mapparius lève la main:		
les chantres:	Ἄρτι καὶ ἄρτι.	Voici, voici.
le peuple:	Κύριε, βοήθησον	Seigneur, aide.

Cette invocation rapide, presque haletante, mêlée aux vœux de victoire, ne pouvait plaire aux Byzantins. Ils l'ont paraphrasée, développée en termes académiques. Ils en ont

[1]) Cer., I, 71, p. 358, 10.
[2]) Cer., I, 71, p. 357, 19.
[3]) P. 359, 1.
[4]) Meusel, p. 800.
[5]) Cer., I, 70, p. 344, 10.
[6]) Constantin VII explique un peu plus loin, p. 384—386, l'expression ναvά par les mots Θεὸς Θεός ou σῶσον δὴ σῶσον. Nanaïa, que l'on trouve en d'autres passages (2 Mak. I, 13—15) était une divinité persane, d'origine babylonienne.

*

tiré une belle prière, que l'on dit la veille, lorsque les concurrents sont mis à l'essai. Une autre, plus simple, soutient les cœurs quand on agite l'urne, et l'on y a introduit, en l'adaptant, l'exclamation que nous connaissons déjà, celle des Verts après la victoire: „Τοῦτό ἐστιν ἐκ Θεοῦ νικῆσαι. Ceci est vaincre par Dieu." Nous saisissons ainsi sur le vif le travail successif des générations et nous pouvons comprendre comment le formulaire des auriges s'est, avec le temps, enrichi et transformé.

Nous essaierons de distinguer les époques dans les deux séries d'acclamations où nous avons rencontré le nom des auriges: d'abord, la veille, pendant les préparatifs, puis, le jour même, après la victoire.

Le formulaire des courses à pied, le moins altéré, se distingue de l'autre par un trait essentiel.

L'empereur n'est point nommé. Il ne l'est qu'une fois, après la victoire, lorsqu'on lui demande les prix de la course. Il est clair, en effet, qu'à l'origine, pendant les préparatifs, en dehors de la présence impériale, les factions n'avaient à acclamer que leurs champions. Mais, plus tard, elles prennent une part plus large aux fêtes de la Cour et se voient alors appelées à rehausser, par leurs acclamations multipliées, les prestige de la Couronne. C'est ainsi que l'empereur se trouve associé aux auriges. Il l'est de deux manières.

1° Dans une même acclamation en forme de litanie. Dans la cour de l'écurie, on nomme tour à tour les empereurs, les impératrices, la cité et les factions; autour de la phiale, les empereurs, les impératrices, les porphyrogénètes, la cité, le préfet et l'aurige. Constantin VII a grossi la deuxième formule, il n'a pas touché à la première. Retirons ce qu'il a ajouté, il nous reste deux textes anciens. Le premier, νικᾷ ἡ πίστις, est une adaptation de l'antique νικᾷ ἡ τύχη τῶν Ῥωμαίων;[1] le second, ὁ βοηθῶν,[2] a des tours de phrase familiers au V^e siècle[3] et l'invocation du Dieu unique, εἷς ὁ Θεὸς ὁ βοηθῶν, on le sait, est fréquente dans les inscriptions du IV^e au VI^e siècle.[4]

2° La faction ou l'aurige ont leur acclamation distincte, entre deux autres, qui sont en l'honneur de l'empereur. L'une des deux est la seconde partie de la prière ὁ βοηθῶν; l'autre, ὁ δεῖνα, Κύριε, βοήθει, est bien connue de quiconque a pratiqué les sceaux du VIII^e et du IX^e siècle.

Retirons les formules impériales: il nous reste encore un morceau récent. C'est le δρομικὸν ποίημα, ce sont les deux prières adressées, l'une à Dieu, l'autre à la Vierge, et qui rappellent celle des coureurs. Mais elle en ont perdu la simplicité. Elles ont perdu aussi ce caractère antique qu'exprime si bien la rédaction primitive: χαρεῖ ἡ πολιτεία.

Si nous voulons presser nos textes, nous apercevons encore une prière complexe qui ne paraît pas appartenir au V^e siècle. On devait dire en ce temps: „υἱὲ Θεοῦ, νίκη, fils de Dieu, victoire". On le disait encore au pied de la tribune, pour honorer l'empereur,[5] et, de cette brève invocation on a tiré une litanie. Ἅγιε τριστάγιε[6] répond au temps où fut inventé le Trisagion. La croix, ou même la puissance de la croix, est invoquée déjà au V^e siècle,[7] mais δέσποινα Θεοτόκε, au lieu de ἁγία Θεοτόκε paraît être d'une époque plus tardive.

[1]) Cer., I, 92, p. 425, 11: proclamation d'Anastase.

[2]) On entend cette même acclamation au moment où l'empereur vient de monter au cathisma: Cer., I, 69, p. 319.

[3]) Σὺ αυτοὺς σῶσον rappelle σὺ αὐτὸν ἐλέησον (Cer. p. 424, 11, 430, 6) ou encore σῶσον, Κύριε οὓς ἐκέλευσας βασιλεύειν (Théophane, an. 6071, Bonn p. 384, de Boor, p. 249).

[4]) C. M. Kaufmann, Handbuch der altchristlichen Epigraphik, Fribourg in B., 1917, p. 71, 77, 162, 168. Voyez aussi Batiffol dans Mélanges Schlumberger, p. 32, 34, 36, 37.

[5]) Cer., I, 69, p. 319, 15. Voyez aussi, I, 44, p. 225, 10. Comparez avec les acclamations du V^e siècle: υἱὲ Θεοῦ σὺ αὐτὸν ἐλέησον (p. 424, II, 430, 6).

[6]) Cer., I, 69, p. 319, 16. Cf. Schlumberger, Sigillographie, p. 35.

[7]) Kaufmann, Handbuch, p. 204. Cf. p. 425: une croix est dressée, en 441, ὑπὲρ διαμονῆς καὶ νίκης des empereurs. Voyez aussi Mélanges Schlumberger, p. 32, 37.

Ce qui reste est assurément très ancien. C'est d'abord l'acte de foi, qui, nous l'avons vu, soutient les coureurs au départ: ἔχεται ὁ βοηθῶν ἡμῖν Ἰησοῦς. C'est ce couplet de vive allure, avec ce cri de joie (ἰοὺς, pour heus ou ἰού) et le vœu d'éternelle victoire (ἀεὶ νικᾷς) que l'on faisait entendre à Théodose II[1] et à Léon Ier.[2] Θεοῦ τὴν νίκην ἔχει[3] et ce qui se dit après la victoire, τῆς ἐκ Θεοῦ νίκης, ou bien τοῦτό ἐστιν ἐκ Θεοῦ νικῆσαι, toutes ces expressions rendent la pensée que le Pseudo-Callisthène a teintée de paganisme, lorsqu'il nous montre Laomédon, fort du concours d'Alexandre, attendant la couronne ἐκ τοῦ μειλιχίου Διός. Et le vœu, pareil au salut que les factions adressent à leurs démarques,[4] ὅλη ἡμέρα σήμερον, est moulé sur celui qu'entendait l'impératrice Ariane: ὅλα τὰ καλὰ ἐπὶ σοῦ γένηται.[5] Quant au dernier morceau, un des plus vigoureux (καὶ εἰπὲ καὶ ποίει), les vieilles acclamations ne nous en donnent pas le modèle, mais l'aspect en est bien antique.

Passons à la seconde série.

Le vainqueur entendait d'abord le compliment de bienvenue dont on accueillait, au VIIIe siècle, l'empereur nouveau marié, le patrice et le préfet nouvellement promus, le démarque arrivant à l'hippodrome.[6] Puis, la faction demandait pour lui le prix de la course par un cri rapide, un cri du passé, τὰ τρία τῷ Οὐρανίῳ, les trois pièces d'or[7] dont on récompensait aussi le conducteur de bige ou l'aurige des factions mineures, lorsqu'ils étaient promus à un rang supérieur,[8] ou encore les deux vainqueurs des courses à pied[9] et le préfet lui-même,[10] maître de la cité, chef suprême des factions. Sous cette forme brève, la faction demandait aussi la couronne pour le conducteur de bige ou le coureur.[11] Mais le docte Constantin VII ou ses prédécesseurs aimaient mieux entendre une supplique plus élégante et plus harmonieuse. L'un d'eux fit composer à cet effet un de ces poèmes en forme de tropaire, qui remplaça la vieille formule et servit en toutes circonstances, quelle que fut l'autorisation ou la faveur demandée, qu'il s'agit de célébrer la fête,[12] de promouvoir un factionnaire ou un micropanite,[13] d'accorder au vainqueur les costumes de cérémonie[14] ou la couronne,[15] aux démotes la permission de danser.[16]

La demande brève, comme le poème, est encadrée, le plus souvent, par deux longues acclamations en forme de litanie, les deux que nous avons transcrites, πολλοὶ ἡμῖν χρόνοι et Κύριε σῶσον. La première manque parfois,[17] par l'effet de quelque négligence, sans doute, mais en un cas, pour une raison précise, parce que l'empereur avait ordonné à la faction de lui adresser la supplique.[18] En principe, si la faction prend l'initiative, elle doit commencer — la déférence l'exige — par offrir ses vœux.

Et maintenant nous rejoignons encore le Ve et le VIe siècle. Nous retrouvons, dans le

[1]) Mélanges Schlumberger, p. 31, 35.
[2]) Cer, I, 91, p. 411, 19.
[3]) Comparez avec τὸν ἐκ Θεὸν βασιλέα (Cer., I, 93, p. 427, 2).
[4]) Cer., p. 314, 2; 377, 5.
[5]) Cer., p. 420, 25.
[6]) Cer., p. 198, 7; 253, 3; 266, 20; 314, 4; 378, 10.
[7]) Chiffre ancien, qui était alors dépassé. Cf. Cer. I, 69, p. 335, 1, et le commentaire de Reiske, t. II, p. 325.
[8]) Cer., p. 328, 22; 329, 11.
[9]) Cer., I, 71, p. 359, 14.
[10]) Cer., I, 73, p. 368, 16.
[11]) Cer., I, 69, p. 331, 13; I, 71, p. 359, 11.
[12]) Cer., I, 62, p. 278. Cf. II, 32, p. 631.
[13]) Cer., I, 69, p. 327, 329.
[14]) Cer., I, 70, p. 344, 15; I, 71, p. 354, 12—22.
[15]) Cer., I, 70, p. 345, 12; I, 71, p. 356, 15.
[16]) Cer., I, 70, p. 345, 17; I, 71, p. 357, 1.
[17]) Cer., I, 327, 328, 329, 359.
[18]) Cer., I, 327, 15.

traité de Constantin VII, sous une forme plus élégante ou plus ample, ce qui se disait au moment du Concile d'Éphèse,[1] à l'avènement d'Anastase et de Justin Ier ou sous le règne de Justinien. Le peuple demandait en ces termes un souverain à l'impératrice Ariane, veuve de Zénon:

Πολλὰ ἔτη τῆς Αὐγούστης.
Ὀρθόδοξον βασιλέα τῇ οἰκουμένῃ.[2]
Beaucoup d'années à l'impératrice.
Un roi orthodoxe au Monde.

Ils lui demandaient aussi justice:

Πολλὰ τὰ ἔτη τῆς Αὐγούστης.
Ἔξω βόλε τὸν κλέπτην ἔπαρχον τῇ πόλει.[3]
Beaucoup d'années à l'impératrice.
Mets dehors ce voleur de préfet de la Ville.

Et les Verts pressèrent ainsi Justinien, au début du célèbre dialogue qui se termina par la sédition Nika et l'incendie de Sainte-Sophie.

Ἔτη πολλά, Ἰουστινιανὲ Αὔγουστε.
Τοὺβικας. Ἀδικοῦμαι...[4]
Beaucoup d'années, Justinien Auguste.
Sois vainqueur. On me fait tort...

L'acclamation qui suit la supplique (Κύριε σῶσον) est aussi ancienne. On l'associait aux précédentes.[5] On criait aussi à Justin Ier: „L'abondance au Monde! Comme tu as vécu, gouverne! L'abondance à l'État! Roi du Ciel, sauve celui de la Terre!"[6] Et rien n'est plus naturel que de demander au ciel le salut de qui l'on attend un bienfait ici-bas.

L'autre litanie (τὰ ἴσα) paraît remonter au temps de Michel III. Ces courtes phrases que l'on prendrait pour des iambes, si elles avaient toujours six pieds, ressemblent aux actions de grâce composées sous son règne.[7] L'une d'elles s'y retrouve presque mot pour mot.

Επεσον οἱ ἐχθροὶ ἡμῶν θεοκρίτως.
Ils sont tombés, nos ennemis par la décision de Dieu.

Toutefois, quand nous entendons ainsi louer le Sénat, l'armée et le peuple, nous songeons au temps où le souvenir de Rome était encore vivant, aux formules vénérables que nous conserve, en d'autres endroits, le traité de Constantin VII, par exemple au moment où l'empereur paraît à l'hippodrome.[8]

Les deux factions:	Ὁ δεῖνα καὶ ὁ δεῖνα	Un tel et un tel,
	Αὔγουστοι, τοὔμβικας.	Augustes, soyez vainqueurs.
les chantres:	Οἱ τῆς Συγκλήτου ἐγείρεσθε,	Vous, du Sénat, levez-vous,
	τοὺς δεσπότας εὐξόμεθα.	prions les maîtres.
le peuple:	de même trois fois.	
les chantres:	Οἱ τῶν πεδατουρῶν ἐγείρεσθε	Vous, des gardes, levez-vous,
	τοὺς δεσπότας εὐξόμεθα.	prions les maîtres.

[1]) Mélanges Schlumberger, p. 32, 35, 36, 38.
[2]) Cer., I, 92, p. 418, 19. Voyez aussi, p. 427, 2.
[3]) Cer., I, 92, p. 420, 30.
[4]) Théophane, de Boor, p. 181, 34; Bonn, 279.
[5]) Théophane, de Boor, p. 185, 15; 249, 28.
[6]) Cer., I, 93, p. 229, 21.
[7]) Cer., I, 69, p. 332. Voyez aussi, I, 38, p. 195, 8.
[8]) Cer., I, 69, p. 318. Voyez aussi, I, 42, p. 216.

Ainsi, en étudiant de près le livre des factions, nous avons pu remonter le cours des siècles. Constantin VII avait sous la main un traité étendu et cohérent, dont il a tiré des morceaux pour les modifier et les combiner arbitrairement. Ce traité datait du temps où les factions, la veille des jeux, acclamaient l'empereur dans leurs anciennes phiales. Il datait donc au plus tard du règne de Basile I^er^, qui supprima les phiales des factions. Il était plus ancien, car un passage fut annoté du vivant de Michel III. Nous pouvons encore remonter plus haut. Nous connaissons dans le domaine de la vie publique, les acclamations du V^e^ siècle et nous pouvons ainsi, dans le Livre des Cérémonies, reconnaître quelques éléments qui présentent le même caractère. C'est en premier lieu le formulaire des courses à pied. Certaines parties restent intactes, d'autres n'ont atteint que le premier degré de l'évolution. Le formulaire des auriges a passé par tous les degrés et nous devons retirer les additions, en remontant le cours des siècles, pour dégager le noyau primitif. Nous retirons d'abord les acclamations où l'empereur est associé à l'aurige, nous retirons les chants analogues aux tropaires, nous ramenons à une forme plus simple les prières ou les acclamations complexes et nous trouvons enfin les formules primitives, rapides et hardies, pareilles à celles des courses à pied, pareilles à celles des assemblées populaires du V^e^ siècle. Nous constatons alors que les noms d'Ouranios, d'Olympios, d'Ikasios et d'Anatellon appartiennent à ce plus vieux formulaire, contemporain de la rédaction du roman d'Alexandre, qu'ils ont aussi passé d'âge en âge, agiles et vivants, pour prendre place dans les formules nouvelles, dans les tropaires et les acclamations en forme de litanie, œuvres de Michel III ou de Constantin VII.

Gabriel Millet.

APPENDICE

ОТЧЕТЪ

О РАБОТАХЪ СЕМИНАРІЯ ИМЕНИ Н. П. КОНДАКОВА (SEMINARIUM KONDAKOVIANUM)

въ Прагѣ

за первый годъ его существованія (по 17 февраля 1926 г.).

Н. П. Кондаковъ, глубокій ученый, оказавшій своими работами длительное вліяніе на развитіе археологической науки не только русской, но и всемірной, былъ вмѣстѣ съ тѣмъ незамѣнимымъ учителемъ для болѣе узкаго круга учениковъ и послѣдователей, которыхъ онъ захватывалъ и воодушевлялъ своимъ научнымъ энтузіазмомъ.

За всю долголѣтнюю преподавательскую дѣятельность Н. П. Кондакова и въ Одессѣ и въ Петроградѣ вокругъ него постоянно сосредотачивались люди, привлеченные имъ къ научному дѣланію. Многихъ изъ нихъ уже нѣтъ въ живыхъ, другіе продолжаютъ работать во славу русской науки.

Точно также за послѣдніе годы жизни Н. П. Кондакова, въ связи съ преподаваніемъ его въ Карловомъ университетѣ въ Прагѣ, вокругъ него образовался кружокъ учениковъ, стремившихся ближе и детальнѣе разрабатывать подъ руководствомъ учителя тѣ вопросы, которые затрагивались имъ на его лекціяхъ.

Н. П. Кондаковъ читалъ курсъ въ Карловомъ университетѣ въ Прагѣ — доступный фактически всѣмъ желающимъ слушать; кромѣ того онъ руководилъ занятіями студенческаго семинарія въ Карловомъ же университетѣ; затѣмъ на дому у Н. П. Кондакова образовался какъ бы особый семинарій privatissima — нѣкоторые изъ тѣхъ же слушателей его курса или участниковъ семинарія постоянно посѣщали Н. П. Кондакова, вмѣстѣ или порознь, вновь и вновь поучаясь, въ бесѣдахъ съ Никодимомъ Павловичемъ.

Никодимъ Павловичъ всегда охотно раскрывалъ сокровищницу своего ума, таланта и знанія, увлекаясь самъ работами и планами работъ своими и своихъ учениковъ.

Для этого ближайшаго тѣснаго кружка Никодимъ Павловичъ былъ средоточіемъ духовной жизни, учителемъ, съ которымъ можно было говорить обо всемъ, не боясь своего незнанія, живою совѣстью, передъ лицомъ которой нельзя было кривить душою.

Послѣ смерти Н. П. Кондакова участники всего кружка поняли, что они не могутъ такъ сразу разойтись и разстаться другъ съ другомъ въ дальнѣйшей научной работѣ, ибо такой разбродъ ихъ означалъ бы измѣну памяти Н. П. Кондакова, который объединилъ ихъ въ творческой научной работѣ.

Участники кружка почувствовали свою нравственную обязанность передъ памятью Н. П. Кондакова — не прекращать своего научнаго общенія, а наоборотъ — усилить свои труды и обострить свои исканія.

Такъ возникло дружеско-научное объединеніе — „Семинарій имени Н. П. Кондакова“ (Seminarium Kondakovianum).

Въ составъ этого семинарія вошли слѣд. лица (въ алфавитномъ порядкѣ): Андреева М. А., Бѣляевъ Н. М., Вернадскій Г. В., Калитинскій А. П., Кондарацкая Л. П., Лосскій В. Н., Родзянко Т. Н., Рассовскій Д. А., Толль Н. В., Толль Н. П., Яшвиль (княгиня Н. Г.).

Руководителями занятій семинарія являются профф. Г. В. Вернадскій и А. П. Калитинскій.

Кромѣ перечисленныхъ выше участниковъ Семинарія, на нѣкоторыхъ собраніяхъ участвовали въ качествѣ гостей: С. К. Терещенко, проф. А. В. Флоровскій, д-ръ Ф. Феттихъ (хранитель Будапештскаго Музея).

Собранія семинарія начались въ апрѣлѣ 1925 г., прекращались въ теченіе лѣта (іюль — сентябрь 1925 г.) за разъѣздомъ большинства участниковъ и возобновились вновь съ 30 окт. 1925 г. На собраніяхъ Семинарія выслушивались и обсуждались доклады двухъ родовъ: 1. изложеніе вопросовъ связанныхъ съ научной работою членовъ Семинарія, 2. ознакомленіе членовъ Семинарія съ новостями научной литературы. Предметомъ работы Семинарія являются главнымъ образомъ археологія (въ широкомъ смыслѣ этого слова) и византиновѣдѣніе. Въ теченіе отчетнаго года состоялось 15 засѣданій Се-

минарія (4 весной 1925-го года и 11 — начиная съ конца октября 1925), на которыхъ прочитаны и обсуждены были слѣдующіе доклады и сдѣланы слѣдующія библіографическія сообщенія:

I. Доклады (въ алфавитномъ порядкѣ авторовъ):

Андреева М. А. 1. „О церемоніалѣ ромейскаго двора въ XIII в." (4 іюня 1925). 2. „Пріемъ татарскихъ пословъ при Никейскомъ дворѣ" (18 дек. 25). — См. настоящій Сборникъ, стр. 187—200.

Бѣляевъ Н. М. 1. „О Фибулѣ въ Византіи" (6 мая 1925). 2. „Украшенія поздне-античной и ранневизантійской одежды" (11 дек. 25). — См. настоящій Сборникъ стр. 201—228.

Вернадскій Г. В.: „Византійскія ученія о власти царя и патріарха" (30 окт. 25). — См. наст. Сборникъ стр. 143—154.

Калитинскій А. П.: 1. „О дуговыхъ фибулахъ Кавказа" (14 мая 25). 2. „О чашѣ Казбекскаго клада" (1 дек. 25). 3. „О надписи на чашѣ Казбекскаго клада" (дополнительное сообщеніе въ связи съ письмомъ проф. Chabot автору) — 11 дек. 25. — См. наст. Сборникъ стр. 39—64.

Лосскій В. Н. „О властяхъ церковной и свѣтской по трактату Данте de Monarchia" (6 ноября 25).

Рассовскій Д. А. „Черные клобуки въ древней Руси" (два доклада — 29 янв. и 5 февр. 1926 г.)

Толль Н. П. 1. „О классификаціи ранне-средневѣковыхъ тканей" (22 апр. 25). 2. „Объ изображеніи Хозроя на одной сасанидо-египетской ткани" (20 ноября 25). — См. наст. Сборникъ стр. 93—100.

Феттихъ (д-ръ Фердинандъ) — „Древности Венгріи въ эпоху перселенія народовъ по новымъ находкамъ" (15 янв. 1926).

II Библіографическія сообщенія (въ алфавитномъ порядкѣ — латинскаго алфавита — авторовъ сочиненій, которыя были предметомъ сообщенія):

Бенешевичъ, Памятники Синая, Изд. Росс. Акад. Наукъ, Petropoli 1925. (Сообщеніе Г. В. Вернадскаго 15 дек. 25).

Bulićev Zbornik (Strena Buliciana), Zagreb—Split 1924 (сообщеніе Г. В. Вернадскаго 1 дек. 1925).

Дяковичъ Б. Антична гробница въ „Кукува могила" при с. Дуванлий. Известия на Българския Арх. Инст. III, 1925, София (сообщеніе Н. П. Толля 12 февр. 1926).

Ebersolt J. Les arts somptuaires de Byzance. Paris 1923. (сообщеніе Н. М. Бѣляева 6 ноября 1925) — Ebersolt J. Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant. Paris 1919. (Сообщ. Н. М. Бѣляева 12 февр. 25).

Moszyński Kaz. Badania nad pochodzeniem i pierwotną kulturą słowian. (Rozprawy Polsk. Akad. um., Wydz. Filol. t. LXII, N 2.) Krak. 1925. (Сообщеніе Н. П. Толля 15 дек. 25).

Takács, Zoltan v. Chinesisch-hunnische Kunstformen. Известия на Българския Арх. Инст. III, 1925, София. (Сообщ. Н. П. Толля 12 февр. 26).

*

Кромѣ вышеотмѣченной работы, въ Семинаріи производятся (и отчасти уже подготовляются къ печати) изслѣдованія по слѣдующимъ вопросамъ: 1) „Исторія Фибулы въ Россіи" (А. П. Калитинскій); 2) Придворный Уставъ Константина Порфиророднаго (Г. В. Вернадскій, Н. М. Бѣляевъ, Н. П. Толль) [1]; 3) »De officiis« Кочина (М. А. Андреева); 4) Средневѣковыя ткани (Н. П. Толль); 5) Половцы (Д. А. Рассовскій).

Въ предстоящемъ академическомъ году наряду съ продолженіемъ названныхъ работъ поставлена задача приступить къ обработкѣ матеріала по исторіи торевтики въ Византіи и на Ближнемъ Востокѣ (Н. М. Бѣляевъ, А. П. Калитинскій) и къ изученію исторіи М. Пселла (Г. В. Вернадскій).

*

Въ связи съ намѣченнымъ планомъ дальнѣйшихъ работъ Семинарія требуется устройство при Семинаріи хотя бы незначительныхъ размѣровъ библіотеки и музея по археологіи и византиновѣдѣнію, а также организація археологическихъ экскурсій и развѣдокъ.

Скромныя личныя средства членовъ кружка — бѣженцевъ лишаютъ ихъ возможности организовать работу Семинарія должнымъ образомъ на свой счетъ.

Руководители Семинарія обращаются поэтому съ покорнѣйшей просьбою ко всѣмъ, кому представляется цѣннымъ дѣло „Семинарія имени Н. П. Кондакова" оказать Семинаріи моральную и матеріальную поддержку. Всѣ пожертвованія, хотя бы самыя скромныя, будутъ приняты съ благодарностью, и о нихъ будетъ сообщаться въ годовыхъ отчетахъ Семинарія съ точнымъ указаніемъ ихъ использованія.[2]

Руководители семинарія:

Проф. Г. В. Вернадскій,
Проф. А. П. Калитинскій.

---

[1]) Работа эта была начата подъ руководствомъ Н. П. Кондакова.

[2]) Пожертвованія могутъ быть направляемы по адресу княгини Н. Г. Яшвиль, N. Yaschwill, Střešovice 409, Prague, Tchécoslovaquie.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PORTRAIT DE N. P. KONDAKOV. Peint par la Princesse N. YASCHWILL

AVANT-PROPOS V

LISTE DES COLLABORATEURS VII

NIKODIM PAVLOVIČ KONDAKOV. Par G. V. VERNADSKIJ IX

BIBLIOGRAPHIE DE N. P. KONDAKOV XXXIV

В. А. ФРАНЦЕВЪ. Изъ воспоминаній о Н. П. Кондаковѣ XLI

V. FRANCEV. Souvenirs détachés: N. P. Kondakov.

С. А. ЖЕБЕЛЕВЪ. Иконографическія схемы Вознесенія Христова и источники ихъ возникновенія 1

S. ŽEBELEV. Les types iconographiques de l'Ascension de Jésus-Christ et les sources de leurs origines (2 fig.).

В. Н. ЗЛАТАРСКІЙ. Первый походъ болгарскаго царя Симеона на Константинополь 19

V. ZLATARSKI. Première campagne du Tsar Symeon de Bulgarie contre Constantinople.

N. JORGA. Les variations du type de la Dormition de la Vierge dans le vieil art roumain (2 fig., pl. I—III) 29

L. NIEDERLE. Keramika západních skythských mohyl 35

L. NIEDERLE. La céramique des sépultures scythes occidentales (2 fig.).

А. П. КАЛИТИНСКІЙ. Изъ исторіи фибулы на Кавказѣ 39

A. KALITINSKIJ. Contributions à l'histoire de la fibule au Caucase. 13 fig., pl. IV—VIII. (Résumé français). 62

TH. HOPFNER. Die Kindermedien in den griechisch-ägyptischen Zauberpapyri . . . 65

N. BĂNESCU. Un fragment inédit du „Poème à Spanéas" (Cod. Marc. VII 51) 75

F. FETTICH. Die Tierkampfscene in der Nomadenkunst (10 fig., pl. IX—XIV) 81

Н. П. ТОЛЛЬ. Сасанидо-египетская ткань изъ Антинои 93

N. TOLL. Un tissu sassanido-égyptien d'Antinoé (2 fig., pl. XV).

A. PROTITCH. Un modèle des maîtres bulgares du XV^e^ et du XVI^e^ siècle (9 fig., pl. XVI—XVIII) 101

Г. А. ОСТРОГОРСКІЙ. Византійскій податной уставъ 109

G. OSTROGORSKIJ. Un traité byzantin sur la perception des impôts.

Γ. Α. ΣΩΤΗΡΙΟΥ. Βυζαντιναὶ ἀνάγλυφοι εἰκόνες 125

G. SOTÉRIOU. Les icones sculptées en Byzance (9 fig.).

A. MUÑOZ. Le ΕΚΦΡΑΣΕΙΣ nella letteratura bizantina e i loro rapporti con l'arte figurata (pl. XIX) 139

Г. В. ВЕРНАДСКІЙ. Византійскія ученія о власти царя и патріарха 143

G. VERNADSKIJ. Les doctrines byzantines concernant le pouvoir du Basileus et du Patriarche.

Н. Т. БѢЛЯЕВЪ. О Булатѣ и Харалугѣ 155

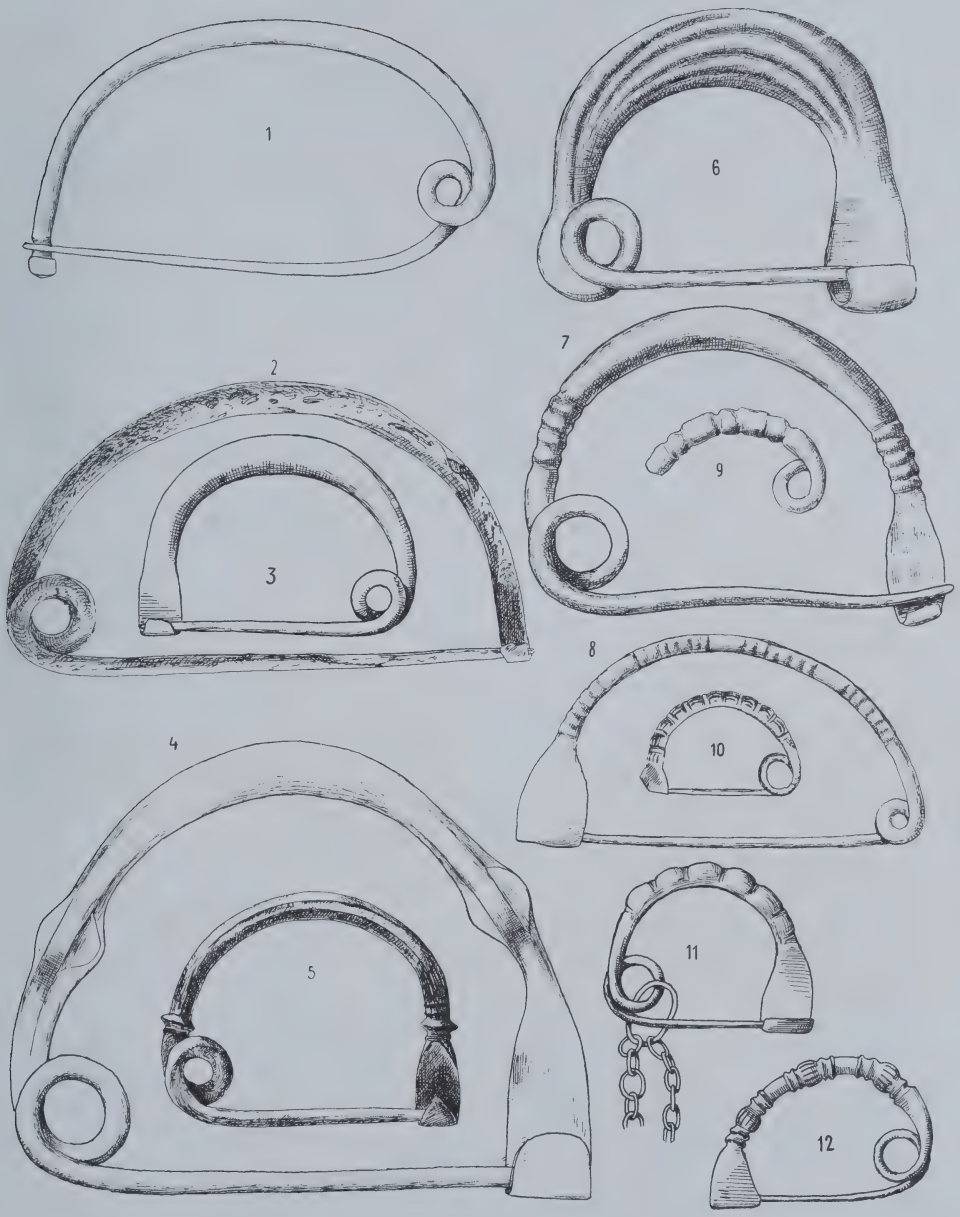
N. BELAIEW. „Bulat" et „Karalugh". Essai sur l'histoire de l'acier en Russie (14 fig.).

М. А. АНДРЕЕВА. Пріемъ татарскихъ пословъ при Никейскомъ дворѣ 187

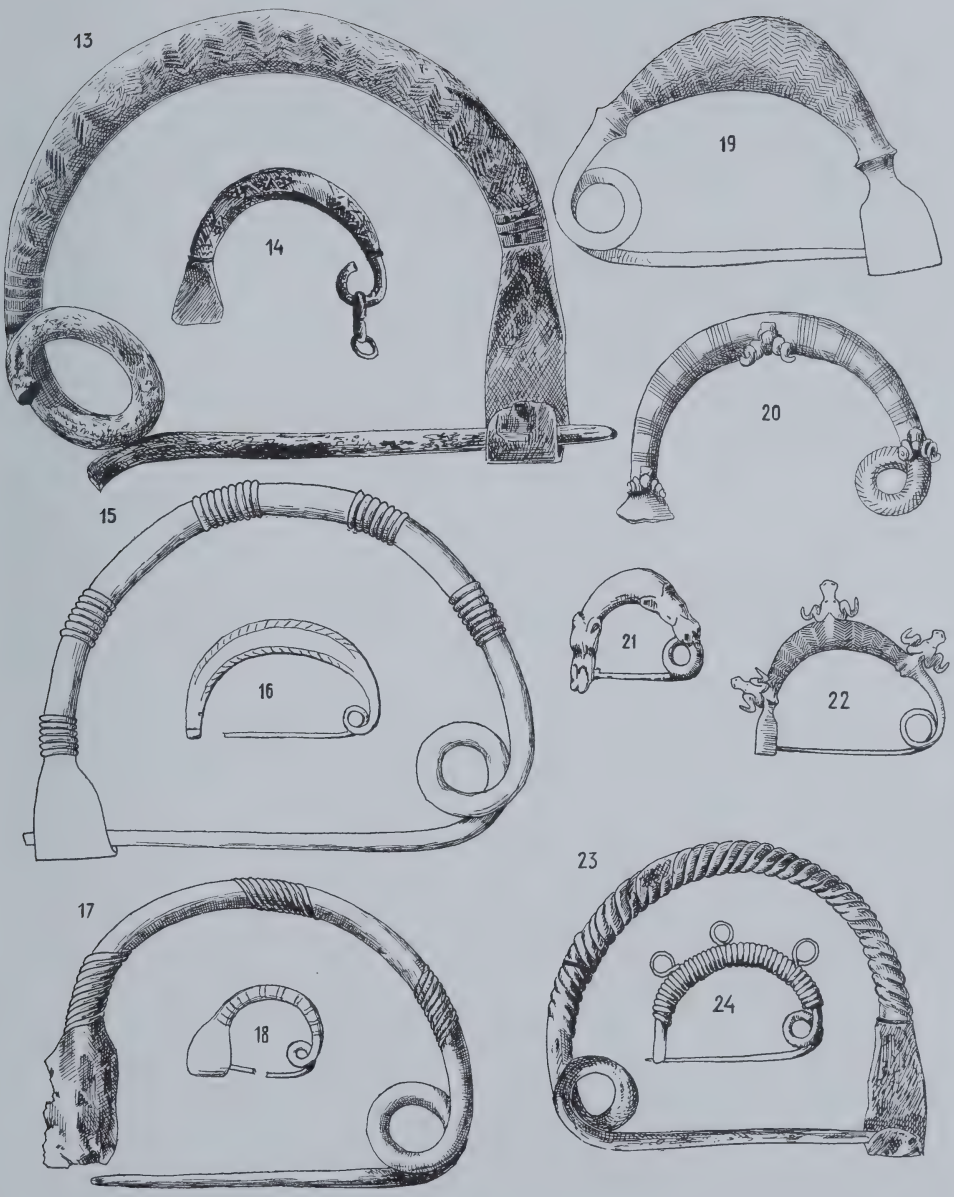
M. ANDREJEVA. Une ambassade tartare à la cour de Nicée (2 fig.).

*

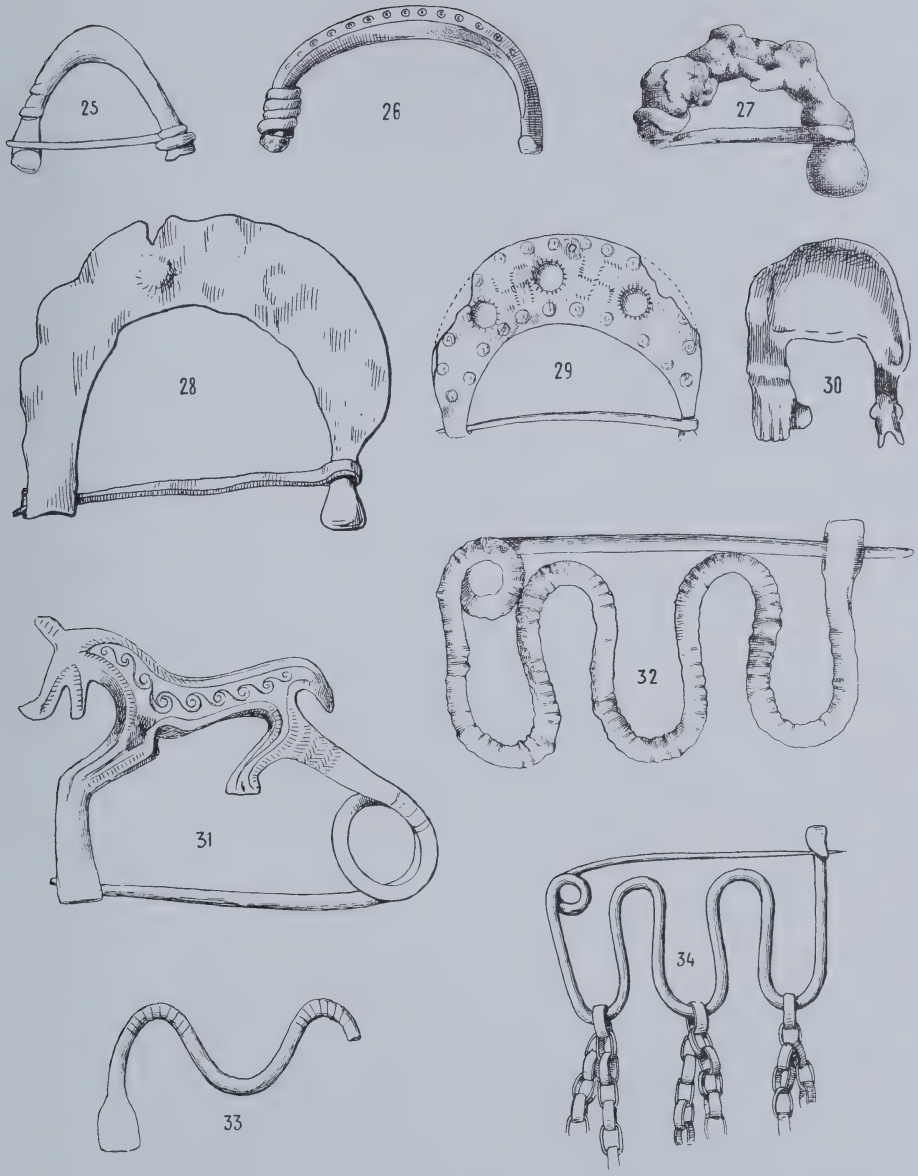
Н М. БѢЛЯЕВЪ. Украшенія поздне-античной и ранне-византійской одежды . . . 201
N. BĚLAEV. Les ornements du costume au Bas-Empire et en Byzance (25 fig., pl. XX).
J. CIBULKA. Iluminatoři rukopisu Velkých Kronik Francie 229
J. CIBULKA. Les enluminateurs des Grandes Chroniques de France. — Bibliothèque Nationale, Ms. Fr. 2813, 7 fig., pl. XXI. (Résumé français). 237
М. И. РОСТОВЦЕВЪ. Сарматскія и индоскиѳскія древности 239
M. ROSTOVTZEFF. Les antiquités sarmates et les antiquités indoscythes. 2 fig., pl. XXII—XXVIII. (Résumé français.) 257
TH. WHITTEMORE. A statuette of Akhenaten (pl. XXIX) 259
J. PUIG I CADAFALCH. La transmission de la coupole orientale à la basilique romane du XIe siècle (15 fig.) 263
O. M. DALTON. An enamelled gold reliquary (1 fig., pl. XXX) 275
G. MILLET. Les noms des auriges dans les acclamations de l'hippodrome (Étude critique sur le Livre des Cérémonies) 279
APPENDICE. Compte-rendu du „Seminarium Kondakovianum" pour l'année 1925—1926 (en russe) 297
Table des matières 299



Таб. II.



Таб. III.



Таб. IV.

DIE KINDERMEDIEN IN DEN GRIECHISCH-ÄGYPTISCHEN ZAUBERPAPYRI

Die Medien der Gegenwart und der Vergangenheit scheiden sich in zwei Gruppen: Die erste Gruppe umfaßt die sogenannten automatischen Medien, d. h. jene Personen, die ohne Dazutun anderer in Trance geraten, wobei sie diesen Zustand entweder mit bewußter Absicht durch Autosuggestion oder Autohypnose an sich hervorrufen oder in ihn scheinbar ohne jedes Dazutun ganz von selbst verfallen; im Altertum waren Medien dieser Gruppe die Priester und Priesterinnen zahlreicher Orakelstätten wie die Pythia in Delphi, der Priester des klarischen Apollon in Kolophon und die Priesterinnen des Apollon Branchos in Didyma,[1] ferner alle Seher, die im Zustand der „Besessenheit", d. h. des Enthusiasmus oder der Ekstase, Offenbarungen von sich gaben, und endlich die Priester und Mitglieder bestimmter Mysterienverbände. Diese automatischen Medien werden in der griechisch-lateinischen Literatur und auch in den griechisch-ägyptischen Zauberpapyri sehr oft erwähnt. Die zweite Gruppe dagegen umfaßt alle jene Personen, die nur durch das Dazutun anderer Personen, der Suggestoren oder Hypnotiseure — in der Antike der Zauberer — in Trance verfallen; sie werden in der Literatur nur selten erwähnt, spielen aber in den Zauberpapyri eine bemerkenswerte Rolle. Im Folgenden ist nur von den Medien dieser zweiten Gruppe die Rede.

Als solche nennen die Papyri bis auf zwei Ausnahmen immer nur Kinder und zwar durchwegs Knaben; als erste Voraussetzung für ihre Verwendung als Medien erscheint die geschlechtliche Unberührtheit, denn immer wird ein „unverdorbener Knabe" gefordert, z. B. im Pap. Lond. 121, Z. 553:[2] „Der Knabe sei unverdorben und rein", was der demotische Pap. näher erklärt; denn hier heißt es (col. XXV 20): „Der Knabe sei noch mit keinem Weibe gegangen"; col. III 11: „Nimm einen reinen Knaben, bevor es noch mit einem Weibe gegangen ist!"; col. XXVII 15: „Laß den Knaben vor der Lampe stehen, während er rein und noch mit keinem Weib gegangen ist!" Die geschlechtliche Reinheit wird aber auch dann von den Knaben gefordert, wenn sie nicht als Medien, sondern nur als Gehilfen des Zauberers auftreten, die ihm Handlangerdienste tun.[3] Welche Wichtigkeit der geschlechtlichen Reinheit zuerkannt wurde, ergibt sich vor allem daraus, daß der Zauberer des Pap. Paris., Z. 897, der mit einem erwachsenen Medium arbeitet, die Weisung erhält: „Halte den Menschen (d. h. das Medium) vom Beischlaf rein durch drei Tage und ebenso auch Dich selbst!" Denn während bei den Kindermedien die Keuschheit schon durch ihr Lebensalter verbürgt erschien, mußten natürlich für Erwachsene bestimmte Termine der Enthaltsamkeit angegeben werden. Hier geht der Zauber sowohl mit dem offiziellen Kult und der Tempelmantik als auch mit der offiziellen Traumdivination (Inkubation) Hand in Hand.[4]

[1]) Vgl. namentlich Jamblichos, De Myst. III., 11 ff u. meine Übersetzung, Leipzig 1922, S. 81 ff.

[2]) Ed. C. Wessely, Denkschr. Akad. Wien 42 (1893), S. 16 ff, Kenyon, Greek Papyri in the British Mus., London 1893; C. Wessely gab auch den unten erwähnten großen griechischen Zauberpap. von Paris in den Denkschr. Akad. Wien 36 (1888), S. 44 ff heraus, Griffith-Thompson, London 1904, den demot. mag. Pap.

[3]) Vgl. Pap. Berol. I 86/87 (ed. G. Parthey, Sitz.-Ber. Akad. Berlin 1865, pag. 120 ff; S. Eitrem, Aegyptus, V 1/2, p. 22; IV 1/2, p. 59 ff; Videnskapsselskapets Forhandl. 1903, No 3, Oslo 1923, p. 4 ff; Videnskap. Skrifter II 1923, No 1; Pap. Lond. 46 (ed. C. Wessely, a. a O. 42, S. 127 ff).

[4]) Vgl. meinen griechisch-ägyptischen Offenbarungszauber (C. Wessely, Stud. zur Palaeogr. und Pap.-kunde 21 u. 23) I § 843, im Folgenden abgekürzt durch OZ I, II.

Warum aber der Beischlaf verunreinigte und für den Verkehr mit der Gottheit unfähig machte, sagt z. B. Porphyrios:[1] „Reinheit und Unvermischtheit gilt heiligen Männern für gleichbedeutend... Daher entweiht auch der Beischlaf, denn er ist eine Vermischung von Mann und Weib und macht die Seele unrein und zwar im Falle der Empfängnis durch die Gemeinschaft, im andern Falle aber auch noch durch den Tod des gepflanzten Keims; doppelt aber entweiht der geschlechtliche Umgang des Mannes mit dem Manne, denn er liefert (den Keim) dem Tode aus und ist wider das Naturgesetz. Überhaupt aber entweiht jede Geschlechtslust, weil sie die Seele mit dem Körper vermengt und zur Wollust herabzieht." Für den Priester, Wahrsager, Theurgen und Magier und auch für das Medium aber war es die wichtigste Pflicht, die Seele von den Banden des Körpers möglichst zu befreien,[2] denn „wer nicht rein ist vom Geschlechtlichen, auf den hören die Götter nicht, wenn er sie ruft."[3] Indeß hat doch Porphyrios[4] auch darauf hingewiesen, daß nicht alle Menschen in gleicher Weise für die Inspiration geeignet seien, sondern die Leute einfachern Gemüts und in jüngern Jahren in höherem Grade, und Jamblichos hat in dieser „simplicitas" den Grund hiefür gesehen, ebenso auch Olympiodor,[5] der den Kindern eine besondere Begabung für den Enthusiasmus deshalb zuteilt, weil sie angeblich ohne Phantasie sind, die der wahren, echten Offenbarung hinderlich sei! In Wahrheit aber praedestinierte weder die Keuschheit noch die Einfalt, sondern vielmehr die leichte Erregbarkeit und starke Beeinflußbarkeit, die sich im Pubertätsalter am deutlichsten äußert, die Knaben zu Medien. Für die Kindermedien wird ferner gefordert, daß sie mit einem reinen Linnenhemd bekleidet seien,[6] und auch Apuleius sagt,[7] der Zauberer müsse den Knaben, von dem er eine „Antwort" erhoffe, mit einem reinen Pallium umhüllen. Ebenso müssen sich aber auch die automatischen Medien, Priester, Seher und auch die Zauberer selbst, in reine Gewänder kleiden, bisweilen sogar in Priestergewänder oder in Trachten, wie sie die Gottheiten, z. B. Isis oder Hermes, selbst getragen haben sollten und wie sie ihre Statuen und Bilder vor Augen führten.[8] Endlich lesen wir in den Papyri für die Zauberer selbst noch eine Unmasse Bestimmungen, die sich auf die Reinheit bezüglich Speise und Trank erstrecken und oft auch völliges oder teilweises Fasten für längere oder kürzere Fristen vorschreiben;[9] da nun der Pap. Paris., Z. 734/35 sogar auch für den Gehilfen des Zauberers verordnet: „Er sei mit Dir rein und enthalte sich mit Dir aller beseelten (d. h. Fleisch-) Kost und des Bades durch sieben Tage",[10] so haben wir derartige Speise- und Fastengebote jedenfalls noch viel mehr auch für die Medien vorauszusetzen. Verboten war namentlich der Genuß von Schweinefleisch, Fischen, Hülsenfrüchten und auch von Wein.

Erst wenn alle diese Bedingungen erfüllt waren, konnte der Zauberer daran denken, den Knaben als Medium zu verwenden und in Trance zu versetzen, der für die Erteilung von „Offenbarungen" Voraussetzung war. Dabei stand oder saß der Knabe vor dem Zauberer, im zweiten Falle manchmal auch zwischen seinen Knien, während er seinen Kopf in den Schoß oder an das Knie des Zauberers legte; oder er mußte sich auf eine genau vorgeschriebene Anzahl meist ungebrannter Lehmziegel setzen oder sich mit dem Bauch

[1]) De Abst. IV 20.
[2]) Vgl. OZ I §, 284 ff, 299 ff.
[3]) Porphyr., Epist. ad Aneb. bei Euseb., Praep., ev. V 10, I. pag. 29 Dind.
[4]) Porphyr. bei Jamblich., De Myst. III 24, Übersetzung S. 104.
[5]) In Alcib. pag. 8 Creuzer.
[6]) Pap. Paris., Z. 89, demot. mag. Pap., col. III 13.
[7]) Apol., cap. 44, vgl. A. Abt, Die Apol. d. Apul., Rel.-gesch. Vers. u. Vorarb. IV 2 (1908), S. 262.
[8]) Vgl. OZ I §, 855 ff.
[9]) Vgl. OZ I §, 849 ff.
[10]) Die ausgefallene Zahl der Tage ergänzte A. Dieterich, Eine Mithrasliturgie, 3. Aufl. besorgt v. O. Weinreich. 1923, S. 16.

auf sie legen. Dann sprach, sang oder schrie der Zauberer seine Formeln „in den Kopf des Knaben hinein", wobei er gewöhnlich mit der Hand oder mit einem bestimmten Finger, z. B. mit dem Re- oder Sonnenfinger, den Kopf oder die Ohren des Mediums berührte. Schon dadurch konnte der Knabe in den gewünschten Trancezustand verfallen: er stürzte dann zusammen, wälzte sich hin und her, hatte Schaum vor dem Munde, stöhnte und schrie. War er wieder ruhiger geworden, so „antwortete" er dem Zauberer auf alle Fragen; manchmal aber geriet das Medium auch in totenähnliche Starre und Unempfindlichkeit (Katalepsie) oder in leichtere hypnotische oder somnambule Zustände. Sehr oft veranlaßte man den Knaben auf einen glänzenden Gegenstand in dem jedenfalls immer verdunkelten Raume, wo der Zauber vorgenommen wurde, zu blicken und zwar auf eine brennende Lampe, bezw. auf einen brennenden Leuchter, oder auf eine glitzernde Wasserfläche in einem Gefäß (Schale oder Becher), auf die man Öl gegossen hatte und die durch dabei stehende Lichter entsprechend beleuchtet war. Lampen, Leuchter oder Schüsseln wurden bisweilen mit einer eingravierten oder aufgemalten Götterfigur oder mit einer Zauberzeichnung versehen, die Art des Wassers (Fluß-, Quell-, See- oder Regenwasser) und des Öls wird genau bestimmt, ebenso auch die Lampen, Leuchter und Schüsseln, die Dochte und endlich auch allerlei Zutaten zum Wasser oder Öl. Gewöhnlich ließ man auch noch allerhand Spezereien auf einem neben dem Medium aufgestellten Altar oder Kohlenbecken verdampfen und „schützte" es durch Amulete vor der Gewalttätigkeit des zitierten Gottes, Daemons oder Spirit, der über den Zauberzwang „erbost" zu sein pflegte. Solange der Zauberer seine Formeln rezitierte, pflegte er dem Knaben die Augen zu verdecken, sei es mit der Hand, sei es durch ein Tuch; nahm er dann Hand oder Tuch weg, so erblickte der in Trance gefallene Knabe im Licht des Leuchters, bezw. der Lampe, oder in der glänzenden Wasserfläche allerlei Bilder, die er dem Zauberer beschrieb; seltener hörte er die Erscheinungen auch sprechen. Beim Zauber war natürlich gewöhnlich nur der Zauberer und das Medium anwesend, manchmal auch der, dem die Zukunft enthüllt werden sollte, selten noch andere Personen.

Alle diese Einzelheiten und noch manche andere berichten nicht nur die Zauberpapyri, sondern auch die wenigen einschlägigen literarischen Nachrichten, doch gibt es kaum einen Bericht, der alle Einzelheiten zugleich erwähnt; denn einerseits sind die Zauberpapyri für Kundige geschrieben, für die nicht jede Einzelheit aufgezählt werden mußte, während die literarischen Berichte gewöhnlich nur den Zweck, nicht aber den Vorgang betonen, und andererseits richten sich die Einzelbestimmungen nach der besondern Gattung der Befragung und hier weisen die Papyri eine Fülle von Spielarten auf. Im 2. Bande meines „Offenbarungszaubers" habe ich sechsundsechzig Rezepte aus den Zauberpapyri behandelt, durch die man Einblick in die Zukunft erhalten sollte, darunter zehn Rezepte, in denen Knaben als Medien verwendet werden;[1] die Literatur dagegen bietet, soweit mir bekannt ist, nur fünf Belege.[2] Diese sowie einige Proben aus den Papyri seien in Übersetzung mitgeteilt, wobei hier nur jene Teile der Rezepte berücksichtigt sind, die den Vorgang bei der Befragung allein betreffen:

Pap. Lond. 121, Z. 549—587 (Wessely).[3] „Eine Leuchterweissagung. Einen Leuchter-

[1]) Pap. Lond. 121, Z. 549/87 (OZ II § 220); Demot. mag. Pap., col. XXVII., Z. 15/17, vgl. Z. 13/15, 17/24, 30/31 (§ 222), col. XXV., Z. 1/22 (§ 223) u. col. VII.—VIII., Z. 11 (§ 224): Leuchter- bezw. Lampenwahrsagungen; Demot. mag. Pap. col. XXVIII., Z. 11/15 (§ 255), col. XIV., Z. 2/33 (§ 257), col. IX.—X., Z. 22 (§ 259), col. I./III. (§ 264) u. col. XXI., Z. 1/9 (§ 268): Schalenwahrsagungen; Pap. Paris., Z. 850/929 (§ 289): hypnotische Befragung ohne Leuchter oder Schale.

[2]) Klearchos bei Proklos (Ad Remp. II. pag. 122/23 Kroll (OZ I § 261); Apuleius, Apol. 44 (OZ II § 287); Hist. Aug. (Vit. Did. Julian. 7, OZ II § 272.).

[3]) Bei Kenyon a. a. O., Z. 540/78, U. Wilcken, Gött. gel. Anz. 1894, No. 9, 728 f; S. Eitrem, Videnskap. selsk. Forhandling. for 1923, No. 3, p. 13; Abt. a. a. O. 163; Reitzenstein, Poimandres, S. 115.

stock aus Eisen stelle im östlichen Teil eines reinen Hauses auf und darauf setze einen nicht mit Mennig gefärbten Leuchter und zünde ihn an — der Docht aber sei aus neuem Leinen — entzünde ihn mit Weihrauch. Dann opfere Weihrauch auf Rebholz. Der Knabe aber sei unverdorben und rein. Die Formel: „Jao u. s. w., ich flehe Euch an, daß am heutigen Tage, in ebendieser Stunde, dem Knaben hier das Licht erscheine und die Sonne.. und Anubis, der Diener aller Götter, und daß Ihr bewirkt, daß der Knabe niedergerissen werde und alle Götter sehe, die zu dieser Weissagung kommen... Nahe Dich mir, du Geist, der Du vom Himmel herabkamst, gerufen durch Symbole und Namen, die nicht ausgesprochen werden dürfen, zu dieser Leuchterwahrsagung, die ich vornehme, und gehe ein in seine (d. h. des Mediums) Seele, damit es die unsterblichen Gestalten im starken und unvergänglichen Feuer sich gestalte, da ich singend(?) den Jao Eloai anrufe... Erscheine!" Sprich diese Formel dreimal! Wenn er (der Knabe) dann sagt: „Ich sehe den Herrn im Lichte!", dann sage Du: „Agieumeri (oder „Heiliger Hymeri?) u. s. w.", und so antwortet er Dir, frage!..." — Demot. mag. Pap., col. XXVII., Z. 13—31: „Das Verfahren, die Befragung der Lampe vorzunehmen: Nimm eine blanke, glänzende Lampe, ohne daß Mennig oder Gummiwasser in sie geschüttet wurde, deren Docht aus feinem Leinen besteht, und fülle sie mit echtem Öl oder Öltau. Binde an sie vier Leinenfäden, die nicht gebrüht worden sind(?), und hänge sie an der Ostwand auf an einem Pflock von Lorbeerholz... Schreibe auch folgende Namen auf den Dochtstreifen der Lampe mit Myrrhentinte: Bachychsichych u. s. w., oder wie ein anderes Buch besagt, Kineithoro Phosse... Du sollst das aber an einem dunklen Orte tun... Anwendung des Rezeptes mit einem Knaben (als Medium): Laß den Knaben vor der (aufgehängten) Lampe stehen, während er rein und noch mit keinem Weibe gegangen ist, bedecke seine Augen mit deiner Hand, entzünde die Lampe und rezitiere herab auf sein Haupt siebenmal (die oben angegebene Formel); laß ihn dann die Augen öffnen und frage ihn: „Was sind die Dinge, die Du gesehen hast?" Wenn er sagt: „Ich habe die Götter über der Lampe gesehen", dann geben sie ihm Antwort auf alles, worum sie gefragt werden." — Col. XXV., Z. 1/22: „Die Lampenworte für die Befragung des Knaben: (Formel); sage das siebenmal! Nimm eine neue Lampe, steck einen reinen Docht hinein, geholt von einem Tempel, und setze sie auf einen neuen Ziegel, gebracht von der Form(?), der rein ist und auf den noch kein Mensch getreten ist(?), stell ihn aufrecht hin und setze die Lampe darauf. Schütte echtes Öl oder Oasenöl hinein und lege zwei neue Ziegelsteine unter Dich; den Knaben aber setze zu deinen Füßen und dann rezitiere die oben mitgeteilte Formel herab auf das Haupt des Knaben, während sich deine Hand auf seinen Augen befindet. Bring Myrrhe auf einem Weidenblatt dar vor der Lampe. Tue das an einem dunklen Orte, dessen Türe gegen Osten oder Süden sich öffnet und unter dem sich kein Keller befindet; laß kein Licht in den Raum gelangen und reinige ihn. Rücke die Kehrseite des Knaben gegen die Öffnung der Nische. Wenn du damit zu Ende bist, rezitiere den Zauberspruch, während du deine Hand über seine Augen legst; der Knabe aber, den du vor dich kommen läßt, sei noch mit keinem Weibe gegangen. Frage ihn: „Was siehst Du?" Dann spricht er mit dir über alles, worum du ihn fragst." — Col. XIV., Z. 2/33: „Nimm eine Schale aus Bronze, graviere eine Anubisfigur hinein (denn der Zauber ist an diesen Totengott gerichtet) und fülle sie mit Wasser, das du sich hast setzen lassen und das du behütet hast, daß es die Sonnenstrahlen nicht treffen konnten; glätte seine Oberfläche mit feinem Öl. Setze die Schüssel auf (drei) neue Ziegel, deren Unterseite mit Sand bestreut wurde, lege vier andere Ziegel unter das Kind und laß das Kind auf seinem Magen liegen, veranlasse es, daß es sein Kinn auf den Ziegelstein der Schüssel lege und hineinschaue in das Öl, während ein Tuch über seinen Kopf gebreitet ist; dabei brenne eine Lampe zu seiner Rechten und ein Rauchfaß mit Feuer zu seiner Linken. Lege ein Blatt der Anubispflanze auf die Lampe, wirf das folgende

Räucherwerk auf die Pfanne und rezitiere die Zaubersprüche, die oben angegeben sind, über die Schüssel siebenmal. Das Räucherwerk, das du auf (die Pfanne) wirfst: Weihrauch, Wachs, Styrax, Terpentin, Dattelkerne; zerreibe das mit Wein, mach eine Kugel daraus und wirf sie in (die Pfanne). Wenn du damit zu Ende bist, so laß das Kind seine Augen öffnen und frage es: „Ist der Gott hereingekommen?" Wenn es sagt: „Der Gott ist hereingekommen", so rezitiere vor ihm die Formel (an Anubis) und frage ihn, worum du willst." — Col. IX—X., Z. 22: „Die Einholung des Geistes: Geh in ein dunkles Gemach, [dessen Front] gegen Süden oder Osten gerichtet ist, an einem reinen Platze und bestreue es mit reinem Sand, geholt vom großen Strome (d. h. vom Nil). Nimm eine reine Bronzeschüssel oder ein neues Tongefäß und schütte ein Lok-Maß Wasser hinein, das sich gesetzt hat, oder reines Wasser und ein Lok-Maß echtes, reines Öl oder auch Öl allein, ohne Wasser hineinzuschütten, und wirf einen Qs-'nch-Stein (d. h. ungelöschten Kalk?) in die Schale mit dem Öl und wirf eine „Herz des guten Hauses" (-Pflanze) auf den Boden der Schüssel und lege drei neue Ziegelsteine rund herum um die Schüssel und sieben reine Brotlaibe auf die Ziegelsteine, die rund um die Schüssel sind. Und hole ein reines Kind, das vorher an seinen Ohren geprüft wurde und das erfolgreich ist bei dem Verfahren mit der Schüssel. Laß es auf einem neuen [Ziegel] sitzen und auch du setze dich auf einen andern Ziegel vor seinem Angesicht, (in einer) andern (Fassung) aber ist gesagt: Hinter ihm. Lege deine Hand auf (seine) Augen, (während seine Augen) geschlossen sind und ruf hinein mitten in seinen Kopf (die obige Formel) siebenmal. Wenn du aber damit zu Ende bist, nimm deine Hand von seinen Augen, (laß sich das Kind) über die Schüssel (beugen), lege deine (eine) Hand an seine Ohren, faße ebenso (mit deiner andern Hand) die deinen (?) an und frage das Kind: („Siehst du den Gott?...") Wenn es sagt: „Ich sehe Finsternis", so sage zu ihm: „Sprich, ich sehe Dein schönes Antlitz.... o großer Gott Anubis!" — Col. I.—III.: „Die Einholung des Geistes: Nimm sieben neue Ziegel, bevor sie noch so bewegt wurden, daß man sie auf ihre andere Seite legte, nimm sie, während du rein bist, ohne mit ihnen irgendetwas aus Erde zu berühren, und lege sie so nieder, wie sie (auf dem Trockenplatze der Ziegelei?) gelegen waren; drei von diesen Ziegeln lege unter das Öl (-Gefäß) und die vier andern Ziegeln unter das Kind, ohne daß irgendein Teil von ihm die Erde berührt. Oder nimm sieben Palmstöcke und verfahre ebenso mit ihnen. Und nimm sieben reine Brotlaibe und lege sie rund herum um das Öl (-Gefäß) mit sieben Salzklumpen. Nimm eine neue Schüssel und fülle sie mit reinem Oasenöl und schütte es allmählich in die Schüssel, ohne Wolken zu erregen, so daß es ganz klar wird, ganz und gar. Dann nimm einen reinen Knaben, bevor er noch mit einem Weibe gegangen ist, und sprich hinein in seinen Kopf, während er steht, vorläufig (um zu erfahren), ob er Vorteil bringen wird, wenn er zur Schüssel schreitet. Wenn er geeignet ist, so laß ihn sich auf seinen Bauch legen, bekleidet mit einem reinen Leinenhemd, wobei sich an seinem obern Teile ein Gürtel befindet. Dann sprich die Anrufung hinein in seinen Kopf, während er in das Öl hinunterstarrt mit geschlossenen Augen, siebenmal. Wenn du damit zu Ende bist, so laß ihn die Augen öffnen und frage ihn über das, was du erwartest. Tue das bis zur siebenten Tagesstunde. Die Anrufung, die du in seinen Kopf vorläufig hineinrufst, um ihn an seinen Ohren zu prüfen, ob er Vorteil bringen wird beim Gang zur Schüssel; die Formel: ... Sprich das in seinen Kopf siebenmal. Wenn du das sprichst, dann antworten seine Ohren: Wenn seine beiden Ohren sprechen (d. h. klingen), so ist er sehr geeignet, wenn es sein rechtes Ohr ist, so ist er geeignet, ist es aber sein linkes Ohr, so ist er nicht geeignet... Das Amulet, das an den Leib dessen gebunden wird, der die Schüssel hat, sie zu veranlassen, daß sie schnell ihr Zauberwerk tue: Nimm ein Linnenband von sechzehn Fäden, vier weißen, vier [grünen], vier blauen, vier roten, mach daraus eine Strähne, tränke sie mit dem Blut eines Wiedehopfs

und binde sie, zusammen mit einem Skarabaeus in der Gestalt des Sonnengottes, an den Leib des Knaben, während er (der Käfer) ertränkt und in Byssusleinen eingewickelt wurde..." Mit diesen Darstellungen der Zauberpapyri stimmt im Wesentlichen auch die knappe Schilderung einer Spiegelbefragung überein, die auf demselben Prinzip wie die Schalenbefragungen aufgebaut war; in der Lebensbeschreibung des Kaisers Didius Julianus, der im Jahre 193 n. Chr. nach der Ermordung des Pertinax für zwei Monate zur Regierung gelangte, wird Folgendes erzählt:[1] „Die Sinnlosigkeit dieses Kaisers ging so weit, daß er durch Zauberer allerlei Versuche unternehmen ließ, die ihm nach seiner Meinung die Abneigung des römischen Volkes besiegen und das Waffenglück (seiner Gegenkaiser) aufhalten sollten. Sie brachten gewisse, den Religionsbegriffen der Römer zuwiderlaufende Opfer dar, sagten gottlose Zauberformeln her und Julian ließ nach der Vorschrift der Spiegelwahrsagung (Katoptromantie) einen Knaben, über den man Zaubersprüche gesprochen hatte, mit verbundenen Augen aus dem Spiegel wahrsagen; dieser soll darin die Ankunft des (Septimius) Severus und Julian's Tod erblickt haben".[2] — Noch dürftiger ist leider, was die Literatur über die Schalenwahrsagung selbst berichtet: Die Trallier sollen einen Knaben über den Ausgang des Krieges mit Mithradates (111—63 v. Chr.) befragt haben und da habe der Knabe im Wasser ein Bild des Merkur erblickt, das die Zukunft im hundertsechzig Versen voraussagte; weiter sei ein gewisser Fabius, als ihm eine große Geldsumme gestohlen worden war, zu Nigidius (Figulus) gekommen, um sich Rat zu holen. Von diesem seien Knaben inspiriert worden und hätten (nach dem Textzusammenhang ebenfalls im Wasser) den Ort gesehen, wo das Geld vergraben worden war.[3] Schließlich erzählt der Neuplatoniker Damaskios (5./6. Jahrh. n. Chr.), daß der Philosoph Isidoros ein heiliges Weib kennen gelernt habe, das über eine sonderbare und gottähnliche Naturanlage verfügte; denn wenn sie klares Wasser in ein Glasgefäß goß, sah sie im Wasser Bilder der Zukunft und sagte infolge dieser Schau voraus, was unbedingt eintreten werde. Damaskios setzt noch hinzu, daß auch er selbst diese Fähigkeit des Weibes erprobt habe.[4] Hier handelt es sich indeß um ein automatisches Medium, für welche die Zauberpapyri genug Belege bieten.[5]

In den bisher behandelten Fällen haben wir Medien vor uns, die die Visionen stets in einem Immanenzmittel (Licht, Wasser, Öl, Spiegel) wahrnahmen; der griechische Zauberpapyrus in Paris, Z 850—929, aber macht uns mit einem Medium bekannt, das ohne jedes Immanenzmittel „mit seinem inneren Auge" Gesichte sah. Auch hier sei nur das auf die Methode Bezügliche mitgeteilt:[6] „Salomo's Niedersturz-Rezept, auf Kinder wie auch auf Erwachsene wirkend...: Die Formel, die du rezitierst (und die an Osiris gerichtet ist): „...Höre auf meine heilige Stimme, da ich deine heiligen Namen anrufe, und offenbare mir über die Angelegenheit, über die ich will, durch diesen Mann oder Knaben!... Nahe dich mir,... hauche dein Pneuma diesem Mann oder Knaben ein!... Nahe dich mir durch diesen Mann oder Knaben und kläre mich genau auf!..." Der Eintritt (des Gottes in das Medium): Halte den betreffenden Menschen vom Beischlaf rein für drei Tage und gehe, auch du selbst rein, mit ihm hinein, bring ihn an einen Ort unter freiem Himmel und setze ihn auf ungebrannte Ziegel. Und nachdem du ihn (mit dem heiligen oder reinen Gewande) bekleidet hast, gib ihm eine Anubispflanze (d. h. den Roßpolei) und eine Falkenkrautpflanze, damit er beschützt sei; du selbst aber umgürte dich mit der Blütenhülle einer

[1]) Hist. Aug., Spartian, Vit. Did. Julian. 7.
[2]) Vgl. OZ II § 272.
[3]) Apul., Apol. cap. 42, vgl. Abt, a. a. O., S. 232 ff, OZ II § 287.
[4]) Vit. Isid. bei Photios, Bibl., cod. 242, § 191.
[5]) Vgl. OZ II § 239 ff.
[6]) Vgl. OZ II. § 289/91; S. Eitrem, Nordisk Tidsskrift for Filologi, Fjerderdekke, p. 112; Abt, a. a. O., S. 240.

männlichen Palme. Und nachdem du die Hände zum Himmel gegen die Strahlen der Sonne ausgestreckt hast, rezitiere die Formel siebenmal. Dann verbrenne männlichen Weihrauch auf Rebholz, nachdem du ein Trankopfer, aus Wein, Bier, Honig oder der Milch einer schwarzen Kuh bestehend, ausgegossen hast. Dann sprich in das Ohr jenes Mannes oder Knaben siebenmal die Formel und sogleich wird er zu Boden stürzen. Jetzt aber setze du dich auf die Ziegel und frage ihn und er wird dir alles in Wahrheit berichten. Du mußt aber sowohl ihn als auch dich selbst mit einem Kranz aus grünem Wermut bekränzen, denn der Gott hat an dieser Pflanze seine Freude. Die Entlassung des Herrn: Sprich in das Ohr des N. N. (d. h. des Mediums): „Ananak arbe Usiri etz." Falls er aber säumen sollte (aus dem Medium auszufahren), so opfere (verbrenne) Sesamöl und Schwarzkümmel auf den Rebholzkohlen, während du dazu sprichst: „... Geh fort, Herr, zu deinen Thronen, die dir eignen, und erhalte den N. N. frei von allem Schaden!..." Die Auferweckung (ἐξήγησις, des Mediums) aber ist folgende: Stelle dich weit weg von dem Manne oder dem Knaben mit den flachen Händen am Hinterteil, während du die Füße auf dem Boden aneinander hast, und rezitiere die folgende Formel (so) oft, bis er sich bewegt, sei es nach rechts, sei es nach links; die Formel: ... Dann (wird er) wie ein Hund (der gelegen war, aufstehen?)." Auch für diese Methode tritt wenigstens ein literarisches Zeugnis bestätigend zur Seite: Dem Sophisten und Rhetor Apuleius von Madaura machte man um das Jahr 155 n. Chr. den Prozeß, „weil ein Knabe, der an einem abgelegenen Orte bei einem kleinen Altar und einer Laterne und in Anwesenheit nur weniger mitwissender Zeugen mit einem Zauberspruche besprochen worden war, nach der Besprechung niederstürzte, dann aber aus seiner Bewußtlosigkeit wieder auferweckt wurde". Die Anklageschrift besagte nur das, war aber, wie Apuleius selbst andeutet, darauf berechnet, bei Gericht den Verdacht zu erwecken, Apuleius habe das getan, um den Knaben als Offenbarungsmedium zu verwenden.[1]

Bei den beiden zuletzt erwähnten Anlässen handelt es sich offensichtlich um schwere Fälle von Hypnose, hervorgerufen durch die suggestiven Befehle (Zauberformeln) der Hypnotiseure, durch die das Medium zunächst in krampfartige Zustände, schließlich aber in völlige Katalepsie versetzt wurde. Derartige Experimente machte man aber schon im 4. Jahrh. v. Chr.; denn Klearchos, ein Schüler des Aristoteles, erzählte, ein Mann, der den sogenannten „Seelenzieherstab" (ψυχουλκὸς ῥάβδος) besaß, habe den Philosophen dadurch, daß er diesen Stab über einem schlafenden (d. h. in hypnotischen Schlaf versenkten) Knaben in Anwendung brachte, überzeugt, daß die Seele den Körper verlassen und wieder in ihn eingehen könne und ihn nur wie eine Herberge bewohne: „Indem er nämlich den Knaben mit dem Stabe schlug, zog er seine Seele heraus, führte sie mit dem Stabe, sie gleichsam leitend, vom Körper fort und zeigte, daß dieser, obwohl in nichts beschädigt, doch völlig starr und unempfindlich geworden war, ähnlich wie ein Toter; dann aber brachte er die weggeführte Seele mit Hilfe des Stabes wieder dem Körper nahe und nach ihrem Eintritt war der Knabe im Stande alle Einzelheiten [die sich während seines kataleptischen Zustandes um ihn ereignet hatten?] zu berichten." Proklos (6. Jahrh. n. Chr.), der das erzählt, setzt noch hinzu, daß auch die Theurgen um Kaiser Markus Aurelius (161—180) an den Eingeweihten ebendasselbe vermittels einer bestimmten Weihe zu tun im Stande seien.[2] Tatsächlich hat man auch bei gewissen Mysterieneinweihungen[3] durch Hypnose kataleptische Zustände hervorzurufen verstanden. In diesen Fällen wurde die Hypnose offenbar durch „mesmerische Striche" bewirkt, denn nur so sind jedenfalls die „Schläge" zu deuten, die der Hypnotiseur, dem Knaben mit dem Stabe, d. h. mit einer Art Vorläufer von Mesmer's Baquet, versetzte. Aber auch wenn in den Papyrusrezepten immer wieder gefordert wird, daß der Zauberer

[1]) Apul., Apol., cap. 42, Vgl., Abt, a. a. O., S, 232 ff.
[2]) Proklos, Ad Remp. II pag. 122/23 Kroll (frgt. aus Klearchos Schrift περὶ ὕπνου), Vgl. OZ I. § 261, 730.
[3]) Vgl. meinen Vortrag „Die griechisch-oriental. Mysterien", Leipzig 1924, S. 41/42.

den Kopf oder die Ohren des Mediums „berühre", ist gewiß an derartige „magnetische" Striche mit der Hand zu denken.

Unter den sonst noch angegebenen Mitteln ist namentlich das starre Hinsehen auf glänzende Gegenstände (Licht, Wasser- oder Spiegelflächen) sehr geeignet, Hypnose zu erzeugen; zu diesem Zweck hat man wieder auch in den Mysterienweihen Spiegel verwendet.[1] Die Zauberer waren sich der Wirkung dieses Starrens sehr wohl bewußt; denn im demot. Pap., col. XVII 15/16 lesen wir die Weisung: „Laß den Knaben in das Licht schauen, aber gib nicht zu, daß er irgendanderswohin blicke außer in das Licht. Denn sieht er nicht in das Licht, so würde er sich fürchten!" Ebenso bewirkte auch das angestrengte Hinhören des Mediums auf die in feierlichem Tone rezitierten, bisweilen auch gesungenen oder abgeheulten Formeln mit ihren Namensungeheuern sehr leicht einen traumhaften oder somnambulen Zustand, der für das Zustandekommen von Gesichts- und Gehörshalluzinationen Vorbedingung ist.[2] Dazu mußten endlich auch die regelmäßig vorgeschriebenen Rauchopfer beitragen, die ohne Zweifel narkotisch wirkten und so ebenfalls eine Trübung und Benommenheit des Wahrnehmungsvermögens beim Medium nach sich zogen. Das alles war schon dem Apuleius sehr wohl bekannt, da er ausdrücklich sagt, daß Kinder durch das Zerstreuungsmittel der Formeln und durch das Reizmittel der Wohlgerüche in Schlaf versetzt werden, d. h in einen somnambulen oder hypnotischen Dämmerzustand.[3] Ebenso wußte auch Plinius, daß Epileptiker beim Verbrennen des Gagatsteines (jedenfalls der Glanzkohle) durch das Einatmen der sich entwickelnden (Kohlenoxydgas-) Dämpfe unfehlbar ihre Anfälle bekamen, d. h. nach antiker Anschauung, besessen wurden,[4] und endlich sagt auch der Arzt Alexander von Tralles aus dem 6. Jahrh. n. Chr.[5]: „Der Epileptiker muß üblen Gerüchen aus dem Wege gehen und darf sich auch an übelriechenden Örtlichkeiten nicht lange aufhalten; auch ist es ihm nicht dienlich, den starken Geruch der Räucherungen einzuatmen."

Nun hat man aber auch im Altertum genau so wie in der Gegenwart nicht jeden beliebigen Menschen, sondern nur Disponierte als Medien verwenden können, also nur nervöse, hysterische oder sogar leicht epileptische Personen, und war sich dessen auch schon im Altertum bewußt; denn Aristoteles[6] teilte eine Art Vorherahnen oder eine Art Weissagungsgabe gerade den Melancholikern und jenen zu, die durch Krankheit wahnsinnig geworden waren, ein Schüler des berühmten Hippokrates erklärte in der Schrift über die sogenannte heilige Krankheit die Epilepsie nicht als Besessenheit, sondern richtig als Krankheit des Gehirns und Nervensystems, und endlich führte auch Alexander von Tralles die ganze Weissagung der „Besessenen" auf Melancholie und Phrenitis zürück.[7] Der Neuplatoniker Jamblichos natürlich sah in der „Besessenheit" jeder Art nur die direkte Auswirkung göttlicher oder daemonischer Kräfte; die Erbitterung aber, mit der er dagegen ankämpfte, daß welche Zukunftsschau auch immer aus krankhaften Geistes- oder Körperzuständen erwachse, beweist deutlich, daß auch Laien wie Porphyrios, sein Widerpart, den wahren Sachverhalt ahnten.[8] Da aber derartige krankhafte Dispositionen sich bei Kindern im Pubertätsstadium besonders deutlich auswirken, werden fast ausschließlich Knaben, „die noch mit keinem Weibe gegangen sind", d. h. schon geschlechtsreife oder an der Schwelle der Reife stehende Knaben, gefordert; so aber ist für diese Auslese nicht ein ethisches, sondern vielmehr ein physiologisch — pathologisches Moment ausschlaggebend gewesen.

Wie leicht namentlich durch die Anwendung des lekanomantischen Verfahrens bei derartig Disponierten die lebhaftesten Halluzinationen hervorgerufen werden

[1]) Vgl. „Die Mysterien," S. 42.
[2]) Vgl. OZ I § 777 ff.
[3]) Apol., cap. 43, vgl. Abt., a. a. O., S. 257/58.
[4]) Hist. nat. XXXVII, 141, 142.
[5]) I pag. 573 Puschmann; vgl. O Z, II., § 285.
[6]) Bei Cicero, De div. I., 38.
[7]) I., pag. 511 u. 591 Puschm.
[8]) De Myst. III., 25 ff., Übersetzung, S. 104 ff.

konnten, erwiesen die Versuche, die H. Silberer im Jahre 1911 mit einer im Anfang der zwanziger Jahre stehenden Jüdin veranstaltete, „die in jenem Grade nervös war, der sich gerage noch in die Gesundheitsbreite rechnen ließ". Das Mädchen sah gleich bei der ersten Sitzung, die nur zwanzig Minuten dauerte, plastische und sich bewegende Gestalten in einer hell beleuchteten, glänzenden Wasserfläche, die sie ohne sonstige Vorbereitung fixieren mußte. Diese Gestalten stellten sich bei den folgenden Sitzungen immer schneller ein und jetzt gesellten sich sogar auch noch akustische Halluzinationen dazu, so daß die Erscheinungen auch „sprachen". Die Analyse erwies diese Bilder und Bilderreihen als Reflexe des sehr lebhaften und stark erotischen Seelenlebens der Versuchsperson, dessen vielfach unterbewußte Konflikte, Willensregungen und Wünsche in symbolischen Bildern vor ihr leibliches Auge traten. Dabei hat sich Silberer natürlich bemüht, jede psychische Beeinflußung des Mediums auszuschalten.[1] Für die antiken Versuche aber gilt jedenfalls das Gegenteil, so daß der Zauberer teils durch bewußte, teils durch unbewußte oder unterbewußte Suggestion das Medium gerade jene Bilder sehen lassen konnte, die Symbole dessen waren, was er selbst oder der Anfragende wünschte, erwartete oder befürchtete. Daß aber sogar auch bei diesem Schauen im Licht oder im Wasser (Spiegel) die Kindermedien bisweilen in eine hochgradige Erregung gerieten, beweist die oben aus dem Pap. Paris., Z. 921/22 mitgeteilte Bitte des Zauberers an den aus dem Medium wieder ausfahrenden Gott: „Bewahre diesen Menschen vor jedem Schaden!" Noch deutlicher wird das, wenn der Zauberer im demot. mag. Pap., col. XVII 19/20 zu dem „weggehenden Gotte" sagt: „Bewahre diesen Knaben, laß nicht zu, daß er sich fürchte, daß er sich entsetze oder erschrecke und bewirke, daß er auf seinen ursprünglichen Pfad zurückkehre!" Die letzten Worte können hier nur bedeuten, daß das Kind nach der Aufweckung aus dem Trance wieder in seinen normalen Gesundheitszustand zurückkehren möge. Oft aber wird das nicht geschehen sein, sondern die nervösen, hysterischen, epileptischen und im schwärzesten Aberglauben befangenen Kinder werden auch noch nachher von Angstzuständen, Beklemmungen, Krämpfen, tollen Wahnvorstellungen und Halluzinationen geplagt worden sein, die das Mitleid der Mitmenschen und das Eingreifen der Behörden herausforderten, wie im Falle des Apuleius und auch wie heutzutage, wo hypnotische Experimente von der Staatsgewalt auch nur unter bestimmten Voraussetzungen geduldet werden. Diese üblen Nachwirkungen werden sich natürlich am häufigsten in jenen Fällen gezeigt haben, bei denen das Medium in tiefer Hypnose und Katalepsie suggerierte Visionen ohne jedes Immanenzmittel geschaut hatte. Dabei scheint es übrigens sogar auch zu jenen sonderbaren und rätselhaften Phaenomenen gekommen zu sein, die man mit Schrenck-Notzing als Materialisationen zu bezeichnen pflegt.[2] Denn Jamblichos sagt:[3] „Das weitaus Wichtigste (für die Beurteilung der Besessenheit) ist der Umstand, daß der, der die Gottheit herabbannt, das herniedersteigende und (in das Medium) einfahrende Pneuma sogar auch sieht... Aber auch der, der die Spezies des (göttlichen) Feuers (das nach Jamblichos jede Besessenheit oder Inspiration bewirkt) in sich aufnimmt, sieht sie vor der Aufnahme und manchmal wird sie sogar allen, die dabei zusehen, ganz deutlich sichtbar, sei es beim Einfahren, sei es beim Ausfahren des Gottes (aus dem Medium)." Proklos beschreibt diese Lichterscheinungen und sagt, daß sich die höheren Wesen entweder in voller Gestalt oder in Teilen von Gestalten oder endlich als gestaltlose Lichtmassen sehen lassen,[4] was genau all dem entspricht, was

[1]) Vgl. Lekanomant. Versuche, Zentralblatt f. Psychoanalyse 2 (1911) S. 383/84, Zur Charakteristik d. lekanomant. Schauens, ebendort 3 (1912), S. 73/98; G. Róheim, Spiegelzauber, Imago 5 (1917), S. 63/120; OZ, II., § 272.

[2]) Schrenck-Notzing, Materialisations-Phaenomene, 2. Aufl., München 1923.

[3]) De Myst. III., 6; vgl. II., 3 ff., Übersetzung, S. 74 u. 46 ff; vgl. O Z, II., § 85 ff.

[4]) Ad Remp. p. 359, I., pag. 39/40 Kroll, 380/82, I., pag. 110/14 Kroll, vgl. O Z, I., § 107/08.

wir auch heutzutage über die sogenannten Materialisationen hören und bei Schrenck-Notzing sogar fein säuberlich photographiert bewundern können.[1] Bei den modernen Materialisationsmedien treten ferner diese sonderbaren schleimigen, feuchten, kalten, matt leuchtenden oder phosphoreszierenden und sich träge bewegenden Massen stets aus dem Munde oder aus der Geschlechtsöffnung der in Trance versetzen Versuchspersonen heraus; genau ebenso aber sollten auch in der Antike die Götter und Daemonen durch dieselben Öffnungen in die Medien eintreten, bezw. durch diese Öffnungen wieder ausfahren und gerade hiebei den Hypnotiseuren und den sonstigen Zuschauern sichtbar werden.[2]

Wie heute, so machte sich endlich auch schon im Altertum bei der Verwendung von Medien der Schwindel breit; der Kirchenschriftsteller Hippolytos (gest. 236/37 n. Chr.) erzählt ein interessantes Betrugsverfahren, das inhaltlich mitgeteilt sei:[3] Die Befragenden haben sich vor dem Adyton, d. h. vor dem halbdunklen Gemache, wo die Befragung vor sich gehen soll, versammelt; der aegyptische Zauberer ersucht jetzt den, der eine Frage an den (Sonnengott) Re stellen will, diese Frage mit einem bestimmten Schreibstoff (φάρμακον, d. h. mit einer sympathetischen Tinte) auf ein Stück Papyrus zu schreiben, natürlich so, daß weder der Zauberer noch der Gehilfe, d. h. der Knabe, das Geschriebene lesen kann, und dann die Schrift wieder zu verlöschen, d. h. sie durch Eintrocknen unsichtbar werden zu lassen. Dann nimmt er das Blatt mit der jetzt tatsächlich unsichtbar gewordenen Schrift, faltet es zusammen und übergibt es dem Knaben, der es im Adyton auf einem Becken mit glühenden Kohlen verbrennt — die so verdampfte Frage soll nämlich auf diesem Wege zum Gotte Re emporsteigen! Während das geschieht und die Anfragenden dabei durch die offene Tür des Adytons zuschauen können, zerreißt der Zauberer, immer noch mit den Anfragenden vor dem Adyton stehend, ein anderes Stück Papyrus in zwei Hälften, die er in Gegenwart der Anfragenden mit gewöhnlicher Tinte mit den Namen verschiedener Daemonen und natürlich auch des Re beschreibt. Dann verbrennt er auf einem außerhalb des Adyton befindlichen Altar oder Kohlenbecken Kyphi als Rauchopfer und führt die mit den Daemonennamen beschriebenen Zettel durch den aufsteigenden Dampf, damit dadurch die betreffenden Daemonen und Re herbeigezwungen werden. Inzwischen gerät der Knabe im Adyton in Ekstase, d. h. er simuliert einen epileptischen Anfall, indem er sich plötzlich unter heftigem und mißtönendem Geschrei zu Boden wirft und sich dort scheinbar in wilden Krämpfen windet: Dadurch soll er als von den beschworenen Daemonen besessen erscheinen. Doch dauert dieser angebliche Krampfanfall nicht lange. Nun fordert der Zauberer die Befragenden auf, mit ihm das halbdunkle Adyton zu betreten. Nachdem diese, Lorbeerzweige schwingend und unter Geschrei den Re anrufend, eingetreten sind, legt der Zauberer den inzwischen ruhig gewordenen und Katalepsie heuchelnden Knaben auf eine Matratze und spricht allerlei Zauberformeln über ihn; dann beugt er den Knaben vornüber, d. h. er legt seinen Kopf an seine Knie, und drückt ihm an jedes Ohr je eines der beiden Papyrusblätter, die mit den Daemonennamen beschrieben sind, wobei er sagt, dem Knaben würden jetzt diese Daemonen und Re die Antwort eingeben Jetzt gibt der Knabe auch wirklich eine auf die Frage passende Antwort, was ihm nicht schwer fallen konnte, da er ja beim Verbrennen des Fragezettels die durch das Erhitzen wieder sichtbar gewordene Frage in aller Bequemlichkeit hatte lesen können.

Th. Hopfner.

[1]) A. a. O. sind mehr als 200 „materialisierte" Finger, Hände, Köpfe oder formlose Massen photographiert.

[2]) Vgl. Origen., C. Cels. III., 25, über die Pythia; Chrysostom, In Ierem., init.; Psellos, De operat. daem. 15; Pap. Lond. 122, Z. 2 ff.; OZ, II., § 276.

[3]) Ref. omnium haeres. bei R. Ganschinietz, Hippolyts Kapitel gegen d. Magier (Ref. IV., 28/42) = Texte u. Unters., herausgegeb. von Harnack-Schmidt, 3. Reihe IX., 2 = 39. Bd. 1913, S. 30/31, vgl. OZ, II., § 292.

UN FRAGMENT INÉDIT DU „POÈME À SPANÉAS"

(COD. MARC. VII 51).

Le poème parénétique à Spanéas a joui, on l'a déjà remarqué depuis longtemps, d'une très grande popularité dont témoignent les manuscrits assez nombreux qui nous ont transmis cette œuvre. A en juger d'après les éditions publiées jusqu'à présent, les versions contenues dans ces manuscrits se distinguent par une grande diversité entre elles. Le même fonds d'idées y est si différemment présenté, qu'il est presque impossible de le réduire à un même type, comme il arrive généralement pour d'autres productions du moyen-âge byzantin. Les remaniements que le texte primitif a subis au cours des siècles ont été assez profonds; aussi est-on d'accord pour ne plus répéter l'erreur de Wagner, qui essaya (Carmina gr. medii aevi) d'établir un seul texte par la contamination de deux versions différentes. Vu l'importance du poème pour l'évolution de la langue vivante, chaque version en doit être publiée à part.[1]

Le regretté John Schmitt, qui apporta une précieuse contribution à la question de la paternité du poème,[2] avait rassemblé presque tous les manuscrits connus, pour une édition complète qu'il s'était proposé de préparer. Ce matériel a été confié, avec tous les autres manuscrits de Schmitt, à la „Staats- u. Hofbibliothek" de Munich. D'après la communication de K. Dieterich, qui examina les manuscrits,[3] Schmitt avait extrait les versions du poème à Spanéas des codices suivants: 1. Cod. Barb. II 99; 2. Cod. Cryptoferr. Z. a. 44; 3. Cod. Marc. VII 51; 4. Cod. Marc. XI 24; 5. Cod. Neapol. gr. 212—III A. a. 9; 6. Cod. Neapol. gr. 251—III B. 27 (Marino Falieri); 7. Cod. Palat. gr. 367; 8. Cod. Vallicell. C. 46 (deux textes: Marino Falieri et Spanéas); 9. Cod. Vatic. gr. 1276; 10. Cod. Vindob. Suppl. gr. 77; 11. Cod. Vindob. theol. gr. 193. Son attention s'était certainement fixée sur les textes inédits, car deux seulement parmi les versions recueillies par lui avaient été déjà publiées: celles du Cod. Vindob. theol. gr. 193 (Fr. Hanna, Jahresber. des K. K. Akademischen Gymnasiums in Wien, Wien 1896) et du Cod. Marc. XI 24 (W. Wagner, Carmina gr. medii aevi). Depuis lors deux autres ont été aussi mises au jour: l'une, tirée du Cod. Vindob. suppl. gr. 77, par Fr. Hanna,[4] l'autre du Cod. Pal. gr. 367, récemment publiée par Charitakis d'après une copie trouvée dans la collection des matériaux de Sp. Lambros.[5]

A ces versions déjà connues nous pouvons en ajouter une autre, à savoir celle qui est contenue dans le Cod. Marc. VII 51.

Ce codex, qui n'est pas daté, a été écrit, selon toute probabilité, au XIII^{e} ou au XIV^{e} siècle. Il renferme la chronique versifiée de Manasses, que suit immédiatement la version du poème parénétique, qui occupe les trois dernières pages du manuscrit. Ce dernier morceau finit brusquement avec le récit de l'aventure de Roboam. Mais le manuscrit ne finissait probablement pas là. Quelques autres chapitres et l'épilogue qui ne manque dans aucune version, même dans les plus courtes, devraient naturellement achever notre récit. Les derniers feuillets du manuscrit auraient donc été détachés et perdus. Nous sommes par conséquent en présence d'un fragment du fameux poème. Il renferme 148 vers et, ce qui est à remarquer, il porte en

[1]) Hatzidakis, Βυζαντίς 2 (1912) p. 511; A. Heisenberg, Byz. Zeitschr. 23 (1914—19) p. 271.

[2]) Über den Verfasser des Spaneas, B. Z. 1 (1892) pp. 316—332.

[3]) Nachträgliches aus dem Nachlass von John Schmitt, B. Z. 22 (1913) p. 638.

[4]) Das byzantinische Lehrgedicht Spaneas nach dem Cod. Vindob. suppl. gr. 77 u. Oxoniensis miscell. 284, Wien 1898.

[5]) Νέος Ἑλληνομνήμων 14 (1917—20), pp. 353—380.

guise de titre ce simple vers politique: καλοῦ πατρὸς παραίνεσις πρὸς φίλτατον υἱέα. Plus de mention donc de l'énigmatique personnage de Spanéas, plus d'allusion à Alexis Comnène. Cela confirme une fois de plus l'observation faite par quelques savants, qui voient dans ces noms une simple étiquette pour de telles compositions, employée par des auteurs si bon leur semblait.[1]

Nous avons pu comparer la version de notre manuscrit avec les cinq versions suivantes déjà publiées — nous n'en avons pas eu d'autres à notre disposition —: 1. La version Maurophrydes, Ἐκλογὴ μνημείων τῆς νεωτέρας ἑλληνικῆς γλώσσης, Athènes 1866 (480 v.); 2. la version Wagner, Carmina graeca medii aevi, Hamburg 1874 (674 v.); 3. la version Ém. Legrand, Bibliothèque grecque vulgaire I, Paris 1880 (285 v.); 4. la version A de Lambros, tirée du manuscrit 114 du monastère Δοχειαρίου (Athos), Δελτίον ἱστ. ἑτ. 5, 1896 (405 v.); 5. la version tirée par Lambros du Cod. Pal. 367, Νέος Ἑλληνομνήμων 14, 1917—20 (579 v.). Chacune de ses versions a ses particularités bien distinctes; ce qui les rapproche cependant, c'est le caractère populaire de la langue, caractère qui leur est commun à toutes. La dernière version, celle du Cod. Pal. 367, est la plus rapprochée de la version éditée par Wagner: le prologue excepté, les idées sont exprimées dans le même ordre, et maintes fois formulées dans des vers identiques. A partir du vers 510, la version de Wagner se sépare de l'autre: elle renferme toute une série de recommandations qui manquent dans la version du Cod. Pal. 367, mais qui ne sont le plus souvent que de simples répétitions des idées déjà formulées. Cela nous fait croire à une amplification du texte original dans la version rétablie par Wagner; celle du Cod. Pal. 367 semble donc plus rapprochée de l'archétype. L'autre version éditée par Lambros, tirée du Cod. Athous, se rapproche aussi du texte publié par Wagner. Mais elle est de beaucoup plus succincte et, ce qui la caractérise, distribuée en chapitres, portant chacun un titre spécial. La version qu'on trouve chez Maurophrydes est tout à fait différente. Les conseils y sont brièvement rédigés, sous une forme qui ne rappelle aucune autre version.

Quant à celle de notre manuscrit, elle occupe une place à part. C'est un remaniement pédant, qui s'éloigne du caractère vulgaire de la langue des autres. A ce point de vue, cette version est certainement moins intéressante pour le philologue. En ce qui concerne le contenu, elle se rapproche beaucoup de la version athonite. D'abord l'auteur, de même que celui de la version conservée par le manuscrit de Δοχειαρίου, a été préoccupé par l'idée de distribuer la matière en chapitres, cette fois indiqués non pas par des titres, mais par de simples initiales, tracées pour la plupart à l'encre rouge, quelquefois aussi à l'encre noire. On y découvre d'ailleurs aussi des chapitres que le scribe a oubliés d'indiquer. L'ordre suivi par notre texte dans l'énumération des idées parénétiques est à peu près le même que dans la version athonite. On y retrouve presque tous les chapitres de cette version, mais dans une rédaction beaucoup plus succincte. Étant donné que la numérotation des chapitres du texte de l'Athos passe brusquement du numéro 14 au numéro 33, — un fait que Lambros ne pouvait pas s'expliquer — et vu la concordance assez frappante de notre texte avec celui-ci, une conclusion s'impose à l'esprit: c'est qu'il est possible que tous les deux soient dérivés d'un même exemplaire défectueux, contenant la même lacune dans l'énumération des conseils. Cela nous expliquerait assez leur ressemblance en ce qui concerne les idées principales qui constituent leur fonds commun et la suite de ces idées, en général identique. Les différences assez notables dans leur énonciation même sont naturellement à mettre sur le compte de la langue savante dans laquelle le poème, comme nous l'avons déjà remarqué, a été remanié.

Le vers politique est, dans la version que nous publions, généralement très correct et il n'est pas dépourvu par endroits d'une certaine beauté poétique.

[1]) Krumbacher, Gesch. der byz. Litteratur, II. Aufl. 1897, p. 803; Psichari, Mélanges Renier, Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, fasc. 73, Paris 1887.

ΚΑΛΟΥ ΠΑΤΡΟΣ ΠΑΡΑΙΝΕΣΙΣ ΠΡΟΣ ΦΙΛΑΤΟΝ ΥΙΕΑ

Fol. 136v. *Τέκνον μου ποθεινότατον, τέκνον ἠγαπημένον,*
ὀστοῦν ἐκ τῶν ὀστέων μου καὶ σὰρξ ἐκ τῆς σαρκός μου,
καρδίας μου ψυχαγώγημα, ψυχῆς παρηγορία,
εἰς τοὺς παρούσας συμφοράς, εἰς τοὺς ἀπείρους πόνους,
εἰς τοὺς πολλούς μου στεναγμοὺς καὶ θρήνους καὶ πικρίας
ἤλπισα παραμυθικὸν καὶ τέρψιν καὶ λιμένα
καὶ φωτισμὸν καὶ κουφισμόν, ἀνάπαυσιν καὶ θάλψιν
δὲ τὸν ἐπέραστον υἱὸν ἔχειν ἐν ταῖς ἀγκάλαις·
σὺ δ'ἀνελπίστως καὶ πικρῶς ἐμοῦ διεχωρίσθης
καὶ τάφον ὥσπερ ὤρυξεν ὁ χωρισμός σου μέγαν,
ὃς καὶ συνέχει με βαβαὶ τὸ πλεῖστον τεθνηκότα,
τοσοῦτον ἐγγιζόμενον τοῖς ζῶσι τῶν ἀνθρώπων
ὅσον αἰσθάνεσθαι βελῶν πληττόντων τὴν καρδίαν,
καὶ βίον ἕλκειν ἄθλιον χείριστον τοῦ θανάτου.
καὶ σκόπει πῶς νενίκημαι τῷ πάθει κατακράτος,
νύκτωρ τὰ σὰ φαντάζομαι καὶ μεθ'ἡμέραν, τέκνον,
ὄψιν τὴν σὴν ὁρᾶν δοκῶ, σῆς λαλιᾶς ἀκούειν,
ὥσπερ συνόντα μοι κρατῶ καὶ περιπτύσσομαί σε·
εἶτ' ἀναφέρων οὐδαμοῦ παρόντα σε γνωρίζω,
ἀλλ' ὥσπερ ἐν ὀνείρασιν ἠφάνισται τὸ φάσμα,
οὕτω παράφρονα ποιεῖ τὸ πάθος καὶ παράνουν.
Πῶς τῶν δακρύων τὸν ἐμόν, τῶν ὀδυρμῶν τὸ πλῆθος,
τῶν ἀπὸ βάθους στεναγμῶν τὴν συνοχὴν καρδίας
ὡς ἔχει διηγήσασθαι δυναίμην, φίλτατέ μοι;
ἀλλ' ἵνα μὴ ἐμβάλλω σε εἰς περιωδυνίαν,
ἀφίσταμαι τοῦ γράφειν σοι τὰ πάθη τῆς ψυχῆς μου,
ἄλις καὶ γάρ σοι τῶν κακῶν οἷς κατατρύχῃ, τέκνον,
τοῦ σοῦ πατρὸς ὀρφανισθεὶς ἀώρως οὕτως, φεῦ μοι.
ἐπειδ' ἀντέχῃ τῶν ἐμῶν, ὡς λέγεις, διδαγμένων,
ὧν ἔτυχες ἀκηκοὼς συνών μοι καθεκάστην,
χαίρω γε τῆς χρηστότητος τῆς προαιρέσεώς σου
καὶ θέλω σοι συντάξασθαι παραίνεσιν ἀρίστην,
ἐπεί σε ἀπὸ στόματος οὐκ ἔχω καταρτίζειν·
σὺ δ'ἀνὰ χεῖρας εἰληφως ἀνάγνωθι πολλάκις,
καὶ τῷ σκοπῷ τοῦ γράμματος πρόσχες καλῶς, τεκνίον,
καὶ τὰ τοιαῦτά μοι πειρῶ τοῖς ἔργοις ἐκτελέσαι.
Πρὸ πάντων ἔχε τοῦ θεοῦ τὸν φόβον κατὰ νοῦν σου,
ὃς τὰ κρυπτὰ τῶν καρδιῶν ἐπίσταται μακρόθεν,

16. μεθημέραν. 18. περιπτύσσομαί σε. 23. καρδίαν. 30 καθεκάστην.

ἐνθύμιον ἐξερευνᾷ καὶ διανοίας βλέπει,
ὃς ὅταν ἥξει ἐμφανῶς, ὡς ὁ προφήτης λέγει,
οὐ παρασιωπήσεται, ἐλέγξει διανοίας,
πράξεις καὶ λόγους εὐθυνεῖ μέχρι καὶ βραχυτάτου,
Fol. 137r· ἥδιστα μὲν προσδέξεται δίκαιος ὢν δικαίους,
κάκιστα δ' ἀποπέμψεται θεὸς ὢν τοὺς ἀθέους.
πρὸς τοῦτον ἀνατίθει μοι τὰς σὰς ἐλπίδας, τέκνον,
τοῖς γὰρ οὕτω πως ἔχουσιν ἐλπὶς οὐ κατησχύνθη,
τοῖς δ' ἐναντίως ἔχουσιν αἱ Γραφαὶ καταρῶνται.
Τὸν βασιλέα τίμησον, ἀγάπησον γνησίως,
φύλαξε πίστιν ἀκριβῆ καὶ γνώμην ὀρθοτάτην·
θεοῦ βουλήσει γέγονε, χριστὸς ἔνι Κυρίου,
κρατύνει τὴν εὐσέβειαν, τρέπεται πολεμίους.
μὴ συναπάγου τοῖς κακῶς τούτῳ λοιδορουμένοις,
ἀλλ' εὐφημοῦσι μάλιστα συντύγχανε προθύμως.
συνωμοσίαν εἶπον γνῶς κατὰ τοῦ βασιλέως,
τάχυνον ὅση δύναμις, γνώρισον παραυτίκα·
ψυχῆς ἡμῶν καὶ σώματος κίνδυνος οὗτος μέγας,
δήμου παντὸς νανάγιον, ὄλεθρος εὐσεβείας.
Φίλον εἰ θέλεις κτήσασθαι, πειρῶ πρῶτον τῆς γνώμης,
μὴ κακοήθειαν ἀσκῶν φθείρῃ τὴν ἀρετήν σου.
ἡνίκα δὲ συναρμοσθῆς μετὰ τὴν πεῖραν φίλῳ,
τοιοῦτον εἶναι πρὸς αὐτὸν ὥσπερ σοι 'κεῖνον θέλεις·
τὰς ἀφορμάς μοι παραιτοῦ τῶν σκανδάλων αὐτίκα,
μὴ πίστιν ἀπολέσῃς σου τὴν πρὸς τὸν φίλον μάτην·
Ὑπομονῆς οὐκ ἀμελῶν μέγας κληθήσῃ πᾶσι,
ταπείνωσιν ἀσκοῦντά σε ζηλώσουσιν οἱ πλείους.
Σὺν πᾶσιν ὕπεικε τοῖς σοῖς δεσπόταις κατὰ πάντα,
εἰ θέλεις κατακτήσασθαι τὴν παρ' αὐτῶν ἀγάπην.
Ἄσκει τὰ πρὸς τὸν πόλεμον ἁρμόζοντά σοι, τέκνον,
μὴ παιδιάς, μὴ γέλωτας, μὴ τὰς εὐτραπελίας·
ἀρίστους τὰ πολέμια τοὺς σοὺς προγόνους ἴσθι.
μίμησαι τούτους, φίλτατε, μὴ μάνθανε κακίαν,
καὶ γύμναζε τὸ σῶμά σου πρὸς τὰς κυνηγεσίας,
μαθήσῃ γὰρ ἐγρήγορσιν καὶ λύπην ἀπελάσεις
καὶ πεῖραν ἕξεις οὐ βραχὺ ἐντεῦθεν τῆς στρατείας.
Τὸ προπετεῖν ἀκόλαστον, ἐπιμελοῦ τῆς γλώττης·
πολλοὺς ἀπὸ συναρπαγῆς προδίδωσιν ἡ γλῶττα·
〈Ἡ〉 προσευχή σε πρὸς θεὸν μεγάλως οἰκειώσει·
πρὸ πάντων τοίνυν ἐκ ψυχῆς προσεύχου τῷ Κυρίῳ,
καὶ λήψῃ χάριν παρ' αὐτοῦ καὶ παρρησίαν ὅσην·

53. ἀλλὰ τοῖς εὐφημοῦσι. 61. τοιοῦτος corrigé en τοιούτῳ. 77. L'article est réclamé par la nécessité du rythme.

Μὴ φύγῃς πένητά ποτε, μὴ ψέξῃς, μὴ γελάσῃς,
μὴ διὰ χρήματα πολλὰ πλούσιον μακαρίσῃς.
Ἅπερ αἰδῇ ἐργάζεσθαι αἰδοῦ καὶ μέχρι λόγου·
τὸ ξένον πταῖσμα κάλυπτε, ἵνα τὸ σὸν ὁ κτίστης,
ἐν ᾧ γὰρ κρίνεις κρίματι κριθήσῃ, καὶ δικαίως.
Θλίψιν τινὸς καὶ συμφορὰν μὴ μοι καταγελάσῃς,
συνθρήνησον τοῖς κλαίουσι, τοῖς χαίρουσι συνήδου.
Φύλαξαι τοὺς θωπεύοντας, ὡς λύμην τῆς ψυχῆς σου,
πρὸς ἐργασίαν πονηρῶν ἔργων καθέλκοντάς σε
ῥᾳδιουργίας πονηράς, διαβολὰς ἀνθρώπων.
Μὴ συναρπάσῃ σε θυμὸς μέχρι καὶ λοιδορίας,
ἕτερον δὲ θυμούμενον φέρε μακροθυμίᾳ·
μὴ ἀντιστῇς φλεγμαίνοντι σφαδάζοντι τῷ πάθει,
Fol. 137v. *τοῦ δὲ θυμοῦ λωφήσαντος καὶ κατακορεσθέντος*
τότε τὸν σὸν ὀνειδισμὸν πρόσφερε, πλὴν μετρίως,
ὃ γὰρ ὁ ἄνεμος πυρὶ τοῦτο θυμῷ ἡ ἔρις.
Πάμπαν τὸ φιλολοίδορον ἀπόθου καὶ τὸ ψέγον,
ἐντεῦθεν γὰρ παρενεχθεὶς πολλοῖς εἰς ἔχθραν μάτην
φλαῦρον καὶ δυσσυνείδητον βίον βιώσεις, τέκνον.
Ἀγχίνους ἴσθι φρόνιμος, συνέσεως εὐμοίρει,
ἀντὶ γὰρ πάντων ἐξαρκεῖ ἡ γνώσις τῷ ἀνθρώπῳ.
Τὰς δυστυχίας μοι καλῶς φέρε καὶ δυσπραγίας,
ταῖς δυστυχίαις μὴ καμφθῇς σκόπει καὶ εὐεξίαις·
ἐμπεπτωκέναι πειρασμοῖς μὴ εὔχου καὶ κινδύνοις,
εἰ δέ σοι ἐπιπίπτοιεν προσίεσο γενναίως.
πῶς γὰρ ὑπὲρ τῆς πίστεως προθήσεις τὴν ψυχήν σου
εἰς τὴν τυχοῦσαν συμφορὰν ἀγεννῶς καταπίπτων;
Τοὺς συγγενεῖς ἀγάπησον καὶ τίμησον πρὸ πάντων,
εἰ γὰρ πρὸς τούτους μὴ καλῶς διακείσῃ, τεκνίον,
τοῖς μὴ προσήκουσι σχολῇ κεχρήσῃ προσηκόντως.
Ἄρχειν κριθεὶς συγγίνωσκε τοῖς ἁμαρτάνουσί σοι,
τοὺς δ' ἄλλους καταβλάπτοντας καὶ παραβάτας νόμων
τιμώρησαι, κατάπαυσον τὴν ῥύμην τῆς κακίας.
Τὴν ἀδικίαν φύλαξαι, φύγε δωροδοκίαν,
μὴ καὶ τῶν σῶν ἀποσφαλῇς ἐρῶν τῶν ἀλλοτρίων.
Διάλυε συνάλλαγμα βίαιον καὶ διόρθου,
κρῖνον δικαίως ὀρφανόν, δικαίωσαι τὴν χήραν.
Μὴ ἀχαρίστει τοῖς καλῶς ποιήσασί σε, τέκνον,
ἀλλὰ πρὸς ἀνταπόδοσιν κινήθητι προθύμως·
⟨Χ⟩αρίζῃ, μὴ ὀνείδιζε, — παρέχεις, ἱλαρύνου·
μὴ σκυθρωπάσῃς τῷ πτωχῷ ἄρτον ἐπαιτουμένῳ·

80. μὴ γελάσεις. 86. συνήδου. 93. καταγορεσθέντος. 120. ἐπ' αἰτουμένῳ.

ἐκεῖνος ἕστηκε σκοπῶν τὰς σὰς ἀθλίως χεῖρας,
ἵνα τι παραμύθιον προτείνῃς τῆς πενίας,
σὺ δ' ὀσημέραι θεωρεῖς τὰς τοῦ δεσπότου χεῖρας
συγγνώμην ἐξαιτούμενος τῶν οὐκ εὖ πεπραγμένων.
Κάκιστα πέπονθάς τινι, μὴ ἀντάμυναι τοῦτον,
εὖ ποίει ἅπαξάπαντας, πλέον τοὺς ὁμοφύλους,
πάντων ἐπιμελήθητι, πλέον τῶν συγγενῶν σου.
Εἴ σοι περιελεύσεται κέρδος ἐξ ἀδικίας,
σκόπει μὴ καρποφόρησον τοῦτο θεῷ τῶν ὅλων,
ἀλλ' ὃν ἐστέρησας κακῶς ἀπόδος σὺν προσθήκῃ·
εἰ δ' οὖν τοῖς προστυχοῦσι σοι πένησι διαδώσεις,
ἐπαγγειλάμενός τινι πρᾶγμα πρὸς χάριν δοῦναι,
μὴ ἀναμείνῃς ἄχαριν γενέσθαι σου τὴν χάριν,
ἀλλὰ ταχέως πρότεινον τὸ δῶρον εὐψυχίᾳ.
Τέκνον, ἀμέλειαν, τρυφὴν καὶ ῥᾳθυμίαν φύγε,
οὐδὲν γὰρ ἔργον ἀγαθὸν ῥᾳστώνῃ κατορθοῦται,
μᾶλλον δὲ τούναντίον πᾶν τίκτεται τῇ νωθρείᾳ.
〈Μ〉ὴ συνεχῶς παράβαλλε τοῖς οἴκοις τῶν συνήθων,
εἰ ποθεινὸς μὴ μισητὸς φαίνεσθαι τούτοις θέλεις·
ὅταν δὲ λύπαις κέχρηνται καὶ συμφοραῖς μεγίσταις,
ἐπείχθητι καὶ πρόσδραμε, προθύμως ψυχαγώγει.
Μὴ καταισχύνῃς γέροντα, μηδὲ ἀναισχυντήσῃς·
〈γ〉νώμην ζητῶν τοὺς γέροντας συγκάλει καὶ βουλεύου,
τῶν νεωτέρων τὰς βουλὰς καὶ νεανικωτέρων
ὡς τὰ πολλά μοι παραιτοῦ, ὡς οὐκ ἐμπείρων ὄντων,
ἵνα μὴ πάθῃς καὶ αὐτὸς ὡς Ῥοβοὰμ ἐκεῖνος, —
τοῦ Σολομῶντος τὸν υἱὸν ἀκούεις τοῦτον εἶναι, —
ὃς τὴν βουλὴν προυτίμησε νέων τῆς τῶν γερόντων.

N. Bănescu,
Professeur à l'Université de Cluj.

121. ἐκεῖνος μὲν ἕστηκε etc. 123. δ' ὡσημέραι. 128. ἓν. 130. on avait écrit καλῶς, corrigé ensuite en κακῶς. 134. τῷ δῶρον. 138. ἡ συνεχῶς 143. νώμην.

DIE TIERKAMPFSCENE IN DER NOMADENKUNST[1]

Zu dem Entstehungsproblem der europäischen Kunstindustrie im Frühmittelalter haben die neueren Forschungen vieles beigetragen. In dieser Frage steht die Rolle Südrußlands im vorchristlichen und nachchristlichen Jahrtausend nach Rostowtzeff's Werk Iranians and Greeks in South-Russia klar vor uns. Ebenso ist auch die Bedeutung des skythischen Animalstiles für die altgermanische Tierornamentik und für die Kunstübung des Han-Zeitalters in China wohl bekannt.

Das ungarländische Material wurde bei den neueren ausländischen Arbeiten verhältnismäßig in einem geringeren Maße verwendet, was eigentlich nicht von den Gelehrten abhing, vielmehr der Unzugänglichkeit des ungarischen Materials für das Ausland zuzuschreiben ist. Ja, im Auslande weiß man wenig über die ungarische Fachliteratur. Der große Katalog von Hampel in deutscher Sprache ist bereits vor zwanzig Jahren erschienen. Dieses große Werk ist aber wegen technischer Fehler sehr schwer zu gebrauchen, und insbesonders deshalb, weil es nur einen Teil des ungarländischen Materials enthält, und zwar denjenigen, der dem verdienstvollen Verfasser damals aus der ungarischer Fachliteratur bekannt war. Seitdem förderten die Ausgrabungen von G. Csallány, E. Kada, A. Börzsönyi und von anderen, tausende von Gräben aus der Völkerwanderungszeit ans Tageslicht. Daneben haben die vielen Einzelfunde und die unpublizierten Denkmäler, die in den Provinzialmuseen Ungarns seit Jahrzehnten sich anhäuften, das Gesamtbild des durch Hampel geschilderten Völkerwanderungszeitalters in Ungarn wesentlich geändert.

Eine durch das Magyar Nemzeti Muzeum vorgesehene Publikation mit Lichtbildern in Naturgröße, die das ganze alte und das neuere Material umfassen soll, wird hoffentlich zur Lösung mehrerer sich seit langem in Schwebe befindlichen Fragen beitragen. Gegenwärtig wird aber durch die Vorführung einer Gruppe aus der ungarländischen Hinterlassenschaft der aus dem äußersten Osten nach Europa vorbrechenden Nomaden mongolischer Rasse die Zahl der Probleme vermehrt. Diese Gruppe wurde bis jetzt noch keiner eingehenden Besprechung unterzogen. Die mit diesen Nomaden zusammenhängenden Probleme haben den Professor Kondakov in seinen letzten Lebensjahren lebhaft beschäftigt und soll die Geschichte dieser Völker den Gegenstand seiner letzten Vorlesungen gebildet haben.

Zur Kenntnis der Rolle der iranischen Völker wird das archaeologische Denkmälermaterial in Ungarn noch manches beitragen, hierdurch aber die Behauptungen von Rostowtzeff nicht sehr stark beeinflußt, sogar in jeder Hinsicht unterstützt werden. Die Aufmerksamkeit der Archaeologenwelt ist gegenwärtig auf die Kulturgeschichte Europas im frühen Mittelalter und auf die Rolle der iranischen Völker gelenkt worden.

Was bedeuten aber in der Kulturentwickelung Europas die im Frühmittelalter erscheinenden orientalischen Nomaden? Was haben sie mit sich gebracht und welchen Platz nimmt ihre Hinterlassenschaft gegenüber der Kunst der südlichen Hochkulturen und neben der sich über die unendlichen Ländereien Rußlands und Sibiriens ausbreitenden

[1]) Demselben Thema ist die Mitteilung des Autors in der Sitzung von 31/X 1925 der Ung. Archaeologischen Gesellschaft in Budapest gewidmet.

skythisch-sarmatischen Kunst ein? Es sind vier solche Strömungen aus der Geschichte bekannt. Die Hunnen kamen um den Wendepunkt des IV. und V. Jahrhunderts, die Avaren in der zweiten Hälfte des VI., die Ungaren am Ende des IX., und die Tataren unter Führung von Dsingiss-Khan in der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts. Es ist auffallend, daß letztere nur als negativer Faktor in der Entwickelung der europäischen Kultur in Betracht kommen konnten. Ein Zusammenwirken der Magyaren und Tataren, dessen Consequenzen nicht zu berechnen gewesen wären, wurde durch die Orientierung der Arpad-Dynastie nach Westen vereitelt. Die Hunnen und Avaren sind von dem Schauplatz der Geschichte verschwunden. Das ungarische Volk wohnt schon über tausend Jahre inmitten der europäischen Staaten, wodurch es Zeugenschaft seiner Lebensfähigkeit ablegte und hat in den gegenwärtigen bedrängten Zeiten die Schätze seiner alten Nomadenkultur durch das modernste Mittel der europäischen Civilisation: durch die Sprache der Musik verdolmetscht (Bartók), wodurch es das ganze gebildete Abendland eroberte und noch einmal, vielleicht zum letzten Male einen wuchtigen Schlag auf das Tor von Byzanz versetzte.

Ein Ausdrucksmittel, durch welches die Nomadenkultur der zwei unterlegenen verwandten Völker: der Hunnen und der Avaren karakteristisch zum Ausdruck gelangt, war die Kleinplastik, und zwar die Verzierungen der Ausrüstungen an der Kleidung des Menschen, die Juwelen, Verzierungen der Waffen, Pferdegeschirre u. s. w.

Das Bild des archaeologischen Materials in Ungarn verändert sich am Anfange des V-ten Jahrhunderts; es tauchen neue, kraftvolle Kunstformen in einer bedeutenden Zahl auf, die sich vollständig von den Produkten der provinzialrömischen Fabrikate und von der bekannten Hinterlassenschaft der iranischen Völker unterscheiden. Man findet keine Spur von der Fibel. Der Hauptbestandteil der Kleidung ist der Gürtel, der reich mit Beschlägen versehen ist. Am Ende des Gürtels hängt eine längere Riemenzunge aus Bronze herab, am anderen Ende ist derselbe mit einer Schnalle beschlagen, daneben hängen von dem Gürtel auch kürzere Nebenriemen herab, die in kleinere Riemenzungen enden. Die Form der Riemenzungen und der Beschläge ist so neu, ihre Verwendung ist so fremd der Tracht der klassischen Völker, daß dieselben nicht als von der spätrömischen Kunstindustrie abstammend betrachtet werden können. Wenn trotzdem in der neueren Zeit der Versuch gemacht wurde, eine solche Folgerung zu ziehen, so findet derselbe seine Ursache in dem Umstande, daß diese Denkmälergruppe derart erscheint, als wäre sie in der Nachbarschaft der römischen Provinzen auf ungarischem Gebiete der Erde entsprossen: man findet im europäischen Rußland nicht die geringste Spur davon, wenigstens nicht in der einschlägigen Literatur, die den unmittelbaren orientalischen Ursprung der Denkmälergruppe beweisen hätte können. Warum finden wir aber diese Denkmäler nicht in dem alten Germanien, Gallien, Brittannien und auf anderen Gebieten des römischen Reiches, wenn dieselben aus der provinzialrömischen Kunstindustrie entsprungen sein sollen?

Aus den Ergebnissen der deutschen Turfan-Expeditionen wurden ostturkestanische Wandmalereien aus den nachchristlichen VIII. und IX. Jahrhunderten bekannt, auf denen man die Vorgänger der modernen europäischen Tracht zu erkennen vermag: vorn offener langer Rock mit umgelegten Kragen, Gürtel an der Taille und Hose. Der Menschentyp ist nicht der von Ostasien, mit dem charakteristischen schiefen Augenschnitt, sondern derjenige von Westen: blond oder braun, oft mit in der Mitte geteilter Haartracht. Von dem Gürtel hängen kleinere Riemen herab, die in Riemenzungen auslaufen. Neben dieser weitorientalischen Kongruenz sei die Aufmerksamkeit noch auf ein Phänomen gelenkt, welches den mitteleuropäischen Ursprung der in Rede stehenden Gruppe auszuschließen scheint Bei den provinzialrömischen Juwelen und in der Kunstindustrie der iranischen Völker spielen die Edelmetalle, besonders das Gold, eine bedeutende Rolle. Dagegen erscheint unsere

Denkmälergruppe mit mehreren Tausenden bekannten Gräbern etwa als eine wiederkehrende Bronzekultur, die aber sich nur auf die Juwelen und auf die Verzierungen der Kleidung beschränkt. Dagegen nimmt das Gold in dieser, so reichen Formenschatz aufweisenden und von einer starken ornamentalen Kraft Zeugnis ablegenden Kunstübung nur den Platz ein, wie z. B. in der Bronzekultur der Hallstatt-Zeit. Es ist auch eine auffallende Erscheinung, daß die Frauengräber meist arm, die Gräber der Männer aber oft reich an Schmucksachen sind, insbesondere wird der Waffengürtel mit reichen Beschlägen beladen.

Es gibt noch mehrere Belege für den orientalischen Ursprung, unter denen einer der stärksten der Umstand ist, daß die direkten Einflüsse der orientalischen Kulturkreise — wie wir es unten sehen werden — klar auf diesen neuen Kunstformen erscheinen.

Bevor wir auf die Behandlung einer Gruppe dieses großen Denkmälermaterials, und zwar auf die mit der Tierkampfscene verzierten Riemenzungen übergehen werden, muß es bezüglich der Chronologie der ganzen Denkmälergruppe betont werden, daß der Zeitpunkt ihres Auftretens auf ungarischem Boden die erste Hälfte des V-ten Jahrhunderts

Abb. 1.
Tiergestalten von den Riemenzungen Nr. 1—5, Tafel I (Zeichnung des Verfassers).

ist und seit dem ihr Vorhandensein tief in die Avarenzeit hinein nachweisbar ist. Der Beleg dafür ist das Vorkommen römischer Kaisermünzen, spätrömischer Fabriksachen, und zwar Terrasigillaten, Glasperlen, spätrömische Bronzesachen u. s. w. in diesen Gräbern. Alle diese Gegenstände sprechen hier für die Nähe des untergehenden spätrömischen Lebens in der Provinz Pannonien. Um nur ein Beispiel vorzuführen, erwähne ich die Riemenzunge Nr. 7 Tafel VI,[1] die mit der spätrömischen Schnalle Nr. 8 auf derselben Tafel zusammen im Grabe 187 des Reihengräberfeldes zu Nemesvölgy gefunden wurde. — Zur Kenntnis des am Ende des VI-ten Jahrhunderts auftretenden avarischen Denkmälermaterials hat die neuere ungarische Forschung viel neues beigetragen, es sei hier aus der einschlägigen Statistik nur soviel hervorgehoben, daß Produkte der spatrömischen Industrie aus den Avarengräbern vollständig fehlen, umsomehr aber byzantinische und langobardische Verzierungen in denselben vorkommen. Dagegen gelten in unserer in Rede stehenden Denkmälergruppe Spuren von den byzantinischen und langobardischen Kulturelementen als sehr seltene Phänomene.

Die Verzierung der Riemenzungen auf unseren Tafeln I—IV besteht aus einer stark stilisierten Pflanzenornamentik, bezw. aus einer Tierkampfscene. Der dargestellte Tierkampf macht auf den ersten Blick den Eindruck eines unverständlichen Konglomerats. Bei genauerer Betrachtung nimmt man in der Mitte die Gestalt eines zusammenstürzenden Hirsches wahr, der durch zwei mit langen Krallen bewaffneten Raubtiere zerfleischt wird. Diese Darstellung hat auch Hampel so aufgefaßt: Altertümer etc. I 597. In unserer Abb. 1. im Text stehen die Figuren der drei Tiere gesondert gezeichnet. Auch Hampels Abbildungen (I Abb. 1918 ff.) verraten, daß es sich hier um die Zerfleischung eines Rehes

[1]) Alle beiliegenden Illustrationen sind in Naturgröße angefertigt.

handelt. Trotzdem hat H. Zimmermann eine abweichende Erklärung dieser anscheinend komplizierten Scene gegeben: „Es ist kein Kampf der Tiere untereinander, sondern ein erschrecktes Flüchten; das mittlere Tier (mit den langen Hinterbeinen, die deutlich das Reh kennzeichnen) ist den Kopf weit vorstreckend im vollen Laufe nach Rechts gegeben, während das Rechte sich auf der Flucht ängstlich umschaut. Komplizierter ist die Bewegung des linken Tieres, das getroffen zusammenbricht, so daß der Kopf in jäher Drehung den Boden berührt."

Gegenüber Zimmermanns Meinung halten wir die oben angegebene Erklärung des Gegenstandes dieser Darstellung für wichtig, indem sie eng mit dem Ursprungsproblem zusammenhängt. Der Tierkampf ist eine Scene symbolistischer Bedeutung, die ein beliebter Gegenstand der Kunstindustrie des ganzen Ostens war; sie ist auch in der skythisch-sarmatischen Kunstübung als herrschendes Motiv vorzufinden, und auch in unserem ungarländischen Material ist dieses oft vorkommende Motiv ein starker Beleg für den orientalischen Ursprung der ganzen Gruppe. Auch Salin hat dasselbe beobachten können: „... obschon ich keine Gelegenheit gehabt habe die Sache zu untersuchen, erscheint es mir doch am glaubwürdigsten, daß wir hier mit einer verhältnismäßig späten Ausstrahlung der orientalisch klassischen Kultur zu rechnen haben."

In den Werken Tolstoi-Kondakov-Reinach, Antiquités de la Russie mér., II, Minns, Scythians and Greeks, findet man eine Menge Analogien aus den Funden der Kurgane Rußlands. Das wichtigste ist vielleicht das Bruchstück eines goldenen Diadems aus dem Gouv. Poltawa in der Khanenko-Sammlung II, Taf. XXV, 426, ferner der Silberbeschlag des Gorytos' aus der Kurgan von Solocha bei Rostowtzeff, Iranians and Greeks, Pl. XXI, 1. Auf diesem letzteren findet man die Tierkampfscene (etwa wie Nr. 1 auf unserer Tafel VI) mit dem aus S-förmigen Motiven zusammengesetzten Laufornament zusammen. Dieses letztere Motiv ist auf den ungarnländischen Riemenzungen ebenso häufig, wie die Tierkampfscene und nicht selten kommen die zwei Motive auf derselben Riemenzunge vor (Abb. 2. im Text; Nr. 1—5 Tafel II, 3—5 Tafel III, 2 Tafel IV, 1 Tafel V).

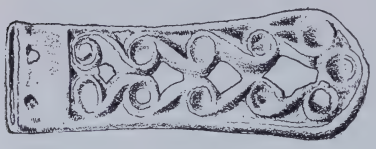
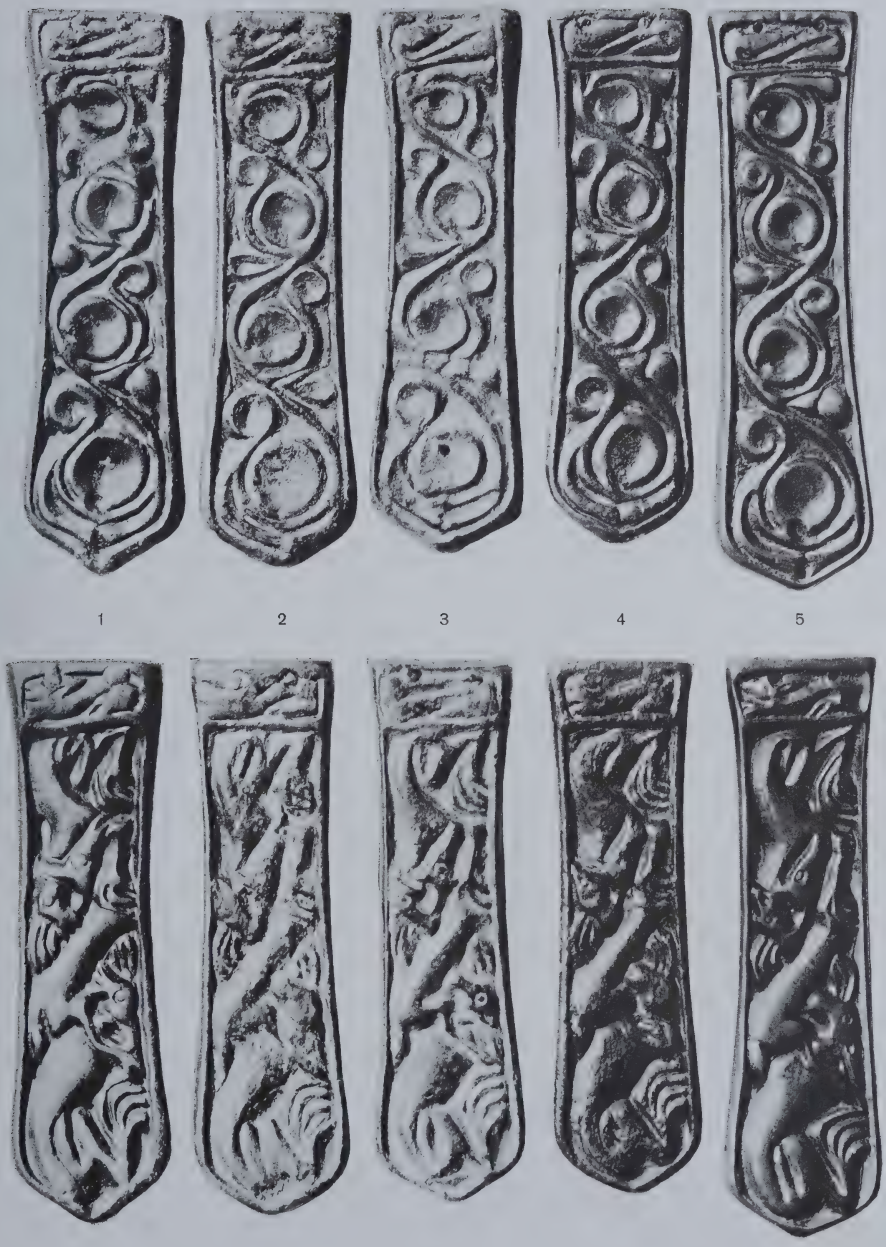


Abb. 2.
Riemenzunge von Keszthely.

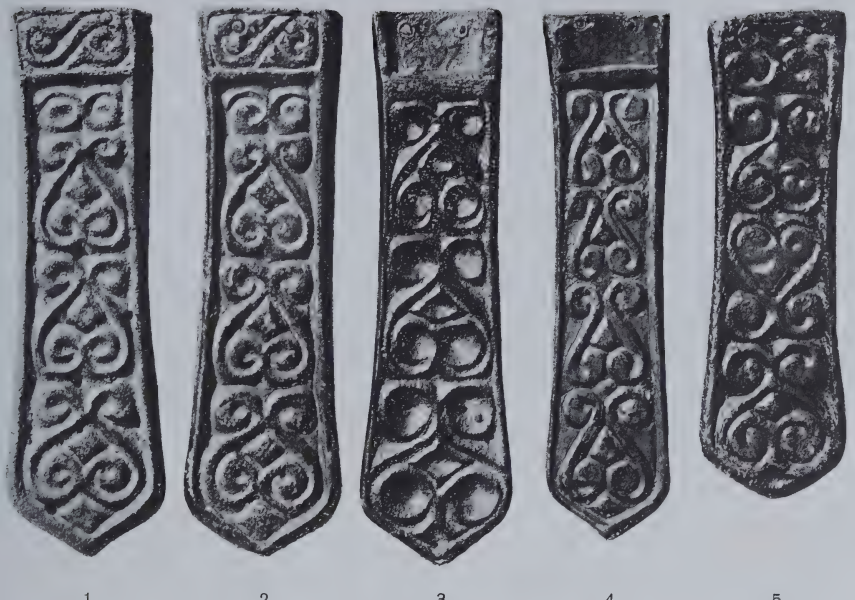
Die Beispiele aus Rußland unterscheiden sich von denjenigen aus Ungarn, daß der Gegenstand ihrer Darstellung sich besser ausnehmen läßt und sind auch hinsichtlich der Konstruktion viel mannigfaltiger. Ihre Verfertiger sind meistens Griechen, oder einheimische Künstler, die unter starkem griechischen Einfluß standen. Bei diesen unter starkem griechischen Einfluß entstandenen Exemplaren — wie im Allgemeinen bei der griechischen Kunstübung — herrscht die darstellende Tendenz über die flächenfüllende vor.

Unsere Riemenzungen sind auch deshalb ausgezeichnete Beispiele der Nomadenkunst, weil die flächenausfüllende Tendenz auf denselben zu vollständiger Geltung kommt. Unter den unten angeführten Exemplaren gibt es kein einziges, auf dem sowohl die Pflanzenornamentik, wie auch die Tierkampfscene nicht demselben Prinzip untergeordnet sein würde. Es kommt sogar vor, daß der Flächenausfüllung halber verschiedene Figuren: ein Blatt, Rankenteile u. s. w. in dem leeren Hintergrunde dem herrschenden Motiv ganz unorganisch hinzugefügt werden. So sehen wir oberhalb des Rückens des linken Raubtieres auf Nr. 1, Tafel VI, ein herzförmiges, langgestieltes Blatt, es füllen weiter den leer gebliebenen Hintergrund auf der Riemenzunge Nr. 4 Tafel IV sich ganz unorganisch hinzufügende Pflanzenmuster aus.



1 2 3 4 5

Taf. I.



1 2 3 4 5

Taf. II.

1 2 3 4 5

Taf. III.

Obwohl die Gestalten der Tiere im Vergleich mit der achaimenidischen und altionischen Kunst, etwas plump gehalten sind, sind sie doch plastisch, beinahe naturalistisch und es fehlt bei denselben die die Barbarenkunst charakterisierende Differenzierung, was man gewöhnlich Stilisierung nennt. Der Komponist (wahrscheinlich ein Nomade) muß nicht nach der Natur gearbeitet haben, sonst hätte er die Scene im Stile der Nomadenkunst ganz stilisierend geschaffen. Der nach gutem Muster arbeitende Meister, gewiß kein Grieche, hat sich mit der Wiedergabe der Hauptzüge begnügt und die für ihn selbst bedeutungslosen Details weggelassen. Das ist die Ursache, daß die Gruppe, trotz der anscheinend primitiven Technik, eine wunderbare Sicherheit in der Rytmik verrät. Die klassischen Eigentümlichkeiten auf dieser Darstellung sind also: 1. das Thema selbst mit seinem naturalistischen Charakter; 2. die naturalistische Plastizität der Darstellung. Dagegen Eigentümlichkeiten der Nomadenkunst: 1. die Vereinfachung der einzelnen Tiergestalten auf das Wesentliche; 2. die Verwendung der Tiergruppe zur Raumausfüllung. Die Nomadenkunst hat sich gegenüber diesem naturalistischen Motiv für unfähig erwiesen, indem sie es ihrem Geschmack gemäß nicht vollständig umbilden konnte. Wohl aber hat sie die ganze Komposition, erstarrt, mit Ausschließung der Möglichkeit zu weiterer Entwickelung als Ornament verwendet. So ist es verständlich, warum diese verworrene Darstellung neben Motiven reinsten Stiles auf demselben Reihengräberfelde, sogar oft auch in demselben Grabe vorkommen kann.

Derjenige Typ der Tierkampfscene, den die Riemenzungen auf unseren Tafeln I—III vertreten, kommt auf Schritt und Tritt in dem archaeologischen Material dieses Zeitalters vor. Es scheint, daß dieser Typ infolge Lokalwirkungen im Osten — als flächenausfüllendes Ornament — in jene Kunstübung hinübergegangen ist, in deren Kreise unsere auf ungarischem Boden begrabenen Denkmäler verfertigt worden sind.

Es kommen aber hier und da in dem ungarländischen Material Variationen der Tierkampfscene vor, die nicht so einförmig, wie die bisher behandelten Riemenzungen sind. Zusammengenommen kenne ich zehn solche Variationen. Bei diesen ist der Tierkampf leichter zu erkennen, die einzelnen Tiergestalten sind besser zu unterscheiden und stehen dadurch näher zu den mannigfaltigen Darstellungen aus Südrußland.

Zu den besten Stücken gehört eine Riemenzunge aus Bronze a. d. Komitat Szilágy (Nr. 1, Tafel VI), deren Tierkampfscene den Mustern von Kul-Oba (Tolstoi-Kondakov, II, 307, Abb. 267) und von Solocha am nächsten steht. Die Darstellung selbst verrät mit ihrem naturalistischen Stile den klassischen Ursprung ganz klar. Eine längere Beschreibung zu unserer Abbildung ist unnötig. Was die Details anbelangt, ist die Bildung der Schwänze der Tiere mittels eines längeren Blattes sowie das flächenausfüllende Ornament oberhalb des Rückens der Greifengestalt, das zugleich als Flügel gilt, zu bemerken. Diese schematische Gliederung des Flügels ist im Osten ein Charakterzug sowohl der naturalistischen, wie der stilisierten Greifendarstellungen. Das kleine Feld der Tülle wird durch ein liegendes Tier (Hund?) ausgefüllt. Auf der anderen Seite der Riemenzunge wiederholt sich dieselbe Komposition. Die Riemenzunge gelangte als Geschenk des Herrn M. Szilágyi samt einer anderen Riemenzunge, mit der gewöhnlichen Tierkampfscene (Nr. 29 in unserer Liste auf S. 88—89) sowie anderen Riemenbeschlägen mit Greifengestalt in den Besitz des Magyar Nemzeti Muzeum. Diese Funde stammen gewiß aus mehreren Gräbern; die Fundkombinationen sind nicht näher bestimmbar.

Die Riemenverzierungen aus Weißmetal (Nr. 2—4, Tafel VI) rühren aus Kemecse (Comitat Szabolcs) her (Jahr. 1905). Von den viereckigen Riemenbeschlägen Nr. 4 fand man vier Stücke im Grabe. Zum Grabfunde gehören noch zwei Eisenmesser, ein Eisenbruchstück (Messer) und ein Scherben. Die gesamten Funde sind im Museum zu Nyiregyháza aufbewahrt. Mit der gütigen Bewilligung des Herrn Direktors Ludwig Kiss gelangen

sie hier zur Publikation. Die Scene der großen Riemenzunge besteht aus drei gleichen Tiergestalten. Unterhalb der zwei Tiere links, findet man ein schraffiertes Feld, das wahrscheinlich nicht nur zur Flächenausfüllung, vielmehr zur Bezeichnung des Schauplatzes der Scene diente (Meeresufer?). Das Feld der Tülle füllt eine ähnliche Tiergestalt aus. Im Felde des Schnallenbeschlages nimmt ein Vierfüßler (Greif?) Platz. Der Schnallendorn wird durch eine längere Erhöhung am Ende charakterisiert. Auf der anderen Seite der Riemenzunge wiederholt sich dieselbe Darstellung, nur an der Tülle fehlt das kauernde Tier. Die Verzierung der viereckigen Riemenbeschläge Nr. 4 wird durch eine aus Ranken bestehende Swastika gebildet.

Die Riemenzunge aus Weißmetall Nr. 5a-b, Tafel VI, und die Schnalle aus Weißmetall Nr. 6 derselben Tafel stammt aus einem näher unbestimmbaren Grabe von Nemesvölgy (Comitat Mosony). Auf der Tülle der Riemenzunge ein kauernder Greif, in dem längeren Felde drei sich herumbeißende (?) Hunde. Den Schnallenbeschlag verziert eine sorgfältig gebildete S-förmige Ranke in Durchbrucharbeit. Der Schnallendorn ist durch eine vollständige Raubvogelgestalt gebildet (siehe Abb. 3 im Text). Es ist wohl bekannt, daß die Gestalt des Raubvogels ein beliebtes Motiv der skythischen Kunst war, das die Goten noch auf russischem Boden übernommen und später in der westgermanischen Kunstindustrie verbreitet haben. Auf unserer ungarländischen Denkmälergruppe kommt dieses echt skythische Ornament häufig vor: es ist auch als Beweis für den orientalischen Ursprung der ganzen Gruppe zu betrachten. Zum Funde gehören noch einige unbedeutende Bruchstücke aus Eisen. Der ganze Fund im Magyar Nemzeti Muzeum.

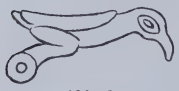


Abb. 3.
Schnallendorn (Seitenansicht) von Nr. 6, Tafel VI (Zeichnung des Verf.).

Die Riemenzunge aus Blei gegossen, Nr. 7a-b, Tafel VI, wurde im Grabe 187 von Nemesvölgy (Comitat Mosony) zusammen mit der spätrömischen Bronzeschnalle Nr. 8 gefunden. Zum Grabe gehören außerdem noch einige unbedeutende Eisenstücke (Bruchstücke von Messer, Eisenschnalle u. a.). Der ganze Fund im Magyar Nemzeti Muzeum. Aus Hampels Publikation ist dieses Grab ausgeblieben; hiermit gelangt dasselbe zum ersten Male zur Besprechung. Auf der Tülle der Riemenzunge ist ein kauernder Greif dargestellt. In dem längeren Felde der Riemenzunge links ist ein zurückblickendes Tier in lebhafter Bewegung, rechts steht ein geflügelter Greif, der sich mit seinem niedergerissenen Gegner beschäftigt. Die Tülle an der anderen Seite ist mit einer Art sassanidischen Motiv verziert. Das Schema desselben teilen wir der Verständlichkeit halber auf der Abb. 4 im Text gesondert gezeichnet mit. Den längeren Teil auf dieser Seite der Riemenzunge füllt eine „cornucopiae"-förmig gebildete Ranke aus, deren kreislappige Blätter mit dem charakteristischen dreiviertelkreisförmigen Ausschnitt in der Mitte, zu den gewöhnlichsten Begleitern der ganzen Denkmälergruppe gehören. Die zurückgebogenen Blätter der Nebentriebe dieser Ranke sind, wie Z. Takács in einem Artikel betont, orientalische Bildungen. Diese Riemenzunge vereinigt also auf ihren beiden Seiten folgende Stilelemente: „cornucopiæ"-Ranke, Kreislappe mit dem inneren Ausschnitt, sassanidisches Ornament mit Symmetrie-Achse, kauernder Greif und eine Tierkampfscene, die von den gewöhnlichen Tierkampfscenen abweicht.

Abb. 4.
Ornamentik von der Tülle der Riemenzunge Nr. 7b, Tafel VI (Zeichnung des Verf.).

Die Riemenzunge Nr. 9, Tafel VI, stammt aus den Ausgrabungen von W. Lipp zu Keszthely. Im Magyar Nemzeti Muzeum. Ihre Oberfläche füllt eine Scene mit zwei Tiergestalten aus. Links ein sich duckendes Reh, rechts der über seine Beute triumphierende Greif. Diese Gruppierung von zwei Tieren ist auf skythischen Stücken nicht selten.

Eine bronzene Riemenzunge von Margitapuszta (neben Tiszapolgár, in Museum von Debreczen) publizieren wir unter Nr. 9, Tafel V, mit der gütigen Bewilligung des Herrn Direktor L. Zoltai. Die Hülse beider Seiten ist mit einer S-förmigen Ranke verziert. Der Tierkampf spielt sich in dem rechten Teile der Riemenzunge unter zwei Tieren ab. Die linksseitige Tiergestalt schaut, wie auf Nr. 7, Tafel VI, zurück. Die Ranke an der anderen Seite ist eine „cornucopiae"-Bildung. Zum Funde gehören noch: eine viereckige Bronzeschnalle ohne Verzierung, deren Beschlag aus Bronzeblech fehlt; ein Gürtelbeschlag aus Bronze mit Charnier, verziert mit einer Greifengestalt in Durchbrucharbeit (wie bei Hampel, I, Abb. 1953); und eine Spanne lange Eisenstange mit viereckigem Durchschnitt.

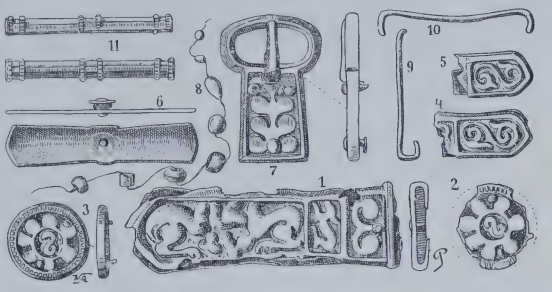


Abb. 5.
Fundstücke aus dem Grabe Nr. 43 von Gátér (Museum zu Kecskemét.)
$^2/_3$ Größe.

Gleicherweise ist eine Riemenzunge aus dem Grabe 43 von Gátér (Com. Pest) mit zwei gegeneinander stehenden Tierfiguren geschmückt. Dieses Stück wurde ausnahmsweise aus Silberblech gepreßt. Das vollständige Bild dieser Grabfunde teilen wir auf unserer Abb. 5 im Text nach Arch. Ért. 1905, 376 in $^2/_3$ Größe mit. Beschreibung ebendaselbst. Im Museum zu Kecskemét.

Die zwei Seiten einer Riemenzunge von Keszthely sind auf unserer Abb. 6 im Text nach Hampel, I, 1926 und 1931 gedruckt. Das Stück rührt aus W. Lipp's Ausgrabungen her. Über das Vorhandensein desselben gibt es keine Kunde. Die Darstellung auf der oben abgebildeten Seite entspricht im Großen derjenigen von Nr. 9, Tafel VI. Beschreibung bei Hampel, I, S. 600 und 602.

Abb. 6.
Riemenzunge von Keszthely.

Endlich müssen wir noch Rechnung legen über eine bronzene Riemenzunge, deren Darstellung nicht die gewöhnliche Gruppierung zeigt (Nr. 3, Tafel IV). Fundort unbekannt. Im Magyar Nemzeti Muzeum. Unpubliziert. An der Tülle ein kauernder Hund, seinen Kopf zurückwendend. In der Mitte der Tiergruppe nimmt ein zusammenbrechendes größeres Tier (Rind) Platz ein, das von links ein kleineres Raubtier und von rechts ein geflügelter Greif anfallen. Die Verzierung der anderen Seite besteht aus einem einfachen, aber äußerst wirkungsvollen Motiv.

Wenden wir uns den Riemenzungen mit der gewöhnlichen Tierkampfscene zu. Ihre Fundorte sind die große ungarische Tiefebene und das Gebiet des alten Pannonien. Diese stammen aus vereinzelten Flachgräbern, oder von Reihengräberfeldern, niemals aber aus Kurganen. Ein großer Teil dieser Gräber wurde nicht fachmäßig erforscht, die Fundkombinationen bei diesen sind entweder unbekannt, oder unvollständig und unsicher. Zur besseren Übersicht lasse ich hier das Verzeichnis sämtlicher Exemplare von den Sammlungen des heutigen Ungarns, unter Zufügung der nötigen Angaben folgen.[1]

1. Nr. 1, Taf. I, Fundort: Ungarn; Im Magyar Nemzeti Muzeum (MNM); unpubliziert.
2. Nr. 2, Taf. I, Keszthely? im MNM; unpubliziert.
3. Nr. 3, Taf. I, Ungarn, aus der Ráth-Sammlung; im MNM; unpubliziert.
4. Nr. 4, Taf. I, Ungarn; im MNM; unpubliziert.
5. Nr. 5, Taf. I, Ungarn; im MNM; Hampel, I, Fig. 1919.
6. Nr. 1, Taf. II, Abony, Grab 114; im MNM; Besprechung des Grabes in Arch. Értesitö 1904, 307.
7. Nr. 2, Taf. II, Abony, Grab 11; im MNM; Besprechung in Arch. Ért. 1901, 295; Hampel, I, Fig. 1929.
8. Nr. 3, Taf. II, Ó-Földeák (Com. Csanád); im MNM; Arch. Ért. 1903, 435.
9. Nr. 4, Taf. II, Ordas (Com. Pest); im MNM; Hampel, III, 80, 4—5 und I, Fig. 1918.
10. Nr. 5, Taf. II, Keszthely; im MNM; Hampel, I, Fig. 1927.
11. Nr. 1, Taf. III, Szentpéter (Com. Mosony); im Museum zu Magyaróvár; die Fundkombinationen sind unsicher; unpubliziert.
12. Nr. 2, Taf. III, Keszthely; im Museum zu Szombathely; Hampel, I, Fig. 1924.
13. Nr. 3, Taf. III, Asszonyfa (Com. Vas), Grab 38; in Museum zu Szombathely; mit Bewilligung von Herren Baron K. Miske und T. A. Horváth gelangt hier zum ersten Male zur Publikation. Eine Gesamtpublikation des Gräberfeldes ist in Vorbereitung.
14. Nr. 4, Taf. III, Domaszék; im Museum zu Szeged; den ganzen Grabfund wird das Museum von Szeged veröffentlichen. Das Bild der großen Riemenzunge teilen wir mit Bewilligung des Herrn Direktors F. Móra mit.
15. Nr. 5, Taf. III, Asszonyfa (Com. Vas) Grab 87; im Museum zu Szombathely; unpubliziert.
16. Nr. 1, Taf. IV, Ungarn; im MNM; unpubliziert.
17. Nr. 2, Taf. IV, Ungarn; im MNM; Hampel, I. Fig. 1920.
18. Nr. 1, Taf. V, Csúny (Com. Mosony) Grab 127; im MNM; die gesamten bronzenen Fundstücke sind stark vergoldet; Beschreibung des Grabes bei Hampel, II, 159 (III, 134).
19. Diás; im Museum zu Keszthely; Hampel, I. Fig. 1921.
20. Regöly; Aufbewahrungsort unbekannt; Hampel, I. Fig. 1921 (III, 199).
21. Lapistó; im Museum zu Szentes (wie Nr. 1—5, Taf. I). Die ganze Ausgrabung wird nächstens publiziert werden.
22. Lapistó; im Museum zu Szentes; unpubliziert; mit vollständigem Fundinventar.
23. Tiszaujfalu; im Museum zu Kecskemét (wie Nr. 1, Taf. V); aus fachmäßiger Ausgrabung; unpubliziert.

---

[1]) Durch Gewaehrung von Stipendien und Studienreisen wurde es Verfasser ermöglicht, das in den Provinzialmuseen und Privatsammlungen Ungarns vorhandene Material durchzunehmen und statistisch aufzuarbeiten. Es sei mir gestattet an dieser Stelle für die gütige Unterstützung, welche mir seitens des Herrn Prof. V. Hóman, Generaldirektor des Magyar Nemzeti Muzeum, des kgl. ung. Ministeriums für Kultus und Unterricht, sowie Herrn Hofrat E. v. Varjú, Direktor der Régiségtár — welch letzterem ich die Deckung saemtlicher Kosten für die fotografischen Aufnahmen zu danken habe — zu Teil wurde, meinen aufrichtigen Dank auszusprechen.

24. Kishegyes, Grab 74; Aufbewahrungsort unbekannt. Arch. Ért. 1907, 361.
25. Gátér, Grab 246; im Museum zu Kecskemét; Beschreibung in Arch. Ért. 1908, 332.
26. Comitat Tolna (wie Nr. 3, Tafel III); im Museum zu Szekszárd; Fundkombinationen unbekannt; unpubliziert.
27. Balatonberény; im Museum zu Keszthely; gebrochenes Exemplar (wie etwa Nr. 5, Tafel I); Fundkombinationen unsicher; unpubliziert.
28. Györ, Grab 356; in der Sammlung des Gymnasiums der Benediktiner zu Györ; Arch. Ért. 1904, 30.
29. Comitat Szilágy; im MNM (vie Nr. 1, Taf. I); Fundkombinationen unsicher; unpubliziert.
30. Comitat Sopron; im Museum zu Sopron(?); Zimmermann XIX, 2 und 6.
31. Gátér, Grab 266; im Museum zu Kecskemét; Arch. Ért. 1908, 334.
32. Szirák, Grab 41; im MNM; Hampel, III, 70.
33. Keszthely; Aufbewahrungsort unbekannt; Hampel, I. Fig. 1925.
34. Nr. 4, Taf. V, Debreczen-Hortobágy; im Museum zu Debreczen; unpubliziert.

Abb. 7.
Tiergestalten von der Riemenzunge Nr. 4, Tafel V (Zeichnung des Verfassers).

Obiges Verzeichnis kann auf absolute Vollkommenheit selbstverständlich keinen Anspruch machen. Unseren derzeitigen Aussichten nach können neuere Ausgrabungen die Zahl dieser Denkmälergruppe noch vermehren und außerdem ist es möglich, daß manche Exemplare noch in den verschiedenen Sammlungen außerhalb der heutigen Grenzen Ungarns sich versteckt vorfinden, die noch in der bezüglichen Fachliteratur unbekannt sind.

Auf Grund des verhältnismäßig häufigen Vorkommens der schablonmäßigen Tierkampfscene tritt der Gedanke in den Vordergrund, daß es sich hier nicht bloß um eine aus dekorativer Absicht angebrachte Scene handelt, sondern daß dieser Gruppierung vielleicht auch eine mythologische, eine abergläubische, oder irgend eine andere Bedeutung zu Grunde lag (Dualismus).

Wenn wir die behandelten Riemenzungen aus technischer Hinsicht prüfen, so kommen wir ebenfalls zu dem Schluß, daß man an derselben Komposition festhielt und bei der neuen Modellierung beflissen war, dieselbe Konstruktion und denselben Stil beizubehalten. Unsere Absicht war bei den den beigefügten Abbildungen zu Grunde liegenden Photografien, die Riemenzungen so zusammenzustellen, daß die einander mehr verwandten womöglich nebeneinander zu stehen kommen. Demzufolge kamen auf Tafel I fünf solche Riemenzungen, deren beide Seiten beinahe vollkommen gleich sind. Wenn wir aber dieselben aufmerksamer betrachten, so wird es klar, daß kein Exemplar dem anderen vollkommen gleich ist: jedes Einzelne hatte sein separates Modell. Schon die Länge der einzelnen Riemenzungen ist verschieden und dieser technische Unterschied schließt die Voraussetzung aus, daß diese einander sonst so ähnlichen Riemenzungen aus einem gemeinsamen Gußmodell hervorgegangen seien. — Die Exemplare Nr. 1 und 2, Taf. II, gleichen einander derart,

daß man in diesem Falle vielleicht von einem gemeinsamen Gußmodell sprechen dürfte. Alle beide kamen auf dem Gräberfelde Abony zum Vorschein. Die übrigen Exemplare, und zwar Nr. 3—5, Tafel II; Nr. 1—5, Tafel III; Nr. 1—2, Tafel IV; und Nr. 1, Tafel V, verraten auf den ersten Blick, daß sie verschiedenen Gußmodellen enstammen. Es steht leider nicht in unserem Vermögen, sämtliche Exemplare in photographischem Ensemble vorzuführen; möglich, daß mitunter noch einander gänzlich entsprechende Exemplare vorkommen, aber aus dem vorgeführten Material wird es bereits klar, daß, obwohl die Gußmodelle dieser Riemenzungen des gleichen Typus immer wieder von neuem angefertigt wurden, man an der Art der Vorstellung bei der Neumodellierung in jedem einzelnen Falle festhielt.

Abb. 8.
Große Riemenzunge aus dem Grabe Nr. 17 von Mindszent (Com. Csongrád). Bronze. Im Mus. zu Szentes.

Äußerst lehrreich ist in dieser Hinsicht eine Riemenzunge aus dem noch nicht vollständig erforschten Gräberfelde von Debreczen-Hortobágy, die in unserer Denkmälergruppe ohne Gleichen ist. Mit Bewilligung des Herrn Direktor L. Zoltai ist dieselbe in Abb. 4 Tafel V, abgebildet. Das Material ist Bronze. Auf der einen Seite drei Greifengestalten mit blattförmigen Schwanzende (bemerkenswert ist die Raumausfüllungstendenz). Auf der anderen Seite eine gewöhnliche Tierkampfscene, nicht aber von der gewohnten Richtung, wie an unseren bisherigen Exemplaren, an welchen namentlich die Gestalt des Rehes von links gegen rechts gerichtet ist, sondern verkehrt.

Auf den ersten Blick sind die einzelnen Gestalten etwas schwer von einander unterscheidbar, in der Textfigur Nr. 7 sind sie gesondert gezeichnet. Es ist also ersichtlich, daß die Gestalten der einzelnen Tiere, sowie die Konstruktion der ganzen Gruppe sonst mit der gewöhnlichen Darstellung (Tafel I—III) übereinstimmt und bei dieser Modellierung in verkehrtem Sinne an der gewohnten Gruppierung fast nichts geändert wurde.

In der Frage der symbolischen Bedeutung der Tierkampfscene muß auch auf die Zusammenhänge mit dem berühmten Schatz von Nagyszentmiklós hingewiesen werden.

Abb. 9.
Schnallenbeschlag aus dem Grabe Nr. 11 von Debrecen-Ondód, im Museum zu Debrecen (Zeichnung des Herrn J. Sőregi).

In jedem der vier Medaillons des Kruges Nr. 2 befindet sich eine Scene. In dem ersten ist die Tierkampfscene (Greif und Bock), im zweiten ist allem Anscheine nach irgendein barbarischer Fürst dargestellt, im dritten befindet sich die bekannte indische Ganymed-Variation, hingegen kann die Darstellung des vierten Medaillons kein jagender Prinz sein, wie das Zimmermann behauptet, sondern ebenfalls eine mythologische Scene und zwar der Triumph des Greko-indischen Dionysos mit dem charakteristischen menschenköpfigen Greif (Kentaur?) kombiniert mit einem dualistischen Moment. Diese Scene wiederholt sich fünfmal im Schatze von Nagyszentmiklós. Der Kopf mit dem Spitzbart könnte das Porträt einer historischen oder sagenhaften Person sein. Hinsichtlich des Zusammenhanges unseres Denkmälermaterials mit dem Schatze soll betont werden, daß diese Triumphscene, sowie auch der Tierkampf, in unserer Denkmälergruppe auch öfters vorkommt. In den neuesten Mindszent-er Grabungen des Herrn Direktor G. Csallány fand sich im Grabe 17 eine bronzene Riemenzunge (Abb. 8 im Text), an welcher die Ge-

stalt des triumphierenden Dionysos am Rücken des Greifes, sich dreimal wiederholt. Der Kopf mit dem Spitzbart geht hier auf die Gestalt des Gottes über, welcher zum Ausdruck der Freudenäußerung in den gehobenen Händen einen näher unbestimmbaren Gegenstand flattern läßt. Die Scenen der Riemenzungen von Mindszent erfahren insofern eine Veränderung, als der Greif kein menschenköpfiger, sondern der gewöhnliche kauernde ist. Hingegen fand sich bei den Grabungen von L. Zoltai ein Schnallenbeschlag, an dem der Greif derselben Scene, welche zweimal untereinander dargestellt ist, auch menschenköpfig ist (Abb. 9 im Text). Ich glaube, daß die untereinander sich wiederholenden Scenen der großen Brünner Riemenzunge gleichfalls in diesen Kreis gehören (Zimmermann, XIX 3). Ebenfalls eine ähnliche Scene wiederholt sich zweimal untereinander an einer kleiner doppelplattigen Riemenzunge von Györ, deren zwei zusammenpassende Platten in Figur 10 dargestellt sind. Für die Erlaubnis der Publikation danke ich Herrn Dr. E. Lovas. Die Vorsprünge für Befestigung des Riemens dieser kleinen Riemenzunge stellen einen Raubvogelkopf, wie auch an derjenigen von Brünn, dar.

Abb. 10.
Zwei Platten einer Riemenzunge in der Sammlung der Benediktiner zu Győr. Bronze.

Der Zusammenhang der in Rede stehenden Denkmälergruppe mit dem Greko-indischen Kulturkreis — auf welchen im Zusammenhange mit dem Schatze von Nagyszentmiklós zu allererst G. Supka hingewiesen hat — ist auch auf Grund dieser Daten offenbar.

Sowie die drei Medaillone des Kruges Nr. 2 im Schatze von Nagyszentmiklós mit Scenen verziert sind, welche nicht nur als Ornament, sondern auch als darstellende Kompositionen gelten, muß auch die Tierkampfscene im vierten Medaillon irgendeine Bedeutung haben. Der Triumph des Dionysos kommt im Schatze fünf-, die Ganymedes-Variation drei-, die Tierkampfscene zwei-, die Gestalt des Greifes fünfmal vor.

Das Gesagte zusammenfassend kann also behauptet werden, daß die Tierkampfscene auf unseren Riemenzungen eine symbolistische, wahrscheinlich dualistische Bedeutung haben muss, gerade so, wie auf den Stücken des Schatzes von Nagyszentmiklós.

Es ist auch eine unentschiedene Frage, von wo die Tierkampfscene in diese Denkmälergruppe unmittelbar herübergekommen ist. Am nächststehenden wäre die Annahme: von der skythisch-sarmatischen Kunst (sibirische Goldsachen). Wir haben über ein charakteristisches Motiv des skythischen Animalstiles, über die Raubvogelgestalt in unserem Material bereits gesprochen.

Hiermit sei noch auf ein Phänomen hingewiesen, das für die Verwandtschaft mit dem skythischen Animalstile spricht. Ein Charakterzug des skythisch-permischen Animalstiles besteht darin, daß sich die einzelnen Glieder einer Tiergestalt zu unorganisch komponierten Tieren umwandeln. Dieselbe Tendenz macht sich auch auf den Greifengestalten einer bronzenen Riemenzunge geltend (Nr. 4, Tafel VI): der Schwanz des Greifes läuft in einen Schlangenkopf mit offenem Munde aus. Die Riemenzunge stammt aus fachmäßiger Ausgrabung, aus dem Grabe 312 von Gátér (Com. Pest). Unsere Abbildung wurde mit Bewilligung des Herrn Custos Dr. K. Szabó verfertigt. Außerdem sind noch skythische Reminiscenzen, wie die Darstellungen auf Riemenzungen von Nagysurány und Boldog (Hampel, III, 74) vorhanden, die hier nicht ausführlicher behandelt werden können. Nimmt man die skythische Herkunft der Tierkampfscene unserer Stücke an, so wird die vermittelnde Rolle der alten skythischen Kunst wiederum von einer anderen Seite her beleuchtet.

Die Übernahmen in der Nomadenkunst sprechen nicht für die Dürftigkeit derselben; der Wert der Nomadenkunst besteht nicht immer in der Originalität ihrer Motive; wohl aber die Schöpfung einzelner Kunstformen, und die Art, wie diese Kunstformen Inhalt erhalten, sind es, was in dieser Kunst originell ist, und was die Kunst der einzelnen Nomadenvölkern von einander unterscheidet.

Dies ist die Bedeutung sowohl der Differenzen, wie auch der Kongruenzen, die sich in der Nomadenkunst der drei verwandten Völker, der Hunnen, Avaren und Altungaren zeigen.

Ferdinand Fettich,
Budapest, Magyar Nemzeti Muzeum, Régiségtár.

1 2 3 4

Taf. IV.

1 2 3 4

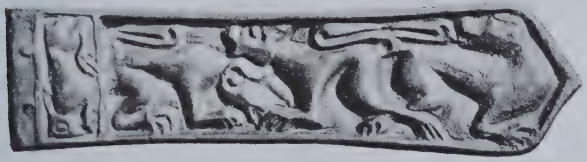
Taf. V.

1

4

2

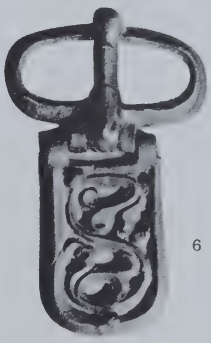
3



a

5

b



6

a

7

b

8

9

САСАНИДО-ЕГИПЕТСКАЯ ТКАНЬ ИЗЪ АНТИНОИ

Въ 1907 году, въ одномъ изъ погребеній некрополя Антинои, Gayet нашелъ два куска ткани съ узорами, изображающими сражающихся воиновъ. Оба куска были выставлены въ 1908 году въ музеѣ Guimet въ Парижѣ. Одинъ изъ кусковъ, болѣе сохранившійся, былъ впервые изданъ въ Catalogue de l'Exposition temporaire au Musée Guimet[1]. Въ каталогѣ, составленномъ Gayet, въ краткомъ описаніи ткани говорится[2]: «Jambières de laine brodée ayant fait partie d'un costume d'homme. Tout en haut, dans des nuages figurant les trois cieux des systèmes cosmogoniques, pharaonique et alexandrins, trois têtes apparaissent, qui semblent celles de divinités, présidant à un combat entre deux archers, dont l'un tient son cheval en bride. Au bas, un cavalier attaque, à coup de flèche, une amazone. Devant lui, un autre cavalier sonne du cor, tout en entraînant un prisonnier nègre, qu'il tient en laisse par une lanière passée à son cou. Au-dessous de cette scène, un chef est assis sur un trône byzantin, à gros coussin. Il tient à deux mains son épée, et porte sur la tête une couronne, qu'on retrouve au temps des rois mérovingiens».

Къ сожалѣнію, Gayet, какъ всегда, не даетъ никакихъ указаній на обстоятельства и условія находки. Оба куска настолько велики (приблизительно 40×60 см.), что не могли служить узорными нашивками на коптской туникѣ. Сохранившійся на одномъ кускѣ продольный шовъ даетъ возможность предположить, что передъ нами — остатки большого куска узорной ткани, изъ которой была сшита одежда. Ткань исполнена такъ называемой гобеленовой техникой, свойственной преимущественно тканямъ Древняго и Средневѣковаго Египта.[3]

Узоръ составленъ изъ шерстяныхъ нитей девяти цвѣтовъ: желтаго, розоваго, краснаго, фіолетоваго, темно-зеленаго, голубого, синяго, бѣлаго и чернаго.

Ткань сильно пострадала отъ времени и повреждена во многихъ мѣстахъ настолько, что первоначальный рисунокъ трудно различимъ. Края сильно истлѣли и окрасились въ темно-коричневый тонъ, сильно измѣнившій первоначальные цвѣта ткани. Въ настоящее время едва ли возможно установить, какого размѣра была вся ткань, и были ли эти два куска узорными нашивками на одноцвѣтной ткани одежды или же остатками одного большого куска узорной ткани. Болѣе сохранившійся кусокъ (рис. 2) въ настоящее время находится въ Ліонскомъ Музеѣ Тканей, а другой, съ сильно поврежденными краями и серединой, въ Musée Guimet въ Парижѣ (рис. 1). Сопоставляя оба куска, можно до нѣкоторой степени возстановить первоначальный рисунокъ ткани, изображающій несомнѣнно войну, но не совсѣмъ отвѣчающій поспѣшному описанію Gayet.

Нижняя часть ткани занята орнаментальнымъ узоромъ, состоящимъ изъ рядовъ звѣздъ, круговъ и сердецъ на синемъ фонѣ и узкой розовой каймы внизу, съ сѣтчатымъ узоромъ изъ бѣлыхъ квадратиковъ и сердецъ. Эта орнаментальная часть ткани отдѣляется отъ верхняго узора узкой, вогнутой внизъ розовой полоской съ бѣлымъ зигзагомъ.

Выше этой кривой линіи изображена сидящая фронтально на тронѣ и опирающаяся на мечъ фигура, поза, костюмъ и манера рисунка которой не оставляютъ со-

[1]) Annales du Musée Guimet, Bibl. de vulgarisation, XXVIII, pl. 12. Paris, 1908.

[2]) Тамъ же, стр. 103.

[3]) Fl. Petrie: Les Arts et Métiers de l'Ancienne Égypte. Paris, 1915. Стр. 171—172.

мнѣнія въ ея сасанидскомъ происхожденіи. Точно въ такой же позѣ изображенъ Хозрой I Аношарванъ на сасанидскомъ блюдѣ Національной библіотеки[1] и Ормуздъ на блюдѣ Британскаго музея;[2] — аналогичныя же фигуры можно указать на пермскомъ блюдѣ,[3] на рѣзномъ камнѣ изъ Самарканда[4] и на сасанидскомъ рельефѣ.[5]

Рис. 1.
Ткань изъ Антинои (Musée Guimet, Парижъ). Рис. Н. В.

Въ иллюстрированной Исторіи Сасанидскихъ Царей, которой пользовался Гамза Испаганскій (961), въ подобной же позѣ, опираясь на мечъ, были изображены Баграмъ III и Хозрой I.[6]

Одежда царя состоитъ изъ краснаго кафтана, голубыхъ узкихъ штановъ и фіолетоваго оплечія. Бѣлые квадратики на оплечіи и на кафтанѣ по всей вѣроятности схематически передаютъ узорную ткань одежды. Сочетаніе краснаго кафтана съ голубыми штанами упоминается Гамзой Испаганскимъ въ описаніяхъ костюма Нарзе, Гормидза, Шапура и Хозроя II Парвиза.[7] Плотно облегающій тѣло кафтанъ съ узкими рукавами — обычная одежда сасанидскихъ царей, — переданъ нѣсколько схематично, безъ разрѣза спереди. Матерчатое оплечіе (напоминающее монгольскій аламъ) мы знаемъ только на двухъ поздне-сасанидскихъ блюдахъ изъ Эрмитажа.[8] Узкіе обтянутые штаны сравнительно рѣдки на изображеніяхъ сасанидскихъ царей, чаще можно видѣть широкіе шаровары, складчатые, вѣроятно изъ тонкаго шелка.

---

[1]) Я. Смирновъ: Восточное серебро, Петербургъ 1909, рис. 51. M. Dieulafoy. L'Art Antique de la Perse. V, pl. XXII. F. Sarre. Die Kunst des alten Persien. Berlin. 1922. Рис. 144.

[2]) Смирновъ: Вост. сер., рис. 39.

[3]) Смирновъ: Вост. сер., рис. 306.

[4]) Смирновъ: Вост. сер., XXIV, рис. 5.

[5]) F. Sarre и E. Herzfeld. Iranische Felsreliefs. Berlin 1910, рис. 101 (по Flandin). По мнѣнію Sarre и Herzfeld'а на этомъ рельефѣ изображенъ одинъ изъ Хозроевъ. Rawlinson приписываетъ подобный фронтальный типъ изображеній Хозрою I. Chosroes „is the only Sassanian monarch who represents himself upon his coins as facing to the spectator, and leaning both hands upon his straight sword, with its point between his feet". G. Rawlinson. The seventh Great Orient Monarchy. London. 1876. Примѣчаніе на стр. 611—612.

[6]) См. Hamsae Ispahanensis, annalium libri X. Ed. M. E. Gottwald. Petr.-Lips. 1848. II, стр. 37 и 42.

[7]) Ibid., томъ II, стр. 37—45.

[8]) Смирновъ: Вост. сер., рис. 63 и 64.

Рис. 2. ТКАНЬ ИЗЪ АНТИНОИ.
(LYON. MUSÉE DES TISSUS.)

Сасанидская корона, имѣвшая особую форму у каждаго царя и позволяющая поэтому болѣе точно опредѣлять изображенія сасанидскихъ царей, — въ настоящемъ случаѣ замѣнена круглой красной шапкой съ вертикальной желтой полосой и такой же опушкой. Подобной формы шапки обычны на арсакидскихъ монетахъ. Въ сасанидское время такую шапку можно найти только на монетахъ Ардашира I-го и на изображеніяхъ сасанидскихъ вельможъ. Двѣ пары красныхъ лентъ — знакъ царскаго достоинства сасанидовъ, развѣваются надъ плечами. Можетъ быть указанъ аналогичный случай замѣны царской короны подобной же шапкой на сирійскомъ или александрійскомъ подражаніи сасанидской ткани, изображающей Баграма V Гора на охотѣ.[1]

Упрощенный рисунокъ ткани не позволяетъ особенно полагаться на черты лица и искать портретнаго сходства съ изображеніями царей на сасанидскихъ монетахъ: все же можетъ быть замѣчено нѣкоторое сходство съ Хозроемъ I на блюдѣ Національной Библіотеки, которое если и не доказываетъ ихъ тождество, то все же и не опровергаетъ его.

Рис. 3.
Рѣзной камень изъ блюда Національной библіотеки въ Парижѣ (Смирновъ).

Тронъ съ большой круглой розовой подушкой, украшенной драгоцѣнными камнями, по своей формѣ больше похожъ на византійскіе престолы, чѣмъ на сасанидскій тронъ, изображенный на блюдѣ Національной Библіотеки (см. рис. 3) и на блюдахъ изъ Эрмитажа.[2]

Выше сидящаго царя по бѣлому фону размѣщено нѣсколько сражающихся другъ съ другомъ фигуръ. Слѣва изображенъ скачущій всадникъ, уцѣлѣвшій только на кускѣ въ музеѣ Guimet; переднія ноги лошади того же всадника сохранились на отдѣльномъ кускѣ ліонской ткани, при монтированіи помѣщенномъ ошибочно справа. Всадникъ въ красномъ подпоясанномъ кафтанѣ и черныхъ шароварахъ, въ высокой шапкѣ, съ очень характернымъ профилемъ и черной заостренной бородой, стрѣляетъ изъ лука, обернувшись всѣмъ тѣломъ назадъ. Подобное положеніе фигуры очень распространено въ сасанидскомъ искусствѣ,[3] и обусловливается особымъ способомъ стрѣльбы изъ лука на всемъ скаку, обернувшись назадъ — извѣстный тактическій пріемъ кочевниковъ.[4]

Подъ лошадью внизу изображена бѣгущая собака, съ повернутой назадъ головой.

Правѣе всадника — плохо сохранившаяся фигура пѣшаго воина, повернутая вправо и повидимому прикрывающаяся круглымъ щитомъ отъ нападенія другого всадника. Верхняя часть тѣла обнажена, на бедрахъ двуцвѣтный передникъ зеленый и голубой, отъ котораго черезъ плечо проходитъ узкій ремень или перевязь; ноги не сохранились. На ткани изъ Musée Guimet отъ этой фигуры уцѣлѣла только одна голова.

Еще правѣе надъ сидящимъ царемъ изображенъ на черной лошади скачущій вправо всадникъ; обернувшись назадъ, онъ стрѣляетъ изъ лука въ пѣшаго воина. На всадникѣ — желтый подпоясанный кафтанъ съ боковыми разрѣзами, узкіе красные

[1]) Falke. Kunstgeschichte der Seidenweberei. Berlin, 1913, рис. 89.

[2]) Сасанидскій тронъ, по изображенію на блюдахъ, представляетъ широкое сидѣніе, напоминающее скорѣе ложе, чѣмъ кресло, съ тремя плоскими подушками, положенными другъ на друга съ одной стороны, опираясь на которыя сидитъ или полулежитъ царь. — Смирновъ. Вост. Сер., рис. 51, 66, 306. — Краткое описаніе сасанидскаго трона ср. у Tabari. — Th. Nöldeke. Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden. Leyden. 1879. Стр. 367.

[3]) Смирновъ. Вост. Сер., рис. 61. — Sarre. Die Kunst des alten Persien, рис. 152.

[4]) Иностранцевъ. Отрывки Военнаго Трактата изъ Сасанидской Книги Установленій. Зап. Вост. Отд. Имп. Археолог. Общ., томъ XVII, стр. 249.

штаны и развѣвающійся сзади плащъ или сагій. Голова всадника — съ длинными черными волосами, безъ головного убора. Расцвѣтка коня въ черный, желтый и голубой — обычная декоративная условность на восточныхъ и сасанидскихъ тканяхъ.[1]

Далѣе изображена черная фигура негра, одѣтаго лишь въ желто-голубой передникъ съ большимъ мечемъ на плечевой перевязи и повязкой вокругъ типичной круглой коротковолосой головы, сохранившей даже въ упрощенномъ рисункѣ ткани характерныя черты негрской расы.

Скачущій вправо всадникъ, уцѣлѣвшій въ очень неполномъ видѣ на Ліонской ткани, увлекаетъ на арканѣ пойманнаго негра. Отъ всадника осталась только часть головы и рука, держащая по всей вѣроятности прямую трубу, въ которую онъ побѣдоносно трубитъ. Желтый конь съ голубой гривой и хвостомъ по рисунку совершенно аналогиченъ лошади предыдущаго всадника. Вся средняя часть фигуры всадника съ конемъ не сохранилась, въ этомъ мѣстѣ ткань повреждена; находящаяся подъ передними ногами лошади рука указываетъ, что на поврежденномъ мѣстѣ повидимому была еще одна фигура.

Еще правѣе помѣщенъ отдѣльный кусокъ съ передними ногаим лошади и собакой, которая, по аналогіи съ тканью въ музеѣ Guimet, должна была вѣроятно находиться слѣва, а не справа, куда ее по ошибкѣ помѣстили при монтированіи ткани.

Фигуры этого ряда размѣщены не симметрично; изъ 5 фигуръ 4 двигаются вправо, а средняя ось узора, проходящая черезъ фигуру царя, ничѣмъ не отмѣчена.

Надъ этимъ рядомъ находится еще одна группа фигуръ, построенная вполнѣ симметрично. Въ центрѣ, надъ головой сидящаго царя, три пары черныхъ дугъ образуютъ мало понятное сооруженіе, которое Gayet, вѣроятно по сходству съ облаками, считаетъ тремя небесными зонами, а двѣ выглядывающія по сторонамъ головы — черную и бѣлую, и погрудное изображеніе мальчика или юноши наверху — онъ истолковываетъ какъ три небесныя божества. При подобномъ объясненіи остается непонятнымъ, почему одна изъ головъ черная и пронзена стрѣлой? Мнѣ думается, что это сооруженіе, обрѣзанное внизу горизонтальной линіей — линіей земли, и отъ нея поднимающееся кверху, должно изображать не небеса, а гору. Двѣ выглядывающія головы принадлежатъ скорѣе прячущимся побѣжденнымъ воинамъ, чѣмъ богамъ.[2] Только находящаяся надъ ними фигура, замѣтно отличающаяся по рисунку и размѣрамъ, можетъ изображать божество или скорѣе генія, равно принятаго и въ эллинистическомъ и въ сасанидскомъ искусствѣ.[3]

По сторонамъ этой горы симметрично поставлены два стрѣлка изъ лука, стрѣляющіе не другъ въ друга, какъ предполагаетъ Gayet, а въ скрывающихся бѣглецовъ. Оба одѣты въ совершенно одинаковые синіе кафтаны съ бѣлыми, схематично изображенными на нихъ узорами, и въ желтые широкіе узорчатые штаны. На ліонской ткани цвѣта одежды лѣваго стрѣлка измѣнились отъ времени, но на ткани изъ музея Guimet кафтаны обоихъ стрѣлковъ совершенно одинаковы. Лѣвый лучникъ изображенъ почти лицемъ къ зрителю, другой въ профиль, оба безъ шапокъ, съ длинными черными волнистыми волосами, безъ бороды. На правой фигурѣ отъ пояса спускается развѣвающійся красный шарфъ съ желтой каймой. Красные четырехугольники у ихъ ногъ вѣроятно изображаютъ колчанъ, который персидскіе всадники носили на себѣ, а не на сѣдлѣ.[4]

[1]) Примѣръ подобной же условности см. на египетской имитаціи сасанидской ткани, изображающей зеленыхъ крылатыхъ коней, находящейся въ Ліонскомъ Музеѣ Тканей, изданной у Falke. Kunstgesch. d. Seidenweb. рис. 28.

[2]) По Шахъ-Намэ и Табари побѣжденные всегда искали спасенія въ горахъ, гдѣ они могли легко укрыться отъ преслѣдующей ихъ кавалеріи.

[3]) Смирновъ. Вост. Сер. рис. 39, 306. Falke, I, рис. 74, 77, 105.

[4]) Смирновъ. Вост. сер. рис. 57, 59, 60.

Весь рисунокъ въ цѣломъ повидимому долженъ изображать войну, въ которой принимаютъ участіе бѣлые и черные воины. Присутствіе сасанидскаго царя и нѣкоторое стремленіе къ конкретизаціи позволяютъ предполагать скорѣе изображеніе дѣйствительнаго событія сасанидской исторіи, чѣмъ иллюстрацію литературной или миѳологической темы. Принимая историческое толкованіе изображенной войны, и исходя изъ изображенія сасанидскаго царя,— мы можемъ предположить войну персовъ съ черными.

Изъ числа возможныхъ враговъ сасанидской Персіи только два народа могутъ считаться черными — индусы и абиссинцы.[1] О сколько-нибудь крупныхъ войнахъ Персіи съ Индіей мы ничего не знаемъ изъ арабскихъ хроникъ.[2] Вслѣдствіе общихъ политическихъ условій и постоянной вражды, существовавшей между кочевниками и народами Индіи, мало вѣроятна возможность военныхъ дѣйствій кочевниковъ — скифовъ или гунновъ — совмѣстно съ индусами противъ Хозроя.

Болѣе вѣроятно, что изображенные на ткани черные — абиссинцы. Характерный типъ негрской головы, сохранившійся несмотря на упрощенный рисунокъ ткани, утверждаетъ это предположеніе.

О войнѣ Персовъ съ Абиссиніей при Хозроѣ I сохранилось нѣсколько извѣстій у арабскихъ писателей. Это заключительный моментъ извѣстной экспедиціи, предпринятой царемъ Аксума (Абиссиніи), по настоянію Юстиніана, противъ арабовъ Іемена. О началѣ этой войны мы находимъ многочисленныя извѣстія у византійскихъ писателей.[3] Около 525 — 531 года Абиссинскій царь, побуждаемый Юстиніаномъ, отправилъ въ Іеменъ на корабляхъ большой отрядъ эфіоповъ.[4] Абиссинцы безъ большого труда завладѣли Іеменомъ и оставили тамъ отрядъ и намѣстника. Владычество ихъ надъ Іеменомъ продолжалось приблизительно до 570 годовъ, когда персидскій отрядъ, посланный Хозроемъ I, освободилъ арабовъ отъ власти черныхъ. По однимъ извѣстіямъ, экспедиція христіанскаго аксумитскаго царя была вызвана преслѣдованіями христіанъ въ Іеменѣ; по Прокопію — главнымъ образомъ желаніемъ Юстиніана завладѣть морскими путями въ Индію и установить непосредственныя торговыя сношенія съ Индіей и Цейлономъ, главнымъ рынкомъ китайскаго шелка.[5]

Отъ византійскихъ писателей мы почти ничего не знаемъ о неудачномъ концѣ предпринятаго завоеванія, зато арабскіе источники сохранили въ нѣсколькихъ мало отличающихся варіантахъ разсказъ объ изгнаніи персами эфіоповъ изъ Южной Аравіи при Хозроѣ I Аношарванѣ.

Хроника Табари (839—923) передаетъ два разсказа: одинъ по Ибнъ Исхаку (768), другой по Хишаму (820).[6] Нѣсколько подробнѣй разсказъ Масуди (943)[7] и Тха Алиби (1034).[8] Сокращенный разсказъ о томъ же событіи находимъ у Гамзы Испаганскаго (961).[9] Совсѣмъ короткое замѣчаніе объ экспедиціи персовъ находится въ хроникѣ Беладори.[10]

[1]) И тѣхъ и другихъ персы одинаково считали черными. См. Nöldeke — Tabari, стр. 222.

[2]) G. Rawlinson, стр. 426, сомнѣвается въ возможности крупной войны между Хозроемъ I и Индіей.

[3]) См. Malalas. Patrol. Migne. XCVII, стр. 669. Procopius Caes. de Bello persico I. 20. Ch. Diehl. Justinien et la civilisation bysantine au VI siècle. Paris 1901. стр. 395. Dillmann. Zur Geschichte des Axumitischen Reichs. Abhandl. der Akad. d. Wissensch. zu Berlin. 1880. стр. 27. Mordtmann. Die himjarisch äthiopischen Kriege. Zd. D. M. G. 1881. XXXV, стр. 693. тамъ-же W. Fell. Die Christenverfolgung in Südarabien und die himjarisch äthiopischen Kriege nach abes-inischer Überlieferung, стр. 1—75. Критическій обзоръ византійскихъ извѣстій объ аксумито-гимьяритской войнѣ приведенъ у Dillmann'a.

[4]) Въ абиссинскихъ источникахъ говорится о 15.000 негровъ. См. W. Fell, стр. 70.

[5]) Procopius. De Bello Pers. I — 20.

[6]) Nöldeke — Tabari. Стр. 219 — 227.

[7]) Maçoudi. Les prairies d'or. Texte et trad. C. Barbier de Meynard. Paris 1864. III. Стр. 162—166.

[8]) Изданіе и переводъ H. Zotenberg. Paris 1900. стр. 616.

[9]) Hamza Ispahanensis. II. стр. 42.

[10]) Изд. de Goeje. Переводъ Rescher. Leipzig 1917. стр. 105.

Извѣстія арабскихъ писателей объ изгнаніи эфіоповъ изъ Іемена могуть быть сведены къ слѣдующему: Арабы Іемена, притѣсняемые черными завоевателями, отправили посла по имени Саифъ къ Хозрою Аношарвану, съ просьбой освободить ихъ отъ владычества черныхъ. Хозрой послалъ 800 узниковъ изъ тюрьмы подъ предводительствомъ Вахриза, на 8 корабляхъ въ Іеменъ. По дорогѣ два корабля съ людьми погибли, а остальные прибыли и высадились въ Іеменѣ. Саифъ собралъ сколько могъ арабовъ и коней, и соединенныя силы арабовъ и персовъ выступили противъ эфіоповъ. Навстрѣчу маленькому отряду персовъ вышелъ вождь абиссинцевъ Масрукъ съ большимъ войскомъ изъ эфіоповъ и арабовъ. Въ происшедшемъ сраженіи Вахризъ мѣтко пущенной стрѣлой попалъ въ лобъ Масруку. Смерть вождя привела въ смятеніе эфіопское войско, и персы безъ большого труда разбили и прогнали своихъ враговъ.

Подробности и мелкія детали нѣсколько отличаютъ разсказы другъ отъ друга. Въ разсказѣ Хишама добавляется, что особенно сильное впечатлѣніе на эфіоповъ произвели персидскіе стрѣлки, и приводится интересная подробность, что каждый персидскій всадникъ послѣ побѣды велъ за собой 50 связанныхъ плѣнниковъ — абиссинцевъ, гиміяритовъ и бедуиновъ.[1] Въ разсказѣ Тха-Алиби, Вахризъ убиваетъ Масрука отравленной стрѣлой.[2]

Это событіе по мнѣнію Nöldeke должно было произойти между 562—572 годами, въ концѣ царствованія Хозроя I Аношарвана.[3] Большинство дошедшихъ до насъ сасанидскихъ памятниковъ, особенно сасанидскіе рельефы на скалахъ и сасанидская серебряная посуда, посвящено изображенію подвиговъ и побѣдъ царя на войнѣ или охотѣ. На обычай персовъ изображать на стѣнахъ исключительно сцены войны или охоты жаловался еще Амміанъ Марцеллинъ. Табари сообщаетъ, что Баграмъ V Горъ приказалъ написать на стѣнѣ своего покоя извѣстную сцену, въ которой онъ былъ изображенъ пронзающимъ на охотѣ одной стрѣлой льва и онагра.[4] Въ Шахъ Намэ говорится, что охотничьи подвиги Баграма Гора были нарисованы тушью на шелкѣ и отправлены къ царю Іездегерду I.[5]

По всей вѣроятности и изображеніе на ткани войны персовъ съ эфіопами относится къ ряду такихъ торжественныхъ побѣдныхъ изображеній, сдѣланныхъ по приказанію царя или по установившемуся обыкновенію отмѣчать такимъ образомъ царскія дѣянія.

Въ какомъ именно видѣ было запечатлѣно это событіе впервые, можно только предполагать. Возможно, что это была фреска или же настѣнная завѣса, съ которой впослѣдствіи былъ сдѣланъ узоръ для ткани. Возможность такой зависимости устанавливается тѣмъ, что и изображеніе на стѣнѣ извѣстнаго подвига Баграма Гора дошло до насъ только въ видѣ ткани.[6]

Не связанная съ общей картиной войны поза спокойно сидящаго царя можетъ быть объяснена обычаемъ нѣкоторыхъ персидскихъ царей смотрѣть на битву, сидя на высокомъ мѣстѣ, и не принимать въ ней непосредственнаго участія. Тотъ же Хозрой I Аношарванъ, по словамъ Прокопія, смотрѣлъ на осаду Петры, сидя на высокомъ холмѣ.[7] Въ данномъ случаѣ это объясненіе мало подходитъ, такъ какъ Хозрой I не принималъ непосредственнаго участія въ Іеменской экспедиціи и на мѣстѣ боя не былъ.

Подобное соединеніе двухъ мотивовъ, двухъ сценъ въ одну картину — нисколько не противорѣчитъ правиламъ композиціи сасанидскихъ художниковъ. На одномъ и томъ

[1]) Nöldeke — Tabari. Стр. 233—234.
[2]) Изд. Zotenberg 1900. стр. 617.
[3]) Nöldeke — Tabari, стр. 224.
[4]) Nöldeke — Tabari, Стр. 90.
[5]) Mohl, Firdousi. Le livre des rois. V. Стр. 511.
[6]) Falke т. I, рис. 89.
[7]) Procop. II, 17.

же рельефѣ въ Такъ-и-Бостанѣ Хозрой II изображенъ дважды — спокойно ѣдущимъ и скачущимъ на конѣ съ лукомъ въ рукахъ.[1] Тамъ же на другомъ рельефѣ изображеніе Хозроя II на лодкѣ повторяется дважды.[2]

Рисунокъ ткани представляетъ сложную композицію, въ которой двѣ разныя сцены: торжественно сидящій на тронѣ царь и сражающіеся и побѣждающіе по волѣ его персы, — соединены въ одну картину, прославляющую царствованіе Хозроя.

Изображеніе Хозроя сидящимъ на тронѣ не слѣдуетъ понимать въ буквальномъ смыслѣ присутствія на мѣстѣ битвы. Художникъ, изображающій сцену битвы во славу Хозроя, не могъ обойтись безъ изображенія самого царя, и помѣстилъ его, согласно принципу своего времени, впереди, на самомъ видномъ мѣстѣ, не заботясь о связи съ остальными фигурами. Также какъ и на сасанидскихъ рельефахъ, фигура царя крупнѣе остальныхъ, размѣщенныхъ по сторонамъ и выше, что нисколько не умаляетъ первенствующаго значенія царскаго изображенія. На рельефѣ Шапура надъ царемъ высѣчено еще два ряда воиновъ и данниковъ.[3] На сценахъ охоты Хозроя II въ Такъ-и-Бостанѣ, надъ Хозроемъ II изображено стадо кабановъ и свита.[4]

Положеніе главной фигуры царя внизу могло имѣть значеніе въ настѣнныхъ фрескахъ и рельефахъ, гдѣ нижнія фигуры были лучше видны, чѣмъ верхнія.

Главный моментъ сраженія — поразившій абиссинскаго царя выстрѣлъ Вахриза, на ткани не изображенъ: ни одну изъ сохранившихся фигуръ мы не имѣемъ достаточнаго основанія считать изображеніемъ вождя персовъ или абиссинцевъ. Пронзенная стрѣлой голова негра врядъ-ли можетъ изображать убитаго Масрука, ввиду ея второстепеннаго положенія на заднемъ планѣ, рядомъ съ другой головой.

Повидимому на ткани представленъ заключительный моментъ битвы и преслѣдованіе черныхъ. Первая группа — всадникъ и негръ, соотвѣтственно съ текстомъ арабскихъ хроникъ, можетъ быть принята за изображеніе персидскаго всадника, уводящаго плѣннаго абиссинца и трубящаго въ знакъ побѣды.[5] Средній всадникъ, стрѣляющій въ бѣлаго воина, можетъ быть истолкованъ какъ персъ, а его бѣлый спѣшенный противникъ, по аналогіи одеждъ, какъ служащій въ войскѣ Масрука арабъ.[6] Самый лѣвый всадникъ, отличающійся отъ персовъ своей высокой шапкой, можетъ быть принятъ за гиміярита или бедуина изъ войска Масрука. Верхняя группа изъ двухъ спѣшенныхъ стрѣлковъ, какъ уже упомянуто выше, по всей вѣроятности должна изображать преслѣдованіе прячущихся въ горахъ бѣглецовъ, гиміяритовъ и эфіоповъ. Пораженная стрѣлой голова негра соотвѣтствуетъ тексту Табари, гдѣ говорится, что Вахризъ приказалъ избивать только черныхъ.[7]

Неполное совпаденіе разсказовъ арабскихъ историковъ и изображенія на ткани можетъ объясняться тѣмъ, что составитель, измѣнивъ первоначальный источникъ и отбросивъ нѣкоторыя подробности, обратилъ его въ картину прославленія Хозроя, въ которой остальные персонажи имѣютъ лишь второстепенное значеніе.

Есть и другая причина, за счетъ которой можетъ быть отнесено многое изъ того,

---

[1]) Sarre. Die Kunst des alt. Pers., рис. 87.

[2]) Тамъ же, рис. 88. Орбели пишетъ объ одномъ неизвѣстномъ мнѣ Сасанидскомъ блюдѣ Эрмитажа: „интереснѣйшее блюдо съ возсѣдающимъ на престолѣ Хозроемъ I Ануширваномъ въ кругу приближенныхъ, быть можетъ въ моментъ объявленія завѣщанія, созерцающимъ мчащагося на охотѣ наслѣдника.“ Сасанидское Искусство. Журн. „Востокъ“ IV 1924, стр. 143 — повидимому тоже изображеніе двухъ сценъ на одномъ блюдѣ.

[3]) Sarre u. Herzfeld, Iran. Felsr., рис. 109.

[4]) Sarre. Die Kunst d. alt. Pers., Рис. 86, 87, 88.

[5]) Nöldeke-Tabari, стр. 234.

[6]) Nöldeke-Tabari, стр. 234.

[7]) Nöldeke-Tabari, стр. 234.

что кажется въ ткани непонятнымъ: стиль и манера обоихъ кусковъ указываютъ на ихъ связь съ поздне-египетскими тканями. Техника гобелена, столь типичная для тканей Египта, пока не имѣетъ примѣровъ въ сасанидскихъ тканяхъ. Нельзя утверждать, что она была совершенно неизвѣстна персамъ, но изъ дошедшихъ до насъ главнымъ образомъ шелковыхъ сасанидскихъ тканей, ни одна не исполнена техникой гобелена.

Общій характеръ фигуръ, съ наклонностью къ легкому комизму и забавности — самой характерной чертой поздне-эллинистическаго стиля египетскихъ тканей, связанный въ эллинистическомъ искусствѣ повидимому съ цирковыми и театральными зрѣлищами, и претендующій на особую граціозность и условную красивость позъ — несомнѣнно можетъ быть наблюдаемъ въ разсматриваемой нами ткани. Эта черта, особенно замѣтная въ фигурахъ животныхъ, съ преувеличенно большими головами и подчеркнутой условной стремительностью движенія, проявляется и въ изображеніяхъ лошадей на ткани, особенно верхней правой лошади. Скачущая собака съ повернутой назадъ головой часто встрѣчается на такъ называемыхъ коптскихъ тканяхъ[1], съ тѣми же чертами забавной и преувеличенной живости. Непропорціонально большія головы человѣческихъ фигуръ съ подчеркнуто большими глазами и юношески молодыми лицами — что особенно замѣтно на двухъ верхнихъ фигурахъ стрѣлковъ — могутъ быть также отнесены къ характернымъ чертамъ поздне-египетскаго стиля. Условный изгибъ развѣвающагося сагія средней конной фигуры — непремѣнная принадлежность всадниковъ на александрійскихъ тканяхъ.[2] Измѣненіе широкаго сасанидскаго трона съ тремя подушками въ обычный византійскій — также повидимому можетъ быть объясняемо передѣлкой египетскаго ткача.

Это родство по стилю съ тканями поздне-эллинистическаго или ранне-средневѣковаго Египта заставляетъ предполагать, что передъ нами не подлинная сасанидская ткань, а имитація, сдѣланная въ Египтѣ, мѣстной гобеленовой техникой.

Примѣры подобныхъ подражаній не единичны. Ткань съ изображеніемъ крылатыхъ коней, находящаяся въ Ліонскомъ музеѣ тканей,[3] и цѣлый рядъ сирійскихъ и александрійскихъ шелковыхъ тканей, подражающихъ или копирующихъ ткани сасанидской Персіи, составляетъ особую группу въ исторіи средневѣковыхъ тканей.

Сасанидскій прототипъ нашей ткани не могъ быть древнѣе 570 года (приблизительная дата персидскаго похода въ Іеменъ). Съ другой стороны, сасанидская ткань по всей вѣроятности была сдѣлана еще при Хозроѣ I Аношарванѣ, слѣдовательно не позже 578 года. Египетская копія могла быть сдѣлана вскорѣ послѣ появленія сасанидскаго прототипа, возможно попавшаго въ Египетъ во время завоевательныхъ войнъ Хозроя II-го, во всякомъ случаѣ до водворенія арабовъ въ Египтѣ, когда стиль египетскихъ тканей начинаетъ сильно мѣняться. Сравнительно хорошій рисунокъ ткани не позволяетъ считать ее слишкомъ поздней.

Мнѣ кажется, что разсматриваемую ткань слѣдуетъ относить къ концу VI или къ началу VII вѣка.

Н. Толль.

---

[1]) См. Falke, рис. 12, 18, 30, 31. Kendrick, Catalogue of Textiles. Victoria and Albert Museum. I XVI, 150, XVII, 70.

[2]) Falke, рис. 62, 70, 73, 89 и Kendrick, Catalogue of Textiles, I, pl. XVII, рис. 69, 71, 72; II, pl. I, рис. 301, III, pl. XXII, рис. 800, pl. XXVI, рис. 821.

[3]) Falke, рис. 28.

UN MODÈLE DES MAÎTRES BULGARES DU XV^e ET DU XVI^e SIÈCLE

I

Au XIII^e siècle la peinture murale bulgare commença à se libérer de l'influence byzantine et à acquérir un caractère national. Les peintures de l'église de Bérendé (village situé à 50 *km* au nord-ouest de Sofia) sont pénétrées d'une conception réaliste du type populaire, qui se fait remarquer dans la représentation du Christ dans les scènes de la Passion. Plus tard, en 1259, le maître qui avait exécuté les peintures murales de l'église de Boïana (située à 8 *km* au sud de Sofia), a ennobli le type populaire représenté dans la figure du Christ; il a créé des images individualisées de certains saints, surtout des Saints Guerriers et de quelques Saints plus jeunes; enfin, il a créé de nouvelles figures en prenant pour modèle des portraits de la même église. Ainsi, le portrait de la reine Irène a été pris pour modèle de l'image de S^t Cathérine, celui du donateur — des personnages secondaires qu'on rencontre à plusieurs reprises dans la vie de S^t Nicolas; le portrait du Tzar Assène a inspiré le Pantocrator et le Christ Evergète. Ce dernier a, à son tour, servi de modèle pour le Saint Guerrier placé à côté de S^t Hélène, pour S^t Hélène elle-même et pour le Christ dans la Descente aux Limbes; cette dernière image a inspiré celles des saints de la même composition. Les figures des jeunes saints de ce tableau ont, de leur côté, servi de modèle pour les images du Christ, de la Vierge et de tous les Apôtres dans le Crucifiement et la Dormition. Cette transformation successive des images d'un nombre considérable de Saints qui avaient pris pour motif le même portrait, atteint son point culminant à la fin de la première moitié du XIV^e siècle (avant 1345) dans les peintures murales de l'église du monastère de Zémen (situé à 67 *km* au sud de Sofia). Les images de tous les Saints présentent une transformation successive de l'unique portrait de cette église — celui de Doya, épouse du donateur, le despote Déyan, ce

Fig. 1.
S^t Théodore de Patleine (fin du IX^e scècle).

qui prive les peintures de cette église de tout réalisme et toute individualisation des images des Saints.

Cette tendance à reproduire les types religieux en modifiant le portrait d'une personne connue et déterminée, était tellement enracinée chez les maîtres de la peinture religieuse que même le changement radical des conditions politiques, économiques et morales qui fut la suite de l'asservissement total des Bulgares par les Turcs en 1393, ne put l'anéantir. Plus d'un siècle et demi plus tard, la création des nouveaux types religieux qui étaient inspirés par le portrait de quelque personnage connu, se restitua en Bulgarie du sud-ouest. Nous observons ce fait pour la première fois dans les peintures murales du monastère de Krémikovtzi en 1497. Cependant, tandis qu'au XIII^{e} siècle à l'église de Boïana et au XIV^{e} siècle dans celle du monastère de Zémen, les portraits qui avaient servi de sujet pour la création de types religieux nouveaux étaient non seulement des portraits bulgares, mais encore se trouvaient dans ces églises mêmes, le portrait qui avait inspiré le nouveau type religieux de l'église de Krémikovtzi (située à 18 *km* au nord de Sofia) ne se trouve ni dans cette église, ni même ailleurs en Bulgarie; il a été peint en Roumanie, dans l'église d'Argèş, et représente un voïvode roumain. L'éloignement de cette église de celle de Krémikovtzi où ce portrait avait servi de modèle pour les images de S^{t} Théodore Tiron et de S^{t} Théodore Stratilate, et le grand espace de temps qui s'était écoulé depuis l'époque où le portrait du voïvode avait été exécuté, ont permis au peintre du monastère de Krémikovtzi de garder une grande ressemblence entre le portrait qui avait servi de modèle et les images des Saints qui en ont été inspirées.

Fig. 2.
S^{t} Théodore Stratilate, XIV^{e} s. (Fresque de l'église de Zémen).

Par suite de cette transposition très fidèle du portrait du voïvode Radou Voda Negrou, les images des deux S^{t} S^{t} Théodore se distinguent nettement des images antérieures des mêmes Saints que nous possédons et qui datent du IX^{e} au XIV^{e} siècles.

II

Pendant tout le premier et tout le second royaume, les Bulgares avaient été un peuple turbulent et agressif qui se plaisait à vivre au milieu de luttes intestines et de guerres avec ses voisins, avec toutes les conséquences, funestes ou favorables, qui en résultaient pour eux, notamment au point de vue de l'art. Aucun insuccès n'avait la puissance de les décourager, ni de les empêcher de renouveller aussitôt et de plus bel les discordes intérieures et les guerres avec les pays environnants. C'est pourquoi, les Bulgares pré-

féraient avoir dans leurs églises les images des Saints Guerriers qu'ils considéraient comme des protecteurs et auxquels ils confiaient le sort de leur royaume. Ainsi, la légende raconte que l'icône de S[t] Démètre de Salonique avait été dérobée à cette ville et apportée à Tirnovo pour sauver les Bulgares du joug byzantin en 1186. Cette vénération particulière dont les images des Saints Guerriers étaient l'objet et non seulement la tradition byzantine, leur assigna une place si importante dans toutes les églises où les Sains Guerriers présentent le sujet, sinon exclusif, du moins principal des peintures qui ornent les églises, chapelles et tombeaux de boliars (nobles) construits à Trapésitza près de Tirnovo datant du XIII[e] et du XIV[e] siècle.

La plus ancienne image du saint, qui nous soit parvenue, est celle de S[t] Théodore de grandeur naturelle, exécutée en céramique polychrome, qui a été trouvée dans les ruines de la tour attenant à la petite église de Patleine et qui a dû également contenir une chapelle. La riche décoration en céramique polychrome de cette église est formée par des éléments décoratifs qui se rattachent par leur type à la civilisation égéenne (volutes, rosettes, palmettes) mais qui ont perdu leur caractère sous l'influence de l'ornement arabe et, en général, oriental très abondant dans cette église. Cette image de S[t] Théodore se rattache aux types religieux créés vers la fin du IX[e] siècle à Constantinople sous l'influence de l'art chrétien de l'Asie-Mineure et de l'Egypte (Fig. 1).

Fig. 3.
Portrait de Radou Voda Negrou, XIV[e] s. (église d'Argès, Roumanie).

Dans l'église sépulcrale du monastère de Batchkovo S[t] Théodore Tiron et S[t] Théodore Stratilate ont le corps long et maigre et le visage émacié, conformément au style ascétique et mystique de ces peintures murales du XI[e] siècle.

Les visages des mêmes saints à Bérendé du XIII[e] siècle (entre 1230 et 1241) sont jeunes et beaux, sans barbe ni moustache, non individualisés et représentent le type hellénistique, bien que la forme du visage soit un peu allongée.

A Boïana (1259) les mêmes saints sont déjà individualisés, tandis qu'à Zémen (fin de la première moitié du XIV[e] siècle) St. Théodore Stratilate a un visage très original, non seulement symétrique, mais stylisé (les cheveux ondulés d'une manière particulière, la barbe longue à deux pointes); les sourcils, les yeux, le nez et les lèvres sont les mêmes que dans le portrait de Doya. (Fig. 2.)

La différence qui existe entre St. Théodore Tiron et St. Théodore Stratilate dans l'église de Krémikovtzi et les images des mêmes saints dans les églises de Patleina, Batchkovo, Bérendé, Boïana et Zémen est la même que nous constatons entre ces images et le portrait de Radou Voda Negrou de l'église d'Argès. (Fig. 3.)

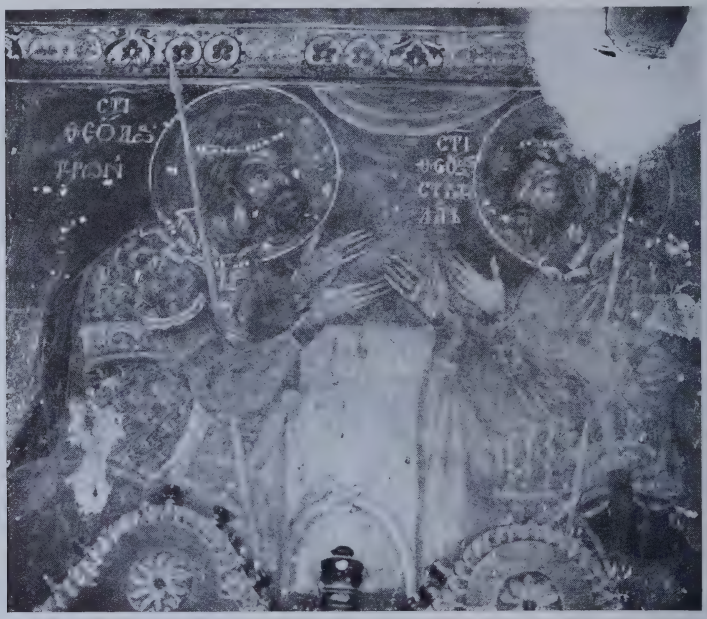


Fig. 4.
S[t] Théodore Tiron et S[t] Théodore Stratilate, 1497 (église monastique de Krémikovtzi).

Ce portrait représente Radou Voda Negrou prêt à s'agenouiller devant le Christ de la Déisis, la tête levée et les maintes jointes dans une attitude de prière. C'est un homme grand et large d'épaules, au cou long, à forte encolure; la tête, grande, est tournée de trois quarts. Les traits sont gros et épais (front large, grands yeux, nez long et busqué, grande bouche, grosses oreilles, mâchoires excessivement fortes), la barbe est abondante et en pointe, les cheveux longs. Les seules différences qui existent entre les images de St. Théodore Tiron et de St. Théodore Stratilate (Fig. 4) de l'église monastique de Krémikovo et le portrait qui a été pris comme modèle, sont les suivantes: la couronne est remplacée par un rang de perles (de même que c'est le cas chez les deux St. St. Théodore de Bérendé); les saints portent une cuirasse; et enfin, leurs visages sont moins grossiers, plus osseux et plus caractérisés (l'orbite de l'œil est très enfoncé et les pomettes sont saillantes), le nez plus fin et pointu, la barbe plus large autour du visage et plus effilée vers la pointe.

Les figures de St. Théodore Tiron et de St. Théodore Stratilate n'ont pas été bien

modifiées lorsqu'elles ont servi de modèle pour celles de St. Mercure (Fig. 5) placé à côté de St. Théodore Tiron, et celle de St. Jean Baptiste (Fig. 6) qui se trouve dans le narthex de l'église. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Le maître des peintures murales de Krémikovtzi était un artiste éclectique qui prenait ce qui lui était congénial dans les œuvres de peinture qu'il connaissait. Outre le portrait de Radou Voda Negrou, il a utilisé l'image de la Vierge de la Déisis (du XI[e] siècle) dans l'église sépulcrale de Batchkovo

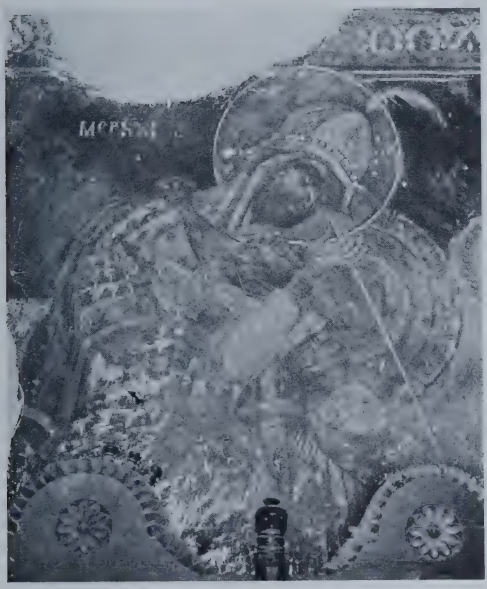


Fig. 5.
S[t] Mercure de 1497 dans l'église du monastère de Krémikovtzi.

Fig. 6.
S[t] Jean Baptiste de 1497 dans l'église du monastère de Kremikovtzi.

près de Philippopoli, qu'il a placée dans sa Déisis avec fort peu de modifications: il l'a dépouillés de la lumière mystique qui illumine certaines parties du visage de la Vierge pour donner à celui-ci un aspect plus austère, une forme plus allongée et un modèle plus plastique.

Nous observons même que ces images de St. Théodore Tiron et de St. Théodore Stratilate, prises pour modèle par d'autres maîtres pour peindre les images des mêmes saints dans d'autres églises, ne s'en distinguent pas sensiblement. Ainsi, les figures des deux saints datant de 1500 (Fig. 7) dans l'église de Poganovo (à 69 *klm* de Sofia) comparées à celles de Krémikovtzi, sont plus maigres, ont la tête plus étroite et les formes plus nettement modélées: le front est plus étroit, les yeux plus allongés, la moustache courte et séparée de la barbe, la barbe elle-même est terminée par des ondulations, les cheveux sont plus longs, bien lissés jusqu'au bas de la nuque, ne portant pas de parure de perles. Deux mains tendues de la voûte céleste recouvrent de deux couronnes en perles les têtes des deux guerriers martyrs.

Cependant, les images des deux Saints Théodore de cette même église de Poganovo sont devenus l'objet d'une transformation profonde et variée comme celle que nous avons constatée dans l'église de Boïana. Elles ont servi de motif pour la peinture des personnages de la foule, notamment celui de l'extrême droite dans „La source de sagesse de St. Jean Chrysostome" (Fig. 8); pour l'image de St. Jean Baptiste dans le „Baptême" (Fig. 9); pour les Apôtres (ceux de gauche) dans la „Veillée" (Fig. 10); et surtout pour l'image du Christ laquelle a subi des transformations plus ou moins profondes, à travers les différentes peintures murales. Les images du Christ qui se rapprochent le plus des deux Saints Théodore sont les suivantes: Le Christ devant Anna et Kayafa (Fig. 10 — la dernière scène à gauche), le Christ devant Ponce Pilate (Fig. 10 — seconde scène), le Christ dans le chemin de Croix (Fig. 10 — dernière scène à droite) et dans la scène de J. Christ lavant les pieds des Apôtres (Fig. 8 — dernière scène à gauche, en bas). Ce visage encore grossier est ennobli dans ses traits et son expression dans la scène représentant le Jardin de Gethsimanée (Fig. 8 — dernière scène à droite, en bas), dans la scène de Jésus bafoué (Fig. 8 — troisième scène) dans la Transfiguration (Fig. 9), la Dormition (Fig. 10 en haut), le Crucifiement (Fig. 11), et la Sainte Cène (Fig. 12).

Fig. 7.
S[t] Théodore Tiron et S[t] Théodore Stratilate, 1500 (église du monastère Poganovo).

De l'église de Poganovtzi cette figure ennoblie et expressive du Christ a passé dans

Figure 8.

Figure 9.

Figure 10.

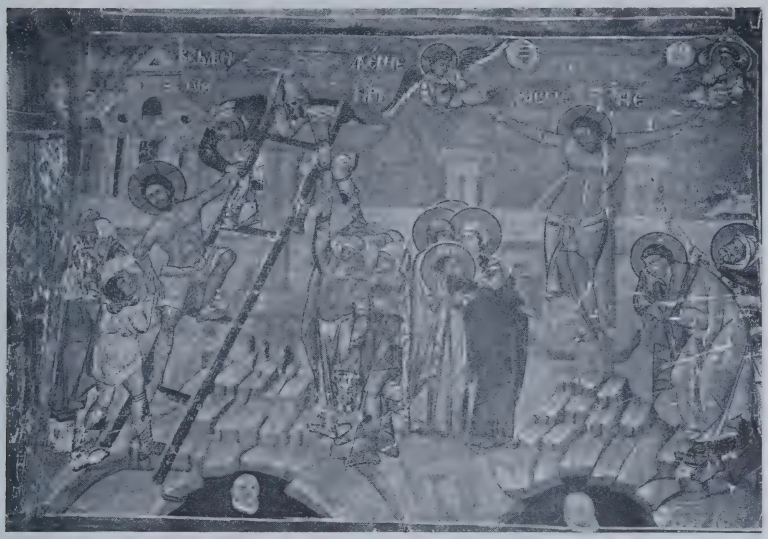


Fig. 11.
J. Christ montant sur la Croix au Crucifiement, 1500 (église du monastère de Poganovo).

Fig. 12.
La Cène, 1500 (église du monastère de Poganovo).

les peintures de l'église de Staro-Nagoritchané datant du XVI[e] siècle (dans la scène, représentant Jésus bafoué, sur le chemin de Croix, et le Christ montant sur la croix) et en général, dans un nombre d'autres églises du même siècle dans la Bulgarie du sud-ouest y compris la Macédoine.

Ainsi, par l'influence directe du portrait du voïvode roumain Radou Voda Negrou sur la peinture murale bulgare du sud-ouest au XV[e] siècle, la Roumanie s'est dignement acquittée de sa dette envers les maîtres bulgares, surtout après que ceux-ci se furent refugiés chez leurs voisins du nord après la conquête de la Bulgarie par les Turcs. Les maîtres bulgares émigrés en Roumanie y fondèrent des écoles qui envoyèrent plus tard et jusqu'au XVIII[e] siècle des peintres bulgares dans leur patrie.

A. Protitch.

Sofia.

ВИЗАНТІЙСКІЙ ПОДАТНОЙ УСТАВЪ[1]

Трактатъ анонимнаго византійскаго автора о взиманіи податей, которому посвящена настоящая статья, былъ въ 1915 году напечатанъ американскимъ ученымъ Эшбернеромъ (W. Ashburner) въ 35 томѣ «Journal of Hellenic Studies» (стр. 78) по рукописи, находящейся въ библіотекѣ св. Марка въ Венеціи (gr. Fondo antico cod. 173).[2]

Документъ этотъ за истекшія со времени его изданія десять лѣтъ въ наукѣ использованъ не былъ. Между тѣмъ онъ сообщаетъ много цѣнныхъ свѣдѣній по исторіи хозяйства и финансовъ Византійской Имперіи и заслуживаетъ болѣе внимательнаго изученія.

Текстъ въ томъ видѣ, въ какомъ мы его имѣемъ, не указываетъ ни года его составленія, ни императора, при которомъ былъ написанъ, какъ не указываетъ и имени составителя. Такимъ образомъ, прежде всего, мы должны установить, когда приблизительно былъ написанъ нашъ податной уставъ и къ какому времени, слѣдовательно, должно относить сообщаемыя имъ свѣдѣнія.

Кодексъ, находящійся въ Венеціи, представляетъ, согласно Эшбернеру, копію XII вѣка. Значитъ и самый трактатъ былъ написанъ никакъ не позже этого времени. Съ другой стороны, въ немъ говорится о Львѣ VI, какъ объ уже умершемъ императорѣ, — „ἀποιχόμενος βασιλεὺς κῦρος λέων“ читаемъ мы въ § 6 устава.[3] Скончался же императоръ Левъ Мудрый въ 912 году. Отсюда слѣдуетъ, что написанъ нашъ уставъ позже 912 года, но раньше конца XII вѣка.

Чтобы установить точнѣе время его возникновенія нужно обратить вниманіе на извѣстныя особенности податной системы, которыя въ немъ раскрываются: въ §§ 12 и 14 упоминается „ἀλληλέγγυον“, т. е. обязательство уплаты податей за покинутые земельные участки, налагавшееся въ Византіи на сосѣдей этихъ участковъ. Однако, порядокъ этотъ, бывшій еще, какъ видно изъ указанныхъ мѣстъ, въ силѣ ко времени составленія нашего устава, былъ отмѣненъ уже въ началѣ царствованія Романа Аргира (1028—1034).[4] А прежде окончательнаго упраздненія способъ взиманія аллиленгія былъ видоизмѣненъ указомъ царя Василія II въ 1002 г., которымъ предписывалось, чтобы подати, неуплаченныя бѣднымъ населеніемъ, насчитывались на богатыхъ, на такъ наз.

---

[1]) Болѣе подробное изслѣдованіе объ этомъ уставѣ съ приложеніемъ перевода самого текста написано мною на нѣмецкомъ языкѣ и появится въ »Vierteljahresschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte« подъ заглавіемъ: »Die ländliche Steuergemeinde des Byzantinischen Reiches im X. Jahrhundert. Ihre Struktur und Verwaltung.«

[2]) Сличеніе текста, изданнаго Эшбернеромъ, съ рукописью, (сдѣланное мною по фотографическимъ снимкамъ съ f. 275—281 указаннаго кодекса) показываетъ, что существенныхъ ошибокъ въ текстѣ Эшбернера допущено очень немного. Поправки, которыя казались мнѣ необходимыми, приведены въ указанной моей нѣмецкой работѣ, при переводѣ текста; исправленія, имѣющія значеніе и для настоящей статьи, ниже отмѣчены.

[3]) Что рѣчь тутъ идетъ именно о Львѣ VI, а не о какомъ-либо иномъ императорѣ Львѣ, выясняется благодаря тому, что въ томъ же § 6 (я придерживаюсь раздѣленія на параграфы, сдѣланнаго Эшбернеромъ, въ рукописи въ соотвѣтствующихъ мѣстахъ изложеніе начинается съ прописной буквы) имя императора Льва упоминается съ эпитетомъ „Мудрый“, — прозвище, которымъ византійцы, какъ извѣстно, надѣляли Льва VI: „καὶ ἄχρι τῆς βασιλείας, ὡς λέγεται, τοῦ φιλοσόφου κυροῦ λέοντος.“ А дальше читаемъ: „ὁ δηλωθεὶς ἀποιχόμενος βασιλεὺς κῦρος λέων...“

[4]) Cedrenus, II, 485, гдѣ о Романѣ Аргирѣ сказано: „ἐξέκοψε δὲ καὶ τέλεον ἀπερρίζωσε τὸ ἀλληλέγγυον.“ Византійскихъ историковъ цитирую всюду по Боннскому изданію.

„властелей“ („οἱ δύνατοι“).[1] Въ уставѣ же аллиленгій взимается просто съ сосѣдей, т. е. дѣйствуетъ еще старый порядокъ, практиковавшійся до нововведенія 1002 года.

Такимъ образомъ, мы имѣемъ всѣ основанія отнести нашъ трактатъ къ X вѣку, такъ какъ изъ всего вышесказаннаго слѣдуетъ, что написанъ онъ былъ позже 912, но раньше 1002 года.

Правильность сдѣланнаго вывода подтверждается и другими данными нашего трактата, которыя способствуютъ и еще болѣе точному опредѣленію времени его возникновенія. Уже то обстоятельство, что Левъ Мудрый названъ „покойнымъ“ императоромъ (ἀποιχόμενος βασιλεύς), тогда какъ по отношенію къ императорамъ болѣе давнихъ временъ употребляется просто выраженіе „умершіе“ (παρὰ τῶν πολὺ προτετελευτηκότων βασιλέων), вызываетъ предположеніе, что Левъ Мудрый умеръ не за очень долго до составленія нашего устава и что авторъ его, быть можетъ, самъ еще помнилъ эпоху царствованія Льва. Однако, такого рода соображеніямъ слишкомъ большого вѣса придавать нельзя, — возможно, что эти выраженія византійскій авторъ варьировалъ и изъ побужденій просто стилистическаго характера. За то весьма важнымъ для вопроса датированія нашего документа представляется то, что именно говорится въ немъ объ императорѣ Львѣ. Такъ наз. „προκατεσπασμένα λογίσιμα“, которыя были даваемы „съ древнихъ временъ и при многихъ умершихъ царяхъ“, послѣдній разъ были пожалованы Львомъ Мудрымъ (т. е. послѣдній разъ передъ составленіемъ нашего устава).[2] „Προκατεσπασμένα λογίσιμα“ представляютъ изъ себя счета, изъятые изъ писцовыхъ книгъ, вслѣдствіе того, что плательщики ихъ, извѣстные монастыри, церкви и богоугодныя заведенія, были разъ навсегда освобождены отъ податной повинности. Изъятіемъ этихъ счетовъ изъ книгъ данные плательщики совершенно устранялись отъ какихъ-либо требованій фиска. Такимъ образомъ, мы здѣсь имѣемъ дѣло просто съ полнымъ освобожденіемъ отъ податныхъ повинностей монастырскихъ и церковныхъ имуществъ.

Освобожденіе монастырей, церквей или богоугодныхъ заведеній отъ уплаты налоговъ въ Византійской Имперіи, какъ извѣстно, было явленіемъ весьма обыкновеннымъ и повседневнымъ, данная же форма освобожденія (προκατεσπασμένα λογίσιμα), какъ видно изъ нашего трактата, была очень распространена. Если же сказано, что послѣдній разъ προκατεσπασμένα λογίσιμα встрѣчаются при Львѣ VI, то необходимо заключить, что нашъ податной уставъ былъ написанъ не очень долго спустя послѣ смерти этого императора, уже при одномъ изъ его преемниковъ; иначе вѣдь пришлось бы допустить, что эти послѣдніе вообще не освобождали въ такой формѣ монастырей и церквей отъ податныхъ повинностей. А это, конечно, является мало вѣроятнымъ.[3] Короткое правленіе Александра (912—913), о которомъ намъ, вообще, немного извѣстно, мы еще можемъ обойти. Но какъ предположить, чтобы Константинъ Порфирородный, сынъ Льва VI, за все свое долголѣтнее царствованіе (913—959) не освобождалъ въ такой формѣ отъ податныхъ повинностей ни монастырей, ни церквей, ни богоугодныхъ заведеній? Это представляется тѣмъ болѣе невѣроятнымъ, что византійскіе историки неоднократно разсказываютъ о благочестіи Константина VII и его ревности о богоугодныхъ заведеніяхъ,[4] а цѣлый рядъ извѣстныхъ намъ хрисовуловъ свидѣ-

[1]) Cedrenus, II, 456; Zonaras, III, 561.

[2]) § 6: „καὶ ἄχρι τῆς βασιλείας, ὡς λέγεται, τοῦ φιλοσόφου κυροῦ λέοντος.“

[3]) Что слова, приведенныя выше о „προκατεσπασμένα λογίσιμα“ нужно понимать не въ томъ смыслѣ, будто бы такая форма освобожденія отъ податей примѣнялась лишь до Льва VI и при его царствованіи была отмѣнена, явствуетъ изъ того, что вполнѣ аналогичный этому порядокъ раскрываетъ, напримѣръ, одна новелла Мануила Комнина, которой даруется монастырю освобожденіе отъ всѣхъ повинностей. Ср. Zachariae von Lingenthal. Jus Graeco-Romanum III, coll. IV, Nov. 61.

[4]) Cedr., II, 326, Theoph. contin., 449.

тельствуютъ о его щедрости по отношенію къ монастырямъ, такъ же какъ и о щедрости его соправителя Романа Лакапина.[1]

Эти доводы позволяютъ высказать предположеніе, что нашъ податной уставъ написанъ былъ при царѣ Константинѣ VII; а слѣдующія соображенія, подтверждая эту догадку, быть можетъ, разрѣшатъ и дальнѣйшее предположеніе, что уставъ этотъ написанъ не только при Константинѣ Порфирородномъ, но и по его порученію.

Въ § 2 устава мы читаемъ: „ὅπως δὲ ὁ ἀκριβὴς μοδισμὸς καὶ ἡ ἀλήθεια τῆς ἐπιβολῆς καὶ ἡ ἀνεπιφραλὴς ἱκάνωσις ἀπὸ τῶν κατατομῶν μᾶλλον εὑρίσκεται ἐν τῇ τοῦ μέτρου διδασκαλίᾳ εἰρήκαμεν.“

Знаменательно то, что нашъ авторъ тутъ ссылается на другое свое сочиненіе сходнаго характера, которое онъ называетъ „ἡ τοῦ μέτρου διδασκάλια“, подобно тому, какъ нашъ трактатъ можно было бы назвать „ἡ τῆς ἀπαιτήσεως διδασκάλια.“[2] Весьма вѣроятно, что въ то время былъ составленъ цѣлый рядъ такихъ трактатовъ, — дидаскалій, — посвященныхъ различнымъ вопросамъ хозяйственной и финансовой администраціи.

Такое предпріятіе, а равно и характеръ его выполненія, насколько мы можемъ судить о немъ по нашему трактату, какъ нельзя болѣе соотвѣтствуетъ духу эпохи Константина Порфиророднаго. Время царствованія Константина VII отличается необычайно интенсивнымъ научнымъ и литературнымъ творчествомъ и притомъ съ опредѣленно дидактическими цѣлями; оно отмѣчено исключительнымъ интересомъ ко всякаго рода знанію и неутомимымъ собираніемъ матеріала, относящагося къ самымъ различнымъ областямъ жизни какъ прошлаго, такъ и настоящаго. Какъ извѣстно, и самъ Константинъ Порфирородный отличался большой литературной продуктивностью, имъ написанъ цѣлый рядъ книгъ: о церемоніяхъ византійскаго царскаго двора (De ceremoniis aulae byzantinae), объ управленіи государствомъ (De administrando imperio), о ѳемахъ (De thematibus), составлено также жизнеописаніе его дѣда Василія I и мн. др. Въ своей дѣятельности царь не былъ одинокъ, среди своихъ подданныхъ онъ нашелъ много сотрудниковъ и подражателей. Въ это время возникли знаменитыя Житія святыхъ Симеона Метафраста, собрана была коллекція историческихъ отрывковъ въ 53 книгахъ, написано продолженіе хроники Ѳеофана, исторія Іосифа Генесія и др. Наряду с этимъ составленъ былъ рядъ компиляцій, какъ-то: »Geoponica«, »Hippiatrica«, а также произведеній медицинскаго содержанія, „De curatione morborum“, „De diaeta“ и многое другое.[3]

Не кажется ли болѣе чѣмъ вѣроятнымъ предположеніе, что въ эту эпоху, столь богатую самыми разнообразными литературными трудами, былъ написанъ и рядъ статей, посвященныхъ экономическимъ и финансовымъ вопросамъ. Одной изъ такихъ статей являлся бы, въ такомъ случаѣ, нашъ трактатъ о взиманіи податей, (другой —

[1]) Jus Gr.-Rom. III p. XV, XXVIII, а также хрисовулъ, данный Лаврѣ на Аѳонѣ Константиномъ Дукой, который сообщаетъ, что монахи Лавры, заявлявшіе свое право на освобожденіе отъ податныхъ повинностей, доказали это право тѣмъ, что предъявили хрисовулъ Константина Порфиророднаго, которымъ имъ эти льготы были обезпечены. Хрисовулъ этотъ еще не напечатанъ. Фотографическій снимокъ съ него находится въ коллекціи École des Hautes Études въ Парижѣ. Благодаря любезности директора École des Hautes Études проф. G. Millet и библіотекаря Сорбонны г-жи Rouillard я могъ ознакомиться какъ съ этимъ, такъ и съ рядомъ иныхъ, подобныхъ документовъ. Ср. также Rambaud, L'empire grec au X siècle. Constantin le Porphyrogenète, Paris 1870, p. 43. Ferradou. Des biens des monastères à Byzance. Bordeaux 1896, p. 31.

[2]) Возможно, что отрывкомъ изъ этого сочиненія слѣдуетъ считать первый изъ двухъ маленькихъ текстовъ, находящихся въ рукописи непосредственно передъ нашимъ трактатомъ. Послѣ перечисленія различныхъ мѣръ длины съ указаніемъ ихъ взаимоотношеній, здѣсь указывается, какую величину имѣетъ модій и какъ слѣдуетъ при измѣреніяхъ площади его вычислять.

[3]) Лучшая книга о Константинѣ VII, и его эпохѣ написана болѣе пятидесяти лѣтъ тому назадъ извѣстнымъ фр. ученымъ Рамбо (L'empire grec au X[e] siècle. Constantin le Porphyrogénètes. Paris 1870).

упомянутый выше трактатъ о межеваніи). Характеръ этого произведенія несомнѣнно говоритъ въ пользу нашего предположенія. „Компиляціи, составленныя по порученію Константина", пишетъ Рамбо, „имѣли своимъ заданіемъ подготовить къ дѣятельности военноначальниковъ, пословъ и чиновниковъ". Эти именно цѣли преслѣдуетъ и нашъ трактатъ: онъ долженъ былъ служить руководствомъ для чиновниковъ завѣдующихъ сборомъ податей и податныхъ инспекторовъ (οἱ διοικηταί, οἱ ἐπόπται).

Справился со своей задачей авторъ нашего устава вполнѣ удовлетворительно. Возможно, что онъ самъ былъ чиновникомъ финансоваго управленія; во всякомъ случаѣ, онъ имѣлъ основательное юридическое образованіе. Изложеніе его отличается сжатостью и ясностью мысли, повторяется онъ рѣдко и неохотно, вообще, все произведеніе построено удачно и умѣло. Нельзя, однако, не замѣтить, что написанъ нашъ уставъ менѣе на основаніи наблюденій, вынесенныхъ изъ служебной практики, чѣмъ на основаніи архивнаго матеріала, особенно же данныхъ писцовыхъ книгъ, найденныхъ авторомъ въ казначейскихъ приказахъ. Отсюда нѣсколько „кабинетный" характеръ его работы. Сообщаются вещи, которыя въ то время уже актуальнаго значенія не имѣли и потому, собственно говоря, являются лишними. Такъ въ § 11 нашъ авторъ говоритъ о такъ наз. „σταθέντα λογίσιμα", которыя, однако, въ его время не имѣли болѣе никакой силы и совершенно вышли изъ употребленія, такъ что онъ самъ даже не увѣренъ въ томъ, какъ понимать значеніе этого термина, но, повидимому, онъ нашелъ это выраженіе въ книгахъ и не счелъ себя вправѣ обойти его молчаніемъ. (Рядъ параграфовъ, вообще, исключительнымъ своимъ заданіемъ имѣетъ разъясненіе тѣхъ или иныхъ выраженій, встрѣчаемыхъ въ писцовыхъ книгахъ.) Но и это обстоятельство весьма характерно для византійскаго писателя вообще, въ частности же для писателя той эпохи, къ которой мы отнесли нашъ трактатъ.

О двухъ очень важныхъ сторонахъ византійскаго хозяйства мы преимущественно черпаемъ новыя и цѣнныя свѣдѣнія изъ нашего податного устава. 1. О податномъ обложеніи земельныхъ имуществъ и въ частности крестьянскихъ земель, причемъ особенно подробно трактуется о техникѣ взиманія податей и о различныхъ видахъ льготъ и освобожденій отъ податной повинности, которыя должны быть даваемы при извѣстныхъ условіяхъ плательщикамъ. 2. Объ аграрныхъ отношеніяхъ въ Византіи, въ частности, о крестьянскомъ сельскомъ землевладѣніи. Эти два вопроса мы и постараемся въ дальнѣйшемъ освѣтить при помощи матеріала, даваемаго нашимъ уставомъ, сопоставляя его съ данными другихъ византійскихъ документовъ.

Византійская крестьянская община (τὸ χωρίον) въ совокупности своей представляла изъ себя податное отдѣленіе (ὑποταγή), на которое налагалась одна общая подать (ῥίζα χωρίου), затѣмъ уже распредѣлявшаяся на отдѣльныхъ членовъ общины. Наложеніе подати и распредѣленіе ея (ἐπιβολὴ καὶ τῆς ῥίζης ἱκάνωσις)[1] производилось слѣдующимъ образомъ. Сперва производилось кадастровое измѣреніе всего податного отдѣленія, причемъ величина его площади исчислялась въ „модіяхъ".[2] Затѣмъ числу модіевъ этой

[1]) Терминъ „ἱκάνωσις" нерѣдко употребляется въ нашемъ уставѣ; изъ всѣхъ же прочихъ мнѣ извѣстныхъ документовъ онъ встрѣчается только еще въ одномъ изъ отрывковъ, опубликованныхъ Ѳ. И. Успенскимъ въ его „Византійскихъ Земледрахъ" (Одесса 1888), гдѣ на стр. 36 читаемъ: „Τὴν δὲ λοιπὴν γῆν ἐστιν ὑπομείνη μετὰ τὴν ἱκάνωσιν τούτους καθὼς ἄνωθεν δεδηλώκαμεν ἓξ ψηφίζης"... Тутъ, какъ и въ нашемъ уставѣ, въ терминѣ ἱκάνωσις, очевидно, выражается то обстоятельство, что при измѣреніи земли принималось во вниманіе и качество почвы; (соотвѣтственно своему качеству земля обычно дѣлилась въ Византійской, какъ и въ Римской имперіи, на три класса, аналогію чему находимъ и въ Московской Руси.)

[2]) Какъ вычислялось количество модіевъ того или иного участка видно изъ напечатаннаго Ѳ. И. Успенскимъ геометрическаго трактата („Византійскіе земледѣры" Одесса 1888), въ которомъ сказано (стр. 19): „Данное мѣсто имѣетъ въ вершинѣ 1 веревку („σχοινέν", то же, что σωκάριον), въ основаніи 1 веревку, всего двѣ веревки, а половина будетъ 1 веревка. Одна сторона имѣетъ 2 веревки, другая тоже 2,

ὑποταγὴ τοῦ χωρίου противопоставлялась сумма требуемой съ нея подати (ῥίζα τοῦ χωρίου), исчисляемая въ номисмахъ, и дѣленіемъ одного числа на другое вычислялось, сколькимъ модіямъ земли соотвѣтствуетъ подать въ одну номисму.[1] Для поясненія авторъ нашего трактата приводитъ слѣдующій примѣръ: ὑποταγὴ τοῦ χωρίου = 1000 модіевъ, ῥίζα τοῦ χωρίου = 100 номисмъ. Слѣдовательно, на каждые 10 модіевъ приходится 1 номисма налога, „потому что тотъ, кто это вычисляетъ, говоритъ $10 \times 100 = 1000$“.[2]

Система эта чрезвычайно ясна и проста и указываетъ на реальное обложеніе земельныхъ имуществъ въ Византійской имперіи. Основная подать обозначается въ нашемъ уставѣ терминомъ „δημόσιος κάνων“ или просто „δημόσιον“, наряду съ этимъ, но рѣже, встрѣчается также терминъ „τέλος“. Оба эти понятія имѣютъ значеніе весьма общаго характера, — первое означаетъ государственный налогъ, а второе просто налогъ, подать отъ „τελεῖν“ — платить, — и представляютъ изъ себя общую сумму, составленную изъ цѣлаго ряда податей, которыя налагались на византійскаго плательщика (подать поземельная, подымная, пастбищная и т. д.). На эту главную и основную подать въ Византіи полагалась еще надбавка въ видѣ четырехъ добавочныхъ статей, именуемыхъ нашимъ уставомъ δικέρατον, ἑξάφολλον, συνήθεια и ἐλατικόν. Тѣ же четыре добавочныя подати указываются и въ новеллѣ царя Алексѣя Комнина,[3] дающей для руководства сборщиковъ податей образцы расчетовъ, которые приходилось дѣлать при взиманіи добавочныхъ статей. Δικέρατον (т. е. два кератія — маленькія серебряныя монеты) и ἑξάφολλον (т. е. шесть фолловъ — мѣдная монета, коихъ на 1 кератій приходилось 12) взимались по указанію нашего устава, „для общественной пользы, для постройки городскихъ стѣнъ“.[4] Ѳеофанъ и Кедринъ сообщаютъ, что дикератъ былъ ввс-

всего 4 веревки, половина же будетъ 2. Теперь помножь 2 веревки двухъ сторонъ на одну вершины и основанія, сказавъ: дважды одна двѣ, половина двухъ одна. Данное мѣсто будетъ заключать 1 модій земли“. Совершенно аналогичный способъ измѣренія указываетъ и патмосская писцовая книга, напечатанная въ коллекціи Миклошича и Мюллера „Acta et diplomata graeca medii aevi“ т. VI, стр. 4 — 15. (Ср. Безобразовъ П. В. „Патмосская писцовая книга“. Виз. Врем. т. VII стр. 68 и сл. Вернадскій Г. В. „Byzantské popisy půdy“. Český Časopis Historický, XXIX [1923] стр. 447.) Изъ Патмосской писцовой книги видно, что вписанная въ ней земля измѣрялась обычно веревкой въ 10 оргій, какъ по правилу Ирона и слѣдовало измѣрять пахатную землю, — „τὸ γὰρ σωκάριον τῆς στρίμου γῆς δέκα ὀργιὰς ὀφείλει ἔχειν“... (Metrol. script. reliquiae ed. Hultsch I, p. 189). Находящійся же въ кодексѣ 173 венеціанской библіотеки св. Марка передъ нашимъ податнымъ уставомъ неизданный отрывокъ (ср. выше прим. 2-е на стр. 111) считаетъ при измѣреніи деревень (χωρίων) на модій 288 (квадратныхъ) оргій, откуда слѣдуетъ, что здѣсь на одну веревку (σωκάριον или σχοινόν) приходится 12 оргій, что соотвѣтствуетъ правилу Ирона объ измѣреніи хуторовъ и деревень. (Metrol. script. I, 190: „Ἐὰν εἰ βραχύτατοι καὶ πεδινοὶ τόποι μετὰ τοῦ δεκαοργυίου σχοινίου ὀφείλουσι μετρεῖσθαι. οἱ δὲ περιερισμοὶ τῶν προαστείων καὶ τῶν χωρίων τῶν ὀλογύρως μετρουμένων μετὰ τοῦ δωδεκαοργυίου σχοινίου διὰ τὸ εὑρίσκεσθαι ἔσωθεν τῶν περιορισμῶν αὐτῶν πολλάκις ξηροχειμάρρους καὶ ῥύακας καὶ λόχμας καὶ ἀχρήστους τόπους.“) Модій составляетъ нѣсколько меньше $^1/_{12}$ десятины. См. Безобразовъ ук. соч. стр. 106. По вычисленію Гульча (Griechische und römische Metrologie. стр. 617) модій = 839,42 кв. метрамъ.

[1]) Τὸ νόμισμα — золотая монета, на фунтъ (литръ) золота приходилось 72 номисмы. Такимъ обр. по вычисленію В. Г. Васильевскаго, (Матерьялы къ внутренней исторіи Византійскаго государства Ж. М. Н. Пр. 1880 ч. 210) номисма содержала 4,55 гр. золота; по Сабатье („Description générale des monnaies byzantines“ 1,55) 4,49 — 4,53 гр.; по Гульчу цит. соч. 4,4 гр (въ VII. в.). По расчету И. И. Кауфманна, сообщенному Безобразовымъ (цит. соч. 106) номисма имѣла цѣнность 5,58 рублей. Andréadès „Le montant du budget de l'empire byzantin“. Revue des études grecques XXXIV (1921) говоритъ на стр. 56: „Le nomisma... contenait d'abord 4 52 gr., puis 4,40 gr. d'or; étant donné que la pièce d'or de 20 francs de l'union latine contenait 5,80 gr, le nomisma a valu d'abord 15 fr. 59, ensuite 15 fr. 15“.

[2]) § 2. Слѣдуетъ тутъ читать: ,α (1000), а не α′ (1), какъ напечатано Эшбернеромъ. Совершенно тотъ же принципъ выявляется т. наз. „Пирой“ (Jus Graeco-Rom. т. I.) особенно въ ея гл. XXXVII, § 2, гдѣ величина крестьянскихъ надѣловъ и границы ихъ въ спорныхъ случаяхъ устанавливаются на основаніи того, сколь высока платимая тѣмъ или инымъ крестьяниномъ подать.

[3]) Jus Gr. Rom. III, 385.

[4]) § 26: ὑπὲρ κοινωφελοῦς ὡς λέγεταί τινος αἰτίας καὶ τῶν τῆς πόλεως τείχων περιποιήσεως.

денъ Львомъ III (717—740) для возведенія стѣнъ, разрушенныхъ землетрясеніемъ.[1] Но, какъ видно, дикератъ былъ перенесенъ и на такія области, которыхъ землетрясеніе не коснулось, а впослѣдствіи примѣнялся еще въ теченіе многихъ столѣтій. Согласно указанной новеллѣ Алексѣя Комнина и эксафоллъ былъ введенъ тѣмъ же Львомъ Исавромъ.

Συνήθεια представляетъ изъ себя взносъ, который плательщики, по установившемуся обычаю (таковъ смыслъ слова „συνήθεια“ — обычное, принятое) обязаны были дѣлать въ пользу завѣдующихъ сборомъ податей, такъ называемыхъ „διοικηταί“. А ἐλατικόν — „хоженое“ получали помощники сборщиковъ — οἱ ταξεῶται — „за утомленіе ногъ“, какъ объясняетъ новелла царя Алексѣя.[2]

Какъ высоки были эти статьи нашъ уставъ не говоритъ, зато въ новеллѣ царя Алексѣя находимъ объ этомъ самыя подробныя указанія. Такъ на 1 номисму основной подати (δημόσιος κάνων) насчитывалось: дикерата 1 миліаресій, эксафолла $^1/_4$ мил., синиѳіи 1 мил., элатика $^1/_2$ мил., итого $2^3/_4$ миліаресія на одну номисму, что составляетъ почти $23^0/_0$.[3] Съ возрастаніемъ основной суммы податей повышались и добавочныя статьи, но не вполнѣ равномѣрно, то сильнѣе и обгоняя быстроту возрастанія основной суммы, то слабѣе и отставая отъ нея.[4] Во всякомъ случаѣ, добавочныя статьи не мало способствовали увеличенію тягости податной повинности и безъ того уже въ Византіи весьма нелегкой.

Часто случалось, что византійскій крестьянинъ не въ состояніи былъ уплатить требуемыхъ съ него податей; онъ разорялся и, оставивъ свой участокъ, уходилъ изъ родного села. Тогда вступалъ въ силу институтъ „ἐπιβολή“, явленіе чрезвычайно важное для пониманія византійской податной системы:[5] оставленные участки принудительно и съ обязательствомъ уплаты причитающихся съ нихъ податей передавались въ пользованіе владѣльцевъ сосѣднихъ земель. Эти послѣдніе, слѣдовательно, кромѣ своихъ собственныхъ податей, должны были платить еще надбавку въ счетъ покинутыхъ земель своихъ односельчанъ. Такимъ образомъ, создавалась своего рода круговая порука въ уплатѣ налоговъ. Порядокъ этотъ, впрочемъ, едва-ли покажется нелогичнымъ, если припомнить, что въ Византіи на всю податную общину налагалась одна общая подать. Институтъ ἐπιβολή происхожденія весьма древняго, — изслѣдованія египетскихъ папирусовъ доказываютъ, что порядокъ этотъ примѣнялся еще въ Египтѣ, особенно при принудительной арендѣ государственныхъ земель, и восходитъ къ временамъ Птоломеевъ.[6] Въ Византіи онъ уже извѣстенъ Ѳеодосіеву кодексу,[7] развитъ же и разработанъ въ

---

[1]) Theophanes, I, 634 — 635; Cedrenus, I, 801. — Glykas же приписываетъ Никифору (802 — 810) изобрѣтеніе дикерата (стр. 530).

[2]) „Καὶ λόγῳ πεδοκοπίου τοῦ ἕλκοντος ἀνθρώπου αὐτοῦ τὸν τελεστὴν πρὸς τὸ δοῦναι τὸ ὀνῆκον τῷ δημοσίῳ“

[3]) 1 номисма = 12 миліаресіямъ; 1 миліаресій = 2 кератіямъ = 24 фолламъ.

[4]) За недостаткомъ мѣста мы должны тутъ ограничиться этимъ указаніемъ. Новелла Алексѣя Комнина даетъ два образца разсчета: старый и новый; необходимость новаго разсчета была вызвана фактомъ порчи монеты, имѣвшимъ мѣсто въ царствованіе Алексѣя. Для характеристики денежной политики византійскаго правительства нельзя себѣ представить болѣе цѣннаго и интереснаго документа. Превосходно разработанъ онъ былъ В. Г. Васильевскимъ въ его статьѣ „Матеріалы къ внутренней исторіи Византійскаго государства“ (Ж. М. Нар. Пр. 1880. т. 210 стр. 385.) См. также Chalandon, Essai sur le règne d'Alexis Comnène. Paris 1900.

[5]) Изслѣдованіе вопроса объ „ἐπιβολή“ см. у Henri Monnier. Études de droit byzantin. L'ἐπιβολή. Nouvelle revue historique de droit français et étranger XVI (1892), p. 125—164, 330—352, 497—542, 637—672; XVIII (1894), 433—486; XIX (1895), 59—103. Zachariä v. Lingenthal Geschichte des griechisch-römischen Rechtes, 3 Aufl. Berlin 1892. S. 226 ff. O. Seeck, въ энциклопедіи »Pauly-Wissowa« VI, 30 ff.

[6]) Mitteis und Wilcken. Grundzüge und Chrestomatie der Papyrusurkunden, I, 319 ff. Rostowzew M. Studien zur Geschichte des römischen Kolonates. Erstes Beiheft zum Archiv für Papyrusforschungen und verwandte Gebiete. Leipzig u. Berlin. 1910. S. 392 ff.

[7]) Cod. Theod. X, 3, 4.

Юстиніановомъ законодательствѣ,[1] особенно подробно и полно въ 128-ой новеллѣ Юстиніана. Согласно этой новеллѣ повинность ἐπιβολή налагалась на участки, которые были внесены цензомъ въ одинъ кадастръ съ запустѣвшимъ участкомъ, т. е. были отнесены съ нимъ къ одной податной общинѣ, — это такъ наз. ὁμόκηνσα; или же на участки, которые во время ценза принадлежали тому же землевладѣльцу, что и запустѣвшій участокъ, — это такъ наз. ὁμόδουλα. Новелла эта, между прочимъ, показываетъ, что ἐπιβολή примѣнялась не только къ крестьянскимъ, но и къ помѣщичьимъ землямъ. Принципъ ἐπιβολή выявляется и въ извѣстномъ „Крестьянскомъ Законѣ“,[2] гдѣ въ § 18 (по изд. Ferrini) читаемъ: „Если крестьянинъ, не будучи въ состояніи обрабатывать свое поле, оставитъ его и убѣжитъ, то пусть тѣ, что платятъ за него подать, и соберутъ плоды“...[3] Круговой порукой въ уплатѣ податей были, по свидѣтельству хроники Ѳеофана, связаны плательщики и однимъ изъ постановленій царя Никифора (802—810), приказавшаго, чтобы обѣднѣвшіе снаряжались на войну на счетъ своихъ односельчанъ (παρὰ τῶν ὁμοχώρων), подати же несли бы отвѣчая другъ за друга (καὶ ἀλληλεγγύως τὰ δημόσια).[4] Очевидно, что въ основу этого постановленія легла все та же система ἐπιβολή, но видоизмѣненная и упрощенная. Различія между ὁμόκηνσα и ὁμόδουλα, практиковавшагося при Юстиніанѣ, здѣсь уже не видимъ, надбавка насчитывалась просто на сосѣдей, односельчанъ (ὁμόχωροι). Да и самого термина „ἐπιβολή“ здѣсь не встрѣчаемъ, у Зонары онъ замѣненъ выраженіемъ „ἀλληλέγγυον“, у Ѳеофана переданъ оборотомъ „ἀλληλεγγύως τὰ δημόσια“. Именно такъ называется податная надбавка за оставленные участки и въ нашемъ трактатѣ, а равно и налагается она также просто на сосѣдей. Говорится объ этомъ въ §§ 5, 12 и 14 устава. По содержанію всѣ три указанныя мѣста весьма между собою сходны: вслѣдствіе нападенія враговъ или какого-либо иного несчастія цѣлый рядъ крестьянъ убѣгаетъ, оставивъ свои надѣлы. Подати ихъ надбавляются на сосѣдей, но тогда и эти готовы сняться съ мѣстъ и уйти. Чтобы воспрепятствовать этому податной инспекторъ освобождаетъ оставленные участки отъ податной повинности. Таковъ смыслъ всѣхъ названныхъ параграфовъ. Выражена же наиболѣе интересующая насъ здѣсь мысль объ обязанности уплаты податей за пустыя земли въ нихъ слѣдующимъ образомъ.

§ 5 „καὶ αὐτῶν μεταναστεῦσαι διὰ τὸ καθέλκεσθαι καὶ ὑπὲρ τῶν ἐξαλιφέντων“.[5]

§ 12 „καὶ τῶν ἐκ γειτόνων καθελκομένων ἀλληλεγγύως ἐπὶ τοῖς ἐκείνων τελέσμασι...“

§ 14 „ἵνα μὴ ἐξαλιφῶσι καὶ οἱ καταλειφθέντες τοῦ χωρίου ἐποικοι ἀλληλέγγυα ἀπαιτούμενοι...“

Отсюда видно, что надбавка за покинутыя земли въ X вѣкѣ (такъ же какъ и въ IX — см. постановленіе Никифора по Ѳеофану) называлась аллиленгіемъ и налагалась на сосѣдей и односельчанъ. Слѣдовательно система, извѣстная намъ по Юстиніановымъ

[1]) Cod. Just. XI, 71, 2; 1, 34, 2. Nov. Just. 128, 8; 166, 168.

[2]) Крестьянскій законъ (νόμος γεωργικός) или Крестьянскіе законы (νόμοι γεωργικοί) — памятникъ, приписываемый законодательной дѣятельности императоровъ-иконоборцевъ Льва и Константина (Такъ по Цахаріэ цит. соч. стр. 250 и Васильевскому. „Законодательство иконоборцевъ“ Ж. М. Н. Пр. 1878 ч. 200 стр. 96 и сл.; иначе: Панченко „Крестьянская собственность въ Византіи. Изв. Русск. Арх. Инст. въ Конст. 1904 и Ashburner »The farmer law«. Journal of Hellenic Studies, XXXII. 1912). Сохранился Кр. Законъ въ многочисленныхъ рукописяхъ и изданъ: Heimbach Приложеніе къ Шестикнижію Арменопула. 1851. А. С. Павловъ при старомъ славянскомъ переводѣ въ 38 т. сборника 2-го отд. Имп. Акад. Наукъ. 1885. Ferrini. Byzantinische Zeitschrift VII (1898). Ashburner, Journal of Hellenic Studies. XXX. 1910. Въ XXXII томѣ того же журнала Эшбернеромъ данъ комментарій и англійскій переводъ закона.

[3]) Въ этомъ смыслѣ объясняютъ значеніе этого мѣста Цахаріэ цит. соч. 254. Г. В. Вернадскій „Замѣтки о крестьянской общинѣ въ Византіи“ (Ученыя Записки, основ. Русской Учебной Коллегіей въ Прагѣ т. I, вып. II. Прага 1924. стр. 9.). Толкованіе Монье цит. соч. стр. 457 (1894), отрицающаго проявленіе здѣсь принципа ἐπιβολή, мнѣ кажется, нужно признать ошибочнымъ.

[4]) Theoph. 755. См. также Zonaras III, 306.

[5]) „καθέλκεσθαι“ тутъ вполнѣ соотвѣтствуетъ русскому „тянуть тягло“.

постановленіямъ къ этому времени потерпѣла существенныя измѣненія и даже наименованіе ея было перемѣнено. Правда, 128-ая новелла Юстиніана объ ἐπιβολή была впослѣдствіи заимствована Царскими книгами,[1] а равно и »Synopsis Major,«[2] и даже Арменопуломъ.[3] Но какъ нельзя изъ этого заключить, что ἐπιβολή имѣла силу еще при Арменопулѣ, т. е. въ XIV вѣкѣ, — извѣстно, что ἐπιβολή–ἀλληλέγγυον былъ отмѣненъ ужъ въ началѣ XI вѣка, — такъ же нельзя въ этомъ видѣть доказательство того, что во время составленія Василикъ и Синопсисъ, т. е. въ IX и X вв. ἐπιβολή примѣнялась въ той формѣ, которая предписана этой новеллой. Сборники, подобные вышеуказаннымъ, могли включать въ составъ своихъ статей и постановленія, не являвшіеся уже болѣе актуальными, съ теченіемъ времени отмѣненные или утратившіе свою первоначальную форму. Мнѣ кажется, слѣдуетъ предположить, что и самый терминъ „ἐπιβολή“ въ смыслѣ надбавки за пустыя земли въ X вѣкѣ совершенно уже вышелъ изъ употребленія и едва ли былъ вполнѣ понятенъ. »Synopsis Major« предпосылаетъ 128-ой новеллѣ Юстиніана въ заголовкѣ вступительное объясненіе термина „ἐπιβολή“. Почему же нѣтъ нигдѣ такого объясненія въ сводѣ Юстиніана? Очевидно потому, что во времена Юстиніана всякому и каждому было ясно, какой вопросъ будетъ обсуждаться въ новеллѣ, озаглавленной „περὶ ἐπιβολῆς“. Въ X в. же дѣло обстояло уже иначе и потому оказалось необходимо вступительное разъясненіе: „ἐστι δὲ ἐπιβολὴ ἐπίδοσις ἀπόρου κτήσεως πρὸς κληρονόμους ἢ συντελεστὰς καὶ ὁμοχώρους καὶ ὁμοκήνσους.“[4] Въ нашемъ уставѣ слово ἐπιβολή употребляется въ совсѣмъ иномъ смыслѣ, означаетъ наложеніе податей вообще, надбавка же за оставленные участки, какъ уже было указано, называется ἀλληλέγγυον и надбавляется на сосѣдей. Тотъ же порядокъ выявляется и въ разсказѣ Метафраста, повѣствующаго о томъ, какъ послѣ разорительнаго голода въ 922 году подати за покинутые участки взимались съ ближнихъ и сосѣдей (πλησιόχωροι и γείτονες).[5] Измѣненіе системы наложенія ἐπιβολή въ указанномъ смыслѣ и замѣна самого термина понятіемъ ἀλληλέγγυον, какъ мы видѣли, уже совершилось къ началу IX вѣка, ко времени Никифора. Совершилось ли оно именно въ это время или уже ранѣе, въ VIII в., въ періодъ перваго иконоборчества, которое въ столь многихъ отношеніяхъ явилось переломомъ историческаго развитія Византійской имперіи, выяснить трудно, — указанія Крестьянскаго Закона для разрѣшенія этого вопроса слишкомъ неопредѣленны.

При Василіи II аллиленгій вступаетъ въ новую фазу развитія. По постановленію этого царя за захудалые участки бѣдныхъ платить аллиленгій должны были богатые — „властели“.[6] Этой мѣрой Василій преслѣдовалъ двоякія цѣли, съ одной стороны онъ хотѣлъ обезпечить доходъ казны, привлекая къ несенію добавочныхъ повинностей болѣе платежеспособные элементы, съ другой стороны стремился подорвать все возростающую хозяйственную силу властелей и тѣмъ воспрепятствовать ихъ посягательствамъ на крестьянское землевладѣніе. Это постановленіе надо признать важнымъ звеномъ въ цѣпи мѣропріятій, предпринимавшихся царями Македонской династіи въ защиту мелкаго землевладѣнія отъ властелей.[7] Властели, какъ свѣтскіе такъ и ду-

[1]) Basilica LVI, tit VIII (ed. Heimbach).

[2]) Jus Gr. Rom. V, 333.

[3]) Harm. Append. tit III, 30.

[4]) То же объясненіе и у Арменопула.

[5]) Cw. Zachariä. Geschichte.[3] S. 235. Anm. 461.

[6]) Zonaras III. 561.

[7]) О мѣрахъ царей Македонской династіи въ пользу мелкаго землевладѣнія см. прекрасное изслѣдованіе В. Г. Васильевскаго въ его „Матеріалахъ для внутренней исторіи Византійскаго государства.“ Ж. М. Н. Пр. 1879 г. 202, гдѣ данъ и почти дословный переводъ цѣлаго ряда соотвѣтствующихъ законодательныхъ актовъ (новеллъ). Сами эти новеллы напечатаны въ III т. Jus. Graeco-Romanum (ed. Zachariae von Lingenthal).

ховные, отвѣтили на это мѣропріятіе царя Василія единодушнымъ протестомъ. Василія II это мало смущало, но Романъ Аргиръ (1028—1034), уступая давленію властелей, принужденъ былъ отмѣнить аллиленгій. Кедринъ сообщаетъ, что и Константинъ VIII уже рѣшилъ его упразднить, но смерть помѣшала ему привести въ исполненіе это намѣреніе.

„ἐξέκοψε δὲ (Романъ Аргиръ) καὶ τέλεον ἀπερρίζωσε τὸ ἀλληλέγγυον, ὅπερ ἐμελέτα μὲν ὁ Κωνσταντῖνος ποιῆσαι οὐκ ἔφθασε δέ“ (Cedr. II, 486).

Такимъ образомъ аллиленгій былъ окончательно отмѣненъ и впослѣдствіи, повидимому, уже болѣе не примѣнялся. Властели не хотѣли, а крестьяне не могли его платить. Дѣйствительно обязанность платить подать за чужія запустѣвшія земли тяжкимъ бременемъ ложилась на византійское населеніе и безъ того уже удрученное количествомъ податей и повинностей.[1] Нашъ уставъ нѣсколько разъ указываетъ на то, что послѣ бѣгства части поселянъ и наложенія аллиленгія на ихъ сосѣдей, и эти послѣдніе, первоначально оставшіеся на мѣстахъ, готовы были покинуть свои участки и уйти, такъ какъ очевидно не могли снести тягостей аллиленгія. Тогда, чтобы не потерпѣть еще большаго убытка, правительству приходилось отказываться отъ податей, причитающихся ему съ покинутыхъ земель, давая имъ освобожденіе отъ податной повинности, чѣмъ въ сущности анулировался порядокъ аллиленгія. Такимъ образомъ, уже въ эпоху составленія нашего устава аллиленгій, хотя и имѣлъ юридическую силу, признавался въ теоріи, на практикѣ часто не могъ быть болѣе примѣняемъ. Это обстоятельство лежитъ въ основѣ большой части освобожденій отъ податной повинности, обсуждаемыхъ нашимъ трактатомъ.

Нашъ трактатъ очень ясно описываетъ, въ какихъ случаяхъ и особенно какимъ образомъ, въ какомъ порядкѣ, византійскіе плательщики могли быть освобождаемы отъ податной повинности. По этому вопросу трактатъ даетъ много цѣнныхъ и совершенно новыхъ свѣдѣній, собравъ которыя получаемъ слѣдующую систему. Въ выше указанномъ случаѣ, т. е. въ случаѣ если крестьяне не въ состояніи были платить аллиленгія за оставленныя ихъ сосѣдями земли, правительство было вынуждено, какъ мы видѣли, освобождать пустыя земли отъ лежащихъ на нихъ податей. Для этого посылался въ данное село инспекторъ (ὁ ἐπόπτης), который, ознакомившись съ положеніемъ дѣлъ, и давалъ въ случаѣ необходимости освобожденіе отъ податей, обозначаемое терминомъ „συμπάθεια“.[2]

Если бѣжавшіе спустя нѣкоторое время возвращались, то немедленно производилась „поправка“ — ὄρθωσις — т. е. ихъ участки вновь облагались податями. Не уплоченные за время ихъ отсутствія налоги, повидимому, не взыскивались. Болѣе того, возвратившимся оказывалось всякое снисхожденіе: принимая во вниманіе ихъ бѣдственное положеніе, податной инспекторъ не налагалъ на нихъ сразу всей подати въ прежнемъ ея размѣрѣ, а для начала, напримѣръ (см. § 14), лишь $^1/_6$ ея; нѣсколько времени спустя слѣдующій инспекторъ надбавлялъ еще половину ея, затѣмъ еще $^1/_3$ и такъ мало-по-малу составлялась прежняя сумма.

Если же бѣжавшіе не возвращались въ теченіе тридцати лѣтъ, то изданное для нихъ освобожденіе отъ податной повинности (συμπάθεια) окончательно закрѣплялось и не могло уже болѣе въ будущемъ быть анулировано — „исправлено“ (ὀρθεῖν, ἐπορθεῖν, ἐπανορθεῖν, ὀρθώσεις ποιεῖν). Такое окончательное, безусловное освобожденіе отъ податей послѣ истекшаго тридцатилѣтняго срока давности называлось κλάσμα, актъ такого освобожденія обозначался словомъ κλασματίζειν, а самые участки, въ пользу которыхъ онъ совершался, κεκλασματισμένα, κλασματικοὶ τόποι или просто κλάσματα[3] (точно такъ же,

[1]) См. жалобы на ἐπιβολή у Прокопія (III, 131) и на ἀλληλέγγυα у Θеофана (стр. 755).

[2]) Ducange: συμπάθεια — Venia, absolutio, remissio.

[3]) Ducange: κλάσματα — agrorum species a tributis pensitatoribus immunis.

какъ участки условно освобожденные, часто назывались просто συμπάθειαι). Такіе участки особо огораживались и въ писцовую книгу заносились особо, отдѣльно отъ прочихъ, т. е. выдѣлялись изъ податной общины, къ которой до сихъ поръ принадлежали и въ силу этого относились къ разряду такъ наз. „ἰδιόστατα," — „самостоятельныхъ" участковъ (объ этомъ см. ниже). Послѣ чего такія земли разсматривались какъ государственная собственность и поступали въ полное распоряженіе казны, которая ихъ продавала, сдавала въ аренду или дарила кому хотѣла.

Кромѣ покинутыхъ участковъ (общимъ обозначеніемъ для таковыхъ является терминъ „ὁλώπτοτα") освобожденіе отъ податей (συμπάθεια) давалось и землямъ, пострадавшимъ отъ пожаровъ, наводненій, землетрясеній и проч. При этомъ различались несчастія, совершенно уничтожившіе данный участокъ и уже непоправимыя, такъ наз. „πτώσεις", отъ несчастій временнаго характера и поправимыхъ, называемыхъ „διαπτώσεις." Въ послѣднемъ случаѣ освобожденіе отъ податей было лишь временное и послѣ устраненій слѣдствій разрушенія, подати налагались снова, производилась „поправка" — „ὄρθωσις". Въ первомъ же случаѣ „поправка" уже, конечно, не имѣла мѣста и участки такіе совершенно выходили изъ тяглаго состоянія.

Наряду съ освобожденіемъ отъ всей податной повинности, каковымъ является συμπάθεια,[1] въ уставѣ встрѣчаются упоминанія и о частичномъ освобожденіи, обозначаемомъ понятіемъ „ἀποκεκινημένα". Согласно трактату οἱ ἀποκεκινημένοι στίχοι ничто иное, какъ στίχοι (столбцы писцовой книги) μερικῶς συμπαθηθέντες.[2] Терминъ τὰ ἀποκεκινημένα или οἱ ἀποκεκινημένοι (στίχοι) примѣняется въ томъ случаѣ, когда одна часть требуется къ уплатѣ, на другую же часть дается освобожденіе; такъ напр.: изъ трехъ номисмъ двѣ уплачиваются (τελούμενα), а отъ одной плательщикъ освобождается (κλάσμα καὶ συμπάθεια § 12). Даются же такія частичныя освобожденія „вслѣдствіе великой бѣдности плательщиковъ или села, которое платитъ эти подати, вслѣдствіе прошенія этихъ плательщиковъ, благодаря милосердію императора, на основаніи произведеннаго инспекторомъ точнаго разслѣдованія и допущеннаго имъ справедливаго облегченія (δικαίαν ἀνακούφισιν); чтобы плательщики эти ввиду упомянутой ихъ бѣдности не разорились окончательно и не ушли, они освобождаются отъ податной повинности на столько, на сколько это необходимо" (§ 13).

Κουφισμός — облегченіе, льгота, временное освобожденіе отъ податной повинности, — примѣняется также, какъ и συμπάθεια въ случаѣ оставленія крестьянами своихъ земель, но отъ послѣдней строго отличается. Такъ въ нашемъ трактатѣ говорится, что при извѣстныхъ условіяхъ „ὁ ἐπόπτης ··· οὐ συμπαθεῖ τοὺς στίχους οὐδὲ κλασματίζει ἀλλὰ ποιεῖ κουφισμόν" (§ 14). Κουφισμός — лишь условное и временное облегченіе и какъ таковое и дается, значитъ, не можетъ, какъ συμπάθεια превращенъ быть въ „κλάσμα". Прибѣгаютъ къ нему, какъ говоритъ авторъ трактата, въ тѣхъ случаяхъ, когда достовѣрно извѣстно, что хозяева покинутыхъ участковъ живы и извѣстно, гдѣ именно они поселились, такъ что можно предполагать, что они возвратятся, и тогда прежнія подати на нихъ снова налагаются. Смыслъ этого объясненія, мнѣ кажется, таковъ: извѣстно, что ушедшіе крестьяне не поселились на помѣщичьихъ земляхъ. Дѣло въ томъ, что по опредѣленію Юстиніанова кодекса крестьяне, просидѣвшіе 30 лѣтъ на земляхъ помѣщика, прикрѣпляются

[1]) Чтобы подчеркнуть, что освобожденъ отъ повинности весь участокъ или всѣ надѣлы того или иного плательщика или весь его столбецъ-стихъ писцовой книги употребляется выраженіе „ὁλοσυμπόθητος" (см. § 12).

[2]) § 13. Терминъ „ἀποκεκινημένα" въ лексиконахъ не приводится. Встрѣчается онъ, какъ и рядъ другихъ сходнаго характера терминовъ нашего устава, въ хрисовулѣ Мануила Комнина отъ 1158 года (Jus Gr.-Rom. III, 450), гдѣ читаемъ: „πάντα γὰρ τὰ παρ' αὐτῶν (sc. μονῶν) κατεχόμενα .. κἂν ἀπὸ κλασμότων ὦσι, κἂν ἀπὸ συμπαθείων, ἢ ἀποκεκινημένων, ἢ ὁλοπτώτων, ἢ ἀπὸ ταπεινῶν τελουμένων διαρίων, ἢ ἀπὸ ταπεινῶν κλασματισθέντων... ἀδιαιτεῖστως καὶ ἀπολυπραγμονήτως κατέχεσθαι παρα τῶν ἐηθεισῶν μονῶν ἡ βασιλεία μου βούλεται"...

къ землѣ.[1] Съ этимъ слѣдуетъ согласовать и то обстоятельство, что, какъ выше было указано, покинутыя земли лишь по истеченіи срока въ тридцать лѣтъ окончательно выходили изъ тяглаго состоянія и переходили въ собственность казны.

Таковы въ общихъ чертахъ данныя нашего устава о различнаго рода облегченіяхъ податной повинности, допускаемыхъ византійскимъ правительствомъ въ пользу крестьянъ. Отличны отъ этихъ мѣръ, принимаемыхъ подъ давленіемъ тяжелой необходимости, по своему характеру такъ наз. σολέμνια и λογίσιμα, — льготы, вызванныя личнымъ расположеніемъ и благожелательствомъ императора и даваемыя преимущественно монастырямъ, церквамъ, богоугоднымъ заведеніямъ.

Выше (стр. 110) мы уже видѣли, что такъ наз. „προκατεσπασμένα λογίσιμα“ представляютъ изъ себя ничто иное, какъ освобожденіе отъ податной повинности, а называются такъ потому, что вслѣдствіе дарованнаго ихъ владѣльцамъ полнаго освобожденія отъ всѣхъ повинностей и самые счета ихъ удалялись изъ писцовыхъ книгъ. Тутъ выявляется настоящій смыслъ слова λογίσιμον, а именно — счетъ; большей частью же оно употребляется нашимъ трактатомъ въ болѣе узкомъ, спеціальномъ смыслѣ и означаетъ не просто счетъ, а особый, льготный счетъ, пожалованіе.[2] Таковы упоминаемыя трактатомъ λογίσιμα διαπλάγια или ἐκπεφωνημένα (т. е. именныя) λογίσιμα и ἀνεκφώνητα (т. е. не именныя) λογίσιμα. Говорится о нихъ немного и не совсѣмъ ясно, но очевидно, что эти λογίσιμα, и тѣ и другія, означали для тѣхъ, кому жаловались, льготы въ несеніи податей, а то и полное отъ нихъ освобожденіе. Различаетъ же ихъ авторъ устава по чисто внѣшнимъ признакамъ: въ однихъ (λογ. ἀνεκφώνητα) вписывается лишь имя того, въ чью пользу они выдаются и буквы самой грамоты черныя, въ другихъ (λογ. ἐκπεφωνημένα) указывается также и имя чиновника, черезъ котораго производилось пожалованіе, и буквы такой грамоты красныя. „Σολέμνια“ же суть стипендіи. Пользующіеся ими (въ большинствѣ случаевъ это были монастыри и церкви) не только освобождались отъ всѣхъ требованій казны, но и получали оть нея регулярныя денежныя пособія. Выдавались эти стипендіи монастырямъ обычно не изъ казны, а отсчитывались непосредственно отъ поступающихъ податей, т. е. то или иное село, не будучи вовсе въ зависимомъ отношеніи къ данному монастырю, вмѣсто того, чтобы платить свои подати государству, отдавало ихъ монастырю; или же завѣдующій сборомъ податей (ὁ διοικητής) удѣлялъ монастырю часть изъ собранныхъ имъ въ извѣстномъ податномъ округѣ податей. Въ первомъ случаѣ такая стипендія называлась „λογίσιμον σολέμνιον“ (§ 9), во второмъ „παρεχόμενον σολέμνιον (§ 10). Не отличаются отъ послѣдней, вѣроятно, и упоминаемыя въ § 7 „χειρότδοτα σολέμνια“. Наконецъ, трактатъ упоминаетъ о томъ случаѣ, когда монастыри или церкви собственныя свои подати получаютъ отъ казны обратно въ видѣ дара. Собственно, мы здѣсь имѣемъ дѣло просто съ освобожденіемъ отъ податныхъ повинностей, да и называется это пожалованіе, хотя оно и причисляется авторомъ устава къ „солемніямъ“ — стипендіямъ, „αὐτουργὰ λογίσιμα“.

Въ заключеніе къ этому обзору различныхъ видовъ освобожденія отъ податной повинности въ Византіи, слѣдуетъ еще замѣтить, что, согласно нашему уставу, за освобожденные участки, въ случаѣ ихъ продажи или передачи въ даръ, хотя податей съ новаго владѣльца и не требовалось, но взималась извѣстная сумма въ уплату за производимыя въ писцовыхъ книгахъ записи, такъ что такой участокъ по выраженію устава „οὐ παντελῶς μένει ἀτέλεστος“. Сборъ этотъ назывался λιβελλικὸν δημόσιον и произ-

[1] Cod. Just. XI, 48, 23.

[2] Въ лексиконахъ это слово нигдѣ не находится, да и въ документахъ оно встрѣчается крайне рѣдко. Въ концѣ „типика“, составленнаго Григоріемъ Пакуріаномъ для своего монастыря Петрица въ Болгаріи, гдѣ перечисляются хранящіеся въ архивѣ монастыря писцовыя книги, описи, хрисовулы и др. документы, между прочимъ, перечислены и... „αἱ ὁποδείξεις τοῦ οἰκονόμου περὶ τοῦ δημοσίου τοῦ λιβελλικοῦ, τὸ λογίσιμον πιττάκιον τῶν κτημάτων μοῦ τῆς Μοσυνοπόλεως“ (Виз. Врем. т. XI).

водился въ размѣрѣ $^1/_{12}$ прежней подати, лежавшей на данномъ участкѣ до его освобожденія отъ повинности.[1]

Весьма цѣнныя свѣдѣнія можно почерпать изъ нашего устава также и для аграрной исторіи Византійскаго государства. Благодаря сообщаемому имъ матеріалу получаетъ опредѣленное содержаніе цѣлый рядъ первостепенной важности понятій, относящихся къ аграрному строю Византійской имперіи, употребляемыхъ часто и другими византійскими документами, но не съ такой ясностью, которая бы позволила вполнѣ опредѣленно и конкретно установить присущій этимъ понятіямъ смыслъ. Прежде всего, должно отмѣтить проводимое нашимъ трактатомъ различіе между двумя видами деревень, встрѣчающихся въ Византіи, разнящихся другъ отъ друга формой поселенія. Одинъ изъ нихъ ἡ κτῆσις обнаруживаетъ хуторское поселеніе, — каждый крестьянинъ имѣетъ отдѣльный обособленный участокъ (κτησείδιον), на которомъ находится его дворъ и сконцентрировано все его хозяйство. Другая форма, несомнѣнно болѣе частая и обычная — τὸ χωρίον; здѣсь въ одномъ мѣстѣ, въ близкомъ сосѣдствѣ другъ отъ друга расположены всѣ крестьянскіе дворы, а вокругъ этого центра лежатъ ихъ поля, разграниченныя на многочисленные надѣлы; часто владѣніе одного крестьянина раздроблено на много мелкихъ кусковъ, образующихъ черезполосицу. Наиболѣе точный и вѣрный терминъ для крестьянскаго надѣла въ деревнѣ — ἡ στάσις или ἡ ὑπόστασις; встрѣчаются, однако, наряду съ этимъ и выраженія ὁ τόπος, τὸ τόπιον; если нужно отмѣтить, что рѣчь идетъ о мелкихъ полосахъ, употребляются ἡ μερίς и ἡ κατατομή. Кромѣ земель, подѣленныхъ между отдѣльными хозяевами, существовалъ, какъ это особенно видно изъ другихъ византійскихъ документовъ, въ деревняхъ запасъ нераздѣленной земли, которая, однако, по мѣрѣ надобности могла быть также раздѣляема.

Нѣсколько въ сторонѣ отъ деревни лежатъ выдѣлившіеся изъ нея οἱ ἀγροὶ или τὰ ἀγρίδια и τὰ προάστεια. Очень часто читаемъ въ византійскихъ документахъ, особенно въ новеллахъ ц рей македонской династіи, т. е. какъ разъ въ памятникахъ, по времени очень близкихъ нашему трактату, обороты, вродѣ слѣдующихъ: „χωρία καὶ ἀγροὶ“ или „χωρία καὶ ἀγρίδια“, чаще еще въ видѣ противопоставленія: „χωρία ἢ ἀγρίδια“, „ἐν χωρίοις ἢ ἀγριδίοις“, или, какъ сказано въ одной изъ новеллъ Романа Лакапина, „τῆς ὁμάδος τῶν καλουμένων χωρίων ἢ ἀγριδίων“. Ясно, что слова ἀγρός, ἀγρίδιον здѣсь не значатъ просто „поле“, какъ въ древне-греческомъ. Но каковъ же смыслъ, присущій этимъ понятіямъ?

„Ἀγρός есть всякій воздѣланный участокъ“, гласитъ опредѣленіе нашего устава (ἀγρὸς γάρ ἐστι πᾶς κεκαλλωπισμένος χῶρος § 3). Признакъ воздѣланности существененъ и для „ἀγρίδιον“, формой же ἀγρίδιον подчеркиваются его меньшіе размѣры по сравненію съ „ἀγρός“, къ которому ἀγρίδιον относится такъ же, какъ πολείδιον къ πόλις. Такъ объясняетъ авторъ устава и говоритъ: „ἄλλο ὑπάρχει ἀγρὸς καὶ ἄλλο ἀγρίδιον“. Впрочемъ, повидимому, далеко не всегда уменьшительная форма слова ἀγρίδιον отражается и на сущности самаго предмета. Диминутивная форма здѣсь, какъ и вообще это сплошь и рядомъ бываетъ въ средне-греческомъ языкѣ, часто замѣняетъ слово, отъ котораго происходитъ и даже употребительнѣе послѣдняго. И если ἀγρός, какъ доказываютъ многіе другіе документы, нерѣдко имѣетъ свое первоначальное значеніе поля, пашни, то ἀγρίδιον всегда и исключительно означаетъ опредѣленный родъ землевладѣнія. Это хуторъ, выдѣлившійся и лежащій нѣсколько за предѣлами села. Владѣлецъ его, жившій прежде въ общемъ деревенскомъ поселеніи, переноситъ сюда свое хозяйство и поселяется на немъ.

Такіе выходы на хутора въ Византіи, очевидно, были явленіемъ весьма распро-

[1]) §§ 15, 29. „λιβελλικόν“ происходитъ, конечно, отъ латинскаго liber, libellus, въ § 29 встрѣчается разъ выраженіе „τοῦ λιβέλλου“. Въ словаряхъ слова этого нѣтъ. Ср. однако, приведенное выше (прим. 2-е, стр. 119) мѣсто изъ типика Григорія Пакуріана, изъ кот. видно, что у Григорія хранились квитанціи за уплоченный сборъ съ писцовыхъ книгъ.

страненнымъ и производились въ силу разнообразныхъ причинъ; чаще же всего, вслѣдствіе имѣвшихъ мѣсто перемѣнъ въ имущественномъ состояніи и хозяйственной силѣ крестьянъ. Если богатство того или иного крестьянина увеличивалось, если у него накоплялось столько скота и рабовъ, что онъ былъ бы въ состояніи обрабатывать и большій участокъ земли, чѣмъ составляли его надѣлы въ деревнѣ, или если ему почему-либо не хотѣлось долѣе жить въ общемъ деревенскомъ поселеніи (возможность же селиться и строиться на собственномъ надѣлѣ среди пашенъ была сильно затруднена и ограничена,[1] то онъ, выходя изъ деревни, селился внѣ ея, тамъ, гдѣ ему это казалось удобнѣе, гдѣ онъ находилъ лучшее примѣненіе для своихъ избыточныхъ хозяйственныхъ силъ. Возникали хутора также и вслѣдствіе дѣлежей по наслѣдству. Если крестьянинъ имѣлъ нѣсколько участковъ, частью лежащихъ въ деревнѣ, частью внѣ ея, то умирая, онъ однимъ своимъ сыновьямъ оставлялъ „внутренніе“ участки (τὰ ἐσώθυρα), другимъ — „внѣшніе“ (τὰ ἔξώθυρα). Тотъ, который получалъ такой внѣшній участокъ и въ немъ имѣлъ все свое имущество, стремился, конечно, на него перенести и дворъ свой, такъ какъ неудобно ему было продолжать жить въ селеніи старой деревни и выѣзжать каждый день на свой новый, быть можетъ, довольно отдаленный участокъ. И такъ возникалъ хуторъ (ἀγρίδιον).

Προάστεια, согласно нашему уставу, образуются по тѣмъ же причинамъ и тѣмъ же путемъ, что и ἀγρίδια, разница же между ними слѣдующая: ἀγρίδιον воздѣлывается и обрабатывается самимъ владѣльцемъ-крестьяниномъ, προάστειον же рабами, крѣпостными его или арендаторами. Προάστεια, повидимому, достигали подчасъ значительныхъ размѣровъ, представляли изъ себя цѣлыя помѣстья. Въ такомъ именно смыслѣ это выраженіе часто встрѣчается въ византійскихъ документахъ.

Такія ἀγρίδια и προάστεια, хотя до извѣстной степени и обособленые, отдѣленные отъ деревни, все-таки считаются принадлежащими къ ней, образуютъ съ ней одну общину — (ἡ ὁμὰς или ἡ ἀνακοίνωσις или ἡ μετουσία, — все выраженія, указывающія на то же самое явленіе), т. е. они записаны въ тотъ же кадастръ, несутъ со всей деревней вмѣстѣ одну общую подать (ῥίζα χωρίου), взаимно другъ за друга отвѣчая (ἀλληλεγγύως) и относятся къ одному съ нею податному округу, — это „ἀγρίδια καὶ προάστεια συμπεριορίζομένα τῇ ὅλῃ τοῦ χωρίου ὑποταγῇ.“

Другое дѣло тѣ хутора, которые охарактеризованы понятіемъ „ἰδιόστατα,“ эти уже вполнѣ отдѣлились отъ деревенской общины и ни въ какую общину не входятъ, — они не записаны въ одной писцовой книгѣ съ той или иной деревенской общиной, не относятся къ одному съ ней податному округу, не несутъ съ ней общей подати, — въ этомъ и заключается смыслъ термина „ἰδιόστατον“. Выше мы видѣли (стр. 118), что къ классу „ἰδιόστατα“ относятся выморочные участки (τὰ κλάσματα), освобожденные отъ несенія податей и въ писцовыхъ книгахъ записанные особо. Къ этому же классу относятся и освобожденныя отъ податной повинности монастырскія земли, счета коихъ изъяты изъ писцовыхъ книгъ (τὰ προκατεσπασμένα λογίσιμα). А равно и участки, первоначально оставшіеся незанятыми и лишь нѣсколько времени спустя послѣ произведенія ценза взятые тѣмъ или инымъ крестьяниномъ подъ пашню. Такъ какъ при наложеніи общей подати на общину такіе участки не были сосчитаны и записаны, то теперь на нихъ налагается экстренная подать — προσθήκη и въ кадастръ они заносятся отдѣльно. Въ силу этого и они именуются ἰδιόστατα (см. § 5). Приведемъ еще опредѣленіе этого понятія, исключительное по своей ясности и точности, которое дается нашимъ уставомъ въ томъ же § 5: „ἰδιόστατον называется участокъ инспекторомъ освобожденный отъ несенія податей (κλασματισθέν) и выдѣленный инспекторомъ изъ

[1]) См. новеллу Льва VI (Jus Gr. Rom. III, 169). Объясненіе ея въ „Пирѣ“ (Jus Gr. Rom I. Πεῖρα XI, 8).

податного округа (ἐκ τῆς ὑποταγῆς τοῦ χωρίου διαιρεθέν), измѣренный и внесенный въ опись (περιοριστθέν) особо огороженный, такъ что не находится онъ среди деревенскихъ полосъ и не составляетъ общины съ остальной территоріей села (μήτε ἀνακοινώσεις ἔχειν μετὰ τῆς λοιπῆς ὑποταγῆς τοῦ χωρίου).“

Отсюда, какъ и изъ всего вышесказаннаго, слѣдуетъ, что терминомъ ἰδιόστατον не опредѣляется хозяйственная особенность тѣхъ или иныхъ земель или, вообще, какое-либо ихъ реальное качество, имъ обозначается лишь финансово-административная категорія. И подходятъ подъ эту категорію всѣ тѣ земли, которыя: 1. Занесены въ писцовой книгѣ отдѣльно, особо, или не занесены въ ней вовсе, какъ τὰ προκατεσπασμένα λογίσιμα, въ противоположность землямъ, образующимъ общину, которыя записаны въ писцовой книгѣ всѣ вмѣстѣ. 2. Несутъ особую подать или не несутъ ея вовсе, въ противоположность землямъ образующимъ общину, которыя платятъ одну общую податную сумму (ῥίζα χωρίου). 3. Не входятъ въ какой-либо податной округъ, въ противоположность землямъ, образующимъ общину, которыя составляютъ податной округъ (ὑποταγὴ χωρίον).

Въ силу этихъ особенностей ἰδιόστατα и не входятъ ни въ какую общину.

Каковы же, слѣдовательно, свойства византійской общины, что надо здѣсь, вообще, понимать подъ общиной? Очевидно, община есть податной округъ (ὑποταγή), платящій (съ взаимнымъ другъ за друга поручительствомъ) одну общую податную сумму (ῥίζα) и занесенный весь въ одинъ кадастръ. Значитъ, византійская община есть финансово-административная единица, а не органическое хозяйственное образованіе, подобно общинѣ славянской или германской.

Вопросъ о крестьянской общинѣ въ Византіи съ давнихъ поръ привлекалъ вниманіе историковъ и особенно много трудовъ разрѣшенію его посвятили русскіе ученые. Академики В. Г. Васильевскій и Ѳ. И. Успенскій характерной чертой земельнаго строя византійской деревни считали земельную общину, которую мыслили вполнѣ аналогичной славянской крестьянской общинѣ, съ періодическими передѣлами земли и лишь условнымъ, временнымъ владѣніемъ надѣлами.[1]

Самое возникновеніе византійской крестьянской общины Васильевскій и Успенскій разсматривали, какъ слѣдствіе переселеній на византійскую почву славянскихъ народностей, съ начала VII вѣка широкими массами вливавшимися въ предѣлы Византійской Имперіи, и создавшійся такимъ образомъ земельный строй (отразившійся, по ихъ мнѣнію, впервые въ Крестьянскомъ Законѣ), противополагали аграрнымъ порядкамъ Рима. Въ рѣзкомъ противорѣчіи этимъ взглядамъ Васильевскаго и Успенскаго, раздѣляемымъ и нѣмецкимъ ученымъ Цахаріэ,[2] стоитъ изслѣдованіе Б. А. Панченки „Крестьянская собственность въ Византіи“, напечатанное въ IX т. Изв. Русск. Археол. Инст. въ Константинополѣ (1904). Основной идеей византійскаго земельнаго строя Панченко полагаетъ личную собственность крестьянъ и аграрные порядки Византіи разсматриваетъ какъ прямое продолженіе и развитіе римскаго аграрнаго строя. Наличіе же въ Византіи крестьянской общины Панченко совершенно отрицаетъ.[3]

Поскольку Панченко при этомъ имѣетъ въ виду общину „въ смыслѣ права общиннаго союза на участки хозяевъ“,[4] онъ мнѣ кажется, несомнѣнно правъ. Но отсюда без-

[1]) В. Г. Васильевскій. „Законодательство иконоборцевъ“. Ж. М. Н. Пр. 1878 г. ч. 200 и „Матеріалы для внутренней исторіи Византійскаго государства“. Ж. М. Н. Пр. 1879 г. ч. 202 и 1880 г. ч. 210. Ѳ. И. Успенскій. „Къ исторіи крестьянскаго землевладѣнія въ Византіи“. Ж. М. Н. Пр. 1883 г. ч. 225.

[2]) Geschichte des griechisch-römischen Rechtes, 3. Aufl., Berlin 1892.

[3]) О положеніи вопроса о византійской крестьянской общинѣ см. статью Г. В. Вернадскаго „Замѣтки о крестьянской общинѣ въ Византіи“ въ Ученыхъ Запискахъ, основ. Русской Учебной Коллегіей въ Прагѣ т. I, вып. II, 1924 г.

[4]) Стр. 234 его соч.

условно отрицать существованіе общины въ Византіи было бы нѣсколько поспѣшно. Цѣлый рядъ выраженій, встрѣчающихся въ посвященныхъ крестьянскому землевладѣнію византійскихъ документахъ самымъ опредѣленнымъ образомъ указываютъ на наличіе общины, какъ-то: „ἡ τοῦ χωρίου κοινότης“ Крестьянскаго Закона, ἡ ὁμάς и ἡ κοινότης τοῦ χωρίου или τῶν χωρίων новеллъ царей Македонской династіи. На это нетрудно было указать критикамъ Панченки.[1] Наконецъ, и въ нашемъ уставѣ неоднократно встрѣчаются выраженія „ἡ ὁμάς“,[2] „ἡ ἀνακοίνωσις“,[3] „ἡ μετουσία“.[4] Но, какъ мы выше уже видѣли, община, о которой тутъ идетъ рѣчь, является общиной исключительно въ финансово-административномъ, а отнюдь не въ хозяйственно-правовомъ смыслѣ, — это община податная, а не поземельная. Панченко былъ совершенно правъ, указывая на личный и наслѣдственный характеръ крестьянскаго землевладѣнія въ Византіи, и трудъ его далеко еще не оцѣненъ по достоинству.

Дѣйствительно, мы видимъ, что крестьяне имѣли право продавать свои участки, сдавать ихъ въ аренду, вымѣнивать и т. д. Какой бы иначе смыслъ имѣлъ, напр., знаменитый институтъ προτίμησις, — право родичей и односельчанъ на преимущественную покупку отчуждаемаго крестьяниномъ земельнаго участка, о которомъ говоритъ новелла Романа Лакапина 922 г.[5] и рядъ другихъ новеллъ царей Македонской династіи?

Мы видимъ также, что крестьяне имѣли право передавать свои земельные участки по наслѣдству. Объ этомъ чрезвычайно ясно говорится въ цѣломъ рядѣ мѣстъ нашего устава (§§ 3, 20, 22, 24), причемъ участокъ передается изъ поколѣнія въ поколѣніе (§ 20).

Съ другой стороны, мы нигдѣ не видимъ въ деревняхъ періодическихъ передѣловъ, которые предполагали сторонники существованія въ Византіи поземельной (славянской) общины. Выше приведенные факты уже исключаютъ возможность періодическихъ передѣловъ. Дѣйствительно, можно ли говорить о таковыхъ, когда земельные участки крестьянъ переходятъ по наслѣдству отъ отца къ сыну, отъ сына къ внуку и т. д.? Тамъ, гдѣ встрѣчаемъ въ византійскихъ документахъ терминъ „μερισμός“, рѣчь идетъ не о повторяющихся отъ времени до времени передѣлахъ, а или о раздѣлахъ новой земли,[6] — передѣлы же имѣютъ мѣсто лишь въ томъ случаѣ, если одинъ изъ крестьянъ протестуетъ противъ правильности произведеннаго раздѣла[7]; (причемъ заявлять протестъ разрѣшалось въ теченіе тридцати лѣтъ,[8] что опять таки совершенно исключаетъ возможность принять существованіе передѣловъ, подобныхъ передѣламъ славянской общины),— или же о добавочномъ раздѣленіи земли, первоначально не раздѣленной между отдѣльными хозяевами.[9] Нераздѣленныя территоріи нерѣдко встрѣчались въ византійскихъ деревняхъ; нераздѣленными часто оставались лѣса, пастбища, а также менѣе удобныя, лишнія земли. Но этотъ фактъ, конечно, не служитъ доказательствомъ въ пользу общиннаго землевладѣнія, — существуютъ же, напр., въ современной Германіи альменды, тогда какъ объ общинномъ землевладѣніи и рѣчи быть не

[1]) Мутафчиевъ. Селското землевладѣние въ Византия. София 1910. Іеромонахъ Михаилъ рецензія на книгу Панченки. Виз. Вр. XI (1904) стр. 586—615. Безобразовъ, рецензія на книгу Мутафчиева, Виз. Вр. XVII (1910) стр. 336—346.

[2]) §§ 5, 22, 26, 27.

[3]) §§ 5, 17.

[4]) § 17.

[5]) Jus. Gr. Rom. III, 234.

[6]) Сентеція Магистра Косьмы см. Zachariä. Geschichte[3] стр. 253. Крестьянскій Законъ (изд. Ferrini) §§ 8, 79.

[7]) Крестьянскій Законъ § 8.

[8]) Магистръ Косьма.

[9]) Крестьянскій Законъ (изд. Ferrini) § 32. Пира XXXVII, § 2.

можетъ. Это была „не недѣлимая, а лишь нераздѣленная земля", какъ хорошо и правильно замѣчаетъ Панченко.

Такимъ образомъ, мы не находимъ въ Византіи ни одного изъ отличительныхъ признаковъ общиннаго землевладѣнія, и напротивъ, все указываетъ на личную, наслѣдственную собственность крестьянъ; наблюдаемъ прямое продолженіе основныхъ традиціи устоевъ аграрнаго строя Римской Имперіи, не нарушенныхъ подъ вліяніемъ произошедшихъ перемѣнъ въ этническомъ составѣ населенія Византіи.[1]

Поскольку же упоминается въ византійскихъ источникахъ объ общинѣ, тамъ разумѣется исключительно податная община, сущность которой проявляется въ томъ, что она разсматривается какъ податной округъ (ὑποταγή) и всѣ члены ея несутъ одну общую податную сумму (ζίζα), на основаніи аллиленгія, взаимно другъ за друга отвѣчая. Институтъ ἐπιβολὴ—ἀλληλέγγυον даетъ ключъ къ пониманію аграрной системы Византіи, благодаря ему образовалась податная община.[2] Тѣмъ, что византійское правительство налагало на цѣлую деревню одну общую податную сумму, оно создавало изъ этой деревни фискальную единицу; тѣмъ, что оно обязывало крестьянъ этой деревни отвѣчать за правильную и своевременную уплату податей ихъ сосѣдями, оно соединяло ихъ въ (податную) общину.

Г. А. Острогорскій.

---

[1]) Противъ выдвинутыхъ Ѳ. И. Успенскимъ въ пользу „славянской теоріи" доводовъ, очень вѣскія доказательства приводитъ Г. В. Вернадскій указ. соч. стр. 92.

[2]) Въ этомъ, по моему мнѣнію, права школа Анри Моньe, ср. G. Testaud. Des rapports des puissants et des petits propriétaires ruraux dans l'empire byzantin aux X siècle. Bordeaux 1898 г. стр. 71 и сл.

ΒΥΖΑΝΤΙΝΑΙ ΑΝΑΓΛΥΦΟΙ ΕΙΚΟΝΕΣ

Κατὰ τὴν βυζαντινὴν ἐποχὴν αἱ ἐπὶ μαρμάρου ἀνάγλυφοι εἰκόνες ἦσαν ἐν χρήσει, κοσμοῦσαι εἴτε τὸ ἐσωτερικὸν τῶν ἐκκλησιῶν — ὡς λατρευτικαὶ ἴσως εἰκόνες — εἴτε ἐξωτερικὰς αὐτῶν προσόψεις, τιθέμεναι συνήθως εἰς κόγχας ἄνωθεν πυλῶν, πολλάκις δὲ καὶ ἁπλῶς ἐντοιχιζόμεναι. Αἱ πλεῖσται τῶν ἀναγλύφων τούτων εἰκόνων εἶναι μετρίων διαστάσεων, δὲν ἐλλείπουσιν ὅμως καὶ μεγάλα φυσικοῦ μεγέθους ἀνάγλυφα.

Τὰ διασωθέντα παραδείγματα, ἐντετοιχισμένα ἀνάγλυφα εἰς ναούς: Βενετίας, Ἀγκῶνος, Ραβέννης, Trani, Ἐπισκοπῆς Βόλου καὶ ἀλλαχοῦ καὶ αἱ φυλασσόμεναι ἀνάγλυφοι εἰκόνες λατρευτικῶν προσώπων εἰς βυζαντινὰς συλλογάς: Βερολίνου, Ἀθηνῶν, Μυστρᾶ κλπ., καθὼς καὶ αἱ παραδεδομέναι φιλολογικαὶ περὶ αὐτῶν πηγαί, μαρτυροῦσιν, ὅτι αἱ ἀνάγλυφοι παραστάσεις ἱερῶν προσώπων, σκηνῶν καὶ προσωπογραφιῶν εἶχον ἰκανὴν θέσιν εἰς τὴν τέχνην τῶν Βυζαντινῶν.[1]

Εἰς τὴν σειρὰν τῶν βυζαντινῶν ἀναγλύφων εἰκόνων, ἥτις ὁλοὲν πλουτίζεται, ἔχομεν νὰ προσθέσωμεν δύο νέα ἀνάγλυφα ἀποκείμενα εἰς τὸ Μουσεῖον Θηβῶν. Πλὴν τούτων παραθέτομεν ἐνταῦθα καὶ ἕτερα τρία ἀνάγλυφα, ἀτελῶς γνωστὰ μέχρι τοῦδε, ἤτοι: τὴν δεομένην τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν, τὸν Χριστὸν-Εὐεργέτην Σερρῶν καὶ τὴν Θεοτόκον-Ἐπίσκεψιν ἐν Μακρινίτσῃ.

1. Ἀνάγλυφον Θεοτόκου Θηβῶν (εἰκ. 1).

Ἐν τῷ Μουσείῳ Θηβῶν ἀπόκειται μαρμαρίνη πλάξ φέρουσα ἀνάγλυφον παράστασιν τῆς Θεοτόκου, ἣν παριστᾷ ἡ εἰκὼν 1. Ἡ πλάξ αὕτη ἐκ λευκοῦ μαρμάρου (σωζόμενον μῆκος 0,25 μ. πάχος μαρμάρου 0,08 μ.) εἶναι πανταχόθεν τεθραυσμένη πλὴν μικροῦ τμήματος τῆς δεξιᾶς πλευρᾶς, κοσμουμένης διὰ τριπλῆς συστρεφομένης ταινίας ἐν εἴδει πλαισίου[2] ἡ ἔλλειψις ὁμοίου πλαισίου καὶ ἀριστερὰ, ὡς καὶ ἡ ἐξακολούθησις τῆς πλακός, δεικνύει, ὅτι καὶ ἄλλη τις παράστασις ὑπῆρχεν ἀριστερὰ τῆς Θεοτόκου. Ἡ παράστασις αὕτη νομίζομεν, ὅτι ἦτο ὁ ἄγγελος τῆς σκηνῆς τοῦ Εὐαγγελισμοῦ, οὕτω δὲ ἔχομεν ἐνώπιον ἡμῶν τεθραυσμένον

[1] Περὶ τῶν ἀναγλύφων εἰκόνων βλέπε N. Kondakov, Ἐργασίαι τοῦ VI Ἀρχαιολογικοῦ συνεδρίου, Ὀδησσός, 1887 (ἑλλ.), III, σ. 20 — καὶ γενικώτερον O. Wulff, Altchristliche und byzantinische Kunst, Berlin, 1914 σ. 605κ. ἑ. πρβλ. τοῦ αὐτοῦ Altchr. und Mittelalterl. Bildwerke, Teil II (1911), σελ. 1 κ. ἑ. L. Brehier, Nouvelles recherches sur l'histoire de la sculpture byzantine (ἐν Nouv. Archives des Miss. scient. Paris, 1911 καὶ 1913, fasc. 3 καὶ 9). Εἰς τὰ ἄνω ἔρω ὑπάρχει καὶ ἡ σχετικὴ βιβλιογραφία. Εἰς ταύτην προστεθήτω: Giannopoulos-Millet, ἐν Bull. de corresp. hellenique, τόμ. XLIV (1920) σελ. 181—218, L. Brehier, L'art byzantin, Paris, 1924, σελ. 134 κ. ἑ. καὶ Γ. Σωτηρίου, Ὁδηγὸς τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν, 1924, σελ. 23 κ. ἑ.

[2] Ὁμοίως ὡς πλαίσιον τὸ κόσμημα τοῦτο βλέπομεν καὶ εἰς ἀνάγλυφον παριστῶν τὴν Ἀνάληψιν τοῦ Ἀλεξάνδρου, ἀποκείμενον ἐν τῷ αὐτῷ Μουσείῳ, δημοσιευθησόμενον ὑπὸ G. Millet. — Ἀπαντᾶται ἐπίσης ὡς πλαίσιον εἰς βυζαντινὰ θωράκια κοσμοῦν μίαν μόνον πλευράν (βλ. θωράκια εἰς Μυστρᾶν, ἐν G. Millet, Monuments byzantins de Mistra, pl. 505, εἰς Θωράκια ναοῦ Γεργεπηκόου παρὰ τὴν Μητρόπολιν Ἀθηνῶν, ἐν Struck, Die Mittelbyzantinischen Kirchen Athens, Ath. Mitteil. 1906, εἰκ. 21), εἰς Θωράκια τῆς λεγομένης Λογγοβαρδικῆς γλυπτικῆς τοῦ 9ου αἰῶνος, ἐν Wulff, Altchr. etc. Bildwerke, ἔ. ἀ. Teil II, No. 1715, 1721, 1732, καὶ ὡς τέλος καὶ εἰς πλεῖστα Θωράκια τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν.

ἀνάγλυφον τοῦ Εὐαγγελισμοῦ τῆς Θεοτόκου. Εἰς τὴν ὑπόθεσιν ταύτην ἄγει ἡμᾶς ἡ στάσις καὶ ἡ χειρονομία τῆς διασωθείσης εἰκόνος.

Ἡ Θεοτόκος παρίσταται εἰς χαμηλὸν ἀνάγλυφον κατ' ἐνώπιον, ἐνδεδυμένη πολύπτυχον μαφόριον, ὅπερ πίπτει μὲ ἁβρὰς πτυχάς ἐπὶ τοῦ ἀριστεροῦ ὤμου καὶ πρὸ τοῦ στήθους, ἐλαφρῶς στρέφουσα πρὸς τὰ ἀριστερὰ τὸ πρόσωπον — ἀτυχῶς ἐντελῶς κατεστραμμένον — καὶ φέρουσα τὴν δεξιὰν πρὸ τοῦ στήθους, οὕτως ὥστε νὰ δεικνύῃ τὴν παλάμην· ἡ ἀριστερὰ χεὶρ εὑρίσκεται χαμηλά μὴ διακρινομένη, διότι ἡ παράστασις διεσώθη μέχρι τῆς ὀσφύος.

Εἰκ. 1.
Ἀνάγλυφον Θεοτόκου ἐν τῷ Μουσείῳ Θηβῶν.

Ἡ στάσις αὕτη τῆς Θεοτόκου, δηλ. ἡ στροφὴ τῆς κεφαλῆς καὶ ἡ διὰ τῆς δεξιᾶς χειρονομία τῆς ἀποποιήσεως,[1] παρατηρεῖται ἐν τῇ βυζαντινῇ εἰκονογραφίᾳ μόνον ἐν τῇ σκηνῇ τοῦ Εὐαγγελισμοῦ. Ἡ ἐποχὴ δέ, καθ' ἣν ἡ στάσις αὕτη ἐπικρατεῖ εἰς τὴν Θεοτόκον, εἶναι ἡ 9ος μέχρι τοῦ 11ου αἰ., ἔκτοτε δὲ σπανίζει.[2] Ἐντὸς τῶν ὁρίων τῆς χρονολογίας ταύτης δυνάμεθα ἄρα νὰ κατατάξωμεν τὸ ἡμέτερον ἀνάγλυφον, ἂν λάβωμεν ὑπ' ὄψιν τὸν εἰκονογραφικόν του τύπον.

Ἀφ' ἑτέρου ἡ τέχνη τοῦ ἡμετέρου ἀναγλύφου δύναται νὰ περιορίσῃ τὸ χρονικὸν τοῦτο διάστημα μέχρι τῶν ἀρχῶν τοῦ 11ου αἰῶνος, διότι ἡ τραχεῖα ἐργασία του δυσκόλως ἀντ-

[1]) Ἡ μία χεὶρ πρὸ τοῦ στ/θους ἀντὶ τῶν δύο, μὲ σημασίαν ἐκείνας ἁπαντᾷ ἐνίοτε εἰς τὴν σκηνὴν τῆς Ἀναλήψεως πρβλ. κοπτικὴν ξυλόγλυπτον θύραν, ἐν O. Dalton, Byzantine Art and Archeology, London, 1911, εἰκ. 95, ἐν ᾗ ἅμως ἡ Θεοτόκος ἵσταται αὐστηρῶς κατ' ἐνώπιον ἐν τῷ μέσῳ τῶν μαθητῶν.

[2]) Ιδρβλ. G. Millet, Recherches sur l'iconographie de l'Evangile aux XIV—XVI s., Paris, 1916, σελ. 70.

αποκρίνεται πρὸς τὴν γενικευθεῖσαν ἀνύψωσιν τῆς τέχνης ἀπὸ τῶν μέσων τοῦ 11ου αἰῶνος καὶ ἐξῆς, ἂν καὶ δὲν ἀποκλείεται βεβαίως ἡ ὕπαρξις κατωτέρων ἔργων καὶ μάλιστα γλυπτῶν εἰς ἐποχὰς ἀκμῆς.

Ἡ πτύχωσις τοῦ ἐνδύματος τῆς Θεοτόκου πρὸ τοῦ στήθους ἔχει ἀναλογίας πρὸς τὸ μαφόριον καὶ ἰδίᾳ πρὸς τὰς πτυχώσεις τοῦ πίπτοντος εἰς τὸν ἀριστερὸν ὦμον μαφορίου τῆς δεομένης τοῦ Βερολίνου, ὅπερ ὁ Wulff ἀνάγει εἰς τὸν 10ον—11ον αἰῶνα ἕνεκα τῆς σχέσεως τοῦ ρυθμοῦ τῆς πτυχολογίας του πρὸς τὰ σύγχρονα ἐπὶ ἐλεφαντοστοῦ ἀνάγλυφα.[1] Ὁ τρόπος οὗτος τῆς πτυχώσεως μὲ τὰς πυκνὰς παραλλήλους πτυχάς, ὁ ὑποδηλῶν τὴν μίμησιν παλαιοχριστιανικῶν-ἑλληνιστικῶν ἔργων, ὅστις παρατηρεῖται καὶ εἰς τὰ δυτικὰ ἔργα τῆς καρολινείου ἐποχῆς[2] εἶναι ἀληθές, ὅτι δὲν ἐξέλιπεν ἀπὸ τῆς βυζαντινῆς γλυπτικῆς καὶ κατὰ τὸν 13ον καὶ 14ον αἰῶνα·[3] ἐν τούτοις τὸ ἡμέτερον ἀνάγλυφον ἵσταται πλησιέστερον μᾶλλον πρὸς τὰς πρώτας μετὰ τὴν εἰκονομαχίαν προσπαθείας μιμήσεως παλαιοχριστιανικῶν προτύπων.

Ἂν δὲ προσθέσωμεν, ὅτι τὸ ἀνάγλυφον τῶν Θηβῶν παρουσιάζει εἰς τὸ σύνολον καὶ τὰς ἀναλογίας ἐν γένει ἱκανὴν ὁμοιότητα πρὸς τὸ ἐν Βερολίνῳ ἐλεφαντοστοῦν, ἔνθα παρίσταται ἡ Θεοτόκος στέφουσα τὸν Αὐτοκράτορα Λέοντα VI (886)[4] καὶ ὅτι τὴν αὐτὴν ἐποχὴν ἱδρύεται εἰς τὰς Θήβας ναός, πολλὰ ἀνάγλυφα τοῦ ὁποίου εὑρίσκονται καὶ εἰς τὸ Μουσεῖον Θηβῶν,[5] δυνάμεθα ἴσως νὰ κατατάξωμεν καὶ τὸ ἀνάγλυφον τοῦτο τοῦ Εὐαγγελισμοῦ εἰς τὴν ἐποχὴν ταύτην, ἤτοι περὶ τὸ τέλος τοῦ 9ου αἰῶνος.

2. Ἀνάγλυφον Παντοκράτορος Θηβῶν (εἰκ. 2).

Εἰς τὸ αὐτὸ Μουσεῖον εὑρίσκεται καὶ ἀνάγλυφον τοῦ Χριστοῦ (εἰκ. 2) ὡς Παντοκράτορος ἐπὶ κυανοφαίου μαρμάρου, πάχους 0,30 μ., ἐξ ὧν τὰ 0,10 μ. εἶναι λαξευμένα, τὸ δὲ ὑπολειπόμενον τμῆμα—ἐσκαμμένον εἰς βάθος 0,10 μ.—ἔχει ἀφεθῇ ἐντελῶς ἀκατέργαστον, προωρισμένον προφανῶς νὰ κρύπτεται ἐντὸς τοῦ τοίχου. Τὸ ἀνάγλυφον τοῦτο ἔχει ὕψος 0,77 μ., εἶχε δὲ ἀρχικῶς καὶ τὸ αὐτὸ πιθανώτατα πλάτος (δὲν σώζεται νῦν ὁλόκληρον κατὰ πλάτος).[6]

Παρίσταται ἐν αὐτῷ ὁ Χριστὸς εἰς τύπον Παντοκράτορος ἐντὸς ἐγκολπίου, σχηματιζομένου ἐκ τριπλῆς ταινίας ἐλισσομένης τρὶς εἰς μικροὺς κύκλους. Κάτωθεν τοῦ ἀναγλύφου τοῦ Χριστοῦ εὑρίσκονται δύο παρυφαί φέρουσαι: ἡ μὲν πρώτη γεωμετρικὸν διάκοσμον, ἡ δὲ δευτέρα τριπλῆν κυματοειδῆ ἕλικα μὲ ἡμίφυλλα φοινικοειδοῦς. Τὰ ἑκατέρωθεν τοῦ ἐγκολπίου κενὰ πληροῦνται διὰ σταυρῶν ἐντὸς κύκλων, καρδιοσχήμων διακοσμήσεων κλπ.

---

[1]) Βλ. Wulff, Altchr. und mittelalt. Bildwerke, Teil II (1911), No. 1696, σελ. 2.

[2]) Βλέπε ἐν Dalton, Byz. art ἔ. ἀ. εἰκ. 146, Venturi, Storia dell' arte italiana, II. fg. 203—208 κ ἄ.

[3]) Πρβλ. ξυλόγλυπτον θύραν τοῦ 13ου αἰῶνος, ἐν Dalton, ἔ. ἀ. εἰκ. 95 καὶ ἀνάγλυφον Ἐλεούσης εἰς ναόν Ἁγ. Μάρκου Βενετίας, ἐν Wulff. Altchr. und byz. Kunst, ἔ. ἀ. εἰκ. 518.

[4]) Βλέπε εἰκόνα ἐν Wulff ἔ. ἀ. σελ. 610 εἰκ. 525/6.

[5]) Περὶ τοῦ ἀξιολόγου τούτου ναϋδρίου τῶν Θηβῶν, ἱδρυθέντος τῷ 872 μ. Χ. ἐπὶ Βασιλείου Α'. τοῦ Μακεδόνος, πρβλ. ἰδίαν μελέτην μου ἐν Ἀρχαιολογικῇ Ἐφημερίδι τοῦ ἔτους 1924, σελ. 1 κ. ἑ. „ὁ βυζαντινὸς ναὸς Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου ἐν Θήβαις„.

[6]) Ἐκ τοῦ αὐτοῦ μαρμάρου ὑπάρχουσιν εἰς τὸ Μουσεῖον Θηβῶν πέντε ἄλλα γλυπτὰ ἐξ ὀρχιτεκτονικῶν μελῶν βυζαντινοῦ Ναοῦ προερχόμενα, ἡ τέχνη καὶ τὰ θέματα τῶν ὁποίων συνδέουσιν αὐτὰ στενῶς πρὸς τὸν 9ον αἰῶνα. Ἓν ἐκ τῶν θωρακίων τούτων ἐδημοσιεύθη ὑπὸ τοῦ Strzygowski, ἐν Byz. Zeitschr. 3 (1894), Taf. III, 2—3, δύο δὲ ἐδημοσιεύσαμεν ἡμεῖς (ἐν τῇ Ἀρχαιολογικῇ Ἐφημερίδι τοῦ ἔτους 1924).

Ἡ χρονολόγησις τοῦ ἀναγλύφου τούτου δὲν εἶναι ἀκριβῶς καθωρισμένη καὶ διὰ τοῦτο ἐξετάζομεν τοῦτο κατωτέρω ἀπὸ ἀπόψεως εἰκονογραφικοῦ τύπου καὶ τέχνης, ἵνα δώσωμεν εἰς αὐτὸ καὶ τὴν πιθανωτέραν καθ' ἡμᾶς χρονολογίαν.

Ὁ Χριστὸς παρίσταται κατ' ἐνώπιον εἰς αὐστηρὸν τύπον βυζαντινοῦ Παντοκράτορος, φέρων φωτοστέφανον μετὰ σταυροῦ διακεκοσμημένου, εὐλογῶν διὰ τῆς δεξιᾶς καὶ κρατῶν διὰ τῆς ἀριστερᾶς (ἄνευ διαστάσεως τῶν δακτύλων) κλειστὸν Εὐαγγέλιον· ἑκατέρωθεν τοῦ Χριστοῦ ὑπάρχει ὁμοίως ἀνάγλυφος ἐπιγραφή: IC—XC.

Εἰκ. 2.
Ἀνάγλυφον Χριστοῦ-Παντοκράτορος ἐν τῷ Μουσείῳ Θηβῶν.

Τὸ πρόσωπον τοῦ Χριστοῦ εἶναι μικρόν, στρογγύλον, μὲ βραχὺ οὖλον γένειον, μεγάλους ὀφθαλμούς, στενὸν μέτωπον (ἄνευ τοῦ ἐπ' αὐτοῦ πίπτοντος βοστρύχου) καὶ πυκνὴν χωριζομένην ἐν τῷ μέσῳ κόμην, σῦλην ἀπὸ τῶν ὤτων καὶ κάτω. Ἡ ἔκφρασις τοῦ Χριστοῦ, παρ' ὅλην τὴν φθορὰν τοῦ ἀναγλύφου, διαφαίνεται ἥρεμος καὶ γλυκεῖα.

Οἱ χαρακτῆρες οὗτοι ἀνταποκρίνονται πρὸς τὸν εἰκονογραφικὸν τύπον τὸν ἐπικρατοῦντα εἰς τὴν τέχνην τοῦ 9ου—11ου αἰῶνος,[1] ἂν καὶ πρέπει νὰ ἔχωμεν ὑπ' ὄψιν, ὅτι σταθερὰ ἐξέλιξις εἰς τὰ χαρακτηριστικὰ καὶ τὴν ἔκφρασιν τοῦ Παντοκράτορος δυσκόλως καθορίζεται. Ἐνταῦθα δὲν ἔχομεν ὁπωσδήποτε ὁμοιότητα πρὸς τὸν μακροπρόσωπον τύπον τοῦ 12ου αἰῶνος, ἀπὸ τοῦ ὁποίου ἀπομακρύνει ἡμᾶς καὶ τὸ ἔνδυμα τοῦ Χριστοῦ, ὅπερ δὲν ἔχει τὴν ἐλαφρότητα τοῦ ὑφάσματος καὶ τὰς τοσοῦτον συνήθεις ἀπὸ τοῦ 11ου αἰῶνος κ. ἑ. ἀναδιπλουμένας πτυχάς (zick-zack),[2] ὅπως

[1] Πρβλ. O. Wulff, Die Koimesiskirche in Nicäa, Strassburg, 1902, σελ. 313.
[2] Βλέπε Giannopoulos-Millet, ἐν Bull. de corr. hell., 1920, σελ. 217 μ. ἑ.

παρατηροῦμεν π. χ. εἰς ἐλεφαντοστᾶ τοῦ 11ου – 12ου αἰῶνος[1] κ. ἄ., ἀλλὰ τὰς σκληρὰς πολλὰς παραλλήλους πτυχάς, ἃς συναντῶμεν εἰς τὰ πρὸ τοῦ 11ου αἰῶνος μνημεῖα, ὡς εἴπομεν καὶ ἀνωτέρω. Ἐπειδὴ δὲ ἔργα γλυπτικῆς, ἀρχαιότερα τοῦ 11ου αἰῶνος, ἐλλείπουσι, δυνάμεθα πρὸς σύγκρισιν ν' ἀποβλέψωμεν εἰς τὰ νομίσματα, ἐπὶ τῶν ὁποίων αἱ παραστάσεις τοῦ Παντοκράτορος εὑρίσκονται βεβαίως εἰς ἄμεσον σχέσιν πρὸς τὰς συγχρόνους τῆς μνημειώδους τέχνης.

Ἐκ τοιαύτης τινός παραβολῆς εὑρίσκομεν, ὅτι τὸ ἀνάγλυφον τῶν Θηβῶν παρουσιάζει μεγαλυτέραν ὁμοιότητα πρὸς τὸν ἐπὶ τῶν νομισμάτων τοῦ Λέοντος VI (870—886) Παντοκράτορα. Καίτοι δὲ καὶ εἰς νομίσματα τοῦ 10ου καὶ 11ου αἰῶνος οἱ χαρακτῆρες τοῦ ἡμετέρου (ᾠοειδὲς-στρογγύλον πρόσωπον, βραχὺ-οὐλον γένειον, κόμη ἄνευ βοστρύχου ἐπὶ τοῦ μετώπου καὶ ἡ ἄνευ διαστάσεως τῶν δακτύλων τῆς ἀριστερᾶς χειρὸς στήριξις τοῦ χιαστὶ διακεκοσμημένου Εὐαγγελίου) ἀπαντῶσιν ἰδίᾳ ἐπὶ τῶν νομισμάτων Τσιμισκῆ καὶ Ἰσαακίου Α', ἐν τούτοις νομίζομεν, ὅτι στενωτέρα σχέσις ὑπάρχει πρὸς τὸν ἐπὶ τοῦ Λέοντος τύπον, ἔνθα παρατηροῦμεν τὴν αὐτὴν κατασκευὴν τῶν ὀφρύων διὰ χαραγῆς, ὡς καὶ τὰς πλησίον τοῦ στόματος πτυχὰς τῶν παρειῶν.[2]

Ἀλλὰ καὶ ἡ τέχνη (styl) τῶν διακοσμήσεων δὲν ἔχει τὸν χαρακτῆρα τῶν διακοσμητικῶν ἀναγλύφων τοῦ 11ου αἰῶνος, συνδέεται δὲ μᾶλλον πρὸς τὰ ἀνευρεθέντα πολυάριθμα δείγματα τοῦ 9ου αἰῶνος ἐν Θήβαις κατὰ τὰς ἀνασκαφὰς τοῦ ἐκεῖ ναοῦ τοῦ Θεολόγου, ἐν οἷς ὅμως δὲν εὑρίσκομεν τὰ διακοσμητικὰ θέματα τῶν δύο παρυφῶν τοῦ ἡμετέρου ἀναγλύφου. Τὸ ἐκ πολλαπλῶν ταινιῶν γεωμετρικὸν κόσμημα τῆς ἄνω παρυφῆς — παλαιότατον ἀνατολικὸν θέμα, ὅπερ ἐγνώρισε καὶ ἡ Μυκηναϊκὴ τέχνη ἀκόμη — τὸ ὁποῖον συναντῶμεν καὶ εἰς ἀνάγλυφα τῆς Ἀρμενίας κατὰ τὸν 5ον—7ον αἰῶνα[3] εἶναι σπανιώτατον εἰς τὰ μεσαιωνικὰ γλυπτὰ τῆς Ἑλλάδος, ἔνθα ἐπικρατεῖ ἄλλο κόσμημα συγγενὲς πρὸς αὐτὸ καὶ ἐν εἴδει γωνιῶν σχηματιζόμενον.[4]

Ἀφ' ἑτέρου ἡ γεωμετρικὴ ἕλιξ φοίνικος (Palmettenranke) τῆς κάτω παρυφῆς ἀπομακρύνεται κατὰ τὴν διαμόρφωσιν, ἣν τὸ αὐτὸ θέμα λαμβάνει εἰς πλῆθος διακοσμητικῶν ἀναγλύφων τῆς Ἑλλάδος κατὰ τὸν 11ον καὶ ἰδίᾳ τὸν 12ον αἰῶνα. Ἐνταῦθα καὶ ἡ μορφὴ τῆς ἕλικος ἐκ τριπλῆς ταινίας — μιᾶς πλατείας εἰς τὸ μέσον καὶ δύο στενῶν — ὡς καὶ ἡ διακοπὴ ταύτης εἰς ἑκάστην στροφὴν καὶ ἡ μορφὴ τῶν φύλλων εἶναι ἱκανῶς ἀρχαιότροπος.

Κατὰ ταῦτα καὶ ὁ εἰκονογραφικὸς τύπος τοῦ Παντοκράτορος καὶ ἡ ὅλη τεχνοτροπία τοῦ ἀναγλύφου, αὐστηρὰ καὶ σκληρὰ εἰς τὸ σχέδιον καὶ τὴν πτυχολογίαν, πείθει ἡμᾶς, ὅτι πρέπει νὰ χρονολογήσωμεν τὸ ἀνάγλυφον τοῦτο τῶν Θηβῶν τὸν 9ον ἢ τὸ πολὺ τὸν 10ον αἰῶνα.

3. Ἀνάγλυφον δεομένης Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν (εἰκ. 3).

Τὸ Βυζαντινὸν Μουσεῖον Ἀθηνῶν κατέχει τρεῖς ἀναγλύφους παραστάσεις τῆς Θεοτόκου, ἐξ ὧν δύο ἔχουσιν ἤδη δημοσιευθῆ ὑπὸ τῶν: Kondakov καὶ Brehier.[5]

[1]) Πρβλ. Dalton, Byz. art etc. ἔ. ἀ. εἰκ. 142.

[2]) Πρβλ. W. Wroth, Catalogue of the imperial byzantine coins etc vol. III, London 1908, σελ. 144, Taf. LI, No. 9, πρβλ. καὶ νομίσματα Τσιμισκῆ, αὐτόθι, σελ. 474, Taf. LIV, No. 4—5, 10 καὶ Taf. LV κ. ἑ.

[3]) Βλ. ἐν Strzygowski, Die Baukunst der Armenier τόμ. I, εἰκ. 37.

[4]) Πρβλ. δείγμα ἐκ τριπλῆς ταινίας ἐν Millet, Mon. Byz. de Mistra, Pl. 47, No. 7, 8, 9. ἄπειρα δέ ἐκ πολλαπλῶν ταινιῶν δείγματα εἰς γλυπτὰ ἔχομεν ἐν τῷ βυζαντινῷ Μουσείῳ Ἀθηνῶν.

[5]) Kondakov, Μακεδονία, Πετρούπολις, 1909 (ῥωσσ.), εἰκ. 75, σελ. 133, Brehier, Nouvelles recherches sur l'histoire de la sculpture byzantine (ἐν Nouv. Archives des Miss. scient. Paris, 1913, fasc. 9, Pl. IX, fig. 16).

Ἐνταῦθα παρέχομεν τὴν εἰκόνα καὶ τοῦ τρίτου ἀναγλύφου, ἀτελῶς γνωστοῦ μέχρι τοῦδε, προερχομένου δὲ ἐκ Θεσσαλονίκης (εἰκ. 3.)[1]

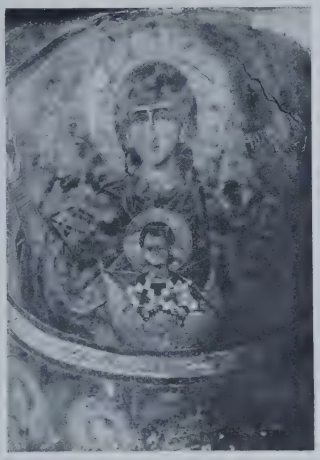
Ἡ ἀνάγλυφος αὕτη ἐπὶ μαρμάρου παράστασις τῆς Θεοτόκου δεομένης (ὕψους 1.35 μ.) εἶναι λίαν σχηματικὴ καὶ μετρίας τέχνης. Ὁλόκληρον τὸ σῶμα, εἰργασμένον εἰς ἓν ἐπίπεδον, ἐξέχει 0,045 μ. καὶ μόνον ὁ φωτοστέφανος καὶ τὰ εἰς θυσάνους ἀπολήγοντα ἄκρα τοῦ μανδύου, τὰ πίπτοντα ὄπισθεν τῶν χειρῶν, εἶναι κατειργασμένα ἐπὶ τῆς ἐπιφανείας τῆς μαρμαρίνης πλακός. Τὸ πρόσωπον τῆς Θεοτόκου εἶναι ἐντελῶς πεπιεσμένον καὶ σχηματικόν, οἱ δὲ ὀφθαλμοὶ καὶ τὸ στόμα μόλις δηλοῦνται δι' ἀβαθῶν χαραγῶν. Αἱ γραμμικαὶ πτυχαὶ τῶν ἐνδυμάτων σχηματίζονται διὰ λοξοτμήτων — ἱκανῶς ἰσχυρῶν — ἐμβαθύνσεων· εἰς τὸ μέσον ἀφίνεται ἐλευθέρα ἡ ζώνη, ἐξ ἧς κρέμαται τὸ ὁράριον. Εἰς τὸ καλῦπτον τὸ μέτωπον τῆς Θεοτόκου τμῆμα τοῦ μαφορίου διακρίνεται διὰ τρυπάνου διὰ πέντε μικρῶν ὀπῶν σχηματιζόμενος ἰσοσκελὴς σταυρός, ἀνὰ δύο δὲ ὅμοιοι σταυροὶ κοσμοῦσι τὰς ὑψουμένας χεῖρας· σταυροὶ ἀνάγλυφοι εὑρίσκονται καὶ ἄνωθεν τῆς ἀναγλύφου ὁμοίως ἐπιγραφῆς: ΜΡ — ΘΥ. Τέλος ἓξ μεγάλαι ὀπαὶ ὑπάρχουσιν εἰς τὰς παλάμας τῶν χειρῶν καὶ κατὰ τὰ ἄκρα τοῦ μανδύου, ἑβδόμη δὲ ἀβαθὴς ὀπὴ εὑρίσκεται ἄνωθεν τοῦ ἀριστεροῦ γόνατος τῆς Θεοτόκου. Τοιαῦται ὀπαὶ παρατηροῦνται καὶ εἰς ἕτερα ἀνάγλυφα τῆς Θεοτόκου (Βερολίνου, Ἁγ. Μάρκου, τοῦ ἐσχάτως ἐν Κωνσταντινουπόλει ἀνευρεθέντος κ. ἄ.)[2]· αὗται, ὡς γνωστόν, κατ' ἄλλους μὲν ἠρμηνεύθησαν ὡς προωρισμέναι δι' ἐναπόθεσιν ἀναθημάτων ἢ διακοσμήσεων, κατ' εὐστοχωτέραν δὲ ἑρμηνείαν —

Εἰκ. 3.
Ἀνάγλυφον δεομένης ἐν τῷ Βυζαντινῷ Μουσείῳ Ἀθηνῶν.

[1]) Τὸ ἀνάγλυφον πρὸ τῆς μεταφορᾶς του ἐκ Θεσσαλονίκης εἰς Ἀθήνας ητο ἐντετοιχισμένον εἰς την δυτικην πλευραν τοῦ ἐκεῖ νεωτέρου ναοῦ τῆς Ὑπαπαντῆς. Περὶ τοῦ ἀναγλύφου πρβλ. καὶ Γ. Σωτηρίου, Ὁδηγὸς Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν, 1924, σελ. 30 κ. ἑ.

[2]) Βλέπε εἰκόνα ἐν Diehl, Constantinople, εἰς τὴν σειραν τῶν: Les villes d'art célèbres, Paris, 1924, σελ. 165.

εὐγενῶς ἀνακοινωθεῖσάν μοι ὑπὸ τοῦ ἐνεργήσαντος ἐσχάτως τὰς ἐν Κωνσταντινουπόλει ἀνασκαφὰς γάλλου ἀρχαιολόγου κ. R. Demangel — ὡς χρησιμοποιούμεναι πρὸς στήριξιν δοχείου, δεχομένου ἁγίασμα ἢ μύρον, ἀναβλύζον ἀπὸ τῶν ὀπῶν τῶν χειρῶν.[1] Ἐκ τῆς παραστάσεως ταύτης τῆς Θεοτόκου[2] ἀγόμεθα εἰς τὴν ἑρμηνείαν τοῦ ἰδιάζοντος εἰκονογραφικοῦ τύπου τῆς Ζωοδόχου Πηγῆς, καθ' ὃν εἰκονίζεται ἡ Θεοτόκος ἀναδυομένη ἀπὸ ἁγιασματοφόρου λεκάνης, εἰς ὁμοίαν στάσιν δεομένης καὶ Βλαχερνιτίσσης· τοιαύτας δηλονότι ἀναγλύφους εἰκόνας ἀντιγράφοντες ἢ ὡς πρότυπα ἔχοντες οἱ ζωγράφοι παρέλειψαν τὸ κάτωθεν τοῦ δοχείου μέρος τοῦ σώματος τῆς Θεοτόκου, οὕτω δὲ διεπλάσθη εἰς μεταγενεστέρους χρόνους ὁ τύπος τῆς Ζωοδόχου Πηγῆς. Παραμένει μόνον τὸ ἐρώτημα: ἀρχικῶς κατεσκευάζοντο τὰ ἀνάγλυφα ταῦτα τοῦ τύπου τῆς δεομένης Ἀθηνῶν διὰ τοιοῦτον σκοπόν ἢ μετεποιήθησαν εἰς εἰκόνας Ζωοδόχου Πηγῆς εἰς μεταγενεστέρους χρόνους; Ὅ, τι βλέπομεν παρακολουθοῦντες τὴν βυζαντινὴν εἰκονογραφίαν τῆς τελευταίας περιόδου, εἶναι ἐπίδρασις ὁπωσδήποτε τοῦ τύπου τῆς ἀναγλύφου ἁγιασματοφόρου Παναγίας εἰς ἔργα ζωγραφικῆς καὶ μικρογραφίας χειρογράφων· ἐνταῦθα παραθέτω τὴν εἰκόνα **4**, τοιχογραφίαν Πλατυτέρας τῆς Ἀψῖδος τοῦ ἐν Καστορίᾳ βυζαντινοῦ ναοῦ τοῦ Ἁγ. Ἀλυπίου χρονολογουμένου ἐξ ἐπιγραφῆς τῷ **1420**[3] ἐκπηγάσασαν ἐκ τοιούτου τινὸς βυζαντινοῦ ἀναγλύφου.



Εἰκ. 4.
Τοιχογραφία ἀνέκδοτος Πλατυτέρας τοῦ ἔτους 1420 ἐν τῇ Ἀψῖδι τοῦ ἐν Καστορίᾳ ναοῦ τοῦ Ἁγίου Ἀλυπίου.

Ὡς πρὸς τὴν χρονολογίαν τῆς ἀναγλύφου εἰκόνος τοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν, νομίζομεν ὅτι αὕτη δὲν δύναται ν' ἀναχθῇ εἰς τοὺς πρὸ τοῦ 11ου αἰῶνος χρόνους. Τὸ γραμμικὸν τῶν πτυχῶν ἐνθυμίζει ἐκ πρώτης ὄψεως τὴν ἀρχαιοτέραν τῶν δύο ἐκ Κωνσταντινουπόλει ἀναγλύφων τοῦ Βεροлίνου,[4] ὑπολείπεται ὅμως ἐκείνου κατὰ τὴν αὐστηρὰν καὶ ἰσχυρὰν ἐκτέλεσιν τῶν πτυχώσεων, δηλωτικὴν τῆς ἀπομιμήσεως παλαιοχριστιανικῶν ἔργων συνήθους κατὰ τὴν ἐποχὴν ταύτην. Εἰς τὸ ἡμέτερον ἀνάγλυφον καὶ ἡ ἀσθενὴς ἀπόδοσις τῶν χαρακτηριστικῶν τοῦ προσώπου καὶ ὁ τρόπος τῆς πτυχώσεως τοῦ χιτῶνος τῆς Θεοτόκου, ἰδίᾳ δὲ τὰ ἄνωθεν τῶν γονάτων μέρη καὶ τὰ κάτω μεταξὺ τῶν ποδῶν τμήματα, δεικνύουσιν, ὅτι πρότυπον ὑπῆρξεν εἰκὼν ψηφιδωτὴ ἢ τοιχογραφία,[5] εἶναι δὲ πιθανώτερον κατὰ ταῦτα ὅτι τὸ ἡμέτερον ἀνάγλυφον ἀνάγεται εἰς μεταγενεστέρους τοῦ 11ου αἰῶνος χρόνους.

---

[1]) Ἰρβλ. καὶ J. Ebersolt, Sanctuaires de Byzance, Paris, 1923, p. 51.

[2]) Βλ. Ebersolt, ἔ. ἀ. σελ. 64 κ ἑ.

[3]) Ἰρβλ. καὶ τοιχογραφίαν Μυστρᾶ, ἐν Millet, Mon. byz. de Mistra, ἔ. ἀ. Pl. 97. No. 2.

[4]) Βλ. Wulff, Altchr. etc. Bildwerke, Teil II, No. 1696. O. Wulff θεωρεῖ ταύτην ὡς ἔργον 10—11 αἰῶνος πρβλ. καὶ Γ. Σωτηρίου, Ὁδηγὸν Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν, σελ. 30.

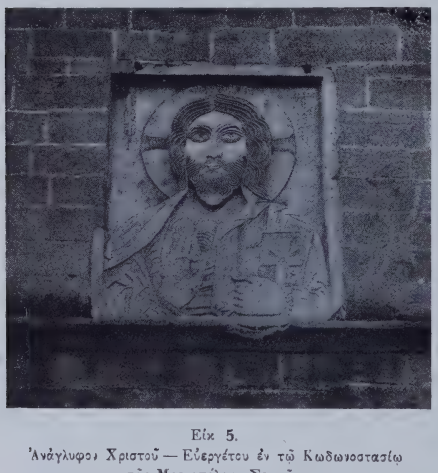
[5]) Ψηφιδωτήν εἰκόνα δεομένης ἁγ. Μάρκου βλέπε προχείρως καὶ ἐν Marangoni, La Bazilica di S. Marco in Venetia, ἐν τῇ σειρᾷ τῆς συλλογῆς L'Italia monumentale, Milano, 1910, σελ. 53.

*

4. Ἀνάγλυφον Χριστοῦ — Εὐεργέτου Σερρῶν (εἰκ. 5).

Ἐπὶ τῆς νοτίας πλευρᾶς τοῦ κωδωνοστασίου τῆς ἀρχαίας Μητροπόλεως Σερρῶν εὑρίσκεται ὑψηλὰ ἐντετειχισμένον ἀνάγλυφον ἐκ λευκοῦ μαρμάρου, ἄριστα διατηρούμενον, εἰκονίζον τὸν Παντοκράτορα καὶ φέρον τὴν ἐπιγραφὴν IC XC O ΕΒΕΡΓΕΤΗC (εἰκ. 5).[1]

Ὁ Χριστὸς παρίσταται ἐν προτομῇ εἰς τὸν συνήθη τύπον τοῦ Παντοκράτορος, εὐλογῶν διὰ τῆς δεξιᾶς καὶ κρατῶν διὰ τῆς ἀριστερᾶς τὸ Εὐαγγέλιον. Τὸ πρόσωπον εἶναι ὡοειδὲς — στρογγύλον μὲ μακρὸν γένειον,[2] οἱ ὀφθαλμοὶ ὑπερμεγέθεις, ἡ δὲ ρὶς — καὶ τὰ λεπτὰ συνεσφιγμένα χείλη ἀποδίδονται φυσικῶς· αἱ τρίχες κεφαλῆς καὶ προσώπου εἶναι ἐπιμελῶς διατεταγμέναι εἰς παραλλήλους κυματοειδεῖς γραμμάς, τὸ δὲ πολύπτυχον ἔνδυμα ἔχει διαπλασθῇ μὲ ἱκανὴν μαλακότητα· αἱ στεναὶ χειρίδες φέρουσι περὶ τὸν καρπὸν σειρὰν μαργαριτῶν.



Εἰκ. 5.
Ἀνάγλυφον Χριστοῦ — Εὐεργέτου ἐν τῷ Κωδωνοστασίῳ τῆς Μητροπόλεως Σερρῶν.

Ὡς πρὸς τὴν ἐκτέλεσιν τὸ ἀνάγλυφον τοῦτο εἶναι ἀνώτερον τοῦ ἑτέρου ἐν Σέρραις εὑρισκομένου ἀναγλύφου τῆς Θεοτόκου Ποναλυτρίας,[3] τοῦ ὁποίου ἡ σχηματοποίησις καὶ ἡ βάναυσος κατασκευὴ τῶν χαρακτηριστικῶν τοῦ προσώπου ἐνθυμίζουσι τὸν ἔνθρονον Παντοκράτορα τοῦ Μυστρᾶ. Τόσον εἰς τὴν ἐπιμελῆ τέχνην, ὅσον καὶ εἰς τὸν τύπον τοῦ προσώπου καὶ τὸν ρυθμὸν τῆς πτυχολογίας τοῦ ἐνδύματος ἀνταποκρίνεται πρὸς ἔργα τοῦ 11—12 αἰῶνος· οἱ ὑπερμεγέθεις ἀμυγδαλωτοὶ ὀφθαλμοὶ ἐνθυμίζουσι τὰ μωσαϊκὰ τῆς Ἁγ. Σοφίας Κιέβου·[4] ἡ ρὶς καὶ τὸ στόμα ἔχουσι τὴν λεπτότητα τῶν χαρακτηριστικῶν τοῦ Παντοκράτορος τῆς Cefalù, πρὸς τὸ ἔνδυμα τοῦ ὁποίου ἔχει μεγάλην ἀναλογίαν τὸ ἀνάγλυφον τῶν Σερρῶν ὡς πρὸς τὴν διάταξιν καὶ μαλακὴν διάπλασιν τῶν ἀφθόνων πτυχῶν, ὁμοίων καὶ εἰς ἐλεφαντοστᾶ τοῦ 11ου—12ου αἰῶνος.

Ἐν τούτοις τὸ ἡμέτερον ἀνάγλυφον ἔχει ἰδιάζοντα τινὰ χαρακτῆρα, ἀπομακρύνοντα αὐτὸ ἀπὸ τὰ λοιπὰ ἀνάγλυφα τῆς ἐποχῆς ταύτης· τοῦτο νομίζομεν, ὅτι προέρχεται ἕνεκα τῆς μεγάλης ἐξαρτήσεώς του ἀπὸ τῆς τεχνικῆς τῶν μωσαϊκῶν. Δὲν εἶναι μόνον ἡ κεφαλή, ἥτις δὲν ἐξέχει ὡς κυγήθως, ἀλλ᾽ εἶναι εἰργασμένη εἰς τὸ αὐτὸ ἐπιπεδόμορφον ἀνάγλυφον ὅπως καὶ τὸ σῶμα, γνωρίσματα ἅτινα παρατηροῦνται καὶ εἰς ἄλλας ἀναγλύφους παραστά-

[1]) Βλέπε Perdrizet, ἐν Monuments Piot, X (1903), p. 136—137, πρβλ. καὶ Ε. Στράτην, ἐν Δελτίῳ Χριστ. Ἀρχ. Ἑταιρείας, Α' (1925) σελ. 53.

[2]) Ἡ παρατιθεμένη εἰκὼν ἐκ τῆς συλλογῆς φωτογραφιῶν Λαμπάκη, εἰλημμένη ἐκ χαμηλοῦ σημείου, ἀλλοιώνει τὴν παράστασιν, ἥτις φαίνεται πλέον πεπλετυσμένη τοῦ πραγματικοῦ.

[3]) Perdrizet ἔ. ἀ. εἰκ. 18, σελ. 131 καὶ Στράτην, ἔ ἀ. εἰκ. 1, σελ 52.

[4]) Βλέπε εἰκόνα μωσαικῶν καὶ ἐν G. Millet, L'art byzantin (ἐν Michel, Histoire de l'art, τόμ. I (1905) σελ. 192).

σεις (εἰς δεομένην Βυζαντινοῦ Μουσείου τῆς εἰκ. 3, Παντοκράτορα Μυστρᾶ, Πονολύτριαν Σερρῶν κλπ.), ἀλλὰ καὶ ἄλλαι λεπτομέρειαι. Οὕτως ἡ γραμμικὴ κατασκευὴ κόμης καὶ γενείου ἔχει τὴν ἐλαφρότητα καὶ εὐγραμμίαν, τὴν παρατηρουμένην εἰς μωσαϊκά, οὐχὶ δὲ τὴν ξηρότητα τῆς συνήθως εἰς κατώτερα τεχνικῶς ἔργα σχηματικῆς ἀποδόσεως τῶν τριχῶν. Οἱ ὀφθαλμοὶ δὲν σχηματίζονται πλαστικῶς διὰ προεξοχῆς τοῦ βολβοῦ, ὅπως εἰς τὰ παλαιότερα, ἢ δι' ἐμβαθύνσεως τῆς ἴριδος, ὅπως εἰς τὰ πλεῖστα τῶν ἐπὶ ἐλεφαντοστοῦ γλυπτῶν τοῦ 11—12 αἰῶνος· ἀλλ' οὔτε καὶ ἁπλῶς διὰ διπλῆς ἀμυγδαλωτῆς χαραγῆς, ὅπως εἰς τὰ κατώτερα τεχνικῶς ἔργα (Πονολύτριαν Σερρῶν, Παντοκράτορα Μυστρᾶ κ. λ. π.) ἀλλὰ δι' ἐπιμελοῦς γραμμικῆς ἀποδόσεως τῶν βλεφάρων καὶ τῆς ἴριδος, ὅπως εἰς τὰ μωσαϊκὰ καὶ ἐν γένει τὰ ἔργα τῆς ζωγραφικῆς· δὲν λείπει ἀκόμη καὶ ἡ ἐπὶ τοῦ μετώπου ἄνωθεν τῶν ὀφρύων παραλλήλως πρὸς αὐτὰς πτυχή, ἥτις παρατηρεῖται πολλάκις εἰς μωσαϊκὰ τοῦ Παντοκράτορος. Προσέτι αἱ πρὸ τοῦ στήθους τοῦ Χριστοῦ παράλληλοι κυρταὶ γραμμαὶ νομίζομεν, ὅτι δὲν εἶναι ἡ μίμησις τῶν μεταλλικῶν ἀνταυγειῶν (reflets métalliques), τῶν παρατηρουμένων εἰς μωσαϊκὰ ἀπὸ τοῦ 11ου αἰῶνος καὶ ἑξῆς εἰς τὸν χιτῶνα τοῦ Χριστοῦ (πρβλ. Χριστόν Ὁσίου Λουκᾶ, Cefalù κ. ἄ.).

Εἰκ. 6.
Ἀνάγλυφον τῆς Θεοτόκου — Ὁξείας Ἐπισκέψεως — ἐν τῷ ναῷ τῆς Μακρινίτσης (Πηλίου).

Αἱ ὁμοιότητες αὗται πρὸς ἔργα μνημειώδους τέχνης τοῦ 12ου ἰδίᾳ αἰῶνος δύνανται εἰς τὴν ἐποχὴν ταύτην νὰ κατατάξωσι τὴν ἀνάγλυφον ταύτην εἰκόνα τῶν Σερρῶν.

5. Θεοτόκος ἡ "Ὀξεῖα Ἐπίσκεψις" ἐν Μακρυνίτσῃ (εἰκ. 6—8).

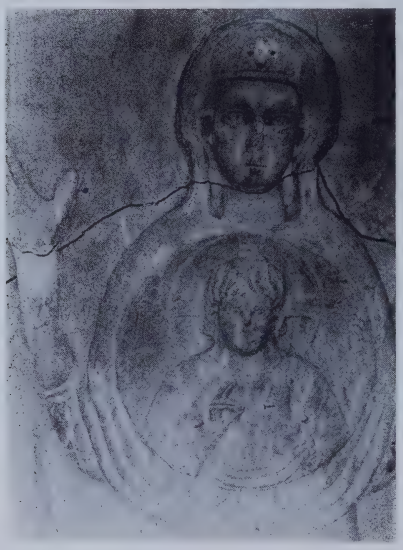
Εἰς τὸν Νάρθηκα τοῦ ἐν Μακρινίτσῃ ναοῦ τῆς Παναγίας — κτίσματος νεωτέρου, ἀνεγερθέντος τῷ 1767 κατὰ τὸ πλεῖστον δι' ὑλικοῦ τῆς ἐκεῖ ἐξαφανισθείσης βυζαντινῆς Μονῆς τῆς Ὀξείας Ἐπισκέψεως — ἐτοποθετήθη πρὸ ὀλίγων ἐτῶν ἀνάγλυφον τῆς Θεοτόκου φέρον τὴν ἐπιγραφὴν ΜΡ—ΘΥ Η ΟΞΕΙΑ ΕΠΙΣΚΕΨΙΣ καὶ προερχόμενον ἐκ τῆς παλαιᾶς ταύτης Μονῆς (εἰκ. 6).

Τὸ ἀνάγλυφον τοῦτο, ἕνεκα τῆς προελεύσεώς του, δύναται ν'ἀναχθῇ εἰς τὸν 13ον αἰῶνα.[1] Πρὸς τὴν χρονολογίαν ταύτην συμφωνεῖ ὁ εἰκονογραφικὸς τύπος καὶ ἡ τέχνη τοῦ ἀνα-

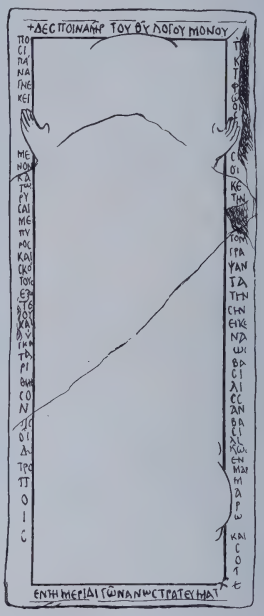
[1]) Τὸ ἀνωτέρω ἀνάγλυφον δύναται νὰ προσδιορισθῇ χρονικῶς μεταξὺ τῆς ἱδρύσεως της Μονῆς ὑπὸ τοῦ Κωνσταντίνου Μαλιασηνοῦ (1205—1209) καὶ τῆς ἀκμῆς τῆς Μονῆς, ἥτις διαρκεῖ κυρίως μέχρι τέλους τοῦ 13ου αἰῶνος, ἐφ' ὅσον δυνάμεθα νὰ κρίνωμεν ἐκ τῶν διασωθεισῶν πηγῶν (πρβλ. Γιαννοπούλου, Αἱ παρὰ τὴν Δημητριάδα Βυζαντιναὶ Μοναί, ἐν Ἐπετηρίδι Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, 1924, σ. 210 κ. ἑ., ἔνθα ἐδημοσιεύθη τὸ πρῶτον τὸ ἀνάγλυφον τοῦτο τῆς Θεοτόκου μεθ' ἁπλῆς περιγραφῆς).

γλύφου. Εἰς φυσικὸν σχεδὸν μέγεθος (1.67 μ.) παρίσταται ὁλόσωμος ἡ Θεοτόκος δεομένη, ἱσταμένη ἐπὶ χαμηλοῦ σκίμποδος καὶ φέρουσα τὸν Χριστὸν ἐντὸς κοίλου δίσκου πρὸ τοῦ στήθους κατὰ τὸν συνήθη ἀπὸ τοῦ 10ου αἰῶνος καὶ ἑξῆς τύπον τῆς Βλαχερνιτίσσης ἢ Ἐπισκέψεως.[1]

Ἡ Θεοτόκος ἔχει ὑψηλὸν τὸ ἀνάστημα καὶ μικρὰν τὴν κεφαλήν, μὲ ὡραῖον στρογγύλον πρόσωπον, ὅπερ ἐξέχει εἰς ὑψηλὸν ἀνάγλυφον (0,07 μ.), ἱκανῶς ἔμπροσθεν πεπιεσμένον. Οἱ μεγάλοι καὶ καλῶς σχεδιασμένοι ὀφθαλμοὶ φέρουσιν εἰς τοὺς κανθοὺς ἀνὰ δύο ὀπὰς διὰ τρυπάνου, τῶν ὁποίων



Εἰκ. 7.
Τὸ ἄνω τμῆμα τοῦ ἀναγλύφου τῆς εἰκ. 6.



Εἰκ. 8.
Πανομοιότυπον τῆς ἐπὶ τοῦ πλαισίου τῆς εἰκ. 6 ἀφιερωτικῆς ἐπιγραφῆς.

ἐν τούτοις τὸ μέγεθος καταστρέφει πως τὴν καλὴν διάπλασιν τῶν ὀφθαλμῶν· αἱ αὐταὶ ὀπαὶ παρατηροῦνται καὶ εἰς τὰ ὦτα. Καθ' ὅμοιον τρόπον ἔχει διαπλασθῇ καὶ τὸ πρόσωπον τοῦ Χριστοῦ (εἰκ. 7). Ἡ Θεοτόκος εἶναι ἐνδεδυμένη μακρὸν μανδύαν, ὅστις κατέρχεται ἔμπροσθεν μέχρι τῆς ὀσφύος εἰς τυπικὰς παραλλήλους ἀβαθεῖς πτυχάς, πίπτει δὲ ὄπισθεν τῶν χειρῶν, αἵτινες εἶναι ὅλως ξηραί καὶ εἰς τὴν στάσιν καὶ εἰς τὴν διάπλασιν.[2] Τὸ λοιπὸν σῶμα, ἐξέχον

[1] Ὁ τύπος οὗτος, κοινότατος εἰς μωσαϊκά, τοιχογραφίας, ἐλεφαντοστᾶ κλπ., ἀπαντᾷ καὶ εἰς νομίσματα καὶ μολυβδόβουλλα τῆς ἐποχῆς τῶν Κομνηνῶν, πρβλ. G. Schlumberger, Sigillographie de l'Empire byzantin, Paris, 1884, ἔνθα μάλιστα δημοσιεύεται καὶ τὸ μολυβδόβουλλον ἐκ τῆς συλλογῆς τοῦ συγγραφέως (ἐν σελ. 723) μὲ τὸν τύπον τῆς δεομένης καὶ τὴν ἐπιγραφὴν Η ΕΠΙΣΚΕΨΙΣ, ὅμοιον πρὸς τὸ ἡμέτερον ἀνάγλυφον. Περὶ Βλαχερνιωτίσσης — Ἐπισκέψεως βλ. Ebersolt, ἔ. ἀ. σελ. 51 κ. ἑ.

[2] Διασώζεται μόνη ἡ δεξιὰ χεὶρ τῆς Θεοτόκου πλὴν μέρους αὐτῆς παρὰ τὸν καρπόν, συμπληρωθέντος νῦν διὰ γύψου· ἡ ἀριστερὰ εἶναι ὁμοίως συμπεπληρωμένη σχεδὸν ὁλόκληρος πλὴν τῆς παλάμης καὶ τῶν δακτύλων.

ὡς συμπαγὴς ὄγκος, φέρει ὀλίγας, ἐλαφρῶς ἀναγλύφους, πτυχάς. Ἡ παράστασις τῆς Θεοτόκου, καίτοι ἱκανῶς ἐσχηματοποιημένη, ἔχει ἐλαφρότητα τινὰ εἰς τὴν ὅλην στάσιν καὶ τὴν πτύχωσιν.

Τὸ ἀνάγλυφον τοῦτο παρουσιάζει ἱκανὰς ἀναλογίας πρὸς τὴν δεομένην τοῦ Βερολίνου (τοῦ 12ου—13ου αἰ.), ὡς πρὸς τὴν κατασκευὴν τοῦ προσώπου, τὸν σχηματισμὸν τοῦ σώματος καὶ τῶν πτυχώσεων ἀπὸ τῆς ὀσφύος καὶ κάτω,[1] ἡ τέχνη ὅμως ἐκείνου εἶναι ἀνωτέρα, ὁ μανδύας ἰδίᾳ τῆς Θεοτόκου τοῦ Βερολίνου εἶναι πλατύς, ἀναδιπλούμενος μὲ πλῆθος πτυχῶν (zick-zack), ὅπως εἰς τὰς πλείστας δεομένας τοῦ 12ου αἰῶνος (Ραβέννης, Βενετίας, Ἀθηνῶν κλπ.) Ὁμοιότητα ἔχει ἐπίσης τὸ ἀνάγλυφον τῆς Μακρινίτσης καὶ πρὸς τὴν Μεγάλην Παναγίαν τὴν εἰκονιζομένην ἐν τῷ μέσῳ τοῦ Παναγιαρίου τῆς Μονῆς Ξηροποτάμου ἐν Ἄθῳ.[2]

Ἀλλ' ὅ, τι καθιστᾷ τὸ ἀνάγλυφον τοῦτο ἄξιον ἰδιαιτέρας προσοχῆς εἶναι ἡ μικρὰ ἀνδρικὴ μορφή, ἥτις δεξιά, παρὰ τοὺς πόδας τῆς Θεοτόκου καὶ ὑπὸ τὴν σκέπην τοῦ μανδύου της, ὑψοῖ χεῖρας ἱκέτιδας· φαίνεται γενειοφόρος ἀνήρ, ἂν καὶ τὸ πρόσωπον αὐτοῦ ἔχει ἀποτριβῆ.

Ὁ εἰκονιζόμενος φέρει μοναχικὸν ἔνδυμα, ἐζωσμένον περὶ τὴν ὀσφύν, εἶδος σκούφου ἐπὶ τῆς κεφαλῆς καὶ παρίσταται ὀκλαδὸν μᾶλλον καθήμενος ἢ γονυκλινής. Ἔμμετρος ἐπιγραφή,[3] κεχαραγμένη στυληδὸν εἰς τὸ ἐξέχον λοξότμητον πλαίσιον τῆς ἀναγλύφου πλακός, ἐξίτηλος εἰς τινα σημεῖα (βλέπε εἰκ. 8), ἀναγράφει:

Δέσποινα Μῆτερ τοῦ Θεοῦ Λόγου μόνου
ποσὶ Πάναγνε, κείμενον κάτω
ῥῦσαί με πυρὸς καὶ σκότους ἐξω(τέρου)
καί (σ)υγκαταρίθμησον οἷς οἶδ(ας) τρόποις
ἐν τῇ μερίδι τῶν ἄνω στρατευμάτ(ων)
τ(ὸν) κ. τ. φ(ρ;).ῶ.. τ(ὸν) σ(ὸν) ἱκέτην...
τὸν γράψαντα τὴν σὴν εἰκόνα
ὡς βα(σί)λισσαν βασι(λι)κῶς ἐν μαρμάρῳ
καὶ σο(φ;)τε(ιραν;)

Συμφώνως πρὸς τὴν ἐπιγραφὴν ταύτην, θὰ ἠδύνατό τις ν' ἀποδώσῃ τὴν εἰκονιζομένην μορφὴν εἰς τὸν κατασκευάσαντα τὸ ἀνάγλυφον τεχνίτην· ἀλλ' ὡς εἶναι γνωστόν, ἐν τῇ βυζαντινῇ τέχνῃ ἐπικρατεῖ ἡ συνήθεια νὰ παρίστανται παρὰ τοὺς πόδας τοῦ Χριστοῦ ἢ τῆς Θεοτόκου δεόμενοι ἢ προσφέροντες ναόν: δεσπόται, κτήτορες ἢ δωρηταί ναῶν ἢ μονῶν, σχεδὸν δὲ οὐδέποτε ταπεινοὶ καὶ ἀνώνυμοι τεχνῖται, ὡς τοῦτο εἰς πολὺ μεταγενεστέρους χρόνους βλέπομεν εἰς φορητὰς εἰκόνας. Τοιοῦτός τις ἐπομένως εἶναι καὶ ὁ εἰκονιζόμενος ἐνταῦθα· δυστυχῶς ἐκ τοῦ ὀνόματος τοῦ γράψαντος (ἢ χορηγήσαντος νὰ) (γραφῇ), τοῦ κεχαραγμένου

[1]) Βλέπε εἰκόνα ἐν Wulff, Altchr. und mittelalt, Bildwerke, ἔ. ἀ. No. 1698.

[2]) Ιδρλ. Γ. Σωτηρίου, Τὸ Ἅγιον Ὄρος, β'. ἔκδ., Ἀθῆναι, 1922, Πίν. Α'. καὶ σελ. 147 κ. ἑ.

[3]) Καίτοι ἐκ τῶν παρατιθεμένων λόγων δυνάμεθα χρονικῶς νὰ προσδιορίσωμεν τὸ ἀνάγλυφον, καὶ ἡ παλαιογραφία ὁκόμη τῆς ἐπιγραφῆς βοηθεῖ ἡμᾶς πρὸς τοῦτο· τὰ σχήματα τῶν γραμμάτων εἶναι τὰ ἐπικρατοῦντα κατὰ τὸν 12—13 αἰ. Οὕτω τὸ Μ ἔχει τὴν χαρακτηριστικὴν μορφὴν τῆς ἐποχῆς τῶν Κομνηνῶν μὲ τὴν μεσαίαν κεραίαν κατερχομένην, ὡς καὶ τὰ γράμματα Ν. Ϲ. Ε καὶ Ω εἶναι τῆς αὐτῆς ἐποχῆς.

ἐν τῇ ἀρχῇ τοῦ δεξιοῦ μέρους τοῦ πλαισίου, δὲν διεσώθησαν ἱκανὰ γράμματα, δυνάμενα νὰ βοηθήσωσι τὴν συμπλήρωσιν· ἴσως ἀνεγράφοντο αἱ λέξεις Τ(ον) Κ(τή)Τ(ορα;) μετὰ βραχυγραφίας τοῦ ὀνόματος,[1] ὡς ἐκ τῶν διασωζομένων γραμμάτων δύναται νὰ ἐξαχθῇ. Ἂν τοῦτο γίνῃ δεκτόν, εἶναι τότε πιθανὸν, ὅτι εἷς τῶν ἀναφερομένων ἐν ἐγγράφοις καὶ ἐπιγραφαῖς ὡς κτητόρων τῆς Μονῆς ἐκ τοῦ γένους τῶν Μαλιασηνῶν εἶναι ὁ "ἐν μαρμάρῳ γράψας" τὴν εἰκόνα καὶ συνθέτης ἅμα τῆς ἀξιολόγου ἐπιγραφῆς.[2]

Ὡς πρὸς τὴν ἀρχικὴν τέλος χρησιμοποίησιν καὶ τὴν προέλευσιν τοῦ ἀναγλύφου, τὸ πιθανώτερον εἶναι ὅτι ἦτο τοῦτο ἐντετοιχισμένον εἰς τόπον τινὰ ἁγιάσματος τῆς Μονῆς, ὡς δύναται νὰ ὑποτεθῇ ἐκ τῶν δύο ὀπῶν τῶν παρατηρουμένων μεταξὺ τῶν ποδῶν τῆς Θεοτόκου (πρβλ. εἰκ. 6), κατεσκευάσθη δ' ἴσως ἐν αὐτῇ τῇ Μονῇ τοῦ Πηλίου μᾶλλον ἢ ἐν Κωνσταντινουπόλει, ἐφ' ὅσον εἶναι γνωστόν, ὅτι αἱ Μοναὶ ἐκ παλαιοτάτων χρόνων ἦσαν καὶ ἐργαστήρια τεχνῶν· τὰ πλεῖστα τῶν χειρογράφων ἐφιλοτεχνήθησαν ἐν αὐταῖς, ἡ παράδοσις δὲ αὕτη ἔζησεν ἐπὶ μακρὸν εἰς τὰς ἑλληνικὰς μονάς.

Γ. Α. Σωτηρίου.

ΠΡΟΣΘΗΚΗ

(Εἰκ. 9).

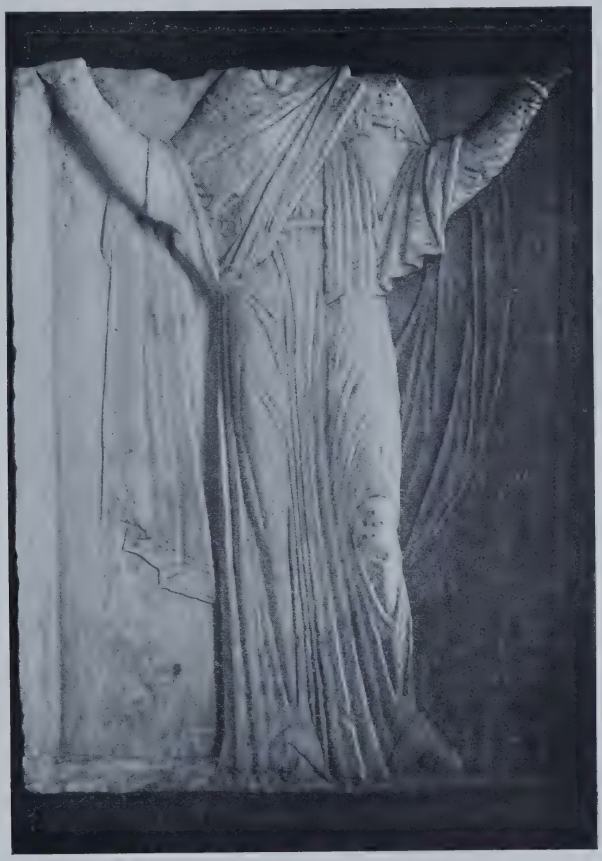
Μετὰ τὸ πέρας τῆς ἀνὰ χεῖρας μελέτης ἀνηγγέλθη ἐκ Θεσσαλονίκης, ὅτι ἀνευρέθη νέον ἀνάγλυφον τῆς Θεοτόκου. Μεταβάντες εἰς Θεσσαλονίκην δι' ὑπηρεσίαν ἐλάβομεν τὴν ἐν τῇ παρατιθεμένῃ εἰκόνι φωτογραφίαν αὐτοῦ, ἣν δημοσιεύομεν ἐνταῦθα πρὸς συμπλήρωσιν τῆς σειρᾶς τῶν ἀνωτέρω παρατεθεισῶν ἀνεκδότων ἀναγλύφων βυζαντινῶν εἰκόνων. Τὸ νέον ἀνάγλυφον ἀνευρέθη βορείως τοῦ βυζαντινοῦ ναοῦ τοῦ Προφήτου Ἠλιοῦ κατὰ τὴν θεμελίωσιν φυλακείου τῶν παρακειμένων εἰς τὸ μέρος τοῦτο τῆς πόλεως φυλακῶν, ἀπόκειται δὲ σήμερον ἐν τῷ Διοικητηρίῳ. Παρίσταται ἐν αὐτῷ ἡ Θεοτόκος εἰς στάσιν δεομένης εἰς ἱκανῶς ἐξέχον ἀνάγλυφον (0,065 μ.) διασωθεῖσα ἀτυχῶς μέχρι τῶν ὤμων (σῳζόμενον ὕψος 0,95 μ.). Τὴν μαρμαρίνην πλάκα (πλ. 0,76 καὶ πάχ. 0,065 μ.) περιβάλλει ἁπλοῦν πλαίσιον ἐκ λοξοτμήτου γλυφῆς.

Ἡ Θεοτόκος μὲ ὑψηλὸν ἀνάστημα εἶναι ἐνδεδυμένη τὸ σύνηθες πολύπτυχον ἔνδυμα, ὑψηλὰ ἐζωσμένον, αἱ πτυχαὶ τοῦ ὁποίου διατίθενται καθ' ὃν τρόπον καὶ εἰς τὰς ἀναγλύ-

[1] Τὸ ὄνομα ἠδύνατο νά εἶναι κεχαραγμένον καὶ μετα τὴν λέξιν οἰκέτην.

[2] Τὴν Μονὴν Μακρινίτσης ἵδρυσεν, ὡς γνωστόν, ὁ συγγενὴς τῶν Κομνηνῶν καὶ δυνάστης τῆς Δημητριάδος Κομνηνὸς Δούκας Ἄγγελος Κωνσταντῖνος ὁ Μαλιασηνός, περιβληθεὶς βραδύτερον τὸ μοναχικὸν σχῆμα καὶ μετονομασθεὶς Κωνστάντιος † 1257). Τὸ παράδειγμα τοῦ πατρὸς ἠκολούθησε καὶ ὁ υἱὸς αὐτοῦ Νικόλαος, γενόμενος μοίως (τῷ 1274) μοναχὸς καὶ μετονομασθεὶς Ἰωάσαφ καὶ Νεῖλος, ὡς ἐξάγεται ἐξ ἐγγράφων. Ἐπιγραφὴ ἀφ' ἑτέρου ἐντετοιχισμένη ἐπὶ τῆς προσόψεως τοῦ ἱεροῦ Βήματος τοῦ νεωτέρου ναοῦ ἀναγράφει: „Νείλου μοναχοῦ καὶ κτήτορος δευτέρου." τοῦ τελευταίου τούτου δευτέρου κτήτορος τῆς Μονῆς Νείλου δὲν ἔχει ἐξακριβωθῇ ὁ χρόνος τῆς ἀκμῆς (πρβλ. Ν. Γιαννόπουλον, ἐν Ἐπετηρίδι Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, ἔτος Β' (1925) σελ. 227 κ. ἑ.).

φους δεομένας τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν, τοῦ ἐν Porto τῆς Βενετίας καὶ ἰδίᾳ τῆς ἐσχάτως ἀνευρεθείσης ἐν Κωνσταντινουπόλει,[1] μεθ' ἧς ἔχει τὴν μεγαλυτέραν συγγένειαν.



Εἰκ. 9.
Νέον ἀνάγλυφον δεομένης εὑρεθὲν ἐν Θεσσαλονίκῃ.

Ἀπὸ ἀπόψεως ἐκτελέσεως εἶναι τὸ νέον τοῦτο ἀνάγλυφον τῆς Θεσσαλονίκης ἐκ τῶν καλυτέρων· ἄξιον πάρατηρήσεως εἶναι ἡ φυσικὴ στάσις τῶν ποδῶν, ἰδίᾳ τοῦ ἐν ἀναπαύσει ἀριστεροῦ μὲ τὴν προσπτικῶς ὀρθὴν κάμψιν τῆς κνήμης πρὸς τὰ ὀπίσω, καὶ τὸ τμῆμα τοῦ μανδύου τὸ ἐρριμμένον ὄπισθεν τῆς ἀριστερᾶς χειρός, ὅπερ δὲν εἶναι, ὡς συνήθως, δια-

[1]) Τὰς σχετικὰς παραπομπὰς βλέπε εἰς τὴν ἀνωτέρω μελέτην, σελ. 129—131.

τεθειμένον ὁμοιομόρφως πρὸς τὸ ἀντίστοιχον τῆς δεξιᾶς χειρός, ἀλλὰ δηλοῦται δι' ὀλίγων ὅλως ἐλευθέρων καὶ ὡραίων πτυχῶν. Εὐρύτης ὁμοίως καὶ φυσικότης διακρίνει καὶ τὴν ὅλην πτυχολογίαν τοῦ ἐνδύματος, ὑπὸ τὸ ὁποῖον διαγράφονται οὐ μόνον οἱ πόδες ἀλλὰ καὶ τὸ ἄνω σῶμα, ὅπερ εἰς τὰ ἄλλα ἀνάγλυφα ἐξαφανίζεται ὑπὸ τὸν φόρτον τῶν τυπικῶν πτυχῶν.

Τὸ ἀνάγλυφον τοῦτο ὡς ἐκ τῆς τέχνης του θὰ ἠδύνατο ἐκ πρώτης ὄψεως ν' ἀναχθῇ εἰς ἐποχὴν ἀναγεννήσεως τῶν παλαιοχριστιανικῶν προτύπων, οἷα εἶναι ἡ τῶν Μακεδόνων καὶ Κομνηνῶν. Ἂν λάβωμεν ἐν τούτοις πρὸ ὀφθαλμῶν τὸν ἰδιαίτερον χαρακτῆρα τῆς τέχνης τοῦ ἀναγλύφου, τὴν εὐρύτητα δηλ. τῆς τέχνης καὶ τὴν φυσικότητα, θὰ ἐτολμῶμεν ν' ἀναγάγωμεν τὸ νέον ἀνάγλυφον μᾶλλον εἰς τὴν ἀναγέννησιν τῶν Παλαιολόγων, ἥτις φέρει ἀκριβῶς τοὺς χαρακτῆρας τούτους. Ὁ 14ος ἄλλως αἰὼν εἶναι ἡ κατ' ἐξοχὴν ἐποχὴ ἀκμῆς τῆς Θεσσαλονίκης, ἐξ ἧς διεσώθησαν εἰς ἡμᾶς ἐξέχοντα ἔργα οὐ μόνον ἀρχιτεκτονικῆς, ἀλλὰ καὶ ζωγραφικῆς καὶ χειροτεχνίας. Γλυπτικὰ ἔργα, ἐφάμιλλα τῶν ἔργων τῆς Ζωγραφικῆς, δὲν ἦλθον ἀκόμη εἰς φῶς καὶ ἑπομένως πᾶσα σύγκρισις δὲν εἶναι δυνατή, αἱ σύγχρονοι ἐν τούτοις φιλολογικαὶ πηγαί (ὡς τὰ ἐπιγράμματα τοῦ Μανουὴλ Φυλῆ κ. ἄ.) μαρτυροῦσι τὴν ὕπαρξιν αὐτῶν. Ἴσως τὸ μέλλον ἐπιφυλάσσει τὴν διευκρίνησιν καὶ ἐκτίμησιν καὶ τοῦ κλάδου τούτου τῆς τέχνης τοῦ δεκάτου τετάρτου αἰῶνος.

Γ. Α. Σωτηρίου.

LE ΕΚΦΡΑΣΕΙΣ NELLA LETTERATURA BIZANTINA E I LORO RAPPORTI CON L'ARTE FIGURATA

È noto che un tema abbastanza comune negli scritti dei retori bizantini è quello della descrizione di paesaggi, di città e di opere d'arte, statue e quadri. Questo genere di esercitazione letteraria a cui si dà il nome di ἔκφρασις fiorisce in tutti i secoli della letteratura bizantina dai primordi alla decadenza nella fine del sec. XV.[1] Alcuni scrittori ne fanno componimenti speciali, altri introducono la ἔκφρασις come ornamento di romanzi o di scritti sacri. Si sa che la ἔκφρασις non fu una creazione della letteratura greca cristiana, ma derivava direttamente dall'antichità classica, in cui se ne hanno moltissimi esempii.[2] Luciano fu uno dei cultori principali di questo genere, ma lo scrittore che maggiormente vi si dedicò e che servì di modello nelle età posteriori fu Filostrato Seniore, la cui opera che s'intitola semplicemente Εἰκόνες contiene la descrizione di 64 quadri che l'autore dice di aver veduti in una galleria di Napoli. Come è noto si dibatte tra gli studiosi la questione se Filostrato che visse probabilmente sotto il regno di Marco Aurelio, abbia descritto dei quadri realmente esistenti o se abbia voluto condurre il lettore attraverso una pinacoteca immaginaria creata dalla sua fantasia. Ma anche in questo caso le descrizioni interessano la storia dell'arte perchè debbono essersi ispirate al genere di pittura che realmente si praticava. Filostrato, come si è detto, servì di modello ai retori bizantini, nelle cui ἐκφράσεις è manifesta l'imitazione del sofista antico, non solo nei concetti estetici, ma anche nella lingua e nello stile. E perciò per i componimenti di questo genere, così comuni nella letteratura bizantina si deve far la questione sollevata a proposito di Filostrato, se ci cioè quelle descrizioni siano fatte veramente innanzi alle opere d'arte o siano una pura esercitazione retorica. In generale gli studiosi si sono attenuti a questo seconda conclusione, per cui le ἐκφράσεις bizantine non sono state mai tenute in conto dagli storici dell'arte. Io ritengo invece che in questa tendenza si sia andati troppo in là negando ogni valore reale alle descrizioni di opere artistiche; quasi sempre le ἐκφράσεις si fondano almeno in parte sulla osservazione di statue e di dipinti a cui il retore aggiunge elementi di fantasia.

A dimostrazione di questa mia asserzione voglio rilevare in questo studio gli stretti rapporti tra una ἔκφρασις di Marco Eugenico, scrittore che fioriva intorno alla metà del sec. XV e una icona del pittore Giovanni Zanfurnari, che si conserva nella Pinacoteca Vaticana. Marco Eugenico, metropolita di Efeso, prese parte al concilio di Firenze del 1439 per la unione delle Chiese, ed è noto per i suoi scritti che combattono aspramente l'idea di tale unione. A lui si attribuiscono sei ἐκφράσεις che però secondo altri sono opera del fratello Giovanni, retore di Trebisonda, autore di un gran numero di simili descrizioni che deriva per lo stile dalle Εἰκόνες di Filostrato.[3] Nella prima di queste sei ἐκφράσεις l'autore descrive il martirio di S. Demetrio, nella seconda la Nascita di Cristo; nella terza il seppellimento di S. Ephraem Siro, nella quarta dei martiri coronati, nella quinta una piccola scultura in legno, e nella sesta la città di Corinto. La ἔκφρασις del platano è senza

[1]) A. Muñoz, Alcune fonti letterarie per la storia dell'arte bizantina; Nuovo Bollettino di Archeologia Cristiana X (1904) p. 221 — A. Muñoz, Descrizioni di opere d'arte in un poeta bizantino del secolo XIV, Manuel Philes; Repertorium für Kunstwissenschaft, XXVII (1904) p. 390.

[2]) K. Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Litteratur, 2 ed. München 1897, p. 455.

[3]) Krumbacher, op. cit. p. 495; Ἀ Παπαδόπουλος — Κεραμεύς, Μάρκος ὁ Εὐγενικός. Byzantinische Zeitschrift, 1902, fasc. 1—2.

dubbio di Giovanni Eugenico perchè figura nelle raccolte delle sue descrizioni accanto ad altre di un quadro rappresentante la Madonna e di un altro che mostrava due giovani principi in un giardino. A proposito di queste descrizioni di Giovanni Eugenico (il platano, la Vergine, i due principi nel parco), il Krumbacher scrive: „Sarebbe da ricercarsi se Giovanni Eugenico per le sue descrizioni non avesse innanzi agli occhi quadri della prima rinascenza italiana; difficilmente avrebbe potuto trovare egli i suoi modelli, all'infuori della Madonna, nell'arte bizantina". Io credo invece che anche il quadro dei due principi e specialmente la scultura in legno del platano potevano essere opere bizantine; numerose sono infatti le microscopiche sculture in legno fatte da monaci greci. Alla ἔκφρασις del platano e a quella del martirio di S. Demetrio già dedicai alcune osservazioni accompagnandone la traduzione in un mio studio pubblicato molti anni fa.[1] Riporto qui per intero la traduzione della ἔκφρασις che descrive il funerale di S. Ephraem Siro, dal testo greco edito dal Kayser.[2]

RAPPRESENTAZIONE DEL FUNERALE DI S. EPHRAEM SIRO

„E qui è dato vedere un morto, che attira verso di sè quelli che sono ancora vivi. Da poco gli è venuta a mancare la vita e quelli (gli eremiti) semiviventi, che per la più gran parte non sono che rimasugli di vita, si affrettano chi da una parte e chi dall'altra, per rendere gli onori funebri al defunto. Poichè egli era valente in ogni cosa, e nel discorrere intorno a soggetti gravi e che riguardano l'anima. Nè ti meravigliare del gran numero di costoro; infatti a quei tempi il deserto poteva considerarsi come una città, e dappertutto nelle rocce puoi vedere delle piccole abitazioni, e alcuni di quelli che sono rimasti nelle rupi si curvano per entrare nelle grotte ovvero, comme succede, non possono, discendere dalle rupi tagliate a picco nè accogliere quelli che vogliono entrare. Quello poi che dalla torre cala il paniere per tirar su il nutrimento, dimostra che gli è impossibile venir giù essendone impedito da ogni parte. E questo qui che siede così serio in volto e che ha smesso da poco di scrivere, sembra lamentarsi ed esprimere col canto la sua sventura. E quei canestri e il vecchio canuto che vi sta presso, che altro mostrano se non che egli tralasciato il lavoro si alza come per andare verso il sepolcro? Dall'altra parte vedi quell'altro curvo, tutto intento al lavoro, così che non sente nulla di quello che avviene, chè altrimenti non si tratterrebbe dall'accorrere insieme con gli altri. Ma tutti gli altri sono incitati e spinti dall'ammirazione per il defunto e dalla riverenza verso di lui. E alcuni di essi si avviano appoggiandosi ai bastoni, vecchi molto avanti negli anni, colle membra rattrappite; alcuni privi anche della vista a causa dell'età, e veh con che amore si sostengono gli uni con gli altri, e si rivolgono verso i più deboli, e spesso eccitano quelli che vengono dopo. Chè il desiderio pio non li lascia indugiare. E quello che è piegato sulle ginocchia, è spinto da quel due sopraggiunti, col suo letticcinolo. E qualcuno dei più robusti alla sua volta porta uno di quelli sfiniti di forze mettendoselo sulle spalle come un peso inanimato. Ed io scorgo alcuni di questi che cavalcano delle fiere; chè tutto allora serviva allo zelo di questi uomini. E quanti tra loro sono più perspicaci e più acuti, per dono di Dio, con gli occhi della mente vedono l'anima del Santo che sale al cielo. E invitano anche noi a partecipare alla scena. E non la vedi anche tu (poichè io credo che tu osservi e ti senti purificato dal dolore), non vedi l'anima che simile a una bella fanciulla è portata in alto in mezzo a due angeli? E l'artista ha dipinto l'aspetto delle nuvole, e il cielo stesso di azzurro splendente. E la terra è montuosa e petrosa, e per la maggior parte scoscesa, e in alcuni punti è coperta di piante. E anche queste palme

[1]) Muñoz, Alcune fonti ecc.

[2]) Philostratei libri de gymnastica, ed. C. L. Kayser. Accedunt Marci Eugenici imagines et epistolae nondum editae, Heidelbergae MDCCCXL.

sono un dono della terra, e forniscono colle foglie il lavoro e coi frutti il nutrimento a questi vecchi. Vedi anche le lepri che stanno nascoste nell'erba, e una di esse bruca le fronde e un altra si lecca il piede. Sono graziose a vedere anche le pernici; difatti ora l'una ora l'altra covano le uova, e standovi sopra cantano allegramente. E quel capriolo, e questa lepre di cui la sola testa esce dal cespuglio, credo non ti sia sfuggita per quanto faccia del tutto per nascondersi. E puoi vedere manifestamente la volpe, che attraversa in corsa quella parte scoscesa dove c'è una grotta. E c'è pure qui il pappagallo e il fagiano e la pernice vicino alla fonte, tutte cose che formano il pregio della pittura. Anche la palude è stata rappresentata dall'artista, e in essa vi è un grande canneto, e molti uccelli acquatici che scherzano e si tuffano nell'acqua, e graziosamente si mescolano tra loro; ed uno allunga il collo in giù come una lenza per prendere il cibo, e un altro si pulisce l'ala; e l'anatra proietta la propria ombra sull'acqua, così che sembra doppia. E guarda anche il cigno che va nuotando maestosamente, come signore dell'acqua; chè io credo che esso è per gli acquatici quello che per gli altri uccelli è l'aquila. Ma perchè non mi hai richiamato alla realtà, rapito come sono dall'arte, per cui mi sembra di essere vicino non a cose dipinte ma a cose vere? Torniamo al morto, poichè è tempo oramai. Molti di quelli eremiti che quasi son senza vita sono presenti, e non è sconveniente che tutti piangano e si lamentino, perchè colui per il quale ciò fanno dette sempre opera al pianto, e intorno al piangere spesso teneva discorsi in modo tale che faceva ad un tempo scorrere dalla bocca una voce più dolce del miele e sulle guance scorrere le lacrime. Tu proveresti lo stesso anche al solo guardarlo e piegheresti subito l'anima a Dio. Se lo avessi sentito parlare, quali sirene, quale Orfeo o Tamiri non ti sembrerebbero un cicaleccio in paragone? I suoi discorsi conservatici negli scritti producono lo stesso effetto, e penetrando nell'anima come olio inteneriscono e svegliano le fonti delle lacrime. Quali bei ragionamenti non fece quest'uomo intorno al Giudizio e quali intorno alla sorte futura? Quali intorno alla morte? Quali su quelle cose a cui ora soggiace, o meglio, si sottrare purificato dal suo zelo? Infatti tu hai veduto già l'anima sua che sale verso il cielocon celere ala poichè nessuno degli spiriti del male ardisce di comparire qui, nè di ritardare l'ascensione. E questi altri poi mi sembrano aspettare anche dal morto le lacrime, e star pronti a bagnarsi le guance del consueto pianto. E anzi implorano la parola da quelle labbra suggellate, e quasi stanno per intonare un funebre canto. Il defunto giace in bel modo rivestito, con le mani incrociate sul petto, ed uno si china come per baciarlo, un altro ai suoi piedi non sa più trattenersi, e alcuni si strappano i capelli, dimentichi di filosofare nel dolore E questi che accende l'incensiere, e quello che tiene la lampada nella sinistra indicano i preparativi per il funerale. Ma pure hanno cura di quelli che sopravvivono, e accolgono i nuovi venienti. Quel misero e debole cieco che si appoggia al bastone, potrebbe diventare argomento di una seconda canzone funebre, se quell'altro gentile andandogli incontro non lo prendesse per mano. Guarda quell'altro che quasi ha spirato l'anima tutto rattrappito per la vecchiaia e per la malattia e anche gravato dalla pelle di pecora che lo ricopre. Ma se a lui non servono più i piedi gli bastano quelli del vecchio che lo ha preso in collo. E quell'altro io credo che tu vedi, quello che corre sul monte e ha varcato pur ora la soglia della casa, e posa il passo come un quadrupede montano per dirla con Euripide. E quest'altro che ha congiunte le mani sembra fuori di sè con la monete assorta nella contemplazione, per la qual cosa quello che gli è vicino lo sveglia e fa sì che si renda conto di quanto avviene".

*

Nella raccolta dei dipinti bizantini della Pinacoteca Vaticana, che comprende un gran numero di icone greche, russe, slave e italo-cretesi, si conserva una tavola che rappresenta appunto il funerale o la deposizione di S. Ephraem Siro.[1] Essa proviene come

[1]) A. Muñoz, L'art byzantin à l'exposition de Grottaferrata, Rome, Danesi, 1906 p. 33—38.

tutte le altre icone della raccolta dalla Biblioteca Vaticana, dove rimase fino al 1910. La composizione che si vede nella tavola corrisponde per molti particolari alla ἔκφρασις di Marco Eugenico. Ci troviamo in un paesaggio montuoso o meglio in una valle fiancheggiata da rocce e attraversata da un ruscello. Nel primo piano del quadro sopra una tavola marmorea a guisa di basamento sta disteso il defunto S. Ephraem tutto stretto nelle vesti come una mumia, circondato da un gruppo di eremiti che fanno gesti di dolore; due di essi che portano la stola, reggono uno il turibolo l'altro un cero nella mano sinistra proprio come è indicato nella ἔκφρασις. Soppraggiunge da sinistra un eremita sul dorso di un leone, anche questo particolare descritto da Eugenico, nella cui ἔκφρασις troviamo pure l'eremita che si trascina sulle ginocchia, l'altro portato da due compagni in una seggetta, quello che sta sulle spalle di un compagno, lo stilita che cala il paniere per ricevere il cibo. E vi sono pure nelle grotte gli eremiti che intessono canestri e leggono e pregano e in alto l'anima del defunto in forma di una bambina rapita in cielo da un angelo. Lì presso è l'iscrizione che ci spiega il soggetto del quadro: Ἡ τοῦ ἁγίου Ἐφραὶμ Σύρου κοίμησις. Sulla base marmorea su cui è disteso il defunto si legge la firma del pittore: Ἐμμανουήλου τοῦ Τζανφουρνάρι χείρ. La cornice dorata, del secolo XVII, porta questa leggenda: „Pittura di Emanuele Zanfurnari portata dalla Grecia dallo Squarcione maestro del Mantegna". La tavoletta che misura m. 0,155×0,47, è dipinta a tempera, coperta da uno strato di vernice. Essa ha goduto in passato di una grande celebrità perchè ai tempi del Bottari e poi del D'Agincourt la si attribuiva al secolo X; il Bottari anzi la riproduce nel frontespizio del III tomo della sua Roma Sotterranea,[1] considerandola come opera di grandissima importanza. Anche in tempi più recenti è stata ritenuta del secolo XI—XII,[2] o del secolo XIV, e portata ad esempio come prototipo di paesaggio bizantino dal quale deriverebbe quello toscano del Tre e Quattrocento.[3] Studiando il quadretto all'Esposizione italo-bizantina di Grottaferrata nel 1905 potei facilmente convincermi che esso rimonta invece al principio del secolo XVI. Certo è però che esso è una replica di un soggetto che doveva essere stato trattato assai spesso nell'arte bizantina e il cui prototipo dove rimontare appunto al secolo XIV. Alcune particolarità stilistiche e certi elementi caratteristici, come le icone di tipo veneziano che si vedono qua e là nelle grotte degli eremiti e sul petto del santo defunto mi inducono a credere che il pittore Emanuele Zanfurnari fosse uno di quei molti artisti greci che lavoravano a Venezia; di un pittore che portava appunto quel nome e viveva nel secolo XVI abbiamo anche memorie documentarie.[4]

L'identità di alcuni particolari che si trovano nella ἔκφρασις di Marco Eugenico e nell'icona di Emanuele Zanfurnari si rendono sicuri che il retore bizantino ebbe presente un dipinto molto simile a quello dello Zanfurnari, ma probabilmente di dimensioni maggiori, perchè nella ἔκφρασις vi sono tanti altri elementi, come quello della palude, del canneto e delle palme, che difficilmente potevano essere contenuti in un piccolo quadro.

Che poi anteriormente al secolo XVI, epoca a cui è da attribuirsi l'icona vaticana, potesse esistere und dipinto delle stesso soggetto, non può esser messo in dubbio. Simili figurazioni relative alla vita degli anacoreti nel deserto erano comuni nell'arte bizantina, e da essa molti elementi erano ben presto passati nell'arte italiana, come può vedersi ad esempio nel celebre affresco del Camposanto di Pisa e in varie tavolette toscane del Trecento.

Antonio Muñoz.

---

[1]) Bottari, Roma Sotterranea, t. III. — D'Agincourt, Histoire de l'art, tav. XXXXII n. 1 e 2.

[2]) Corpus Inscriptionum Graecarum, n. 8967.

[3]) W. Kallab, Die toscanische Landschaftsmalerei im XIV und XV Jahrhundert. Jahrbuch d. kunsthist. Sammlungen d. allerhöchsten Kaiserhauses, Wien, 1900 tav. VI.

[4]) Βελούδου, Ἡ ἐν Βενετίᾳ ἑλληνικὴ ἀποικιά, Venezia, 1893, p. 144 — S. Veludo, Lettera sopra un dipinto di Emmanuele Zanfurnari, Venezia, 1860.

ВИЗАНТІЙСКІЯ УЧЕНІЯ О ВЛАСТИ ЦАРЯ И ПАТРІАРХА

I.

Востокъ и Западъ средневѣковой Европы считаются классическими образцами двухъ противоположныхъ системъ взаимоотношенія церкви и государства въ теократическомъ пониманіи этихъ взаимоотношеній: „папоцезаризма“ и „цезарепапизма“.

„Въ обоихъ случаяхъ церковь и государство нераздѣльны, но на Западѣ церковь есть государство, въ то время, какъ на Востокѣ церковь есть департаментъ, которымъ управляетъ императоръ.“ [1]

„Византійская церковь есть наиболѣе значительный въ исторіи примѣръ государственной церкви. Главою ея былъ императоръ. Онъ разсматриваемъ былъ, какъ уполномоченный Бога въ сферѣ, куда включены были такъ же церковный, какъ и свѣтскій порядокъ“ [2]

Если въ отношеніи къ Западной церкви подобные взгляды вполнѣ согласуются съ той отчетливо разработанною теоріей папской власти, которая господствовала въ Средніе Вѣка, то этого нельзя сказать въ отношеніи къ церкви Восточной.

Представленіе о византійскомъ „цезарепапизмѣ“ только лишь отчасти соотвѣтствуетъ дѣйствительной практикѣ взаимоотношеній между церковью и государствомъ въ Византіи; что же касается теоріи — византійскихъ ученій о соотношеніи власти царской и патріаршей — то въ этой области дѣло обстояло совершенно иначе.

Дѣйствительно, въ Византіи церковь во многихъ случаяхъ находилась подъ сильнымъ воздѣйствіемъ свѣтской власти. Бюри считаетъ даже, что „патріархъ Константинопольскій былъ лишь министромъ императора по департаменту религіи, и хотя обычныя формы епископскаго избранія соблюдались, въ дѣйствительности патріархъ былъ назначаемъ императоромъ“.[3]

Однако, фактическую зависимость церкви отъ государства въ Византіи не надо преувеличивать. Тотъ же Бюри дѣлаетъ яркое противопоставленіе Византіи и Петровской Россіи. „Русскій самодержецъ Петръ Великій уничтожилъ патріаршество на Москвѣ; Римскому императору было бы невозможно уничтожить патріаршество въ Константинополѣ или ввести какія бы то ни было серьезныя измѣненія въ устройство церкви“. [4]

Фактически, въ Византіи бывали отдѣльные патріархи, совершенно не представлявшіе собою чиновниковъ императора, а наоборотъ проводившіе свою собственную, властную и независимую политику. Достаточно вспомнить имена патріарховъ Фотія [5]

---

[1]) Bury J. B. The constitution of the later Roman Empire (Cambridge 1910), стр. 33. Рѣзкость характеристики смягчена въ новомъ изданіи большой исторіи того же автора (Bury, History of the later Roman Empire from the death of Theodosius I. to the death of Justinian, London 1923, въ 2 томахъ, см. т. II, 350 сл.).

[2]) Bury, Constitution, стр. 31—35. Во II томѣ перваго изданія большой исторіи Бюри (Bury, A history of the later Roman Empire from Arcadius to Irene, Lond. 1889) одна изъ главъ прямо названа »Justinian's Caesaropapism«. Соотвѣтствующая глава въ новомъ изданіи исторіи Бюри названа просто »Ecclesiastical Policy« (гл. XXII во II т.)

[3]) Bury, Constitution, стр. 32.

[4]) Тамъ же стр. 41.

[5]) Ср. по этому поводу замѣчанія А. П. Лебедева, Исторія раздѣленія церквей въ IX, X и XI вѣкахъ, изд. 2-е, Спб. 1905, стр. 205—206.

или Михаила Кируларія.[1] Въ исторіи Византіи бывали цѣлыя эпохи, когда церковь мученичествомъ многихъ лучшихъ своихъ представителей запечатлѣла свою способность не подчиняться велѣніямъ свѣтской власти въ вопросахъ совѣсти и вѣры. Такова, напр., была эпоха иконоборчества. Достаточно здѣсь вспомнить имя преподобнаго Ѳедора Студита.[2]

Предметомъ настоящаго разсужденія является однако не практика, а теорія, анализъ не фактическихъ взаимоотношеній между царемъ и патріархомъ въ Византіи, а тѣхъ ученій объ ихъ взаимоотношеніяхъ, которыя разрабатывались выдающимися мыслителями византійскаго общества и нашли себѣ ясное выраженіе въ нѣкоторыхъ памятникахъ византійскаго законодательства. Въ этихъ ученіяхъ не было единства, и можно установить по крайней мѣрѣ два основныхъ идейныхъ направленія въ этой области.

Основною чертою Византійскаго строя является то обстоятельство, что императоръ стоитъ не внѣ христіанской церкви, но находится въ тѣсномъ сопряженіи съ нею. Сопряженіе это началось со времени перваго римскаго императора, обосновавшагося въ древней Византіи — Константина. Извѣстна его фраза о томъ, что онъ является „внѣшнимъ епископомъ" христіанской церкви.[3]

Для всѣхъ вселенскихъ соборовъ существенно то обстоятельство, что дѣятельность ихъ проходила въ полномъ единеніи съ императорской властью. Какъ высшая церковная власть, императоръ созывалъ вселенскіе соборы и утверждалъ ихъ постановленія. Во время засѣданій собора императоръ слѣдилъ за его дѣятельностью и принималъ въ немъ непосредственное участіе.[4]

Помимо соборовъ, развивается императорское законодательство по церковнымъ дѣламъ. Въ этомъ отношеніи важную роль, какъ и для гражданскаго права, играетъ законодательство Юстиніана.[5]

Далѣе императоръ принимаетъ все болѣе живое участіе въ богословствованіи, въ выработкѣ самихъ догматовъ православной церкви. Константинъ, формально даже будучи еще язычникомъ, подыскалъ для перваго вселенскаго собора рѣшающее слово „единосущный" — ὁμοούσιος.[6] Въ другихъ случаяхъ императоры въ своемъ богословствованіи уклонялись сами въ ересь, этимъ возбуждая церковную смуту. Императоръ Констанцій принуждалъ православныхъ замѣнить въ никейскомъ символѣ упомянутое слово „единосущный" (ὁμοούσιος) словомъ „подобосущный" (ὁμοιούσιος). Императоръ Ираклій въ 638 г. издалъ „изложеніе" вѣры (ἔκθεσις), а Константъ II въ 648 г. издалъ „образецъ" вѣры (τύπος), составленные въ монофелитскомъ духѣ.[7]

Церковно-общественное сознаніе понемногу начинаетъ мыслить императора, какъ руководителя не только внѣшнихъ дѣлъ церкви, но и внутреннихъ. Создается взглядъ, что императоръ есть вмѣстѣ и царь и первосвященникъ — βασιλεὺς καὶ ἱερεύς. „Внѣшній епископъ" постепенно стремится стать „внутреннимъ епископомъ", членомъ клира и руководителемъ церкви на землѣ. Въ половинѣ V вѣка отцы Халкидонскаго собора видѣли

[1]) Ср. Скабалановичъ, Виз. церковь и государство въ XI в. Спб. 1888, стр. 374—390; Суворовъ Н., Византійскій папа, М. 1902.

[2]) См. Schwarzlose K., Der Bilderstreit, ein Kampf der griechischer Kirche um ihre Eigenart und um ihre Freiheit. Gotha 1890.

[3]) Константинъ говорилъ епископамъ: Ἀλλ' ὑμεῖς μὲν τῶν εἴσω τῆς Ἐκκλησίας, ἐγὼ δε τῶν ἐκτὸς ὑπὸ Θεου καθεσταμένος ἐπίσκοπος ἂν εἴην. Eusebius, Vita Const. IV, 24 (ed. Heikel, Leipz. 1902, p. 126). Самъ Евсевій называетъ Константина „общимъ епископомъ" (κοινὸς ἐπίσκοπος) — Vita Const. I, 44 (ibid. p 28).

[4]) Суворовъ, Учебникъ церковнаго права, 4-е изд. (М. 1912), стр. 40—41.

[5]) Достаточно вспомнить значеніе новеллъ Юстиніана въ развитіи права Восточной церкви (собраніе Іоанна Схоластика, ср. 42-ю главу печатной Кормчей). Къ сожалѣнію мнѣ не была доступна работа Alivizatos, H. S., Die Kirchliche Gesetzgebung des Kaisers Justinan I. 1913.

[6]) Суворовъ, l. c., 40. Eusebius ed. Heikel, I, 172.

[7]) Суворовъ, l. c. 43

въ императорѣ Маркіанѣ посланнаго Богомъ воителя противъ заблужденій, собирающаго рать противъ сатаны.[1] Нѣсколько лѣтъ спустя папа Левъ Великій писалъ императору Льву Макелѣ, что царская власть дана ему не только для управленія міромъ, но особенно для руководства церковью.[2] Князь-христіанинъ долженъ быть причисляемъ къ сонму проповѣдниковъ Христовыхъ.[3] Къ VIII вѣку относится заявленіе императора Льва Исавра „я царь и священникъ“ (βασιλεὺς καὶ ἱερεύς εἰμί).[4]

Въ предисловіи къ Еклогѣ (ок. 740 г.) Левъ Исавръ отъ имени своего и сына своего Константина высказываетъ мысль, что Господь Богъ, вручивъ имъ царство, вмѣстѣ съ тѣмъ повелѣлъ имъ пасти вѣрное стадо Христово по примѣру Петра, главы апостоловъ.[5]

Въ оправданіе мысли о царѣ-священникѣ выдвигался библейскій образъ Мельхиседека: „Мельхиседекъ, царь Салима, священникъ Бога Всевышняго — царь правды, а потомъ и царь Салима, то-есть царь мира“ (Евр. 7, 1—2).[6] Св. Максимъ Исповѣдникъ (VII в.) возражалъ тѣмъ, кто приводилъ примѣръ Мельхиседека для доказательства ученія о священническомъ характерѣ царскаго сана.[7]

Образъ Мельхиседека не покрывалъ однако вполнѣ фигуры царя-священника, какъ она начала очерчиваться въ общественномъ сознаніи Византіи. За нимъ проступаетъ другой образъ — образъ языческаго римскаго императора, Pontifex maximus.

Римскіе императоры еще около пятидесяти лѣтъ послѣ Константина продолжали носить титулъ pontifex maximus. Лишь въ 375 г. императоръ Гратіанъ отказался отъ этого титула.[8] Римскій императоръ, Pontifex Maximus, Divus, былъ какъ извѣстно предметомъ поклоненія. Культъ императора развился въ цѣлую систему.[9] Отказъ участвовать въ этомъ культѣ былъ главнымъ поводомъ гоненій на христіанъ. Тѣмъ не менѣе, когда имперія стала христіанской, культъ императора исчезъ не вполнѣ и не сразу.

Одинаково во второй половинѣ IV в. и во второй половинѣ V в. византійскіе императоры говорятъ о почитаніи императорской порфиры или прямо императорской „божественности“.[10]

---

¹) См. Allocutio Sancti et universalis Chalcedonensis Concilii ad Marcianum piissimum et amatorem Christi Imperatorem. Harduin, II, 643—644; Mansi, VII, 455—456.

²) Debes incunctanter advertere, regiam potestatem tibi non solum ad mundi regimen, sed maxime ad Ecclesiae praesidium esse collatam... Изъ письма папы Льва отъ 1 дек. 457 (459?) г. Harduin II, 702; Mansi, VI, 325.

³) Inter Christi praedicatores digno honore numerandum. Ibid.

⁴) Объ этомъ упоминается въ письмѣ папы Григорія II Льву Исавру — Mansi XII, 975 D. L. Duchesne, Liber pontificalis 1886, I, 413—414, доказываетъ, что письмо, приписываемое папѣ Григорію II, на самомъ дѣлѣ составлено въ Константинополѣ. Это однако не опровергаетъ подлинности самаго заявленія императора Льва Исавра, о которомъ въ Констатинополѣ должно было быть хорошо извѣстно.

⁵) Ἐπεὶ οὖν τὸ κράτος τῆς βασιλείας ἡμῖν ἐγχειρίσας, ὡς ηὐδόκησε, δεῖγμα τοῦτο τῆς ἐν φόβῳ πρὸς αὐτὸν ἀγαπήσεως ἡμῶν ἐποιήσατο, κατὰ πέτρον τὴν κορυφαιοτάτον τῶν ἀποστόλων ἀκρότητα, ποιμαίνειν ἡμᾶς κελεύσας τὸ πιστότατον ποίμνιον... Ecl. prooem. (Collectio librorum juris graeco-romani ineditorum. Ed. Zachariae a Lingenthal, Lipsiae 1852, p. 10). Славянскій переводъ: Понеже ѹбо державѹ црьствїѧ порѹчивъ намъ, ѣкоже изволи: показанїе сїе сострахомъ кнемѹ, возлюбленїѧ нашегѡ сотвори, по петрѹ верховнаго апла старѣйшинствѹ, пасти намъ повелѣ вѣрное стадо (Печатная Кормчая, гл. 50, введ.).

⁶) Ср. Быт. 14, 18. Сопоставленіе данныхъ Ветхаго и Новаго Завѣта см. въ хроникѣ Георгія Монаха (Амартола): Georgii Monachi Chronicon ed. De Boor, I (1904), 100—101. Хроника Георгія Амартола написана въ срединѣ IX в.

⁷) S. Maximi. Opera ed. Combefis (Parisiis 1675), I, p. XXXIII—XXXIV.

⁸) Willems, Droit public romain, 4-me éd. (Louvain 1880), 551.

⁹) Le culte impérial: son histoire et son organisation depuis Auguste jusqu'à Justinien par l'abbé E. Beurlier. Paris 1891.

¹⁰) См. законы Валентиніана и Валента, а также Θеодосія I 364—387 г. г. („... sacram purpuram adorare“; „... nostras purpuras adoravit“) — Cod. Theod. VI, 24, 3—4; VII, 1, 70. Императоры Левъ и Зинонъ (вторая половина V в.) въ правилахъ о выслугѣ офицеровъ гвардіи (схолъ) говорятъ о почитаніи императорской „божественности“ („... adorata nostrae divinitatis purpura...“) — Cod. Just. XII, 29, 2.

Во времена иконоборчества, когда запрещены были иконы Христа, Богоматери и святыхъ, изображенія императоровъ продолжали служить предметомъ почитанія.[1]

Французскій византиновѣдъ Брейе сдѣлалъ попытку вывести изъ этихъ данныхъ, а также изъ Придворнаго Устава, цѣлую „монархическую религію", существующую наперекоръ религіи христіанской и, во всякомъ случаѣ, наряду съ нею отдѣльно отъ нея. Въ этой религіи Брейе видитъ остатки императорскаго римскаго культа и удивляется, что религія эта не вызывала противъ себя никакого противодѣйствія, даже со стороны Студитовъ во время иконоборчества.[2]

Многіе отдѣльные факты Брейе подмѣтилъ правильно, только имѣютъ эти факты часто иной смыслъ; система же, которую пытается построить Брейе, слишкомъ искусственна.

Брейе приводитъ напр. такой списокъ праздниковъ предполагаемой монархической религіи: 1) понедѣльникъ первой седмицы Великаго поста (проповѣдь императора о постѣ); 2) Вербное Воскресенье (раздача крестовъ); 3) Св. Пасха (царское лобызаніе); 4) праздникъ 1 мая; 5) освященіе Новой Церкви; 6) 11 мая — основаніе Города (Константинополя); 7) 21 мая — свв. Константинъ и Елена; 8) 20 іюля — праздникъ пророка Иліи; 9) 1 авг. процессія съ частицами честнаго Креста; 10) 6 или 15 августа — праздникъ сбора винограда (fête des vendanges) „пережитокъ вакхическихъ культовъ"; 11) Врумаліи — въ ноябрѣ.[3] Легко убѣдиться, что весь этотъ списокъ праздниковъ не относится собственно къ „монархической религіи". Почти все это просто христіанскіе праздники, за исключеніемъ нѣкоторыхъ языческихъ (врумаліи или основаніе города), въ которыхъ однако нѣтъ ничего спеціально монархическаго.

Брейе не правъ, когда онъ пытается открыть въ Византіи какую-то систему „монархической религіи", отличной отъ религіи христіанской.[4] Вѣрно, конечно то замѣчаніе, что императоръ укладывался въ общую религіозную систему Византіи. Императорскій санъ былъ особою формою церковнослуженія, и всѣ чины императорскаго двора въ Византіи не просто служили, а священнодѣйствовали.

Грандіознымъ памятникомъ этого факта, своего рода служебникомъ или требникомъ византійскаго императорскаго двора былъ Придворный Уставъ Константина Багрянороднаго.

Вся офиціальная жизнь византійскаго царя представляла собою особый и добавочный видъ священнослуженія.

*

Какъ бы то ни было, съ теченіемъ времени, въ сознаніи византійскаго общества все отчетливѣе стала пробиваться мысль, что царь стоитъ во главѣ не только свѣтской, но и церковной жизни.

[1]) E. Beurlier. Les vestiges du culte impérial à Byzance et la querelle des iconoclastes (Congrès Scientifique des Catholiques, 1891, Paris, Sections 1—4), p. 172.

[2]) Les survivances du culte imprérial à Byzance въ брошюрѣ L. Bréhier et P. Batiffol, Les survivances du culte impérial romain (A propos des rites shintoïstes), Paris 1920, см. особ. стр. 73.

[3]) Bréhier-Batiffol, p. 54—55.

[4]) Брейе упрекаетъ Бёрліе за то, что онъ недостаточно развилъ свои мысли объ остаткахъ императорскаго культа въ Византіи; но въ сущности Бёрліе именно остановился тамъ гдѣ надо, куда доводятъ факты, Брейе же пытается насильственно истолковать факты въ желательномъ ему духѣ. Взгляды Брейе проистекли изъ основного его положенія — о несовмѣстности императорской власти съ христіанствомъ. «Logiquement, Constantin eût dû abdiquer, l'institution impériale et ses bases juridiques étant incompatibles avec le christianisme, un même homme ne pouvant à la fois être adoré comme un dieu, légiférer sur la religion et obéir à l'Eglise. La contradiction était tellement flagrante, que même après sa conversion au christianisme en 312, Constantin resta catéchumène et ne se fit baptiser qu'à la veille de sa mort (mai 337).» (Brehier-Batiffoll, 35—36).

Въ XII в. эта точка зрѣнія была рѣзко формулирована знаменитымъ византійскимъ канонистомъ Вальсамономъ. Вальсамонъ высказалъ мысль, что „царь не подлежитъ ни законамъ ни канонамъ“.[1]

Византійскими канонистами создана была даже особая теорія объ основаніяхъ для такого положенія царя въ церкви. Именно, основаніемъ для этого признано было помазаніе царя на царство (χρῖσμα).

Первое упоминаніе о помазаніи при вѣнчаніи царя находится въ письмѣ патріарха Фотія къ царю Василію Македонянину (867—886). Фотій напомнилъ однажды царю Василію, что онъ сталъ царемъ благодаря помазанію (χρῖσμα) и возложенію на него рукъ патріарха (χειροθεσία).[2] Придворный Уставъ Константина Багрянороднаго не говоритъ о помазаніи при описаніи вѣнчанія византійскаго царя (De Cer., lib. I, cap. XXXVIII).[3]

Слѣдующій по времени извѣстный случай царскаго помазанія въ Византіи относится къ воцаренію Іоанна Цимисхія (969 г.). Вальсамонъ въ толкованіи на 12-е правило Анкирскаго собора разсказываетъ о воцареніи Цимисхія: „Оный святѣйшій патріархъ Киръ Поліевктъ сперва выгналъ изъ священной ограды святѣйшей Божьей Великой церкви царя Іоанна Цимисхія, какъ убійцу царя Никифора Фоки; потомъ же пріялъ. Ибо сказалъ онъ вмѣстѣ со святымъ синодомъ... что какъ помазаніе святого Крещенія стираетъ ранѣе бывшія прегрѣшенія, каковы бы они ни были, такъ и помазаніе царства стерло ранѣе совершенное Цимисхіемъ убійство.[4]

Вальсамонъ дѣлаетъ изъ всего этого такой выводъ: „Итакъ замѣть, что рукоположеніе архіереевъ и помазаніе царей стираютъ прегрѣшенія (совершенныя) до рукоположенія и помазанія, каковы бы они ни были“.[5]

II.

Ученіе о томъ, что царь является главою не только свѣтской государственной власти, но также и главою церковной власти не являлось однако единственнымъ или хотя бы во всѣ періоды византійской исторіи господствующимъ ученіемъ византійской церковно-государственной мысли.

Ученіе это рано начало встрѣчать противъ себя большія возраженія. Въ концѣ IV в. (386 г.) св. Амвросій Медіоланскій въ проповѣди противъ Авксентія сказалъ, что „императоръ внутри церкви, а не надъ церковью; хорошій императоръ ищетъ помощи церкви, а не отвергаетъ ее“.[6]

Около того же времени (388 г.) св. Іоаннъ Златоустъ говорилъ въ проповѣди на слова пророка Исаіи о видѣніи его въ годъ смерти нечестиваго царя Осіи (Ис. 6, 1):

---

1) Καὶ προστιθέασιν ὡς ὁ βασιλεὺς οὔτε νόμοις οὔτε κανόσιν ὑπόκειται (Balsam. in can. XVI. Conc. Carthag., Migne PG, 138, c. 93—B).

2) Migne PG, 102, 765. Ср. Sickel, Das byzantinische Krönungsrecht bis zum 10. Jahrhundert, Byz. Zeitschr. VII (1889), стр. 524 и примѣчаніе 80. Работа R. Poupardin, L'onction impériale (Moyen Age, t. IX, 1905), мнѣ къ сожалѣнію недоступна. Сомнѣнія J. Ebersolt'а см. въ его Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines, Paris 1917, 22—23.

3) Ebersolt считаетъ, что опредѣленно говорить о помазаніи въ точномъ смыслѣ слова можно лишь по отношенію къ XIII—XIV в. в. (Ebersolt, l. c., 23).

4) Migne PG, 137, c. 1156—B, C. Патріархъ Поліевктъ основывался при этомъ именно на 12-мъ правилѣ Анкирскаго собора: Τοὺς πρὸ βαπτίσματος τεθυηκότας, καὶ μετὰ ταῦτα βαπτισθέντας, ἔδοξεν εἰς τάξιν προάγεσθαι, ὡς ἀπολουσαμένους. Въ передачѣ нашей печатной Кормчей: Прéжде ст҃агѡ крещéнїѧ пожéръ ї҆́доломъ, не пови́ненъ по крщ҃éнїи (Печ. Кормч, гл. 6-я, ві҃).

5) Migne PG, 137, c. 1157-B.

6) Migne PL, 16, 1018.

„Священство есть власть болѣе почетная и великая, чѣмъ самое царство.[1] Не говори мнѣ о багряницѣ, ни о діадимѣ, ни о золотыхъ плащахъ. Все это тѣни, скоропреходящее весеннихъ цвѣтовъ. Всякая слава человѣческая цвѣтокъ полевой“ (Ис. 40, 6).[2]

Въ VII в. преп. Максимъ Исповѣдникъ говорилъ: „Если ты скажешь: Развѣ каждый христіанскій царь не есть священникъ? — то я утверждаю: нѣтъ. Ибо онъ не предстоитъ предъ жертвенникомъ, не подымаетъ артоса по благословеніи его, не говоритъ Святая Святымъ, не елеосвящаетъ, не рукополагаетъ и не поставляетъ во епископы, пресвитеры и діаконы; онъ также не освящаетъ храмовъ, не носитъ символовъ священства — омофора и евангелія, но символы царства — вѣнецъ и діадиму“.[3]

*

Существеннымъ при разсмотрѣніи предѣловъ церковной власти византійскаго императора является вопросъ о прямыхъ отношеніяхъ царя къ храму и обязанностяхъ его, какъ священнослужителя. Несомнѣнно, что Византійскій царь не только слѣдилъ за общимъ ходомъ церковной политики и не только священнодѣйствовалъ самымъ своимъ саномъ, но принималъ нѣкоторое участіе прямо въ церковномъ богослуженіи.

Начать съ того, что царь въ Византіи опредѣляетъ часто составъ входящихъ въ церковную службу пѣснопѣній, а иногда и самъ является авторомъ такихъ пѣснопѣній. Ѳеодосій II и Пульхерія издаютъ указъ о повсемѣстномъ употребленіи трисвятой пѣсни „Св. Боже, Св. Крѣпкій“ и пр. Юстиніанъ былъ самъ авторомъ церковнаго гимна, вошедшаго во всеобщее употребленіе восточной церкви („Единородный Сыне и Слове Божій“).[4]

Во время церковной службы царь имѣлъ право входа въ алтарь, куда въ Византіи міряне не могли входить. Объ этомъ говоритъ 69 канонъ Трулльскаго собора (692 г.)[5] Первые христіанскіе императоры стояли въ алтарѣ въ продолженіе всей литургіи. Такой порядокъ измѣнился въ концѣ IV в. послѣ столкновенія императора Ѳеодосія Великаго съ Амвросіемъ епископомъ Медіоланскимъ. Позже Византійскій царь стоялъ литургію въ особомъ помѣщеніи близъ алтаря, входящемъ въ составъ особаго царскаго „раздѣвальнаго покоя“ — Мутаторія или Митаторія.[6]

Такіе особые царскіе покои близъ алтаря устраивались въ Византіи въ тѣхъ храмахъ, гдѣ царь постоянно стоялъ литургію. Эти покои представляли собою разныя отдѣленія, изъ которыхъ въ однихъ цари молились, въ другихъ отдыхали и переодѣвались, въ третьихъ завтракали послѣ службы и пр.[7]

Далѣе, царь принималъ нѣкоторое участіе въ совершеніи самой церковной службы. Придворный Уставъ Константина Багрянороднаго неоднократно, желая сказать о томъ,

---

1) Ἱερωσύνη γὰρ καὶ αὐτῆς τῆς βασιλείας σεμνοτέρα καὶ μείζων ἐστὶν ἀρχή.

2) Изъ пятой проповѣди св. Іоанна Златоуста объ Осіи. Migne, PG, 56, 130. Ср. L. Allatii, De ecclesia occidentalis atque orientalis perpetua consensione (Coloniae Agrippinae 1648), p. 223. — Осія былъ пораженъ проказою, когда вошелъ въ храмъ съ намѣреніемъ кадить Господу вмѣсто первосвященника (2 Пар., 26, 16—21).

3) S. Maximi Opera ed. Combefis, I, p. XXXIII.

4) Суворовъ l. c., 42.

5) Μὴ ἐξέστω τινὶ τῶν ἁπάντων ἐν λαϊκοῖς τελοῦντι ἔνδον ἱεροῦ εἰσιέναι θυσιαστηρίου, μηδαμῶς ἐπὶ τοῦτο τῆς βασιλικῆς εἰργομένης ἐξουσίας καὶ αὐθεντίας ἡνίκα δ᾽ἂν βουληθείη προσάξαι δῶρα τῷ πλάσαντι κατά τινα ἀρχαιοτάτην παράδοσιν. Migne PG, 137, c. 752. Славянскій переводъ: Тόкмѡ цр҃ѧ єдинъ, ни же никто же ѿ мирскихъ чл҃къ, во ѡ҆чистилище да внидетъ. Толкованіє. Не достоитъ никомꙋ же ѿ всѣхъ в мирстѣмъ житїи живꙋщихъ, внꙋтрь сщ҃еннагѡ ѻлтарѧ входити: токмо же сє, никако же не возбранено єсть, цр҃скѣй власти и гдс҃твꙋ, єгда хощетъ принести дары создавшемꙋ єго Бг҃ꙋ, по нѣкоемꙋ преданїю древнихъ ѡ҆ц҃ъ. (Печ. Кормчая, гл. 17, правило 69).

6) Бѣляевъ Д. Ѳ., Byzantina II (Записки Импер. Русск. Археол. Общ., нов. сер. т. VI, Спб. 1892—93), 163.

7) Бѣляевъ, ibid., 163—164.

гдѣ царь стоитъ до конца литургіи, употребляетъ выраженіе, что царь „довершаетъ" литургію (τελεῖ τὴν λειτουργίαν).[1] Однако, дѣйствія царя при совершеніи литургіи очень незначительны. Когда приближалось время перенесенія св. Даровъ съ жертвенника на престолъ, царь облачался въ хламиду и шелъ за амвонъ. Въ ожиданіи царя между амвономъ и царскими вратами стояла большая свѣча, которую царь долженъ былъ во время великаго входа нести передъ св. Дарами до св. вратъ алтаря. Иногда также царь несъ свѣчу на маломъ входѣ передъ евангеліемъ.[2] Неся эту свѣчу, царь исполнялъ обязанность т. наз. „депутата", одного изъ церковнослужителей, который обычно носилъ свѣчу на большомъ и маломъ входѣ, а также расчищалъ путь предъ архіереемъ на улицѣ.[3] Помимо „депутата" императоръ числился также „екдикомъ" или „дефензоромъ" церкви.[4] Все это вводило царя какъ бы въ кругъ церковнослужителей и выдѣляло его изъ простыхъ мірянъ.[5] Все это однако само по себѣ было совершенно недостаточно для того, чтобы сравнять положеніе царя не только съ епископомъ или священникомъ, но даже и съ діакономъ.[6]

Димитрій Хоматинъ, признающій императора „всеобщимъ блюстителемъ церквей," и ставящій его наравнѣ съ епископами, не можетъ всетаки отрицать богослужебнаго безсилія царя. „Императору предоставлены всѣ епископскія привиллегіи, за единственнымъ исключеніемъ — совершать богослуженіе".[7]

*

Такимъ образомъ, въ византійской мысли построеніе отношеній между церковью и государствомъ, царемъ и архіереемъ, шло разными путями.

Одинъ рядъ мыслей — надѣленіе царя привиллегіями священства. Этотъ путь приводилъ въ тупикъ, т. к. нельзя было не сознавать, что собственно въ богослуженіи царь игралъ очень ограниченную роль.

Другой рядъ мыслей — ограниченіе церковной роли царя, хотя и признаніе связи царя съ церковью. Этотъ путь приводилъ къ установленію извѣстнаго параллелизма царской и первосвященнической власти, царства (βασιλεία) и священства (ἱερωσύνη). Такой параллелизмъ нашелъ себѣ отчетливое выраженіе въ нѣсколькихъ памятникахъ византійскаго законодательства. Прежде всего здѣсь надо упомянуть VI новеллу Юстиніана. Предисловіе къ этой новеллѣ говоритъ: „Величайшіе даны людямъ отъ вышняго человѣколюбія Божіи дары — священство и царство, одно управляетъ божественными [дѣлами], другое начальствуетъ и заботится о человѣческихъ [дѣлахъ], и каждое изъ двухъ происходитъ отъ одного и того же начала и украшаетъ человѣческую жизнь; ничто такъ не полезно царямъ, какъ честь іереевъ, которые всегда за нихъ (царей)

[1]) Греческій глаголъ τελεῖν имѣетъ смыслъ и „доканчивать" и „совершать" или „довершать" (также посвящать — въ мистеріи). Ср. Gasquet, De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance (Clermont-Ferrand 1879), 58.

[2]) Бѣляевъ Byzantina II, 164—165.

[3]) Ср. Бѣляевъ ibid. 165 прим. 1.

[4]) Ср. Бѣляевъ ibidem. Папа Левъ Великій писалъ императору Ѳеодосію (въ 449 г.): Defendite contra haereticos inconcussum ecclesiae statum, ut et vestrum Christi dextera defendatur imperium (Harduin, II, 25–26; 29—30; Mansi, VI, 13—14; 19). Канонистъ начала XIII в. Димитрій Хоматинъ называетъ царя „блюстителемъ церквей": κοινὲς τῶν ἐκκλησιῶν ἐπιστημονάρχης. Ράλλη καὶ Πότλη, Σύνταγμα θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, V (1854), 429. О значеніи термина ἐπιστημονάρχης ср. Суворовъ l. c., 467.

[5]) Впрочемъ, даже Вальсамонъ называетъ царя „міряниномъ" (въ толкованіи на 69 канонъ Трулльскаго соб.), но затѣмъ сейчасъ же надѣляетъ царя высшими дарами (чрезъ помазаніе), сопоставляя его съ архіереемъ.

[6]) Есть извѣстіе о томъ, что византійскій царь считался діакономъ церкви, но оно сомнительно. Gasquet, l. c., 52.

[7]) Ράλλη καὶ Πότλη, V, 429.

молятъ Бога. Ибо когда одно (= священство) совершенно безупречно и имѣетъ дерзаніе къ Богу, тогда и другое (= царство) прямо и должнымъ образомъ украшаетъ свое государство. Доброе согласіе [обоихъ началъ] доставляетъ всяческую пользу людямъ".[1]

Но наиболѣе ярко разработаны этого рода идеи въ памятникѣ конца IX в. — т. наз. Епанагогѣ.[2]

II титулъ Епанагоги говоритъ „о царѣ", III — „о патріархѣ".[3] Постановленія этихъ титуловъ могутъ быть распредѣлены слѣдующимъ образомъ.

а) Общее опредѣленіе власти царя и патріарха.

Согласно 1-й главѣ II титула царь это „правовая власть, общее благо для всѣхъ подданныхъ. Царь не подвергаетъ кого-либо наказанію по антипатіи къ нему и не дѣлаетъ добра по пристрастію, но даетъ награды безпристрастно, подобно судьямъ въ борьбѣ".[4]

Начало этой главы заимствовано очевидно изъ проповѣди св. Василія Великаго на притчи Соломоновы. Говоря о мудрой справедливости царя Соломона, св. Василій высказываетъ мысль о томъ, что „царство есть правовая власть".[5] Далѣе, тѣмъ же Василіемъ Великимъ выражена мысль и о благѣ подданныхъ, какъ основномъ назначеніи царя. „Тѣмъ отличается тираннъ отъ царя" — говоритъ св. Василій — „что тираннъ всячески стремится къ своей собственной выгодѣ, царь же доставляетъ пользу управляемымъ".[6]

Согласно 1-й главѣ III титула Епанагоги „патріархъ есть живой и одушевленный образъ Христовъ, словомъ и дѣломъ свидѣтельствующій истину".[7]

б) Основная задача царя и патріарха.

Согласно 2-й главѣ II титула Епанагоги „Задача царя — охрана и обезпеченіе существующихъ силъ [народныхъ] добрымъ управленіемъ, возстановленіе поврежден-

[1]) Nov. VI pr.: Μέγιστα ἐν ἀνθρώποις ἐστὶ δῶρα Θεοῦ παρὰ τῆς ἄνωθεν δεδομένα φιλανθρωπίας — ἱ ε ρ ω σ ύ ν η τε καὶ β α σ ι λ ε ί α и т. д. Это предисловіе включено и въ сборникъ Іоанна Схоластика. Старославянскій переводъ: Велии въ чл҃вцѣхъ соуть дари Бж҃ии съвыше данааго чл҃вколюбиꙗ свщ҃еникъ же и цр҃ство, ово оубо бж҃ьствьнънымъ слоужа, ово же чл҃вчьскъıими обладаꙗ и прилежаще ѥ, и҆, ѿ ѥдиного и того же начала обоѥ происходѧ, чл҃вчьскоѥ оукрашаѭта житиѥ, ꙗко аще тако боудеть тъщаньно цр҃емъ, ꙗко же свщ҃еныихъ чистота или о нихъ онѣмъ присно Бг҃а молѧть. Аще оубо непорочьна боудеть вьсьде и къ Бо҃у имать дерзновениѥ, аще ли право и подобьно оукрашаѥть прѣданоѥ ѥмоу житиѥ, боудеть съвѣщаниѥ нѣкако, все ѥже добро чл҃вчьскоумоу подаꙗ родоу. Собраніе Іоанна Схоластика, а҃ — по списку Ефремовской Кормчей XI в. (С р е з н е в с к і й, Обозрѣніе древнихъ русскихъ списковъ Кормчей книги, Сборникъ отд. русск. яз. и слов., т. 65 [1899], стр. 67). Ср. печатн. Кормч. гл. 42-я, а҃.

[2]) Напечатана въ изданіи Z a c h a r i a e v. L i n g e n t h a l: Collectio librorum juris graeco-romanis ineditorum. Lipsiae 1852. Болѣе поздняя редакція Епанагоги, т. наз. Epanagoge aucta напеч. тѣмъ же Ц а х а р і э въ изданіи Jus Graeco Romanum, pars IV, Lipsiae 1865.

[3]) Въ расширенной Епанагогѣ (Epan. aucta) царю посвящены I титулъ, а патріарху — II.

[4]) Βασιλεύς ἐστιν ἔννομος ἐπιστασία, κοινὸν ἀγαθὸν πᾶσι τοῖς ὑπηκόοις, μήτε κατὰ ἀντιπάθειαν τιμωρῶν, μήτε κατὰ προσπάθειαν ἀγαθοποιῶν, ἀλλ᾽ ἀνάλογός τις ἀγωνοθέτης τά βραβεῖα παρεχόμενος. Въ славянскомъ переводѣ XIV вѣка: Царь ѥсть ꙁакон'ноѥ прѣдстател'ство, об'щте благо въсѣмь послоушникомь; ни же по пристрастїю благотворе, ни же ꙁа соупротивострастїе моуче, нь противь когожде добродѣтели ѡбладаѥмыихъ, ꙗкоже нѣкы подвигоположникь, почьсти равно подаѥ... Матије В л а с т а р а Синтагмат, изд. Стојан Н о в а к о в и ћ — Српска Краљевска Академија, Зборник за историју, језик и књижевност српскога народа, прво одељење, књига IV, Београд 1907, стр. 127.

[5]) Βασιλεία ἐστὶν ἔννομος ἐπιστασία. См. 12-ю омилію св. Василія „Εἰς τὴν ἀρχὴν τῶν Παροιμιῶν" (M i g n e PG. 31, 389—B). Эта формулировка принята св. Максимомъ Исповѣдникомъ въ его словѣ „о начальствѣ и власти" (περὶ ἀρχῆς καὶ ἐξουσίας). S. M a x i m i Opera ed. C o m b e f i s, II, 558. Составитель Епанагоги могъ заимствовать эту формулировку и черезъ посредство Максима Исповѣдника и прямо отъ Василія Великаго.

[6]) Τοῦτο γὰρ διαφέρει τύραννος βασιλέως, ὅτι ὁ μὲν τὸ ἑαυτοῦ πανταχόθεν σκοπεῖ ὁ δὲ το τοῖς ἀρχομένοις ὠφέλιμον ἐκπορίζει (M i g n e PG 31, 389—B). Ср. то же у Максима Исповѣдника (S. M a x i m i Opera l. c.).

[7]) Πατριάρχης ἐστὶν εἰκὼν ζῶσα Χριστοῦ καὶ ἔμψυχος, δι᾽ ἔργων καὶ λόγων χαρακτηρίζουσα την ἀλήθειαν. Славянскій переводъ: Патрїархь ѥсть образь живь Христовь и одоушевлѥнь дѣлеси и словеси вь себѣ живописоуѥ истиноу (В л а с т а р ь l. c. стр. 453). Это опредѣленіе дословно приводитъ въ XVII в. патріархъ Никонъ въ своихъ

ныхъ силъ бдительною заботою, и пріобрѣтеніе новыхъ силъ мудростью и справедливыми путями и дѣйствіями".[1]

Согласно 2-й главѣ III титула „Задача патріарха во-первыхъ та, чтобы тѣхъ людей, которыхъ онъ принялъ отъ Бога, охранять въ благочестіи и чистотѣ жизни, а потомъ онъ долженъ всѣхъ еретиковъ по возможности обращать къ православію и единству церкви (а еретиками въ законахъ и канонахъ называются тѣ, которые не находятся въ общеніи съ соборною церковью), а еще приводить къ перениманію вѣры невѣрныхъ, поражая ихъ блескомъ и славностью и чудомъ своего служенія.[2]

в) Цѣль царя и патріарха.

Глава 3-я II титула: „Цѣль царя — благодѣтельствовать, почему онъ и называется благодѣтелемъ. И когда онъ отложитъ благодѣтельствованіе, кажется, что онъ извратитъ смыслъ понятія царь сравнительно съ древними ученіями".[3]

Глава 3-я III титула: „Цѣль патріарха — спасеніе ввѣренныхъ ему душъ; патріархъ долженъ жить о Христѣ и распяться для мира".[4]

г) Свойства царя и патріарха.

Глава 5-я II титула: „Царь долженъ быть отличнѣйшимъ въ православіи и благочестіи и прославленнымъ въ божественнномъ усердіи, свѣдущимъ въ догматахъ о св. Троицѣ и въ опредѣленіяхъ о спасеніи черезъ воплощеніе Господа нашего Іисуса Христа..."[5]

Глава 4-я III титула: „Патріарху же особенно свойственно быть учительнымъ и равно относиться безъ ограниченій къ высокимъ и низкимъ, и мягкимъ быть въ правосудіи, искуснымъ на обличеніе невѣрныхъ, а о правдѣ и защитѣ догматовъ говорить предъ лицомъ царя и не смущаться".[6]

отвѣтахъ С. Стрѣшневу и Паисію Лигариду (см. Каптеревъ, Патріархъ Никонъ и царь Алексѣй Михайловичъ, т. II [1912], стр. 183; источника взглядовъ Никона Каптеревъ не называетъ).

[1]) Σκοπὸς τῷ βασιλεῖ τῶν τε ὄντων καὶ ὑπαρχόντων δυνάμεων δι' ἀγαθότητος ἡ φυλακὴ καὶ ἀσφάλεια, καὶ τῶν ἀπολωλότων δι' ἀγρύπνου ἐπιμελείας ἡ ἀνάληψις, καὶ τῶν ἀπόντων διὰ σοφίας καὶ δικαίων τροπαίων καὶ ἐπιτηδεύσεων ἡ ἀνάκτησις. Славянскій переводъ: Мысль єсть цароу прѣбывающтихь же и соущтихь силь благостїю храненїе и оутврьжденїе и погыб'шїихь бьдростнымь прилежанїемь вьспрїетїе, и не имѣюмыихь прѣмоудростїю и праведными н'равы и хитростьми притежанїе (Властарь l. c., стр. 127).

[2]) Σκοπὸς τῷ πατριάρχῃ, πρῶτον μὲν, οὓς ἐκ Θεοῦ παρέλαβεν εὐσεβείᾳ καὶ σεμνότητι βίου διαφυλάξαι, ἔπειτα δὲ, καὶ πάντας τοὺς αἱρετικοὺς κατὰ τὸ δυνατὸν αὐτῷ πρὸς τὴν ὀρθοδοξίαν καὶ τὴν ἕνωσιν τῆς ἐκκλησίας ἐπιστρέψαι (αἱρετικοὶ δὲ τοῖς νόμοις καὶ τοῖς κανόσι καλοῦνται καὶ οἱ τῇ καθολικῇ μὴ κοινωνοῦντες ἐκκλησίᾳ), ἔτι δὲ καὶ τοὺς ἀπίστους διὰ τῆς λαμπρᾶς καὶ περιφανεστάτης καὶ θαυμασίας αὐτοῦ πράξεως ἐκπλήττων μιμητὰς ποιῆσαι τῆς πίστεως. Славянскій переводъ: Блюденїе патрїархоу, прьвѣе оубо, ихьже оть Бога прїеть по благочьсти и чистотѣ житїа сьхранити; по томь же и все еретикы по єликоу мощтно томоу кь православїю и съєдинен'ю црьковномоу обратити; еретици же законы и правили нарицають се, и иже сьборнѣи не приобщтающтеи се црькви; єщте же и невѣрныє, свѣтлымь и чоуднымь єго дѣянїемь оудивлює, подражателює сьтворити вѣрѣ, и хрещтихь дѣла, єго слоужителює прѣсвет'ѣи и єдинослоущтьст'вьнѣи троици єлико по нємь сьдѣлати (тамъ же, стр. 453—454).

[3]) Τέλος τῷ βασιλεῖ τὸ εὐεργετεῖν, διὸ καὶ εὐεργέτης λέγεται, καὶ ἡνίκα τῆς εὐεργεσίας ἐξατονήσῃ, δοκεῖ κιβδηλεύειν κατὰ τοὺς παλαιοὺς τὸν βασιλικὸν χαρακτῆρα. Славянскій переводъ: Кон'ць цароу єже благодѣати; тѣмь же и благодѣанїа изнеможеть, мнить се погоубивша по древныихь царскоє начрьтанїе (тамъ же, стр. 128).

[4]) Τέλος τῷ πατριάρχῃ ἡ τῶν καταπεπιστευμένων αὐτῷ ψυχῶν σωτηρία, καὶ τὸ ζῆν μὲν Χριστῷ, ἐσταυρῶσθαι δὲ τῷ κόσμῳ. Славянскій переводъ: Коньць патрїархоу єже вьвѣренныихь томоу доушь спасенїе и єже жити оубо о Христѣ распети же се мирови (тамъ же, стр. 454).

[5]) Ἐπισημότατος ἐν ὀρθοδοξίᾳ καὶ εὐσεβείᾳ ὀφείλει εἶναι ὁ βασιλεὺς, καὶ ἐν ζήλῳ θείῳ διαβόητος, ἔν τε τοῖς ὑπὲρ τῆς Τριάδος δογματεισθεῖσιν ἔν τε τοῖς ὑπὲρ τῆς οἰκονομίας λαμπρότατα καὶ ἀσφαλέστατα διὰ τὴν κατὰ σάρκα ἐπιδημίαν τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ὁρισθεῖσιν... У Властаря есть только начало этой главы: Нарочить вь православыи и благочьстїи дльж'нь єсть быти царь, и въ рьвенїи Божїи прослоуть (тамъ же, стр. 128).

[6]) Ἴδια πατριάρχου τὸ εἶναι διδακτικὸν τὸ πρὸς πάντας ὑψηλούς τε καὶ ταπεινοὺς ἀστενοχωρήτως ἐξισοῦσθαι, καὶ πρᾶον μὲν εἶναι ἐν δικαιοσύνῃ, ἐλεγκτικὸν δὲ πρὸς τοὺς ἀπειθοῦντας, ὑπὲρ δὲ τῆς ἀληθείας καὶ τῆς ἐκδικήσεως τῶν δογ-

д) Отношеніе царя и патріарха къ законамъ и канонамъ.

Глава 4-я II титула: „Царь имѣетъ защищать и подкрѣплять во-первыхъ все написанное въ Божественномъ писаніи, потомъ также всѣ догматы, установленные семью святыми соборами; а также избранные римскіе законы“.[1]

Этому соотвѣтствуютъ главы 5-я и 6-я III титула:

5. „Патріархъ одинъ только долженъ толковать правила древнихъ (патріарховъ) и опредѣленія святыхъ отцовъ и положенія святыхъ синодовъ.“[2]

6. „Содѣянное и устроенное древними отцами въ соборахъ и епархіяхъ, особенно и соборне, патріархъ долженъ лѣчить, пользовать и очищать.“[3]

Общее заключеніе Епанагоги о природѣ государства и о власти царской и патріаршей находится въ 8-й главѣ III титула.

Вотъ эта глава: „Государство составляется изъ частей и членовъ подобно отдѣльному человѣку. Величайшія и необходимѣйшія части — царь и патріархъ. Поэтому единомысліе во всемъ и согласіе царства и священства (составляетъ) душевный и тѣлесный миръ и благоденствіе поданныхъ“.[4]

Такимъ образомъ согласно ученію Епанагоги, государство (πολιτεία) неразрывно связано съ церковью. Человѣческое общество охватывается одною общею организаціею — церковно-государственною; человѣческое общество есть какъ бы одно тѣло съ двумя главами — Царемъ и Патріархомъ.[5]

Ученіе Епанагоги представляетъ т. о. совершенно иной строй мыслей, чѣмъ ученіе Вальсамона о над-церковномъ положеніи царя.

Епанагога возникла въ знаменательное время византійской церковно-государственной жизни — во второе патріаршество Фотія, приблизительно въ то же время, когда появился въ новой редакціи и номоканонъ XIV титуловъ (883 г.).[6] Патріархъ Фотій и былъ вѣроятнымъ авторомъ титуловъ Епанагоги о Царѣ и Патріархѣ.[7]

*

μάτων λαλεῖν ἐνώπιον βασιλέως καὶ μη αἰσχύνεσθαι. Славянскій переводъ: Особнаа патріархоу, рекше своиствна юже быти оучителноу еже къ в'сѣмъ высокымъ же и смѣреннымъ нетѣсномѣстнѣ изравнıати се и крот'коу оубо быти къ вс'ѣмъ приступающтимъ юмоу и събесѣдоуюштимъ оученими; облнчител'ноу же къ не покараюштимъ се; о истинѣ же и отмьштени прѣданіи и соблюденіи правды благочьстіа глаголати прѣдъ цари и не стидѣти се (тамъ же, стр. 454).

1) Ὑπόκειται ἐκδικεῖν καὶ διατηρεῖν ὁ βασιλεὺς πρῶτον μεν πάντα τὰ ἐν τῇ θείᾳ γραφῇ γεγραμμένα, ἔπειτα δὲ καὶ τὰ παρὰ τῶν ἑπτὰ ἁγίων συνόδων δογματισθέντα ἔτι δὲ καὶ τοὺς ἐγκεκριμμένους ῥωμαϊκοὺς νόμους. Этой главы въ Синтагмѣ Властаря нѣтъ.

2) Τὰ παρὰ τῶν παλαιῶν κανονισθέντα καὶ παρα των ἁγίων πατέρων ὁρισθέντα καὶ παρὰ τῶν ἁγίων συνόδων ἐκτεθέντα τὸν πατριάρχην μόνον δεῖ ἑρμηνεύειν. Этой главы, какъ и послѣдующей. въ Синтагмѣ Властаря нѣтъ.

3) Τὰ παρὰ τῶν ἀρχαίων πατέρον ἐν συνόδοις η ἐν ἐπαρχίαις ἰδικῶς καὶ καθολικῶς πραχθέντα καὶ οἰκονομηθέντα τὸν πατριάρχην δεῖ διαιτᾶν καὶ διακρίνειν.

4) Τῆς πολιτείας ἐκ μερῶν καί μορίων ἀναλόγως τῳ ἀνθρώπῳ συνισταμένης, τὰ μέγιστα καὶ ἀναγκαιότατα μέρη βασιλεύς ἐστι καὶ πατριάρχης. Διὸ καὶ ἡ κατὰ ψυχὴν καὶ σῶμα τῶν ὑπηκόων εἰρήνη καὶ εὐδαιμονία βασιλείας ἐστὶ καὶ ἀρχιερωσύνης ἐν πᾶσιν ὁμοφροσύνη καί συμφωνία. Славянскій переводъ: Жительствоу отъ честен [sic, вм. частен] и оудовъ подобнѣ чловѣкоу по юмоу съставлıаюмоу, великыю и поноуждн'ѣишею честн [sic, вм. части] царь юсть и патр'архъ; тѣмже и юже по доуши и по тѣлоу миръ и благодѣньство послоушникъ царьствіа юсть архіерейства въ в'семь юдиномысліи и съгласіе (тамъ же стр. 454).

5) Царь и Патріархъ имѣютъ при этомъ вселенское значеніе. См. Сокольскій В. В. О характерѣ и значеніи Эпанагоги (Виз. Врем. I [1894], стр. 38—39).

6) О томъ, что Епанагога была офиціальнымъ памятникомъ византійскаго законодательства, а не частнымъ сборникомъ ср. Сокольскій l. c. 18—27.

7) См. Сокольскій l. c. 34—36. Ср. также Zachariae v. Lingenthal, Gesch. des griech.-röm. Rechts,[3] 22.

Въ соотвѣтствіи со взглядами на параллелизмъ власти царя и патріарха находилось до нѣкоторой степени и византійское облаченіе царское и патріаршее.

Хотя, какъ было упомянуто, въ VII в. Максимъ Исповѣдникъ находилъ коренныя отличія въ облаченіи царя и священника, однако для позднѣйшаго времени съ этимъ трудно согласиться, и въ облаченіи царя и патріарха можно видѣть большое сходство.

Характерными отличіями параднаго облаченія византійскаго царя являются: *а)* дивитисій (которому въ западной римской имперіи соотвѣтствуетъ далматика) — длинная одежда съ широкими рукавами въ видѣ широкаго мѣшка, облекавшаго тѣло, (одежда эта одѣвалась черезъ голову); далѣе *б)* лоръ, узкій платъ, обвивавшійся нѣсколько разъ вокругъ тѣла; конецъ лора перекидывался черезъ лѣвую руку; *в)* на ногахъ — пурпурные башмаки (ἀλήθιναὶ ὑποδήματα); *г)* на главѣ — вѣнецъ или корона.[1]

Изъ этихъ четырехъ элементовъ первые два были и въ составѣ византійскаго патріаршаго облаченія; одинъ элементъ появился въ этомъ облаченіи только въ турецкую эпоху; одного элемента византійскій патріархъ домогался безрезультатно.

Именно *а)* царскому дивитисію соотвѣтствовалъ патріаршій саккосъ — такое же широкорукавное одѣяніе въ видѣ мѣшка.[2] Саккосъ, съ XVIII вѣка составившій принадлежность обычнаго архіерейскаго облаченія (по крайней мѣрѣ въ Россіи), въ древнее время былъ принадлежностью только патріарховъ и нѣкоторыхъ митрополитовъ (автокефальныхъ архіепископовъ). Въ Византіи саккосъ употреблялся лишь въ очень большіе праздники.[3]

Далѣе, *б)* царскому лору соотвѣтствовалъ патріаршій омофоръ.[4]

Относительно *в)* пурпурныхъ башмаковъ, извѣстно, что этого царскаго отличія въ XI в. добивался патріархъ Михаилъ Кируларій. Юридическимъ основаніемъ этого требованія для Кируларія была т. наз. Константинова грамота (подложная) или Константиново дареніе (Donatio Constantini). Константинова грамота, составленная вѣроятно въ IX вѣкѣ, стала повидимому извѣстна въ Византіи именно въ XI вѣкѣ, а въ XII в. Вальсамонъ включилъ уже ее въ свои толкованія на номоканонъ Фотія.[5] Согласно Константиновой грамотѣ, папа получалъ отъ царя право носить всѣ царскія отличія. Т. к. въ Византійскомъ сознаніи утвердилась теорія, что всѣ права и преимущества стараго Рима перешли на новый Римъ, т. е. съ римскаго папы на византійскаго патріарха, то Константинова грамота сдѣлалась основаніемъ и для византійскаго патріарха требовать себѣ царскихъ инсигній. Т. о. и поднялся при Кируларіи вопросъ о пурпурныхъ башмакахъ для византійскаго патріарха, но рѣшенъ онъ былъ отрицательно.

г) Что касается царскаго головного убора вѣнца или короны (типа ли στέφανος или типа στέμμα), то этой инсигніи патріархъ въ Византіи не имѣлъ, хотя могъ на нее притязать на основаніи той же Константиновой грамоты.[6] Типъ короны съ крестомъ

[1]) Разныхъ типовъ: болѣе парадная — στέμμα съ крестомъ наверху; менѣе парадная, безъ креста — στέφανος.

[2]) Σάκκος и значитъ мѣшокъ по-гречески.

[3]) По свидѣтельству Димитрія Хоматина (первая полов. XIII в.) только на Пасху, Пятидесятницу и Рождество — Ράλλη καὶ Πότλη, V, 430.

[4]) Ср. Бѣляевъ Byzantina II, 290—291. Мансветовъ И. Д. Омофоръ (Древности. Труды Моск. Археол. Общ. III, (М. 1873), стр. 152.

[5]) См. Павловъ А. С., Подложная дарственная грамота Константина Великаго папѣ Сильвестру въ полномъ греческомъ и славянскомъ переводѣ (Виз. Врем. III [1896], 18—82).

[6]) См. греческій и славянскій текстъ Константиновой грамоты (изд. А. С. Павлова) въ Виз. Врем. III, стр. 74—76, и греческій текстъ въ приложеніи къ VIII главѣ Фотіева номоканона (Ράλλη καὶ Πότλη I, 146). Въ своихъ толкованіяхъ Вальсамонъ утверждаетъ однако, что царскій вѣнецъ не былъ предоставленъ патріарху по Константиновой грамотѣ (Ράλλη καὶ Πότλη, I, 148).

позднѣе вошелъ въ составъ патріаршаго облаченія въ видѣ митры; однако митру византійскій патріархъ сталъ носить лишь въ турецкое время.[1]

*

Ученіе Епанагоги было воспринято и въ дальнѣйшихъ сборникахъ византійскаго права, именно въ Обозрѣніи Царскихъ Книгъ (Synopsis Basilicorum) конца X в.[2] и Синтагмѣ Матѳея Властаря — средины XIV в.[3]

Наличность ученія Епанагоги о царѣ и патріархѣ въ такомъ распространенномъ руководствѣ византійскаго права, какъ Синтагма Властаря, показываетъ лучше всего что ученіе это не было случайнымъ и мимолетнымъ эпизодомъ. Наоборотъ оно глубоко проникло въ сознаніе византійскаго общества.[4]

*

Согласно ученію Епанагоги природа верховной власти въ Византійскомъ царствѣ двойственна. Власть царя-василевса необходимо дополняется — и ограничивается — властью архіерея-патріарха.[5]

Въ наукѣ государственнаго права установлено мнѣніе о діархіи — двойственности верховной власти — въ Римской имперіи въ эпоху принципата (приблизительно до конца III в. по Р. Хр., до Діоклетіана). Римскій императоръ раздѣляетъ власть съ Сенатомъ.[6] Опредѣленные слѣды этой діархіи въ Византійской имперіи находитъ Шарль Диль въ своемъ разсужденіи о власти сената въ Византіи.[7]

Но этого типа діархія (царь и сенатъ) для Византіи не характерна. Это лишь остатки римскихъ государственныхъ формъ. Характерна для Византіи діархія другого типа, двоица Епанагоги — царь и патріархъ.

Царь и патріархъ въ Византіи — представители не разныхъ властей, государственной и церковной. Царь и патріархъ — двѣ главы одного и того же церковно-государственнаго тѣла. Лишь обѣ главы вмѣстѣ — царь и патріархъ — знаменуютъ собою полноту земной верховной власти въ Византійскомъ царствѣ.

Г. В. Вернадскій.

10. XII. 25.

---

[1]) По мнѣнію Голубинскаго, митра заимствована была греками изъ Россіи (Исторія Русской Церкви I 2², 274).

[2]) Zachariae a Lingental, Jus Graeco-Romanum, V, 130 и 542. (Сокольскій l. c. 24).

[3]) Ράλλη καὶ Πότλη, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, VI (1859), 123 и 428—429. Славянскій переводъ см. въ указанномъ выше изданіи Ст. Новаковића.

[4]) Дѣятели греческой церкви внѣдряли это ученіе и въ древне-русское церковно-государственное сознаніе. Рядъ примѣровъ собранъ въ той же замѣчательной работѣ Сокольскаго.

[5]) Если для царя-священника могъ припоминаться библейскій образъ Мельхиседека, то для двоицы царя и патріарха могли подходить библейскіе образы Моисея и Аарона. См. румынскую стѣнопись Аргешской церкви XIV в.: »Curtea domneasca din Argeş« (Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice, Anul X—XVI, 1917—1923), Bucureşti 1923, pp. 204—205, fig. 214 и pl. VI-a.

[6]) Willems l. c. 17.

[7]) Ch. Diehl, Le Sénat et le Peuple byzantin aux VII^e et VIII^e siècles (Byzantion, I [1924], 201—213).

О БУЛАТѢ И ХАРАЛУГѢ[1]

I. ВСТРѢЧА МЕЧА И САБЛИ НА РУССКОЙ РАВНИНѢ

О дани полянъ хозарамъ мечами. — Ибнъ Фодланъ о мечахъ руссовъ. — Мечи викинговъ — кричное производство стали въ Скандинавіи. — Мечъ „Гретиснаутъ“. — Мечъ „Мерингъ“.

Въ началѣ лѣтописнаго свода, въ той части его, которую можно назвать введеніемъ, начальный лѣтописецъ помѣстилъ извѣстный разсказъ о дани полянъ хозарамъ мечами: „... и наидоша я Козарѣ сѣдящая на горахъ сихъ въ лѣсѣхъ, и рѣша Козари: „платите намъ дань“. Съдумавше же поляне и вдаша отъ дыма мечь, и несоша Козари ко князю своему и къ старѣйшинамъ своимъ и рѣша имъ: „се налѣзахомъ дань нову“. Они же рѣша имъ: „откуду?“ они же рѣша: „въ лѣсѣ на горахъ, надъ рѣкою Днѣпрьскою“. Они же рѣша: „что суть въдали?“ Они же показаша мечь. И рѣша старци Козарьстии: „недобра дань, княже! Мы ся доискахомъ оружьемъ одиною стороною остромь, рекша саблями, а сихъ оружье обоюду остро, рекше мечь; си имуть имати дань на насъ и на инѣхъ странѣхъ“.

Разсказъ этотъ неоднократно разбирался, и въ немъ много любопытнаго. Для нашей цѣли достаточно отмѣтить, что въ эпоху, которую лѣтописецъ относитъ къ первой половинѣ IX-го вѣка, днѣпровскіе славяне были вооружены прямыми, обоюдоострыми мечами. Такіе же мечи видѣлъ у „русскихъ“ купцовъ въ пристани р. Волги въ 921 или 922 г. посланникъ калифа Муктадира къ волжскимъ болгарамъ Ахмедъ Ибн-Фодланъ. Отрывокъ этотъ сохраненъ у арабскаго писателя XIII в. Якута подъ статьею Rûs.

Говоритъ Ибн-Фодланъ: „Я видѣлъ русскихъ купцовъ въ пристани рѣки Итиля... Каждый изъ нихъ носитъ при себѣ топоръ, большой ножъ и мечъ. Никогда не ходятъ они безъ этого оружія. Мечи ихъ широки и работы франкской“, (европейской) „съ насѣчкой.“[2] Послѣдняя фраза, особенно важная для нашей цѣли, приведена здѣсь въ из-

[1]) Воспоминанія дѣтства, связанныя съ Волховымъ, съ Гостиноломъ — варяжскимъ Gestevelt'омъ; караваны судовъ, плывущіе по великому водному пути, семейныя новгородскія преданія; булатныя сабли среди отцовскаго оружія — вотъ тѣ раннія впечатлѣнія, которыя создали воспріимчивую почву въ душѣ автора для чудныхъ лекцій профессора Дмитрія Константиновича Чернова въ Михайловской Артиллерійской Академіи объ Аносовѣ и о булатѣ. Въ 1906 году Д. К. Черновъ принесъ свою коллекцію восточнаго оружія въ даръ М. А. Академіи, и автору было поручено составить ея описаніе. Поиски „источниковъ“ и добрый совѣтъ сотоварища по фехтовальному залу и по любви къ булатному оружію В. Ф. Желѣзнова привели автора въ Средневѣковое отдѣленіе Императорскаго Эрмитажа, гдѣ хранители его Э. Э. Ленцъ и Я. И. Смирновъ, по счастливому совпаденію, только что собирались приступить къ составленію новаго каталога восточнаго оружія. Работа эта очень сблизила насъ и съ Э. Э. Ленцомъ, и особенно, съ Я. И. Смирновымъ, съ которымъ насъ соединялъ и интересъ къ востоку, и къ варяжскому періоду нашей исторіи. Много помощи самой деликатной и драгоцѣнныхъ указаній получилъ авторъ отъ Якова Ивановича, и многое написанное мысленно обращено къ его памяти. Съ глубокой благодарностью вспоминаетъ авторъ содѣйствіе, встрѣченное имъ на первыхъ же шагахъ своей работы отъ нашихъ заводовъ Путиловскаго, Ижевскаго, Ижорскаго, Златоустовскаго; свою Alma Mater Михайловскую Артиллерійскую Академію, гдѣ создавались первыя работы автора, и дорогого учителя, „Отца Металлографіи желѣза“, Дмитрія Константиновича Чернова, благодаря которому имѣлъ онъ возможность прикоснуться къ „традиціи“ Аносова и заглянуть подъ покровъ таинственной дымки, окутывавшей производство булата въ Персіи и въ „Индѣйскомъ Государствѣ.“ — Дальнѣйшія работы по булату снова привели автора лѣтомъ 1914 года въ гостепріимный Эрмитажъ къ Э. Э. Ленцу и Я. И. Смирнову. Скоро грянула война. Это была наша послѣдняя встрѣча. *Н. Т. Б.*

[2]) Frähn. »Ibn-Foszlan's und anderer Araber Berichte ueber die Russen älter Zeit.« St. Pet., 1823.

ложеніи Погодина.[1] Таже фраза у Thomsen'a (пользовавшагося тѣмъ же Френ'омъ) читается нѣсколько иначе, а именно: „Мечи ихъ широки, покрыты волнистыми линіями, и франкской работы.“[2]

По мнѣнію К. А. Иностранцева, которому я обязанъ многими цѣнными комментаріями къ арабскимъ текстамъ, послѣдняя редакція вѣрнѣе передаетъ смыслъ подлинника. Если же это такъ, то въ словахъ Ибн-Фодлана мы имѣемъ весьма цѣнное показаніе современника, что мечи руссовъ не только были такой же формы, какъ и мечи викинговъ, но и того же самаго сварочнаго матеріала.

Такіе прямые обоюдоострые мечи находятся при раскопкахъ въ западной части русской равнины и, главнымъ образомъ, въ Скандинавіи, въ Норвегіи и Швеціи.

Какъ древнѣйшіе образцы мечей гальштатскаго и латенскаго періода, такъ и позднѣйшіе, эпохи викинговъ, являются прямыми и обоюдоострыми; всѣ эти мечи рубящіе и этимъ отличаются отъ предшествовавшихъ имъ привозныхъ бронзовыхъ мечей.

У O. Монтеліус'а[3] приведены рисунки мечей изъ Småland'a въ Швеціи, а у A. Лоранж'а[4] — норвежскіе мечи викинговъ. У всѣхъ мечей одинаковая характерная форма рукояти и прямое лезвіе, нѣсколько заостряющееся книзу. Такую же форму имѣютъ и варяжскіе мечи, находимые въ Россіи. Такъ напр. Изборскій мечъ, найденный въ 1912 году (и находящійся въ Историческомъ музеѣ въ Москвѣ), по мнѣнію T. Арне,[5] вполнѣ аналогиченъ мечамъ викинговъ.

Швеція и весь сѣверо-западъ Европы богаты озерными и болотными рудами. Руды эти легкоплавки, и въ маленькомъ горну, выплавляя куски руды на древесномъ углѣ, не трудно получить желѣзную губку — крицу изъ возстановленнаго металла. Неудивительно, что съ очень давняго времени жители Скандинавіи, чтобы избавить себя отъ привозныхъ бронзовыхъ издѣлій, а, можетъ быть, и въ тѣ годы, когда торговля съ Римомъ стала ослабѣвать, пытались установить выплавку своихъ рудъ. Раскопки намѣчаютъ середину перваго вѣка до Р. Х. какъ начало „желѣзнаго“ вѣка въ Скандинавіи. Отъ этого же періода сохранились остатки кричнаго горна, съ шлаками въ немъ, около Bjärsgård'a въ Skåre, въ южномъ углу Скандинавскаго полуострова.[6]

При примитивныхъ условіяхъ производства крица получалась неоднороднаго состава, болѣе объуглероженная — сталистая въ однѣхъ и болѣе желѣзистая — въ другихъ частяхъ. „Взаимное соотношеніе частей богатыхъ и бѣдныхъ углеродомъ зависѣло отъ случая и въ разныхъ крицахъ могло сильно колебаться; нѣкоторыя крицы могли по составу приближаться къ твердой стали, зато другія состояли изъ одного желѣза и совершенно не годились для клинковъ; искусная работа должна была бороться съ тѣми трудностями, которыя вызывались неоднородностью и случайностью состава крицъ. .... Съ этой цѣлью полосы, выкованныя изъ разныхъ крицъ, сваривались между собою такимъ образомъ, чтобы болѣе углеродистыя пришлись на лезвіе, а болѣе мягкія на обухъ. При этомъ приходилось полосы по нѣскольку разъ сваривать и проковывать.“[7]

Въ зависимости отъ характера ковки и отъ искусства кузнеца поверхность сварки между полосами пріобрѣтала извѣстные изгибы и становилась волнистой; таково

[1]) М. Погодинъ. „Норманскій періодъ Русской Исторіи“. Москва 1859.

[2]) V. Thomsen. »The relations between Ancient Russia and Scandinavia and the Origin of the Russian State.« Oxford & London. 1877.

[3]) O. Montelius. Kulturgeschichte Schwedens, 1906. Leipzig.

[4]) A. Lorange. Den yngre jernalders svaerd. Bergens Museum. 1889.

[5]) T. J. Arne. »La Suède et l'Orient«. Archives d'Etudes Orientales, vol. 8, 1914. Upsala.

[6]) Montelius, s. 157, fig. 253.

[7]) Н. Т. Бѣляевъ. „О Булатахъ“, СПБ. 1906, стр. 10 и приложеніе 23.

происхожденіе волнистыхъ линій на сварочныхъ клинкахъ, таково же должно быть и происхожденіе волнистыхъ линій на франкскихъ мечахъ руссовъ, которые видѣлъ у насъ Ибн-Фодланъ.

Весьма цѣннымъ матеріаломъ для изученія быта викинговъ и нашихъ варяговъ являются повѣствованія объ ихъ дѣяніяхъ, ими же составленныя, т. н. саги. Саги дошли до насъ, большей частью, въ исландскихъ кодексахъ XI—XIV в.,[1] но нѣкоторыя изъ нихъ, кромѣ сѣвернаго, имѣютъ и другіе тексты.[2]

Нѣкоторыя изъ сагъ смѣшиваютъ историческія событія и заставляютъ сражаться такихъ историческихъ лицъ, какъ, напр. Аттилу и Владиміра Святого;[3] зато другія даютъ необычайно точныя историческія подробности, совпадающія и дополняющія свѣдѣнія лѣтописей.[4] Для насъ интересно отмѣтить, что фигуры Ольги, Владиміра и Ярослава, судя по этимъ сагамъ, запечатлѣлись съ необычайной яркостью въ памяти ихъ варяжской дружины; интересно и то, что нѣкоторые изъ такихъ дружинниковъ, какъ о томъ сказано въ Эймундовой сагѣ, оказываются потомъ въ Исландіи, и слова ихъ, точно передаваясь изъ рода въ родъ, сохранили для насъ живую картину жизни и быта X и XI в. въ Новгородѣ и Кіевѣ.

Ярко выступаетъ въ этихъ сѣверныхъ сказаніяхъ-сагахъ любовь нормана къ оружію и доспѣхамъ и неоднократно встрѣчается описаніе мечей. Одно изъ наиболѣе любопытныхъ описаній находится въ т. н. »Gretla«, или сагѣ о Греттирѣ Сильномъ.[5] Греттиръ, извѣстный своей необычайной физической силой, мужествомъ и отвагой, родился въ Исландіи въ 996 году и тамъ же былъ убитъ въ 1031 г. Описаніе послѣдняго боя между Греттир'омъ и его врагомъ Англ-омъ совершенно эпическое по стилю. Греттиръ раненый, затравленный, больной, сражается какъ левъ и своимъ мечемъ „Карснаут'омъ“ разрубаетъ одного изъ противниковъ надвое, но не можетъ ужъ вытащить меча. Его противникъ смертельно ранитъ его мечемъ „Греттиснаут'омъ“ и потомъ, сильнымъ ударомъ, отрубаетъ ему голову, но при этомъ отлетаетъ кусокъ лезвія. Его спрашиваютъ, почему онъ испортилъ драгоцѣнный мечъ. „Его легче будетъ отличить теперь, если явится въ томъ надобность“, отвѣчаетъ Англъ.[6]

Слѣдующее дѣйствіе переноситъ въ Миклигардъ — Константинополь. Какъ говоритъ сага: „Въ тѣ дни многіе норманы отправлялись служить въ Миклигардъ“.[7] Англъ, узнавъ, что остался въ живыхъ въ Норвегіи еще одинъ братъ Греттира Дромундъ, боясь его мести, не рѣшается оставаться ни въ Норвегіи, ни въ Гардѣ (Россія), но рѣшаетъ попытать счастье въ варяжской дружинѣ Византійскихъ Императоровъ. Услыхавъ о томъ, но не зная врага въ лицо, Дромундъ спѣшитъ туда же. „Какъ только узнали, что они норманы“,[7] говоритъ сага, ряды варяжской дружины гостепріимно открылись для нихъ и оба были охотно приняты. Вскорѣ послѣ этого варягамъ было предложено собираться въ походъ и, по обычаю, сначала былъ устроенъ осмотръ оружія. Не узнанные и не зная другъ друга, оба, и Англъ и Дромундъ, были тамъ, и Англъ показываетъ всѣмъ свой мечъ Греттиснаутъ. Всѣ залюбовались чуднымъ ме-

[1]) Такъ напр. „Эймундова Сага“ (Saga Eymundar), повѣствующая объ участіи норманской дружины Эймунда въ борьбѣ за Кіевскій Великокняжескій престолъ въ 1015—1018 году, сохранилась въ т. н. Flateyjarbók 1387 г. Съ другой стороны сага объ Оттар'ѣ и Ульфстейн'ѣ сохранилась въ кодексѣ XI-го вѣка. См. »Antiquités Russes«. Copenhague. 1850 и 1852, vol. I et II.

[2]) Сага о Тидрекѣ Бернскомъ, »Saga Didriks Konungr af Bern«, сохранилась въ Исландскомъ и Саксонскомъ текстахъ.

[3]) Сага о Тидрекѣ Бернскомъ.

[4]) Эймундова Сага.

[5]) »Grettissaga« (»Saga of Grettir the strong«), translated from the icelandic by G. A. Hight. London. 1914.

[6]) Ibid., p. 212.

[7]) Ibid. p. 220.

чемъ, но обратили вниманіе на выщербину. Не зная, что Дромундъ здѣсь, Англъ, не безъ хвастовства, разсказываетъ, какъ мечъ ущербился при ударѣ о голову Греттира. Дромундъ проситъ тоже посмотрѣть мечъ и, размахнувшись наотмашь, разсѣкаетъ черепъ Англу „до челюсти". Мечъ „Греттиснаутъ" отомстилъ за смерть Греттира Сильнаго.

Другой знаменитый мечъ „Мерингъ" (Maering) описывается въ сагѣ о Бьорн'ѣ сынѣ Арнгейр'а.[1] Бьорнъ былъ на службѣ у Владиміра Св. въ 1009—1011 году. Зимой 1009—1010 года „родичъ Владиміра" богатырь »Kaldhamar« нападаетъ на него и предлагаетъ ему единоборство. Старый Владиміръ выбираетъ замѣстителя, но всѣ отказываются. Тогда Бьорнъ говоритъ: „Вижу, что не хватаетъ у васъ мужества, разъ вы отказываетесь служить вашему господину въ нуждѣ; я же покинулъ свою страну, чтобы добыть себѣ славы. Ясно мнѣ, что два выхода представляются мнѣ на выборъ: либо, хоть и маловѣроятно это съ такимъ героемъ, съ храбростью одержать побѣду, либо погибнуть, какъ приличествуетъ доблестному мужу, храбро сражаясь; но второе все же лучше, чѣмъ жить съ позоромъ, не смѣя добыть славы своему Государю, и я рѣшаюсь на бой съ Кальдамаромъ".[2]

Послѣ страшнаго поединка Кальдамаръ убитъ, а Бьорнъ тяжело раненъ. Его не рѣшаются двигать и на мѣстѣ, гдѣ онъ лежитъ, воздвигаютъ шатеръ. Онъ выздоравливаетъ, и, чествуя побѣдителя, ему подносятъ мечъ Мерингъ.

Мы видимъ изъ вышеизложеннаго, какъ цѣнили Норманы и наши варяги свои мечи. У каждаго знаменитаго бойца былъ свой, не менѣе знаменитый мечъ. Хорошимъ мечемъ гордились (сага о Греттирѣ), съ мечемъ никогда не разставались (Ибн-Фодланъ), мечами платили дань (Несторъ), мечъ подносили побѣдителю (Мерингъ). Мечи эти были широкіе, европейской работы, откованные изъ кричнаго желѣза и кричной стали. Ибн-Фодланъ оставилъ намъ описаніе ихъ волнистаго рисунка, а Лоранжъ, въ выше-цитированномъ трудѣ далъ рядъ рисунковъ мечей викинговъ съ узорчатой поверхностью.

На нашей равнинѣ начальный лѣтописецъ отмѣчаетъ ихъ уже въ серединѣ IX-го вѣка, а раскопки, арабскіе источники, саги и былины, тѣ же лѣтописи — продолжаютъ говорить о мечахъ весь X, XI-ый и даже XII вѣкъ. Съ середины XI-го вѣка, послѣ смерти Ярослава, меньше слышно у насъ о норманахъ, родичахъ его и жены его Ингигерды. Рѣже „ходятъ изъ варягъ въ греки", да и въ Скандинавіи періодъ викинговъ, періодъ „воли дикой", постепенно идетъ на убыль. Такъ продолжается весь XII вѣкъ. Еще въ первый годъ XIII-го вѣка новгородская лѣтопись, подъ 1201-мъ годомъ, послѣдній разъ вспомнитъ варяговъ,[3] чтобы забыть о нихъ навсегда. Тоже говорятъ и раскопки[4]. Варяжскій періодъ русской исторіи близится къ концу; замолкаютъ саги; перестаютъ съ сѣвера приходить гости и служилые люди; прямые мечи „франкской работы" перестаютъ быть предметомъ ежедневнаго народнаго обихода. Сѣверный сварочный кричный металлъ постепенно начинаетъ вытѣсняться восточной литой узорчатой сталью изъ далекой Персіи и Индіи. Сначала кочевники, половцы и татары, приносятъ ее къ намъ подъ именемъ „харалуга"; потомъ, когда снова открываются намъ каспійскіе рынки, мы сами отправляемся за „булатомъ", сами веземъ его или ждемъ богатыхъ поминковъ.

Такъ Скандинавское вліяніе постепенно уступаетъ вліянію арійскаго востока, — Персіи и Индіи.

---

[1]) »Saga Biörn Slitdaelakappa ete«. Antiquités Russes, 1852, vol. II. Copenhague.
[2]) Ibid., p. 339.
[3]) А. Шахматовъ. „Розысканія о древнѣйшихъ русскихъ лѣтописныхъ сводахъ". СПБ., 1908.
[4]) T. Arne. »La Suéde et l'Orient«, Upsala, 1914.

II. ХАРАЛУЖНЫЕ МЕЧИ ПО СЛОВУ О ПОЛКУ ИГОРЕВИ

„Мечи харалужные“ и „сабли каленыя“ — о „жестоцѣмъ харалузѣ“ — половецкое вліяніе — мечи викинговъ уступаютъ мѣсто саблѣ.

„Ту ся копіемъ приламати, ту ся саблямъ потручати о шеломы половецькыя на рѣцѣ на Каялѣ, у Дону великого.... Яръ-туре Вьсеволоде! стоиши на борони, прыщеши на вси стрѣлами, гремлеши о шеломы мечи харалужьными.... поскепани саблями калеными шеломы оварьстіи отъ тебѣ, яръ-туре Вьсеволоде!.... Съ заранія до вечера, съ вечера до свѣта летятъ стрѣлы каленыя, гремлютъ сабли о шеломы, трещатъ копія харалужьная въ полѣ незнаемѣ, среди земли половецькыя.... Святославъ грозьный, великый кыевскій: грозою бяшеть: притрепанъ своими сильными пълкы и харалужьными мечи; наступи на землю половецькую.... изрони злато слово, съ слезами смѣшено, и рече: „О моя сыновьца, Игорю и Вьсеволоде! рано еста начала половецькую землю мечи цвѣлити, а себѣ славы искати; нъ нечестьно одолѣсте, — нечестьно бо кровь поганую проліясте. Ваю храбрая сердьца въ жестоцѣмъ харалузѣ скована, а въ буести закалена“.... се у Римѣ кричать подъ саблями Половецькыми.... А ты, буй Романе и Мьстиславе!.... Суть бо у ваю железьныя паперси подъ шеломы латиньскыми... Литва Ятвязи, Деремела и Половьци.... главы свои подклониша подъ тыи мечи харалужьныи.... На Немизѣ снопы стелютъ головами, молотятъ цѣпы харалужьными.... вѣютъ душу отъ тѣла.“[1] Въ приведенныхъ отрывкахъ „Слова“ сгрупированы главныя цитаты, относящіеся къ оружію. Подобно отрывку Начальнаго Лѣтописца о дани хозарамъ мечами, и здѣсь говорится и о мечахъ, и о сабляхъ. Но есть и существенное различіе: Лѣтопись ясно и прямо противопоставляетъ хозарскую саблю русскому мечу. Здѣсь же не совсѣмъ такъ. Правда, пѣвецъ Слова тоже говоритъ о половецкихъ сабляхъ и, попрежнему вкладываетъ мечъ въ руки „Святослава, грознаго, великаго“, въ руки его „сыновцевъ“ Игоря и Всеволода, въ руки Романа Мстиславовича Волынскаго, но, въ другомъ мѣстѣ, онъ ясно говоритъ: поскепаны саблями калеными шеломы оварьстіи отъ тебѣ, яръ-туре Вьсеволоде“, а о дружинѣ Всеволодовой, что у нихъ: „... сабли изъострени“. Выходитъ, что мечъ далеко ужъ не является единственнымъ холоднымъ оружіемъ русской дружины — сабля упоминается въ этой роли столь же часто, если не чаще.

Чрезвычайно любопытно и то, что начинаетъ встрѣчатся эпитетъ „каленый“. Такъ „... саблями калеными...“, „... летятъ стрѣлы каленыя...“, „... въ буести закалена...“; несомнѣнно, что мы имѣемъ дѣло съ людьми, которые не только сами умѣли обращаться съ „калеными“, т. е. закаленными издѣліями, но и, зная свойство матеріала, умѣли его обрабатывать, ковать и закаливать.

Предположеніе это станетъ яснымъ не только отъ частаго упоминанія „Словомъ“ выраженія „каленый“, но и изъ раздѣльности въ пониманіи, такъ сказать, процесса закалки: „Ваю храбрая сердьца въ жестоцѣмъ харалузѣ скована, а въ буести закалена“, говоритъ „Слово“. Здѣсь понятіе „закалки“ отдѣлено отъ оружія и употребляется въ отвлеченномъ и переносномъ смыслѣ и, вмѣстѣ съ тѣмъ, въ смыслѣ необычайно точномъ, показывая, что и пѣвецъ Слова, и дружина имѣли ясное и точное представленіе объ обработкѣ матеріала, изъ котораго было сдѣлано ихъ вооруженіе.

Что же это былъ за матеріалъ? „Слово“ и на этотъ вопросъ даетъ точный отвѣтъ: матеріалъ былъ „харалугъ“, т. е. восточная сталь. Слово харалугъ происхожденія тюркскаго, отъ джагатайскаго „кара-луг“, что значитъ „черная сталь“. „Слово“ говоритъ о харалужныхъ мечахъ и копьяхъ, но говоритъ и о харалужныхъ цѣпахъ;

[1] „Слово о Полку Игоря“, изд. Глазунова, Петроградъ 1915, стр. 5, 6, 8, 9, 10, 11 и 12.

значитъ, харалугъ шелъ и на оружіе и на предметы обихода. Свойства харалуга описаны также очень точно и полно: харалугъ отличается большой крѣпостью; онъ куется („въ жестоцѣмъ харалузѣ скована") и закаливается; словомъ, харалугъ обладаетъ двумя основными характерными свойствами стали — ковкостью и закаливаемостью. Съ другой стороны эпитетъ „черный" безошибочно указываетъ, что сталь эта была узорчатой, ибо фонъ узорчатой стали послѣ вытравки кажется чернымъ, и лучшіе сорта узорчатой стали на востокѣ неизмѣнно сопровождаются эпитетомъ черный: „кара-табанъ" и „кара-хорассанъ".

Русскій языкъ не имѣлъ и не имѣетъ собственнаго слова для обозначенія стали. Долгое время довольствовались словомъ „желѣзный", напр. „желѣзныя паперси": но постепенное знакомство съ весьма важнымъ видоизмѣненіемъ стали, которое не только куется, но и закаливается, дѣлало желательнымъ выработку новаго термина. Новое слово — харалугъ — было заимствовано оттуда же, откуда шелъ и матеріалъ, т. е. съ востока, отъ половцевъ, или черезъ половцевъ.

Половцы появились въ южнорусскихъ степяхъ около половины XI-го вѣка. Въ 1055 году они нападали на Переяславскую область; съ 1061 года начались ихъ непрерывныя нападенія на Кіевскую область и, въ теченіе 150 лѣтъ, они являются сущимъ бичемъ всего юга. Борьба съ половцами, въ глазахъ русскаго народа, стала обязанностью и величайшей заслугой каждаго князя; успѣшной борьбой съ половцами „старый Владиміръ" (Мономахъ) заслужилъ всеобщую народную любовь; неудачнымъ, но необычайно смѣлымъ и отважнымъ походомъ 1185 года въ глубь половецкихъ степей, Ольговичи, Игорь и Всеволодъ, добились чести стать героями „Слова", нашей Иліады. Борьба съ половцами имѣла не только мѣстное — русское значеніе: въ кругу развертывавшихся міровыхъ событій это было своего рода обезпеченіе фланга христіанскаго запада отъ языческаго и мусульманскаго востока въ эпоху крестовыхъ походовъ. И въ то время, когда крестоносцы, влекомые неудержимою силой, стремились къ Гробу Господню, наши невѣдомые, но не менѣе славные „храбры", ближайшіе, по словамъ Ключевскаго, „преемники варяжскихъ витязей" шагъ за шагомъ, съ мечами харалужными, отстаивали русскую землю отъ „степи" и усѣивали своими костьми кладбища, „гдѣ богатыри кладутся русскіе"[1] Борьба съ половцами была необычайно трудной, упорной и жестокой; лѣтописи наши, особенно вначалѣ, говорятъ о нихъ не иначе какъ съ омерзѣніемъ, но какъ бы ни велась борьба и каковъ бы ни былъ общій культурный уровень половцевъ, военное искусство и техника военнаго дѣла стояли у нихъ на большой высотѣ. Они, несомнѣнно, зорко слѣдили за всѣмъ, что было въ этой области лучшаго и на востокѣ и на западѣ. Такъ подъ 1184 г. Ипатьевская лѣтопись говоритъ: „Пошелъ бяше окаянный и безбожный и треклятый Кончакъ со множествомъ половець на Русь; похупся яко плѣнити хотя грады рускыѣ и пожечи огньемъ. Бяше бо обрѣлъ мужа такового бесурменина иже стрѣляше живымъ огньмь; бяху бо у нихъ луци тузи самострѣльни, одва 50 мужь можашеть напрящи..."[2]

Такимъ образомъ половцы обладали своего рода „тяжелой артиллеріей" и огнеметами съ греческимъ огнемъ; все это не могло не поразить нашего воображенія и не могло не заставить интересоваться военной техникой такого сосѣда; неудивительно, что ихъ холодное оружіе — сабли и сталь — харалугъ, изъ коей онѣ дѣлались, быстро нашли доступъ къ намъ и начали вытѣснять и прежнее норманское вооруженіе, норманскую броню, и норманскіе сварочные мечи. Если форма мечей еще со-

[1]) Ключевскій, Курсъ русск. ист., ч. I. Петроградъ. 1920, стр. 347.

[2]) »The Tale of the Armament of Igor«, edited & translated by L. A. Magnus. Oxford University Press, London, 1915. Notes, 309. P. 67.

хранялась, то матеріалъ уже былъ другой: мечи стали „харалужными“. А харалугъ потянулъ за собой и восточное вліяніе. Сначала стали сражаться какъ половцы, потомъ стали „умыкать красьныя дѣвькы половецькыя“, а тамъ и жениться на половчанкахъ.

„Слово“ — „харалужными“ мечами, шлемами „оварскими“ и „латинскими“ — невольно отмѣтило чрезвычайно интересный моментъ въ борьбѣ востока и запада на нашей равнинѣ. Еще недавно князья наши были чистокровными норманами, а дружина сильно норманской по составу и по духу. Эймундова сага, описывающая событія 1015—1018 года во время борьбы Ярослава съ Святополкомъ и Вышеславомъ за Кіевскій престолъ — насквозь проникнута норманскимъ духомъ. Всеволодъ, сынъ Ярослава и Ингигерды и отецъ Владиміра Мономаха, почти чистокровный норманъ: въ жилахъ его течетъ $^{7}/_{8}$ норманской крови и лишь $^{1}/_{8}$ славянской отъ прабабки Малуши; Владиміръ Мономахъ наполовину норманъ, наполовину грекъ; въ немъ лишь $^{1}/_{16}$ славянской крови. Самъ онъ женится на Гидѣ, дочери послѣдняго Саксонскаго Короля Англіи Гаральда, а сынъ его Мстиславъ — на шведской принцессѣ Христинѣ; одна изъ дочерей Мстиславовыхъ — это уже поколѣніе Игоря и Всеволода — выходитъ замужъ за Канута Оботритскаго и становится матерью Вальдемара Датскаго, названнаго такъ въ честь дѣда его матери „Стараго Владиміра“.[1] Тоже самое должно было быть и въ линіи Ольговичей, въ „гридьницѣ Святославли“, гдѣ „Нѣмьци и Венедици... Грьци и Морава поютъ славу Святославлю“.

Но „степь“ дѣлаетъ свое дѣло. Святославъ Черниговскій, сынъ Олега Тмутараканскаго, уже женатъ на „половчанкѣ“; Гзакъ и Кончакъ собираются „сокольца“ Игоревича опутать красною дѣвицей. И вотъ, несмотря на сильнѣйшія варяжскія традиціи, несмотря на живое еще общеніе съ европейскими сосѣдями, несмотря на голосъ крови, еще сильно норманской, и на силу многовѣковыхъ историческихъ устоевъ, связь и съ западомъ, и съ Византіей начинаетъ постепенно, но неуклонно ослабѣвать. Мы видѣли, какъ все болѣе и болѣе затруднительно сообщеніе съ Греціей,[2] какъ видимо „мелѣютъ“ прежніе торговые пути; чувствуется, что жизнь пробиваетъ себѣ дорогу гдѣ то въ другомъ мѣстѣ, что находятся новые пути, что Кіевская Русь остается въ сторонѣ. И чѣмъ больше остается она въ сторонѣ отъ живого общенія съ западомъ и югомъ, чѣмъ рѣже женятся князья на норманкахъ и чѣмъ чаще на половчанкахъ, тѣмъ болѣе ощущается вліяніе востока. Мечъ уступаетъ мѣсто саблѣ, сварочная крица викинговъ — восточному харалугу. Кочевникъ и степь надвигаются на Русь викинговъ и варяговъ; половцы и татары отрѣзаютъ ее и отъ „Русскаго“, и отъ Хвалынскаго Моря.

III. „ПУЛАДЪ ДЖАУХЕРДЕРЪ“ — БУЛАТЪ

„Гулатные поминки“ — посольство Князя Звенигородскаго къ Шаху Аббасу — Пуладъ Джаухардаръ — О желѣзной и стальной промышленности въ Индіи — колонна Кутуба — производство узорчатой стали въ тигляхъ — вывозъ булата сушей и моремъ — „Намбанъ“.

Занявъ южнорусскія степи, половцы отрѣзали насъ не только отъ Чернаго Моря и Византіи, они отрѣзали насъ и отъ Каспійскаго моря и ховарезмійскихъ (среднеазіатскихъ) рынковъ. Оба великіе транзитные пути — Днѣпровскій и Волжскій — оказывались перерѣзанными; торговая и политическая жизнь, бившая ключемъ въ X и XI вѣкѣ, должна была замереть; въ концѣ XII-го вѣка пѣвецъ „Слова“ видѣлъ только отзвуки и воспоминанія ея, а въ XIII вѣкѣ татарское нашествіе окончательно кладетъ

[1]) Карамзинъ. СПБ., 1816, т. II, стр. 158, 159.

[2]) На что горько печаловался въ 1170 году Мстиславъ Изяславовичъ.

грань между прежней нормано-варяжской Русью и той новой, которой предстояло раскинуться на полъ свѣта. Въ долгіе сумеречные вѣка татарскаго ига, черезъ XIII и XIV въ XV-тый вѣкъ народное сознаніе полубезсознательно проносило память о Византіи и о Хвалынскомъ Морѣ съ дорогой на Багдадъ, и первымъ дѣломъ Руси на зарѣ новаго періода, при Іоаннѣ III-мъ, было возобновить связь съ отходящей Византіей, а при Іоаннѣ Грозномъ, черезъ Казань и Астрахань, „прорубить окно“ на далекій сказочный востокъ, въ Персію и Индію.

Въ 1552 году пала Казань, въ 1556-мъ году — Астрахань. Открывалась дорога и за Уралъ, и въ Персію. Сейчасъ же начали появляться въ Москвѣ посольства Самаркандское, Хивинское, Персидское. Русскіе купцы и драгоцѣнные мѣха изъ царской казны поплыли Каспійскимъ моремъ. Съ Персіей стали устанавливаться прочныя дипломатическія и торговыя сношенія. Особенно укрѣпились они въ царствованіе Ѳедора Іоанновича посольствами Г. Б. Васильчикова къ „Худабендѣй Шаху“ (Khoda-Bendeh) и Кн. А. Д. Звенигородскаго къ сыну Худабендѣя, знаменитому Шаху Аббасу. Передъ Москвой стали раскрываться широкіе горизонты: Грузія отдавалась намъ добровольно, Шахъ Аббасъ уступалъ намъ не только Дербентъ и Баку, но и Тавризъ съ ширванской областью; манилъ мыслью, въ союзѣ съ нимъ, изгнать турокъ изъ занимаемыхъ ими земель и прочно утвердиться въ Константинополѣ; стараясь при случаѣ обратить вниманіе пословъ нашихъ на міровое значеніе Индійскаго Государства: „А за Государемъ его, за индѣйскимъ Джемаледдиномъ Акберъ Государемъ всего свѣта двѣ доли, а третья доля за всѣми крестьянскими и бусульманскими государи.“ [1]

Участились персидскія посольства и „поминки“ въ Москву, и въ составѣ этихъ поминковъ все чаще и чаще стали попадаться издѣлія изъ узорчатой восточной стали, только теперь уже не подъ тюркскимъ названіемъ „каралуг'а“, а подъ персидскимъ „пулад“, изъ котораго мы сдѣлали нашъ „булатъ“.

Такъ въ числѣ подарковъ, привезенныхъ Царю Федору Іоанновичу, подъ 1593 и 1594 г. читаемъ:

„А поминковъ къ государю Ц. и. В. Кн. Федору Ивановичу В. Р. отъ Кизыльбашскаго [2] Аббасъ Шаха съ посломъ его Ази Хосровомъ:

шапка булатная кизыльбашская, казбинское дѣло,....
ножъ щитовой булатенъ... ножъ булатенъ кизыльбаское дѣло,
тулунбасъ булатенъ.... стремена булатны....“

и самъ „Кизылбашскій посолъ Ази Костровъ [3] Государю [4] бьетъ челомъ: „сабля булатная въ лице кашанское дѣло....“ [5] Далѣе читаемъ: „лѣта 7102 (1594) государь ц. и. В. к. Ѳедоръ Ивановичъ в. Рс. кизыльбашскаго Аббасъ Шахова посля Ази Хосрова отпустилъ, а съ нимъ вмѣстѣ послалъ.... кн. Ондрея Дмитреевича Звенигородскаго.“ [6] Въ своемъ „статейномъ спискѣ“ (дневникѣ) Кн. Звенигородскій оставилъ намъ необычайно живое и точное описаніе своего пребыванія и разговоровъ съ шахомъ. Подъ 4 Марта (1595) онъ записываетъ: „И показывалъ“ (шахъ) „шеломы и шапки и зерцала булатныя, наложены золотомъ, и пансыри. А говорилъ шахъ: «шеломы

---

[1]) Н. И. Веселовскій, „Памятники дипломатическихъ и торговыхъ сношеній Московской Руси съ Персіей.“ СПБ. 1890, стр. 261.

[2]) Въ другомъ мѣстѣ онъ именуется повелителемъ „Ирана и Турана.“

[3]) Очевидно русифицированное „Хосровъ.“

[4]) Въ другомъ мѣстѣ сказано „Бѣлому Царю.“

[5]) Ibidem. Стр. 194, 195, 197.

[6]) Ibidem. „Посольство въ Персію князя Андрея Дмитріевича Звенигородскаго“, стр. 221—334.

и шапки и зерцала дѣлаются въ нашемъ государствѣ; а булатъ хорошей красной выходитъ въ наше государство изъ Индѣйскаго государства; а пансыри добрые выходятъ къ намъ изъ Черкасъ».“ [1]

Изъ приведенныхъ словъ посольскаго донесенія ясно слѣдуетъ, что, если не весь булатъ, то лучшіе сорта его шли въ Персію изъ Индіи. А Шахъ Аббасъ могъ все это знать хорошо, и не только съ чужихъ словъ: много лѣтъ, еще при жизни отца своего Худабендѣя былъ онъ правителемъ Хорассана, который всегда славился своими издѣліями изъ булатной стали и одному изъ сортовъ булата далъ свое имя; былъ онъ правителемъ и Герата; а черезъ Гератъ и Хорассанъ шла торговая дорога, которой испаганскіе купцы везли въ Персію и дальше въ Дамаскъ булатную сталь изъ Индіи, изъ Нирмаля.

Слова шаха вполнѣ подтверждаются и свидѣтельствомъ путешественника по Персіи XVII в. Шардена.[2] Чрезвычайно наблюдательный и образованный прекрасно, владѣвшій восточными языками, онъ оставилъ весьма цѣнное описаніе Персіи, ея нравовъ, обычаевъ, а также и искусствъ и техническихъ производствъ. Говоря объ оружіи, онъ упоминаетъ, что персидскія сабли отличаются чрезвычайно красивымъ рисункомъ, но что подражать этому рисунку въ Европѣ не удается, „вслѣдствіе того“, замѣчаетъ онъ, „что въ нашей сталѣ нѣтъ достаточно прожилокъ, какъ въ Индійской стали, которой они обыкновенно пользуются. У нихъ много и своей стали, но они цѣнятъ ее менѣе нежели индійскую, а нашу (европейскую) еще менѣе.“ [3] Въ другомъ мѣстѣ Шарденъ говоритъ, что персы оба сорта узорчатой стали, и свою и индійскую, называютъ „poulad jauherder, узорчатая сталь, т. е. то, что мы называемъ дамасковой сталью, чтобы ее отличить отъ европейской стали“.[4]

Указаніе на пользованіе индійской сталью для клинковъ можно найти и у арабскихъ писателей. Такъ въ т. н. Лейденской рукописи[5] сохранился цѣлый технологическій трактатъ Эмин-ад-Дин'а, жившаго въ XIII в. нашей эры. 6-ая глава 9 книги принадлежитъ Якуб'у бен-Исхак-ель-Кинди и заключаетъ драгоцѣнное описаніе клинковъ той эпохи (персидскихъ, индійскихъ, арабскихъ и „франкскихъ“) и матеріаловъ, изъ которыхъ они готовятся. Говоря о хорассанскихъ клинкахъ онъ указываетъ, что „сталь для нихъ“ (фуладъ) „привозятъ изъ Цейлона, но куются они въ Хорассанѣ.“ Тоже говоритъ онъ и про мансурскіе мечи, и про арабскіе мечи.[6] Такимъ образомъ, подтверждая фактъ привоза матеріала изъ Индіи, онъ указываетъ на морской путь изъ Цейлона аравійскимъ моремъ въ Персидскій заливъ, или, для Аравіи, къ Красному морю. Интересно отмѣтить, что, кромѣ этого „западнаго“ пути, у насъ имѣются указанія и на пользованіе „восточнымъ“ путемъ, и, приблизительно, въ то же время, т. е. въ концѣ среднихъ вѣковъ. Эти свѣдѣнія идутъ изъ Японіи. Издавна ввозили японцы къ себѣ твердую сталь для мечей подъ названіемъ »Namban Tetsu«, т. е. желѣзо южныхъ варваровъ“. Проф. Жоли[7] приводитъ свидѣтельство Ямада Іошимутсу, что намбанъ ввозился въ Японію

[1]) Ibidem, стр. 271.

[2]) »Voyages du Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient«. Paris, 1811. — Первое изданіе было напечатано въ Лондонѣ въ 1686 году слѣдующія въ Амстердамѣ въ 1711 и 1735, біограф. данныя см. Н. Т. Бѣляевъ „О булатахъ“. 1906. прил. 25, стр. 29.

[3]) Chardin. 1811. t. IV. p. 137.

[4]) Chardin. 1811. t. III. pp. 355, 356.

[5]) Hammer. »Sur les lames des orientaux«. Journal Asiatique, 1854, t. III., Paris, pp. 66—79.

[6]) Ibid. pp. 70, 71.

[7]) H. L. Joly: »Note sur le fer et le style namban«. Bulletins de la Société franco-japonaise de Paris, No XXXIII, Avril 1914. Въ письмѣ къ автору отъ 13. VIII. 1918 Проф. Жоли (нынѣ покойный) подтверждаетъ, что намбанъ тетцу есть индійская сталь и указываетъ на работы Проф. Tawara Kuni-itchi на технич. факультетѣ токійскаго университета. При личномъ свиданіи съ авторомъ въ 1921 году профес. Тавара также подвердилъ эти свѣдѣнія.

*

съ весьма древнихъ временъ въ теченіе всего средневѣковья, что онъ отличается большой твердостью и трудно куется, и что по всѣмъ свойствамъ онъ совершенно аналогиченъ вутцу,[1] т. е. индійской стали.

Такимъ образомъ родину восточной узорчатой твердой стали, будь ли это половецкій „харалугъ“, персидскій „пуладъ“ или японскій „намбанъ“, слѣдуетъ искать въ Индіи.

У насъ имѣется рядъ свѣдѣній, заимствованныхъ у греческихъ и римскихъ писателей, что античный міръ также пользовался индійской сталью. Такъ, упоминаемое у Плинія желѣзо „серер'овъ“, привозимое въ Римъ съ востока, вмѣстѣ съ драгоцѣнными тканями, было, по мнѣнію Ледебур'а[2], ничѣмъ инымъ, какъ тѣмъ же вутцомъ, т. е. индійской сталью. Той же индійской сталью долженъ былъ быть и „στόμωμα“ Арріана, и »ferrum candidum«, сто талантовъ коего Маліи и Оксидраціи поднесли Александру Македонскому.[3]

Имѣются также свѣдѣнія, что Діоклетіанъ установилъ въ Дамаскѣ[4] оружейные заводы для ковки мечей для римскихъ легіоновъ. Такъ какъ Дамаскъ былъ главнымъ рынкомъ, откуда узорчатая сталь (и узорчатыя, подобно булатному узору, ткани) расходилась по всей передней Азіи, естественно предположить, что оружіе отковывалось тамъ именно изъ булата. Косвеннымъ, но вѣсскимъ подтвержденіямъ, является то обстоятельство, что только римляне могли занести технику „узорчатой стали“ въ Скандинавію.[2] Въ эпоху около христіанской эры, сношенія между Скандинавіей и Римомъ были весьма оживленными, на многихъ мечахъ того періода имѣются имена мастеровъ латинскими буквами и латинскія по характеру. Съ другой стороны матеріалъ мечей, во многихъ случаяхъ, имѣетъ типично волнистую поверхность, такую же, какъ впослѣдствіи имѣютъ мечи викинговъ. Какъ указывалось выше въ главѣ I-ой, сама техника кричнаго производства наталкивала на подражаніе волнистому узору булата, и какой нибудь поселянинъ изъ Smäland'a или Bohuslän'a,[5] увидѣвъ у легіонера „булатный“ мечъ изъ желѣза серер'овъ, плѣнившись красотой его узора, могъ попытаться воспроизвести его искуснымъ свариваніемъ и проковываніемъ крицы изъ болотной руды своего поля. Съ теченіемъ вѣковъ сварочный булатъ могъ стать „мѣстнымъ“ продуктомъ, и, когда опытный взглядъ Ибн-Фодлан'а глядѣлъ на волнистыя линіи мечей „руссовъ“, онъ, самъ того не зная, признавалъ въ нихъ знакомую технику индійской стали.

Производство стали и желѣза стояло въ Индіи съ самыхъ древнихъ временъ на очень большой высотѣ. Однимъ изъ наиболѣе замѣчательныхъ памятниковъ является т. н. колонна Кутуба близъ Дели (рис. 1). Колонна эта, высотой въ 24 фута и вѣсомъ въ $6^1/_2$ тоннъ, представляетъ монолитъ изъ чистаго сварочнаго желѣза.[6] Большинство изслѣдователей относитъ ее къ 319 году нашей эыр. Несмотря на 1600 лѣтъ, протекшихъ съ того времени, какъ ее поставили, колонна находится въ прежней сохранности и не тронута ржавчиной.

Сталь находилась въ широкомъ употребленіи и на оружіе, и на инструменты уже между VI и III в. до Р. Х.,[7] а знакомство съ чугуномъ и желѣзомъ восходитъ, по край-

---

[1]) Терминъ »wootz«, подъ которымъ въ XVII и XIII вѣка была извѣстна въ торговлѣ индійская сталь, введенъ въ обращеніе Голландцами, но заимствованъ ими, по нѣкоторымъ указаніямъ, изъ гузератскаго нарѣчія.

[2]) Ledebur. »Handbuch des Eisenhüttenkunde«. 1907. s. 10, 11.

[3]) Egerton. »Handbook of Indian Arms«. 1880. London, p. 56.

[4]) H. Hildebrand. »The Industrial Arts of Scandinavia in the Pagan Times«. London. 1894. pp. 122, 123. см. также A. Lorange. »Den Ingre jernalders svaerd.« 1889.

[5]) Мечъ изъ Богуслан'а, прежней Норвежской, нынѣ Шведской провинціи, имѣетъ узорчатую поверхность.

[6]) Sir R. Hadfield. »Sinhales Iron and Steel of ancient Origin« Journ. Iron and Steel Inst., 1912.

[7]) P. Neogi. Indian Association for the Cultivation of Science, Bull. № 12, 1914.

ней мѣрѣ, къ 2000 г. до нашей эры. Очень интересный образецъ твердой углеродистой стали, который можно точно датировать, дошелъ до насъ въ видѣ матеріала скрѣпъ и клиньевъ въ основаніи колонны Garuda-Dhvaja въ центральной Индіи. Колонна эта была воздвигнута въ 125 году до Р. Хр. грекомъ Геліодоромъ, посломъ таксильскаго царя Антіалкидаса при дворѣ индійскаго государя Bhagabhadra. Анализъ металла былъ недавно произведенъ извѣстнымъ металлургомъ Сэромъ Р. Гадфильд'омъ и доказалъ, что образецъ этотъ — твердая сталь прекраснаго качества.[1]

Какъ же готовили индусы эту сталь?

Отъ средневѣковыхъ арабскихъ писателей до насъ дошелъ рядъ свѣдѣній, которыя даютъ довольно ясную картину стального производства въ Индіи. Такъ Эминад-Динъ говоритъ слѣдующее: „Фуладъ значитъ »очищенное« (желѣзо) и дѣлается изъ ма'дани тѣмъ, что его плавятъ, пока оно не сдѣлается твердымъ, принимающимъ сильную закалку и на немъ появится рисунокъ“ (firend).[2] Въ другомъ мѣстѣ онъ упоминаетъ, что для полученія фулад'а употребляется 2 сорта „желѣза“, извлекаемаго изъ рудниковъ: »sairakani« и »birmahinigé«,[3] что, по всей вѣроятности, слѣдуетъ понимать какъ 2 сорта рудъ.

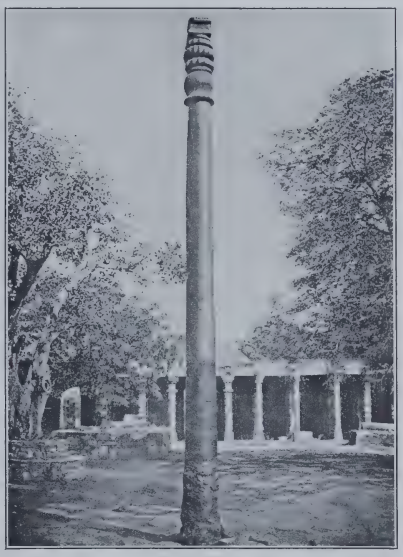


Рис. 1.
Колонна Кутуба
близъ Дели. Воздвигнута въ 319 году по Р. Х.
изъ сварочнаго желѣза.

С. Шварцъ, бывшій въ 90-ыхъ годахъ прошлаго столѣтія директоромъ Англоиндійскихъ сталелитейныхъ заводовъ, приводитъ слѣдующее описаніе приготовленія стали, изъ стариннаго индійскаго трактата Aini-i-Akbari:[4]

»Kona Samundrum, около Нирмаля въ Гейдерабадѣ является тѣмъ мѣстомъ, гдѣ добывается руда для стали, идущей на дамаскіе мечи... Плавильные горны находятся тамъ же... Тигельная шихта состоитъ изъ 3 частей сѣрой руды (магнитнаго желѣзняка) и 2 частей бурой руды (бураго желѣзняка), смѣшанныхъ съ древеснымъ углемъ. Предварительно на дно тигля кладутся стекловидные шлаки, какъ флюсъ... Тигель ставится на подставку въ круглый горнъ и обкладывается кругомъ древеснымъ углемъ; затѣмъ изъ двойныхъ мѣховъ пускается дутье на 24 часа, сначала медленно, а потомъ, когда шихта начнетъ плавиться, сильно и быстро... По достиженіи желаемой степени плавленія, прекращаютъ дутье; тигель оставляютъ въ печи, пока онъ самъ не

[1]) Sir R. Hadfield, »History of the Metallurgy of Iron and Steel«, Proceedings Inst. Mechanical Eng., 1915, p. 321.

[2]) „О Булатахъ“. Приложеніе 14-е, гдѣ приведенъ означенный переводъ Эмин-ад-Дин'а, сдѣланный К. А. Иностранцевымъ.

[3]) »Sur les lames des orientaux«, p. 68.

[4]) C. Ritter v. Schwarz. »Ueber die Eisen- und Stahlindustrie Ostindiens«. Stahl und Eisen, 1901, S. 209—211, 277—283, 337—341 und 391—399.

остынетъ какъ можно медленнѣе. Затѣмъ тигель разбиваютъ и на днѣ его находятъ слитокъ, называемый »kurs«.[1]

Шарденъ и Таверніе, которые въ XVII-мъ столѣтіи застали еще расцвѣтъ булатнаго производства, оставили намъ описаніе такихъ слитковъ-сутунковъ. „Они выплавляютъ сталь въ круглые хлѣбцы, какъ сложенныя ладони“,[2] говоритъ Шарденъ, а Таверніе прибавляетъ, что „сталь, которая годится на булатъ... встрѣчается въ торговлѣ въ кружкахъ, величиной съ копѣечный хлѣбецъ; каждый кусокъ разрѣзаютъ надвое, чтобы видѣть хорошаго-ли качества сталь, и обѣ половинки одинаково употребляются на производство сабельныхъ клинковъ“.[3]

Всѣ эти описанія[4] согласно указываютъ что индійская сталь получалась тигельнымъ способомъ, т. е. проходила черезъ расплавленное состояніе и затѣмъ, затвердѣвала — закристаллизовывалась — при спокойномъ медленномъ охлажденіи. Нельзя безъ изумленія отмѣтить, что тигельный способъ приготовленія стали, который и теперь считается наиболѣе совершеннымъ, а въ XVIII-мъ вѣкѣ былъ введенъ Гунтсман'омъ въ Англіи, какъ величайшее открытіе,[5] былъ на много вѣковъ, а можетъ быть и тысячелѣтій, раньше извѣстенъ въ Индіи, широко тамъ примѣнялся и служилъ предметомъ обширнаго вывоза.

Въ отличіе отъ тигельнаго способа, какъ онъ примѣняется теперь, въ Индіи давали тиглю медленно охладиться съ печью, жертвовали тиглемъ, разбивая его, но зато получали продуктъ спокойно охладившійся и имѣвшій возможность закристаллизоваться медленно и спокойно. Въ этихъ условіяхъ развивается сильная прерывчатая кристаллизація, и оси кристалловъ, болѣе желѣзистыя и ковкія, переплетаются съ промежутками остаточный массы болѣе углеродистаго вещества. Это послѣднее и образуетъ тѣ „прожилки“, которыми по замѣчанію Шардена, такъ богата Индійская сталь и которыхъ нѣтъ въ стали европейской. Сочетаніе вѣтвей, ковкихъ, богатыхъ чистымъ желѣзомъ, и промежутковъ изъ болѣе твердой углеродистой массы давало комбинацію большой твердости и ковкости, а послѣ полировки и протравки, выявлялось характернымъ „Муаровымъ“ узоромъ. Того же сочетанія твердости и ковкости стремились достигнуть скандинавскіе кузнецы, проковывая и сваривая неоднородныя кричныя полосы; то, что естественно получалось въ тиглѣ подъ вліяніемъ кристаллическихъ силъ, думали здѣсь получить искусствомъ; видя необычайную красоту естественнаго узора, старались поверхностнымъ свариваніямъ придавать такой же причудливый-волнистый видъ; не могли въ полной мѣрѣ всспроизвести ни свойства, ни красоты узора, но искусной ковкой приближались къ нимъ, и поставили искусство оружейнаго кузнеца на большую высоту на всемъ скандинавскомъ сѣверѣ.

А Индія продолжала вывозить сутунки-хлѣбцы своей узорчатой стали во всѣ извѣстныя страны міра, въ Персію, Аравію, Египетъ, Сирію и въ далекія заморскія страны. Неудивительно, что тысячью путей просачивалась индійская сталь и на нашу равнину. Если въ мечахъ Ибн-Фодлан'овскихъ руссовъ было лишь подражаніе ея свойствамъ и узору, то въ половецкомъ харалугѣ степь донесла до насъ уже подлин-

[1]) Schwarz, S. 209.

[2]) Chardin, IV, p. 356.

[3]) Tavernier. »Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes«, 1677—79. цит. Vergnaud, »Manuel du travail des métaux«, 1835, Paris.

[4]) Н. Т. Бѣляевъ. „О Булатахъ“, гдѣ приведены и проанализированы на стр. 7—9 и въ приложеніяхъ 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17 и 18 показанія другихъ писателей и путешественниковъ по Индіи.

[5]) Sir R. Hadfield. »Sinhalese Iron and Steel etc.«

[6]) В. Желѣзновъ: »Историческія свѣдѣнія о булатѣ въ Россіи«, приложено къ „О Булатахъ“, Н. Т. Бѣляева. Спб. 1906. см. стр. 40.

ную сталь, только въ тюркскомъ нарядѣ. Начиная же съ XV-го столѣтія[6] и этотъ нарядъ сброшенъ, и индійская сталь ввозится къ намъ подъ своимъ собственнымъ персидскимъ именемъ „пулад'а", и какъ „булатъ" быстро и прочно завоевываетъ свое мѣсто и въ оружіи, и въ обиходѣ, и въ языкѣ, и въ поэзіи.

IV. ОПЫТЫ ВОСПРОИЗВЕДЕНІЯ БУЛАТА. АНОСОВЪ

Свѣдѣнія, проникающія въ Европу отъ путешественниковъ въ XVII и XVIII в. — Тавернье и Шарденъ — Опыты Реомюра — Докладъ Д-ра Пирсона Королевскому Обществу — Опыты Бреана на Парижскомъ Монетномъ Дворѣ — Стодартъ и Фарадей — Ковка булата въ Россіи — „Ученье сабельныхъ булатныхъ полосъ и пансырному дѣлу" — Ученики Кахрамана Еліазарова — Аносовъ рѣшаетъ „опытами доискаться тайны приготовленія булатовъ". Успѣхъ его опытовъ. — Плавка булатной стали — Классификація узора.

XVI-тый и XVII-тый вѣка были послѣднимъ періодомъ „осенняго" расцвѣта булатнаго производства въ Индіи и Персіи. Князь Звенигородскій при шахѣ Аббасѣ, Тавернье въ 1636 году видѣли его въ полномъ расцвѣтѣ. Шарденъ, во 2-ой половинѣ вѣка, засталъ лишь конецъ его, а съ XVIII вѣка началось быстрое увяданіе и вырожденіе его, которое легко прослѣдить по описаніямъ путешественниковъ того періода: чѣмъ путешественникъ болѣе ранній, тѣмъ, какъ правило, заставалъ онъ процессъ на большей высотѣ и тѣмъ свѣдѣнія его точнѣе и проще;[1] чѣмъ ближе къ серединѣ XIX столѣтія, тѣмъ свѣдѣнія запутаннѣе и сложнѣе, и туманность описанія покрывается дымкой таинственности.[2]

Во всякомъ случаѣ, свѣдѣнія, привезенныя Тавернье и Шарденомъ, возбудили и во Франціи и въ Англіи немалый интересъ. Во Франціи, въ началѣ XVIII-го вѣка заинтересовался индійской сталью — вутцомъ — самъ регентъ и приказалъ купить въ Каирѣ для Реомюра нѣсколько образцовъ вутца; но, какъ сообщаетъ Реомюръ, „парижскіе оружейники не съумѣли отковать его, что не очень говоритъ въ ихъ пользу, ибо восточные кузнецы умѣютъ ковать вутцъ".[3]

Въ послѣднихъ годахъ XVIII-го столѣтія Др. Скотъ изъ Бомбея послалъ въ Лондонъ Д-ру Пирсон'у нѣсколько образцовъ вутца и просилъ заняться изслѣдованіемъ его; Скотъ писалъ, что въ Индіи вутцъ примѣняется вездѣ, гдѣ нужна сталь особой твердости и крѣпости, какъ напр. на напильники, пилы, на замки для ружей; что вутцъ принимаетъ закалку гораздо болѣе сильную, чѣмъ европейская сталь, и что работа съ вутцомъ чрезвычайно затруднительна, т. к. не допускаетъ сильнаго перегрѣва и требуетъ большой медленности и осторожности.[4] Получивъ эти образцы, Др. Пирсонъ демонстрировалъ ихъ Королевскому Обществу въ Лондонѣ. Въ своемъ докладѣ онъ приводитъ подробное описаніе хлѣбцовъ вутца, говоритъ, что вѣситъ каждый изъ нихъ около 2 фнт. и имѣетъ около 5 дюймовъ въ діаметрѣ; говоритъ также, что каждый хлѣбецъ надрѣзанъ почти надвое.[5] Способность вутца коваться была имъ тоже подробно обслѣдована, и снова онъ столкнулся съ трудностью его ковать, а также что отъ перегрѣва вутцъ портится, теряя рисунокъ. Тѣмъ не менѣе Стодарту удалось изъ этого образца отковать хорошій ножевой клинокъ, и онъ заявилъ въ своемъ мемуарѣ, что для многихъ издѣлій, напр. для хирургическихъ инструментовъ, вутцъ окажется

[1]) Съ этой точки зрѣнія интересно сравнить съ позднѣйшими описаніями, напр. Вилькинсона, не только данныя Тавернье и Шардена, но и Voysey (1795) и Dr. Buchanan'a (1807).

[2]) См. напр. »Treatise« Lardner'a (1842).

[3]) Lardner. »Treatise«, chapter XIV, p. 248.

[4]) G. Pearson »Experiments and Observations etc.« Philosophical Transactions of the Royal Society of London. Part II. 1795.

[5]) Ibidem также Lardner's Treatise.

матеріаломъ болѣе подходящимъ, чѣмъ европейская сталь.[1] Докладъ Пирсона, опыты Стодарта, произведенные въ сотрудничествѣ съ знаменитымъ Фарадеемъ[2], не могли не произвести большого впечатлѣнія на общество и интересъ къ индійской стали одно время достигъ чрезвычайныхъ размѣровъ. Индійская сталь стала появляться и въ лабораторіяхъ, и на рынкѣ, то подъ названіемъ „вутца", то какъ „дамасковая", или какъ „перувіанская" сталь; другіе стали предлагать „метеоритную" сталь, откованную изъ метеорнаго желѣза, третьи „серебрянную" сталь, сплавляя ее съ серебромъ, „платиновую" и т. д.[3] Вопросъ чрезвычайно запутывался, такъ какъ всѣ изобрѣтатели стремились во чтобы то ни стало воспроизвести муаровый рисунокъ булата, а сущность вопроса, природа и составъ булата, оставалась въ сторонѣ.

Въ это время, въ 20 годахъ XIX-го столѣтія, всеобщее вниманіе стали обращать на себя опыты начальника Парижскаго Монетнаго Двора — Бреана.[4] Опыты эти, казалось бы, должны были разрѣшить вопросъ, т. к. Бреанъ очень скоро доказалъ опытами, что восточная „дамасковая" сталь есть дѣйствительно литая углеродистая сталь, лишь болѣе богатая углеродомъ, чѣмъ европейская сталь, и что рисунокъ ея является слѣдствіемъ раздѣльной кристализаціи 2-хъ ея главныхъ компонентовъ при медленномъ охлажденіи.[5] Взгляды Бреана опередили современниковъ по крайней мѣрѣ на полъ столѣтія,[6] и многое изъ того, что онъ говоритъ въ 1822 году, было вновь „открыто" лишь къ концу XIX-го вѣка. Какъ бы то ни было, Бреанъ остался совершенно непонятымъ и забытымъ, и взгляды его распространенія не получили. Дѣйствительная природа булата окутывалась все большей и большей таинственностью, и честь окончательнаго рѣшенія вопроса о природѣ булата принадлежитъ Россіи въ лицѣ Аносова и Чернова.

*

Знакомство съ булатомъ и его свойствами имѣло у насъ гораздо болѣе глубокіе корни и прочный фундаментъ, чѣмъ на западѣ. Мы видѣли, что еще въ XII-мъ вѣкѣ пѣвецъ „Слова", а, вѣроятно, и княжеская дружина имѣли ясное представленіе о „жестоцѣмъ харалузѣ", его крѣпости, способности закаливаться и знали искусство его ковать. Когда, съ начала XVI-го столѣтія „булатныя" издѣлія полились къ намъ широкой волной, врядъ ли искусство обращенія съ харалугомъ — булатомъ было уже совсѣмъ забыто; во всякомъ случаѣ оружейные мастера наши быстро овладѣли имъ вновь, если оно временно и забылось. По крайней мѣрѣ въ началѣ XVII-го вѣка уже работаетъ въ Москвѣ „ножевный" мастеръ Богданъ Игнатьевъ, ковавшій „ножи изъ булата" и Дмитрій Коноваловъ, дѣлавшій „зерцала булатныя".[7] Царь Алексѣй Михайловичъ посылаетъ съ нарочнымъ въ Астрахань, поближе къ Персіи и Черкасамъ, трехъ мальчиковъ „для ученья сабельныхъ булатныхъ полосъ и пансырнаго дѣла".[8]

Въ XVIII столѣтіи интересъ къ булату у насъ замираетъ и возрождается только въ началѣ XIX-го, когда имъ заинтересовались графъ Канкринъ и Паскевичъ. По ихъ порученію четыре ученика изъ Златоуста были отправлены въ Тифлисъ къ лучшему тамошнему мастеру Кахраману Еліазарову.[9] Это было въ 1830 году. Въ 1832 году они

[1]) Lardner. »Treatise«.

[2]) Faraday and Stodart. »Alloys of Steel«, Philosophical Transactions. 1822, vol. CXII., p. 253.

[3]) Lardner. »Treatise«, p. 248 и слл.

[4]) Bréant. »Description d'un procédé etc.« 1823. Bulletin de la Société d'Encouragement de l'Industrie Nationale.

[5]) Ibidem.

[6]) N. Belaiew, »Les précurseurs de la métallographie«. Revue de Métallurgie, 1912, p. 221.

[7]) Желѣзновъ. „Историческія свѣдѣнія о булатѣ въ Россіи", СПБ. 1906, стр. 42.

[8]) Ibidem. стр. 42, 43.

[9]) Ibidem, стр. 44.

вернулись на Златоустовскую оружейную фабрику.[1] Но съ 1828 года тамъ уже велъ свои знаменитые опыты надъ булатомъ директоръ завода Горный Инженеръ Генералъ-Маіоръ П. П. Аносовъ.[2]

Златоустъ, въ южныхъ предгорьяхъ Урала, на путяхъ изъ Европы къ азіатскимъ рынкамъ, самой судьбой, казалось, былъ предназначенъ для того, чтобы стать мѣстомъ окончательнаго рѣшенія вопроса о булатѣ и притомъ рѣшенія не только окончательнаго въ смыслѣ объясненія прошлаго, но и „синтетическаго", т. е. обнимающаго вопросъ во всемъ его разнообразіи и сложности и устанавливающаго не только связь между булатомъ и европейской сталью, но и открывающаго новые пути для усовершенствованія и изслѣдованія и того и другого. Нуженъ былъ лишь человѣкъ, одаренный наблюдательностью прирожденнаго изслѣдователя, широкаго замысла и пониманіемъ историческихъ условій настоящаго и прошлаго. Аносовъ былъ такимъ человѣкомъ, и его изслѣдованіе „О булатахъ" навсегда останется классической настольной книгой каждаго русскаго металлурга.[3]

Аносовъ, изучая приготовленіе литой стали, рѣшилъ „опытами доискаться тайны приготовленія булатовъ." Сначала рѣшилъ онъ повторить опыты Стодарта и Фарадея; изслѣдовалъ и отвергъ вліяніе металловъ на образованіе узора и свойства булата; затѣмъ, шагъ за шагомъ подвигаясь впередъ, изслѣдовалъ различные способы приготовленія булата: изъ рудъ, сплавленіемъ ихъ съ графитомъ или углемъ, т. е. то, что мы видѣли у Aini-i-Akbari; продолжительный отжигъ стали, упоминаемый еще Эмин-ад-Дин'омъ, Шарденомъ, Масальскимъ[4] и англійскими путешественниками; наконецъ остановился онъ на сплавленіи желѣза съ графитомъ въ тигляхъ.[5]

„Въ обыкновенный тигель", говоритъ Аносовъ, „закладывается 12 фнт. желѣза... на желѣзо полагается составъ, приготовленный изъ графита, желѣзной окалины и флюса... заложивъ матеріалъ въ тигель, покрываютъ его глиняной крышкой и пускаютъ въ печь дутье черезъ шестакъ... По прошествіи $3^1/_2$ часовъ металлъ обыкновенно бываетъ расплавленъ и покрытъ тонкимъ слоемъ шлака, а надъ нимъ лежитъ часть графита, поднятаго шлакомъ. Потеря графита въ это время простирается до $^1/_4$ фунта. Металлъ имѣетъ слабые продольные узоры, свѣтлый грунтъ, и, если графитъ хорошаго качества, то и отливъ.

[1]) Клинки работы учениковъ К. Эліазарова—Южакова, Бутцева и Пурусузіанца находятся въ Имп. Эрмитажѣ (А. 177, А. 143, А. 171, и А. 176). Они сработаны изъ сварочнаго булата, первые три въ Златоустѣ, а А. 176 (Южаковымъ) въ Технологическомъ Институтѣ.

[2]) Пав. Петров. Аносовъ родился въ 1797; блестяще кончилъ Горный Кадетскій Корпусъ (Горн. Институтъ) въ 1817 и тогда же поступилъ на Златоустовскій заводъ. Опыты надъ булатами началъ въ 1828, и въ 1833 получилъ первый клинокъ настоящаго булата. Съ 1831 года сталъ примѣнять микроскопъ къ опредѣленію структуры стали. Въ 1841 г. напечаталъ въ Горн. Журн. свое классическое изслѣдованіе о булатахъ. Установилъ производство литой тигельной стали и графитовыхъ тиглей. Съ 1831 г. былъ директоромъ оружейной фабрики, съ 1833 — Горный Н-къ Златоустовскихъ Заводовъ до 1847 года, когда назначенъ Гл. Нач. Алтайскихъ Горн. Заводовъ и Томскимъ Губернаторомъ. Скончался въ 1851. — Почетный членъ Казанскаго и Харьковскаго Университета Для біографич. данныхъ объ Аносовѣ см. Н. Т. Бѣляевъ, „О булатахъ", 1906 приложеніе 33; его же, „Артиллерійскій журналъ", 1913; его же: »Sur les précurseurs de la métallographie« и »The Russian Contribution in the nineteenth century to the Metallurgy of Steel«. Journal of the Royal Society of Arts, 1921, pp. 833—836. Работа Аносова „О булатахъ" была напечатана по французски въ 1843 году въ Annuaires du journal des mines de Russie и по нѣмецки въ »Erman Archiv f. d. wissenschaftliche Kunde von Rußland vol. IX, p. 510. Также приводится у L. Beck'a на стр. 243—249 и упоминается у Egerton'a въ »Indian Arms«.

[3]) Аносовъ. „О булатахъ", Горный журналъ, 1841. ч. I, стр. 162.

[4]) Масальскій „Изготовленіе булата по способу употребленному персіанами", Горный журналъ, 1841, ч. IV. и см. Н. Т. Бѣляевъ, „О булатахъ", стр. 9, приложенія, 15 и 18а.

[5]) Опыты №№ 145—185, 1837 года и 138—139, 1836 года. Опыты 1835 года №№ 129—137 произведены для повѣрки перваго способа, т. е. изъ рудъ.

Продолжая плавку 4 часа, графита въ потерѣ бываетъ до 36 золотниковъ, а металлъ получаетъ струистые узоры. Послѣ $4^1/_2$ часовъ, потеря въ графитѣ простирается до 48 з., а узоры въ металлѣ волнистые, средней величины. Въ это время тигель начинаетъ наклоняться въ сторону, въ такомъ случаѣ продолженіе плавки становится опаснымъ и должно ее остановить. Но если наклоненіе тигля незначительно, то плавка продолжается еще $^1/_2$ часа, тогда потеря въ графитѣ простирается до $^3/_4$ фнт. и въ металлѣ появляются узоры сѣтчатаго булата средней величины... Когда замѣчено будетъ, что тигель хорошо простоялъ 5 часовъ... то продолжаютъ плавку еще $^1/_2$ часа; въ семъ случаѣ потеря въ графитѣ простирается до одного и болѣе фунта, но весьма рѣдко случается, чтобы его вовсе не оставалось, если положено было $1^1/_4$ фнт.... Металлъ имѣетъ болѣе или менѣе крупные узоры, сѣтчатые, а иногда и съ колѣнами... По окончаніи плавки, когда угли прогорятъ до основанія, тогда останавливаютъ дутье. Тигель оставляютъ въ печи до тѣхъ поръ, пока онъ не остынетъ или, по крайней мѣрѣ, почернѣетъ".[1]

Описаніе это въ главныхъ чертахъ сходится съ вышеприведеннымъ изъ Aini-i-Akbari. Въ обоихъ случаяхъ сталь плавится въ тигляхъ, и въ обоихъ случаяхъ тигель медленно охлаждается съ печью. Послѣднее дѣлается для того, чтобы дать возможность стали при переходѣ изъ расплавленнаго состоянія въ твердое закристаллизоваться какъ можно медленнѣе и спокойнѣе. При этомъ происходитъ то распаденіе стали на менѣе углеродистые кристаллическіе ростки и на болѣе углеродистые „прожилки", которые и даютъ въ своей совокупности „муаровый" булатный узоръ. Аносовъ отмѣчаетъ, что количество углерода, растворяющагося въ стали, все увеличивается по мѣрѣ удлиненія времени плавки, а узоръ при этомъ проходитъ изъ полосатаго черезъ струистый и волнистый въ сѣтчатый и колѣнчатый; послѣдній узоръ Аносовъ считаетъ наиболѣе совершеннымъ: „поперечныя сѣти въ немъ увеличиваются", говоритъ онъ, „составляютъ гроздья, подобныя виноградным, или простираются во всю ширину полосы или вещи, раздѣляя ее на колѣна, почти равныя между собой и сходныя въ узорахъ".[2]

Такимъ образомъ видъ узора, на отполированномъ и протравленномъ клинкѣ, позволяетъ на глазъ опредѣлить его достоинство. „Когда ты смотришь на клинокъ", говоритъ Эмин-ад-Динъ, ты видишь его и снаружи и внутри";[3] т. е., какъ бы говоритъ онъ, ты видишь по внѣшнему рисунку его внутреннія свойства. И, дѣйствительно, восточные народы давно привыкли на глазъ, по узору, опредѣлять качества клинка. Издавна у арабовъ, персовъ и индусовъ лучшимъ булатомъ считался колѣнчатый — »Kirk narduban«, т. е. 40 ступеней или „лѣстница пророка", а послѣднимъ номеромъ ставили они сирійскіе булаты, т. н. „шамъ", большей частью съ продольнымъ узоромъ.

Кромѣ узора, его характера и крупности, имѣетъ большое значеніе грунтъ и отливъ; чѣмъ темнѣе грунтъ, тѣмъ выше достоинство метала. Отсюда становится понятнымъ, почему половцы для индійской стали употребляли названіе „Каралугъ", т. е. черное желѣзо, а персы лучшіе сорта своихъ клинковъ сопровождаютъ эпитетомъ черный: „кара-хорассанъ" и „кара-табанъ". Изъ отлива болѣе всего цѣнились блестящіе, красноватый и золотистый; такъ „табанъ" значитъ блестящій, такъ и Эмин-ад-Динъ различаетъ клинки по отливу сѣроватому, зеленоватому и красноватому.[4]

Издѣлія, полученныя Аносовымъ, были чрезвычайно высокихъ механическихъ

[1]) Ibidem.
[2]) Ibidem.
[3]) »Sur les lames des Orientaux«, p. 79.
[4]) Ibidem, p. 78.

качествъ[1] и красиваго рисунка. Среди прочихъ клинковъ златоустовскаго завода въ Эрмитажѣ сохранился аносовскій клинокъ А. 432, сѣтчатаго булата съ надписью „Златоустъ. 1846".[2] Клинокъ этотъ былъ поднесенъ Аносовымъ В. Кн. Михаилу Павловичу и считался „каратабан'омъ". Булатная сабля собственной работы была поднесена Аносовымъ Гумбольдту, когда онъ былъ проѣздомъ черезъ Златоустъ, а другая была поднесена извѣстному геологу Сэру Р. Мурчисону. На нѣкоторое время какъ бы вспыхнулъ интересъ къ работамъ Аносова. Въ горномъ журналѣ появился рядъ работъ (Илимова, Бутенева),[3] посвященныхъ булату; L. Beck, въ своей классической исторіи желѣза посвятилъ Аносову нѣсколько страницъ,[4] также и Egerton въ »Indian Arms«;[5] но съ началомъ второй половины XIX в. интересъ къ работамъ Аносова сталъ уменьшаться, и работы его стали быстро забываться.

Подобно Бреану, Аносовъ появился на 1—2 поколѣнія слишкомъ рано, и ему грозила участь „непонятыхъ и забытыхъ".[6] Но на русской почвѣ традиція „харалуга" и „булата" была слишкомъ сильна; сильна оказалась и „Аносовская" традиція на Златоустовскомъ Заводѣ. Въ 1868 г. Д. К. Черновъ успѣлъ еще захватить ее въ Златоустѣ и связать русское сталелитейное дѣло съ дѣломъ Аносова и восточной узорчатой сталью.

V. ПРИРОДА БУЛАТА, СЪ ТОЧКИ ЗРѢНІЯ КРИСТАЛЛИЗАЦІИ СТАЛИ, ПО РАБОТАМЪ Д. К. ЧЕРНОВА

Докладъ Д. К. Чернова 1868 г. — »Damask Steel« — Лекціи въ Михайловской Артиллерійской Академіи — классификація булатовъ: табанъ, хорассанъ, кумъ-гынды и шамъ — шкала Аносова: сѣтчатый, волнистый, полосатый — колѣнчатый булатъ — мечъ пророка »Dsu-l-fakkar« — Объясненіе Д. К. Чернова строенія колѣнчатаго булата.

Въ 1868 году въ докладѣ о ковкѣ стали, которому суждено было стать историческимъ,[7] Д. К. Черновъ, тогда еще молодой инженеръ, остановился на трудахъ Аносова, на свойствахъ и рисункѣ узорчатой стали: „Самая лучшая сталь, какую когда либо, гдѣ либо дѣлали, есть безъ сомнѣнія булатъ", сказалъ онъ. Въ 1869 г. онъ повторилъ опыты Аносова и отковалъ два кинжальныхъ клинка съ красивымъ волнистымъ узоромъ.[8] Такъ Д. К. Черновъ, получившій отъ свѣтилъ европейской науки названіе „Отца Металлографіи Желѣза",[9] Черновъ, которому Обуховскій заводъ, да и вся Россія обязаны прочной установкой сталелитейнаго дѣла и тепловой обработки стали, начинаетъ свою дѣятельность съ трудовъ Аносова и съ восторженнаго отзыва о восточной узорчатой стали.

Проходитъ много лѣтъ; другіе труды и другія заботы отвлекаютъ вниманіе

[1]) Илимовъ. Горный журналъ, 1841, IV, стр. 17.

[2]) Э. Ленцъ, „Указатель Отдѣленія Среднихъ Вѣковъ и эпохи возрожденія. Императорскій Эрмитажъ". Спб. 1908.

[3]) Горный журналъ. 1841.

[4]) L. Beck. »Geschichte des Eisens«, 1884, ss. 243—249.

[5]) Handbook of Indian Arms, London, 1880, p. 56.

[6]) N. Belaiew, »Sur les précurseurs de la métallographie«, 1912.

[7]) „Критическій обзоръ статей Лаврова и Калакуцкаго о стали и стальныхъ орудіяхъ и собственныя Д. К. Чернова изслѣдованія по этому предмету", Записки Императорскаго Русскаго Техническаго Общества, 1868, стр. 399—440.

[8]) Н. Т. Бѣляевъ, „О Булатахъ", 1906, стр. 18 и фиг. 12.

[9]) Такъ назвалъ Д. К. Чернова въ предисловіи къ своему труду „Желѣзо, сталь и прочіе сплавы", (1903) извѣстный американскій металлургъ H. M. Howe, и съ тѣхъ поръ это званіе прочно установилось какъ за границей, такъ и у насъ. Osmond, еще въ 80 годахъ, писалъ, что вся физическая химія находится въ зародышѣ въ мемуарѣ Чернова 1868 г.

Дмитрія Константиновича отъ булата, и откованные имъ клинки продолжаютъ лежать въ одномъ изъ ящиковъ его стола; и все же онъ пользуется всякимъ случаемъ, чтобы обратить вниманіе ученаго міра на булатъ,[1] исподволь начинаетъ собирать коллекцію булатнаго оружія, а, съ 1889 года, каждый годъ посвящаетъ одну изъ своихъ блестящихъ лекцій въ Михайловской Артиллерійской Академіи — Аносову и булату.[2] Въ этихъ лекціяхъ Черновъ распространяетъ свои взгляды на кристаллизацію стали[3], на строеніе булата. „Когда охлажденіе идетъ медленно", говоритъ онъ, „вещество болѣе мягкое, менѣе углеродистое бросаетъ оси; другое болѣе углеродистое . . . ." оставаясь въ это время еще жидкимъ, тотчасъ же вслѣдъ за этимъ обволакиваетъ ростки . . . и, при отвердѣваніи стали, въ моментъ кристаллизаціи происходитъ распаденіе состава . . . . Это распаденіе . . . . играетъ очень важную ролъ при назначеніи такой стали на клинки; при закалкѣ болѣе твердое вещество сильно закаливается, а другое остается слабо закаленнымъ, но такъ какъ оба вещества въ тонкихъ слояхъ и фибрахъ тѣсно переплетены одно съ другимъ, то получается матеріалъ, обладающій одновременно и большой твердостью, и большой вязкостью".[4] При ковкѣ сплетенія кристалловъ измѣняютъ свой видъ и, послѣ вытравки отполированной поверхности, получается узоръ, напоминающій „moiré, или вродѣ фибръ дерева, какъ у дуба".[5]

„Еще въ древности", говоритъ въ другомъ мѣстѣ Д. К. Черновъ, въ тѣхъ странахъ, гдѣ существовала фабрикація клинковъ изъ литого булата . . . . это дѣло составляло секретъ лишь нѣкоторыхъ мастеровъ; а въ то же время прочіе мастера старались подражать булатному клинку искусственнымъ воспроизведеніемъ узора. Съ этой цѣлью берутся два матеріала различной твердости, желѣзо и сталь, въ видѣ напр. тонкихъ проволокъ; изъ нихъ скручивается свитокъ, родъ веревки или каната, или плетенки (въ видѣ тесьмы); такая плетенка сваривается и проковывается подъ молотомъ въ пластинку или клинокъ; варьируя способъ сплетенія проволоки, мастеръ является хозяиномъ узора. Это есть сварочный булатъ . . . . онъ представляетъ также матеріалъ весьма хорошихъ достоинствъ, если тщательно приготовленъ, особенно если хорошо сваренъ".[6]

Въ Эрмитажной коллекціи, среди восточныхъ клинковъ литого булата имѣется одна очень красивая индійская сабля А. 491 (рис. 2) изъ сварочнаго булата.[7] Вмѣстѣ съ сварочными малайскими „крисами" она можетъ служить представительницей красоты и изящества восточныхъ сварочныхъ булатовъ.[8] Другимъ представителемъ сварочныхъ булатовъ являются мечи викинговъ; неоднородность состава крицъ, какъ мы видѣли выше, естественно наталкивала на мысль соединить или переплести ихъ, особенно, если мастеръ могъ имѣть передъ глазами узоръ настоящаго булата.[9] Съ другой стороны, волнистыя, причудливо извивающіяся линіи на мечахъ руссовъ потому то и могли обратить на себя вниманіе Ибн-Фодлан'а, что онъ долженъ былъ быть хорошо знакомъ съ рисункомъ восточнаго булата. Востокъ издавна отличался

---

[1]) D. K. Tschernoff, »Damask Steel«, The Metallographist, 1899, № 3, Boston, U. S. A.

[2]) Д. К. Черновъ, „Сталелитейное Дѣло". СПБ. 1906.

[3]) Д. К. Черновъ, „Изслѣдованія, относящіяся до структуры литыхъ стальныхъ болванокъ", Записки И. Р. Т. О. 1879.

[4]) „Приготовленіе литой стали по способу Аносова", Сталелитейное Дѣло, стр. 198—205.

[5]) Ibidem, стр. 200.

[6]) „Сталелитейное Дѣло", стр. 203.

[7]) Клинокъ этотъ воспроизведенъ въ каталогѣ Императорскаго Эрмитажа и на фиг. 9. „О Булатахъ".

[8]) Но при всей своей красотѣ рисунокъ сварочнаго булата повторяется, какъ напр. въ обояхъ или матеріяхъ. „Настоящій же булатъ отличается отъ сварочнаго неподражаемымъ для искусства распоженіемъ узоровъ". (Аносовъ).

[9]) См. главы I и II.

любовью къ совершенству и къ красотѣ въ предметахъ оружія и обихода; можетъ быть чувствовалъ онъ, что высшее совершенство издѣлія непремѣнно проявится и въ совершенной красотѣ его. Красота восточнаго булата заворожила Аносова; она же неотразимо влекла Чернова, и среди 23 булатныхъ клинковъ его коллекціи были нѣкоторые такой красоты, что равныхъ имъ автору не пришлось видѣть ни въ Эрмитажѣ, ни въ другихъ коллекціяхъ восточнаго оружія.

Въ началѣ 1906 года Д. К. Черновъ принесъ эту коллекцію въ даръ Михайловской Артиллерійской Академіи, и автору поручено было составить ея описаніе. Богатство и, сравнительно, малая использованность матеріала невольно заставили выйти изъ рамокъ предполагавшагося небольшого „введенія“ и дополнить изслѣдованіе рядомъ приложеній и ссылокъ.[1]

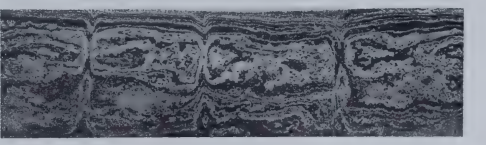


Рис. 2. ×1/4

Сабельной клинокъ А. 491 (Имп. Эрмитажъ). Индійскій сварочный булатъ. (О булатахъ — Н. Т. Бѣляевъ).

Первая задача, которая стала передъ авторомъ заключалась въ классификаціи и критическомъ разборѣ богатаго матеріала, разбросаннаго по описаніямъ путешественниковъ XVII, XVIII и XIX в., старинныхъ грамотъ и описей, трактатовъ арабскихъ и персидскихъ писателей. Затѣмъ нужно было разобраться, что представляли и чему соотвѣтствовали восточныя названія булата; установить связь названія съ рисункомъ; связать, по возможности, восточную классификацію съ „шкалой“ Аносова. Это были первые настоятельные вопросы, и, невольно, на нѣкоторое время отходило на второй планъ, какъ воспроизведеніе восточнаго булата по опытамъ Аносова и Чернова, такъ и установленіе связи между строеніемъ булата и современной стали.

Вопросъ о классификаціи булата представляется въ слѣдующемъ видѣ: до насъ дошелъ цѣлый рядъ восточныхъ названій различныхъ булатовъ;[2] нѣкоторыя названія встрѣчаются у многихъ писателей, другія встрѣчаются рѣдко; нѣкоторыя изъ названій чисто географическія, другія имѣютъ связь съ рисункомъ или со свойствами булата; желательно было во всѣхъ, по возможности, случаяхъ установить связь названія съ качествомъ или матеріала, или съ характеромъ рисунка.

Слѣдующія названія приводятся Аносовымъ, располагая сорта булата по степени ихъ достоинства:

„табанъ и каратабанъ, хорассанъ и карахорассанъ, кумъ-гынды и шамъ“.[3]

Англійскій генеральный консулъ въ Алеппо Баркеръ приводитъ уже 10 сортовъ, а именно: 3 подраздѣленія табановъ („кермани“, „диши“ и „эркек-табанъ“); два хорассана („лагори“ и „баяцъ хорассанъ“); два гынды („сари“ и „кумъ гынды“) и затѣмъ „лагори-нейрисъ“, „элифъ стамбулъ“ и „эски-шамъ“.[4] Эджертонъ придерживается классификаціи, приведенной въ описаніи царскосельской коллекціи 1860 г., а именно:

»kvik nardubán« (40 ступеней, колѣнчатый булатъ),

»kará khôraçán« (черный хорассанъ),

»kará tábán« (черный табанъ) и »shám« (шамъ).[5] У Эмин-ад-Дин'а упоминаются

[1]) „Историческія свѣдѣнія о булатѣ въ Россіи“, В. Ф. Желѣзнова и другія, посвященныя приготовленію булата и классификаціи различныхъ сортовъ его.

[2]) Н. Т. Бѣляевъ, „О Булатахъ“, 1906, приложен. 2, стр. 20.

[3]) Аносовъ, „О Булатахъ“, 1841.

[4]) Н. Т. Бѣляевъ, „О Булатахъ“, стр. 22.

[5]) Egerton, »Indian Arms«, 1880, p. 56.

клинки хорассанскіе, персидскіе, арабскіе, индійскіе и франкскіе; персидскіе клинки по крупности рисунка онъ дѣлитъ на »behanidje« и на »résous«.[1]

Встрѣчаются различныя подраздѣленія булатовъ и въ русскихъ грамотахъ и актахъ. Такъ при описаніи клинковъ указывается: „гирѣйское дѣло“,[2] „кашанское дѣло“, „казбинское дѣло“.[3]

Послѣдній сортъ представляетъ особый интересъ, т. к., съ одной стороны, онъ является ничѣмъ инымъ, какъ хорассаномъ, а, съ другой стороны, у насъ имѣются данныя для того, чтобы точно опредѣлить характеръ соотвѣтствующаго рисунка.

Дѣйствительно, въ описаніи клинковъ, видѣнныхъ имъ у афганцевъ, Сэръ А. Бернсъ говоритъ: „третій (клинокъ) былъ изъ Казвина, то что зовутъ кара-хорассаномъ и съ узоромъ, называемымъ »bedr«; на немъ не было ни прямыхъ, ни волнистыхъ линій, но онъ былъ весь испещренъ темными пятнами“.[4]

Аналогичное мѣсто имѣется и у Эмин-ад-Дин'а: „Дамасскіе клинки ... когда они стариннаго производства ...“, говоритъ онъ, „всѣ испещрены пятнышками (harichet) ...“.[5] По счастливой случайности клинокъ № 6 изъ коллекціи Д. К. Чернова обладаетъ именно такимъ рисункомъ[6] (рис. 3). Такимъ образомъ мы имѣемъ возможность точно установить, что какъ старинные дамасскіе (»ed-demeshkiye«), такъ и хорассанскіе клинки были одного рисунка, а именно типа »bedr« (рис. 4); далѣе, что рисунокъ этотъ состоитъ изъ ряда темныхъ пятенъ и, наконецъ, что таковъ именно узоръ клинка № 6 Чернова. Этими соображеніями опредѣляется характеръ кара-хорассана и хорассана.

Что касается „табана“, то характеръ его установленъ Э. Э. Ленцомъ по клинку эрмитажной коллекціи А. 109.

„Клинокъ (этотъ) индоперсидской формы“, пишетъ Ленцъ, „темнаго, мѣстами колѣнчатаго рисунка; украшенъ двумя надписями: болѣе древняя выложена мѣдью поперекъ полосы и гласитъ: «Работа Кельбъ Али, сына Ассадъ-Уллаха Исфаганскаго», но по характеру начертанія не можетъ относиться къ началу XVII вѣка, времени дѣятельности знаменитаго оружейника Шаха Аббаса Великаго. Болѣе интересна 2-ая надпись, выложенная золотомъ вдоль тупья, «Во Имя Бога Милостивого и Милосерднаго. Истинно мы помогли Тебѣ очевидной помощью. Работа табана 1190 года» (1776 по Р. Х.). Слова «Амели-табанъ» не могутъ здѣсь обозначать мастера, такъ какъ нѣтъ собственнаго имени Табанъ, а слѣдовательно они должны быть поняты въ смыслѣ «сдѣлано» или «сработано изъ табана», какъ и у насъ въ старину употреблялось слово «дѣло», въ соединеніяхъ «булатное дѣло», «московское дѣло» и т. п. Такимъ образомъ мастеръ этой сабли засвидѣтельствовалъ намъ, что называлось «табаномъ» въ концѣ XVIII-го вѣка; этимъ же опредѣляется и другая разновидность дамаска — «каратабанъ».“[7]

---

[1]) Hammer, »Sur les lames des orientaux«, p. 70.

[2]) „Одна сабля булатная гирѣйская“ упомянута въ 1505 г. въ духовной князей Ивана и Ѳедора Борисовичей Высоцкихъ. „Историческія свѣдѣнія о булатѣ въ Россіи“, Желѣзнова.

[3]) Веселовскій, „Памятники дипломатическихъ и торговыхъ сношеній и т. д.“ стр. 194.

[4]) Burnes (Lieut. Col., Sir A.), »Cabool, a personal narrative of a journey to in residence in that city in the years 1836, 37 и 38«. London, 1843.

[5]) »Sur les lames des orientaux«, p. 71.

[6]) Клинокъ этотъ воспроизведенъ въ статьѣ Д. К. Чернова »Damask Steel«, The Metallographist, 1899, Boston, U. S. A.; затѣмъ въ описаніи коллекціи на стр. 50 и фиг. 2 („О Булатахъ“, 1906) и въ Запискахъ по Сталелитейному Дѣлу, 1906 на фот. 4 (стр. 46). — На рис. 4, съ любезнаго разрѣшенія хранителя коллекціи Уоллесъ г. Камп'а и Директоровъ музея воспроизводится клинокъ № 397 съ рисункомъ именно такого типа.

[7]) Н. Т. Бѣляевъ, „О булатахъ“, 1906, приложеніе 2, стр. 22, 23, гдѣ клинокъ А. 109 воспроизведенъ на фиг. 8-ой, табл. II. Клинокъ этотъ также воспроизведенъ Э. Э. Ленцомъ въ его Указателѣ Отдѣленія Среднихъ Вѣковъ и Эпохи Возрожденія, СПБ., 1908.

Рисунокъ клинка А. 109 по классификаціи Аносова — сѣтчатый; при этомъ онъ тождествененъ съ рисункомъ клинка А. 432, который былъ приготовленъ Аносовымъ въ 1837 году и поднесенъ имъ В. Кн. Михаилу Павловичу.[1] Въ журналѣ опытовъ, приложеннаго къ книгѣ Аносова „О Булатахъ“, сказано про слитокъ, помѣченный № 179, 1837 года: „узоры явственны и крупны каратабана; одинъ изъ клинковъ употребленъ на саблю для Е. И. В. Вел. Князя Михаила Павловича.“ Рисунокъ этого клинка тоже сѣтчатый и фонъ темный. Слѣдовательно „работа табана“ отвѣчаетъ сѣтчатому узору, а самый табанъ это сѣтчатый булатъ.[2]

Рис. 3. ×3/4

Клинокъ № 6. коллекціи Д. К. Чернова. Узоръ типа »Bedr« — хорассанъ. (»Damesk Steel«, D. K. Tschernoff).

На одномъ изъ другихъ клинковъ Эрмитажной коллекціи, именно на А. 88 — блѣднаго тусклаго полосатаго — булата имѣется надпись таушированная золотомъ: „Бейадъ Истамбулъ“, т. е. Бѣлизна Константинопольская. Здѣсь мы имѣемъ опять засвидѣтельствованный образецъ булата полосатаго, который оказывается турецкимъ дамаскомъ и принадлежитъ къ типу „шамъ“.[3]

Рис. 4. ×1/1

Клинокъ № 1404 Wallace Collection. Узоръ типа »Bedr« хорассанъ. (Снимокъ Б. Г. Брандта).

Наконецъ названіе „кумъ гынды“ означаетъ — индійская волна и этимъ ясно указываетъ на связь рисунка съ понятіемъ о струистости или текучести. То же самое говоритъ Бёрнсъ при описаніи второго клинка, видѣннаго имъ у Афганцевъ и приписываемаго Аббасу Великому. Онъ называетъ этотъ рисунокъ »Begumee« и говоритъ: „Линіи шли не прямо, но струились какъ узоръ на шелку“;[4] это описаніе несомнѣнно соотвѣтствуетъ „струистому“ и „волнистому“ рисункамъ Аносова (рис. 5).

Всѣ главные типы рисунковъ, предложенные Аносовымъ какъ шкала для опредѣленія свойствъ и достоинства булатовъ, а имеино сѣтчатый, волнистый и струистый, и полосатый, находятъ совершенно опредѣленное выраженіе въ восточныхъ названіяхъ табанъ, кумъ гынды и шамъ; для хорассана съ узоромъ типа »bedr« у Аносова нѣтъ спеціальнаго подраздѣленія; сличеніе клинковъ съ узоромъ этого типа съ записями въ журналѣ Аносова показываетъ, что Аносовъ относилъ этотъ узоръ къ высшимъ сортамъ булата, а именно въ разновидности сѣтчатыхъ.

Остается еще одинъ сортъ булата, который Аносовъ считаетъ наиболѣе совершеннымъ по узору, а именно „колѣнчатый“, въ которомъ „поперечныя сѣти настолько увеличиваются, что составляютъ гроздья, подобныя виноградымъ, или, простираясь

[1]) Ibidem, приложеніе 12, стр. 25, 26.

[2]) Включая сюда и колѣнчатый, ибо на клинкѣ А. 109 имѣются и колѣна. Э. Э. Ленцъ склоненъ отнести сѣтчатые и колѣнчатые булаты въ одну группу; Бернсъ, описывая узоръ, который онъ называетъ »Akbaree Steel«, говоритъ: „подобно мотку шелка.“

[3]) См. выше цитированное письмо Э. Э. Ленца, „О Булатахъ“, 1906, стр. 23.

[4]) Burns, »Cabool etc.« 1843.

почти во всю длину полосы или вещи, раздѣляютъ ее на колѣна, почти равныя между собой и сходныя въ узорахъ“ (рис. 7 и 8). Это т. н. »kirk narduban« или kirk nerdébân, т. е. сорокъ ступеней. И здѣсь опять полное соотвѣтствіе между классификаціей Аносова и восточными названіями, т. к. такіе клинки всегда особенно цѣнились[1] и въ Индіи, и въ Персіи, и въ Аравіи. Къ числу колѣнчатыхъ булатовъ относится, судя по описанію, и знаменитый мечъ Магомета »Dsu-l-fakkar«, который сталъ его добычей послѣ битвы при Бедр'ѣ. Такой же извѣстностью пользовался и мечъ Mu-fakkar.[2] Оба эти названія значатъ обладающій „позвонками“ или колѣнами; отсюда и столь употребительное на востокѣ названіе для колѣнчатыхъ булатовъ: Лѣстница Пророка“.

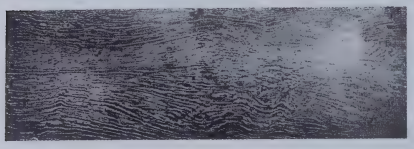


Рис. 5. $\times 1/1$

„Волнистый Булатъ.“ Клинокъ, отхованный на Ижевскомъ Заводѣ въ 1908 году А. Н. Циглеромъ. (»Ueber Damast«, N. T. Belaiew.)

Можетъ быть, глядя на одинъ изъ такихъ мечей съ его изумительнымъ рисункомъ, Эмин-ад-Динъ и подумалъ, а потомъ записалъ: „когда ты глядишь на клинокъ, ты видишь и то, что снаружи, но и то, что внутри.“

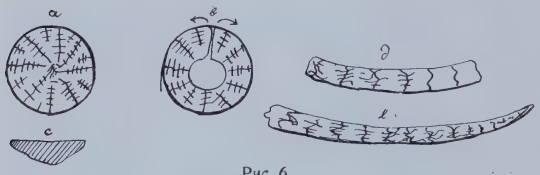


Рис. 6.

Схема Д. К. Чернова, обьясняющая появленіе „колѣнъ“ на клинкѣ, выкованномъ изъ булатнаго хлѣбца-сутунка: *a* — сутунокъ и *c* его сѣченіе; видны оси 1 и 2 порядка; *b* — сутунокъ съ вырубленной сердцевиной и надрубомъ по одному изъ радіусовъ; *d* — дальнѣйшія стадіи ковки. („О Булатахъ“, Н. Т. Бѣляева.)

Чудная, гладкая, отражающая свѣтъ какъ зеркало, поверхность клинка, легкая протрава купоросомъ — заг'омъ, чтобы рѣзче выступили составныя части — вотъ тотъ секретъ, который позволилъ персу или арабу, разсматривая наружную поверхность издѣлія, узнавать и внутреннее его достоинство.

Тотъ же крупный, видимый простымъ глазомъ рисунокъ, невольно наводилъ на мысль посмотрѣть въ лупу или въ микроскопъ на полированную поверхность металла, протравивъ ее слегка кислотой. И Аносовъ въ 1831 году, какъ показываетъ журналъ его опытовъ,[3] неоднократно пользовался микроскопомъ для опредѣленія свойствъ получаемыхъ металловъ... и все же потребовалось болѣе полустолѣтія, чтобы зародилась,

[1]) Аносовъ указываетъ, что колѣнчатый булатъ получается при наибольшемъ времени плавки, когда наибольшее количество углерода растворится въ жидкой стали. Черновъ объясняетъ происхожденіе колѣнъ тѣмъ, что въ стали, богатой углеродомъ, стремленіе къ кристаллизаціи будетъ особенно сильно и при медленномъ и спокойномъ охлажденіи проявится одновременнымъ появленіемъ ряда сильныхъ длинныхъ кристаллическихъ ростковъ, которыми „вся масса остывающаго матеріала будетъ раздѣлена на извѣстныя, большей частью одинаковыя, области...; всѣ эти главныя оси направлены въ тиглѣ отъ периферіи къ центру; когда же сплавокъ послѣ надрубки развертывается и расковывается въ полосу, то эти линіи изобразятся болѣе или менѣе параллельными гроздьями линій, разбивающихъ полосу на рядъ ступеней или колѣнъ“ (Черновъ, приложеніе 40, стр. 34, „О Булатахъ“, 1906). См. также E. Lenz, »Stufen-Damast«, Zeitschrift für Historische Waffenkunde, 1906, ss. 231, 232 — рис. 6. — О ковкѣ булата дальнѣйшія свѣдѣнія имѣются въ сочиненіяхъ, указанныхъ въ библіографіи. — Въ 1908 году А. Н. Циглеръ откова̀лъ на Ижевскомъ заводѣ нѣсколко клинковъ съ волнистымъ и сѣтчатымъ рисункомъ (»Ueber Damast«, N. T. Belaiew). Особенно интересны опыты г-жи K. Harnecker (Stahl und Eisen, 1924, Nr. 45). Нѣкоторые изъ откованныхъ ею клинковъ имѣютъ рисунокъ типа „ведъ“.

[2]) F. W. Schwarzloze. »Die Waffen der alten Araber u. s. v.«, 1886, Leipzig.

[3]) Аносовъ, „О булатахъ“, СПБ., 1841, см. напр. журналъ опытовъ подъ № 68 (1831 года), гдѣ за-

трудами Сорби и Чернова, новая наука — микроскопическая металлографія; и все же развитіе ея шло очень медленно, ощупью, на маленькихъ кусочкахъ металла, долго не рѣшаясь и подумать объ изслѣдованіи строенія цѣльнаго готоваго издѣлія...

Эти или подобныя имъ мысли роились въ головѣ автора, когда, закончивъ въ 1906 году работу „О булатахъ", рѣшался онъ приступить, сначала къ повторенію опытовъ Аносова и Чернова, а, далѣе, и къ общему изслѣдованію свойствъ булата въ свѣтѣ и при помощи современныхъ металлографическихъ методовъ.

VI. МИКРОСКОПИЧЕСКОЕ СТРОЕНІЕ БУЛАТА

Первичная и вторичная кристаллизаціи стали — Анализы булатныхъ клинковъ, вутца и намбана — Цементитъ. Его сфероидація — Ковка восточныхъ клинковъ — О силѣ поверхностнаго натяженія — Заключеніе

Изученіе литературныхъ данныхъ о производствѣ булата привело автора къ выводу, что издавна существовало два главныхъ способа его приготовленія, а именно изъ рудъ, сплавленіемъ ихъ въ тигляхъ съ древеснымъ углемъ или графитомъ, способъ, который мы назвали „индійскимъ", или сплавленіемъ съ графитомъ же въ тигляхъ чистаго желѣза. Первый способъ требовалъ чистѣйшихъ рудъ и большого искусства; второй способъ примѣнялся главнымъ образомъ въ Персіи, и его мы назвали „персидскимъ".[1] Въ Персію онъ занесенъ былъ изъ Индіи и, по свидѣтельству Шардена[2] въ умѣлыхъ рукахъ давалъ результаты, немногимъ уступавшіе первому. Тѣмъ не менѣе сами персы, какъ мы видѣли, предпочитали своему булату привозный изъ „Индійскаго государства".

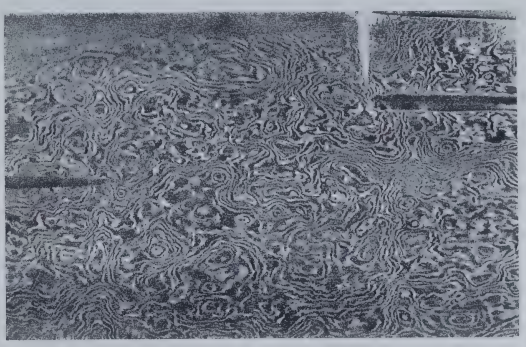


Рис. 7. × 5/4

Сабельный булатный клинокъ № 1 изъ собранія Д. К. Чернова. — Узоръ колѣнчатый. („Кристаллизація и структура стали" Н. Т. Бѣляева).

И при индійскомъ, и при персидскомъ способѣ сталь плавилась въ тигляхъ и остывала съ печью при медленномъ и спокойномъ охлажденіи. Условія эти были подробно изучены и описаны Аносовымъ и Черновымъ. При соблюденіи этихъ условій — и по способу принятому Аносовымъ — были приготовлены весной 1907 года первые слитки — сутунки булата на Путиловскомъ заводѣ.[3]

писано: „... въ полировкѣ чиста... узоры едва примѣтны въ микроскопъ." См. также приложенія 33 и 29 къ Н. Т. Бѣляевъ, „О Булатахъ", 1906.

[1]) Н. Т. Бѣляевъ, „О булатахъ", СПБ., 1906, стр. 8.

[2]) Chardin, »Voyages en Perse«, Paris, 1811, vol. III, pp. 354—356 et vol. IV, pp. 135, 137.

[3]) Н. Т. Бѣляевъ. „Кристаллизація и структура стали при медленномъ охлажденіи". СПБ., 1909, стр. 1—92. Сутунки были приготовлены при содѣйствіи и участіи завѣдующаго лабораторіей Путиловскаго завода инженера металлурга Н. И. Бѣляева. Н. И. Бѣляевъ горячо заинтересовался вопросомъ о булатѣ и о связи булатнаго рисунка съ макроструктурой стали. См. Журналъ Русскаго Металлургическаго Общества, 1910 г., № 1 и Revue de Métallurgie, 1912, гдѣ изложены взгляды Николая Ивановича на кристаллизацію и на макроструктуру стали.

Лѣтомъ того же года, когда автору пришлось побывать въ Златоустѣ, управленіемъ завода былъ приготовленъ сутунокъ булата въ условіяхъ, перешедшихъ по традиціи отъ Аносова; наконецъ, въ 1908 году было приготовлено 3 сутунка на Ижевскомъ заводѣ[1] и 1 на Ижорскомъ.[2]

Первый сутунокъ Путиловскаго завода былъ очень богатъ углеродомъ; на наружной поверхности его чрезвычайно отчетливо были видны кристаллическія оси и ихъ вѣтви (рис. 9), но ковался онъ чрезвычайно трудно, и автору пришлось лично пройти черезъ тѣ испытанія, о которыхъ писали Реомюръ и Стодартъ.

Необычайная красота и отчетливость строенія этого слитка, видимая, какъ и въ булатахъ, простымъ глазомъ и на наружной его поверхности, и на шлифѣ (отполированномъ и протравленномъ сѣченіи), доказывала, тѣмъ не менѣе, что путь избранъ былъ вѣрный; та же отчетливость и разнообразіе узора, невольно, на время, отвлекли вниманіе автора въ сторону, въ область общихъ соотношеній кристаллизаціи первичной, изъ расплавленнаго состоянія, когда происходитъ описанное Черновымъ распаденіе застывающей массы на вещество менѣе углеродистое по осямъ кристалловъ и болѣе углеродистое въ промежуткахъ, — и вторичной кристаллизаціи, уже внутри затвердѣвшей массы, при температурѣ краснаго каленія и ниже. Эта вторичная кристаллизація въ конечномъ итогѣ превращаетъ сутунокъ въ аггломератъ двухъ различныхъ составныхъ частей: чистаго желѣза, феррита и соединенія желѣза съ углеродомъ (карбида желѣза), т. н. цементита. Химическій анализъ цементита даетъ 14 вѣсовыхъ частей желѣза на одну вѣсовую часть углерода; другими словами, на 1 вѣсовую часть углерода приходится (14 + 1), т. е. 15 вѣсовыхъ частей цементита.[3] Это соотношеніе имѣетъ чрезвычайно большое значеніе въ практикѣ, ибо оно въ 15 разъ увеличиваетъ значеніе углерода въ стали.

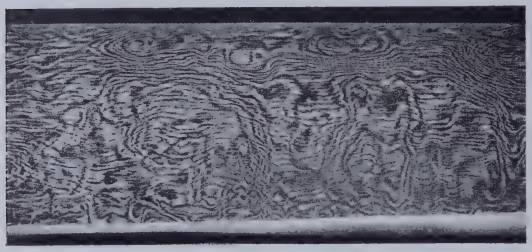


Рис. 8. × 1/1

Сабельный булатный клинкъ № 1434 изъ Wallace Collection въ Лондонѣ. — Узоръ колѣнчатый. (»Cristallisation of Metals«, N. Belaiew).

По опредѣленію, данному Черновымъ, сталью называется соединеніе желѣза съ углеродомъ въ предѣлахъ отъ $^1/_8$ процента до 2 процентовъ послѣдняго; соединеніе это, подобно желѣзу, обладаетъ ковкостью, но, въ отличіе отъ него, способно принимать закалку (отъ нагрѣва до краснаго каленія и быстраго затѣмъ охлажденія).

Можетъ показаться страннымъ, какъ, на первый взглядъ, такая незначительная примѣсь углерода какъ $^1/_8{}^0/_0$ можетъ существенно измѣнить свойства продукта и превратить желѣзо въ сталь. Вліяніе это станетъ болѣе очевиднымъ, если мы обратимъ

[1]) Гдѣ булатомъ заинтересовались начальникъ сталелитейнаго отдѣла завода Э. К. Гермоніусъ и его помощникъ, А. Н. Циглеръ. Послѣдній отковалъ рядъ клинковъ съ волнистымъ и сѣтчатымъ рисункомъ (Metallurgie, 1911, s. 493, »Ueber Damast).

[2]) Необычайная отзывчивость русскихъ металлургическихъ заводовъ показала интересъ нашихъ инженеровъ къ работамъ Аносова и Чернова; съ глубокой благодарностью вспоминаетъ авторъ теперь, по истеченіи около 20 лѣтъ, всѣхъ оказавшихъ ему помощь и содѣйствіе въ его первыхъ опытахъ.

[3]) Это соотношеніе даетъ химическую формулу Fe_3C.

вниманіе, что въ стали углеродъ находится именно въ формѣ цементита, и что, слѣдовательно, $^{1}/_{3}{}^{0}/_{0}$ углерода отвѣчаетъ $^{15}/_{3}$, т. е. $5^{0}/_{0}$ цементита; такъ же $^{2}/_{3}{}^{0}/_{0}$, то содержаніе, которое находится въ полутвердой стали, составитъ уже $10^{0}/_{0}$; $1^{0}/_{0}$С., какъ въ твердой стали, которая идетъ на инструменты — $15^{0}/_{0}$, а $1{,}6$—$1{,}8^{0}/_{0}$ (какъ въ хорошихъ сортахъ булата) — отъ 24 до $27^{0}/_{0}$, т. е. около $^{1}/_{4}$ всей массы.

Вліяніе цементита на свойства стали станетъ еще болѣе очевиднымъ, если мы замѣтимъ, что по свойствамъ своимъ цементитъ напоминаетъ стекло, т. е. онъ также хрупокъ и относительно твердъ; желѣзо же, которое мы какъ составной элементъ стали называемъ „феррит'омъ“, по мягкости и тягучести напоминаетъ чистую мѣдь.

Представимъ себѣ теперь сплавъ, въ которомъ около $25^{0}/_{0}$ цементита; цементитъ этотъ, твердый и хрупкій, будетъ распредѣленъ по всей массѣ въ видѣ длинныхъ, тонкихъ пластинъ или иглъ. Такой металлъ будетъ много тверже обыкновеннаго желѣза, но, вмѣстѣ съ тѣмъ, онъ будетъ чрезвычайно хрупкимъ. Отъ каждаго удара молота онъ будетъ давать трещины; хрупкія пластинки цементита, составляющія здѣсь $^{1}/_{4}$ всей массы, какъ бы настоящій скелетъ ея, будутъ дѣлать весьма труднымъ какое либо измѣненіе формы; металлъ будетъ хрупкимъ и не будетъ коваться.

Рис. 9. × $^{1}/_{2}$

Наружная корка булатнаго сутунка. „Первичная Кристаллизація“. („Кристаллизація и структура стали“).

Именно такая структура, не поддающаяся ковкѣ, структура, показывающая какъ вся основная масса пропитана хрупкими иглами и пластинами цементита, оказалась и у сутунка Златоустовскаго завода („Аносовскаго“), и у сплава № 1 Путиловскаго Завода съ $1.80^{0}/_{0}$ углерода, т. е. съ $27^{0}/_{0}$ цементита (рис. 10).

Чѣмъ больше цементита въ стали, тѣмъ больше въ ней хрупкихъ пластинокъ, образующихъ, такъ сказать, поверхности слабости и тѣмъ меньше ковкость сплавка; обратно, чѣмъ меньше цементита, чѣмъ ниже процентъ углерода, тѣмъ легче куется металлъ.

Обыкновенно ходовые сорта европейской стали содержатъ отъ $0{,}4$ до $0{,}5^{0}/_{0}$ углерода, т. е. отъ 6 до 7—$8^{0}/_{0}$ цементита. При этихъ условіяхъ, даже если бы цементитъ и не былъ расположенъ равномѣрно по всей массѣ стали, какъ къ этому всегда стремилась европейская практика, а былъ бы собранъ въ крупныя скопленія — прожилки, какъ въ булатѣ, ковкость не была бы сильно нарушена.

Не то въ восточномъ булатѣ; и содержаніе углерода, а слѣдовательно и цементита, тамъ гораздо выше и, вслѣдствіе медленнаго охлажденія, собраны эти значительныя сами по себѣ массы цементита въ крупныя, видимыя простымъ глазомъ, скопленія — грозди.

Разсмотримъ содержаніе углерода въ различныхъ образцахъ восточнаго булата:

1. Персидскій булатный клинокъ съ сѣтчатымъ красивымъ рисункомъ (изъ коллекціи автора), далъ углерода 1,50%, т. е. около 23% цементита.[1]

2. Индійскій булатный клинокъ, сѣтчатаго рисунка, (изъ коллекціи автора) далъ углерода 1,60%, т. е. 24% цементита.[2]

3. Булатные клинки изъ коллекціи Г. Мозера, анализированные Проф. Чокке[3], дали для 5 клинковъ (изъ 6) слѣдующія данныя: углерода 1,34%; 1,58%; 1,68%; 1,73% и 1,87%, т. е. цементита въ процентахъ — 20, 24, 25, 26 и 28.[3]

Рис. 10.
Сплавъ № 1 — C = 1·80%. Fe_3C = 27%.
Скопленія пластинокъ цементита на фонѣ основной перлитовой массы. (»Crystallisation of Metals«).

Къ этимъ даннымъ можно присоединить еще нѣкоторыя другія, относящіяся къ индійской стали, а именно:

4. анализъ вутца, сдѣланный Генри; онъ даетъ для углерода 1,34% и 1,65%, т. е. цементита 20% и 25%[4] и анализъ

5. Намбанъ Цетсу, углерода 1,60%; цементита 24%.[5]

Всѣ эти данныя сгрупированы въ слѣдующей таблицѣ (таблица I), гдѣ для полноты присоединены данныя для булата Аносова, по анализу Илимова[6], и для булатнаго клинка Д. К. Чернова[7] (анализъ автора), а характерныя по содержанію углерода сорта европейской стали приведены въ таблицѣ II.

Сравненіе этихъ двухъ таблицъ показываетъ, что содержаніе углерода (и цементита), какъ въ образцахъ индійской стали, такъ и въ восточныхъ клинкахъ очень высоко. За однимъ исключеніемъ (клинокъ № 8, коллекціи Мозера) и притомъ клинка съ тусклымъ волнистымъ, почти полосатымъ рисункомъ, всѣ они не только принадлежатъ къ т. н. надъэвтектоидной стали (съ содержаніемъ углерода болѣе 0.90%), но и значительно превосходятъ это содержаніе, имѣя въ среднемъ около 1.60% С. т. е. около 24% цементита; съ другой стороны, въ обыкновенной европейской заводской практикѣ придерживаются подъэвтектоидной стали и очень рѣдко подымаются до 1—1.5% С т. е. до 15—20% цементита, всегда оставаясь ниже того содержанія углерода, котораго держались восточные оружейники.

[1]) N. T. Belaiew, »Damast, seine Strucktur und Eigenschaften«, Metallurgie, 1911, s. 702.
[2]) N. T. Belaiew, »Crystallization of Metals«, (The Damascene Procen), London, 1923. p. 35, phot. 32.
[3]) B. Zschokke, »Du damassé et des lames de damas«. Revue de Métallurgie, 1924, pp. 625—669.
[4]) Percy, »Traité complet de Métallurgie«, IV, p. 183.
[5]) H. L. Joly, »Note sur le fer et le style Namban«, 1914, p. 1.
[6]) Илимовъ, „Разложеніе Златоустовскаго Булата и двухъ шлаковъ", Горный Журналъ, 1841, ч. IV стр. 17.
[7]) Н. Т. Бѣляевъ, „Кристаллизація, структура и свойства стали и т. д." 1909. СПБ., стр. 46.

ТАБЛИЦА I.

№№	Описаніе клинка или образца	Содержаніе углерода %	Содержаніе цементита %
	Изъ коллекціи Н. Т. Бѣляева		
1	персидскій булатный клинокъ № 1, сѣтчатый	1.50	23
2	индійскій булатный клинокъ № 2, сѣтчатый	1.60	24
	Изъ коллекціи Г. Мозера		
3	клинокъ № 9, сабельный, сѣтчатый	1.34	20
4	клинокъ № 5, кинжальный, колѣнчатый	1.58	24
5	клинокъ № 3, кинжальный, колѣнчатый	1.68	25
6	клинокъ № 10, сабельный, колѣнчатый	1.73	26
7	клинокъ № 7, сабельный, струистый	1.87	28
8	клинокъ № 8, сабельный, волнистый	0.60	9
	Образцы Индійской стали		
9	„Намбанъ Цетсу“	1.60	24
10	вутцъ по анализу Генри	1.34 1.65	20 25
	Образецъ Аносовскаго булата		
11	по анализу Илимова	1.13	17
	Образецъ булата Чернова		
12	приготовленнаго имъ въ 1868	1.07	16

Несомнѣнно, что большое содержаніе цементита дѣлало ковку восточнаго булата чрезвычайно затруднительнымъ; тѣмъ не менѣе, стремясь имѣть для своихъ издѣлій матеріалъ, дающій сочетаніе наибольшей твердости и остроты лезвія, персидскіе и индійскіе кузнецы продолжали держаться именно этихъ трудноковкихъ сортовъ. При этомъ со своей задачей справлялись они необычайно искусно, и всѣ издѣлія ихъ, будь это клинки, шлемы или щиты, откованы чрезвычайно тонко, чисто и ровно. Невольно рождается мысль, что имъ было что-то такое извѣстно про искусство ковки, что ускользало отъ насъ. Отвѣтъ на этотъ вопросъ слѣдовало искать въ болѣе подробномъ изученіи строенія восточного булата.

При разсматриваніи простымъ глазомъ волнистыхъ линій, которыя видѣлъ Ибн-Фодланъ, или прожилковъ, о которыхъ говоритъ Шарденъ, тѣ и другія въ кованомъ булатѣ представляются рядомъ непрерывныхъ изгибающихся блестящихъ полосокъ. Велико было изумленіе автора, когда внимательно вглядываясь подъ микроскопомъ въ клинокъ № 2 Д. К. Чернова, сталъ онъ замѣчать, что уже подъ небольшимъ увеличеніемъ въ 5 или 10 полосы, которыя ранѣе казались сплошными, стали разсыпаться, распыляясь на множество мелкихъ точекъ (рис. 11). При увеличеніи въ 50 каждая полоска превращалась въ настоящій млечный путь (рис. 12),[1] а при болѣе

[1]) Н. Т. Бѣляевъ, „Кристаллизація, структура и свойства стали и т. д.“, 1909, стр. 47 и фот. 47 и 48.

ТАБЛИЦА II.

Сорта обыкновенной стали.[1]

№№	Названіе	Назначеніе	Содержаніе углерода %	Содержаніе цементита %
1	Самая мягкая сталь закаливается слабо	части машинъ, рельсы	0.30—0.40	4, 5—6
2	мягкая сталь принимаетъ среднюю закалку	желѣзнодорожныя оси, шипы; арт. орудія	0.40—0.60	6—9
3	средней твердости хорошо закаливается	пружины, холодное оружіе, рѣзцы, пилы, арт. снаряды	0.60—0.80	9—12
4	очень твердая сильно закаливается	зубила, бритвы, напильники, хирургическіе инструменты	0.80—1.00	12—15
5	самая твердая „свыше этого содержанія приготовляется весьма рѣдко, т. к. трудно обрабатывается“[2]	особенно твердые напилки, гравировальные рѣзцы, мелкія сверла	1.00—1.50	15—23

крупныхъ увеличеніяхъ въ 500, 600 или 1000[2] (рис. 14) видно было, какъ то, что казалось раньше точкой или пятнышкомъ, оказывалось кругловатымъ или овальнымъ тѣльцемъ, со сглаженными краями и гладкими очертаніями, вродѣ неправильной формы бусъ. Ни помину ни объ острыхъ углахъ, ни о зазубринахъ. Если въ булатномъ некованомъ сутункѣ цементитныя скопленія ершились тысячью зазубринъ и зубцовъ (рис. 13) то въ прокованномъ клинкѣ тѣ же цементики имѣли видъ сферическихъ капель или шаровидныхъ скопленій (рис. 14). Если въ первомъ случаѣ можно было сравнить булатный хлѣбецъ съ кускомъ мягкой красной мѣди, въ которую вдавлено на $^1/_4$ его вѣса острыхъ обломковъ битаго стекла, то прокованый клинокъ напомнитъ полосу той же мѣди, куда то же количество стекла вкраплено въ видѣ груды мелкихъ круглыхъ шариковъ. Не трудно видѣть, что во второмъ случаѣ ковкость образца должна оставаться значительной и будетъ приближаться къ ковкости основной массы.

Установивши 2 звена цѣпи, остается найти между ними связь и рѣшить, какъ, какимъ образомъ можно превратить груду ломкихъ, хрупкихъ, заостренныхъ цементитныхъ пластинокъ въ гладкіе ровные шарики; гдѣ та сила, которая можетъ это сдѣлать; сила, которой съ незапамятныхъ временъ пользовались индійскіе, персидскіе и арабскіе кузнецы?

Сила эта — та самая, которая придаетъ каплѣ воды или капелькѣ масла шаровидную форму — это сила поверхностнаго напряженія. Въ жидкостяхъ она

[1]) Д. К. Черновъ „Сталелитейное Дѣло“, (сорта стали), СПБ., 1906, стр. 133—135.
[2]) Ibidem, стр. 135.
[2]) N. T. Belaiew, »Damast, seine Struktur und Eigenschaften«, 1911, fig. 667. 671 und 672.

Рис. 11. ×5
Булатный клинокъ № 2 изъ собранія Д. К. Чернова.
(Кристаллизація и структура стали.)

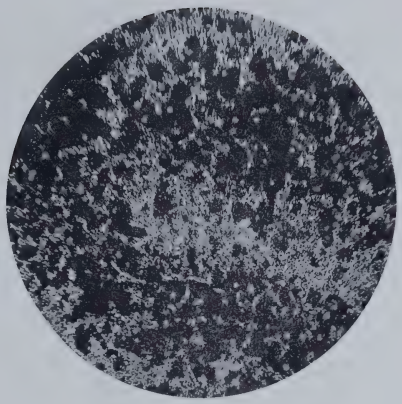


Рис. 12. ×50
Булатный клинокъ № 1 изъ собранія Н. Т. Бѣляева.
(»Damast u. s. v.«).

Рис. 13. ×100
Булатный сутунокъ до ковки.

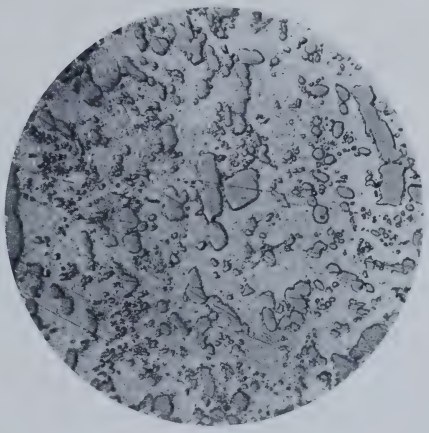


Рис. 14. ×1000
Булатный клинокъ послѣ ковки.

дѣйствуетъ легко, и дѣйствіе ея наглядно; въ твердыхъ тѣлахъ — труднѣе и, чтобы дать возможность проявиться ея дѣйствію въ жесткой твердой средѣ, нужно тѣло нагрѣть, чтобы облегчить передвиженіе частицъ; кромѣ того нужно помочь механически и рядомъ ударовъ разбить, раздробить крупныя скопленія и пластины.

И вотъ если булатный сутунокъ сначала подвергнуть ряду осторожныхъ ударовъ, не слишкомъ сильныхъ, чтобы не вызвать трещинъ, а только, чтобы слегка внутри надломить крупные прожилки, а потомъ вновь положить этотъ сутунокъ въ печь и продержать нѣкоторое время такъ при неяркомъ красномъ каленіи (около и ниже 700°), то начнется процессъ „свертыванія“, группы цементитныхъ выдѣленій начнутъ свертываться и обосабливаться. Снова легкая проковка и нагрѣваніе; второй, третій разъ — и съ каждымъ разомъ ковкость сутунка все станетъ увеличиваться и увеличиваться, пока, наконецъ, твердый булатъ, вполнѣ „сфероидированный“, не начнетъ коваться, какъ желѣзо.[1]

Теперь мы легко можемъ представить себѣ, какъ гдѣ-нибудь на склонахъ Гималаевъ, 3000—4000 л. тому назадъ, старый кузнецъ старается проковать клинокъ изъ только что вынутаго сутунка. „Съ сожалѣніемъ видитъ онъ, что послѣ одного или двухъ ударовъ сутунокъ уже остылъ и его снова нужно положить въ горнъ. Опять нѣсколько ударовъ — легкихъ ударовъ, ибо самый молотокъ легкій; на этотъ разъ сутунокъ подается легче и проявляетъ нѣкоторые слѣды ковкости. Снова его нужно подогрѣть и осторожно проковать; но каждый разъ его ковкость увеличивается и, наконецъ, онъ куется какъ чистое желѣзо.

Старый кузнецъ добился своего; клинокъ, быть можетъ, слегка покрытъ окалиной; онъ почиститъ его, потретъ старой ветошкой, быть можетъ смоченной растительной кислотой — и вотъ появился чудный узоръ.

Отъ поколѣнія къ поколенію передается теперь искусство ковать и искусство травить; покупщикъ начнетъ цѣнить безподобный узоръ и пойметъ связь его съ качествами и достоинствами клинка. Такъ первыя »металлографическія испытанія« готоваго издѣлія станутъ обычаемъ у индусовъ и персовъ“.[2]

Большая часть знаній ихъ была, впрочемъ, скрыта отъ постороннихъ и съ теченіемъ времени стала забываться. Намъ пришлось вновь открывать все это, правда съ нашими болѣе совершенными методами и болѣе широкими взглядами; и теперь мы понимаемъ, что легкая осторожная ковка и послѣдующіе нагрѣвы, было какъ разъ то, что нужно было, чтобы заставить нацѣло „засфероидироваться“ частицы цементита. Поняли мы тоже, какъ сила поверхностнаго натяженія была призвана на помощь, чтобы измѣнить строеніе и какъ съ ея помощью твердый и хрупкій сутунокъ сталъ коваться, какъ чистая мѣдь.

Начинаемъ тоже понимать, что узорчатый булатъ былъ инструментальной и спеціальной сталью древнихъ;[3] что незачѣмъ имъ было испытывать вліяніе рѣдкихъ и дорогихъ примѣсей на желѣзо, но что булатное оружіе, булатные инструменты, булатныя долота и сверла давали имъ возможность — безъ помощи пара и всѣхъ нашихъ современныхъ средствъ — строить пирамиды, какъ въ Египтѣ, воздвигать въ Индіи громадную колонну Кутуба и, въ рукахъ римлянъ, завоевать міръ.

Тотъ же булатъ шелъ изстари и къ намъ, когда каспійскіе и среднеазіатскіе рынки были намъ открыты, какъ въ древней Руси или послѣ Іоанна Грознаго; русскіе купцы находили его въ низовьяхъ Волги и ходили за нимъ до Багдада или въ Персію.

Когда степь отрѣзала насъ отъ этихъ рынковъ, то сами кочевники, захлестывая насъ волна за волной, оставляли, отбѣгая назадъ, то „греческій огонь“, то „харалугъ“.

[1]) Ueber Damast, S. 703.

[2]) N. T. Belaiew. »Crystallisation of Metals«, London, 1923, p. 140.

[3]) N. T. Belaiew. »Damascene Steel« (II), Journal Iron and Steel Institute, 1921, pp. 181.

Мы отвергли греческій огонь, но приняли харалугъ, и „Слово о полку Игореви“ запечатлѣло въ народной памяти „мечи харалужные“. Прошли вѣка, и харалугъ былъ вытѣсненъ булатомъ, а поэзія Пушкина и Лермонтова навсегда слила его съ русской пѣснью, съ русскимъ языкомъ.

„Люблю тебя, булатный мой кинжалъ,
Товарищъ свѣтлый и холодный“.

„Кинжалъ“, Лермонтовъ.

„... Такъ тяжкій млатъ,
Дробя стекло, куетъ булатъ“.

„Полтава“, Пушкинъ.

Н. Т. Бѣляевъ.

Лондонъ 1926.

БИБЛІОГРАФІЯ

I. 1. Frähn. »Ibn-Foszlan's und anderer Araber Berichte ueber die Russen älter Zeit«. St. Pet., 1823 — 2. І. Сенковскій. „Эймундова Сага“. Библіотека для чтенія. СПБ. 1834. т. II. стр. 1—71 и Собраніе сочиненій. СПБ. 1858, т. V. стр. 420. — 3 Antiquités Russes. Kongeligt Nordisk Oldskrift Selskab Copenhague. 1850 (vol. I.) et 1852 (vol. II) — 4. М. Погодинъ. „Норманскій періодъ Русской Исторіи“. Москва. 1859. — 5. Хвольсонъ. „Извѣстія о Хазарахъ“. СПБ. 1869. — 6. Гаркави. „Сказанія мусульманскихъ писателей о славянахъ и русскахъ“. СПБ. 1870. — 7. V. Thomsen. »The Relations between Ancient Russia and Scandinavia and the Origin of the Russian State.« Oxford and London. 1877. — 8. A. Lorange. »Den yngre jernalders svaerd. Et bitrag til vikingetidens historie og teknologi«. Bergen. 1889. — 9. O. Montelius. »Kulturgeschichte Schwedens«, Leipzig 1906. — 10. Н. Т. Бѣляевъ. „О булатахъ“, СПБ. 1906. — 11. А. Шахматовъ. „Розысканія о древнѣйшихъ русскихъ лѣтописныхъ сводахъ“. СПБ. 1908. — 12. Lubor Niederle. Manuel de l'Antiquité Slave. 1923, t. I. — 13. Г. М. Барацъ. „О составителяхъ Повѣсти Временныхъ Лѣтъ“. Берлинъ. 1924. ст. стр. 98—101. — 14. Люборъ Нидерле. „Бытъ и культура древнихъ славянъ“. Прага. 1924.

II. 1. „Героическая пѣснь о походѣ на Половцевъ удѣльнаго князя Новогорода-Сѣверскаго Игоря Святославича“. Москва. 1800. — 2. „Слово о полку Игоря“, изданіе Глазунова. Петроградъ. 1915. — 3. „The Tale of the Armament of Igor« Edited and translated by Leonard A. Magnus. Oxford University Press. London. 1915. (Съ полной библіографіей и рядомъ объяснительныхъ статей и примѣчаній). — 4. Карамзинъ. „Исторія Государства Россійскаго“. СПБ. 1816. т. III. — 5. Н. П. Кондаковъ. „Русскія древности въ памятникахъ искусства“. СПБ. т. III и т. V.

III. 1. Tavernier. »Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes«, 1617—79. — 2. Chardin. »Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'orient, Paris, 1811 (а также London, 1686 и Amsterdam 1711 и 1735). — 3. Lardner. »A Treatise on the progressive Improvement of the Manufacture of Metal«, v. I. London, 1842. — 4. Hammer. »Sur les lames des orien aux«, Journal Asiatique, 1854, t. III., Paris, pp. 66—79. — 5. Day (St. John V.) »The Pre-historic Use of Iron and Steel«, London, 1877. — 6. Birdwood (Sir George), »Industrial Arts of India«, 1880. — 7. Egerton (Hon. Wilbraham), »Handbook of Indian Arms«, London, 1880. — 8. L. Beck (Ludvig), »Geschichte des Eisens«, 1884, vol. I. — 9. Веселовскій (Н. И.) „Памятники дипломатическихъ и торговыхъ сношеній Московской Руси съ Персіей“, Труды Восточнаго Отдѣленія Императ. Русскаго Археологическаго Общества, СПБ. 1890. — 10. Schwarz (C. Ritter von) »Ueber die Eisen und Stahlindustrie Ostindiens«, Stahl und Eisen, 1901, S. 209—211, 277—283, 337—341, 391—399. — 11. Ray (P. C.) »Hindu Ghemistry«, Calcutta, vol. I. 1903. — 12. Желѣзновъ (В. Ф.) „Историческія свѣдѣнія о булатѣ въ Россіи“, прил. къ Н. Т. Бѣляевъ, „О Булатахъ“, СПБ. 1906. 13. — Ledebur, »Handbuch der Eisenhüttenhunde«, 1907. — 14. Hadfield (Sir Robert) »Sinhales Iron and Steel of Ancient Origine«, journ. of Iron and Steel Inst., 1912. — 15. Joly (H. L.) »Note sur le fer et le style namban«, Bulletin de la Société franc-Japonaise de Paris, XXXIII., 1914. — 16. Neogi (P) Indian Association for the Cultivation of Science, Brell. No 12, 1914. — 17. Handfield (Sir Robert), »History of the Metallurgy of Iron and Steel«. Lecture. London. 1915.

IV. 1. Pearson (George, M. D., F. R. S.) »Experiments and Observations to investigate the Nature of a kind of Steel manufactured at Bombay, and there called wootz«. Philosophical Transactions of the Royal Society of London, 1795. Part II. — 2. Voysey (Dr.) »Native Manufacture of Steel in Southern India«, Royal Asiatic Society 1795, vol. I, p. 245. — 3. Buchanan (Dr.) »Travels in the south of India«, 1807. — 4. Faraday and Stodart, »Alloys of Steel«, Phil. Transactions, 1822, v. CXII, p. 253. — 5. Bréant-»Description d'un procédé à l'aide duquel on obtient une espèce d'acier fondu, semblable à celui des lames damassées orienta'es«, Bull. Soc. Encouragement, 1823. Paris. — 6. Lardner (Dr.) »A Treatise on the progressive Improvement of the Manufacture of Metals«, London, 1835 & 1842. — 7. Heath (J. M.) »Indian Steel«, Royal Asiatic Society, vol. IV & V, 1837, 1839. — 8. Wilkinson (Henry., »On Iron«, Royal Asiatic

Society, 1839, v. V. — 9. Аносовъ, „О Булатахъ", Горный Журналъ, 1841. ч. I. СПБ. — 10. Бутеневъ, „О ковкѣ булата въ Бухаріи", Горн. Журн., 1841. — 11. Масальскій, „Изготовленіе булата по способу употребляемому персіянами", Горн. Журн. 1841, ч. IV. — 12. Илимовъ. „Разложеніе златоустовскаго булата и двухъ шлаковъ". Горн. Журналъ, 1841, ч. VI. — 13. Hammer, »Sur les lames des orientaux«, Journal Asiatique, 1854, t. III. Paris. — 14. Бѣляевъ (Н. Т.), „О Булатахъ", 1905, СПБ. — 15. Желѣзновъ, „Историческія Свѣдѣнія о Булатѣ въ Россіи", 1906. — 16. Ленцъ (Э). „Указатель Отдѣленія Среднихъ Вѣковъ и Возрожденія. Императорскій Эрмитажъ". СПБ. 1908. — 17. Belaiew (N. T.) »Sur les précurseurs de la métallographie«, 1912. — Belaiew (N. T.) »The Russian Contribution in the nineteenth Century to the Metallurgy of Steel«. Journ. Royal Society of Arts, 1921.

V. Природа булата—съ точки зрѣнія кристаллизаціи стали—по работамъ Д. К. Чернова.

1. Черновъ (Д. К.), „Критическій обзоръ статей г. г. Лаврова и Калакуцкаго о стали и стальныхъ орудіяхъ и собственныя Д. К. Чернова изслѣдованія по этому предмету", Записки И. Р. Техническаго Общества, 1868, стр. 399—440 и „Труды Д. К. Чернова", Изданіе Русскаго Металлургическаго Общества, Петроградъ, 1915, стр. 1—41. — О булатѣ стр. 23. — 2. Черновъ (Д. К.), „Изслѣдованія, относящіяся до структуры литыхъ стальныхъ болванокъ", Записки И. Р. Т. О., 1879 и »труды«, стр. 91—114. — Объ статьи неоднократно переводились и перепечатывались по англійски и по французски. — 3. Черновъ (Д. К.), „Сталелитейное дѣло", изд. 1895 и 1906 г. СПБ. — 4. Tschernoff (D. K.), »Damask Steel«, Metallographist, 1899, Boston. — 5. „Дмитрій Константиновичъ Черновъ (1839—1921)", Труды Комиссіи по Изученію Архива Д. К. Чернова при Русскомъ Металлургическомъ Обществѣ, Петроградъ, 1923.

Классификація булатныхъ клинковъ.

1. Аносовъ, „О Булатахъ", СПБ. 1841. — 2. Burnes (Lieut. Col., Sir A.), »Cabool, a personal narrative of a journey to and residence in that city in the years 1836, 37 and 38«. London, 1843. — 3. Hammer, »Sur les lames des orientaux«, Journal Asiatique, 1854, t. III., Paris, pp. 66—79. — 4. Egerton (Hon. Wilbraham), »Handbook of Indian Arms«, London, 1880. — 5. Schwarzloze (F. W), »Die Waffen der alten Araber u. s. w. 1886, Leipzig. — 6. Бѣляевъ (Н. Т.), „О Булатахъ", СПБ., 1906 и »Zeitschrift für historische Waffenkunde«, 1907, Bd. IV, N. 5, S. 132. — 7. Lenz (E.), »Stufen-Damast«, Zeitschrift f. h. Waffenkunde 1906, Bd. II, н. 6, S. 231, 232. — 8. Ленцъ (Э), „Императорскій Эрмитажъ. Указатель Отдѣленія Среднихъ Вѣковъ и Эпохи Возрожденія, ч. I. Собраніе Оружія. СПБ., 1908. — 9. Belaiew (N. T.), »Ueber Damast«, Metallurgie, Vol. 8., 1911, S. 449 und S. 493. Halle a. S. — 10. Belaiew (N. T.), »Damascene Steel«, Journal Iron and Steel Institute, 1918, pp. 417—437.

VI. 1. Бѣляевъ (Н. Т.), „Булатъ съ точки зрѣнія структурнаго равновѣсія — Кристаллизація, структура и свойства стали при медленномъ охлажденіи", СПБ., 1909 также Записки Имп. Рус. Техническаго Общества за май 1908 и августъ, сентябрь 1909 года, также Revue de Métallurgie, 1912 (Juin) Stahl und Eisen, 1912 и Journal Iron and Steel Institute, II, 1912, pp. 602, 603. — 2. Бѣляевъ (Н. И.), „Микроструктура стали", Журналъ Русскаго Металлургическаго Общества, 1910, № 1, стр. 21—38 и Revue de Métallurgie, 1912. (Sept.) — 3. Belaiew (N. T.), »Damast, seine Struktur und Eigenschaften«, Metallurgie, 1911, S. 699—704. — 4. Howe (H. M.) and Levy (A. G.), »The Influence of Divorcing Annealing on the Mechanical Properties of Low-Carbon Steel«, Transactions Amer. Inst. Mining Engineers, 1912, v. 44. — 5. Guertler (W.), »Vom Problem des Alten Damaszenerstahls«, International Journal Metallography, 1914, v. 5, p. 129. — 6. Oberhoffer (P.), »Ueber das Gefüge des Damaszenerstahls«, Stahl und Eisen, 1915, v. 25, s. 140. — 7. Belaiew (N. T.), »Damascene Steel« (I), Journ. Iron and Steel Inst. I, 1918, pp. 417—437. — 8. Stead (J. E.), Discusion on Belaiew, Journ. Iron & Steel Inst. I, 1918, p. 438. — 9. Whiteley (J. H.), »The Effect of cold-work on the Divorce of pearlite«. Journ. Iron and Steel Inst., 1918, 1, pp. 353—361. — 10. Belaiew (N. T.), »Spherodising of Cementite — The Structure of Steel«, Journ. Inst. Aeronautical Engineers, 1920, v. I, № 3., pp. 14—23. — 11. Belaiew (N. T.), »Damascene Steel« (II), Journal Iron and Steel Institute, 1921, II, pp. 181—185 and »Damascene Steel and Modern Tool Steel«, Nature, 1921, pp. 248, 249. — 12. Portevin (A.) et Bernard (V.), »Contributions to the Study of coalescence in steels«. Journ. Iron and Steel Inst., 1921, II, pp. 145—179. — 13. Belaiew (N. T.), »Damascene Steel«, Journal Royal Society of Arts, 1921. — 14. Belaiew (N. T.), »Crystallisation of Metals«, London, 1923, pp. 1—143; pp. on »The Damascene Process«. 137—141. — 15. Desh (C.) and Roberts (A. T.), »Some properties of Steel containing globular Cementite«, Journ. Iron and Steel Inst. 1923, I, pp. 249—266. — 16. Zschokke (B.), »Du damassé et des lames de damas«, Revue de Métallurgie, 1924, pp. 635—669. — 17. Виноградовъ (А. П.), „Происхожденіе булатнаго узора". 1924. Доложено 2-му съѣзду научныхъ дѣятелей по металлургіи. — 18. Harnecker (K.), »Beitrag zur Frage des Damaszenerstahls«, Stahl und Eisen, 1924, Nr. 45. — 19. Belaiew (N. T.), »Steel versus lighter Alloys« (»The Importance of a correct fibrous Structure«), Proceedings of the Institution of Aeronautical Engineers, N° 13, 1924. — 20. Bragg (Sir William), »Concerning the Nature of Things, 1925, London, see pp. 226—228.

Н. Т. Б.

ПРІЕМЪ ТАТАРСКИХЪ ПОСЛОВЪ ПРИ НИКЕЙСКОМЪ ДВОРѢ

Татарская волна, разлившаяся по цѣлой Азіи и части Европы, благополучно миновала Никейскую имперію. Ромеи на этотъ разъ отдѣлались рядомъ фальшивыхъ тревогъ, нѣсколькими посольствами и незначительными пограничными стычками. Одно такое посольство татаръ[1] къ царю Ѳеодору и будетъ ниже разсматриваться.

Свѣдѣній о сношеніяхъ между ромеями и татарами сохранилось очень мало. Изъ греческихъ историковъ XIII го вѣка Акрополитъ отмѣчаетъ появленіе татаръ, поскольку оно отвлекаетъ никейскихъ государей отъ ихъ завоеваній въ Европѣ. Сообщенія отличаются большой краткостью. Ѳеодоръ Скутаріотъ добавляетъ только одну краткую замѣтку (Georgii Acropolitae Opera ed. Heisenberg. Лейпцигъ 1903 т. I. Additameta Theodori Scutariotae. стр. 284.) Большее вниманіе удѣляетъ этому вопросу Георгій Пахимеръ, выросшій въ эпоху никейской имперіи въ средѣ мелкаго чиновничества, служившаго при дворѣ Ласкарей. Онъ приводитъ подробное описаніе одного изъ нашествій татаръ на Иконійскій султанатъ (Migne Patrol. graeca т. CXLIII, кол. 556—70), которое онъ относитъ къ царствованію Михаила Палеолога, точнѣе къ времени отстраненія Іоанна IV Ласкаря, т. е. къ 1259 году, и сообщаетъ о бѣгствѣ иконійскаго султана Азіатина въ предѣлы византійской имперіи,[2] гдѣ онъ былъ принятъ съ большими почестями, но черезъ нѣкоторое время оказался плѣнникомъ Михаила VIII Палеолога, рѣшившаго заключить миръ съ ханомъ Хулагу. По этому поводу Пахимеръ дѣлаетъ экскурсъ въ ранѣе происходившее и сообщаетъ о появленіи татаръ при Іоаннѣ III Ватацѣ и о посольствѣ ихъ къ царю Ѳеодору II, которое было принято публично въ торжественной обстановкѣ. Среди зрителей, судя по подробностямъ въ разсказѣ, присутствовалъ самъ Пахимеръ.

Особую главу посвящаетъ татарамъ писатель XIV-го вѣка Никифоръ Григора; онъ пытается дать полную картину, какъ появленія татаръ, такъ ихъ происхожденія и быта (Migne Patrologia graeca, т. CXLVIII, кол. 157—166). Повѣствованію о татарахъ предпосылается разсказъ о скиѳахъ вообще (кол. 152 сл.), въ которомъ авторъ беретъ свѣдѣнія главнымъ образомъ изъ Гомера и Геродота. Скиѳы народъ сѣверный — страшный бичъ, который Богъ низсылаетъ, какъ наказаніе, наряду съ землетрясеніями, ураганами, грозами, проливными дождями и туманами.[3] Своимъ появленіемъ

[1]) Мы придерживаемся, въ данномъ случаѣ, старой терминологіи, не совсѣмъ правильной, называющей монголовъ татарами, хотя между ними было существенное различіе. Но это обозначеніе, употребительное въ русскихъ лѣтописяхъ, ближе подходитъ къ терминамъ, встрѣчающимся въ византійскихъ хроникахъ; послѣднія называютъ монголовъ тахарами, оговариваясь, что въ разговорномъ языкѣ они слывутъ атарами. Pachym. (Migne PG, 143), кол. 566. Τηνικαῦτα καὶ τῶν Τοχάρων, οὓς ἡ κοινὴ Ἀταρίους λέγει συνέζευκτο....

[2]) Объ аналогичномъ бѣгствѣ того же султана Аседдина-Кайкауса II сообщаетъ Акрополитъ (стр. 143) и Ѳеодоръ Скутаріотъ (стр. 292) подъ 1256 годомъ. Пахимеръ же неправильно считаетъ, что упоминаемое имъ бѣгство было первое и что Аседдинъ-Кайкаусъ II слѣдовалъ примѣру султана Мелика. (Pachymeri Hist. кол. 568.)

[3]) Gregorae, кол. 156. Ὥσπερ γάρ εἰσιν οὐράνια μὲν δείματα θεόθεν τοῖς ἀνθρώποις ἐπισεισμένα πολλάκις, κεραυνοὶ καὶ πρηστῆρες καὶ ὑετῶν πλῆθος, ἐπίγεια δὲ, σεισμοὶ καὶ ῥήγματα γῆς, ἀέρια δὲ, τυφῶνες καί λαίλαπες· οὕτω καὶ οὗτοι ταμιεύονται τῷ Θεῷ, ἀρκτικά τινα, ὡς εἰπεῖν καὶ ὑπερβόρεια δείματα, ὥστ' ἀνθ' ἑτέρας μάστιγος στέλλεσθαι καὶ ὧν ἄν καὶ ὁπότε ἡ Πρόνοια βούλοιτο.

*

они приносятъ множество бѣдъ. Древнюю Скиѳію Григора пріурочиваетъ къ Танаидѣ. Скиѳами же онъ считаетъ всѣхъ кочевниковъ и часть варваровъ, нападавшихъ на римскую имперію. Изъ Танаиды скиѳы двинулись двумя потоками: одинъ въ Европу, состоящій изъ сарматовъ, германцевъ и кельтовъ; другой — савраматы и массагеты — въ Азію. Побѣдамъ своимъ скиѳы не столь обязаны численности, какъ своей закаленности. Земля ихъ испоконъ вѣковъ не была никѣмъ завоевана, а они сами завоевали все кругомъ. О новомъ скиѳскомъ движеніи, а именно татарской орды, стало извѣстно при Іоаннѣ Ватацѣ. Это движеніе снова пошло по двумъ направленіямъ въ Европу и Азію. Началось оно по смерти Чингисхана. Сынъ его (на самомъ дѣлѣ внукъ) Хулагу, получившій въ наслѣдство Согдіану, двинулся дальше въ западную часть ея и въ Бактрію. Другой же сынъ (?) Телепугъ направился черезъ южно-русскія степи въ Европу.[1] Эта орда согнала со своихъ мѣстъ кумановъ-гунновъ, т. е. половцевъ, часть изъ нихъ поступила на службу ромейской имперіи. Орда, направившаяся въ Азію, была по мнѣнію Григоры отклонена въ сторону и миновала Малую Азію, благодаря горному хребту Тавру, дѣлящему Азію на двѣ части.[2] Въ большей, изобилующей всякими благами, татары расположились при своемъ появленіи подъ начальствомъ Хулагу на зимнее время. Весной они выступили въ Индію, потомъ проникли въ Халдею и Аравію, пройдя черезъ Вавилонъ и Ассирію захватили Месопотамію. (Рѣчь идетъ о завоеваніи калифата въ 1258 году). На третій годъ послѣ своего выступленія татары покорили Нижнюю т. е. Малую Азію и занялись организаціей постояннаго управленія, сначала въ Персіи, т. е. въ Иконійскомъ султанатѣ, потомъ въ Парѳіи и Мидіи (Gregorae кол. 163). Къ этому же времени Григора относитъ завоеваніе Арменіи, Грузіи и Колхиды, т. е. Трапезунтской имперіи. (На самомъ дѣлѣ Арменія была въ зависимости отъ татаръ съ 1220 или 1221 года — см. L. Cahun. Introduction à l'histoire de l'Asie. Парижъ 1896, стр. 295). Послѣ завоеванія всей Азіи, конечно за исключеніемъ ромейскихъ владѣній, татары раздѣлили ее между собой и быстро стали поддаваться чужеземнымъ обычаямъ и предаваться роскоши и изнѣженности, теряя свою прежнюю закаленность. Цивилизація и для нихъ оказалась роковой.

Разсказъ Григоры, хотя и неточный во многихъ подробностяхъ, въ общихъ чертахъ вѣрно передаетъ характеръ татарскаго нашествія. Григора удачно подчеркнулъ, что татары главныя свои силы направили и сосредоточили по ту сторону Тавра, подъ которымъ разумѣются горные хребты Тавра и Антитавра, и объясняетъ это географическими условіями, такъ какъ Тавръ является естественной границей. Гористая мѣстность сыграла роль, какъ въ исторіи Никейской имперіи, такъ и Иконійскаго султаната. Въ первую совсѣмъ не проникли татары, а султанатъ, покоренный въ началѣ сороковыхъ годовъ, въ концѣ пятидесятыхъ все еще возставалъ противъ татаръ (Gregorae, кол. 556). Татары ограничивались нападеніями, обыкновенно потомъ возвращались на зимовку къ себѣ.[3] Окончательное покореніе наступаетъ послѣ 1256 года, когда иконійскій султанъ въ согласіи со всѣми своими военноначальниками заключаетъ дого-

[1]) Gregorae, кол. 157. Чингисхана Григора называетъ Σιτζισχάν. Хулагу — Χουλαγοῦ, имя предводителя европейскаго отряда Τελεπουγάς. Имя „Телебуга“ или „Телебога“ для обозначенія „татарскаго царя“ встрѣчается и въ русскихъ лѣтописяхъ. См. Воскресенскую лѣтопись подъ 6791 (1283) и 6799 (1291) г. г. (П. С. Р. Л., VII, 176—177 и 180), Никоновскую лѣтопись подъ 6792 (1284) и 6799 (1291) г. г. (П. С. Р. Л. X, 162 и 168).

[2]) Gregorae, кол. 161 говорится о средней Азіи, странѣ по Оксѣ. Ὄρη δὲ ταῦτά εἰσι πλεῖστα καὶ μέγιστα, ἃ πάντα κατὰ συνέχειαν ἀλλήλων ἐρόμενα ὥσπερ ἓν ἅπαντα γίνονται ὄρος. Ταῦρος ὀνόματι καλούμενον γενικῶ ᾧ κατὰ μέσον ἀκριβῶς διέξωσται πᾶσα Ἀσία. Ἀρχη μὲν γὰρ αὐτῶν πρὸς ζέφυρον ἄνεμον τὰ ἔγγιστα τοῦ Αἰγαίου πελάγους· σχίζουσι δὲ ἐκεῖθεν ἐξιόντα ἐς τμήματα δύο τὴν ὅλην τελευτήσωσι τὸν Ὠκεανόν.

[3]) Acrop. стр. 70: καὶ γὰρ ἡ τῶν Ταχάρων στρατιὰ καθ' ἑαυτὴν ἔμενε καὶ οὐ κεκίνητο ὡς ἔθος· ἐν τοῖς ἑαυτῶν καὶ γὰρ ἠσχολοῦτο πρόγμασι.

воръ съ татарами, и населеніе облагается податями въ ихъ пользу.[1] Но даже тогда походомъ на султанатъ идетъ не самъ ханъ Хулагу, а прежній побѣдитель сельджуковъ Бачунуинъ, находившійся постоянно со своей ордой въ Арменіи, и по армянскимъ источникамъ, отосланный въ султанатъ, чтобы очистить для вновь прибывшихъ войскъ мѣсто для стоянокъ. (К. П. Паткановъ. Исторія монголовъ по армянскимъ источникамъ. Вып. I стр. 9 сл.) Т. о. находившемуся по ту сторону Тавра монголами придается второстепенное значеніе и, конечно, не только изъ за неудобства передвиженія по горамъ, но и потому, что оба находившіяся тамъ государства не представляли особаго интереса для татарскихъ завоевателей. Еще сельджуки, какъ тюркское племя, имѣли нѣкоторый интересъ, но и они считались уже забывшими завѣты своихъ отцовъ, и страна ихъ лежала въ сторонѣ отъ главнаго пути. Остальная Малая Азія, находившаяся въ рукахъ ромеевъ, какъ и весь сѣверо-восточный уголъ Средиземнаго моря, не имѣли уже особой притягательной силы для кочевниковъ. Трудно было ожидать большой добычи отъ почти ежегодными войнами разоряемаго Балканскаго полуострова и отъ взятія основательно разграбленнаго Константинополя, который едва ли особенно успѣлъ оправиться, продолжая пребывать въ рукахъ своихъ захватчиковъ латинянъ.

Благодаря этому, изъ государствъ имѣвшихъ территорію въ Малой Азіи, Никейская имперія одна совершенно не пострадала. Впрочемъ, она этимъ обязана также искусной политикѣ своихъ правителей, которые, поддерживая сосѣдей противъ татаръ,[2] въ то же время налаживали дружественныя сношенія съ послѣдними. Ромеямъ въ одинаковой степени опасно было какъ непосредственное сосѣдство татаръ, которые къ тому же могли обрушиться на поддерживающихъ ихъ враговъ (какъ это случилось съ русскими князьями — Cahun Introd. hist. Asie стр. 300), такъ и усиленіе за счетъ татаръ Иконійскаго султаната и Трапезунтской имперіи, ослабленіе которыхъ было выгодно Никеѣ.

Впервые услышали о татарахъ при Іоаннѣ III Дукѣ Ватацѣ. По Акрополиту (стр. 67) извѣстіе о татарахъ, посланное съ востока сыномъ его Ѳеодоромъ, пришло къ царю въ лагерь во время осады Ѳессалоникъ. Царь это извѣстіе скрылъ отъ войска, но поспѣшилъ заключить миръ и вернуться на востокъ. Подробнѣе объ этомъ событіи сообщаетъ Пахимеръ, перечисляя мѣры къ оборонѣ предпринятыя царемъ и разсказывая о впечатлѣніи оставленномъ въ массахъ появленіемъ татаръ.[3]

Іоаннъ Дука, услышавъ только молву о нихъ, приказалъ снабдить укрѣпленія, главнымъ образомъ пограничныя, оружіемъ и хлѣбомъ. Хлѣбъ складывался про запасъ и для вѣрности былъ запечатанъ свинцовыми буллами. Питать гарнизонъ было приказано „приносящимъ извнѣ“, т. е. окрестнымъ жителямъ, на которыхъ, повидимому, наложена повинность доставлять продукты; употреблять въ пищу должно было только вновь пріобрѣтаемое. Далѣе Пахимеръ сообщаетъ, что „дающимъ даромъ“ было приказано послѣ почитаемой Святой иконы изобразить или вписать оружіе. Это туманное

[1]) Acrop. стр. 144: ὁ μὲν οὖν σουλτὰν ἐπεὶ μὴ ἐξίσχυε τοῖς Ταχαρίοις ἀνθίστασθαι, μετὰ τῶν αὐτοῦ λογάδων βουλευσάμενος εἰς συμβιβάσεις, καὶ συμφωνίας τοῖς Τοχαρίοις συνῆλθε· καὶ ὑπόφορος τούτοις ἐγένοντο, καὶ ἕκτοτε τυγχάνουσι σφίσιν αὐτοῖς εἰ Μουσουλμάνοι φορολογούμενοι.

[2]) А. А. Васильевъ Латинское владычество на востокѣ. ПБГЪ. 1924 стр. 31 указываетъ на существовавшую одно время коалицію между тремя малоазійскими державами: Никейской имперіей, Трапезунтской и Иконійскимъ султанатомъ.

[3]) Pachym. кол. 572 Πρώην μὲν γὰρ ὁ Δούκας Ἰωάννης κλέος μόνον ἐκείνων ἦκουε, καὶ κατωχύρου τὰ φρούρια σίτῳ καὶ ὅρμασιν, ὧν τὸν μὲν καὶ εἰς χρόνους προσέταττεν ὑποτίθεσθαι, βούλλαις μολυβδίναις τὸν ἑκάστοτε τοῖς ἐποίκοις σφραγίζων, φέροντας δ ἔξωθεν ἐπιτάττων σιτίζεσθαι, τὰ δὲ καὶ ἀναγκαῖα ἐτίθει τοῖς κτησομένοις, ὡς ἐκείνων πᾶν τὸ εἰς περιουσίαν ὂν ὑστερεῖν. Προικεδοτοῦντας γὰρ μετὰ τὴν σεβασμίαν εἰκόνα τὰ ὅπλα προσέταττε καταγράφεσθαι· μηδὲ γαρ ἔχειν εἰδένοι τί τὸ ἐξορμῆσαν τῶν σφῶν φωλεῶν ἔθνος. καὶ ὁποιοις τοῖς ἔθεσι χρῆται, κἂν εἰρηνεύειν θέλοι κἂν μάχεσθαι. Τέσον ἦν ὄθηλον ἕως τότε τὸ ἔθνος. Παρὰ πολλοῖς δ' ἐλέγοντο κυνοκέφαλοι, καὶ γε διαίταις ὑπειρημέναις ἠκούντο χρώμενοι, ὥστε καὶ ἀνθρωποφαγεῖν ἐπιστεύοντο.

мѣсто толкуется переводчикомъ текста на латинскій языкъ (Pachym кол. 573) и Миліараки,[1] какъ внесеніе въ списки, но непонятна комбинація иконы и оружія при регистраціи. Быть можетъ возможно связать это мѣсто съ вышеупомянутыми свинцовыми печатями, на которыхъ вполнѣ допустимо одновременное изображеніе иконы и оружія, какъ будетъ показано на примѣрѣ. Подъ „дающими даромъ", вѣроятно, надо разумѣть раздающихъ, т. е. чиновниковъ, они запечатывали собственной печатью, такъ какъ не было государственной, а у каждаго царя была его личная.

Такое изображеніе оружія, а именно знаменитаго ромфея, находимъ на печати Пансеваста и великаго переводчика варяговъ Михаила (Рис. 1). Съ одной стороны изображенъ архангелъ Михаилъ; на оборотѣ имя владѣльца печати[2], а подъ нимъ изображеніе ромфея, особеннаго рода сѣкиры съ придѣланнымъ сверху длиннымъ лезвіемъ, которую носили варяги тѣлохранители. По характеру буквъ и частымъ лигатурамъ, а также по формѣ печати, Шлумберже считаетъ невозможнымъ отнести печать ко времени болѣе раннему, чѣмъ эпоха Палеологовъ. Цитируемый же текстъ относится къ времени за 20 лѣтъ до начала ея. Тогда свободно могъ возникнуть новый типъ печати, который продолжали употреблять и позднѣе. Вѣроятно изображалось оружіе характерное для каждой части войска, но, конечно, большого разнообразія типовъ не было. Подобное установленіе имѣло свою цѣлесообразность; такъ какъ каждый, даже неграмотный, могъ отличить новую подобнаго характера воинскую печать отъ иной, что затрудняло злоупотребленія и расхищеніе сложенныхъ запасовъ.

Рис. 1.
Печать великаго переводчика варяговъ Михаила (Schlumberger, Un empereur byzantin au X-me siècle).

Принятіе мѣръ обороны Пахимеръ объясняетъ тѣмъ, что ромеямъ неизвѣстно было, что, собственно говоря, отъ нихъ хочетъ этотъ внезапно двинувшійся изъ своихъ жилищъ народъ, намѣревается ли онъ воевать или сохранять миръ. Въ народѣ ходили конечно самые невѣроятные слухи, говорили даже, что у татаръ собачьи головы, кромѣ того имъ приписывали употребленіе въ ѣду нечистаго, впрочемъ объ этомъ говорятъ также близко съ ними познакомившіеся армянскіе источники (Паткановъ. Ист. монг. вып. I стр.67.) Иные даже считали татаръ людоѣдами. Эти разсказы долго продолжали ходить не только въ народѣ, но и въ образованномъ византійскомъ обществѣ. Подобнаго рода толки побудили Григору, по его собственному признанію, удѣлить въ своемъ повѣствованіи особое мѣсто татарамъ (Gregorae кол. 152).

При появленіи татаръ Іоаннъ III Ватацъ не ограничился одними приготовленіями къ оборонѣ страны, но и поспѣшилъ заключить союзъ съ сельджуками и поддержать ихъ въ борьбѣ. Иконійскій султанъ отправилъ посольство къ Іоанну III съ просьбой о союзѣ, который долженъ былъ стать спасительнымъ для обоихъ государствъ, такъ какъ, въ случаѣ гибели султаната, татары не встрѣтили бы другихъ препятствій для вторженія въ страну ромеевъ.[3] Царь съ радостью принялъ предложеніе, понимая его

[1]) Μηλιαράκης. Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ δεσποτατοῦ τῆς Ἠπείρου. Лейпцигъ-Аѳины 1898 стр 341.

[2]) Архангелъ Михаилъ держитъ въ правой рукѣ скипетръ, въ лѣвой державу. Въ лѣвомъ полѣ надпись O. X. A. P. (ὁ ἀρχάγγελος), въ правомъ M. X. (Μιχαήλ). Надпись на оборотѣ Σφραγὶς τοῦ πανσεβάστου σεβαστοῦ καὶ μεγάλου διερμηνεύτου τῶν Βαράγγων Μιχαήλ.

[3]) Acrop. стр. 69: ἐν στενῷ γοῦν τῶν πραγμάτων κομιδῇ γεγονὼς πρέσβεις ἐκπέμπει πρὸς τὸν βασιλέα Ἰωάννην βουλῆς τε ἀξιῶν ἀρίστης ἐξ αὐτοῦ τυχεῖν, ὡς ἂν ἀποτρέψαιτο τὸν ἀντίπαλον καὶ μικρὸν κουφισθείη τοῦ βάρους αὐτοῦ,

выгоды. Союзъ былъ закрѣпленъ во время свиданія обоихъ государей въ Триполи на Меандрѣ въ 1243 году. Для возобновленія его поспѣшилъ немедленно послѣ своего избранія Ѳеодоръ II Ласкарь въ Филадельфію (Gregorae, кол. 181; Acrop. стр. 105).

Но Іоанну III пришлось еще до этого узнать о татарахъ; въ 1241 году онъ принялъ къ себѣ на службу бѣжавшую отъ нашествія Батыя и Субутая половецкую орду. Въ 1239 году часть половцевъ перешла Дунай и расположилась кочевьемъ по долинѣ Марицы; въ виду татарскаго нашествія въ Болгарію они были принуждены двинуться дальше и были охотно приняты ромейскимъ правительствомъ (Миліараки стр. 282).

Отряды половцевъ въ концѣ XII-го и въ началѣ XIII-го вѣка играютъ значительную роль въ войнахъ Балканскаго полуострова. Большое значеніе приписывается имъ греческими авторами въ войнахъ 1190 и 1205 года, въ которыхъ они выступаютъ какъ союзники болгаръ (Acrop. стр. 18; 20.). Въ побѣдѣ своей надъ крестоносцами при Адріанополѣ болгары главнымъ образомъ обязаны были имъ. Всю первую половину XIII-го вѣка и начало второй половцы выступаютъ на службѣ то у болгаръ, то у латинянъ, и побѣждаютъ вмѣстѣ съ болгарами при Клокотницѣ Ѳессалоникійскаго императора (Acrop. стр. 42). Ввиду этого, принятіе значительнаго отряда, вѣрнѣе орды, численностью до 10.000 человѣкъ было встрѣчено съ большой радостью среди грековъ, и фактъ этотъ вмѣняется въ большую заслугу Іоанну III-му его современниками. (Nicephori Blemmydae. Curriculum vitae et carmina ed. Heisenberg. Лейпцигъ 1896 стр. 118; Acropolitae Opera т. II стр. 24.)

Половцы, получавшіе хорошее жалованіе и землю для поселенія въ Малой Азіи и Македоніи (Gregorae, кол. 160), вѣрно служили въ ромейскихъ войскахъ и составляли надежную военную силу. Изъ нихъ былъ сформированъ особый отрядъ, управляемый собственными начальниками.[1] Вскорѣ послѣ своего прибытія половцы перешли въ христіанство; возможно, что часть ихъ и до этого была христіанами. Какъ организованная воинская сила они принимаютъ участіе и во внутренней жизни Никейской имперіи; съ ихъ мнѣніемъ считаются при избраніи Михаила и якобы перестаютъ считать чужеземцами и варварами (Acrop. стр. 158). Пріемъ Никейской имперіей половцевъ не вызвалъ никакихъ осложненій съ татарами.

Въ самомъ концѣ царствованія Іоанна III Ватаца ромеи вступили въ прямыя сношенія съ татарами и отправили посольство къ великому хану. Это то посольство, съ которымъ встрѣтился Рубриквисъ у хана Менгке въ Каракорумѣ. Неизвѣстно было ли оно первымъ; во всякомъ случаѣ это первое, о которомъ сохранилось извѣстіе. Рубриквисъ пробылъ тамъ съ 4-го января 1254 года до 15-го іюля и благополучно вернулся въ Акру 15-го августа 1255 года (Grousset. Histoire de l'Asie, т. III, стр. 59). Союзъ монголовъ и латинянъ столь опасный, какъ для мусульманъ, такъ и для грековъ, не состоялся. Греческіе источники ничего не говорятъ объ этомъ посольствѣ. Но къ февралю 1254 года относится замѣтка Скутаріота о томъ, что Іоаннъ III былъ очень обезпокоенъ надвигающейся татарской опасностью и принималъ мѣры къ защитѣ.[2] Возможно, что одною изъ этихъ мѣръ была отправка посольства. Причиной без-

σωτηριῶδες τοῦτο φάσκων τυγχάνον ὁμφοῖν· τοῦ γὰρ γένους τῶν Μουσουλμάνων παρὰ τῶν Ταχαρίων ἀπολωλότος ἄνετος ἐπίκειται τοῖς ἐναντίοις ἡ κατὰ τῶν Ῥωμαϊκῶν χωρῶν ἔφοδος. Καὶ ἦν τοῦτο πάνυ γε ἀληθές. ἐ γοῦν βασιλεὺς Ἰωάννης, οἷα ἐκεῖνος δεινὸς ἐν τοιούτοις πράγμασιν, ἀποδέχεται ἄσμενος τὴν πρεσβείαν καὶ εἰς ἕνωσιν συνελθεῖν ἠρετίσατο τῷ σουλτάν, ὡς ἂν τοῦτο τοῖς ἐναντίοις εἰς ἀποτροπὴν γένοιτο· ἡνωμένων γὰρ τῶν τοιούτων δύο ἀρχῶν μεγίστων εἰκὸς πτοίαν γενέσθαι τοῖς πολεμίοις, πρὸς ἕνα μὲν ἔχουσι τὸν σκοπόν, πρὸς δὲ δύο ἀθρόον εὑρισκομένοις. Тотъ же взглядъ на союзъ съ султанатомъ встрѣчаемъ у Пахимера (кол. 570) и у Григоры (кол. 166).

[1]) Имя одного изъ нихъ, Клеопа, до насъ дошло (Scutar. Addit. стр. 293).

[2]) Scutar Ad. стр. 284. Καὶ ἡμέρας διέτριψεν ἐν αὐτῇ τὴν ἀπὸ τῶν Ἀτάρων ἔχων πτοίαν καὶ ὅσα εἰς φυλακὴν αὐτῆς καὶ ἀσφάλειαν παντοίως διαπραττόμενος.

покойства могли быть переговоры Людовика IX съ монголами и слухъ о готовящемся наступленіи. Цѣлью посольства, вѣроятно, было изъявленіе дружественныхъ намѣреній со стороны ромейскаго правительства и, главное, освѣдомленіе о замыслахъ татаръ. Едва ли были особыя порученія. Исходъ посольства, повидимому, былъ благопріятный, такъ какъ въ началѣ 1256 года Асединъ-Кайкаусъ II и Ѳеодоръ II Ласкарь настолько были спокойны по отношенію къ татарамъ, что, получивъ благопріятныя свѣдѣнія отъ султана, послѣдній двинулся со всѣми боевыми силами на западъ.[1] Но еще въ томъ же году султанъ былъ разбитъ Бачу-нуиномъ (Байдью) у Аксары,[2] а въ 1257 году, убѣжавъ къ Ѳеодору II, былъ отправленъ съ незначительнымъ отрядомъ обратно и подчинился татарамъ (Acrop. стр. 144).

Въ концѣ 1257 года или въ началѣ 1258 года вѣроятно состоялся торжественный пріемъ пословъ, описаніе котораго приводитъ Пахимеръ.[3] Этотъ пріемъ пословъ разсматривается авторомъ, какъ особенно остроумный и удачный способъ устраненія татарской опасности, и приписывается — не совсѣмъ безъ основанія — личной иниціативѣ царя.

Когда государствомъ сталъ править Ѳеодоръ II, прошелъ слухъ, что къ нему черезъ Иконійскій султанатъ идетъ посольство отъ татаръ. Этотъ слухъ оправдался и навелъ на все населеніе ужасъ и смущеніе, но царь, не растерявшись, нашелъ способъ обойти ихъ. На самомъ дѣлѣ положеніе было сложное. Татары оказались въ непосредственной близости послѣ подчиненія союзнаго султаната, которому Ѳеодоръ II оказывалъ, хотя и весьма нерѣшительно и съ опаской, нѣкоторую помощь. Асседина-Кайкауса II, котораго не хотѣли держать въ предѣлахъ имперіи, боясь осложненій, сопровождалъ при возвращеніи греческій отрядъ въ 400 человѣкъ подъ предводительствомъ примикирія двора Исаака Дуки Мурзуфла (Acrop. стр. 144), т. е., собственно говоря, Ѳеодоръ тоже воевалъ съ татарами.

Первымъ дѣломъ было сообщено находившимся въ султанатѣ татарскимъ посламъ, что царь готовится ихъ принять. Для этого высланы были курьеры, которымъ были даны особыя инструкціи. Они должны были, хотя бы съ опасностью для жизни, утверждать въ разговорѣ съ татарскими послами, что государство ромеевъ непобѣдимо. За это, въ случаѣ гибели, женамъ ихъ и дѣтямъ предназначалось щедрое пропитаніе, т. е. государствомъ обѣщано было обезпечить ихъ. Курьеры должны были держать себя самоувѣренно, какъ посланники самодержца ромеевъ, а не вассальнаго государя; главной цѣлью ихъ было сообщить, что ихъ готовится принять самъ царь, и, повидимому, также дать имъ понять, что все дѣлается не изъ страха передъ ними. Путешествіе черезъ недавно покоренную татарами страну и пребываніе курьеровъ въ дикой ордѣ было связано съ опасностью для жизни. По всей вѣроятности, посланные

[1]) Acrop. стр. 125: ὡς δὲ καὶ τὸν περσάρχην μὴ πράγματα ἔχειν παρὰ τῶν Ταχαρίων πρεσβείαν ἐξαποστείλας ἐμεμαθήκει, κατευθὺ πρὸς τὴν δυσμὴν ἐκ τῆς ἕω χωρεῖ· καλῶς γὰρ ἔχειν τὸν περσάρχην τῶν ἐκείνου πραγμάτων οἰόμενος καὶ ἀσφαλῶς μένειν, οὐδ' ὅλως περὶ τῇ ἑαυτοῦ κατὰ τὴν ἕω ἐδεδίει ἀρχῇ.

[2]) Grousset. Histoire de l'Asie, т. III, стр. 46, упоминаетъ о битвѣ у Акшара въ 1243 году. Акрополитъ же, разсказывая о бѣгствѣ Михаила Палеолога въ 1256 году къ султану и участіи его въ рѣшительной битвѣ, проигранной сельджуками, между иными подробностями сообщаетъ, что битва разыгралась у Аксары-Аксарая. Acrop. стр. 137: οἵ τε γὰρ Ταχάριοι τὰ πλείω τῆς χώρας τῶν Μουσουλμάνων λῃσάμενοι περὶ τὰ Ἄξαρα ἐστρατοπεδεύοαντο πᾶσα δὲ ἀνάγκη ἦν καὶ πρὸς μάχην τοὺς Πέρσας ἀντιστῆναι τοῖς Ταχαρίοις — гдѣ татары расположились лагеремъ и откуда производили набѣги. Возможно, что вторая рѣшительная битва, проигранная турками, происходила въ томъ же районѣ, какъ и первая.

[3]) Изъ словъ Пахимера скорѣе вытекаетъ, что событіе это относится къ началу царствованія Ѳеодора II и D'Ohsson. Histoire des Mongols т. III стр. 99 относитъ его къ 1255 году, но этотъ годъ Ѳеодоръ II провелъ весь на западѣ и татары затяты были въ другихъ краяхъ, такъ что правильнѣе относить его, какъ дѣлаютъ Al. Gardner. Lascarids of Nicea. An empire in exile. Лондонъ 1912 стр. 225 и Миліараки (стр. 458) къ 1258 году, непосредственно послѣ покоренія татарами сельджуковъ.

ханомъ Хулагу остановились въ ожиданіи пропуска въ одной изъ стоянокъ татарскихъ войскъ въ султанатѣ. Въ Византіи принято было, что послы дожидались въ сосѣднемъ государствѣ или уже на территоріи ея разрѣшенія прибыть къ двору, такъ же какъ и уѣзжали съ особаго царскаго разрѣшенія (Liudprandi Opera ed. J. Becker. Script. rer. germanic. in usum schol. Ганноверъ и Лейпцигъ. 1915. стр. 176).

Затѣмъ къ выѣхавшимъ посламъ высланы были встрѣчные, которые должны были имъ показать дорогу и оффиціально сопровождать ихъ. Встрѣчнымъ было приказано, чтобы они проводили татаръ трудно проходимыми мѣстами, и, если кто либо изъ измученныхъ пословъ сталъ бы спрашивать о неблагопріятности мѣстности, то долженъ былъ послѣдовать отвѣтъ, что такова повсюду земля ромеевъ. Татары же будутъ склонны вѣрить тому, что не знаютъ, въ особенности, послѣ того какъ сами испытали, что значитъ пробираться по такой мѣстности.[1] Мѣстность по границѣ съ султанатомъ гориста и легко можно было найти трудно проходимыя тропники. Кромѣ того, не безопасно было показывать татарамъ удобныя и прямыя дороги, чтобы, при случаѣ, кто либо изъ участниковъ посольства не послужилъ бы проводникомъ во время войны. Путешествіе скверными дорогами началось еще въ султанатѣ, въ глубь имперіи татары не были проведены, это также не входило въ интересъ ромеевъ. Ихъ привели сильно утомленными къ царю, который находился или въ своей обычной резиденціи Нимфеѣ, или по близости. Судя по характеру церемоніи, пріемъ произошелъ въ лагерѣ. Остается подъ вопросомъ, гдѣ именно находился лагерь. Въ 1257 году Ѳеодоръ жилъ въ окрестности Сардъ и тамъ принималъ султана (Acrop. стр. 143), но уже скоро вмѣстѣ съ султаномъ возвращается въ Магнезію, главную военную базу имперіи на востокѣ. Туда онъ предварительно отправилъ большую часть своего войска (Scutar. стр 295.) Повидимому, Ѳеодоръ II послѣдніе года своего царствованія проводилъ тамъ, занимаясь организаціей и обученіемъ войска (Theodori Ducae Lascari Epistolae CCXVII, nunc primum edidit Nicolaus Festa. Publicazioni di Studi Superiori pratici e di perfizionam. in Firenze. Secione di filos. e lettere. Флоренція 1898 стр. 57). Даже тамъ, а не въ Нимфеѣ, происходитъ торжественное отлученіе отъ церкви — наложеніе интердикта на Епирскій деспотатъ патріархомъ Арсеніемъ въ присутсвіи клира и народа не задолго до болѣзни Ѳеодора II.[2] Поэтому вѣрнѣе всего предположить, что и пріемъ татарскихъ пословъ состоялся въ Магнезіи.

Царь же, по мнѣнію Пахимера, придумалъ нѣчто такое, чтобы однимъ своимъ видомъ устрашить ихъ. Пахимеръ отчасти правъ. Пріемъ былъ исключительный по торжественности, очень почетный, и въ то же время расчитанный на то, чтобы оставить наилучшее впечатлѣніе и создать весьма преувеличенное представленіе о могуществѣ ромеевъ.[3]

[1]) Pachym. кол. 572—3. Θεοδώρου δὲ τὴν ὀργὴν βασιλεύοαντος, ἐπεὶ ἐλέγοντο δια Περσίδος προς ἐκεῖνον πρεσβεύεσθαι. καὶ ὁ λόγος ἀληϑινὸς, φόβος δὲ καὶ τάραχος ἦν. Ἔγνω δ᾽ὅμως ὁ βασιλεὺς τὸ φοβερὸν πλασάμενος ἐκείνους κατασοφίσασθαι. Καὶ πρῶτον μὲν προαπέστελλεν ὡς δῆϑεν ἀγγελοῦντας ἐπὶ Περσίδος ὡς ἐπ᾽ αὐτοὺς εὐτρεπίζοιτο, καὶ οἱ ταχυδρομοῦντες ἐπέμποντο. Μισϑὸς δ᾽ ἦν τοῖς ἀγγελοῦσι ταῦτα, εἰ κινδυνεύοιεν ἐπιστάμενοι καὶ τὴν τῶν Ῥωμαίων ἀρχὴν ἀνυπόστατον πᾶσιν ὁμολογοῦντες ἔϑνεσι, δαψιλῆ τέκνοις σφετέροις καὶ γυναιξὶ σιτηρέσια. Εἶτα δε τοῖς πρέσβεσι προσελαύνουσι πέμψας τοὺς ὑπαντήσοντας ὡς δῆϑεν καὶ σφίσι τὰς ὁδοὺς ὁδηγῆσαι, δι᾽ ὅτι δυσχώρων ἐξεπίτηδες τόπων ἐκείνους διαβιβάζειν προσέταττε, κἂν τις ἀποκναίων ἐρωτῷη τὴν δυσχωρίαν, οὕτω πᾶσαν ἔχειν τὴν τῆς Ῥωμαΐδος γῆν ἀποκρίνεσθαι, ὡς ἑτοίμως ἐχόντων τῶ μὴ εἰδέναι πιστεύειν.

[2]) Blem. Cur. vitae стр. 46 кончаетъ разсказъ объ интердиктѣ словами: Μαγνησία τὴν ἡ ἀνήλιος — ἐν ταύτῃ γαρ ἐσκηνοῦντο — τῶν δραμάτων ὁ χῶρος τῶν ἀξίων σκότου καὶ ᾅδου καὶ σιωπῆς. Въ словѣ ἀνήλιος заключается двойной смыслъ. Во первыхъ, это эпитетъ оффиціально прилагаемый Магнезіи на Гермѣ (Heisenberg. Kaiser Johann der Barmherzige. Byz. Zeitschrift т. XIV стр. 168.) Во вторыхъ, наступилъ нравственный мракъ отъ совершенія столь нехристіанскаго поступка.

[3]) Pachym. кол. 573—5. Ἐπεὶ δὲ καὶ πρὸς βασιλέα πολλὰ πονέσαντες παραγένοιντο, τηνίκα καὶ αλλ᾽ ἄττα φοβερὰ ὑπενόει ὡς αὐτίκα καὶ ἐκ τῆς ϑέας φοβήσων Ἐπέταττε γὰρ τὰς δυνάμεις ἐν ταυτῷ συνελϑεῖν καὶ ὁπλισϑέντας κατὰ φρήτρας καὶ

Прежде всего приказано было сойтись войскамъ туда, гдѣ долженъ былъ состояться пріемъ, т. е. въ Магнезію, вооружившись по фратріямъ, народамъ и отрядамъ-таксисамъ, и расположиться на извѣстныхъ разстояніяхъ по дорогамъ въ своихъ тяжелыхъ вооруженіяхъ изъ желѣза, однимъ своимъ видомъ внушая страхъ дѣтямъ.

Войска къ тому времени, послѣ послѣдняго похода на западъ, частью были распущены, частью размѣщены по провинціямъ, въ случаѣ необходимости всегда готовые собраться; только часть войска, при томъ будто бы самая дурная, именно войска ѳемы Македоніи назначены были для оказанія помощи въ возставшія провинціи (Acrop. стр. 145). Конечно это нельзя объяснить исключительно немилостью Ѳеодора II къ посланному на западъ военноначальнику Михаилу Палеологу. Ввиду событій въ султанатѣ и надвигающейся татарской опасности, не было возможности послать въ подкрѣпленіе болѣе сильнаго отряда. Войско подъ начальствомъ царя должно было оставаться въ Азіи и, въ случаѣ наступленія татаръ, защищать восточныя провинціи, составляющія ядро имперіи.

Пахимеръ упоминаетъ три вида войскъ. Во первыхъ, фратріи, подъ которыми надо разумѣть провинціальныя войска отдѣльныхъ ѳемъ. Слово фратрія употреблялось и какъ обозначеніе для подраздѣленія филъ. (Въ древней Аттикѣ каждая фила имѣла три фратріи). Фила употребляется Пахимеромъ для обозначенія народа. Отсюда онъ легко могъ замѣнить слово ѳема близкимъ по смыслу словомъ фратрія. Эти части войска должны были явиться, конечно, только извѣстная часть ихъ, при томъ отборная, изъ тѣхъ, которые служили тяжеловооруженными.

Во вторыхъ, народы, т. е. отряды различныхъ національностей, которые служили наемниками за опредѣленное жалованье или приняты были на постоянную службу и получили мѣста для поселенія, какъ это было съ половцами. Но послѣдніе служили въ легковооруженной конницѣ стрѣлками. Кромѣ того, и по дипломатическимъ соображеніямъ ихъ едва ли бы выставляли на показъ татарамъ. Другимъ большимъ отрядомъ наемниковъ являются латиняне, т. е. западно-европейскіе рыцари, которые всегда въ значительномъ числѣ служили въ Никейской имперіи. Такъ при Ѳеодорѣ I въ битвѣ при Антіохіи въ 1211 году погибъ отрядъ въ 800 человѣкъ (Acrop. стр. 16). Они составляли особый отрядъ подъ начальствомъ великаго контоставла, важнаго придворнаго чина, и играли большую политическую роль при воцареніи Михаила Палеолога, бывшаго одно время ихъ начальникомъ. Латиняне, по всей вѣроятности, обычно были расположены въ Магнезіи или по близости отъ Нимфея. Отрядъ ихъ былъ разставленъ какъ почетный караулъ. Наконецъ были разставлены отряды гвардіи, къ которымъ относится слово τάξις — строй, шеренга, означавшее также иногда гвардію (Du-Cange). Будучи немногочисленными и фигурируя обычно въ торжественныхъ случаяхъ, они разставлялись въ опредѣленныя церемоніальныя шеренги (Codini de Officiis. Corpus scrip. hist. byzant. Боннъ 1838, стр. 37). Изъ такихъ отрядовъ, напримѣръ, упоминаются при Ласкаряхъ вардаріоты, схолы, коринофоры, варяги-кельты, о которыхъ

φύλα καὶ τάξεις ἐν πσσοῖς τισι τῶν ὁδῶν διαστήμασιν ἱσταμένους καταφράκτους σιδήρῳ, φόβον κατὰ παιδιὰς ἐμποιεῖν. Τὸ δέ γε τῆς γερουσίας καὶ ὅσον ἦν τῶν ἐν τέλει καὶ τῷ βασιλεῖ πρὸς αἵματος, πάντας πρὸς τὸ μεγαλειότερον ἐσκευασμένους καὶ στολαῖς καὶ γενναίῳ τῆς ψυχῆς παραστήματι, ὡς αὐτίκα τὸν κατὰ πόδας λαπάξοντας πολλάκις διιόντας ἐξ ἀφανῶν ἐς ταυτὸ ξυμπίπτειν, ὡς τοὺς αὐτοὺς μὲν εἶναι ταῖς ὁληθείαις, δοκεῖν δ' ἄλλους καὶ ἄλλους καὶ μηδέποτε τοὺς αὐτούς, τρόπον δακτυλιδίου σφενδόνην μὴ ἔχοντος, ἤν τις βούλοιτο ἐπ' ἐκείνου τὸ πρότερον καὶ τὸ ὕστερον θεωρεῖν, ὡς τὸ αὐτὸ μὲν πολλάκις λαμβανόμενον εἶναι, δοκεῖν δ' ἕτερον τῇ μεταλλαγῇ. Αὐτὸν δὲ βασιλικῶς ἑσταλμένον, μηδὲν τῶν φοβερῶν ἐλλείποντα, ἄνω που καθῆσθαι σπάθην φέροντα ταῖς χερσὶ, βήλοις τε πολυτελέσι περικεκλεισμένον, ἄλλων καὶ αὐτῶν φοβερῶν περισταμένων, ἱκανῶν ὄντων καὶ τούτων καταπλῆξαι τὸν ὁρῶντα καθ' ἑαυτούς, οὕτω ποιεῖν χρηματίζειν τοῖς πρέσβεσι, μακρὰν μέν ἑσταμένοις, ὅσον εἰκάζειν τον βασιλέα καὶ ἑρᾶν τὰ δρώμενα, ἐξαίφνης δ' ἐξ ἀδήλου τῶν παραπετασμάτων διανοιχθέντων οὕτως ἐγγενέσθαι σφ'σι βλέπειν τὸν βασιλέα ἐπὶ τοῦ θρόνου μάλα σοβαρευόμενον, ὀλίγα τε εἰπεῖν καὶ ὀκοῦται μεταξυλογούντων τινῶν, φοβερά δὲ καὶ ταῦτα δοκοῦντα, ὡς μόνον λεγόμενα καταπλῆξαι.

будетъ рѣчь ниже. Часть изъ нихъ носила только легкое вооруженіе, но присутствіе ихъ при церемоніяхъ, хотя бы для организаціи и соблюденія порядка, было необходимо. Они, вѣроятно, были расположены уже на площади или при входѣ на нее, гдѣ долженъ былъ состоятся пріемъ пословъ.

Кромѣ войска, въ пріемѣ должны были участвовать всѣ придворные чины. Родственники царя по крови, герусія и всѣ состоящіе на дѣйствительной службѣ величественно облеклись въ парадныя одежды, какъ подобало ихъ высокому положенію. Они расположились у подножія и, многократно проходя „изъ невидимаго", одновременно падали ницъ, и хотя были все тѣми же („истинными"), но казались зрителямъ иными и никогда тѣми же самыми; на случай, если кто либо захотѣлъ увидѣть кого либо изъ нихъ въ первый и послѣдній разъ, то они не имѣли никакихъ знаковъ отличія вродѣ колецъ на пальцахъ, и такимъ образомъ одно и тоже нѣсколько разъ принималось и казалось инымъ благодаря перемѣщенію. Для приданія особой торжественности участвовалъ весь дворъ, начиная съ родственниковъ царя и кончая мелкими чинами полу-слугами.

Родственники царя выдѣлены въ особую группу, такъ какъ въ эпоху Ласкарей, какъ и позднѣе у Палеологовъ, они почти исключительно являются носителями высшихъ сановъ деспота, кесаря и севастократа (Cod. de Off. стр. 6 сл.) и, еще при Ласкаряхъ имѣвшаго особое почетное значеніе, протосеваста. При Ѳеодорѣ II намъ извѣстны при дворѣ только севастократоры и протосевасты, братья покойныхъ царей Ѳеодора I и Іоанна III, изъ нихъ особенно первые играли роль при дворѣ. (Acrop. стр. 101, 173 и 123.)

Подъ античнымъ словомъ герусія подразумѣвается синклитъ, сенатъ, т. е. высшіе гражданскіе и придворные чины, какъ это вытекаетъ изъ другого мѣста исторіи Пахимера[1], входившіе въ составъ его. И наконецъ остальные чины, выдѣленные въ особую группу ἐν τέλει — въ дѣйствіи, состоящіе на дѣйствительной службѣ. Терминъ, который иногда прилагается ко всей совокупности чиновъ (Blem. Cur. vitae, стр. 89), а обыкновенно къ гражданскимъ чинамъ въ отличіе отъ войска (Acrop. стр. 156). Въ данномъ случаѣ ему придано еще болѣе узкое значеніе, примѣнительное къ второстепеннымъ чинамъ.

Всѣ эти чины были разставлены въ церемоніальныхъ шеренгахъ, и, выходя изъ сосѣднихъ домовъ или изъ за нихъ на площадь, дѣлали земной поклонъ, останавливаясь передъ своего рода помостомъ. Проскинесисъ, земной поклонъ, былъ принятъ при византійскомъ и восточныхъ дворахъ, въ томъ числѣ татарскомъ. Эти шеренги, проходя по нѣсколько разъ, благодаря пестротѣ и богатству одеждъ и инымъ группировкамъ, производили впечатлѣніе новизны.

Самъ же Ѳеодоръ II, облачившись по царски и не отбросивъ ничего такого, что могло бы внушить страхъ, усѣлся гдѣ то наверху, т. е. на помостѣ, держа въ рукахъ мечъ; со всѣхъ сторонъ онъ былъ окруженъ дорогими завѣсами; другіе, внушающіе страхъ, стояли вокругъ него, способные зарубить каждаго, взглянувшаго на нихъ.

На помостѣ было устроено изъ драгоцѣнныхъ завѣсъ нѣчто вродѣ домика или ложи, въ которой возсѣдалъ царь, уже приготовившійся для пріема. Подобныя сооруженія ставились на площадяхъ при особо торжественныхъ случаяхъ явленія царя народу и названы у Кодина — προκύψις (A. Heisenberg. Aus Geschichte und Litteratur der Paleologenzeit. Sitzungsberichte der bayer. Ak. 1920, стр. 85 сл.). Съ подобнымъ сооруженіемъ мы имѣемъ дѣло въ данномъ случаѣ. Но внесены были нѣкоторыя измѣненія, придавшія церемоніи болѣе воинскій спеціальный характеръ. Во-первыхъ, царь сидѣлъ на тронѣ, какъ принято было при пріемѣ пословъ, во-вторыхъ онъ держалъ мечъ, въ

[1]) Τότε τοίνυν συγκαλεσάμενος ὅσον ἦν τὸ τῆς γερουσίας καὶ ὅσον τοῦ βασιλείου γένους ὅσον τε τῶν ἀρχόντων καὶ ὅσον τῆς στρατιωτικῆς τάξεως.

*

роятно обнаженный. Почти такую же картину мы видимъ на миніатюрѣ рукописи Іоанна Скилицы (Мадрид. національн. библ. № 5, XIV в.), изображающую переговоры Іоанна Цимисхія со Святославомъ (Н. П. Кондаковъ. Русскіе клады СПБ. 1896, стр. 83). Возможно, что миніатюра сдѣлана по болѣе древнему оригиналу (Тамъ же, стр. 213). (Рис. 2.)

Разсматриваемая нами миніатюра дѣлится на двѣ части. Налѣво: Цимисхій, сидя на тронѣ, отправляетъ посла. За трономъ два конныхъ воина. Направо: Святославъ принимаетъ посла, сидя на тронѣ въ такомъ же царскомъ орнатѣ съ обнаженнымъ мечемъ. За трономъ два всадника. Единственная реальная деталь, по мнѣнію Н. П. Кондакова, высказанному въ лекціяхъ читанныхъ въ Прагѣ въ 1923 году, это — конская го-

Рис. 2.
Миніатюра рукописи Іоанна Скилицы (Мадрид. Нац. Библ. — Кондаковъ, Русскіе клады).

лова на тронѣ Святослава. Въ остальномъ Святославъ изображенъ какъ византійскій царь и ему дана соотвѣтствующая для пріема посла поза. Возможно, что всадники за трономъ представляютъ личную стражу царя. При обычныхъ церемоніяхъ и пріемѣ пословъ во дворцѣ царь не бываетъ при мечѣ, его носитъ передъ нимъ великій доместикъ (Codin. стр. 55), а во время прокипсиса мечъ держатъ за нимъ такъ, чтобы не видно было держащаго (Codin. стр. 52). Въ лагерѣ же царь, какъ и вполнѣ естественно, обычно носитъ его самъ (Acrop. стр. 136).

Окружавшая царя стража состояла изъ варяговъ, которыхъ Пахимеръ называетъ кельтами-сѣкироносцами. Варяги при всѣхъ торжественныхъ церемоніяхъ составляли личную стражу царя.[1] При церемоніи прокипсиса они стояли у самыхъ колоннъ, поддерживающихъ помостъ, но стояли лицомъ къ остальнымъ и не участвовали въ актѣ поклоненія царю, а охраняли его. При открытіи завѣсы они только привѣтствовали царя, поднимая на плечи сѣкиры.[2] Вѣроятно, также было и въ данномъ случаѣ. Всѣ вышеуказанныя размѣщенія происходили, пока царь былъ скрытъ отъ глазъ зрителей.

[1]) Напр. у Pachym. кол. 539: πολλοὶ γαρ καὶ ἠπείλουν προεξανίστασθαι, εἰ ἀντέχοιτο, καὶ τὸ κελτικὸν πελεκυφόρον περιεστὼς ἕτοιμον ἦν καὶ κατὰ φυλακὴν καὶ καθ' ἐπίθεσιν πράττειν, εἴγ' ὁρισθείη παρὰ τῶν δυναμένων μάλιστα.

[2]) Codin. de Off. стр. 49 говоритъ о томъ, какъ размѣщались передъ прокипсисомъ: εἶτα ἔρχονται ὡσαύτως μετὰ τῶν φορεμάτων, καὶ ἵστανται ἕκαστοι κατὰ τὴν τάξιν αὐτῶν, καθὰ καὶ ἐν τῷ τρικλίνῳ· ὁμοίως κ αἱοἱ Βάραγγοι, καὶ ἵστανται καὶ οὗτοι ἐν τῇ αὐλῇ πλησίον τῆς προκύψεως κιονίων, φέροντας τὰς πελέκας αὐτῶν ἐπὶ τῶν καρποχείρων αυτῶν· τοῦ βασιλέως δὲ ἄνωθεν ἀπὸ τῆς προκύψεως φανέντος αἴρουσιν αὐτὰς πάντες, ὡς ἔθος, ἐπὶ τῶν ὤμων αὐτῶν.

Вотъ какимъ образомъ устроилъ царь пріемъ посламъ. Они были помѣщены на далекое разстояніе, какъ это подобало въ присутствіи царя, и смотрѣли на происходившее. Внезапно „изъ невидимаго“, изъ-за открывшихся завѣсъ, случилось посламъ увидѣть царя, сидѣвшаго съ суровымъ видомъ на тронѣ. Царь же немного имъ сказалъ и выслушалъ ихъ и то не прямо, а черезъ посредствующихъ, и это казалось страшнымъ, будто бы одно говоримое поражало. Этотъ разсказъ выражаетъ впечатлѣніе греческой толпы зрителей, впервые увидѣвшихъ нѣчто подобное. Между тѣмъ, въ манерѣ царя держать себя, какъ и въ веденіи разговора съ послами не было ничего необычнаго ни для Византійскихъ дипломатовъ, ни для татарскихъ пословъ, которые какъ у себя дома, такъ и при посѣщеніи иныхъ восточныхъ дворовъ, привыкли къ этому. Такъ Плано Карпини и другіе послы и иностранцы, прибывшіе въ Каракорумъ, и въ томъ числѣ князь Суздальскій Ярославъ, были помѣщены внѣ ограды, за которой собирался курилтай, выбиравшій новаго хана. Туда имъ выносили во время пира ѣду. (Собраніе путешествій къ татарамъ и другимъ восточнымъ народамъ въ XII, XIV и XV столѣтіи, СПБ. 1825 г. стран. 34 сл.).

При Византійскомъ дворѣ также было принято помѣщать иностранцевъ подальше. Ліудпрандъ Кремонскій, приглашенный посмотрѣть на проэлевсисъ, торжественное шествіе царя въ Святую Софію былъ помѣщенъ съ пѣвчими.[1] Въ нашемъ случаѣ послы не присутствовали, какъ зрители, а получали аудіенцію, поэтому они стояли не слишкомъ далеко, или послѣ явленія царя, когда собственно начинался пріемъ, были подведены ближе. Разговоръ естественно велся черезъ переводчиковъ, такъ какъ едва-ли кто изъ пословъ умѣлъ по гречески. Кромѣ того, при торжественныхъ пріемахъ царь всегда обращался къ посламъ при посредствѣ логоѳета, который ставилъ вопросы весьма общаго характера и получалъ отвѣты.[2] О дѣлѣ договаривались обыкновенно отдѣльно съ логоѳетомъ, а иногда имѣли разговоръ съ самимъ царемъ (Liudpr. стр. 176; 184). По церемоніалу времени Константина VII царь совсѣмъ не говорилъ, и во всякомъ случаѣ этикетъ требовалъ, чтобы царь говорилъ мало.

Пахимеръ далѣе сообщаетъ, что царь далъ очень не долгую аудіенцію посламъ, а затѣмъ отослалъ татаръ съ тѣми же проводниками по тѣмъ же скернымъ дорогамъ обратно въ султанатъ.[3] Относительно того, что это была единственная аудіенція, авторъ навѣрное ошибается. Послѣ главной аудіенціи собственно начались переговоры о дѣлѣ, которые велись въ болѣе простой обстановкѣ, и при которыхъ царь могъ и не присутствовать, но сомнительно, чтобы послы не были приглашены къ царю на торжественный обѣдъ. Это приглашеніе дѣлалось иногда при большомъ пріемѣ или слѣдовало за нимъ въ скоромъ времени (Liudpr. стр. 156).

---

[1]) Liudprandi Opera. ed. J. Becker. Script. rerum. german. in usum schol. Ганноверъ-Лейпцигъ, 1915 стр. 181. »Ductus ego ad προέλευσιν ipsam in eminentiori loco iuxta psaltos, id est cantores, sum constitutus.«

[2]) Liudpr. Opera, стр. 155. Per se autem tunc nihil locutus quoniam, etsi vellet, intercapedo maxima indecorum faceret, de vita Berengarii et sospitate. Cui sum consequenter respondissem, interprete sum invuente egressus et in datum mihi hospitium mox receptus,... Вопросы, какъ и первоначальное привѣтствіе произносимое посольствомъ были на передъ выработаны. Въ II-ой книгѣ Константина »De ceremoniis aulae byzantinae« этому посвящается особая глава. (Migne PG, 112, кол. 1256 сл.). Въ нашемъ случаѣ конечно былъ выработанъ особый церемоніалъ, т. к. это повидимому первое татарское посольство, принятое при дворѣ. Нѣчто подобное, какъ вопросы къ посламъ эмировъ, только болѣе торжественное въ связи съ высокимъ положеніемъ хана (кол. 1264). Πῶς ἔχει ὁ εὐγενέστατος ἀμηρᾶς Αἰγύπτου; πῶς ἔχει ἡ γερουσία καὶ ὁ λαὸς αὐτῆς ἅπας; πῶς ἔχεις σύ; πῶς διεσώθης κατὰ τὴν ὁδόν; μή τι ἐναντίον συνέβη σοι; ὕπαγε καλῶς εὐφρανύμενος καὶ ἀγαλλόμενος, σήμερον συνεσθίων μετὰ τοῦ βασιλέως ἡμῶν τοῦ ἁγίου. Могли быть прибавлены вопросы о здравіи ханской семьи и вельможъ (кол. 1260).

[3]) Pachym. кол. 575: Καὶ οὗτως ἐπέλιγον ὀφοσιωσσάμενον τὲν χρηματισμὸν, ἀποπέμπει διὰ τῶν αὐτῶν καὶ πάλιν δυσχωριῶν τοῖς ὁδηγοῖς ἐπαναγομένους.

Подобное происшествіе, по мнѣнію автора, произошло впервые, и такъ случилось, что благодаря хитрости стали бояться тѣ, которыхъ боялись.[1]

Дѣйствительно, о такомъ пріемѣословъ впервые узнаемъ отъ Пахимера; пріемъ является единственнымъ въ своемъ родѣ. Причина его необычайности не лежитъ исключительно въ желаніи поразить татаръ, которое, вполнѣ естественно, было у ромейскаго правительства и царя, личная инціатива котораго сыграла значительную роль въ устройствѣ пріема. Ѳеодоръ II въ отличіе отъ своего отца Іоанна III Ватаца былъ склоненъ къ роскоши. Но и цѣлый рядъ иныхъ обстоятельствъ требовалъ отступленія отъ обычнаго церемоніала, начиная хотя бы съ того, что взаимоотношенія обоихъ народовъ было довольно неопредѣленное. Собственно говоря, миръ былъ нарушенъ ромеями, но въ то же время не было настоящей войны, хотя Никеей посланъ былъ на помощь султану незначительный отрядъ. Повидимому, послѣ пораженія султана ни у той, ни у другой стороны не было особой охоты воевать. Татары утомлены были послѣдними походами и заняты организаціей завоеванныхъ странъ, а политика ромеевъ на востокѣ уже давно не шла дальше самообороны. Поэтому царю надо было принять татарскихъ ословъ въ лагерѣ по воински, показавъ этимъ свою готовность вести въ случаѣ нужды войну, но также дать понять имъ, сохраняя свое достоинство, что онъ миролюбиво настроенъ и принять съ особыми почестями ословъ могущественнаго хана, съ которымъ нужно было наладить мирныя отношенія. Оказать особыя почести лучше всего было въ столицѣ въ мирной обстановкѣ, блеснувъ роскошью двора, но этому препятствовало не одно военное положеніе.

Начиная съ 1204 года имперія ромеевъ была безъ столицы. Никея, давшая свое названіе имперіи (впрочемъ ни Ласкари, ни ихъ подданные не знали Никейской имперіи, а только имперію ромеевъ), была митрополіей Виѳиніи и резиденціей вселенскаго патріарха, занимавшаго и митрополичью каѳедру въ Никеѣ (Миліараки, стр. 101). Въ Никеѣ Ласкари вѣнчались на царство и появлялись въ особенно торжественныхъ случаяхъ, напр. при тріумфахъ, какъ въ самомъ значительномъ городѣ своего царства. Но еще Ѳеодоръ I въ концѣ своего царствованія живалъ въ Смирнѣ и Нимфеѣ, а преемникъ его Іоаннъ III перенесъ въ Нимфей свою резиденцію. Но, несмотря на это, Нимфей оставался незначительнымъ городкомъ, съ наскоро построеннымъ дворцомъ, разсчитаннымъ только на временное пребываніе въ надеждѣ на возвращеніе въ Константинополь. Конечно передъ татарами, только что разорившими Багдадъ, при такомъ положеніи вещей нечѣмъ было похвалиться. Пріемъ въ лагерѣ давалъ возможность блестяще выйти изъ затрудненія. Ѳеодоръ II нашелъ способъ развернуть блескъ двора внѣ дворца и выйти изъ непріятнаго положенія.

При Византійскомъ дворѣ издавна существовалъ обычай приглашать иностранныхъ ословъ въ качествѣ зрителей при торжественныхъ процессіяхъ и явленіяхъ царя народу; такъ Ліудпрандъ Кремонскій присутствовалъ при проелевсѣ. Въ 1196 году послы Генриха VI-го были приглашены присутствовать при торжественномъ явленіи царя народу въ Рождество Христово, при которомъ весь дворъ облекался въ парадныя одежды, а царь въ полномъ облаченіи показывался откуда то сверху неожиданно народу, т. е. соблюденъ въ общихъ чертахъ тотъ же церемоніалъ, который сохранялся при дворѣ и въ эпоху Палеологовъ. Народная редакція сочиненія Никиты Акомината,[2] которую

[1]) Ibid.: Τὰ γοῦν πρότερα ταῦτ' ἦσαν, καὶ οὕτω δεδιότας ξυνέβαινεν ἀντιφοβεῖν ἐκ συνέσεως.

[2]) Heisenberg. Aus Geschichte u. Lit. d. Paleolog, стр. 85 изъ популярной редакціи хроники Никиты Акомината стр. 62, 9: τῆς γὰρ ἑορτῆς τῶν Χριστοῦ γενεθλίων ἐλθούσης ἅπαντας τοὺς ὑπ' αὐτὸν ὥρισεν ὁ βασιλεὺς χρυσοῦ ῥοῦχα φορέσαι τὰ κρείττονα ὧν εἶχον, καὶ αὐτὸς δὲ ὁ βασιλεὺς τὴν βασίλειον φορέσας στολὴν τὴν μετὰ λίθων καὶ μαργάρων, πολυτελῶν ἔστη ἐπάνω τόπου ὑψηλοῦ ἐξαίφνης φανείς, ποιήσας τὴν νῦν λεγομένην πρόκυψιν. Основная редакція Migne PG 139, кол. 852.

приводитъ Гейзенбергъ, говоритъ, что это то, что теперь называютъ прокипсисомъ. Въ основной же редакціи объ церемоніи прокипсиса ничего не говорится. Во всякомъ случаѣ, послы присутствовали при празднествѣ Рождества, и примѣненіе прокипсиса, который, какъ доказалъ Гейзенбергъ по другимъ источникамъ, встрѣчается со времени Мануила Комнина, вполнѣ допустимо (Heisenberg. Aus Geschichte u. Lit. d. Paleolog. стр. 94). Тотъ же обычай по отношенію къ посламъ существовалъ при болгарскомъ дворѣ, во всемъ подражавшемъ Византійскому. Нѣсколько лѣтъ спустя послѣ разбираемаго нами пріема татарскихъ пословъ, Георгій Акрополитъ, жившій въ качествѣ посла въ Тырновѣ, былъ приглашенъ болгарскимъ царемъ на торжественное празднованіе Крещенія, при которомъ особенно блисталъ болгарскій дворъ.[1] Конечно также поступали съ послами и при Никейскомъ дворѣ, но новшество Ѳеодора заключалось въ томъ, что онъ создалъ, спеціально для пословъ, публичное торжество и удачно соединилъ его съ пріемомъ въ лагерѣ. Возможно также, что дѣло происходило послѣ Пасхи или лѣтомъ, и тогда циклъ праздниковъ и торжественныхъ выходовъ царя и явленій народу уже закончился. Произвести же впечатлѣніе на пословъ было необходимо. Блеснуть роскошью двора, по дипломатическимъ понятіямъ того времени, было столь же необходимо, какъ достойно принять пословъ. Для этого Ѳеодоръ II воспользовался обычнымъ церемоніаломъ явленія царя народу, который нѣсколько былъ измѣненъ съ связи съ военнымъ положеніемъ.

Изъ описанія Пахимера явствуетъ, какъ мы уже видѣли, что прибѣгнуто было къ прокипсису, подробный разборъ котораго даетъ Гейзенбергъ въ неоднократно цитированномъ сочиненіи (стр. 85 сл.). Начнемъ съ присутствія войскъ. Они всегда бывали разставлены, хотя не въ такомъ количествѣ и не производилось спеціальнаго подбора тяжеловооруженныхъ (Cod. de Off. стр. 48). Что же касается театральнаго пріема съ чинами, то это ничто иное, какъ сложныя манипуляціи, нѣксколько разъ повторяемыя при разстановкѣ ихъ передъ прокипсисомъ въ церемоніальные ряды, благодаря чему создавалось представленіе о большемъ количествѣ чиновъ; всѣ они, конечно, оставались стоять на площади (Cod. de Off. стр. 49), но, благодаря предварительнымъ маневрамъ, у зрителей создавалось впечатлѣніе, что на площади осталась только часть ихъ.

Особенно характерно для прокипсиса положеніе царя, находившагося на верху. Царь былъ окруженъ со всѣхъ сторонъ завѣсами, которыя внезапно раздвигадись, и тогда царь становился видимымъ собравшимся, а главное посламъ. Здѣсь, въ связи съ иной цѣлью, введены измѣненія въ церемонію прокипсиса. Во-первыхъ, не упоминается о славословіи и привѣтствіи царя, которыя являются существенной частью церемоніала при явленіи царя народу (Cod. de Off. стр. 52). Въ данномъ случаѣ, вѣроятно, ограничились только многолѣтіемъ. Во-вторыхъ, царь не явился стоя народу и при этомъ нѣсколько разъ, въ разныхъ видахъ, въ сопровожденіи лицъ изъ царской семьи, но только однократно, сидя на тронѣ съ мечомъ, какъ это требовалось церемоніаломъ пріема въ лагерѣ. Дальше слѣдуетъ обыкновенный пріемъ пословъ. На этотъ разъ ромейское правительство лучше достигло цѣли, чѣмъ въ 1196 году, когда церемоніаломъ и черезмѣрной роскошью и изнѣженностью одинаково были скандализованы нѣмецкіе рыцари и лучшіе изъ ромеевъ (Nicetae Choniatae H. кол. 852). Роскошь двора Ласкари сумѣли сочетать съ сильнымъ войскомъ.

Во всякомъ случаѣ, если татары и не превратились изъ устрашающихъ въ устрашенныхъ, какъ этого хочетъ Пахимеръ, то они должны были вынести благопріятное впечатлѣніе, и далеко не ложное, о сильномъ и благоустроенномъ государствѣ, спо-

[1]) Acrop. стр. 176: ἔτυχον γὰρ τότε καὶ αἱ ἑορτάσιμοι τοῦ Χριστοῦ ἡμέραι, ἥ τε τῶν γενεθλίων καὶ ἡ τοῦ βαπτίσματος· ἐν τῇ τοιαύτῃ καὶ γὰρ ἡμέρᾳ τοῦ βαπτίσματος οἱ τῶν Βουλγάρων ὄρχοντες λαμπρύνονται μάλιστα, καὶ ἐβούλετο ὁ τῶν Βουλγάρων ἄρχων τῷ τότε Κωνσταντίνος σφίσιν αὐτοῖς συνεῖναι κἀμὲ καὶ θεατὴν γενέσθαι τῶν τελουμένων.

собномъ къ оборонѣ и хорошо защищенномъ естественными границами. Хитрости же Ѳеодора Ласкаря, столь поразившія автора и греческихъ зрителей, навѣрное болѣе устрашенныхъ всѣмъ видѣннымъ, чѣмъ послы, сводятся къ незначительнымъ, хотя и не лишеннымъ остроумія деталямъ, и къ удачному примѣненію, въ связи съ обстоятельствами, традиціоннаго церемоніала. О благопріятномъ исходѣ посольства лучше всего свидѣтельствуетъ Пахимеръ, заканчивая свой разсказъ сообщеніемъ, что царь предпринялъ отправить къ татарамъ подобное же дружественное посольство и сталъ заботиться о бракѣ.[1]

Переговоры о присылкѣ невѣсты, начатые при Ѳеодорѣ II, вѣроятно, по иниціативѣ татарскаго хана, привели къ опредѣленнымъ результатамъ уже въ царствованіе Михаила Палеолога, который послалъ въ жены Хулагу свою дочь Марію,[2] рожденную отъ незаконной связи съ Дипловатациной. Эту царевну армянскій источникъ превратилъ по созвучію имени ея матери въ дочь царя Іоанна Ватаца. Вмѣстѣ съ Маріей посланъ былъ съ походной церковью монахъ-священникъ Ѳеодосій Виллардуэнъ (D'Ohsson. Hist. des mongols. т. III стр. 417), названный Принкипсомъ, бывшій въ то время архимандритомъ монастыря Пантократора. Марія, прибывъ въ орду, по смерти хана Хулагу, послѣдовавшей въ 1265 году, была взята въ жены его сыномъ и преемникомъ, ханомъ Абакой.[3] Но дружественныя связи съ татарами не отличались прочностью. По смерти Ѳеодора II, татары, надѣясь воспользоваться малолѣтствомъ Іоанна IV и царившей неурядицей, появились у границы имперіи.[4] Съ воцареніемъ опытнаго полководца и дипломата Михаила VIII опять все успокоилось; въ особенности, когда онъ, задержавъ у себя Асседина-Кайкауса II, этимъ помогъ татарамъ укрѣпиться въ султанатѣ (Пах. кол. 570), но въ тоже время, угрожалъ въ случаѣ нужды вновь выпустить его и вызвать этимъ возстаніе среди турокъ.

Во всякомъ случаѣ еще въ 1259 году значительное ромейское войско могло быть вновь переброшено въ Европу и одержало при Пелагоніи блестящую побѣду надъ западными рыцарями.

М. А. Андреева.

---

[1]) Pachym. кол. 575: τότε δ'ὁμαλῶς καὶ ἡπίως πάνυ ἐπεχείρουν πρεσβεύεσθαι μὲν ἐπ' ἐκείνους, ἐκεῖθεν δὲ πρέσβεις δέγεσθαι, ὡς αὐτίκα καὶ κατὰ κήδη σπένδεσθαι μελητᾶν.

[2]) Ibid. 614. Τῶ μέν Χολακοῦ μετὰ τοῦ μοναχοῦ καὶ ἱερέως Πρίγκιπος ἐξεδίδου τὴν ἐκ τῆς Διπλοβατατζίνης ἐκ νοθείας παῖδα Μαρίαν. Καὶ Πρίγκιπ, ὀρχιμανδρίτης ὢν τότε τῆς τοῦ Παντοκράτορος μονῆς, ὑπό μεγάλαις φαντασίαις τε καὶ ἀβρότησι σύναμα καὶ πλούτῳ παντοδαπῷ τὴν κόρην ἐκόμιζεν, ἐπιφερόμενος καὶ σκηνικὴν νεὼ ἐκ πέπλων στιβαρῶν μετάξης, τὸς δέ γε τῶν ἁγίων μορφὰς χρυσῷ πεποιημένας ἔχοντα, σταυροῖς καὶ σχοίνοις ἐστρεισμένας, καὶ ἅγια σκεύη πολύτιμα κατὰ χρείαν τῆς ἱερᾶς θυσίας. Καὶ οὕτω μέν πρὸς τὸ μεγαλειότερον τὸ συνάλλαγμα ἐξηρτύετο, κἂν τοῦ Χαλακοῦ ἐξ ἀνδρώπων γεγονότος πρὶν ἐκείνους φθάσαι ἡ κόρη τῷ υἱῷ ἐκείνου Ἀπαγᾶ, διαδόχῳ γε τῆς ἀρχῆς καταλειφθέντι, ἐν ὑστέρῳ φθάσασα ἐνηρμόζετο.

[3]) Паткановъ. Исторія монголовъ по армян. источ. вып. I стр. 25. Для Абака привезли изъ Греціи жену Деспину, дочь царя Ватаца, съ условіемъ, чтобъ Абака сперва крестился, а уже послѣ вѣнчался бы съ ней. Прошелъ слухъ будто онъ дѣйствительно крестился и женился на ней, во славу Христа.

[4]) Acrop. стр. 157: αὐτίκα γὰρ τὸ μὲν ὁμορροῦντα τοῖς Πέρσαις ταῖς ἑῴοις ἐθορυβοῦντο τῶν ἐπερχομένων κατὰ Περσῶν Ταχαρίων.

Рис. 1.
Скиѳы на Чертомлыцкой вазѣ.

УКРАШЕНІЯ ПОЗДНЕ-АНТИЧНОЙ И РАННЕ-ВИЗАНТІЙСКОЙ ОДЕЖДЫ

Въ настоящее время новыя работы въ области исторіи одежды часто упоминаютъ о существенной и разительной перемѣнѣ, происшедшей въ костюмѣ въ періодъ формированія Восточно-Римской имперіи и столкновенія „античнаго“ міра съ новымъ, чуждымъ ему, міромъ „варварскимъ“.

Французскій археологъ L. Heuzey такъ опредѣляетъ основной принципъ античнаго костюма: »Le principe des draperies grecques, en opposition avec le costume ajusté des modernes, c'est qu'elles n'ont pas de forme par elles-mêmes. Lorsque le rectangle d'étoffe a été fabriqué, avec toutes les qualités de souplesse, d'éclat, de finesse et de perfection textile que la main des femmes a réussi à lui donner, l'usage grec n'a gardé de porter atteinte à ce chef-d'œuvre de l'industrie domestique, en le taillant avec des ciseaux, en remplaçant par des ourlets ou par des coutures les lisières qui en sont comme les frontières naturelles et qui font la solidité de l'ensemble. Cette construction d'art, cette œuvre de prix, il l'accepte telle que le métier la lui donne. La forme qui en paraît absente, ce sera le corps humain qui l'y mettra«.[1] Тотъ же авторъ и французскій византологъ J. Ebersolt указываютъ, что въ Византіи, съ теченіемъ времени, общій характеръ костюма настолько измѣнится, что даже одежды, идущія отъ античныхъ образцовъ и сдѣлавшіяся традиціонными, совершенно потеряютъ свой характеръ драпировокъ. Одну изъ причинъ этого оба автора видятъ въ распространеніи восточныхъ тканей, украшенныхъ золотомъ и камнями, по характеру своему не поддающихся драпировкѣ.[2]

Въ своемъ курсѣ, читанномъ въ Прагѣ, Н. П. Кондаковъ не разъ отмѣчалъ происшедшую въ одеждѣ перемѣну. По его словамъ покойныя, широкія и длинныя одежды замѣнились узкими короткими и прилегающими къ тѣлу. Драпировку смѣнили одежды кроеныя и шитыя. И если, естественно, вела къ тому необходимость примѣняться къ климатическимъ условіямъ въ разныхъ мѣстахъ обширной имперіи, то

[1]) L. Heuzey: Histoire du costume antique, Paris 1922, p. 19.

[2]) Op. c., p. 274; cp. J. Ebersolt: Les arts somptuaires de Byzance, Paris 1923, p. 140 et 154 (addition à la p. 140).

въ столицахъ и большихъ городахъ существенную роль сыграли постепенно распространявшіяся моды на „варварскія одежды“ и, вообще, на самихъ „варваровъ“.[1] Ту же по существу мысль высказалъ Н. П. Кондаковъ 35 лѣтъ тому назадъ въ своихъ „Русскихъ древностяхъ“ (вып. III, стр. 2, 3). Указавъ, что „византійскій бытъ и искусство переполняются заимствованіями восточныхъ костюмовъ“, причемъ „Сассанидская Персія является источникомъ художественныхъ вкусовъ и бытовыхъ формъ“, а „роль посредницъ исполняютъ Малая Азія и Сирія“, Н. П. Кондаковъ говоритъ: „Вліяніе персидскихъ нравовъ и заимствованіе Византіею азіатскихъ модъ не можетъ быть объяснимо ни сношеніями странъ, вообще рѣдкими и случайными, ни изнѣженностью высшаго сословія восточной Имперіи, вполнѣ сознательно и долго, но напрасно, боровшагося съ этимъ наплывомъ восточныхъ вкусовъ. Глубокія причины и неотразимая сила этого вліянія Персіи заключались въ его народномъ характерѣ: это вліяніе съ третьяго вѣка проникало непрестанно въ южную Европу черезъ посредство варваровъ и вмѣстѣ съ ними самими притекало къ грекоримской культурѣ. Одежда и вооруженіе варваровъ, установившіеся въ своихъ типахъ еще во времена Дарія и Ксеркса, перенимались нынѣ въ восточной Имперіи, такъ какъ въ тогдашнемъ ея состояніи того настоятельно требовали непрестанная борьба съ варварами и сожительство съ ними. Императорамъ Византіи приходилось перенимать богатые уборы головные, шейные и другіе, потому что ихъ давно уже носили варварскіе царьки“.

По своему основному принципу „варварская“ одежда діаметрально противоположна античной. Создаваясь въ совершенно иныхъ бытовыхъ и климатическихъ условіяхъ, она пріобрѣла и совершенно иной характеръ. Имѣя свою опредѣленную и естественную форму, соотвѣтствующую формѣ человѣческаго тѣла, она не нуждалась и не поддавалась искусственной драпировкѣ. Климатъ и условія кочевнической жизни (верховая ѣзда) требовали также одежды для ногъ, такимъ образомъ возникли штаны, неразрывно связанные въ своемъ распространеніи съ кочевническо-варварскими модами. Сравнивая одежду кочевническую съ античной нельзя не признать, что, какъ культурно-историческое явленіе, первая была совершеннѣе и значительнѣе второй, вслѣдствіе чего и удержалась до сихъ поръ въ видѣ современнаго мужского костюма.

Любопытный матеріалъ для сужденія о распространеніи кочевнической одежды даютъ намъ рельефы Ахеменидскихъ царей. Если отмѣтить штриховкой на картѣ Дарієвыхъ сатрапій, составленной E. Herzfeld'омъ, страны, представители которыхъ изображены на рельефахъ Накшъ-и-Рустама и Персеполя въ кочевнической одеждѣ, то мы получимъ довольное наглядное представленіе объ ея распространеніи въ древнемъ мірѣ (рис. 2).[2]

Одинъ изъ наиболѣе характерныхъ примѣровъ кочевнической одежды можно видѣть на скиѳахъ, изображенныхъ въ верхнемъ фризѣ извѣстной серебряной вазы, найденной въ Чертомлыцкомъ курганѣ и находящейся въ Эрмитажѣ. Ихъ одежда состоитъ изъ запахивающагося и подпоясаннаго кафтана (м. б. кожанаго) и штановъ. Полы, подолъ и шейный вырѣзъ кафтана обшиты довольно широкими каймами. У одного скиѳа по серединѣ спины сверху внизъ идетъ широкая украшенная полоса или

[1]) 10-ая лекція (29. X. 1923 г.) курса Н. П. Кондакова по исторіи средневѣкового искусства, читаннаго въ зимнемъ семестрѣ 1923/4 учебнаго года. Вопросу объ одеждахъ Византіи посвященъ одинъ изъ очерковъ по исторіи ср. вѣк. искусства и культуры, написанныхъ Н. П., но еще не опубликованныхъ. Главою изъ этого сочиненія является статья „Les costumes orientaux à la Cour Byzantine“ въ журналѣ „Byzantion“, t. I, 1924.

[2]) См. Fr. Sarre und Er. Herzfeld: Iranische Felsreliefs, Berlin 1910, abb. 5—10, s.s. 14—56 и карту сатрапій (zu Cap. III) въ концѣ книги.

кайма; у другого разрѣзъ на боку также окаймленъ, благодаря чему получается впечатлѣніе двухъ нашитыхъ полосокъ, идущихъ по кафтану снизу вверхъ и сходящихся острымъ угломъ (рис. 1).[1]

Весьма интересныя описанія одеждъ, найденныхъ въ могилахъ Сибири, сообщаетъ В. В. Радловъ. Относя ихъ къ Хакасамъ китайскихъ источниковъ, онъ, къ сожалѣнію не пытается установить ихъ точной даты, ограничиваясь лишь столь общимъ и мало

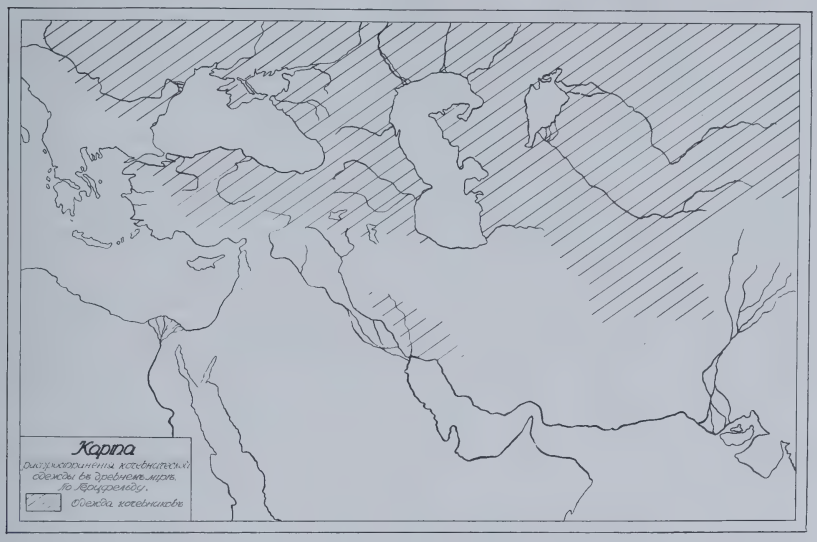


Рис. 2.
Карта классическаго Востока.

говорящимъ выраженіемъ, какъ „древнѣйшій періодъ желѣзнаго вѣка“, и не приводитъ ни одного ихъ изображенія. Въ виду исключительнаго интереса и значительности этихъ находокъ, приведу ихъ описаніе цѣликомъ. „Первое изъ этихъ платьевъ — круглый, плащъ съ длинными, но такими узкими рукавами, что мнѣ кажется невозможнымъ, чтобы туда можно было просунуть руки. Плащъ былъ подбитъ собольимъ мѣхомъ, который на иныхъ мѣстахъ сохранился въ совершенной цѣлости. Покрышка была изъ маленькихъ горностаевыхъ мѣховъ волосами наружу. Эти горностаевые мѣха окрашены были въ красную краску и нарѣзаны подковообразными и четыреугольными кусками, между которыми нашиты были полосы того же мѣха, выкрашенныя въ зеленый цвѣтъ. На узкихъ подковообразныхъ зеленыхъ мѣховыхъ полосахъ, которыя сходились одна съ другой верхушками, были нашиты въ разныхъ мѣстахъ до одиннадцати круглыхъ деревянныхъ пуговицъ, покрытыхъ золотыми листиками. Зубцы, вшитые между подковами, были прикрѣплены очень узкими кожаными ремнями, на которыхъ на каждомъ зубцѣ нашиты были 16 маленькихъ четыреугольныхъ золотыхъ листиковъ. Вокругъ

[1]) Compte-rendu de la Commissi n archéologique, 1864, atlas, pl. III; Толстой — Кондаковъ, Русскія древности, в. II, p. 116, стр. 162, и E. H. Minns, Scythians and Greeks, Cambridge 1913, f. 49. p. 162.

*

шеи и на переднихъ сторонахъ плаща нашиты были на разстояніи 4—5 вершковъ 14 рядовъ четыреугольныхъ, плотно одна къ другой прилегающихъ деревянныхъ пуговицъ; онѣ точно также были покрыты золотыми листиками такимъ образомъ, что 4 пуговицы прикрывались однимъ золотымъ листомъ. Восемь рядовъ точно такихъ же пуговицъ окружали лишній край одежды. На плечахъ находились точно такія же полосы, состоящія изъ 5 рядовъ пуговицъ, на концахъ рукавовъ полосы изъ 8 рядовъ и на наружномъ швѣ рукава отъ плеча до низу — 2 ряда подобныхъ пуговицъ. Точно такія же тонкія полосы изъ пуговицъ шли изъ подмышекъ и отъ средней части воротника на спинѣ до нижняго широкаго рубца. Вторая часть одежды — замѣчательной формы, напоминающей нашъ фракъ. Она была точно также подбита собольимъ мѣхомъ, но покрышка была изъ темной шелковой матеріи (цвѣтъ ея могъ, впрочемъ, потемнѣть отъ долгаго лежанія). Передняя часть этой одежды представляетъ куртку достигающую почти до таліи, безъ воротника и съ острымъ вырѣзомъ, доходящимъ до середины груди. Около бедеръ спина куртки удлиняется, и эта полоса, шириною около $1^1/_2$ фута, доходитъ до лодыжекъ. Верхняя одежда вокругъ шеи и весь край платья были обшиты кожаной полосой, шириной въ $1^1/_2$ вершка, которая съ обѣихъ сторонъ была обшита тонкими пилообразными золотыми зубчиками. На свободномъ мѣстѣ между этими золотыми зубцами были нашиты попарно на кожаную полосу маленькіе круглые золотые листики, отстоящіе другъ отъ друга на 1 дюймъ. Подобная же кожаная полоса шла отъ плеча черезъ грудь до наружнаго края ворота и точно также черезъ спину на высотѣ лопатокъ. Рукава были обшиты точно такими же кожаными полосами. Книзу отъ плечъ на наружномъ швѣ рукава и отъ лопатки на спинномъ швѣ шли нашитыя кожаныя полосы вдвое меньшей ширины, обшитыя только пилообразными золотыми полосками. Третьей частью одежды былъ нагрудникъ, который точно также былъ подбитъ соболемъ и покрытъ шелковой матеріей; онъ имѣлъ форму трапеціи и былъ обшитъ просто кожаной полосой, бортъ которой былъ украшенъ тонкой золотой полоской. На углахъ узкаго верхняго края были прикрѣплены короткія ремни или ленты, которые завязывались вокругъ шеи, тогда какъ на нижнихъ углахъ были прикрѣплены болѣе длинныя ленты, завязывавшіяся вокругъ таліи".[1] Всѣ описанныя одежды были найдены въ одномъ мѣстѣ и авторъ описанія считаетъ, что онѣ принадлежали мужскому одѣянію. Изъ приведеннаго описанія явствуетъ богатство и разнообразіе золотыхъ и кожаныхъ нашивныхъ украшеній, которыми была снабжена одежда „варваровъ" далекой Сибири.

Въ процессѣ уничтоженія драпировочнаго характера античнаго наслѣдія въ области одежды сыграли извѣстную роль нашивныя украшенія, которыя появляются въ различныхъ мѣстахъ римско-эллинистическаго міра около III в. послѣ Р. Х. Позднѣе въ Византіи они будутъ имѣть нѣкоторое культурно-бытовое значеніе въ качествѣ отличій различныхъ чиновъ — ступеней византійской іерархіи. Многія изъ этихъ украшеній образовывали извѣстныя системы орнаментаціи одеждъ, составлявшія особыя моды, происхожденіе которыхъ иногда есть возможность прослѣдить. Для этой цѣли приходится пользоваться указаніями различныхъ писателей того времени, иногда сохранившихъ любопытныя подробности. Матеріалъ изобразительный дополняетъ и опредѣляетъ эти указанія. Наконецъ археологическія раскопки въ эллинистическихъ городахъ Египта, гл. обр. Антиноѣ, Арсиноѣ и Ахмимѣ, даютъ вещественный матеріалъ, разбросанный по разнымъ музеямъ Европы.

Нѣтъ возможности безъ спеціальнаго и непосредственнаго изученія представить сколько либо полный и систематическій обзоръ или дать хоть какую нибудь класси-

[1]) В. В. Радловъ: Сибирскія древности, изъ путевыхъ записокъ, пер. съ нѣм. гр. А. Бобринскаго; въ Зап. Русск. Арх. О-ва, н. с. т. VII, 2, стр. 209—211.

фикацію этого матеріала. Такой цѣли не могутъ преслѣдовать настоящія замѣтки, представляющія лишь попытку нѣкоторой сводки свѣдѣній, сохраненныхъ письменными источниками, и сопоставленія ихъ съ матеріаломъ изобразительнымъ и вещественнымъ, дабы сообщить словамъ и названіямъ ихъ конкретное и наглядное содержаніе.[1]

Одежды и ткани, украшенныя вышивками, были извѣстны почти всѣмъ народамъ древняго средиземноморскаго міра. Цѣлый рядъ указаній говоритъ за то, что онѣ были въ употребленіи и въ Египтѣ, и въ Вавилонѣ и Ассиріи, и у финикіянъ и евреевъ, и наконецъ въ Персіи и Малой Азіи.[2]

Греки, а за ними и римляне, издревле считали изобрѣтателями вышивокъ и главными носителями вышитыхъ одеждъ фригійцевъ, отсюда создались термины phrygio — вышивальщикъ, phrygium opus — вышивка, vestes phrygia — одежды съ вышивками, что впрочемъ не означаетъ, что таковыхъ въ Греціи не знали и не носили; въ т. н. до-классическую эпоху онѣ, видимо, были въ большомъ ходу, а затѣмъ сохранялись гл. обр. въ одеждахъ, имѣвшихъ іератическое значеніе и характеръ.[3]

Въ вазовой живописи классическаго періода, когда на изображаемыхъ греческихъ герояхъ лишь очень рѣдко можно встрѣтить разукрашенную одежду, доминируютъ одежды гладкія, одноцвѣтныя,[4] герои же происхожденія фригійскаго, малоазіатскаго или персидскаго (вообще „варварскаго“) традиціонно носятъ свой богато расшитый костюмъ. Въ качествѣ примѣра можно указать частую въ росписи вазъ фигуру Париса, весьма характерную по своей одеждѣ. Такъ на гидріи „поздне-аттическаго стиля“ (т. е. относимой къ 2-ой половинѣ IV в.[5]), найденной въ 1860 г. въ Керчи и находящейся въ Эрмитажѣ, Парисъ носитъ богато орнаментированный подпоясанный рукавный хитонъ, длиною до колѣнъ, собственно говоря родъ кафтана, штаны и фригійскій колпакъ; на спину накинутъ спеціально персидскій „кандисъ“ — родъ накидки съ рукавами, висящими свободно. Украшенія хитона переданы, конечно, въ формахъ принятыхъ въ греческомъ орнаментѣ и потому не могутъ воспроизводить дѣйствительности. Рукава сдѣланы изъ одной ткани со штанами. Интересной деталью является полоса ткани шахматнаго рисунка, украшающая передъ хитона сверху донизу; деталь эта, какъ мы увидимъ далѣе, можетъ воспроизводить вполнѣ реальную манеру украшенія (рис. 3).[6] Подобнаго рода орнаментація одежды встрѣчается въ вазовой живописи и на другихъ персоннажахъ, напр. амазонкахъ и т. п.[7]) Другимъ примѣромъ украшенной одежды можетъ служить короткій хитонъ, тоже подпоясанный, одѣтый на Гефестѣ, ѣдущемъ на мулѣ въ сценѣ возвращенія бога на Олимпъ, на аттическомъ кратерѣ V вѣка, найденномъ въ Сициліи и находящемся въ Мюнхенѣ. Хитонъ этотъ

[1]) Предлагаемая сводка не можетъ конечно претендовать на полноту, а по условіямъ работы носитъ въ извѣстной мѣрѣ случайный характеръ. Большая часть текстовъ греческихъ и латинскихъ писателей указаны и разобраны, и сводки по отдѣльнымъ детальнымъ вопросамъ сдѣланы въ статьяхъ извѣстнаго словаря греческихъ и римскихъ древностей Daremberg et Saglio (Dictionnaire des antiquités grecques et romaines): M. Besnier: Phrygio — Phrygium opus (t. IV, 1, p. 446—450); L. Heuzey: Clavus (t. I, 2, p. 1243—1245); V. Chapot: Segmentum (t. IV, 2, p. 1173—1176); E. Saglio: Paragauda (t. IV, 1, p. 322—323); Patagium (t. IV, 1, p. 340); и въ другихъ трудахъ, которые будутъ указаны особо.

[2]) См.: Perrot et Chipiez: Histoire de l'art dans l'antiquité; для Египта — t. I, p. 848; для Вавилона и Ассиріи — t. II. p. 769—773 и рисунки на этихъ страницахъ; для Финикіи — t. III, p. 877; для Іудеи — t. IV, p. 465; для Персіи — t. V, p. 882; а также указанія у M. Besnier, o. c.

[3]) Вопросъ этотъ подробно трактованъ M. Besnier въ указанной выше статьѣ.

[4]) О цвѣтѣ греческихъ одеждъ см.: Heuzey, Hist. du cost. ant., p. 109—113.

[5]) Furtwängler und Reichhold, Griechische Vasenmalerei, T. II, p. 102—3.

[6]) Рисунокъ взятъ изъ: Compte-rendu de la Commission archéologique, 1861, atlas, pl. V, 1; объ украшеніяхъ одеждъ тканями шахматнаго рисунка см.: Athen. XII, 525 C и Stephani въ C. r. de la Comm. arch., 1878—9, p. 74, n. 1.

[7]) Furtwängler und Reichhold, o. c., Taf. 26—27 (atlas).

украшенъ по шейному вырѣзу и по подолу зубчатымъ орнаментомъ, причемъ каждый зубецъ заканчивается кружкомъ, а 4 (2 наверху и 2 внизу) снабжены еще зигзагообразными линіями, тоже оканчивающимися кружками (рис. 4),[1] Того же характера одежды можно видѣть и на другихъ богахъ и герояхъ.[2]

Наконецъ, въ изображеніяхъ персовъ въ греческой вазовой живописи можно найти обѣ указанныя манеры украшенія одежды, какъ это можно видѣть на извѣстной „вазѣ Персовъ", найденной въ 1851 г. въ Каносѣ (др. Canusium) въ Апуліи и находящейся въ національномъ музеѣ въ Неаполѣ,[3] и на вазѣ съ изображеніемъ охоты, работы аѳинянина Ксенофанта, находящейся въ Эрмитажѣ;[4] обѣ вазы относятся къ серединѣ IV вѣка.

Рис. 3.
Парисъ на вазѣ изъ Керчи.

Этому какъ нельзя болѣе соотвѣтствуетъ описаніе костюма Кира младшаго, сдѣланное Ксенофонтомъ, въ разсказѣ объ его объявленіи себя царемъ: Киръ появился въ тіарѣ, пурпурномъ съ бѣлой полосой посрединѣ хитонѣ (χιτῶνα πορφυροῦν μεσόλευκον), багряныхъ штанахъ (ἀναξυρίδας ὑσγινοβαφεῖς) и пурпурномъ же „кандисѣ" (κάνδυν ὁλοπόρφυρον).[5] Тутъ же прибавлено, что такой хитонъ никому другому носить не позволено. Видимо эта одежда была отличіемъ, присущимъ только персидскимъ царямъ. Такой именно χιτὼν μεσόλευκος можно видѣть на Даріи III Кодоманѣ на извѣстной мозаикѣ, изображающей битву при Иссѣ, въ „Casa del Fauno" въ Помпеѣ.[6] Къ грекамъ подобныя одежды проникали довольно рано; еще Ѳемистоклъ и Алкивіадъ одѣвали персидское облаченіе (περσικὴν στολήν).[7] Про Александра Македонскаго же говорится, что онъ каждый день, когда не облачался въ священныя одежды (ἱερὰς ἐσθῆτας), присущія только богамъ (напр. πορφυρίδα Аммона,

Рис. 4.
Гефестъ на аттической вазѣ.

[1]) Ibidem, taf. 7 (atlas), b. I, p. 36—7 (text).

[2]) Напр. на Діонисѣ въ аналогичной сценѣ, ibid. t. 29. И Гефестъ и Діонисъ не могутъ считаться собственно греческими богами, культъ ихъ проникъ въ Грецію, повидимому, изъ Фригіи и Ѳракіи. См. объ этомъ: Ch. Picard: Vulcanus (Ἥφαιστος) in Dar. — Saglio Dict., t. V, p. p. 978—999. P. Foucart, Le culte du Dionysos en Attique, 1904, ср. Les mystères d'Éleusis, Paris 1914, p. p. 106—109, настаиваетъ на существенномъ различіи въ характерѣ аттическаго Діониса отъ ѳракійскаго и ѳиванскаго, но указываетъ на установившееся въ наукѣ мнѣніе о ѳракійскомъ происхожденіи культа Діониса въ Греціи. Внѣ зависимости отъ того или иного рѣшенія этого вопроса въ Аттикѣ могли переноситься на Діониса черты ѳракійскаго бога и жить представленіе о немъ, какъ о ѳракійцѣ.

[3]) Furtwängler und Reichhold, o. c., t. 88 (atl.), b. II, p.p. 142—155; и P. Ducati: Storia della ceramica greca, t. II, p. 453—6, f. 328—9.

[4]) C. r. de la Comm. arch., 1866, pl. IV (atl.), p. p. 139—147 (texte); Толстой—Кондаковъ, Русск. др., II, стр. 79—80, p. 57.

[5]) Ξενοφῶντος· Κύρου παιδεία, VIII, 3, 13; ed. Teubner, Leipzig 1905, p. 298.

[6]) См.: A. Springer, Handbuch der Kunstgeschichte, 11 Auflage, Stuttgart 1921, b. I, taf. IX.

[7]) Athenaeus Naucratita, XII, 49; ed. Teubner, Lpzg. 1890, t. III, p. 180—1.

или Артемиды, или Гермеса), носилъ хитонъ съ бѣлой полосой посрединѣ (χιτῶνα μεσόλευκον)[1] и хламиду пурпурную (χλαμύδα πορφυρᾶν)[2] или же плащъ украшенный золотомъ, рисунокъ котораго изображалъ золотыхъ ястребовъ, дерущихся клювами.[3] Этотъ нарядъ, плюсъ еще золотой поясъ (zona aurea), и сталъ съ тѣхъ поръ отличіемъ царя (cultus regis).[4] Слѣдуетъ указать, что бѣлая полоса, украшавшая среднюю часть хитона, не представляла собой какой либо нашивки, чего то отдѣльнаго отъ самой одежды. Наоборотъ, въ древности вся одежда дѣлалась изъ спеціальной ткани, вытканной такимъ образомъ, что середина ея была бѣлая, а общій фонъ пурпурный. Это подтверждаетъ еще и то обстоятельство, что изъ подобныхъ тканей дѣлались и хламиды.[5] Однако вполнѣ вѣроятно, что позднѣе именно подражаніе такимъ тканямъ создало ту широкую нашивку, которая довольно часто украшаетъ одежды на различныхъ изображеніяхъ. Пурпурный хитонъ съ бѣлой полосой посрединѣ имѣлъ свое особое названіе; такъ изъ глоссы лексикона Гезихія Александрійскаго мы узнаемъ, что Περσικὸς χιτὼν μεσόλευκος называется σάραπις.[6] Нѣсколько иную форму, но явно отъ того же корня, даетъ намъ названіе одежды, въ которой 3 еврейскихъ отрока были ввергнуты въ „пещь огненную“ по приказанію царя Навуходоносора. Въ переводѣ 70-и толковниковъ книги пророка Даніила (III, 21, 27) говорится, что они были брошены въ печь σὺν τοῖς σαραβάροις αὐτῶν καὶ τιάραις и т. д., а когда они изъ печи вышли то было обнаружено, что τὰ σαράβαρα ихъ не пострадали отъ огня.[7] Съ этимъ любопытно сопоставить традиціонную въ древне-христіанскомъ искусствѣ одежду „трехъ отроковъ въ пещи“, также украшенную посрединѣ полосой.[8] Нѣсколько иначе толкуетъ слово σαράβαρα Гезихій, по его глоссамъ выходитъ, что это были штаны (βρακία) или наголенники (σκέλεαι) у Парѳянъ.[9] Свида же указываетъ, что σαράβαρα это персидская одежда (ἐσθὴς Περσική), нѣкоторые же говорятъ — штаны (βρακία).[10] Русскій языкъ сохранилъ это слово въ обоихъ его смыслахъ. До сихъ поръ длинная женская одежда съ широкой нашивкой спереди называется сарафаномъ. Въ прежнее же время и до XVII вѣка сарафаны носили также и мужчины. По свидѣтельству лѣтописи въ 1376 г. при нашествіи татаръ русскіе воеводы „оплошишася... и начаша ходити и ѣздити въ охабнѣхъ и сарафанѣхъ“, а не въ ратныхъ доспѣхахъ. Въ XVII вѣкѣ для государей и царевичей постоянно шьются сарафаны.[11] Слово „сарафанъ“, какъ это указываетъ Савваитовъ, взято изъ персидскаго языка, гдѣ „сарапа“, или „сарапай“, или „сарпай“

[1]) Athen., XII, 53, ibid. p. 185; ср.: A. Curtii Rufi Historiarum Alexandri l. III, 3, 17: »purpurae tunicae medium album intertextum erat«, ed. Teubner, Lpzg. 1904, p. 7.

[2]) Athen., ibidem; см. также Heuzey, Hist., p. 136.

[3]) Curt Ruf., ibidem: »pallam auro distinctam aurei accipitres, velut rostris inter se concurrent adornabant.«

[4]) Curt. Ruf., ibidem.

[5]) Dionis Cassii, Hist. Rom. l. 78, c. 3; ed. Teubner, Lpzg. 1864, t. IV, p. 305—6.

[6]) Hesychii Alexandrini Lexicon, Σ, 93; ed. M. Schmidt, Jena 1858—64, t. IV, I, p. 10. Хотя Гезихій жилъ въ V в. по Р. Х., нельзя всѣ свѣдѣнія его лексикона относить къ этому времени, многое по его собственнымъ словамъ заимствовано имъ отъ Діогеніана Гераклейскаго — лексикографа, жившаго въ царствованіе имп. Адріана. См.: Christ, Geschichte der Griechischen Literatur, в. II, 2, s. 887.

[7]) Δανιὴλ, III, 21, 27; Vetus testamentum ex versione septuaginta interpretum, ed. J. J. Breitingerus 1732, t. III, p. 416—17. Въ латинскомъ языкѣ можно найти обѣ формы этого слова, sarrapis — см. T. M. Plauti, Poenulus, V, 5, 33; ed. Teubner, Lpzg. 1900, t. V, p. 201; и sarabara — Tertulliani, de pallio, IV; in Migne, P. L. 2, col. 1043.

[8]) См. Wilpert: Die Malereien der Katakomben, b. II, taf. 78, 1 и др., также British Museum, A guide to the early christian and byzantine antiquities, 1921, fig. 70 (фреска изъ Вади-Сарга въ Египтѣ — VI в.).

[9]) Hes. Al., lex. Σ, 19 (t. IV, 1, p. I), 190 (p. 10), 896 (p. 41).

[10]) Suidae lexicon, s. v.; ed. Bernhardy, 1853 t. II, 2, p. 674.

[11]) Даль: Толковый словарь живого великорусскаго языка, т. IV, ст. 34—35 (изд. 1909 г.) и П. Савваитовъ: Описаніе старинныхъ русскихъ утварей, одеждъ, оружія, ратныхъ доспѣховъ и конскаго прибора, въ азбучномъ порядкѣ расположенное, СПБ. 1896, стр. 124.

означаетъ почетную одежду, включающую въ себя и кафтанъ (или халатъ) и штаны.[1] Широкіе же штаны и до сихъ поръ называются по русски „шаравары“ или „шаровары“.[2] Примѣръ богато украшеннаго „сарафана“ и „шараваръ“, тоже украшенныхъ широкой полосой, даетъ намъ одежда, изображенная на одномъ изъ Пальмирскихъ рельефовъ (рис. 5), рѣчь о которомъ будетъ ниже.

Украшеніе, аналогичное тканямъ μεσόλευκα, существовало и въ обратномъ порядкѣ цвѣтовъ, т. е. середина ткани дѣлалась пурпурной, тогда какъ общій фонъ ея былъ бѣлый. Хламиду изъ такой ткани (μεσοπόρφυρον) упоминаетъ Діонъ Кассій рядомъ съ цѣлопурпурной (ὁλοπόρφυρον) и украшенной бѣлой полосой посрединѣ (μεσόλευκον).[3] Съ этой манерой украшенія связанъ очень интересный фактъ, касающійся распространенія во-

Рис. 5.
Погребальный рельефъ изъ Пальмиры. Лувръ.

сточныхъ разукрашенныхъ одеждъ въ Римѣ въ III вѣкѣ, сообщаемый историкомъ Иродіаномъ. Разсказывая о пріѣздѣ Геліогабала въ Римъ, онъ описываетъ торжественныя жертвоприношенія, которыя тотъ устраивалъ на каждомъ шагу съ необычайной для римлянъ пышностью и въ которыхъ заставлялъ принимать участіе и римскую аристократію. Участники этихъ торжествъ должны были носить длинные до ногъ, рукавные, съ пурпурной полосой посрединѣ хитоны, сдѣланные по Финикійской модѣ.[4] L. Heuzey, комментируя этотъ текстъ, связываетъ описанное Иродіаномъ украшеніе хитона пурпурной полосой посрединѣ съ модой, которую онъ называетъ азіатской, у грековъ и римлянъ на ткани μεσοπόρφυρα.[5] Онъ же считаетъ, что ткани эти получили широкое

[1]) Савваитовъ, ук. соч., стр. 124 и прим. 3.
[2]) Даль, Толк. слов., т. IV, ст. 1400.
[3]) Dionis Cassii, H. R., 78, 3; ibid. p. 305—6.
[4]) Ἡρωδιάνου τῆς μετα Μάρκου βασιλείας ἱστόριων, V, 5, 10 (ed. Imm. Bekkeri, L. 1855, p. 136): ἀνεζωσμένοι μὲν χιτῶνας ποδήρεις καὶ χειριδωτοὺς νόμῳ Φοινίκων, ἐν μέσῳ φέροντες μίαν πορφύραν.
[5]) L. Heuzey, Clavus, in Dar. Saglio, Dict., t. I, 2, p. 1244; ср. того же автора Hist. du cost. ant., p. 134.

распространеніе лишь со времени Александра Македонскаго. Во времена Геліогабала одежда, которую онъ носилъ и которая была чѣмъ то среднимъ между финикійскимъ священнымъ облаченіемъ и мидійской (т. е. персидской) роскошной одеждой (досл. роскошью),[1] для римлянъ была необычайной (варварской, чужеземной) и приличествующей не мужчинѣ, а женщинамъ.[2] Сдѣлана она была изъ ткани съ золотомъ и пурпуромъ.[3] Вкусъ Геліогабала къ восточнымъ тканямъ извѣстенъ, онъ гнушается римскихъ и греческихъ одеждъ, такъ какъ не выноситъ шерсти, нравятся же ему только ткани Серовъ (Σηρῶν — китайцевъ), т. е. шелкъ.[4] Для римлянъ все это было непонятно, и, чтобы пріучить ихъ къ своему виду и наряду, для римскаго императора весьма необыкновенному, Геліогабалъ посылаетъ впередъ себя въ Римъ свой портретъ (εἰκών), который приказываетъ повѣсить на видномъ и почетномъ мѣстѣ въ сенатѣ, гдѣ приходящіе должны были воздавать ему божескія почести.[5]

Рис. 6. Слоновая кость. Лувръ.

Въ Римѣ хитону съ пурпурной полосой посрединѣ, въ извѣстной мѣрѣ, соотвѣтствовала одежда, носимая только женщинами (благодаря чему становятся понятны слова Иродіана) и имѣвшая свое особое названіе »patagium«. Она отличалась широкой нашивкой (или широкими нашивками), какъ бы соотвѣтствовавшей клаву (clavus) на мужской одеждѣ. Появленіе ея относятъ еще ко времени республики.[6] Слово patagium неизвѣстнаго происхожденія, м. б. семитическаго, иногда его сопоставляютъ со словомъ »petighil«, которое переведено 70-ю толковниками (Исаіи III, 24) χιτῶνος μεσοπορφύρου.[7] Изъ этого же мѣста перевода 70-ти толковниковъ можно заключить, что въ Александріи въ эпоху его составленія, т. е. во II в. до Р. Х., подобная манера украшенія одежды была извѣстна и ткани μεσοπόρφυρα были въ ходу.

Рис. 7. Слоновая кость. Лувръ.

Прототипомъ только что разсмотрѣннаго хитона μεσοπορφύρου и римскаго патагіума на своей восточной родинѣ могутъ послужить 2 статуэтки изъ слоновой кости „грековосточной“ работы, хранящіяся въ ассирійскомъ залѣ Лувра. Особенно характерна и замѣчательна одна изъ этихъ фигурокъ, на ней по переду одежды сверху донизу идетъ широкая полоса, которая въ свою очередь еще украшена звѣздочками и полосками (рис. 6). У другой средняя полоса украшена кружками съ точкой въ серединѣ; аналогичная полоса окаймляетъ подолъ (рис. 7). Не менѣе характерною иллюстраціею, воспроизводящею почти въ точности типъ одежды, описанной Иродіаномъ, и, вѣроятно, современною его описанію, можетъ послужить извѣстный погребальный рельефъ изъ Пальмиры, находящійся въ Луврѣ и изображающій возлежащаго мужчину съ чашей

[1]) Ἡρωδ., o. c., 4 (ib. p. 135): ἣν τε αὐτὼ τὸ σχῆμα μεταξὺ Φοινίσσης ἱερᾶς στολῆς καὶ χλιδῆς Μηδικῆς.

[2]) O. c., 5 (p. 135).

[3]) O. c., 3 (p. 135): σχήμασι τε ἐσθῆτος πολυτελεστάτοις χρώμενος, διά τε πορφύρας χρυσοῦ ὑφάσμασι...

[4]) O. c., 4 (p. 135).

[5]) O. c., 6—7 (p. 135—6).

[6]) E. Saglio, patagium, in D. S., Dict. t. IV, 1, p. 340; L. Stephani (C. r. de la Comm. archéol. 1878—9, p. 95, n. 7) указываетъ, что подобная орнаментація одежды извѣстна и на краснофигурныхъ вазахъ.

[7]) Saglio, o. c., n. 2; cp. Vetus testamentum ex versione septuaginta interpretum, ed. J. J. Breitingerus 1732, t. III (Ἡσαΐας, III, 24), p. 87; см. также III, 21, ibidem.

въ рукѣ (рис. 5).[1] Хитонъ — „сарафанъ“ — украшенъ посрединѣ широкой расшитой полосой, по подолу идетъ широкая кайма; воротникъ и рукава также окаймлены. Одежда подпоясана; штаны — „шаровары“ — украшены широкой полосой сверху донизу, а внизу схвачены каймой на подобіе рукавовъ. Подобная же одежда («longue tunique décorée d'une bande au milieu») указана въ описаніи другого погребальнаго рельефа изъ Пальмиры же.[2] Фактъ наличія подобныхъ разукрашенныхъ одеждъ въ Пальмирѣ весьма значителенъ и характеренъ. Именно здѣсь, въ этомъ отдаленномъ римско-эллинистическомъ культурномъ центрѣ, граничащемъ съ восточно-варварскимъ міромъ и стоящемъ на торговомъ пути съ Востока, могли создаваться образцы тѣхъ богато украшенныхъ одеждъ, моды на которыя затѣмъ распространялись по всей имперіи. Нужно сказать, что приводимый рельефъ изъ Пальмиры даетъ примѣръ очень богатаго украшенія одежды, такъ средняя полоса великолѣпно расшита (вѣроятно золотомъ) и окаймлена рядами жемчуга. Аналогичное, но болѣе бѣдное украшеніе одежды можно видѣть на двухъ пластинкахъ слоновой кости, найденныхъ въ 1906 г. въ Ольвіи (рис. 8).[3] Какъ интересную особенность одежды, можно указать еще очень длинные рукава, закрывающіе совсѣмъ руки. Б. В. Фармаковскій относитъ эти пластинки къ IV—V вв. по Р. Х. и ставитъ вопросъ, не были ли онѣ сдѣланы въ Александріи и затѣмъ принесены въ Ольвію съ Востока во время переселенія народовъ.[4] Я не вижу причинъ необходимости приписывать такое сложное происхожденіе этимъ пластинкамъ. Онѣ могли быть сдѣланы гдѣ либо на ирано-эллинистическомъ востокѣ или даже въ самой Ольвіи. Относительно времени, когда онѣ сдѣланы, думается, что слѣдуетъ принять III вѣкъ, т. к. это будетъ болѣе соотвѣтствовать находкѣ ихъ въ слоѣ, относящемся къ IV в., чѣмъ IV или же V в., этому противорѣчащій. Опредѣляющимъ время моментомъ въ данномъ случаѣ могутъ служить прически, аналогичныя которымъ можно видѣть на сассанидскихъ монетахъ Ардашира I (227—240), Сапора I (240—271) и Бахрама I (272—275),[5] а также на Так-и-Бостанскомъ рельефѣ Ардашира.[6] Нужно замѣтить, что разсматриваемый памятникъ любопытенъ еще и тѣмъ, что ясно указываетъ на распространеніе модъ на восточныя украшенныя одежды и въ черноморскихъ городахъ въ періодъ времени, непосредственно примыкающій къ „переселенію народовъ“. Та же орнаментація одежды повторяется и на „варварахъ“, подносящихъ дары, на нижней пластинкѣ извѣстнаго „диптиха Барберини“ (Лувръ), гдѣ такія же полосы украшаютъ и рукава, и штаны.[7]

Рис. 8.
Пластинка слоновой кости изъ Ольвіи.

[1]) Еще Heuzey, Clavus, in D. S., Dict., указалъ, что рельефъ этотъ точно передаетъ одежду, описанную Иродіаномъ.

[2]) См. E. Ledrain: Musée National du Louvre. Les monuments araméens et himyarites, notice sommaire, p. 22. Тамъ же указано (p. 21), что всѣ предметы изъ Пальмиры относятся къ I—III в. в. послѣ Р. Х.

[3]) Одна (воспроизведенная) изъ указанныхъ пластинокъ найдена (съ 2-мя другими) при раскопкахъ въ слоѣ, относящемся къ IV в. по Р. Х., другая куплена у крестьянъ с. Парутина (т. е. тамъ же) въ числѣ 11-и пластинокъ того же характера. См. отчетъ Б. В. Фармаковскаго о раскопкахъ въ Ольвіи въ Отч. Имп. Археолог. Коммиссіи за 1906 годъ, стр. 33—44, рис. 35—48. Всѣ эти пластинки (14) украшали повидимому ритонъ.

[4]) См. Извѣстія Имп. Археолог. Коммиссіи, в. 33, стр. 134—5.

[5]) См. Sarre: Die Kunst des alten Persien, taf. 143, n° n° 1, 5, 8.

[6]) Sarre und Herzfeld: Iranische Felsreleifs, abb. 92, 93; s. s. 199—200.

[7]) Изслѣдователи расходятся въ датировкѣ памятника. Одни считаютъ его работой VI в. (Schlumberger, Diehl) и изображеннаго императора Юстиніаномъ, другіе (Ebersolt, Strzygowski) относятъ

Любопытный примѣръ аналогичной одежды представляетъ типичная для византійскаго военнаго быта фигура „дорифора“ (оруженосца) на серебряномъ блюдѣ съ изображеніемъ охоты Мелеагра и Аталанты, находящемся въ Эрмитажѣ (рис. 9). Блюдо это датировано L. Stephani II—III в. в. по Р. Х.[1] Стиль и техника блюда, во многомъ находящіе аналогію съ извѣстными серебряными блюдами съ изображеніями изъ исторіи Давида, найденными на о. Кипрѣ, не позволяютъ его считать ранѣе IV в., а византійскія клейма, находящіяся на его оборотной сторонѣ, могутъ только подтверждать такую датировку. Что подобныя же одежды носились также и женщинами (patagium), показываетъ погребальный рельефъ изъ Салоны (музей въ Спалато), изображающій погрудно дѣвушку, по надписи — IV вѣка. Одежда украшена по переду широкой полосой, окаймленной, въ свою очередь, узкими бортиками, орнаментированными т. н. волной. Такой же бортикъ окаймляетъ и шейный вырзѣъ.[2] Перечисленіе примѣровъ подобной одежды на памятникахъ древнехристіанскаго и византійскаго искусства можно было бы продолжить очень далеко. Въ данный моментъ это не входитъ въ мою задачу, укажу лишь, что въ иконографіи чаще всего она встрѣчается на волхвахъ (въ Рождествѣ Христовомъ или Поклоненіи волхвовъ)[3] и на еврейскихъ отрокахъ, ввергнутыхъ въ „пещь огненную“.

Рис. 9.
Дорифоръ на серебряномъ блюдѣ Эрмитажа.

Здѣсь же можно еще отмѣтить, что ткани съ пурпурной полосой посединѣ были въ ходу и въ Византіи. Такъ въ VI в. Іоаннъ Лидіецъ упоминаетъ, при описаніи облаченія патрикіевъ, двойные плащи или хламиды цвѣта сухого винограда (или виноградаго листа), отмѣченныя посединѣ пурпуромъ.[4]

Наряду съ тканями, украшенными посединѣ пурпурной полосой (τὰ μεσοπόρφυρα), въ упоминавшемся выше мѣстѣ перевода 70-ти толковниковъ (Исаіи III, 21) приведены и τὰ περιπόρφυρα, что можно понимать какъ ткани, края которыхъ были окаймлены пурпуромъ. Съ этимъ можно сопоставить глоссы Гезихія Александрійскаго, говорящія объ одеждахъ, окаймленныхъ кругомъ пурпуромъ; такія одежды назывались περίνησον (ἱμάτιον) или περίνησ[σι]α (περιβόλαια).[5] Такую окаймленную верхнюю одежду (περίνησον περιβόλαιον) — въ данномъ случаѣ персидскій „кандисъ“ — можно видѣть на одной изъ фи-

---

его къ времени болѣе раннему. Если изображенный императоръ дѣйствительно Константій (какъ то предполагаетъ Strzygowski), торжествующій свою побѣду надъ сарматами и квадами (см. Амміана Марцеллина, XVII, 12, ср. XVI, 10, 6), то весьма любопытно сопоставить одежду на варварахъ съ изображенной на Ольвійской пластинкѣ. Литературу о памятникѣ и его воспроизведенія см. G. Schlumberger: L'ivoire Barberini, in Monuments Piot, VII, p. 79—94, pl. X; и Ch. Diehl: Manuel de l'art byzantin, I (2e éd. Paris 1925), p. 292, f. 145.

[1]) C. r. de la Comm. archéol. 1867, texte p. 52, atlas pl. II, 4; Толстой-Кондаковъ, Русск. др., III, рис. 82, стр. 74. — Ср. Fr. Drexel: Uber einen spätantiken silbertellerr mit Mythologischer Darstellung, in Jahrbuch d. deutsch. arch. Instituts, 1915, b. XXX, s. 205.

[2]) См. A. Riegl: Die Spätrömische Kunstindustrie. I. Wien 1901, s. 105, abb. 31.

[3]) Напр. въ мозаикахъ церкви S. Maria Maggiore въ Римѣ, см. Wilpert, Römische Mosaiken und Malereien, b. III, taf. 61—2, 63—5.

[4]) Ἰωάννου Λυδοῦ. περὶ ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας, I, 17: δίπλακες μὲν ἤτοι χλαμύδες... τὸ χρῶμα ξηραμπέλινοι, πορφύρα κατὰ μέσου διάσημοι... , ed. Bonn. p. 134.

[5]) Hes. Al., lex., II, 1765, 1767, t. III, p. 31; глаголъ περινέω, неопред. аор. περινῆσαι — обкладывать, окаймлять.

*

гуръ рельефа Антіоха Коммагенскаго изъ Нимрудъ-Дага.[1] Въ Греціи одежда часто украшалась по краямъ каемками, вытканными при изготовленіи ткани, большею частью пурпурными. Составлялась она обычно изъ одного прямоугольнаго куска ткани путемъ ея драпировки. Поэтому и коймы, вытканныя по одному или двумъ (очень рѣдко тремъ) краямъ ткани, занимали вполнѣ опредѣленное положеніе по верхнему или нижнему борту одежды.[2] Пурпурная каемка, украшавшая хитонъ, имѣла свое особое названіе — παρουφά; Heuzey помѣщаетъ ее по верхнему краю хитона, какъ то видно изъ приводимыхъ имъ рисунковъ.[3] Иногда на одеждахъ встрѣчаются болѣе широкія коймы съ орнаментомъ въ видѣ т. н. волны.[4] Какъ исключеніе Heuzey приводитъ болѣе богатую орнаментацію коймами плащей эфебовъ на двухъ Луврскихъ вазахъ.[5] Кромѣ указаннаго, въ греческомъ языкѣ существовало еще нѣсколько терминовъ для различныхъ коймъ: ὄχθαι назывались вообще коймы хитона, λῶμα были коймы на нижней части одежды (ἱματίου).[6] Въ Римѣ кайма, украшавшая одежду, называлась limbus, мастера же дѣлавшіе такія коймы назывались limbularii.[7] Примѣры одеждъ съ такими коймами можно видѣть на этрусскихъ фрескахъ.[8] Вполнѣ возможно, что эти коймы были уже нашивными, а не были вытканы заранѣе на ткани. Къ такимъ нашивнымъ или вытканнымъ украшеніямъ одеждъ нужно отнести и спеціально римскіе клавы (clavus latus и clavus angustus), служившіе въ Римѣ, сообразно со своей шириной, отличіями общественныхъ классовъ и сословій (cl. l. — сенаторовъ, cl. ang. — всадниковъ). Традиція относила происхожденіе клава за счетъ этрусковъ, что можетъ быть правдоподобно, такъ какъ въ пользу этого же говорятъ и нѣкоторыя этрусскія фрески.[9] Здѣсь невольно возникаетъ вопросъ, знали ли греки клавъ и былъ ли онъ у нихъ распространенъ. Heuzey считаетъ, что латинскому слову clavus у грековъ соотвѣтствовало σημεῖον, и отсюда πλαύσημος — clavus latus и στενόσημος — clavus angustus.[10] Другія украшенія, несомнѣнно уже нашивныя, назывались сегментами (segmenta или praesagmina). Это понятіе обнимало собой и украшенія полосами (zonis) и отрѣзками (particulas abcissas) матеріи.[11] Они украшали одежды, покрывала, завѣсы (vela), подушки (toralia) и т. п. Они бывали разной формы и отдѣльныя ихъ разновидности имѣли свои названія. Такъ V. Chapot полагаетъ, что »plummia« назывались гл. обр. сегменты круглые, хотя этотъ терминъ указываетъ скорѣе на технику, а не на форму (о чемъ ниже), »scutulae« — въ видѣ длиннаго четырехугольника и т. д.[12] Изъ лексикона Гезихія мы узнаемъ, что нашивныя украшенія (знаки — παράσημα) на полахъ одеждъ (ἐν ταῖς ὄαις τῶν ἱματίων) по гречески назывались σάμεα, σημεῖα, а одна изъ разновидностей такихъ σημείων — σφηρός.[13] Напрашивается вопросъ, не происходитъ ли послѣднее названіе

---

[1]) Fr. Sarre: Die Kunst des alten Persien, Berlin 1922, taf. 57.

[2]) См. объ этомъ: Heuzey, Hist., для хитона — p. p. 64—66, для хламиды p. p. 112—113, 126, 130.

[3]) Hes. Al., lex., II, 995; Heuzey, o. c., p. 64, 66, fig. 29, 30, 32.

[4]) V. Chapot, segmentum, in D.-S., Dict., t. IV, 2, p. 1172—75.

[5]) См. „вазу Пронома“ (Неаполь, Національн. музей) въ: P. Ducati, Storia della ceramica greca, t. II, f. 298.

[6]) Heuzey, o. c., p. 113, f. 58.

[7]) Hes. Al., lex., O. 2042, t. III, p. 248; Λ, 1514, t. III, p. 59; Свида указываетъ на принадлежность коймъ къ женскому костюму, Suidae, lex., s. v. t. II, I, p. 1240; въ Etymologium Magnum есть указаніе, что коймы бывали и на рукавахъ; тексты касающіяся коймъ, собраны у Stephani въ C. r. de la Comm. arch., 1875, стр. 100—1, прим. 1; см. также C. r., 1878—9, стр. 83, прим. 2.

[8]) См. Dar.-Saglio Dict., t. III, 2, p. 1255, s. v. и мѣста древнихъ, указанныя въ примѣчаніяхъ; также: Isidori Etymologiarum lib. XIX, 33, 7, in Migne, P. L., 82, col. 704; и Stephani въ C. r., 1878—9, стр. 83, пр. 2.

[9]) См. Dar.-Saglio, Dict., t. IV, 1, fig. 5479.

[10]) Heuzey, clavus, in D.-S., Dict., t. I, 2, p. 1243—5.

[11]) Ibidem, p. 1242.

[12]) Isidori, Etymologiarum l. XIX, 22, 18, in Migne, P. L., 82, col. 686.

[13]) Hes. Al., lex. Σ, 140, 2923, t. IV, I, p. p. 7, 116; ср. Stephanus: Thesaurus graecae linguae, t. VII (σημεῖον), col. 189.

отъ σφαῖρα (м. б. черезъ латинское sphaera), что могло бы тогда служить указаніемъ на форму этого украшенія. Отсюда кажется возможно заключить, что σημεῖον не обозначало только одного клава. Подъ этимъ терминомъ кроется болѣе широкое понятіе, обнимающее и клавъ и сегментъ. Переводить его можно скорѣе всего какъ „нашивное украшеніе.“ Примѣры сегментовъ различной формы можно видѣть въ остаткахъ тканей и одеждъ, найденныхъ въ Египтѣ,[1] а также и на одеждахъ мумій изъ Антинои, находящихся нынѣ въ музеѣ Guimet въ Парижѣ.[2]

Говоря о костюмѣ на фрескахъ римскихъ катакомбъ, Jos. Wilpert указываетъ на большую разницу въ украшеніи одеждъ между первыми двумя вѣками нашей эры и слѣдующими.[3] Наиболѣе часто встрѣчается узкій клавъ, украшающій тунику, причемъ онъ уже не имѣетъ значенія отличія, принадлежащаго исключительно всадническому сословію. Изъ другихъ украшеній на туникахъ встрѣчаются: коймы (institа, limbus), появляющіяся съ III вѣка (стр. 94), затѣмъ круглые сегменты между подоломъ и поясомъ — съ IV вѣка (стр. 94), такіе же сегменты на плечахъ и окаймленные рукава (поручи). Эти украшенія можно видѣть на фигурахъ фресокъ катакомбъ: Каллиста (b. II, taf. 110; 111; 237, $_1$;), Петра и Марцеллина (taf. 159, $_2$; 186, $_2$;), »Vigna Massima« (t. 183, $_1$;), Домитиллы (t. 43, 190; 249, $_2$;) »Coemeterium Maius« (t. 222, $_3$;), »Generosa« (t. 262;). Иногда: коймы украшены еще выступами (t. 183, $_1$;), туника посрединѣ украшена полосой (t. 110; 160, $_1$;), а въ позднихъ фрескахъ (t. 262;) плечевые сегменты и поручи богато разукрашены жемчугомъ и къ этому присоединяется еще оплечье. Цвѣтъ украшеній обычно — пурпурный (т. е. темно-красный или почти черноватый), но встрѣчаются и темно-синія зеленыя и желтыя (золотыя) украшенія. Женская одежда, обычно далматика, украшается такимъ же образомъ, какъ и мужская туника. Но чаще всего встрѣчаются широкія полосы, иногда богато орнаментированныя, м. б. и золотомъ. Врядъ ли можно называть эти полосы, хотя ихъ и двѣ, клавами; эта манера украшенія скорѣе напоминаетъ »patagium«. Такія же полосы украшаютъ и очень широкія рукава далматики. Изъ лексикона Гезихія мы узнаемъ, что „золотыя“ украшенія (κεχρυσωμένα) на женскихъ одеждахъ назывались λῆροί.[4] Наиболѣе интересный и богатый примѣръ украшенной женской далматики даетъ извѣстная фреска, изображающая оранту, въ катакомбѣ »Vigna Massima« (рис. 10).[5] Примѣромъ болѣе бѣдной, но аналогичной орнаментаціи одежды можетъ послужить изображеніе оранты на «grafitto» Ватиканской библіотеки.[6] Подобную же орнаментацію ближе всего воспроизводитъ туника, найденная въ Ахмимѣ — нынѣ въ въ Кенсингтонскомъ музеѣ; по своимъ размѣрамъ (длина 4 ф. 3 д.) она также вполнѣ соотвѣтствуетъ изображеннымъ.[7] Затѣмъ слѣдуетъ еще отмѣтить мелкіе сегменты, собственно говоря знаки, на плащахъ (палліяхъ) и вообще верхнихъ одеждахъ. Они имѣютъ формы угловъ, параллельныхъ линій, крестовъ, (рѣдко) свастики (crux gammata) и буквъ (ΓΠ+卐HIPTXΓZ). Можетъ быть именно этотъ родъ украшеній носилъ названіе (и былъ ими по существу) печатей („σφραγῖδες .. τὰ τῶν ἱματίων σημεῖα“).[8] Иногда одежда имѣетъ нѣкоторыя особыя украшенія, которыя трудно включить въ какую нибудь изъ перечисленныхъ группъ. Такъ встрѣчаются полосы, идущія отъ плечъ до середины груди (t. 186, $_2$;) или еще ниже (t. 160, $_1$;), но не подходящія подъ рубрику клава, который

[1]) См. Catalogue of textiles from burying-grounds in Egypt, by A. F. Kendrick (Victoria and Albert Museum), t. I, pl. III, 8; XXII, 95, 96; XXIV, 176; XXVII, 12, 187, 188; XXVIII и др.

[2]) См.: Guimet, Les fouilles d'Antinoé, f. 75 и др.

[3]) Jos. Wilpert, Die Malereien der Katakomben, b. I, s. s. 93—96.

[4]) Hes. Al., lex., Λ, 900; t. III, p. 35.

[5]) Wilpert, o. c., b. II, taf. 174, $_2$; ср. E. Saglio, patagium, in D.-S., Dict., t. IV, 1, p. 340, f. 5518.

[6]) См. L. Perret: Les catacombes de Rome, t. V, pl. IX, n° 18.

[7]) Kendrick, Catalogue, t. I, pl. I, 1.

[8]) Hes. Al., lek., Σ, 2920; t. IV, 1, p. 116.

обычно идетъ ровной полосой отъ плеча до подола. Иногда спускающимся отъ плечъ полосамъ соотвѣтствуютъ поднимающіяся отъ подола, который въ свою очередь окаймленъ (t. 110, 249, $\frac{2}{3}$). Плечевыя полосы принимаютъ также и фигурную форму, заостряясь книзу и заканчиваясь кружкомъ. Примѣры такихъ полосъ можно видѣть на т. н. коптскихъ туникахъ, напр. Кенсингтонскаго музея.[1] Wilpert видитъ въ этихъ короткихъ полосахъ »lora«, т. е. подражаніе ремнямъ, которые, спускаясь съ плечъ, держали панцырь; поэтому то, по его мнѣнію, такое украшеніе могло быть только на мужскихъ туникахъ (стр. 94). Врядъ ли второе положеніе Wilpert'a правильно, даже если это украшеніе было сначала свойственно только мужской одеждѣ, оно очень легко и быстро могло перейти и на женскую. Примѣры такихъ украшеній можно видѣть на туникахъ Кенсингтонскаго музея.[2] Такъ же, повидимому, украшена и туника на дѣтской муміи музея Guimet (рис. 11), съ чѣмъ можно сопоставить дѣтскую тунику Кенсингтонскаго музея.[3] Предположеніе Wilpert'a о происхожденіи этого украшенія можетъ соотвѣтствовать дѣйствительности. Подтвержденіемъ этому служитъ свидѣтельство Діона Кассія Коккеянскаго, римскаго историка конца II и начала III вѣка, который сообщаетъ, что въ царствованіе Каракаллы во время войны съ парѳянами панцыри, тяжесть которыхъ было трудно выносить благодаря зною, были замѣнены рукавными хитонами (χειριδωτοὺς χιτῶνας), сдѣланными по образцу и виду панцыря (ἐς θώρακος τρόπον τινὰ εἶδος πεποιημένους). Такой покрой и видъ хитоновъ нуженъ былъ для того, чтобы одежда производила на враговъ впечатлѣніе панцыря и чтобы носящій ее не пострадалъ отъ его отсутствія.[4] Весьма вѣроятно, что въ III вѣкѣ, когда подъ вліяніемъ постоянныхъ столкновеній съ парѳянами, а затѣмъ персами, чтобы противостоять ихъ сильной и легкой конницѣ, у римлянъ возникла необходимость реформировать армію, увеличивъ количество кавалеріи. Съ этимъ было неразрывно связано измѣненіе военной формы и облегченіе вооруженія. Дѣйствительно врядъ ли было легко дѣйствовать въ конномъ строю въ тяжеломъ и удобномъ лишь для защиты, а не нападенія, панцырѣ. Тяжесть его также должна была вредно отражаться и на конскомъ составѣ. Этимъ, вѣроятно, и объясняются попытки найти болѣе легкую одежду, могущую замѣнить панцырь безъ особаго ущерба. Нужно еще указать, что панцырь служилъ кромѣ вооруженія и параднымъ мундиромъ. Его носили римскіе императоры во время тріумфовъ. Тріумфальный панцырь (triumphalis cataphractes) богато украшался; хорошо извѣстны статуи римскихъ императоровъ въ такихъ панцыряхъ. Въ III вѣкѣ дѣлаются попытки замѣнить панцырь болѣе легкимъ параднымъ мундиромъ, причемъ его заимствуютъ изъ числа восточныхъ разукрашенныхъ одеждъ. Отголоскомъ такой же замѣны являются слова Тертулліана, гдѣ говорится, что тріумфальный панцырь (triumphalem cata-

Рис. 10.
Фреска катакомбы »Vigna Massima« въ Римѣ.

[1]) Kendrick, Catalogue, t. III, pl. V, 622.
[2]) Idem, t. II, pl. XIII; t. III, frontispiece, pl. III, IV и др.
[3]) Guimet, o c. f. 66, u Catalogue, t. I, pl. I, 4.
[4]) Dionis Cassii Cocceiani, Historia romana, 78, 3; ed. Teubner, Lpzg. 1864, t. IV, p. 305.

phractem) былъ замѣненъ легкой — шелковой, но чуждой, заимствованной отъ враговъ (дословно плѣненной) сарабарой (captiva sarabara). Такимъ образомъ „мидійская (персидская) одежда побѣдила побѣдителя мидянъ (т. е. персовъ)“.[1] Въ VI вѣкѣ въ Византіи вопросъ объ этой замѣнѣ былъ уже разрѣшенъ, форма одежды во всемъ римскомъ (ромейскомъ) войскѣ была одна. Во время войны солдаты носили кольчугу (θώραξ κρικωτὸς), въ мирное время (ἐπ' εἰρήνης) — одежды, называемыя σάρακας.[2] Изображенія воиновъ, какъ въ кольчугахъ—панцыряхъ, такъ и въ украшенныхъ одеждахъ можно видѣть на извѣстныхъ серебряныхъ блюдахъ V-VI в. в., найденныхъ около Кериніи на о-вѣ Кипрѣ (рис. 12).[3]

Рис. 11.
Дѣтская мумія изъ Антинои.

Другой одеждой, иногда замѣнявшей панцырь, а также съ теченіемъ времени ставшей парадным мундиромъ, была т. н. парагауда, вѣрнѣе одежда, украшенная парагаудой. Первыя упоминанія объ этой одеждѣ (paragauda) мы находимъ у т. н. scriptores historiae augustae, въ жизнеописаніяхъ римскихъ императоровъ III вѣка. Такъ въ письмѣ, приписываемомъ имп Валеріану, упоминаются двѣ »interulas paragaudias« — »chemises à paragaudes« по переводу Saglio.[4] Извѣстіе любопытное, т. к. указываетъ, что даже исподнее платье украшалось парагаудами. Далѣе въ жизнеописаніи имп. Авреліана говорится, что въ консульство Фурія Плацида льняныя парагауды (lineae paragaudae) были раздаваемы уборщикамъ коней въ циркѣ. Самъ Авреліанъ впервые раздаетъ солдатамъ »paragaudas vestes«, однимъ — »monolores«, другимъ — »dilores«, »trilores« и такъ до »pentelores«. Эти опредѣленія проливаютъ нѣкоторый свѣтъ на характеръ самаго украшенія. Далѣе авторъ прибавляетъ, что солдатамъ прежде ихъ не давали, и что въ его время онѣ были льняныя (»quas hodie lineae sunt«).[5] На основаніи эпитетовъ dilores, trilores и т. д., Wilpert видитъ въ одеждѣ одной фигуры упомянутой уже фрески въ катакомбѣ Петра и Марцеллина (t. 160,$_2$) именно такую triloris paragauda. Соглашаясь съ тѣмъ, что полосы, не доходящія до подола одежды, могли называться »lora«, я не вижу въ этой одеждѣ чертъ характерныхъ для парагауды (о нихъ рѣчь будетъ ниже). Скорѣе одежды двухъ другихъ фресокъ (taf. 110; 249,$_{12}$) можно принять за парагауды,[6] и во второй изъ нихъ видѣть diloris paragauda, т. е. двойныя полосы и коймы, если только это не одна широкая кайма съ двумя бортиками другого цвѣта. Далѣе въ жизнеописаніи имп. Клавдія, въ приведенномъ

[1]) Tertulliani, de pallio, in Migne, P. L., t. II, col. 1043.

[2]) Ἰωάννου Λυδοῦ περὶ ἀρχῶν . . . , I, 12; ed. Bonn. p. 129—130.

[3]) Рис. 12 представляетъ нѣсколько фигуръ съ 2-хъ такихъ блюдъ; можно видѣть, что одежда сохраняетъ приборъ или украшеніе кольчуги; взяты рисунки изъ: O. M. Dalton, Byzantine plate and jewellery from Cyprus in Mr Morgan's collection, in Burlington Magazine, 1906, p. 355—62, pl. I—II.

[4]) Flavii Vopisci Probus, 4; ed. Teubner, Lpzg. 1884, t. II, p. 203; ср. E. Saglio, paragauda in D.-S., Dict., t. IV, 1. p. 322.

[5]) Fl. Vopisci Avrelianus, 15, p. 159; 46, 6, p. 182; принято считать, что жизнеописанія эти написаны между 290—330 по Р. Х., о чемъ см. M. Schwanz: Geschichte der römischen Litteratur, b. IV, 2, s. s. 47—48.

[6]) Ср. съ этимъ тунику Кенсингтонскаго музея, Catalogue, t. II, pl. XVI.

тамъ письмѣ имп. Галліена къ Клавдію — тогда еще только полководцу, упоминается при перечисленіи одеждъ—парагауда, бѣлая, полушелковая, вѣсящая 3 унціи. Вѣроятно вѣсъ относится не ко всей одеждѣ, а показываетъ количество галуна или каймы, пошедшихъ на нее.[1] Еще очень недавно галуны, въ особенности золотые и серебряные, продавались именно на вѣсъ. Въ эдиктѣ, изданномъ имп. Діоклетіаномъ въ 306 г. съ цѣлью нормировать цѣны на продукты, одежды и т. п., парагауда помѣщена въ отдѣлѣ одеждъ (περὶ ἐσθήτος) среди рукавныхъ далматикъ (dalmatica manica). Указано, что цѣна Лаодикейской парагауды (παραγαῦδιν Λαδικηνόν) зависитъ отъ качества и цѣны пурпура и всего прочего.[2] Зная характеръ этого украшенія, становится по-

Рис. 12.
Воины на серебряныхъ блюдахъ съ Кипра.

нятнымъ, что цѣна его могла колебаться въ зависимости отъ количества галуна и гл. обр. матеріала, изъ котораго онъ былъ сдѣланъ. Примѣры далматикъ, украшенныхъ парагаудами, можно видѣть на изображеніяхъ стеклянныхъ донышекъ (fonti d'oro) Ватиканской библіотеки (рис. 13 и 14).[3] Въ IV вѣкѣ одежды, украшенныя парагаудами, получили всеобщее распространеніе, ихъ носятъ и мужчины и женщины. На одной Карѳагенской мозаикѣ, изображающей аллегорически мѣсяцъ апрѣль въ видѣ танцовщицы, можно видѣть парагауду въ ея характерной формѣ.[4] Не менѣе характерный примѣръ парагауды даетъ одежда на ангелахъ, изображенныхъ на одной изъ фресокъ Бауита (Египетъ) по сторонамъ Богоматери (рис. 15).[5] Одна изъ туникъ Кенсингтонскаго музея, реконструированная изъ кусковъ, вполнѣ соотвѣтствуетъ представленію о парагаудѣ, создающемуся по изображеніямъ, и наиболѣе характерно передаетъ всѣ ея

[1]) Trebellii Pollionis Claudius, 17, p. 146: «albam subsericam paragaudem triuncem unam»; между комментаторами этого текста идетъ споръ, одни считаютъ paragaudem существительнымъ, а subsericam — прилагательнымъ, другіе наоборотъ; см. объ этомъ разсужденіе H. Blümner'a въ: Edictum Diocletiani, ed. Mommsen-Blümner (Berlin 1893), p. 152, n. 2.

[2]) Edictum Diocletiani, XIX, 29; ed. M.-B., p. 36; ср. комментарій H. Blümner'a, ibid., p. 152; см. также Saglio, o. c., p. 323. Лаодикея была центромъ торговли тканями, туда караваны привозили ткани съ Востока, см. объ этомъ M. Besnier, phrygio, in D. S., Dict., t. IV, 1, p. 446—450.

[3]) Garrucci, Storia dell'arte christiana. v. III, tav. 194, 3; 201, 1.

[4]) См. Saglio, v. c., fig. 5506.

[5]) См. Кондаковъ: Иконографія Богоматери, т. I, рис. 207, стр. 305.

черты (рис. 16).[1] Въ IV же вѣкѣ начинаются ограниченія правъ сначала выдѣлывать парагауды, а затѣмъ и носить ихъ. Въ 369 г. имп. Валентиніанъ и Валентъ издали спеціальный законъ, запрещающій выдѣлку частнымъ образомъ золотныхъ (auratas), шелковыхъ (sericas) и съ золотой нитью (auro intextas) парагаудъ, мужскихъ и женскихъ (tam viriles, quam muliebres), ограничивая ее лишь дворцовыми мастерскими (in gynaeceis). Другой законъ, изданный въ 382 г. имп. Ѳеодосіемъ вовсе запрещалъ имѣть золотныя парагауды (auratas paragaudas).[2] Эти запретительныя мѣры м. б. были вызваны тѣмъ, что на украшенную одежду начинали смотрѣть, какъ на отличіе, свойственное только узкому кругу лицъ и жалуемое самимъ царемъ. Въ дальнѣйшемъ

Рис. 13.
Изображеніе на „золотомъ“ донышкѣ.

Рис. 14.
Изображеніе на „золотомъ“ донышкѣ.

парагауда станетъ частью облаченія высшихъ чиновъ государства и даже самого императора. Изображенія императоровъ конца IV вѣка даютъ возможность считать, что на нихъ одѣты именно парагауды, или точнѣе длинные хитоны, украшенные парагаудами. Таковы изображенія имп. Ѳеодосія, Аркадія и Гонорія на извѣстномъ серебряномъ щитѣ, находящемся въ Мадридѣ (табл. XX),[3] таковы же изображенія императоровъ на золотыхъ медальонахъ; къ сожалѣнію о нижней части одежды нельзя судить, т. к. она закрыта хламидой, но верхняя — показываетъ характерную орнаментацію[4] (рис. 23).

Византійскія хроники сохранили намъ извѣстіе о весьма любопытномъ событіи, происшедшемъ въ 4-й годъ царствованія имп. Юстина, т. е. въ 522 г. Царь Лазовъ

---

[1]) Catalogue, t. III, pl. I.

[2]) Theodosiani libri XVI: X, 21, 1 et 2; ed. Mommsen-Meyer, Berlin 1905, t. I, 2, p. 565—6.

[3]) Публикуемая таблица исполнена съ электролитической копіи блюда въ Victoria and Albert Museum по фотографіи музея; считаю долгомъ принести здѣсь свою благодарность дирекціи музея за любезное разрѣшеніе воспроизвести указанную фотографію.

[4]) См. Arneth: Monumente das k. k. Münz und Antiken Cabinettes in Wien, taf, 15 (G. XIV), 12.; Kenner, Die Goldmedaillons der Röm. Kaiser, in Jahrbuch der k. k. Kunstsammlungen, b. XI a, Taf. IV., 356, — медальонъ имп. Валента.

Цаѳій (Γζάθιος — Chr. p.; Ζτάθιος — I. M.; Τζάθης — Ag. s.) послѣ смерти своего отца прибылъ въ Константинополь, гдѣ принялъ отъ Юстина знаки царскаго достоинства и призналъ надъ собою главенство римскаго императора. Вмѣстѣ съ этимъ онъ принялъ христіанство и получилъ въ жены дочь одного византійскаго патрикія. Для насъ имѣетъ интересъ то обстоятельство, что среди царскихъ отличій (παρασήμα), ему данныхъ, былъ блестяще бѣлый стихарій-парагаудій, украшенный золотой вышивкой съ портретомъ Юстина (στιχάριον δὲ ἄσπρον παραγαύδιον, καὶ αὐτὸ ἔχον χρυσᾶ πλουμία βασιλικὰ, ὡσαύτως ἔχοντα τὸν χαρακτῆρα τοῦ αὐτοῦ βασιλέως [Ἰουστίνου — chr. p.]).[1] Не говоря объ историческомъ значеніи этого факта, неоспоримо доказующаго наличіе обряда т. н. „инвеституры“ и „вассальныхъ“ отношеній въ VI в. въ Византіи, заимствованныхъ отъ Персіи (отецъ Цаѳія получилъ рукоположеніе отъ персидскаго царя Коада или Кавада), для насъ важно указаніе на орнаментацію одежды. Парагаудой украшенъ стихарій, т. е. длинная одежда, происходящая отъ далматики. Въ томъ видѣ, какъ онъ описанъ въ данномъ случаѣ, стихарій-парагаудій является непосреднственнымъ предшественникомъ царскаго дивитисія — параднаго облаченія византійскаго императора, твердо установившагося въ качествѣ такового нѣсколько позднѣе.[2] Здѣсь же можно замѣтить, что слово πλουμία указываетъ на вышивную технику, которою было выполнено украшеніе съ портретомъ императора. M. Besnier (въ вышеуказанной статьѣ) предполагаетъ, что назывались вышивки такъ потому, что м. б. находили нѣкоторую аналогію между расположеніемъ нитей при вышивкѣ и перьями. Прокопій указываетъ, что подъ πλουμία имѣлись въ виду золотыя украшенія на шелковомъ хитонѣ.[3]

Рис. 15.
Ангелъ на фрескѣ Бауита. Египетъ.

Но наиболѣе подробныя и интересныя свѣдѣнія даетъ намъ Іоаннъ Лидіецъ, византійскій писатель VI вѣка, котораго дѣйствительно можно назвать археологомъ. Въ своемъ сочиненіи о правителяхъ (собственно начальникахъ) римской имперіи, онъ описываетъ одежды своего времени, относя ихъ часто ко временамъ гораздо болѣе раннимъ и даже легендарнымъ. Слѣдовать за нимъ въ этомъ отношеніи конечно нельзя, но для времени, когда онъ жилъ, свѣдѣнія эти имѣютъ интересъ. Такъ мы узнаемъ, что парагауда составляла существенную часть облаченія самого императора,[4] а также важнѣйшихъ чиновниковъ, напр. епарха преторія[5] и патрикіевъ.[6] По покрою это были хитоны съ рукавами (περιχερίδες

[1]) Joannis Malalae, Chronografia, XVII, ed. Bonn, p. 412—12; ср. Chronicon Paschale, IV. Ind. XV, ed. Bonn. p. 613—14; Ἀγαθίου σκολαστικοῦ ἱστορίων III, 15, ed. Bonn. p. 171—72; Du Cange, Glossar. med. graec., s. v.; V. Chapot, o. c., p. 1174; Ebersolt, o. c., p. 40.

[2]) О дивитисіи см.: Д. Ѳ. Бѣляевъ: Byzantina II, стр. 50—7 (Зап. Русск. Археол. О-ва, н. с. т. VI) и его же: Облаченіе императора на керченскомъ щитѣ, въ Журн. Мин. Нар. Пр., т. 289 (1893) стр. 343—56.

[3]) Procopii Caesariensis, De aedificiis. III, 1, ed. Bonn. p. 247; см. также E. Chilmeadi, notae ad Joannen Malalam, 87.

[4]) Ἰ. Λυδοῦ. περὶ ἀρχῶν..., II. 4, p. 169.

[5]) idem, II, 13, p. 179.

[6]) id., I, 17, p. 134. Слѣдуетъ замѣтить. что во всѣхъ указанныхъ мѣстахъ слово имѣетъ значеніе существительнаго самостоятельнаго, а не эпитета при другомъ, въ формѣ (ἡ) παραγαύδα и (ὁ) παραγώδης.

ἔχοντες),[1] вѣроятно не очень длинные, т. к. слово ποδήρης нигдѣ не упомянуто; носили ихъ обычно съ поясомъ, такъ епархъ преторія подпоясывалъ его поясомъ изъ пурпурной кожи. Бывали они чисто-пурпурные (καταπόρφυρος) — у епарха преторія, яркаго пурпура (ἀκροπόρφυροι) и совершенно бѣлые (λευκοὶ διόλου) — у патрикіевъ; у императора они украшались золотомъ (αὐριγάμμους). Характерныя для парагауды украшенія состояли именно въ полосахъ и углахъ въ видѣ буквы Г, вѣроятно нашивавшихся на хитонъ. Такъ парагауда императора была покрыта полосами, украшенными орнаментомъ въ видѣ буквы Г (χρυσοῖς γαμματίσκοις ἀνακλελογχωμένοις), по низу же одежду украшали двѣ буквы гаммы (ἀπὸ τῆς περὶ τοῦ πόδας ὥρας καὶ τελευτῆς τοῦ ἐσθήματος ἐξ ἑκατέρων τῶν πλαγίων εἰς γάμμα στοιχεῖον διαζωγραφοῦσι χρυσῷ τὸν χιτῶνα); все это было изъ золота, т. е. вѣроятно изъ золотной ткани. У патрикіевъ парагауды были украшены просто нашитыми полосами (χιτῶνες λογχωτοί).

Рис. 16.
Туника Кенсингтонскаго музея.

Въ настоящее время почти нѣтъ разногласія въ томъ, что такое парагауда. Еще Du Cange указалъ, что это — украшеніе одежды и родъ одежды отъ этого происшедшій.[2] Большинство комментаторовъ текстовъ, гдѣ это названіе упоминается, сходятся на томъ, что сначала это обозначало только нашивныя полосы (lora) и коймы, украшавшія одежду, а затѣмъ и самую одежду.[3] Такое объясненіе принято также и большинствомъ представителей современной археологической науки, трактовавшихъ вопросъ.[4]

Такое толкованіе слова подтверждается еще однимъ любопытнымъ извѣстіемъ, относящимся къ 471 году и показывающимъ, что парагаудами украшались также и завѣсы (vela, βῆλα), игравшія, какъ извѣстно, большую роль въ византійскихъ дворцахъ. Въ дарственной грамотѣ одной изъ базиликъ (»Basilica Cornutiana« ок. Тиволи) въ спискѣ пожертвованныхъ тканей упомянуты: »vela blattea auroclava paragaudata 2« и далѣе »vela linea paragaudata persica clavatura leucorodina 2«.[5] Съ этимъ извѣстіемъ интересно сопоставить завѣсы, изображенныя во „дворцѣ Теодориха“ на извѣстной мозаикѣ въ

[1]) Возможно, что περιχέιριδες, передаваемыя авторомъ какъ manicas — μάνικας, означаютъ не просто рукава, а „поручи“, т. е. узкіе рукава, окаймленные у запястья каймой или галуномъ. Ср. J. J. Reiske, Comm. ad C. P. de cerim. (ed. Bonn. t. II), p. 228.

[2]) Gloss. med., Graec., παραγαύδις; Gloss. med. Lat. paragauda.

[3]) Notae: Ed. Chilmeadi ad Joann. Mal., 87; Salmasii ad Script. Hist. Aug.; Reiskii ad C. P., de cer., t. II, p. 228.

[4]) E. Saglio, o. c., in D.-S., Dict., t. IV, 1. p. 322—3; H. Blümner. in Ed. Diocl., p. 152—3; J. Ebersolt. Les arts somptuaires, p. 39—40; ср. Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines. p. 74, n. 1; Н. П. Кондаковъ, Иконографія Богоматери, I, стр. 305.

[5]) Charta donationis Cornutianensis, in Du-Cange, Gl. m. L., s. v. paragaudatus, ed. 1845 Paris Didot, t. V, p. 80—1; ср. L. Bréhier: Les Colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen âge, in Byzantinische Zeitschrift, XII (1903), p. 28—9.

*

церкви Св. Аполлинарія Новаго въ Равеннѣ[1] (рис. 17), а также кусокъ ткани изъ Ахмима въ Кенсингтонскомъ музеѣ, воспроизводящій характерную для даннаго случая орнаментацію и по своимъ размѣрамъ (9 ф. 6 д. на 6 ф. 3 д.) вполнѣ соотвѣтствующій назначенію завѣсы (рис. 18).[2]

Что значитъ самое слово „парагауда“ мнѣ неизвѣстно. Обиліе различныхъ транскрипцій этого слова въ латинскомъ и греческомъ языкахъ м. б. является косвеннымъ

Рис. 17.
„Дворецъ Теодориха“ на мозаикѣ церкви Св. Аполлинарія Новаго въ Равеннѣ.

Рис. 18.
Ткань Кенсингтонскаго музея.

указаніемъ на его чуждое происхожденіе.[3] Почти несомнѣннымъ является то, что всѣ одежды, украшенныя нашивными коймами и т. п., суть подражанія какому то восточному образцу. Въ восточномъ происхожденіи модъ, принесшихъ такія одежды, тоже нельзя сомнѣваться. Вѣроятно и названіе пришло вмѣстѣ съ одеждой и подверглось затѣмъ искаженію. Писатели современники этихъ модъ подтверждаютъ это. Такъ Іоаннъ Лидіецъ говоритъ, что „ἀρχαῖος ὅμως χίτων ὁ παραγαύδης Πέρσαις καὶ Σαυρομάταις ἐπίσημος, ὡς Διογενιανῷ τῷ λεξικογράφῳ εἴρηται“, а Гезихій Александрійскій объясняетъ это слово (παραγώδας или παραγώγας) — χιτὼν παρὰ Πάρθοις.[4]

---

[1]) A. Colosanti, L'art byzantin en Italie, Milano s. a., pl. 24.

[2]) Catalogue, t. I, frontispiece, p. 42; ср. p. 38.

[3]) Комментаторъ лексикона Гезихія Александрійскаго M. Schmidt говоритъ (t. III, p. 270): haud scio an supra loco suo pro παραγάγγας (разумѣя здѣсь „парасангъ“) — μέτρου reponendum sit παραγαύδα — ἱματίου“. Waddington (Édit de Dioclétien, XIV, 14 p. 31) сдѣлалъ замѣчаніе о возможномъ семитическомъ происхожденіи слова (см. H. Blümmer, Ed. Diocl. p. 152, n. 1; изданіе Waddington'a мнѣ недоступно)

[4]) Ἰ. Λ., περὶ ἀρχῶν..., I, 17, p. 134; Hes. Al., lex. П, 481; t. III, p. 270; изъ письма самого Гезихія къ Евгенію, м. б. грамматику, извѣстно, что въ его лексиконъ вошли также и глоссы Діогеніана, жившаго. въ Гераклеѣ на Понтѣ въ царствованіе имп. Адріана (см. Christ, Gesch. d. grich. Lit., b. II, 2, s. 887); т. об. вполнѣ вѣроятно, что приведенныя извѣстія восходятъ ко II в. по Р. Х.

Примѣръ одежды, наиболѣе соотвѣтствующей описанію Іоанна Лидійца и воспроизводящей всѣ характерныя черты ея орнаментаціи, можно видѣть на серебряномъ блюдѣ или щитѣ съ изображеніемъ императора верхомъ на конѣ, найденномъ въ Керчи и находящемся въ Эрмитажѣ (рис. 19).[1] Объ одеждѣ императора высказывались различныя предположенія; съ однимъ изъ нихъ (Стржиговскаго) о томъ, что на императорѣ—дивитисій, послѣ его обстоятельной критики Д. Ѳ. Бѣляевымъ (ук. ст. въ Ж. М. Н. П.), можно не считаться вовсе. Самъ Д. Ѳ. Бѣляевъ сопоставляетъ изображенную одежду съ богато разукрашенными золотомъ и жемчугами сверхпанцырными хитонами или иматіями (ἱμάτιον или χιτῶν ἐπιλώρικον χρυσοῦφαντον и т. д.), которые упомянуты въ сочиненіи Константина Порфиророднаго о царскихъ походахъ, при описаніи торжественныхъ въѣздовъ въ Константинополь императоровъ Ѳеофила и Василія Македонянина.[2] Несомнѣнно, что всѣ эти одежды были аналогичны (но не тождественны) и по характеру украшенія, и по своему назначенію параднаго военнаго костюма, одѣвавшагося на

Рис. 19.
Блюдо съ изображеніемъ византійскаго императора, найденное въ Керчи. Эрмитажъ.

[1]) Существуютъ разногласія о времени памятника. Покровскій и Стржиговскій (Матеріалы по археологіи Россіи, вып. VIII) относятъ его къ VI в. и считаютъ императора Юстиніаномъ. Д. Ѳ. Бѣляевъ (Журн. Мин. Нар. Просв., т. 289 (1893), стр. 322) считаетъ, что изображенный императоръ болѣе всего похожъ на имп. Ѳеодосія и его сыновей Мадридскаго блюда (табл. XX). Это дало Б. В. Фармаковскому (Извѣстія Русскаго Археолог. Института въ К-лѣ, т. VI, стр. 284) поводъ безоговорочно помѣстить блюдо въ число изображеній Ѳеодосія. J. Ebersolt (Les arts sompt., p. 44) видитъ здѣсь императора VI в. М. б. не слѣдуетъ раздѣлять такимъ большимъ промежуткомъ времени два памятника, имѣющіе много общаго и въ характерѣ, и въ техникѣ, и въ формѣ, каковы Керченское и Мадридское блюда. Впечатлѣніе Д. П. Бѣляева о сходствѣ мнѣ кажется соотвѣтствующимъ дѣйствительности, но, въ виду невозможности разрѣшить вопросъ о точной датѣ памятника, я предпочелъ бы считать это блюдо изображеніемъ одного изъ императоровъ конца IV или V вѣка. Здѣсь же можно замѣтить о любопытномъ упоминаніи Константиномъ Порфирородным подобныхъ блюдъ (μισσούρια ἀνάγλυφα), находящихся въ царскомъ вестіаріи и носящихъ надпись Іордана, стратилата Востока при имп. Аркадіи. De thematibus, I, thema I (Migne, P. G., t. 113, col. 69); ср. Diehl, L'école artistique d'Antioche et l'argenterie syrienne, in Syria, t. II., p. 92 (note).

[2]) De Cerimoniis, Appendix ad libr. I, p. 500 et p. 505, ed. Bonn.

панцырь или вмѣсто него. Только для V или VI вѣковъ лучше пользоваться терминологіей того же времени, а вышеприведенное описаніе парагауды Іоанномъ Лидійцемъ вполнѣ это допускаетъ.[1] Любопытно замѣтить, что какъ стихарій-парагаудій явился какъ бы предшественникомъ царскаго „дивитисія", такъ и „парагаудисъ" (или парагауда) найдетъ своего замѣстителя въ „скарамангіи" — ѣздовомъ кафтанѣ византійскихъ царей и знати, одеждѣ близкой по характеру упомянутымъ парадным хитонамъ-иматіямъ, но другого происхожденія, и сначала болѣе обыденной, а затѣмъ вытѣснившей и замѣнившей и ихъ.[2] Одежда императора Керченскаго блюда — примѣръ очень богатой орнаментаціи одежды нашивками съ золотомъ и жемчугомъ, переданнымъ кружками и точками. Аналогичную орнаментацію одежды — хитона, иногда болѣе длиннаго, т. е. не приспособленнаго спеціально для верховой ѣзды, можно видѣть довольно часто на византійскихъ императорахъ VI в.. Юстиніанъ на извѣстной мозаикѣ церкви Св. Виталія въ Равеннѣ изображенъ именно въ такой одеждѣ. Такія же одежды носятъ и приближенные къ царю придворные и чиновники. Уже указывалось, что Іоаннъ Лидіецъ упоминаетъ парагауду въ числѣ облаченій епарха преторія и патрикіевъ. На Керченскомъ блюдѣ воинъ („доместикъ, протикторъ"), сопровождающій царя, изображенъ въ одеждѣ аналогичной съ царской, но менѣе богато убранной. Чины свиты Юстиніана на мозаикѣ Св. Виталія носятъ тотъ же костюмъ; у одного изъ военныхъ — нашивки золотыя.[3] Появленіе широкой каймы, загнутой съ двухъ сторонъ подъ прямымъ угломъ кверху, на подолѣ короткой одежды, удобной для верховой ѣзды, весьма характерно, ибо указываетъ на возможное происхожденіе такой манеры украшенія. Оригиналомъ такой одежды могли быть, окаймленные по подолу и его боковымъ разрѣзамъ, кафтаны кочевниковъ въ родѣ изображенныхъ на Чертомлыцкой вазѣ (р. 1).

Чтобы закончить обзоръ украшеній туники или хитона, ставшаго верхнимъ платьемъ, т. е. „иматіемъ",[4] нужно упомянуть еще о наплечникахъ, т. е. круглыхъ или четырехугольныхъ сегментахъ, нашивавшихся на плечахъ, и объ окаймленіи воротника (вѣрнѣе шейнаго вырѣза), иногда очень широкомъ, образующемъ родъ оплечья и носившемъ названіе маніака (μανιάκης). Одежды императоровъ на вышеупомянутыхъ блюдахъ и мозаикахъ всегда украшены наплечниками, иногда достигающими очень крупныхъ размѣровъ. Съ этимъ интересно сопоставить хорошо извѣстное свидѣтельство Прокопія, гдѣ онъ съ негодованіемъ говоритъ о гуннскихъ модахъ, распространившихся въ Византіи. По гуннскому образцу дѣлались и штаны (ἀναξυρίδες), и обувь (ὑποδήματα), и также ἐπωμίδες. Слово это переводится иногда какъ верхнее платье[5] (такой переводъ хорошо отвѣчаетъ предшествующему тексту), хотя значитъ, собственно говоря, наплечники.[6] Нѣсколько выше тотъ же Прокопій объясняетъ въ чемъ выражалось подражаніе варварамъ. Одежды окаймлялись широкой каймой (εὐπάρυφοι), хитоны въ верхней своей части дѣлались необыкновенно широкими.

[1]) J. Ebersolt, o. c. p. 44 также называетъ эту одежду императора — парагаудіемъ, персидскимъ и савроматскимъ.

[2]) О скарамантіи см. статью Н. П. Кондакова «Les costumes orientaux à la Cour Byzantine», въ Byzantion, I, (1924), p. 7—49.

[3]) Репродукцію въ краскахъ см.: Wilpert: Die Römischen Mosaiken und Malereien, b. III, t. 109; по фотографіи Alinari см. у Ebersolt, les art sompt., fig. 7; ср. Рѣдинъ, Мозаики равеннскихъ церквей (Зап. Русск. Арх. О-ва, н. с. т. IX), стр. 205.

[4]) О двухъ значеніяхъ слова ἱμάτιον см. Heuzey, o. c. p., 85.

[5]) Ebersolt, o. c., p. 38 »blouse«; Толстой-Кондаковъ, Русск. др., III, стр. 3 „накидки".

[6]) Procopii Caesariensis, Historia arcana, VII, 3; по латыни »humeralia«, ed. Bonn. p. 48—9; Isambert (ed. Didot 1856) перевелъ »épaulettes« — p. 81—3. Къ сожалѣнію глосса лексикона Гезихія (t. II, p. 180) „ἐπωμίδια· ὡς λέντιον ἱερατικὸν περιβέλαιον" не разрѣшаетъ вопроса, даже если предположить, что наплечники могли составляться изъ расположенныхъ кругами лентъ — лентіевъ. Ср. ibidem λέντιον t. III, p. 25; см. также подпоясаніе на вышеприведенныхъ статуэткахъ слоновой кости (рис. 6 и 7).

Наконецъ, маніакъ (μανιάκης) представлялъ изъ себя украшеніе ворота (ὁ περιαυχένιος κόσμος, κολλάριον).[1] Слѣдуетъ указать, что маніакъ украшеніе весьма древнее, еще patagium римскихъ женщинъ обычно имъ украшался. Сдѣланный изъ ткани (шелка, пурпура, золотной ткани и т. п.) и нашитый на одежду онъ безъ сомнѣнія являлся подражаніемъ одноименному металлическому украшенію (κλοιός, περιτραχήλιος δεσμός, μανιάκης), называвшемуся впослѣдствіи у насъ „гривной", или ожерелью (περιδέραιον), столь распространенному въ др. Египтѣ. Ожерелья въ формѣ, очень близкой зубчатымъ египетскимъ, можно видѣть на рядѣ женскихъ фигуръ греческихъ и этрусскихъ.[2] Примѣры пышныхъ нашитыхъ маніаковъ въ древне-христіанскую эпоху даютъ женскія фигуры мозаикъ тріумфальной арки въ церкви S. Maria Maggiore въ Римѣ.[3] Рядъ памятниковъ эллинистическаго искусства (напр. египетскіе погребальные портреты, пальмирскіе рельефы и т. д.) указываютъ на широкое распространеніе подобныхъ шейныхъ обручей (иногда съ буллами), цѣпочекъ, ожерелій и т. п. Оплечье — маніакій — нашивное или металлическое, играло большую роль среди придворныхъ украшеній византійскаго двора, будучи отличіемъ (βραβεῖον) нѣсколькихъ военныхъ чиновъ.[4] То же украшеніе, перейдя къ намъ на Русь, стало однимъ изъ отличій великокняжескаго и царскаго „чина" — т. н. бармы.[5] Что тѣмъ же словомъ „маніакъ" обозначалось и нашивное украшеніе, видно изъ выраженія ἱμάτια μανιακάτα.[6] Выше уже упоминались, какъ примѣры различныхъ манеръ украшенія одеждъ, т. н. коптскія туники, добытыя изъ раскопокъ некрополей эллинистическихъ городовъ въ Египтѣ. На этихъ туникахъ или хитонахъ можно видѣть всѣ перечисленныя системы или манеры украшеній. Нѣкоторую хронологическую классификацію этихъ туникъ даетъ Gayet — французскій археологъ, раскопки котораго дали большое количество этого матеріала.[7] Въ схемѣ, составленной по рисункамъ Gayet, (рис. 20: a — III—IV в.; b — VI в.; c — VII в.) первую тунику (a) можно было бы назвать »paragaudata«, первыя двѣ (a, b) отнести къ разряду ἱμάτια μανιακάτα, а вторыя двѣ (b, c) — къ ἱμάτια λωρωτά. Классификаціи Gayet въ извѣстной мѣрѣ соотвѣтствуютъ и одежды, изображаемыя на миніатюрахъ, напр. на различныхъ персоннажахъ въ извѣстной рукописи Христіанской Топографіи Козьмы Индикоплова Ватиканской библіотеки, отно-

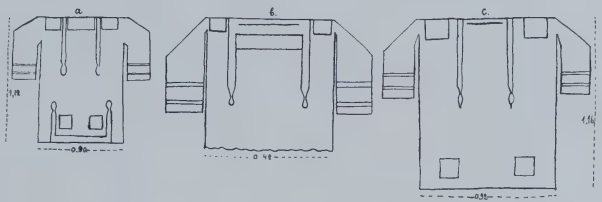


Рис. 20.
Схема украшеній туникъ по Gayet; a — III—IV в. в., b — VI в., c — VII в.

[1]) Suidae, Lexicon, s. v., ed. Bernhardy (1853), t. II, 1, p. 687; Hes. Al., lex. K, 3025; t. II, p. 494.

[2]) S. Reinach, Repertoire de la statuaire, t. 1, pl. 214[III], 204[bis] N° 789, 316[bis] N° 794, 236[bis] N° 792; t. II, p. 642, 2, 5 и др.

[3]) Репродукціи въ краскахъ см. Wilpert, Römische Mosaiken und Malereien, b. III, taf. 53—5, 57—8, 63—5, 66—8.

[4]) C. P., de cer., I, 59, p. 275; II, 52, p. 722; II, 40, p. 640 — протоспаѳарія; II, 52, p. 709 — спаѳарокандидата; I. 86, p. 392; II, 52, p. 708 — кандидата; II, 15, p. 584 — его носятъ катепанъ василиковъ и комитъ ставла. Дальнѣйшія указанія мѣстъ К. П. см. у j. Ebersolt, Melanges, in Revue de l'histoire des religions, t. 76, 1917, p. 72, n. 2.

[5]) См. Толстой-Кондаковъ, Русск. др., V, стр. 129—132; Кондаковъ, Русскіе клады, стр. 159—165.

[6]) C. P. de cer., Append. ad l. I, p. 469 и сл., 473; Н. П. Кондаковъ: Изображенія русской княжеской семьи, стр. 102, пр. 2.

[7]) Gayet, Le costume en Égypte, Exposition universelle, p.p. 16 (a), 31 (b), 49 (c).

симой обычно къ VII вѣку (рис. 21 и 22).[1] Здѣсь же нужно замѣтить, что подобныя одежды носились не только въ одномъ Египтѣ, но и во всей Византійской имперіи, и что продукты египетской мануфактуры были въ ходу и въ Константинополѣ, какъ о томъ свидѣтельствуютъ упоминанія ἱμάτια αἰγύπτικα у Константина Порфиророднаго.[2]

Для женской одежды интересный матеріалъ даетъ мозаика церкви Св. Виталія въ Равеннѣ, гдѣ на богатыхъ одеждахъ женщинъ, сопровождающихъ Ѳеодору, мы видимъ 3 манеры украшенія одежды: 1. длинными золотными полосами по сторонамъ, на подобіе костюма оранты катакомбы »Vigna Massima«, 2. круглыми сегментами ниже колѣнъ, и 3. четырехугольными сегментами тамъ же и широкой каймой по подолу.[3]

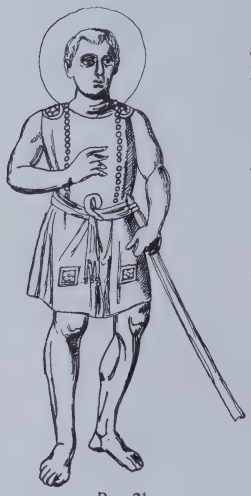


Рис. 21.
Миніатюра Христіанской Топографіи Козьмы Индикоплова (по Garrucci).

Неоднократно уже упоминавшійся писатель VI в. Іоаннъ Лидіецъ описываетъ и другія одежды съ украшеніями. Такъ при описаніи царскаго облаченія онъ говоритъ о длинныхъ (ποδήρεις) пурпурныхъ тривонахъ (τρίβωνες), украшенныхъ меандрами (μαιανδρίαις γραμμαῖς) и на плечахъ — золотыми туваламентами (ἐπὶ τῶν ὤμων χρυσοῖς τουβαλαμέντοις), т. е. тканными полосами (с. г. трубами — σωληνωτοῖς ὑφάσμασι).[4] Лексиконъ Гезихія сообщаетъ, что τρίβων это облаченіе (στολή), украшенное сегментами на подобіе гаммъ (ἔχουσα σημεῖα ὡς γάμμα).[5] Въ древности тривономъ назывался ежедневно носимый гиматій (называю такъ въ отличіе отъ иматія).[6] Позднѣе ἱμάτιον потеряло, какъ уже указывалось, свое спеціальное значеніе большого четырехугольнаго драпировавшагося плата — верхней одежды древнихъ грековъ; появились хитоны-иматіи. Несомнѣнно, что и τρίβων въ VI в. не могъ означать древняго гиматія, вѣроятно это была одежда похожая на уже упоминавшійся стихарій-парагаудій, м. б. нѣсколько иначе украшенная. Тотъ же писатель сообщаетъ, что отличіемъ ипатовъ (консуловъ) были бѣлыя фенолы (φαινόλαι, пенулы, фелони) и коловіи (κολοβοί) съ пурпурными украшеніями (πλατύσημοι, πορφύρα διάσημος ἐξ ἑκατέρων τῶν ὤμων) на плечахъ, причемъ на фенолахъ украшенія были только спе-

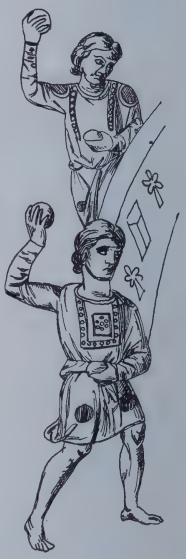


Рис. 22.
Миніатюра Христіанской Топографіи Козьмы Индикоплова (по Garrucci).

[1]) Diehl: Manuel, t. I, p. 240—5; рисунки взяты изъ Garruci, Storia dell'arte christiana, III, t.t. 143, 1; 152, 1.

[2]) De cer., App. ad l. I, p. 473: въ сагмаріяхъ (вьюкахъ) идика (собственной царской придворной части) упоминаются: ἱμάτια . . λωρωτὰ μεταξωτὰ αἰγύπτικα и ἱμάτια . . . ἐῤῥαμένα δίσχιστα μανιακάτα . . . λωρωτὰ μεταξωτὰ αἰγύπτικα; тамъ же l. II, 45, p. 678, говорится, что въ походъ на Критъ въ 949 г. идикъ бралъ: ἱμάτια λωρωτὰ Αἰγύπτικα ἐῤῥαμένα ῥ. См. также Ebersolt, les arts sompt., p. 13.

[3]) Въ краскахъ см. Wilpert, Römische Mosaiken, b. III, t. 110, по фотографіи Ebersolt, o. c., f. 9

[4]) 'I. Λ . π. ἀρχ., II, 4, p. 129; τουβαλαμέντοις вѣроятно передаетъ латинское слово отъ tuba, tubulus, образованное м. б. по аналогіи съ velum, velamentum.

[5]) Hes. Al. lex. T, 1355; t. IV, 1, p. 173.

[6]) Heuzey, Hist., p. 86.

Блюдо императора Ѳеодосія Великаго.
(по Электротипіи Кенсингтонскаго музея.)

реди (πρόσθεν), на коловіяхъ же и сзади (καὶ ἐξόπισθεν).[1] Пурпурною полосой украшались хламиды патрикіевъ, называвшіяся поэтому ширококлавными (λατικλαβίας).[2] Украшеніе царской хламиды было очень богато. Была она пурпурной и по низу украшена золотыми четырехугольниками, называемыми сегментами (σημέντα), а въ просторѣчьи украшенія обычныхъ хламидъ назывались σημέντα. Кромѣ того царская хламида украшалась гаммами, золотыми бляшками, полосками, листочками, драгоцѣнными камнями и прочими отличіями царскаго достоинства.[3] Хламида, служившая отличіемъ епарху преторія (называлась она ὁ μανδύης, а въ просторѣчьи τὸ μαντίον, откуда наша „мантія"), не украшалась сегментами, но на нее нашивались тавліи (ταυλιῶν) или птихіи (πτυχίων).[4] Оба названія этого украшенія (ταύλιον, tablium, tabula и πτυχή, πτύξ) явно указываютъ на сходство съ дощечкой.[5] Украшеніе это имѣло большое значеніе, т. к. по словамъ Іоанна Лидійца (p. 178) хламиду съ тавліями могъ носить только кесарь, епарху же преторія давалась она, чтобы подчеркнуть важное значеніе этого чина и возвеличить его въ глазахъ окружающихъ. Любопытное извѣстіе о введеніи хламидъ съ тавліями, буквально въ качествѣ форменной одежды, сохранили византійскія хроники. Относя это событіе ко временамъ Нумы Помпилія, онѣ все же несомнѣнно воспроизводятъ византійскую дѣйствительность. Интересно, что побудительнымъ мотивомъ для этого распоряженія выставляется пріемъ Нумой Помпиліемъ пословъ отъ Пеласговъ, носившихъ хламиды съ красными (φούσεα) тавліями на подобіе тѣхъ, что носили въ землѣ Исавровъ. И здѣсь традиція подчеркивала восточное происхожденіе украшенія. Далѣе говорится, что царская хламида была пурпурная съ золотыми тавліями. Хламиды же синклитиковъ и другихъ чиновъ были украшены пурпурными тавліями, причемъ они служили для чиновниковъ — царскими отличіями, и по нимъ дворцовая стража распознавала, кого безпрепятственно пускать во дворецъ.[6] Царю подчиненнаго государства, напр. упоминавшемуся уже Цаѳію Лазскому, была дана бѣлая хламида съ царскимъ золотымъ тавліемъ, на которомъ было изображеніе имп. Юстина, пожаловавшаго ему царскія отличія.[7] Въ IX—X в. в. хламиды съ тавліями были также въ большомъ ходу; придворный уставъ Константина Порфиророднаго даетъ цѣлый рядъ указаній по этому поводу.[8] Рядъ памятниковъ изобразительнаго искусства можетъ иллюстрировать при-

Рис. 23.
Имп. Гонорій
на Мадридскомъ блюдѣ.

[1]) Ἰ. Λ., π. ἀρχ., I, 32, p. 144—5.

[2]) idem, I, 17, p. 134; см. выше.

[3]) Ἰ. Λ., π. ἀρχ., II, 4, p. 169—70; можно указать, что нашивныя металлическія украшенія назывались, »crusta«, см. Chapot, segmentum, in D.-S., Dict., IV, 2. p. 1175.

[4]) id., II, 13, p. 178—9; по объясненію Гезихія μανδύας это εἶδος ἱματίου Περσῶν πολεμικόν (Lex. M., 231, t. III, p. 70); ср. сообщеніе Діона Кассія (78, 3; ed. Teubner, t. IV, p. 306) о введеніи въ войскахъ одежды на подобіе мандія.

[5]) G. Lafaye, tabula V, in D. S., Dict., t. V, p. 13.

[6]) Joannis Malalae, Chronographia, l. II (Migne, P. G., t. 97. col. 101. 104); Chronicon Paschale p. 217, ed. Bonn.

[7]) Chr. Pasch., p. 613—14 (ed. Bonn.); Joann. Mal., Chronogr. l. XVII (Migne P. Gr. col. 609—612).

[8]) Д. Ѳ. Бѣляевъ, Byzantina, II (въ Зап. Русск. Арх. О-ва, н. с., т. VI) стр. 42, 43, пр. 1; 44, пр. 1. J. Ebersolt, Mélanges, p. 55, note 13.

веденныя свидѣтельства писателей. Когда вошелъ въ употребленіе обычай украшать хламиду тавліями, съ увѣренностью сказать нельзя. Двѣ статуи византійскихъ чиновниковъ Оттоманскаго музея, относящіяся къ IV вѣку, даютъ характерный примѣръ хламиды, но безъ тавлія.[1] Wilpert указываетъ, что 1-ый примѣръ хламиды съ тавліемъ во фрескахъ катакомбъ относится къ 1-ой половинѣ IV в. (впрочемъ онъ же самъ считаетъ его сомнительнымъ), 2-ой — къ концу V вѣка.[2] Для V вѣка можно указать цѣлый рядъ примѣровъ и на миніатюрахъ (напр. Вѣнской книги Бытія) и на мозаикахъ (для IV в. см. мозаику папы Либерія (352—366) въ S. Maria Maggiore (Wilp. Röm. Mos. III, t. 16), гдѣ молодой Моисей, передъ дочерью Фараона, изображенъ въ хламидѣ съ золотымъ тавліемъ).

Рис. 24.
Св. Ѳеодоръ. Мозаика
ц. Свв. Козьмы и Даміана въ Римѣ.

Хламиды на Ѳеодосіи Великомъ и его сыновьяхъ (на Мадридскомъ блюдѣ) въ точности передаютъ описанную Іоанномъ Лидійцемъ манеру украшать хламиду по низу четырехугольными сегментами (рис. 23 и табл. XX.). Такое же украшеніе хламиды можно видѣть и на имп. Валентѣ, на одномъ изъ его золотыхъ медальоновъ.[3] Весьма любопытное украшеніе сегментами представляетъ хламида чиновника, подходящаго къ Ѳеодосію, на Мадридскомъ блюдѣ (таб. XX.). Въ VI в. хламиды императоровъ, ихъ приближенныхъ и т. п. всегда снабжены тавліями; у Юстиніана Равеннской мозаики золотой тавлій на пурпурной хламидѣ, у сопровождающихъ его — пурпурные тавліи на бѣлыхъ хламидахъ. Въ пышной хламидѣ изъ великолѣпной золотной ткани съ пурпурнымъ тавліемъ изображенъ Св. Ѳеодоръ на мозаикѣ апсиды римской церкви Св. Св. Козьмы и Даміана (рис. 24). Особенность представляетъ хламида императрицы Ѳеодоры на Равеннской мозаикѣ; она не имѣетъ тавлія, но украшена по низу широкой полосой съ изображеніемъ сцены Поклоненія волхвовъ.[4] Хламида другой императрицы, изображенной на диптихѣ изъ слоновой кости національнаго музея во Флоренціи, украшена тавліемъ съ погруднымъ изображеніемъ императора[5] — любопытная параллель къ описанію тавлія на хламидѣ Цаѳія.

Подводя итоги изложенному, можно замѣтить, что большинство украшеній позднеантичной и византійской одежды находятся въ зависимости отъ образцовъ, шедшихъ

---

[1]) G. Mendel, Musées impériaux ottomans, Catalogue des sculptures, t. II, (C-le 1914) p. 203, n° 507; p. 205, n° 508. Найдены обѣ въ Афродизіи, въ вост. галлереѣ термъ, вмѣстѣ со статуей имп. Валентиніана II (375—392), n°506 того же музея.

[2]) J. Wilpert, Malereien der Katakomben, Bd. I, s. 95.

[3]) Рис. у Hampel, Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn, t. III (atlas), t. 18.

[4]) Репродукціи въ краскахъ Равеннскихъ мозаикъ у Wilpert'a, Römische Mosaiken, h. III, taf. 109 (Юстиніанъ) и taf. 110 (Ѳеодора); тамъ же taf. 106—7 — мозаика церкви Св. Св. Козьмы и Даміана въ Римѣ.

[5]) Репродукцію см. у Ebersolt, Les arts sompt., f. 11.

въ римскую имперію съ Востока. Для украшенія одежды широкой полосой по переду можно найти персидскіе и финикійскіе образцы въ описаніяхъ, названіяхъ и изображеніяхъ одеждъ. Другимъ украшеніямъ, напр. парагаудѣ или тавлію, традиція приписывала восточное происхожденіе. Въ античномъ (городскомъ) костюмѣ, какъ мы видѣли, украшенія въ нѣкоторыхъ своихъ формахъ существовали, но существеннаго значенія не имѣли и на характеръ одежды (драпировки) вліянія не оказывали. Напротивъ того въ одеждѣ „варварской", т. е. не греческой — персидской и сѣверо-восточныхъ кочевниковъ — украшенія являлись органической частью костюма, вполнѣ соотвѣтствующей всему его характеру. Моды на варварскія одежды и украшенія начинаютъ проникать и распространяться въ римской имперіи вслѣдъ за проникновеніемъ и распространеніемъ всей культуры эллинизированныхъ варварскихъ центровъ. Такими центрами, игравшими извѣстную роль въ распространеніи, а также, вѣроятно, и изготовленіи украшенныхъ по новой модѣ одеждъ, были, напримѣръ, города Сиріи и Малой Азіи, черезъ которые шла тогдашняя торговля тканями. Относительно Лаодикеи и Пальмиры есть даже прямыя указанія. Большую роль должна была также играть и мануфактура Александріи. Ея производству слѣдуетъ приписать многое изъ матеріала добытаго изъ раскопокъ въ Египтѣ. Наконецъ для Византіи извѣстное значеніе могла имѣть также связь съ городами Черноморскаго побережья, откуда тоже могли приходить „варварскіе" образцы модъ. Въ позднее эллинистическо-римское время можно видѣть наибольшій наплывъ и распространеніе всевозможныхъ украшеній одеждъ. При этомъ нужно замѣтить, что украшенія могли вліять на покрой одежды и въ корнѣ измѣнили самый характеръ ея, совершенно не поддаваясь драпировкѣ и требуя гладкихъ поверхностей. Будучи восприняты въ Византіи, украшенія одеждъ подверглись тамъ строгой регламентаціи, ставъ мало по малу отличіями различныхъ чиновъ, должностей и сановъ, начиная съ самого императора. Для VI в. на основаніи вышеприведенныхъ источниковъ можно было предложить слѣдующую краткую схему распредѣленія по чинамъ украшенныхъ облаченій:

Императоръ: пурпурный длинный тривонъ или хитонъ-парагаудисъ съ золотыми украшеніями; пурпурная хламида съ золотыми сегментами и другими украшеніями или золотымъ тавліемъ.

Царь подчиненнаго государства: стихарій-парагаудій; бѣлая хламида съ золотымъ тавліемъ; и та и другая одежды украшались портретомъ императора.

Епархъ преторія: хитонъ-парагаудисъ; мандій съ тавліями; поясъ пурпурной кожи съ украшеніями.

Патрикіи: хитонъ-парагаудисъ, хламида цвѣта сухого винограда (или темно-малиновая) съ пурпурнымъ украшеніемъ посрединѣ.

Ипаты: бѣлые коловіи и фенолы съ пурпурными украшеніями.

Синклитики и прочія должностныя лица гражданскія и военныя: хламида съ пурпурнымъ тавліемъ.

Войско: въ военное время: кольчуга, бронзовый шлемъ и т. д.
въ мирное время: одежда, называвшаяся „сарака".

Эта схема не оставалась неизмѣнной, и царское облаченіе съ теченіемъ времени существенно измѣнилось, и въ отличіяхъ чиновъ произошли большія перемѣны. Я уже указывалъ, какъ и чѣмъ были замѣнены царскія одежды, носившіяся въ VI в. Не имѣя возможности подробно останавливаться на обильномъ и весьма интересномъ матеріалѣ, даваемомъ для исторіи одежды придворнымъ уставомъ Константина Порфиророднаго, я приведу изъ него только нѣсколько фактовъ, поясняющихъ высказанную мысль. Первый изъ нихъ касается парагауды, столь распространенной и почетной въ VI вѣкѣ. Въ IX—X в. в. парагавдій (παραγάβδιον или παραγαύδιον) служитъ отличіемъ (βραβεῖον) кувикуларію и кувикуларіи, т. е. придворному или придворной, сопровождающимъ царя

*

или царицу.[1] Кромѣ нихъ парагавдіи носятъ еще остіаріи (нѣкоторые, но не всѣ), т. е. чины, вводящіе на царскій пріемъ придворныхъ, своего рода привратники или швейцары.[2] Другой примѣръ касается сегментовъ, непремѣннаго украшенія парадной одежды въ VI вѣкѣ. Съ распространеніемъ богато разукрашенныхъ тканей характера парчи значеніе ихъ естественно должно было умалиться. Придворный уставъ сообщаетъ намъ, что на царскихъ званныхъ пирахъ съ плясками (εἰς τὸ σάξιμον, ἤγουν εἰς τὸ κλητώριον), пляшущіе тривуны и викаріи димовъ (партій) одѣваютъ короткорукавныя одежды съ золотыми сегментами (τὰ χρυσοστίμεντα διακοπτὰ κοντομάνικα), одни (партіи Голубыхъ) — голубыя и бѣлыя, другія (партіи Зеленыхъ) — зеленыя и красныя.[3] Вечеромъ же наканунѣ 11 мая, т. е. дня основанія Константинополя, въ который на ипподромѣ происходило большое и торжественное ристаніе съ раздачей овощей и другихъ яствъ народу, димоты обѣихъ партій приводили лошадей, покрытыхъ χρυσοστίμεντα σαγίσματα, т. е. попонами, украшенными золотыми сегментами.[4]

Н. М. Бѣляевъ.

Прага 1926.

---

[1]) Const. Porph., de cerim., II, 24, p. 624; II, 25, p. 626; II, 52, p. 721; ср. Ebersolt, Mélanges, p. 74, n. 1.
[2]) C. P., de cer., I, 25, p. 142; II, 2, p. 523; II, 15, p. 574.
[3]) De cer., I, 65, p. 294, 296.
[4]) De cer. I, 70, p. 341.

ILUMINÁTOŘI RUKOPISU VELKÝCH KRONIK FRANCIE

(BIBLIOTHÈQUE NATIONALE V PAŘÍŽI, MS. FR. 2813).

Není pochybností o tom, že více mistrů iluminovalo tento rukopis, jenž pro velkolepou výzdobu patřil mezi skvosty knihovny francouzského krále Karla V. Také není sporu o době vzniku, že totiž práce začala asi r. 1375 a v podstatě byla skončena po poslední cestě Karla IV., císaře německého a krále českého, do Paříže, neboť vypravování o jeho pobytu ve Francii r. 1377 je zvlášť bohatě ilustrováno. Těžko je však řešiti otázku, kdo knihu iluminoval. Doba, v níž byl rukopis zdoben malbami, je dobou, v níž již netvořil Jean Pucelle a v popředí dosud nestanula velká jména Jean de Bruges, André Beauneveu, Jacquemart de Hesdin, Jacques Coene. Je to doba intensivní činnosti iluminátorské, jak dosvědčuje řada známých jmén pařížských iluminátorů, ať již královských (Jean de Montmartre, Jean Susanne, Jean Le Noir s dcerou Bourgot, Perrin Remiet), anebo patnácti iluminatorů universitních[1]. Než jsou to pouhá jména. Nelze jim přiřknouti ani jediného z vynikajících rukopisů dobových. Nevíme, co kdo maloval, a není valné naděje, že bychom to kdy zvěděli.

Jestliže je z nedostatku pramenů nemožno známým jménům iluminátorů přisouditi některé z existujících rukopisů, je zase naopak možno analysou maleb v zachovaných rukopisech rozlišiti účast různých mistrů, kteří ovšem zůstanou anonymními. Připomenul to již Paul Durrieu[2] a sám šťastně rozlišil mezi iluminátory této doby prvního mistra, připínajícího se k tradici Pucelleovské, a druhého pokrokovějšího mistra, hlavu dílny, jehož nazývá „maître travaillant dans la manière de Bondol." Předpokládá, že více mistrů iluminovalo Velké kroniky, ale jejich účast nevymezuje, jak pochopitelno při všeobecném rázu článku. Henry Martin sdružil některé rukopisy dle typicky vyobrazovaných keřů a stromků a jejich autora nazval „maître aux boqueteaux"[3]. Tomuto mistru přisoudil účast při iluminování první části rukopisu Velkých kronik, kdežto pozdější miniatury téhož rukopisu, nemající trikolorových čtyřlistů, přiřkl jiné ruce.[4] R. Delachenal konstatoval účast více mistrů ve výzdobě rukopisu. Vlivu školy Pucelleovy nevidí, ale za to se mu zdá, že možno místy poznati způsob Jeana de Bruges.[5]

Analysa malířské účasti ve výzdobě rukopisu není sama o sobě snadnou a stává se ještě komplikovanější, jde-li o práci dílny, jako patrně právě u rukopisu Velkých kronik. V tomto případě nejde jen o paralelní činnost koordinovaných různých mistrů, koncipujících a provádějících obrazy, nýbrž je možným mezi nimi poměr subordinovaný i poměr sukcesivní. Poměr subordinovaný potud, pokud kresba navrhujícího mistra byla malována iluminátorem, takže je nutno rozlišiti kreslíře a malíře. Poměr sukcesivní potud, pokud později nastupující mistr dodělával nedokončené obrazy předchůdců. Instruktivním

[1]) Henry Martin, La Miniature française du XIII[e] au XV[e] siècle. Paris et Bruxelles 1923, str. 55.

[2]) Ve článku „La Peinture en France" v díle: A. Michel, Histoire de l'art depuis les temps chrétiens jusqu' à nos jours. Paris 1907, III. 1, str. 134.

[3]) L. c., str. 44.

[4]) L. c., str. 48.

[5]) R. Delachenal, Chronique des règnes de Jean II et de Charles V, t. IV., Paris 1920, str. 7: Plusieurs mains ont contribué à „enluminer" et à „historier" le volume. L'influence de l'école dite de Pucelle ne se fait sentir franchement nulle part... La manière de Jean de Bruges pourrait se reconnaître dans les nombreuses miniatures traitées en grisaille...

příkladem takového postupu m. j. je nedokončená malířská výzdoba bible Jeana de Sy.[1] Nalézáme tu vedle hotových miniatur miniatury pouze barvou pokládané nebo jen kreslené náčrty nebo jen vyspořená místa pro miniatury. I pro dobu Karla V. dlužno připustiti spolupráci kreslíře a malíře a účast více iluminátorů v provádění nákresů.

Tím je analysa ovšem velmi komplikována. Ve velkých kronikách lze skutečně velmi často zjistiti, že návrhy jednoho kreslíře byly v barvách prováděny různými iluminátory, neboť příbuzné komposiční koncepce, typy a j. v. jsou malovány různou technikou. Než přes to jsem se neodvážil zjišťovati všude tuto složitou subordinaci a pokusil jsem se rozlišiti pouze koordinované dílo provádějících iluminátorů, a na konec upozorňuji, že dlužno předpokládati jednoho kreslíře, jehož návrhy byly prováděny různými iluminátory.

Dekorativní pojetí knihy je celkem jednotné. Do tekstových sloupců vsunuty jsou miniatury vroubené čtyřlistovým páskem barev modré, bílé, červené (pořadí se místy mění), jenž je zasazen do zlatého rámu (přibližně 65 × 80 *mm* velikého), při čemž vybývající rohy jsou vyplněny ornamentem kresleným na zlaté půdě. Vroubící lišty jsou modré, červené a zlaté a vybíhají z nich prosté výhonky nebo pahýlovité větve s trnovými listy, někdy s poletujícími kruhy. Listy jsou buď barevné (červené a bílé) nebo zlaté. Téhož rázu jsou tekstové iniciály, někdy lištami spjaté, jindy samostatné. Většina z nich je na zlatém podkladě s ornamentální výplní původu rostlinného, zřídka figurálního (na př. hlavy na *f. 306', 312', 322).* Běžné barvy jsou zlatá, světlemodrá, fialová, červená a bílá. Méně důležité iniciály mají fleuroné bílé nebo červené. Drolerie jsou řídké (*f. 86* drak, *f. 248* hlava, *f. 242', 330', 368'* drak). Změna v pojetí, ale nikoliv v systému výzdoby začíná na *f. 394.* Dosavadní lehké a štíhlé lišty, větve a úponky stávají se hrubšími a těžšími a tak vše pokračuje až k *f. 464* (cestě Karla IV.), kde se zase vrací dřívější lehkost a vznosnost. Tuto část knihy, jednající o panování Jana II. a začátcích Karla V., rámoval a ornamentoval jiný mistr. Za to od f. *436'* počíná zanikati čtyřlistové rámování miniatur a při malířské výzdobě vypravování o cestě Karla IV. (od *f. 464*) jsou běžnými obrazy čtvercového nebo obdélníkového formátu rámované linkou bílou, barevnou a zlatou. Než předmětem této studie není dekorativní práce miniaturistů, nýbrž dílo vlastních malířů (historieur), obrazy do tekstu vsunuté.

Hlavní mistr, jehož k vůli přehlednosti nazveme mistrem *A*, je hlavním *kreslířem* knihy (Obr. 1.) Většina miniatur byla jím navržena, některé jím také malovány. Hned na f. 4. zjevuje se jeho pojetí prostoru i tvarů, avšak poněvadž práci prováděl jiný mistr, o němž níže, je zhusta jeho kresba zakryta barvou, takže jen místy (oko koní) vyniká jeho charakteristická kresba. Také následující miniatury jsou jím předkresleny.

Nekomponuje obrazy do rámu, takže rám zhusta přetíná postavy. V mělkém prostoru vpředu postaveny jsou postavy. Prostředím je náznak půdy nebo krajiny pomocí hnědých hor a skal a typických stromů. Pozadím je tapeta, většinou mosaiková, zřídka rozvilinová. Všechny postavy jsou konturovány černou linií. Zvláště příznačným je vlnění vlasů, prokreslované ostrou černou linií. Také černé oči někdy končí vlnitou linií, která se typicky jeví v kresbě oka koní. Postavy jsou štíhlé, v ose mírně prohnuté. Z počátku jeví se místy nepoměrně veliké hlavy, snad vlivem spolupracovníka, ale později se poměr ustaluje. Šat je voluminosně zřasen a grisaille, jej modelující, dosahuje hutných tonů. Provedena je drobnými, nesplývavými tahy. Obličeje jsou modelovány nanášenou bílou a červenou, někdy je obrys červeným tahem zdůrazněn. Od *f. 15'* projevuje se vlastní charakter mistra A štíhlými postavami a kresleným zvlněním ve žlutých vlasech, což zůstává příznačným až do konce knihy.

Vedle mistra A účastní se od začátku práce mistr *B.* Nezná ostré (obr. 2. a 3.) kreslené

[1]) Bibl. nat. ms. fr. 15397.

kontury, jsa spíše malířsky založen. Zakrývá většinou nákres mistra A, takže vlas jeho postav nevyznačuje se prokreslováním, nýbrž je měkce splývavými tahy modelován. Spolupracoval na *f. 4, 5′, 7′, 10, 12′, 23, 31, 33′, 41′, 63*, kdežto *mistr A* převážně sám provedl *f. 15′, 23, 50′, 60′*.

Obr. 1.
Les Grandes Chroniques de France,
Bibl. Nat., ms. franç. 2813, f. 470.
(Mistr *A*).

Na *f. 66′* překvapuje mistr *C*. Ostrou černou linkou, jako pérem, jsou těla konturována a údy pročleněny. (Obr. 4.) Grisaille je bělostnou, tváře růžové, postroj koní cinobrový, půda, dosud beztvárná, oživena nákresem trav a kvítků. Mění se pořad barev čtyřlistových.

Na dále pracují opět hlavně mistr *A f. 70′, 80, 81, 90′, 97, 102, 113′, 119, 121, 123′, 124, 128, 136′, 139, 140′, 142, 148′*, a mistr *B*, provádějící náčrtky prvního mistra: *f. 76, 85′, 93′, 104, 105, 106′, 108, 109′, 112′, 114′, 115′, 117, 123, 132′*.

Charakteristická změna nastává na *f. 149*. K práci je přibrán mistr *D*. (Obr. 5.) Obraz je naplněn protáhlými postavami s afektovanými pohyby a hrubým výrazem. Typickým je nanášení inkarnátu růžovou barvou, bíle zvyšovanou. Vrh šatu je ostřejší, řasení důrazně promodelováno. Kolorit tapetového pozadí je sytějším, hlavně volí cihlovou barvu. Kompo-

sice obrazů je příbuznou mistru *A*. Rohy rámu nebývají vyplňovány ornamentem. Od něho pocházejí miniatury na *f. 149, 150′, 154′, 161, 161′, 165, 166′, 179, 181′, 182.*

Mistr A pokračuje *f. 152, 160, 168, 169, 171′.*

Vedle něho se vrací *mistr C*, známý z *f. 66*, a iluminuje *f. 154, 164* a iniciálky na *f. 173′, 174, 177.* Ztepilé postavy, černou ostře konturované, modří a šedí stínované, s protáhlými chodidly. Nepatrná modelace. Obličeje s nanešenou výraznou červení na tvářích. Cinobrové postroje koní. Trávníky poseté černými květy, vše to ostře odlišuje mistra *C*, jenž je blízkým mistru *A*, ale zároveň v subtilní linii a bezvýrazné modelaci má do sebe cosi ženského.

Na *f. 187* vrací se *mistr B*, ale chvění prozrazuje jakousi nejistotu. Maluje ještě *f. 191′, 202′, 206′, 208.*

Cizí ruka, blízká mistru *B* (snad pozdější mistr *E*?), se jen krátce uplatňuje *f. 194, 195, 200, 212′.*

Mistr A se zase vrací na *f. 201* a *211.* Na *f. 216′* je patrný vliv nebo spolupráce *mistra C*, neboť linie se stává ostřejší. *Mistr A* maluje dále *f. 221, 223, 223′, mistr D* 227′, 230.

Na *f. 234* objevuje se *mistr E*, jenž bude ještě k větším úkolům povolán. (Obr. 8.) Snad byl zde ještě vázán náčrtkem, který mu bylo prováděti, takže v komposici nelze ještě znáti jeho svéráz, ale hnědá obrysová linie postav a modelace vlasovými tahy, nedostupující hlubokých stínů, jsou příznaky jeho techniky.

Mistr A maloval dále *f. 231, 238′, 242, 252′, 255′, 256, 258′, 260′, 261;* mistr *D f. 245′, 248′.*

Mistr *E* zjevuje se v plné tvůrčí síle na *f. 265.* List je zdoben 6 miniaturami vesměs úplně kolorovanými, čímž řada grisaillí je přerušena. Miniatury jsou stále ještě ve čtyřlistových páskách trojbarevných uvnitř čtvercových rámů, z nichž vybíhají pouze úponky trnového listu. Jakási příbuznost váže techniku mistra *E* k mistru *B*, jak patrno ze srovnání první miniatury na *f. 265* s *f. 7* a ostatními jeho miniaturami, které se nevyznačují kreslířskou konturou, nýbrž malířským pojetím. Mistr *E* modeluje netoliko stínováním podkladu, nýbrž i nanášenou barvou. Tahy jeho štětce stávají se skoro tečkujícími. Tu a tam černá ostrá linka pomáhá zdůraznit konturu, není však nikdy dokreslena, takže se zdá přikreslenou. Obličeje jsou modelovány několika barvami, oči jsou drobné černé tečky, ruce proti mistru *B* malé. Hlavně se liší mistr *E* od mistra *B* a *A* životným pojetím a hybností postav a větším usilováním o prostorovou hloubku. Roucha jsou hlavně cinobrová, modrá, šedá. Také *f. 265′* je od něho.

Nadále pracuje zase *mistr A*, užívaje více barev k modelaci obličeje, při čemž i spolupráce cizí ruky, méně ostře kreslící (spolupracovníka *F*) je patrnou: *f. 266′, 269′, 274′*, 277, *278′* (při těchto dvou miniaturách spolupracoval *E*), *281, 285′, 288, 290, 294, 295, 296′, 298′, 299′* (vliv mistra *C*), *302, 304, 313′, 318, 324* (hnědočervená kontura). Ještě více je patrnou cizí spolupráce na *f. 324, 328, 329, 330, 339, 340′, 344, 350.* Na *f. 353* se zase více uplatňuje vlastní ráz *mistra A*, jemuž přísluší i *f. 355′, 357,* veliká obdélníková miniatura rozměru 140 × 88 *mm*, kde možno konstatovati stupeň vývoje, k němuž během práce dospěl. K ostré linii konturující a prokreslující druží se širší linie ve stínech šatu a obrysu. Grisaille je opuštěna. Roucha jsou pokládána a jen nepatrně modelována, obličeje promodelovány červenou a bílou na inkarnátovém podkladě, zvlnění žlutavých vlasů je opět ostrou linkou prokresleno.

Spolupracovník F provádí miniatury *mistra A* na *f. 368, 385′.*

Sám *mistr A* maloval *f. 393*, kdežto *mistr E* namaloval na *f 394* velikou miniaturu, projevující všechny svrchu oceněné kvality jeho práce. Zvláště je zjevným tečkující téměř způsob nanášení barev.

Obr. 2.
Les Grandes Chroniques de France,
Bibl. Nat., ms. franç. 2813, f. 12v.
(Kreslíř *A* s účastí malíře *B*).

Obr. 3.
Les Grandes Chroniques de France,
Bibl. Nat. ms. franç. 2813, f. 187.
(Kreslíř *A*, malíř *B*).

Obr. 4.
Les Grandes Chroniques de France,
Bibl. Nat., ms. franç. 2813, f. 66.
(Mistr *C*).

Obr. 5.
Les Grandes Chroniques de France,
Bibl. Nat., ms. franç. 2813, f. 149.
(Mistr *D*).

Obr. 6.
Les Grandes Chroniques de France, Bibl. Nat., ms. franç. 2813, f. 438.
(Mistr *G*).

Mistr A provádí zase drobné miniatury f. *395, 397, 398, 399, 399 bis, 401, 404', 405, 417*; *mistr E* se objevuje na *f. 402, 407* a konečně po delším odmlčení se opět uplatňuje *mistr D* svou kresbou význačným koloritem, růžovým inkarnátem a výraznou modelací na *f. 409', 414, 414', 415, 416.*

Opět jiná ruka (mistr *G)* se uplatňuje na krátko na f. *436'* a *438.* (Obr. 6.) Konturuje hrubou linkou černou a červenou a modeluje obličeje cihlové barvy. Typickým je jeho podání kopyt. Od něho jsou ještě miniatury *f. 442, 447, 460'.*

Hned vedle se objevuje nová ruka mistr *H* (Obr. 7.), malující obě miniatury na *f. 439* v lištovém rámu čtvercového formátu bez trikolorového čtyřlistu (podobně bylo již na *f. 436'*). Nejde tu o kresbu mistra *A*, jak patrno ze seskupení. Kulaté obkrouhlé tváře drsných rysů, silných rtů, drobných očí, hranaté postavy nezvládnutých pohybů, vyznačují se růžovým inkarnátem a prozrazují nevalnou schopnost kreslířskou. Půda je tapetována.

Spolupracovník F maluje *f. 439'.*

Na *f. 446'* dostoupil svéráz *mistra A* vrcholu. Obličeje, hlavně oči, vlasy a vousy, jsou typickou ostrou linkou prokreslovány, ale současně je stupňována jejich barevná modelace. Grisaille je opuštěna, šat částečně ton v tonu modelován, takže vzniká pochybnost, zda místo dřívějšího grisaillisty zde jiný kolorista neprovádí kresby mistra *A*. Chůze i gesta nabyla pružnosti, tváře jsou odlišeny a charakterisovány. Tak připraven přistupuje mistr *A* k výzdobě zprávy o cestě Karla IV. do Francie, která tvoří zvláštní, vzhledem k ostatku nepoměrně obsažnou část knihy. Čtyřlistový formát ustoupil čtvercovému nebo obdélníkovému. Hned na *f. 464* překvapuje realistická charakteristika podoby Karla V. a neméně ostře je zachycena podoba Karla IV. a jeho syna na *f. 467'*. (Obr. 1.) Totéž se opakuje na f. *467', 468', 469, 470, 470, 470'* (Karel IV. bělovlasým starcem), *471' 472, 475* (Karel IV. opět starcem), *476', 477, 478, 478, 478, 479, 480.* Zde ilustrováním cesty Karla IV. končí a vrcholí dílo hlavního *mistra A.*

Ale i uprostřed malířské výzdoby cesty Karla IV. do Francie konkuruje s mistrem *A mistr E* velikým celostránkovým obrazem na *f. 473'*, líčícím hostinu panovníků a hry na

Obr. 7.
Les Grandes Chroniques de France, Bibl. Nat. ms. franç. 2813, f. 439.
(Mistr *H*).

jejich počest konané (le grand entremets). (Obr. 8.) Oproti mistru *A* vyznačuje se mistr E větším zvládnutím prostorové hloubky, velikou ohebností postav a gest, živým pohybem a rozlišením akcí. Není tu zástup vojínů hlava na hlavě postupujících a stejně útočících, nýbrž každý bojuje svým způsobem. Právě tak jsou rozlišeny posuňky hodujících, provázející jejich hovor. Mistr *E* je malířsky založen. Kontura mizí anebo je tažena širokým tahem (hlavně u prstů). Modelace děje se drobnými a krátkými tahy, skoro tečkami, při čemž jsou vedle sebe nanášeny tečky různých barev na př. šedé a červené ve tváři.

Miniatura na *f. 480* je ještě dílem *mistra H* (viz f. *439*).

Na konec dlužno uvésti ještě posledního *mistra I*, který maloval nejpozději vsunutý list *f. 3'*, korunovaci Karla VI.[1] grisaillí obdivuhodné jemnosti modelační a živého proniknutí všech pohybů a posuňků. Protáhlé postavy, gestikulující a živým pohybem prohnuté, dotýkají se dlouhými chodidly sotva půdy, naznačené úzkým zeleným pásem. Modelace šedi je jemnou, kontury jsou téměř neznatelné, obličeje jsou modelovány růžovou a bílou, oči naznačeny černou.

Tři z mistrů iluminátorů vynikají vysoko nad úroveň ostatních. Jsou to mistři *A*, *E*, *I*. Zatím co mistr *I* jen jednou a dodatečně měl příležitost ukázati svůj um, je mistr *E*, povolán k vytváření několika téměř celostránkových miniatur *(f. 265, 394, 476')*. *Mistr A* (obr. 1.) namaloval sice jen jednu celostránkovou miniaturu *(f. 470')*, avšak pracoval na výzdobě knihy od začátku. Zprvu je jeho ráz zakryt technikou provádějících malířů. Černé kontury jsou šedou (v grisailli) a červenou (v obličeji) zesilovány, vlasy jsou (snad za spolupráce mistra *B*) zakrývající barvou měkce zřaseny, až od *f. 12'* se projevuje jeho ostrá kresebná linka, nejsouc tolik kryta barvou. Komposice nabývá poměru k ploše obrazu, zprvu neohrabané pohyby stávají se životnějšími, až v iluminacích Karlovy cesty nabývají značnější živosti. Z grisaillisty se stal malíř, vyznačující se i nadále ostře prokreslenou konturou a lineárním náznakem zřaseného žlutého vlasu. Přes to podléhal mistr

[1]) R. Delachenal, l. c., str. 8.

A různým vlivům. Sousedství mistra *B* učí ho měkčí modelaci, vlivem mistra *C* zostřuje konturu, od mistra *D* naučil se více odstupněné barevné modelaci. Přes to není v jádře eklektikem, nýbrž svérázným mistrem, jehož dílo se odlišuje od práce jiných. Ovšem že je v té době zastaralým. Ráz jeho umění souvisí ještě s první pol. XIV. století.

Mistr E (obr. 8). proti tomu jeví technicky příbuznost s mistrem *B*, ale umělecky ho značně převyšuje, i mistra *A*. Souhlasně se svým eminentně malířským založením nekreslí ostrých kontur, nýbrž drobnými tahy štětce klade vedle sebe barvy, aby jimi vymodeloval těla i šat. Jeho barevná stupnice je velmi bohatá. Postavy jeho jsou pružné v chůzi tváře, i v pohybech. Při skupinách nehromadí hlavy nad sebou, jako mistr *A*, nýbrž odlišuje od sebe celé postavy a řadí je za sebou do hloubky prostoru *(f. 304)*. Hlavně vyniká nad mistra *A* dokonalejším pojetím prostoru. Pokouší se vnitřní prostor podati jako výsek skutečnosti *(f. 473')* a dociluje při tom větší hloubky než mistr *A*. Ovšem že zůstává ještě dalek perspektivní skutečnosti.

Přes to, že prostor je v celku jen neobratně podáván a vlastní krajina na obrazech neexistuje, překvapuje u obou mistrů *A* i *E* probuzený smysl pro skutečnost. U mistra *A* se jeví individualisací hlavních osob a snahou o zachycení jejich portrétních rysů. Obraz Karla V. vyznačuje se zvláště v profilu výrazným podáním protáhlé tváře s vystupujícím orlím nosem. Karel IV. je vyobrazován s bílým vlasem a vousem (*f. 471'*) a sraženou postavou (*f. 467'*) na rozdíl od štíhlé postavy Václavovy. Takto individualisované podoby všech tří se nezměněně vracejí a ostře odlišují od průvodu, v němž obličeje jsou jen schematicky podávány. Tu a tam se přece jen některá osobnost odlišuje charakteristikou. Tak na *f. 476'* je biskup v průvodu Karlově podán odlišně od prelátů francouzských a patrně jsou zachyceny i jeho portrétní rysy.

Mistr E vyznačuje se smyslem pro realistický detail hlavně na *f. 394* v obraze založení řádu hvězdy a hostiny prvních rytířů. Jsou to výrazně odlišené tváře a podrobně podaný šat, které odlišují jeho dílo zde právě tak jako na obraze hostiny a her *f. 473'*, kde snahou o portrét se rovná mistru *A* a předčí ho smyslem pro realistický detail šatu a předmětů.

Ke konci budiž učiněn ještě další krok. Dosud bylo rozlišováno především koordinované dílo malířů, ale současně bylo poukazováno na rozdíl nebo totožnost koncepce podložených kreseb. Zkoumáme-li tuto subordinaci kreslířů a malířů, lze s velikou pravděpodobností stanoviti, že *veliká většina podložených kreseb v rukopisu Velkých kronik je dílem mistra A.* V miniaturách svrchu mistru *A* připsaných jeví se jeho svéraz nejvíce, ať už jsou provedeny zpočátku částečně grisaillí, nebo později úplně pokládány barvou. *Nákresy mistra A provádějí malíři B, C, F, velmi pravděpodobně též D, G. Původní odlišnou koncepci kresebného návrhu vyznačují se pouze nečetné miniatury mistrů E, I a inferiorní dílo mistra H. Třebaže na výzdobě Velkých kronik pracovalo mnoho malířů, jsou, až na uvedené výjimky kreslířů-malířů E, I a H, v podstatě jednotným dílem navrhujícího kreslíře mistra A, provedeným různými malíři.*

Pokus o poznání různých iluminátorů rukopisů Velkých kronik analysou jejich díla vyžadoval by ještě jako doplňku, aby byl stanoven poměr iluminátorů takto zjištěných k jiným rukopisům dobovým, které většinou nesou pečeť jediného mistra. Tím způsobem by se podařilo roztříditi dle anonymních autorů drahocenné miniatury francouzské druhé poloviny 14. století. Studie přítomná, omezující se na jediný rukopis, zůstane do té doby ovšem jen pokusem, který časem bude náležitě doplněn a opraven.

Josef Cibulka.

8.) Les Grandes Chroniques de France,
Bibl. Nat., ms. franç. 2813, f. 473
(Mistr É.)

LES ENLUMINEURS DES GRANDES CHRONIQUES DE FRANCE
(BIBLIOTÈQUE NATIONALE MS. FR. 2813).

C'est seulement par une analyse de l'œuvre que nous pouvons distinguer les maîtres anonymes qui collaboraient à l'illustration de ce manuscrit. Cette tâche est compliquée par le fait que les peintres exécutaient très souvent en couleurs les dessins des autres. Il faut alors distinguer les dessinateurs des peintres.

Le principal maître — Maître A, — dessine les personnages par une ligne aiguë. Très caractéristique est surtout sa façon de dessiner les cheveux, de couleur jaune, ondulés, avec des lignes dessinées en surcharge, ainsi que l'ondulation des sourcils et le dessin typique de l'œil des chevaux.

Maître A — Les visages sont modelés en blanc et en rouge, les costumes modelés en grisaille, donnent des formes fermes. Il ne sait pas maîtriser l'espace, il n'en a aucune idée. Quand il s'agit de représenter des groupes de personnes, le maître met les têtes l'une au-dessus de l'autre et non en perspective l'une derrière l'autre. Pour marquer le milieu, il se contente d'indiquer le terrain avec des rochers et des arbres d'une forme typique. Le fond est fermé par des fonds de mosaïques, fonds quadrillés et fonds moirés.

Les miniatures sont composées sans tenir compte du cadre, qui coupe très souvent les statures en deux. Au début le travail du maître A se confond au travail du maître B, qui a exécuté les dessins du maître A ou il a au moins collaboré à leur exécution. Mais à partir du fo. 15 le travail du maître A ressort mieux. (Voir dans le texte tchèque les autres miniatures que j'attribue aux différents maîtres). Son propre caractère devient plus apparent au fo. 355. Les costumes ne sont plus en grisaille, mais en couleur et légèrement modelés. Au fo. 446' le costume est très minutieusement modelé ton par ton, les visages, surtout les yeux, les cheveux et la barbe sont dessinés par une ligne typique et tranchante. Dans les miniatures suivantes on remarque également sa tendance de caractériser les traits individuels des principaux personnages.

Le Maître B ne connaît plus ce contour tranchant, il ne dessine non plus l'ondulation en surcharge des cheveux. Étant surtout peintre, il modèle le tout par des traits fins et tombants ou il couvre avec une couleur épaisse le dessin du maître A. Il a collaboré au début à l'exécution des miniatures du maître A, mais plus tard son caractère nous apparaît d'une façon plus indépendante.

Le Maître C est aussi plutôt dessinateur et il se distingue du Maître A par un contour encore plus tranchant. Ces statures sont minces et frêles, les visages roses, l'harnachement des chevaux est cinabre. Le terrain est animé par le dessin du gazon et des fleurs (fos. 66, 154, 164; les initiales aux fos. 173, 174, 177).

Le Maître D complète l'image avec des statures allongées, dont les gestes sont très affectés et dont la physionomie est grossière. Il se plait à couvrir l'incarnat avec la couleur rose sur laquelle il met de la couleur blanche pour modeler les visages. La composition des costumes est plus ferme, les plis sont modelés d'une façon plus expressive. La composition accuse quelque affinité avec celle du Maître A. Les couleurs du fond de mosaïques sont plus voyantes, la couleur brique prédomine. Les coins du cadre ne sont pas remplis d'ornementation.

Le Maître E se fait mieux valoir au fo. 234, mais sa valeur est surtout visible au fo. 265. Les miniatures sont faites en couleurs. La série en grisaille se trouve alors interrompue. Il est plutôt peintre et sa technique rappelle celle du Maître B. Il modèle en nuançant le fond et en superposant de la couleur. Les traits de son pinceau créent presque exclusivement des points. Le contour est indiqué de ci de là par une ligne aiguë, mais nulle

part elle n'est exécutée en détail. Il diffère surtout du Maître B par sa conception plus vivante, par la légèreté de statures et par son effort de faire ressortir la profondeur de l'espace.

Le Maître F était le collaborateur du maître A. Mais des lignes moins aiguës trahissent tout de même sa main.

Le Maître G dessine les contours par une ligne grossière en couleur noire et rouge. Les visages qu'il modèle ont la couleur de brique. Sa façon de dessiner les sabots des chevaux est typique.

Le Maître H peint des visages arrondis et un peu grossiers. Les lignes sont rudes, les lèvres des personnes sont grosses les yeux petits. Les statures sont également grossières, leurs mouvements ne sont pas dominés. Sa composition est caractérisée par l'entassement de personnes dans le coin de l'image. Pourtant sa composition ne paraît pas dépendre de celle du Maître A. L'incarnat est rose.

Le Maître I a peint la page fo. 3 qui a été insérée plus tard. Il est caractérisé par sa grisaille d'une admirable finesse dans la modélation des personnages souples et mouvementés.

Les maîtres A, E et I surpassent le niveau des autres maîtres.

Le Maître A était le principal dessinateur du livre et en quelques endroits il exécutait le dessin, même en couleurs. Au commencement son caractère est caché par endroits par la technique des peintres qui exécutèrent les dessins. Mais en général sa ligne aiguë se trahit sous la mince couche de couleur. Dans l'illustration du voyage de Charles II il ne se sert pas de grisaille, mais il couvre le tout de couleur. On commence alors à hésiter s'il ne faudrait pas distinguer le travail grisaillé et le travail coloré comme les œuvres des deux peintres. Son style correspond à la tradition de la première moitié du XIV^{ème} siècle. Pourtant son effort d'individualiser les principaux personnages surpasse cette tradition.

Le Maître E est supérieur au Maître A au point de vue artistique. Comme il est plutôt peintre, il ne dessine pas les contours. Par des traits fins il pose en modelant les couleurs côte à côte. Quand il s'agit de représenter les groupes, il n'entasse pas les têtes les unes au-dessus des autres comme fait le maître A, mais il place les figures les unes derrière les autres en profondeur (fo 394). Lui aussi a la tendance à caractériser les principaux personnages et il s'efforce de saisir les détails réalistes des costumes et des objets.

En tenant compte de la subordination des peintres á des dessinateurs, il apparaît que la plupart des miniatures — en ce qui concerne la conception et le dessin — sont l'œuvre du Maître A. Ce sont les miniatures que nous lui avons attribuées plus haut. Les maîtres B, C, F, exécutent les dessins du maître A. Il faut dire très probablement la même chose des maîtres D et G. Les miniatures des Maîtres E, I et H ont comme base des dessins qui diffèrent de ceux du Maître A. Eux aussi alors sont des dessinateurs comme le Maître A.

Josef Cibulka.

САРМАТСКІЯ И ИНДО-СКИѲСКІЯ ДРЕВНОСТИ

Древности Сарматскаго періода на югѣ Россіи, о которыхъ я говорилъ повторно въ послѣднее время въ своихъ книгахъ и статьяхъ и которыя я впервые выдѣлилъ въ особую группу, имѣютъ огромное значеніе для исторіи европейскаго искусства въ поздне-римское время и въ эпоху ранняго Средневѣковья[1]. Я думаю, что въ указанныхъ книгахъ и статьяхъ я доказалъ, что эта группа въ ея варіаціяхъ — сѣверная, вѣроятно, болѣе поздняя съ преобладаніемъ звѣринаго стиля, и южная, вѣроятно, болѣе ранняя по преимуществу полихромная — создала тѣ основы провинціальнаго поздне-римскаго стиля и позднѣе т. н. готскаго или меровингскаго, которыя затѣмъ такъ пышно развились въ прикладномъ искусствѣ средневѣковой Европы. Вліяніе нашей группы на ранне-византійское и ранне-русское искусство никогда не было должнымъ образомъ разсмотрѣно. Отмѣчу по отношенію къ Западной Европѣ, что такія типичныя явленія въ прикладномъ искусствѣ меровингскаго періода какъ круглыя фибулы или брошки, украшенныя геометрическимъ и цвѣточнымъ орнаментомъ съ изобиліемъ самоцвѣтныхъ камней, крупныя фибулы обычныхъ типовъ съ тѣмъ же орнаментомъ, стекляные сосуды въ золотыхъ оправахъ, украшенныхъ самоцвѣтными камнями, которыхъ такъ много въ церковныхъ хранилищахъ Италіи и другихъ католическихъ странъ, діадемы съ тѣми же украшеніями изъ золота и камней, какъ напр. знаменитыя діадемы изъ Гвараццара всѣ находятъ себѣ предковъ въ сарматскихъ древностяхъ и только въ нихъ. Сопоставленіе сарматскихъ и сарматоготскихъ древностей съ ранними древностями Англіи (обѣ серіи въ Британскомъ Музеѣ), сдѣланное недавно Dalton'омъ, въ высокой степени показательно[2].

Пользуюсь этимъ случаемъ, чтобы точнѣе опредѣлить мою точку зрѣнія на происхожденіе полихромнаго сарматскаго стиля. Я не разъ указывалъ на то, что онъ взятъ Сарматами (къ той же группѣ въ общемъ относятся и саки Туркестана, и индо скиѳы, и парѳяне, и саки Дрангіаны и наконецъ, можетъ быть, юе-чи китайскихъ источниковъ, послѣдняя волна иранцевъ или первая — тюрковъ, накатившаяся на Индію и южную Россію почти одновременно) изъ персидскаго искусства, но переработанъ подъ вліяніемъ старыхъ формъ того же стиля, искони знакомыхъ иранцамъ. Въ этомъ видѣ онъ пришелъ на югъ Россіи и оттуда въ Западную Европу. Въ немъ поэтому сочетается какъ тонкая техника египетскаго и сирійскаго ювелирнаго дѣла, всегда бывшаго полихромнымъ, въ нѣсколько огрубѣвшей формѣ, такъ и элементы мѣстной ювелирной полихроміи, съ которыми мы знакомимся въ вещахъ Келермесской находки. Происхожденіе перегородчатой инкрустаціи келермескихъ вещей, такой типичной и такой богатой, отнюдь не примитивной, точному опредѣленію не поддается. Но надо помнить, что инкрустація металловъ металлами же и камнями такъ же древня въ Месопотаміи, какъ и въ Египтѣ. Родилась ли она въ Месопотаміи или пришла туда извнѣ когда то до III-го тысячелѣтія до Р. Хр., это вопросъ невыяснимый. Египетъ по всей вѣроятности создалъ свой полихромный

[1]) M. Rostovtzeff: Iranians and Greeks in S. Russia, 1922, стр. 113 слл., ср. библіографію на стр. 231 слл.; *id.* Une trouvaille greco-sarmate de Kertch въ Mon. et Mém. Piot, 26, 1923; *id.* L'art greco-sarmate et l'art chinois de l'Epoque des Han въ Arethuse fasc. 3, 1924, стр. 81 слл.; *id.* L'art Chinois de l'Epoque des Han въ Revue des Arts Asiatiques, 1, 1924, стр. 10 слл.; *id.* Скиѳія и Боспоръ, 1925, стр. 545 слл.

[2]) O. M. Dalton: Sarmatian ornaments from Kerch въ The Antiquaries Journal, 4, 1924, стр. 259 слл. и табл. XXXVII и XXXVIII (тѣ-же таблицы въ краскахъ въ Illustrated London News, 1924, 16 февр.).

стиль совершенно самостоятельно. Во всякомъ случаѣ Келермесскія вещи VI—V в. до Р. Хр. вопросъ этотъ подвинуть не могутъ. Онѣ сработаны въ передне-азіатской техникѣ, общей въ то время всему культурному міру[1]. Для исторіи древнѣйшей стадіи полихромнаго сарматскаго стиля на югѣ Россіи огромное значеніе имѣетъ группа кургановъ на югѣ Россіи конца IV-го и начала III в. до Р. Хр. Ея типичныхъ представителей я перечислилъ въ своей книгѣ „Скиѳія и Боспоръ“[2]. Въ высокой степени поучительна находка въ курганѣ около ст. Зеленской (Тамань) точно датированная. Наиболѣе интересный предметъ этой находки это круглая фибула — прародитель круглыхъ и овальныхъ сарматскихъ фибулъ — украшенная тонкими геометрическими (меандръ) и растительными (пальметки) орнаментами съ голубою персидскою эмалью заполняющей меандръ, съ синими и красными камнями, украшающими пальметки и съ сирійскимъ гранатомъ — голова Сатира въ золотомъ вѣнкѣ — въ центрѣ[3]. Эта вещь несомнѣнно, пришла на югъ Россіи изъ мѣстностей Евфрата, гдѣ персидское и сирійское ювелирное дѣло дали такіе великолѣпные образчики ювелирнаго дѣла, какъ тѣ, которые мы видимъ на женщинахъ эллинистическихъ фресокъ Дуры и на наиболѣе раннихъ бюстахъ Пальмиры римскаго времени. На послѣднихъ круглая брошка-фибула явленіе вполнѣ обычное[4]. Стиль Зеленской фибулы и ея орнаменты идентичны съ извѣстной ажурной золотой оправой стекляннаго ритона изъ Бесленѣевской станицы[5].

Къ сожалѣнію, изслѣдованіе и группировка вещей сарматскихъ погребеній на югѣ Россіи затрудняется тѣмъ, что почти всѣ находки вещей этого стиля относятся къ категоріи случайныхъ. Ни одно богатое погребеніе этого періода не было разрыто учеными и тщательно и точно описано. „Счастливчиками“ найденъ т. наз. Но-

[1]) Настаиваю на этомъ, такъ какъ Strzygowski въ своихъ послѣднихъ книгахъ (Altai-Iran и The origin of Christian Church Art) построилъ на Келермесскихъ вещахъ невозможную теорію объ иранскомъ происхожденіи техническихъ пріемовъ несуществующаго „тевтонскаго“ искусства, яко бы родственнаго искусству кочевниковъ Средней Азіи. Противъ него высказался Dalton (l. l., стр. 261, прим. 2). Вся Келермесская находка показываетъ, что мастеръ, сработавшій вещи частью въ скиѳскомъ звѣриномъ стилѣ, частью въ стилѣ искусства Передней Азіи начала I-го тысячелѣтія до Р. Хр. (къ которому принадлежатъ и инкрустированныя камнями въ той же техникѣ, что и вещи Келермеса, подѣлки изъ слоновой кости Нимруда) вышелъ изъ школы мастеровъ Передней Азіи и технически вполнѣ зависимъ отъ нея. Такъ какъ онъ работалъ для скиѳовъ и знакомъ былъ съ любимыми художественными мотивами скиѳскаго искусства (какъ греки Пантикапея позднѣе), то онъ трактовалъ въ своей техникѣ мотивы скиѳскаго звѣринаго стиля. Что принесло съ собой и привнесло ли что-нибудь тевтонское искусство (кромѣ нѣкоторыхъ формъ оружія) въ сарматскій полихромный стиль, это вопросъ трудный, на который я склоненъ былъ бы отвѣтить отрицательно. Объ инкрустаціи и полихромныхъ орнаментахъ и фигурахъ въ Сумерѣ см. L. Heuzey Decouvertes en Chaldée, стр. 293 слл.; Nouvelles Fouilles de Tello, стр. 29 слл., табл. II, 3; Catalogue des Ant. Chald., стр. 121; Mon. et Mém. Piot VI, стр. 10, рис. 1; Sirena Helbigiana, стр. 132 слл. Та же техника очень рано перешла и въ М. Азію J. Myres въ Journ. of Anthrop. Institute, 6, 1903, табл. XXXIX, 2 (инкрустированная фигура быка или коровы, ср. телятъ на вазѣ Энтемены Dec. en Ch., табл. 43 bis и подставку Ур-Нина ibid., табл. 5 bis, 2). Ср. новыя находки древнѣйшаго сумерійскаго времени въ Tell el Obeid, L. Woolley въ The Antiquaries Journal 4, 1924, стр. 329 слл., особенно колонны инкрустированныя разноцвѣтными камнями (табл. XLI, a, ср. Del. scient. en Perse vol. VIII, p. 78 слл., рис. 106), искусственныя цвѣты той же техники (табл. XLIV a) и особенно фризы на фонѣ горной смолы изъ раковинъ или бѣлаго камня (табл. XLII, a и b). Такіе же фризы найдены были Langdon'омъ въ Кишѣ (S. Langdon Excavations at Kish, 1925). О происхожденіи перегородчатой эмали вообще см. только что вышедшую книгу O. M. Dalton, East Christian Art, 1925, стр. 321 слл.

[2]) М. Ростовцевъ, Скиѳія и Боспоръ, стр. 198 слл. (Пантикапей), 272 слл. (Тамань), 296 слл. (Анапа).

[3]) О курганѣ и находкахъ въ немъ см. вышеуказанную мою книгу стр. 290 слл. Фибула изображена въ отчетѣ Шкорпила Изв. Арх. Комм., 60, рис. 8 и Фармаковскимъ въ Arch. Anz. 28, 1913, стр. 178 слл.

[4]) Такой же круглой фибулой застегнутъ плащъ на груди Миѳры и на груди ахеменидскаго предка Антіоха I Коммагенскаго на рельефѣ Нимруда-Дага въ Коммагенѣ (ранній I в. по Р. Хр.), см. F. Sarre. Die Kunst des alten Persien, 1923, табл. 56 и 57.

[5]) E. H. Minns. Scythians and Greeks, стр. 58, рис. 11; OAK., 1895, стр. 28, рис. 43.

Таб. 1. Фалары и пряжки изъ Александропольскаго кургана.

Таб. 2. Фалары изъ Галиче. (Болгарія.)

вочеркасскій кладъ, счастливчикъ же нашелъ и новѣйшее столь же богатое погребеніе около Ольвіи (на участкѣ Филиппова), которое теперь находится въ Гаагѣ у торговца древностями Бахтицза. Счастливчиками раскопанъ и третій богатѣйшій центръ интересующихъ насъ находокъ — некрополь Бори и Усахело на Кавказѣ. Кубанскіе курганы интересующаго насъ типа, разслѣдованные систематически и научно, къ сожалѣнію очень бѣдны и большинство изъ нихъ найдено разграбленными. Все это чрезвычайно затрудняетъ группировку и датировку отдѣльныхъ находокъ, но не препятствуетъ, конечно, научному изслѣдованію различныхъ группъ предметовъ, характерныхъ для сарматскихъ погребеній.

Въ предлагаемой статьѣ я хотѣлъ отмѣтить нѣкоторыя параллели къ очень характернымъ группамъ предметовъ изъ сарматскихъ погребеній, до сихъ поръ ни мною, ни кѣмъ либо другимъ не указанныя. Только орлиный взглядъ Н. П. Кондакова и его достойнѣйшаго ученика также покойнаго Я. И. Смирнова и ихъ превосходная освѣдомленность въ области восточнаго искусства, включая и Индію, и Китай, въ свое время попутно указали на тѣ связи, которыя мнѣ хотѣлось бы прослѣдить по мѣрѣ силъ въ данной статьѣ.

Какъ я уже неоднократно указывалъ, новыя вліянія на югѣ Россіи начинаютъ чувствоваться впервые въ концѣ IV-го и въ началѣ III в. до Р. Хр., какъ въ полугреческихъ погребеніяхъ Тамани, такъ и въ большихъ скиѳскихъ курганахъ Приднѣпровья. О первыхъ я говорилъ достаточно подробно въ своей книгѣ Скиѳія и Боспоръ. О вторыхъ позволю себѣ поговорить здѣсь. Оставляю въ сторонѣ интересную, но очень трудную и сложную группу погребеній т. наз. Бобрицкаго типа[1] и займусь здѣсь великолѣпнымъ Александропольскимъ курганомъ, дата котораго — начало III в. до Р. Хр. — установлена незыблемо[2]. Типъ погребенія и погребальнаго инвентаря нѣсколькихъ погребеній Александропольскаго кургана ничѣмъ не разнится отъ большихъ погребеній того же или нѣсколько болѣе ранняго времени Приднѣпровья, Придонья и Прикубанья. Іонійско-скиѳскій звѣриный стиль и здѣсь въ упадкѣ. Онъ становится сухимъ, схематичнымъ и безжизненнымъ, какъ и въ Солохѣ, и въ Чертомлыкѣ, и въ Куль-Обѣ. Но на ряду съ этимъ умираніемъ и съ грубыми попытками мѣстныхъ негреческихъ мастеровъ воплотить мѣстныя религіозныя идеи въ пластическихъ образахъ (навершіе съ великой богиней, та-же богиня какъ часть обивки колесницы (?), имѣются и интересныя новшества, частью уже мною отмѣченныя. Конскій уборъ перестаетъ воспроизводить традиціонные скиѳскіе оригиналы. Вмѣсто нихъ круглыя бляхи, типичныя для ассирійскаго и персидскаго коннаго убора и оттуда заимствованныя греками ранне-эллинистическаго періода, начинаютъ играть руководящую роль. Среди нихъ выдѣляются оригинальнымъ стилемъ и своими негреческими формами животныхъ, равно какъ и техническими особенностями и религіозными идеями, лежащими въ основѣ нѣкоторыхъ сочетаній животныхъ, золотыя бляхи набора конской сбруи не разъ воспроизведенныя, но здѣсь впервые воспроизводимыя съ фотографій (табл. 1). Всѣ они сдѣланы въ стилѣ repoussé и въ нѣкоторыхъ мѣстахъ пройдены рѣзцомъ. На одной мы имѣемъ крылатаго гиппокампа и рыбу въ рамкѣ изъ простыхъ восьмерокъ, которыя призваны играть та-

[1]) Укажу на то, что фалары кургана № 63 Бобрицкой группы (Скиѳія и Боспоръ, стр. 494), изданные Ханенкомъ и Бобринскимъ, несомнѣнно, входятъ въ серію, о которой я буду говорить ниже. Система орнаментаціи лиственнымъ орнаментомъ та же, хотя форма бляхъ, способъ ихъ прикрѣпленія и кое какіе техническіе пріемы иные. Ясно, что мы имѣемъ дѣло съ наиболѣе раннимъ представителемъ новаго быта и новаго теченія, одновременнымъ съ вещами Александропольскаго кургана и погребеній Васюринской горы. См. воспроизведеніе наиболѣе характерныхъ фаларовъ въ Др. Придн. III, табл. XLII р. Форма лиственныхъ розетокъ этой серіи очень близка къ подобнымъ же розеткамъ Ахтанизовской находки (Спицынъ въ ИАК. 29, 1909, стр. 33, рис. 21 и 23, ср. рис. 14, 15 и 17).

[2]) Объ Александропольскомъ курганѣ см. С. и Б., стр. 428 слл.

кую крупную роль въ орнаментаціи сарматскаго ювелирнаго дѣла. Гиппокампъ близко напоминаетъ по стилю лошадей капители колонны Асоки въ Индіи и, пришедшаго оттуда въ Китай, Пегаса ременнаго наконечника Метрополитанскаго Музея.[1] Въ тѣ-же области ведетъ и орелъ второй бляхи въ рамкѣ изъ стилизованнаго киматія и побѣговъ, поражающей своимъ родствомъ съ такъ называемымъ орнаментомъ „облаковъ“ китайскаго искусства эпохи Ханъ. Левъ держащій въ пасти орла въ рамкѣ изъ восьмерокъ и деформированныхъ пальметокъ третьей бляхи сдѣланъ въ томъ же стилѣ. Но особенно интересенъ быкъ четвертой бляхи, окруженный тѣмъ же орнаментомъ. Обращаю вниманіе на точечный орнаментъ, которымъ покрыта его шея. Мы еще къ нему вернемся. Не менѣе типична вторая серія изъ четырехъ бляхъ: на одной парѣ — голова en face, трактованная совершенно въ духѣ скульптуры Гандары и дающая тотъ же этнографическій типъ, окруженная шестью головами быковъ; на другой — розетка окруженная четырьмя головами кабановъ въ рамкѣ веревочнаго орнамента; и на третьей — схематизованная розетка въ такомъ же веревочномъ обрамленіи.[2]

Впервые въ Александропольскомъ курганѣ появляется и новая форма поясной пряжки: крючокъ въ формѣ головы грифона-орла и плоская часть для пропуска ремня въ формѣ прыгающаго или лежащаго оленя. Эта пряжка типична для центральной Азіи, оттуда переходитъ въ Китай, гдѣ становится одной изъ господствующихъ формъ со времени эпохи Ханъ, и широко распространяется на югѣ и сѣверѣ Россіи и въ Сибири въ Сарматскую эпоху.[3] Отмѣчу еще золотую фигуру кабана — ручку деревяннаго сосуда

---

[1]) Sir John Marshal въ Cambridge History of India I, 1922, табл. XII, 28. Фигуры крылатыхъ лошадей обычны въ болѣе позднемъ индійскомъ искусствѣ. Пряжка пояса изъ Китая (эпоха Ханъ) съ фигурой Пегаса S. C. Bosh-Reitz въ Bulletin of the Metropolitan Museum of Art, 1924, стр. 298, рис. Совершенно аналогичный наконечникъ ремня изъ сарматской гробницы около Ольвіи (хуторъ Филиппова) B. Farmakovski въ Arch. Anz. 29, 1914, стр. 254 слл. Отсюда украшенія наконечниковъ ремней того же характера перешли, какъ извѣстно, въ Венгрію.

[2]) Весь наборъ бляхъ Александропольскаго кургана находитъ себѣ превосходную параллель въ наборѣ круглыхъ золотыхъ бляхъ Аму-Дарьинскаго клада. Особенно интересна бляха O. M. Dalton, The Treasure of the Oxus, № 25, табл. X, 1 того же греко-персидскаго стиля, что и бляхи Александропольскаго кургана. Dalton правильно предполагаетъ, что бляха служила конскимъ налобникомъ. Того же стиля и характера и такъ же близка Александропольскимъ бляхамъ бляха того же Аму-Дарьинскаго клада Dalton, l. l. табл. XI. Нѣкоторыя изъ нихъ сработаны ажурно. Не могу не указать на то, что подборъ бляхъ съ животными въ Александропольскомъ курганѣ продиктованъ религіозными соображеніями. Я менѣе кого либо склоненъ искать религіозную символику въ безразличныхъ орнаментальныхъ мотивахъ. Въ данномъ случаѣ, однако, совершенно очевидно, что четыре животныхъ символизуютъ четыре элемента: воду — гиппокампъ и рыба, землю — быкъ, воздухъ — орелъ, огонь — левъ съ орломъ въ пасти. Ту-же символику находимъ въ различныхъ версіяхъ иранской религіи, напр. Миѳраизмѣ. Несомнѣнно, что и на капители Асоки изъ Sarnath мы имѣемъ тѣ-же идеи, на этотъ разъ не чисто иранскія. Ея львы, ея четыре животныхъ на абакѣ — слонъ, левъ, лошадь, быкъ, и четыре розетки-колеса несомнѣнно не чисто орнаментальны. Лучшее описаніе D. R. Sahni and J. Ph. Vogel, Catalogue of the Museum of Archaeology at Sarnath, 1914, стр. 2, A 1. Для головъ Александропольскихъ бляхъ см. A. Foucher, L'art greco-bouddhique du Gandhâra, II, 1918, стр. 97, ср. головы на стѣнахъ Парѳянскаго дворца Гатры въ Месопотаміи, F. Sarre, Die Kunst des alten Persien, табл. 60, 61. По композиціи и стилю (ср. также рамку изъ веревочнаго орнамента) Александропольскія бляхи близки къ бронзовой позолоченной бляхѣ Метрополитанскаго Музея изъ Китая эпохи Ханъ: въ центрѣ медвѣдь впрямь держащій въ лапахъ двухъ барановъ цѣликомъ его обрамляющихъ см. Bulletin of the Metr. Mus. 1924, стр. 297. Головы козловъ или другихъ животныхъ составляющія солнечный кругъ обычны въ конскомъ уборѣ позднe-скиѳскаго періода, но не какъ украшеніе фаларовъ, см. Rostovtzeff, Iranians and Greeks, стр. 194, рис. 210. Схема композиціи подобныхъ бляхъ обычна въ искусствѣ Ахеменидской Персіи N. Kondakoff et I. Tolstoi, Ant. de la Russie Mér., p. 178, fig. 252; O. M. Dalton, The treasure of the Oxus, табл. IX.

[3]) Кромѣ Александропольскаго кургана пряжка того же типа найдена въ курганѣ того же времени около с. Мастюгина Воронежской губ., см. О. А. К. 1905, стр. 96, рис. 121 (золото) и 122 (мѣдь) и 1906, стр. 109. Находка около Мастюгина вообще ближайшая параллель къ Александропольскому кургану. Ср. также аналогичную бронзовую пряжку, найденную въ Ольвіи О. А. К., 1901, стр. 19, рис. 42. Для

и навершіе въ формѣ трезубца полумѣсяца съ воронами, два изъ которыхъ держатъ въ клювахъ колокольчики.[1] Ясно, что Александропольскій курганъ закрываетъ старую скиѳскую серію и открываютъ новую, съ новымъ притокомъ восточныхъ элементовъ иного типа чѣмъ тѣ, которые господствовали на югѣ Россіи въ скиѳскій періодъ.

Въ тѣснѣйшей связи съ Александропольскимъ курганомъ съ одной стороны и съ находками II в. до Р. Хр. и послѣдующихъ временъ съ другой стоитъ одна недавняя находка въ Болгаріи въ с. Галиче (Орѣховско). Прежде чѣмъ заняться ею, позволю себѣ сказать нѣсколько словъ о находкахъ интересующаго насъ періода (скиѳскаго и ранне Сарматскаго для юга Россіи) въ Болгаріи вообще, въ дополненіе и исправленіе того, что я сказалъ о нихъ въ своей англійской и русской книгахъ.[2] Архаическимъ скиѳскимъ курганамъ на югѣ Россіи (Келермесъ и родственные курганы Прикубанья, Мельгуновскій кург. и курганъ около хутора Шумейко въ Приднѣпровьи, а также Семибратніе и Нимфейскіе курганы V в. до Р. Хр.) соотвѣтствуетъ недавно расхищенный курганъ „Кукува Могила“ около с. Дуванлий, вещи котораго по большей части попали въ Софійскій Музей. Въ инвентарѣ погребенія преобладаютъ вещи греческія, іонійскія (напр. прелестная серебряная амфора, золотыя серьги, золотыя ушныя украшенія, столь типичныя для кургановъ Тамани V в., бронзовая и глиняная посуда). Рядомъ съ ними имѣются вещи іонійскаго, но огрубѣвшаго стиля (напр. золотая гривна, кончающаяся головами змѣй и золотая коробочка съ Дунайскими спиралями и іонійскими розетками), вѣроятно, мѣстного производства. И, наконецъ, неорганически связанныя съ ними вещи персидскаго дѣла, механически соединенныя съ іонійскими (персидскія ручки, придѣланныя къ іонійскому сосуду). Единственный предметъ, который говоритъ о скиѳскомъ Востокѣ — это рыба — лошадиный налобникъ, такая же какъ въ Феттерсфельдѣ, Солохѣ и въ Приднѣпровскихъ курганахъ. Къ сожалѣнію курганъ не дослѣдованъ и потому неизвѣстно, каковы были остальныя части конскаго убора, очевидно погребенныя въ насыпи кургана. Картина погребенія та-же, что и на югѣ Россіи въ V в., когда вещи восточнаго дѣла (т. наз. финикійскаго) и вещи смѣшаннаго скиѳо-финикійскаго характера, типичныя для VI в., уступили свое мѣсто греческому, гл. обр., іонійскому импорту. Такъ какъ въ находкѣ нѣтъ предметовъ вооруженія и только одна часть конскаго убора, то нельзя сказать, принадлежало ли погребеніе скиѳскому царьку (какъ въ Феттерсфельде) или мѣстному ѳракійскому династу.[3]

Слѣдующимъ по времени (IV в. до Р. Хр.) является богатое погребеніе около Панагюрище. И здѣсь преобладаютъ вещи іонійскаго стиля но мѣстной Амфипольской фабрикаціи (Амфиполь на ѳракійскомъ побережьи очевидно игралъ ту же роль, что Ольвія и затѣмъ Боспоръ на скиѳскомъ). Конскій уборъ очень напоминаетъ Феттерсфельде. Рядомъ съ типичными скиѳскими частями его имѣется, какъ въ Феттерсфельде, наборъ бляхъ (фаларъ) восточнаго типа, украшенный въ іонійскомъ, значительно огрубѣвшемъ стилѣ, и интереснѣйшій налобникъ мѣстнаго вѣроятно не греческаго дѣла съ огрубѣвшими греческими миѳологическими фигурами и грубымъ мѣстнымъ орнаментомъ. Фи-

---

Центральной Россіи A. M. Tallgren, L'époque dite d'Ananino, 1919, стр. 151; T. Arné, Nationalmusei Vanners, 10 — Ärsfestskrift, стр. 165 слл.; для Сибири О. А. К. 1909 — 1910, стр. 231 (Теремшино, Кузнецкаго у. Томской губ.). О китайскихъ пряжкахъ этого типа я буду говорить подробно въ другомъ мѣстѣ.

[1]) Характерная аналогія этимъ воронамъ — бляшки въ формѣ ворона изъ сарматской гробницы около Ольвіи B. Farmakovski, Arch. Anz. 29, 1914, стр. 254 слл. Вороны эти держатъ въ клювѣ и лапахъ руки людей — мотивъ Сумерійскаго искусства такъ великолѣпно представленный на „стелѣ Коршуновъ“ изъ Лагаша.

[2]) Rostovtzeff, Iranians and Greeks, стр. 138 и 233; С. и Б., стр. 545.

[3]) Б. Дяковичъ въ Известия на Българския Археологически Институтъ 3, 1925, стр. 111 слл., ср. стр. 233 слл. ср. находку въ Панноніи въ Вене (бронзовая іонійская гидрія) A. Hekler въ Strena Buliciana, 1924, стр. 107 слл. Гидрія, какъ думаетъ Геклеръ, занесена сюда скиѳами.

*

гуры (Гермесъ психопомпъ и Керберъ, грифоны и Сирена) очевидно связаны съ мѣстной сильно эллинизованной религіей. Скиѳское вліяніе въ этой гробницѣ ничтожно и погребенъ былъ въ ней очевидно ѳракійскій эллинизованный царекъ.

Гораздо сильнѣе скиѳскій элементъ въ погребеніи около Брѣзово. Кольцо съ иранской сценой пріобщенія царя даетъ ту-же композицію, что и религіозныя сцены изъ Карагодеуашха, Мерджанъ и другія, мною сопоставленныя. Серебрянный уздечный наборъ — чисто скиѳскій, тотъ же, что и въ Чертомлыкѣ, Александропольскомъ и другихъ курганахъ IV и III в. до Р. Хр. Все говоритъ за то, что погребенный былъ либо скиѳомъ либо вассаломъ скиѳскаго царя. То-же надо сказать о болѣе бѣдныхъ или болѣе разграбленныхъ погребеніяхъ около Бѣдняково и Радювене.[1]

Совершенно иной характеръ имѣетъ находка около с. Галиче.[2] Она состоитъ, какъ и рядъ находокъ на югѣ Россіи, о которыхъ рѣчь будетъ ниже, изъ набора (14 штукъ) серебряныхъ золоченыхъ фаларовъ, глубокихъ, щитообразныхъ, когда то набитыхъ на бронзу и затѣмъ на матерію: части конскаго убора, скорѣе чѣмъ украшенія панцыря. Наиболѣе крупная изъ этихъ бляхъ (діам. 183 милл.) включена въ рамку изъ трехъ частей (табл. 2): загнутый край, орнаментованный грубой имитаціей лиственнаго орнамента т. наз. ововъ; ободокъ, орнаментованный рядомъ группъ изъ четырехъ или пяти параллельныхъ прямыхъ линій, очевидно грубая имитація листьевъ лотоса; наконецъ веревочное обрамленіе центральнаго медальона. Центральный медальонъ, фонъ котораго покрытъ параллельными линіями изъ точекъ, занятъ женскимъ пояснымъ бюстомъ впрямь. Богатая шевелюра (завитая) покрываетъ голову; спереди на грудь спускаются двѣ плетеныя косы. На шеѣ золотая массивная гривна въ восемь рядовъ. На рукахъ у плечей такіе же браслеты изъ пяти колецъ, обрамленные двумя рядами треугольниковъ (сдѣланы пунктиромъ; татуировка или часть браслетовъ?). На открытой груди подъ гривной двѣ параллельныя линіи пунктира (вѣроятно золотая цѣпь, обычная въ скиѳскихъ курганахъ юга Россіи). Одѣта женщина въ шерстяную одежду, ниспадающую волнистыми складками. Оторочена эта безрукавная туника прошивкой (кожа?) съ тисненнымъ или вышитымъ узоромъ (киматій). Между грудями идетъ внизъ жгутъ (золотой?). По обѣ стороны бюста по птицѣ (голуби?), обращенной къ женщинѣ. Нѣтъ сомнѣнія, что передъ нами та-же великая богиня, которая такъ часто появляется на золотыхъ и серебряныхъ предметахъ, находимыхъ въ курганахъ IV-го и III в. на югѣ Россіи, та, которую греки отожествили съ Афродитой и которая была великой покровительницей мѣстнаго населенія и слилась съ великой богиней иранскаго пантеона скиѳовъ.

Вторая бляха (діам. 155 милл.) — точный pendant первой (табл. 3). Та-же рамка, тотъ же фонъ. Вмѣсто бюста богини поле занято фигурой всадника влѣво. Всадникъ простоволосъ, остриженъ въ скобку. Одѣтъ въ мягкіе, спадающіе складками штаны и мягкіе кожаные башмаки. На длинной шеѣ — пятичленная гривна. Наплечахъ — тяжелый плащъ. Подъ нимъ я вижу очертанія меча или горита. Лѣвой рукой всадникъ натянулъ повода и остановилъ своего кровнаго скакуна. Правую руку онъ поднялъ въ жестѣ адораціи.

---

[1]) Всѣ эти находки изданы Б. Филовымъ въ Изв. на Българското Арх. Дружество 6, 1916—1918, стр. 1 слл., ср. онъ же въ Röm. Mitth. 32, 1917, стр. 1 слл. Бляхи изъ Панагюрища (табл. III, 2—4) чрезвычайно близки бляхамъ изъ Феттерсфельде и бляхамъ Александропольскаго кургана и параллелямъ къ нимъ, указаннымъ на стр. 242 прим. 2 этой статьи. Возможно, что общимъ оригиналомъ для персидскихъ и отъ нихъ идущихъ южно-русскихъ бляхъ являются подобныя іонійскія бляхи, но возможно и обратное, т. е. что іонійское искусство и форму и орнаментацію заимствовало изъ восточнаго искусства I-го тысячелѣтія до Р. Хр. Общимъ оригиналомъ были вѣроятно блюда и другіе сосуды т. наз. финикійскаго искусства, о которыхъ см. Fr. W. von Bissing въ Jahrb. d. d. Arch. Inst. 38—39, 1924, стр. 180 слл.

[2]) Изданы въ Изв. на Българското Арх. Др. 7, 1919—1920, стр. 142 сл. Любезности проф. Б. Кацарова я обязанъ публикуемымъ здѣсь полнымъ наборомъ этихъ бляхъ, описаніе и размѣры которыхъ любезно сообщены мнѣ Ив. Велковымъ.

Таб. 3. Фалары изъ Галиче. (Болгарія.)

Бляха изъ Истяцкихъ Юртъ на р. Тоболѣ.

Золотая бляха Сиверской станицы.
(Историческій Музей.)

Фаларъ изъ Янчокракскаго клада.

Бляха неизвѣстнаго происхожденія.

Таб. 4.

Обѣ бляхи несомнѣнно составляютъ одно цѣлое. Главное лицо — богиня. Ее адорируетъ смертный, царь или царекъ, которому принадлежалъ наборъ. Словомъ, та-же сцена, что въ Брѣзово и та-же, которая такъ типична для эллинистическихъ памятниковъ юга Россіи. Иранское происхожденіе ея несомнѣнно. Мостъ между южно-русскими памятниками эллинистическаго періода и боспорскими монетами II — III в. по Р. Хр., а также сасанидскими памятниками, которые всѣ разобраны въ рядѣ моихъ статей, составляютъ индо-скиѳскіе монеты царей Азы I и II, Гондофарна, Вонона и др., всѣ I в. по Р. Хр., дающія тотъ же типъ всадника, что и памятники Юга Россіи и Болгаріи и особенно близкія къ фалару изъ Галиче. Я имѣю въ виду всадника дѣлающаго правой рукой жестъ адораціи.[1]

Остальные фалары чисто орнаментальны (табл. 2 и 3). Одинъ (діам. 125 милл.), обрамленный въ такую же рамку, что и фигурные фалары, заполненъ сложной схематичной розеткой. Въ центрѣ — чашка цвѣтка изъ 12 лепестковъ. Изъ нея выростаютъ остроконечные листья съ восемью типичными бугонами, центръ которыхъ заполненъ точечнымъ орнаментомъ. Пять фаларовъ (діам. 150 милл.) украшены по ободку орнаментомъ киматія изъ точечныхъ линій и заполнены розеткой изъ четырехъ остроконечныхъ и четырехъ овальныхъ листьевъ. Структура листьевъ намѣчена точечными линіями. Послѣдніе шесть имѣютъ тотъ же орнаментъ (на одномъ на ободкѣ киматій, на пяти т. наз. овы), но меньшихъ размѣровъ (90—100 милл.).

Фигуры богини и царя сближаютъ наши фалары съ курганами юга Россіи IV—III в. и съ курганомъ около Брѣзово, точечный орнаментъ ведетъ къ бляхамъ Александропольскаго кургана, но какъ самый составъ набора и формы фаларовъ, такъ и растительные орнаменты вводятъ болгарскіе фалары въ хорошо извѣстную серію фаларовъ юга Россіи, составляющихъ типичную особенность многихъ Сарматскихъ погребеній южнорусскихъ степей. Фалары эти были сопоставлены и посильно разобраны А. А. Спицынымъ. Новыхъ съ тѣхъ поръ, насколько мнѣ извѣстно, найдено не было. О ихъ стилѣ я сказалъ нѣсколько словъ въ своихъ книгахъ — англійской и русской — и сопоставилъ ихъ съ близкими имъ по стилю т. н. кельтоскиѳскими фаларами Cabinet des Médailles въ Парижѣ и музея въ Лейденѣ, а также съ Гундеструповскимъ котломъ и патерой клада Петроасы.[2]

Позволю себѣ вернуться къ нимъ еще разъ и заняться ими болѣе подробно. Изъ кладовъ и находокъ, перечисленныхъ Спицынымъ въ пестромъ безпорядкѣ, надо прежде всего выдѣлить Федуловскій кладъ, который несомнѣнно принадлежитъ погребенію, близкому по датѣ и характеру поздне-скиѳскимъ погребеніямъ. Наиболѣе близки Федуловскому погребенію погребенія Александропольскаго и Краснокутскаго кургановъ.

[1]) Монеты изданы неоднократно см. Cambr. Hist. of India I, 1922, стр. 590 и табл. VIII, 29—34, ср. A. Foucher, L'art greco-bouddhique de Gandhâra II, 1918, табл. IV, 11—12; 15—16; 19—20. На нѣкоторыхъ изъ этихъ монетъ типъ обратной стороны — Діоскуры. Не можетъ быть сомнѣнія, что та-же великая богиня въ сочетаніи съ двумя всадниками Діоскурами-Миѳрами укрѣпилась во Ѳракіи и здѣсь составила ту ѳракійско-персидскую тріаду, о которой я говорилъ неоднократно см. мою статью Une tablette votive Thraco-Mithriaque du Louvre въ Mém. prés. par divers savants à l'Ac. d. Inscr. 13, 1923, 1 слл. Мостъ отъ этихъ позднѣйшихъ памятниковъ къ памятникамъ юга Россіи, серія которыхъ начинается въ IV в. до Р. Хр., составляютъ фалары изъ Галиче и указанныя парѳяно-индійскія и скиѳо-индійскія монеты. Для Ѳракіи (подобные памятники изъ М. Азіи были извѣстны и раньше) переходную ступень составляютъ недавно найденныя въ Разградѣ иконки того же характера В. Kazarow въ Arch. Anz. 1922, стр. 183 слл.

[2]) А. Спицынъ, Фалары Южной Россіи въ И. А. К., 29, 1909, стр. 18 слл.; Rostovtzeff, Iranians and Greeks, стр. 136 и 232, табл. XXVII; С. и Б., стр. 551 слл. и 587 слл. Патера клада Петроасы нуждается въ точномъ стилистическомъ анализѣ. Вся находка состоитъ изъ вещей разнаго времени. Изъ нихъ патера, вѣроятно, самая ранняя. Связь изображенныхъ на ней боговъ съ богами германскаго Пантеона болѣе чѣмъ сомнительна. Рекомендую иранистамъ и индіанистамъ ихъ анализъ съ точки зрѣнія иранской и индійской миѳологіи

Обращаю вниманіе на ажурные налобники, или набивныя бляхи, родственныя ажурнымъ золотымъ набивнымъ бляхамъ Александропольскаго кургана; на поздне-классическіе медальоны съ головой Солнца и съ Аѳиной, поражающей гиганта, близкіе къ медальонамъ того же Александропольскаго кургана, на наборъ бляхъ со всадникомъ (Александропольскій и Томаковскій); наконецъ на наборъ бляхъ — солнечныхъ колесъ изъ пяти головъ лошадей, столь близкій къ подобнымъ же частямъ конской сбруи изъ Краснокутскаго кургана и изъ кургана Елисаветинской ст. на Кубани, а также къ частямъ конскаго убора изъ Брѣзово и Панагюрище. Большія бляхи съ головой льва, держащаго копье, воспроизводятъ отличный эллинистическій оригиналъ III в. до Р. Хр. Въ интересующей насъ связи Федуловскій кладъ интересенъ какъ одно изъ рѣдкихъ погребеній позднескиѳскаго періода, еще болѣе позднее чѣмъ погребеніе Александропольскаго кургана. Въ немъ рядомъ со скиѳскимъ фономъ появляются новыя формы и мотивы, въ большинствѣ здѣсь греческіе, въ отличіе отъ Александропольскаго кургана. Я уже отмѣтилъ, что поя леніе большого количества круглыхъ плоскихъ бляхъ въ конскомъ уборѣ принадлежитъ къ эллинистическимъ особенностямъ, правда унаслѣдованнымъ эллинизмомъ съ Востока.[1]

Позднѣе инвентарь погребенія около Ахтанизовской станицы. Его дата точно не установлена, но переходный его характеръ несомнѣненъ. Ахтанизовскія вещи значительно ближе къ типичнымъ Сарматскимъ гробницамъ, чѣмъ Александропольскія и Федуловскія. Отмѣчу шейныя гривны и браслеты въ 10:6 и 4 оборота, столь характерные для всѣхъ погребеній переходнаго періода, оригиналы гривенъ и браслетовъ богини и царя фаларовъ изъ Галиче. И здѣсь въ большомъ ходу плоскія нашивныя или набивныя бляхи конскаго убора разныхъ размѣровъ. Крупная серебряная бляха съ головой Медузы, обрамленная типичнымъ эллинистическимъ вѣнкомъ, м. б. была конскимъ налобникомъ; болѣе мелкія бляхи съ головой Гермеса, лиственнымъ орнаментомъ, розетками и звѣздами были вѣроятно набиты на ремни уздечки. Характеръ лиственнаго орнамента типиченъ. Въ немъ ясны не греческіе или полугреческіе мотивы поздне персидскаго искусства. Форма и техника стекляныхъ сосудовъ, найденныхъ здѣсь, и весь характеръ вещей говорятъ за одновременность Сѣверской находки, т. е. за II в. до Р. Хр.[2]

Богатый составъ Сѣверской находки либо одновременъ, либо только десяткомъ другимъ лѣтъ позднѣе Ахтанизовскихъ вещей. Находка точно датирована двумя монетами одного изъ послѣднихъ Перисадовъ. Такъ какъ эти монеты врядъ ли были въ ходу при Миѳрадатѣ, то погребеніе Сѣверской станицы не можетъ быть многимъ позже

[1]) А. Спицынъ, l. l., стр. 23 слл. Онъ же указалъ и на параллели съ находками въ курганахъ IV и III в. до Р. Хр. Интересный шлемъ изъ Ахтанизовки надо сравнить съ шлемомъ сарматскаго погребенія изъ ст. Ладожской, О. А. К., 1902, стр. 74, рис. 158. Приблизительно ту же форму шлема, но иной техники мы находимъ на Пантикапейскихъ фрескахъ, изображающихъ конныхъ боспорскихъ рыцарей, и на монетахъ кушанскихъ царей сѣверной Индіи.

[2]) А. Спицынъ, l. l., стр. 19 слл.; С. и Б., стр. 555 слл. Бляхи съ лиственнымъ орнаментомъ восходятъ несомнѣнно къ тѣмъ же прототипамъ, что и бляхи поздне-скиѳскихъ погребеній юга Россіи и бляхи Панагюрище. Эти прототипы — поздне-персидскіе серебряные и бронзовые сосуды. Ихъ извѣстно въ данное время очень много, но они никогда сопоставлены и разобраны не были. Я. И. Смирновъ, собравшій обширный матеріалъ по этому вопросу, обѣщалъ написать объ этомъ экскурсъ къ моей статьѣ объ Оренбургскихъ находкахъ, но былъ уморенъ голодомъ большевиками, прежде чѣмъ собрался это сдѣлать. Укажу на нѣсколько находокъ: Сусса въ Персіи—Jéquier въ Del. Sc. en Perse, Mém. VII, 41, рис. 54; М. Азія—C. L. Woolley, A north-Syrian cemetery of the Persian period въ Liverpool Annals of Arch. 7, 1914—1916, стр. 115 слл., особ. табл. XXI; Оренбургскія степи — М. Ростовцевъ, Мат. по арх. Россіи, 37, 1918, табл. I.; Iranians and Greeks, табл. XXIV; Аму Дарья — O. M. Dalton, The treasure of the Oxus pl. V, 19 и VII, 18; Арменія id., ibid. pl. XXIII, 180. Весьма вѣроятно, что главнымъ источникомъ орнаментальныхъ мотивовъ и однимъ изъ главныхъ мѣстъ фабрикаціи этого типа патеръ и бляхъ, какъ и для патеръ и сосудовъ, украшенныхъ звѣрями, былъ Египетъ Саитскаго и болѣе позднихъ періодовъ, съ новымъ расцвѣтамъ въ эллинистическую эпоху. На югъ Россіи въ Сарматскую эпоху вещи и орнаментальные мотивы пришли, конечно, не изъ Египта.

конца II в. до Р. Хр. Характеръ его вещей чисто Сарматскій. Полихромный стиль представленъ богаче чѣмъ гдѣ бы то ни было. Для насъ наиболѣе интересна, однако, большая золотая бляха. Тремя ушками на оборотѣ фаларъ прикрѣпленъ былъ къ ремню или ремнямъ уздечки. Фаларъ не разъ былъ опубликованъ и описанъ. На немъ въ техникѣ repoussé изображены двѣ сцены изъ борьбы боговъ съ гигантами: побѣды Діониса и Аѳины (табл. 4). Особенно важно для насъ, что весь фонъ бляхи покрытъ набивнымъ пунктиромъ и что набивными точками мастеръ часто пользовался для орнаментальныхъ цѣлей. Я не сомнѣваюсь, что бляха, найденная внѣ погребенія, принадлежала къ полному уздечному набору, остальныя части котораго не найдены. Къ стилю и сюжету бляхи мы еще вернемся.[1]

Полную аналогію находкѣ въ Галиче даютъ три находки на югѣ Россіи: Янчокракскій кладъ (Мелитопольскій уѣздъ), Старобѣльскій кладъ (Харьковской губ.) и Таганрогскій кладъ. Янчокракскій кладъ (найденъ въ 1906 году) никогда полностью опубликованъ не былъ. Всѣхъ вещей его мнѣ видѣть не удалось. Главная его часть состоитъ изъ такого же набора сильно выпуклыхъ частью полусферическихъ серебряныхъ золоченыхъ фаларовъ, прикрѣпленныхъ гвоздями къ фону, какъ и кладъ изъ Галиче. И здѣсь два главные фалара болѣе плоски и заняты фигурными изображеніями. Изъ нихъ одинъ побольше (180 милл.), другой поменьше (130 милл.). И здѣсь весь фонъ крупныхъ фаларъ покрытъ точечнымъ орнаментомъ. И здѣсь наконецъ всѣхъ частей уздечнаго набора было болѣе десятка. Всѣ фалары къ сожалѣнію сильно помяты и частью изломаны.

Наиболѣе крупный фаларъ включенъ въ рамку, почти тожественную съ рамками двухъ фигурныхъ фаларъ изъ Галиче (табл. 4). За ободкомъ изъ полукружій съ точками (упрощенныя т. наз. овы) идетъ фризъ изъ упрощеннаго лиственнаго орнамента (треугольники), за нимъ два ряда выпуклаго веревочнаго орнамента. Центръ фалара занятъ изображеніемъ верхней части фигуры божества безбородаго, впрямь. Имѣемъ ли мы дѣло съ женщиной или мущиной, сказать трудно. На головѣ — вѣнокъ изъ вѣтки дерева, не плюща и не винограда. Надъ лбомъ цвѣтокъ или розетка. На шеѣ — тройная гривна. За плечами — крылья, восточнаго типа, загнутыя внутрь. Одежда очень напоминаетъ одежду богини изъ Галиче. Такой же безрукавный хитонъ, ниспадающій волнистыми складками и оставляющій грудь и руки открытыми. На кистяхъ рукъ и выше локтей массивные браслеты въ нѣсколько оборотовъ. Хитонъ охваченъ широкимъ тройнымъ поясомъ, съ котораго свѣшиваются кисти бахромы съ металлическими привѣсками. Ниже хитонъ украшенъ орнаментомъ т. наз. киматія (вышивка?). Въ правой поднятой рукѣ плоскій кругъ съ восьмилистной розеткой, врядъ ли патера. Въ лѣвой, передъ грудью коническій предметъ (не еловая шишка!), такой же вѣроятно символъ, какъ и кругъ съ розеткой. Налѣво въ полѣ — птица (орелъ) влѣво. Стиль абсолютно тотъ же, что на бляхахъ Галиче и на Сѣверскомъ фаларѣ.

Изображеніе на второмъ фигурномъ фаларѣ включено въ абсолютно тожественную рамку. Фонъ такой же, точечный. Сильно помятъ, но сюжетъ ясенъ. Изображено священное животное описаннаго выше божества — грифонъ вправо, съ типичными загнутыми внутрь крыльями, орлиной головой, ушами и завиткомъ. Передъ нимъ неясный для меня предметъ — щитъ или блюдо, украшенное снаружи или внутри вѣнкомъ и въ центрѣ бюстомъ. Сочетаніе грифона съ солнечными символами божества, орломъ или лавровымъ (?) вѣнкомъ говоритъ за то, что мастеръ болѣе или менѣе отожествлялъ божество съ Аполлономъ.

Кромѣ этихъ двухъ фигурныхъ фаларовъ въ составъ находки входили еще „четыре фалара полусферической формы съ чеканнымъ лиственнымъ орнаментомъ“, т. е., несомнѣнно глубокіе фалары того же типа, что въ Галиче и въ Старобѣльскомъ и Та-

[1]) Спицынъ, l. l., стр. 24 слл.; Rostovtzeff, Iranians and Greeks, табл. XXVII, 4; С. и Б., стр. 551 слл.

ганрогскомъ кладахъ (см. ниже), и „нѣсколько фаларовъ малой величины съ изображеніемъ розетокъ, окруженныхъ веревочнымъ ободкомъ, по 16 лепестковъ; слѣды гвоздей." Къ сожалѣнію, я этихъ вещей не видалъ и фотографій съ нихъ получить не могъ.[1]

Совершенно того же состава находка, сдѣланная около Таганрога, до большевиковъ находившаяся въ частной коллекціи Романовича въ Ростовѣ на Дону. И здѣсь основу составляютъ двѣ крупныя, фигурныя, сравнительно плоскія бляхи, прикрѣпленныя къ фону гвоздями. Изъ остальныхъ четырехъ одна — сравнительно плоская, другія три выпуклыя, почти полушарія. На всѣхъ фонъ заполненъ пунктиромъ. Изъ фигурныхъ бляхъ главная сохранилась только на половину. Рамка состоитъ изъ ободка съ т. наз. киматіемъ и обрамленія изъ ряда выпуклыхъ т. наз. астрагаловъ и веревочной полосы. Центръ заполненъ изображеніемъ пантеры влѣво. Сзади нея (не верхомъ на ней) фигура Діониса впрямь и влѣво съ тирсомъ (!) въ правой рукѣ. Обрамленіе второй фигурной бляхи состоитъ изъ ободка, орнаментованнаго треугольниками, и двухъ выпуклыхъ веревочныхъ полосъ. Центръ занимаетъ бюстъ лошади влѣво въ полномъ уздечномъ наборѣ. Нагрудный ремень украшенъ полукруглыми подвѣсками или бахромой изъ полукружій.

Орнаментальные фалары трехъ типовъ: 1) плоскій фаларъ съ семилепестковой розеткой въ рамкѣ изъ двухъ веревочныхъ полосъ съ ободкомъ покрытымъ полукружіями; 2) два полукруглыхъ фалара; внѣшній ободокъ не сохранился; на выпуклой части рамки на одной т. н. киматій, на другой побѣги плюща; одиночная веревочная полоса; въ центрѣ — лиственная розетка съ четырьмя острыми листьями ложечнаго типа и четырьмя листьями съ тремя зубцами; буквально та-же форма, что и въ Галиче; 3) ободокъ — т. наз. овы; выпуклая часть — листья; веревочная полоса; розетка изъ четырехъ листьевъ аканѳа.[2]

Послѣдняя находка того же характера сдѣлана была случайно въ 1892 г. около города Старобѣльска. Найденъ былъ богатый конскій наборъ болѣе чѣмъ изъ ста предметовъ. Основу составляютъ четыре большіе серебряные золоченые фалара, набитые гвоздями на фонъ. Всѣ четыре глубокіе, почти полусферическіе. На одномъ (табл. 5) ободокъ покрытъ гравированнымъ т. наз. киматіемъ внутри заполненнымъ точками. Затѣмъ веревочная выпуклая полоса. На выпукломъ фризѣ по двѣ пары животныхъ (repoussé, пройденное рѣзцомъ): барсъ аттакующій быка, бросающагося на него, и другой хищникъ, стоящій противъ кабана. Верхъ фалара заполненъ схематической геометризованной двѣнадцатилепестковой розеткой съ гравированнымъ орнаментомъ въ веревочной рамкѣ (табл. 1). Вторая бляха: ободокъ съ гравированнымъ киматіемъ, веревочная полоса, розетка изъ четырехъ ложечныхъ и четырехъ зубчатыхъ листьевъ съ такой же розеткой въ центрѣ; четыре симметрично расположенныхъ головки гвоздей. Третья: киматій и точечный орнаментъ, гирлянда изъ лавровыхъ листьевъ, фонъ точечный, розетка, какъ на второй, въ веревочной рамкѣ (центръ — четырехлепестковая розетка). Четвертая: киматій и точки; фризъ изъ широкихъ ложечныхъ листьевъ; пятилепестковая розетка въ веревочной рамкѣ (табл. 6). Кромѣ того рядъ мелкихъ плоскихъ бляхъ: круглыхъ, въ видѣ полумѣсяца, продолговатыхъ очень простыхъ и примитивныхъ, но съ тѣми же орнаментами.[3]

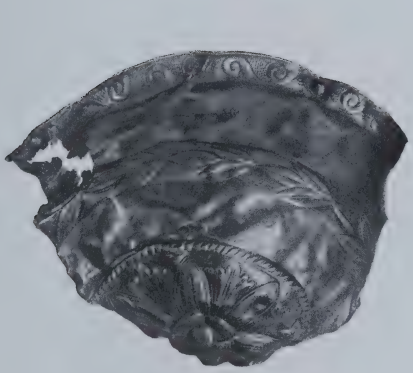
Нѣтъ никакого сомнѣнія, что всѣ вышеописанныя вещи съ ихъ типичнымъ повторяющимся подборомъ, съ ихъ оригинальнымъ грубымъ стилемъ, съ ихъ особенной техникой составляютъ одну одновременную группу. Прецедентовъ имъ, за исключеніемъ бляхъ Александропольскаго кургана, нѣтъ. Къ этой группѣ примыкаютъ и нѣкоторыя disiecta membra такихъ же или подобныхъ наборовъ.

[1]) Спицынъ, l. l., стр. 28; С. и Б., стр. 588.

[2]) Спицынъ, l. l., стр. 27. Это — единственное изданіе находки. Къ сожалѣнію клише Спицына. хотя и сдѣланныя съ хорошихъ фотографій, довольно темны.

[3]) Спицынъ, l. l., стр. 27; С. и Б., стр. 587; Iranians and Greeks, стр. 137, рис. 20.

Таб. 5. Фигуры животныхъ изъ фриза Старобѣльскаго фалара (увелич).



Таб. 6. Фалары изъ Старобѣльскаго клада.

1) Три бляхи Тифлисскаго музея, найденныя около ст. Успенской Кубанской обл. Двѣ (серебряныя, золоченыя, очень глубокія) орнаментальныя, менѣе грубаго стиля, чѣмъ вышеописанныя: ободокъ — гравированный лиственный орнаментъ, выпуклый фризъ — рядъ параллельныхъ выпуклыхъ спиралей, центръ — восьмилепестковая розетка съ цвѣточными завитками между листьями и съ восьмилепестковой розеткой въ центрѣ, окруженная выпуклой гирляндой типично эллинистической. Къ той же находкѣ относится бляха въ веревочной рамкѣ съ бюстомъ быка вправо того же стиля, что быкъ Александропольской бляхи и быкъ Старобѣльскаго фалара.[1]

Рис. 1.
Верхъ Старобѣльскаго фалара.

2) Пара бляхъ изъ Новоузенска, Самарской губ. Ободокъ — рѣзной киматій, дырки для гвоздей; центръ заполненъ грифономъ, тѣло котораго вытянуто и образуетъ кругъ. Я. И. Смирновъ, опубликовавшій этотъ фаларъ, указалъ на повтореніе того же мотива въ Китайскомъ искусствѣ.[2]

3) Бляха, или скорѣе фрагментъ бляхи (только центральный медальонъ), найденная въ Истецкихъ юртахъ по р. Тоболу (табл. 4). Поясной бюстъ Діаны впрямь. Волосы спадаютъ двумя прядями по плечамъ. Правая грудь открыта. Хитонъ спадаетъ богатымис кладками, сверху отороченъ лентой съ гравированнымъ киматіемъ и точками. На кистяхъ рукъ широкіе браслеты съ гравированными геометрическими орнаментами. За правымъ плечомъ колчанъ, подвѣшенный на ремнѣ, украшенномъ гравированнымъ киматіемъ и точками. Правой рукой достаетъ стрѣлу изъ колчана, въ лѣвой — лукъ.[3]

4) Бляха неизвѣстнаго происхожденія. Бюстъ богини въ калаѳѣ съ восточными загнутыми внутрь крыльями впрямь. Волосы спадаютъ двумя прядями на плечи. Одѣта въ гиматій. Въ правой рукѣ — гранатовое яблоко (табл. 4).[4]

Стилистическое родство двухъ послѣднихъ бляхъ съ бляхой изъ Галиче, съ Сѣверскимъ и Янчокракскими фаларами не подлежатъ сомнѣнію.

Какова дата находокъ юга Россіи? Я уже говорилъ, что точно датирована Сѣверская бляха; она — поздне-эллинистическаго времени, не позже конца II в. до Р. Хр.

[1]) Kondakoff—Tolstoi, Ant. de la Russie mér., стр. 452, рис. 395; Спицынъ, l. l., стр. 53. Форма Успенскихъ фаларъ абсолютно тожественна вышеописаннымъ. Для быка Кондаковъ указалъ на Сасанидскія параллели.

[2]) Спицынъ, l. l., стр. 29; Я. Смирновъ, Восточное Серебро, таб. CXXIV.

[3]) Смирновъ, Вост. Сер., табл. XIII., рис. 2.

[4]) Museum Petropolitanum II, 1 стр. 200, 23.

Совпаденіе въ техникѣ и стилѣ съ находкой въ Галиче и полная одновременность этой послѣдней съ находками въ Таганрогѣ, Янчокракѣ и Старобѣльскѣ, а также тотъ фактъ, что религіозная идея, выраженная въ фалярахъ Галиче, соединяетъ ихъ съ находками въ Болгаріи и на югѣ Россіи, которыя не могутъ быть позже III в. до Р. Хр., позволяетъ думать, что и серія фаларовъ изъ Галиче и изъ южно-русскихъ находокъ относится къ тому же поздне-эллинистическому времени, а не къ поздне-римскому, какъ думалъ Фармаковскій. Эта же дата подсказывается полнымъ стилистическимъ сходствомъ нашихъ бляхъ и спеціально бляхъ изъ Старобѣльска съ двумя бляхами понтійскаго происхожденія изъ Cabinet des Médailles. Если надпись на одной изъ нихъ не поддѣлка, то эти бляхи должны быть датированы временемъ Миѳрадата Евпатора. Въ тоже время ведетъ и изображеніе головы слона на одной изъ нихъ. Слонъ въ эллинистической орнаментикѣ явленіе исключительное. Вполнѣ обыченъ онъ въ памятникахъ ранняго и поздняго эллинизма Бактріи и Индо-Скиѳіи.[1] Напомню, что находка въ Россіи или въ З. Сибири двухъ бляхъ съ изображеніемъ боевого слона, съ котораго сражается воинъ въ типичномъ македоно-бактрійскомъ шлемѣ, дѣлаетъ несомнѣннымъ связи Россіи съ Бактріей и Индо-Скиѳіей. Такія же связи Миѳрадата и Понтійскаго царства вообще также не подлежатъ сомнѣнію.[2]

Откуда же появилась на югѣ Россіи эта мода пользоваться наборами серебряныхъ бляхъ, сработанныхъ въ особомъ не чисто греческомъ стилѣ? Назначеніе этихъ бляхъ можетъ быть установлено съ точностью. Если бляхи Александропольскаго кургана, Федуловской находки и Ахтанизовки можно было предположительно связать съ конскимъ уборомъ эллинистическаго времени, то такая связь съ эллинизмомъ для крупныхъ, тяжелыхъ, грубо орнаментованныхъ бляхъ болѣе поздняго времени весьма мало вѣроятна. Единственную аналогію и притомъ поразительно близкую даютъ конскіе уборы раннесасанидскаго времени. Достаточно взглянуть на наборъ бляхъ украшающихъ ремни сбруи лошадей Ормузда и Сапора I (242—272 по Р. Хр.) на знаменитомъ рельефѣ Накшъ-и-Редгеба или на его же рельефѣ въ Накшъ-и-Рустемѣ и Ширазѣ, чтобы убѣдиться, что лошадиный уборъ, гдѣ десятки огромныхъ бляхъ украшаютъ ремни нагрудника и накрупника лошадиной сбруи и огромная бляха въ видѣ розетки (см. особенно находку ст. Успенской) посажена на шею лошади, есть уборъ персидскій, вѣроятно унаслѣдованный Сасанидами отъ Парѳянъ, а ими отъ Ахеменидскихъ персовъ. Тотъ же уборъ изъ круглыхъ бляхъ, какъ извѣстно, типиченъ и для ассирійскаго конскаго убора, хотя бляхи этого набора не такъ массивны и тяжелы, какъ среди иранскихъ конныхъ рыцарей. Эллинистическіе всадники взяли свой аналогичный уборъ въ значительно смягченномъ видѣ оттуда же.[3]

---

[1]) Особенно показательны монеты. Помимо извѣстнаго изображенія Деметрія въ шлемѣ изъ шкуры головы слона (прототипъ фигурь Александріи и Африки въ поздне-эллинистическомъ и римскомъ искусствѣ), составляющаго индійскій pendant къ головѣ Александра въ шлемѣ изъ шкуры льва, укажу на монету Менандра съ двуязычной надписью, мѣстной квадратной формы съ головой слона (на шеѣ колокольчикъ) вправо (A. Foucher, l. l., табл. III, 15) и на монету индо-скиѳа Maues, подражаніе монетамъ Деметрія съ такой же головой слона (A. Foucher, l. l., табл. IV, 1). Извѣстно, какую роль играютъ слоны въ религіозномъ буддійскомъ искусствѣ Индіи, начиная со временъ Асоки.

[2]) Kondakoff—Tolstoi, l. l., стр. 427, рис. 382; Спицынъ, l. l., стр. 29; Смирновъ, Вост. Сер., табл. CXX.

[3]) F. Sarre, Die Kunst des alten Persien, табл. 71, 73, 74, 75, 78, 79, 83. Ср. рѣзной камень Артана C. Huart, La Perse Antique, 1925, стр. 174, рис. 26. Изображенія осѣдланныхъ лошадей въ Индіи рѣдки. См. однако A. Foucher, l. l., II, стр. 9, рис. 301, ср. I, стр. 367 сл., гдѣ на скрещеніи нагрудного ремня съ сѣдельнымъ изображенъ огромный фаларъ. Ср. также лошадей на пилястрѣ изъ Barhut'a (II в. до Р. Хр.), St. Kramrisch, Grundzüge der Indischen Kunst 1925, табл. 15; на капители изъ Sarnath I в. до Р. Хр. D. R. Sahni and J. Ph. Vogel, Catal. of the Mus. of Arch. at Sarnath, 1914, стр. 246, табл. V — бляхи-

Въ иранскія мѣстности ведетъ насъ и анализъ сюжетовъ, стиля и орнаментаціи фаларовъ. Въ моей послѣдней статьѣ о сарматскомъ искусствѣ я указалъ на ближайшее родство ювелирныхъ вещей Сарматскихъ погребеній и такихъ же вещей изъ руинъ одной изъ греко-, а затѣмъ ирано-индійскихъ столицъ — Таксилы.[1] Особенно интересно сравнить вещи находки 1912—1913 г. въ Таксилѣ, датированныя I в. по Р. Хр., съ ювелирными издѣліями, найденными въ некрополѣ Бори на Кавказѣ, столь типичными для сарматскаго ювелирнаго искусства. Интересно отмѣтить, что въ Бори съ вещами найдены были монеты, изъ которыхъ часть оказалась индо-скиѳскими, часть парѳянскими (Готарзъ I 40—51 по Р. Хр.; Фраатъ IV 37—90 до Р. Хр.), часть римскими (гл. обр. Августъ). Отмѣчу въ Бори ожерелье изъ золотыхъ узловъ съ камнями ср. браслеты съ такими же узлами въ Таксилѣ; шейную гривну и пару серегъ съ колокольцеобразными подвѣсками ср. серьги изъ Таксилы съ такими же подвѣсками (форма ихъ живо напоминаетъ одну изъ вещей знаменитаго Сибирскаго клада, изданную Витзеномъ и потомъ исчезнувшую); серьги въ видѣ виноградной грозди встрѣчаются и тамъ и здѣсь; то-же ожерелье изъ мелкихъ круглыхъ бляшекъ; боченкообразная привѣска изъ Бори находитъ себѣ аналогію въ ожерельи изъ такихъ же подвѣсокъ въ Таксилѣ.[2] Наконецъ браслеты изъ Бори, такіе типичные для сарматскихъ гробницъ, ажурной и полихромной техники (Придикъ, табл. I, 8—10) необычайно близки браслету найденному въ Сиркапѣ (Ann. Rep. 1917—1918, табл. IV, а), равно какъ и обкладка рукоятки кинжала (Придикъ, табл. I, ср. Guide to Taxila табл. XVI, 10). Укажу и на то, что серебрянныя обивки ножекъ какихъ то предметовъ и серебрянные сосуды изъ Бори могутъ быть сравнены только съ предметами сасанидскаго искусства, идущими несомнѣнно отъ парѳянскаго и греко-индо-иранского искусства.[3]

Характерно, что многіе изъ перечисленныхъ вещей принадлежатъ къ числу наиболѣе типичныхъ вещей сарматскихъ погребеній, напримѣръ ажурныя боченкообразныя подвѣски украшенныя восьмерками и розетками попадаются почти въ каждомъ богатомъ сарматскомъ погребеніи: напр. Тифлисская стан. ОАК., 1900, стр. 103, рис. 187; Казанская, ibid. 1901, стр. 75, рис. 149; Бесленѣевская — ibid. 1895, стр. 67, рис. 144; Ярославская — ibid. 1896, стр. 58, рис. 286; Цвѣтна — ibid. 1896 стр. 89 рис. 256; Херсонесъ — ibid. 1894, стр. 61, рис, 85; Ольвія (хут. Филиппова) Arch. Anz. 24, 1914, стр. 254 сл., рис. 78—80. Раструбчатые браслеты, найденные въ большомъ количествѣ въ Таксилѣ[4], обычны въ Сарматскихъ погребеніяхъ (напр. браслетъ изъ кургана близъ Ольвіи — хут. Филиппова — Фармаковскій въ Arch. Anz. 29, 1914, стр. 254, рис. 78). Я уже упомянулъ, какъ обычны ажурные, украшенные камнями браслеты въ сарматскихъ погребеніяхъ. Имѣется и рядъ другихъ интересныхъ параллелей между Таксилой и сарматскимъ югомъ Россіи. Кинжалъ изъ Таксилы[5] идентиченъ съ кинжаломъ изъ Прохоровки Оренб. губ. (МАР., 37, 1918, табл. IV, № 10, ср. табл. V № 11). Парѳянская фигура изъ слоновой кости найденная въ Таксилѣ,[6] несомнѣнно принадле-

---

розетки на щекѣ и на груди; въ Amaravati — Arch. Survey of India, Ann. Rep. 1907—8, стр. 88 сл., табл. XXX B (такія же бляхи-розетки). Эта мода, конечно, пришла въ Индію изъ Персіи.

[1]) M. Rostovtzeff, Mon. et Mém. Piot, 26, 1923, стр. 47, прим. 2.

[2]) См. Е. Придикъ, Мат. для Арх. Россіи, 34, 1914, табл. II и Sir John Marshall, Arch. Survey of India, Ann. Rep. 1912—1913 (Calcutta 1916) табл. XXI b, и табл. XXII; A Guide to Taxila, Calcutta 1918 табл. XVI и XVII.

[3]) Е. Придикъ, l. l., табл. IV.

[4]) Sir John Marshall, Ann. Rep. 1912—1913, табл. XXI, а, ср. знаменитый реликварій Канишки изъ Пешавара, гдѣ божество Луны преподноситъ такую же раструбчатую гривну или браслетъ царю, A. Foucher, l. l. II, 2, табл. VI.

[5]) Sir John Marshall, Ann. Rep. 1915—1916, табл. VII, рис. 14.

[6]) Sir John Marshall, l. l. табл. IX, рис. 2.

*

жала къ набору, рядъ частей котораго найденъ былъ въ Ольвіи (Arch. Anz. 22, 1907, стр. 148 слл., рис. 15—28). Очень интересно появленіе въ одномъ изъ погребеній ст. Тифлисской (ОАК. 1902, стр. 66 слл., рис. 137 и 138) предметовъ изъ золота и серебра, очевидно религіозныхъ символовъ, въ формѣ трезубца и якоря, живо напоминающихъ извѣстный буддійскій „символъ изъ трезубца, колесъ или колеса и полумѣсяца т. наз. triśūla, составныя части котораго вѣроятно старше буддизма.[1]

Связь между югомъ Россіи и мѣстностями, гдѣ столкнулись греческая, индійская и иранская художественныя традиціи, такимъ образомъ, несомнѣнна. Я уже указывалъ на нее когда говорилъ, въ своей книгѣ о Декоративной живописи, о стилѣ расписныхъ гробницъ Керчи II-го в. по Р. Хр. Въ особенностяхъ этого искусства найдутъ себѣ объясненіе и типичныя черты стиля и орнаментаціи южно-русскихъ фаларовъ. Начну съ орнаментовъ. Сочные, грубые, рѣзко вырѣзанные листья аканѳа и лотоса, схематическія лиственныя розетки въ соединеніи съ греческими деформированными орнаментами (овы, киматій, веревочный орнаментъ) составляютъ — первые — особенность поздне-персидскаго искусства, особенно сасанидскаго,[2] второе — въ соединеніи съ первымъ — особенность греко-индійскаго искусства вообще и спеціально ряда предметовъ изъ Таксилы, напоминающихъ по формѣ и орнаментикѣ, если не по назначенію наши фалары. Я имѣю въ виду рядъ каменныхъ круговъ и реликваріевъ изъ Таксилы, которые всѣ украшены этимъ лиственнымъ орнаментомъ, въ соединеніи съ овами, киматіемъ и т. д., и фигурными изображеніями греко-персидскаго стиля.[3] Греко-персидскій ихъ характеръ особенно ясенъ изъ сравненія одного изъ этихъ круговъ, въ которомъ въ веревочной или скорѣе грубомъ подражаніи плетеной рамкѣ изображенъ

[1]) Ann. Rep., табл. XVI a и c; ср. Ann. Rep. 1907—1908, стр. 57 р. с 5.

[2]) Въ эллинистической торевтикѣ эти аканѳы и лотосы, крупные и сочные составляютъ не правило а исключеніе. Правило — разнаго рода побѣги, вѣтки и вѣнки натуралистическаго характера въ особой необычайно привлекательной стилизаціи. Среди эллинистическихъ сосудовъ юга Россіи орнаментація листьями аканѳа и лотоса (вѣроятно, египетскаго происхожденія) представлена канѳаромъ Артюховскаго кургана, который К. В. Треверъ, Ольвійская полихромная амфора 1901 г., Мат. по Арх. Россіи, 36, 1918 стр. 6 слл. правильно сравниваетъ съ рядомъ египетскихъ вазъ изъ колл. Mᵉ Gregor и съ серебряными сосудами изъ Итаки и Беотіи. Тѣмъ пышнѣе эта орнаментація расцвѣла на Востокѣ. Для сасанидской Персіи см. F. Sarre, Die Kunst des alten Persien табл. 90, 92, 93. Гораздо болѣе ранніе примѣры легко можно указать въ эллинистическомъ искусствѣ Индіи и болѣе ранняго, и болѣе поздняго періода. Кромѣ ритуальныхъ каменныхъ патеръ, о которыхъ рѣчь будетъ ниже, см. всю серію памятниковъ, опубликованныхъ и разобранныхъ A. Foucher, l. l. I, стр. 218 сл. (La flore ornementale). Извѣстно, какую огромную роль игралъ въ архитектурѣ эллинистической Индіи коринѳскій стиль и какъ своеобразно трактовали греко-индійскіе мастера аканѳъ этого стиля. Отсюда, если не изъ Парѳіи, этотъ лиственный орнаментъ унаслѣдованъ былъ Сассанидской Персіей.

[3]) Серія этихъ каменныхъ круговъ м. б. орнаментальнаго, м. б. сакральнаго назначенія опубликована Sir John Marshall, l. l., Ann. Rep. 1912—1913 табл. XXIX, a, b, e; XXIX, a, b; 1915—1916 табл. V, b и VIII, g. Эллинистически-персидское происхожденіе ихъ несомнѣнно. Фигурные сюжеты ничѣмъ съ Индіей не связаны. Это — левъ-грифонъ, крылатый драконъ, бюсты мужчины и женщины съ чашей (Діонисъ и Аріадна?), три пляшущія фигуры (вакханалія?), тритонъ и драконъ. Орнаментика вся сплошь та-же, что и на фалярахъ юга Россіи: сочные листья лотоса и розетки. Укажу, попутно, на одно недоразумѣніе индійской археологіи. Типичная фигура ушастаго и зубастаго дракона съ вздернутой завиткомъ верхней губой, вавилонское происхожденіе которой несомнѣнно и которая такъ популярна на югѣ Россіи, перейдя сюда изъ Персидскаго искусства (напр., бляха Семибратнихъ кургановъ, Iranians and Greeks табл. XIII D), почему то упорно называется археологами, занимающимися индійскими древностями, крокодиломъ. Типичный примѣръ даетъ ранній косякъ двери изъ Mathura J. P. Vogel, Catal. of the Arch. Mus. at Mathura 1910, стр. 162, табл. XXV, M, 2 ср. A. Foucher, l. l. I, стр. 242 слл., рис. 124; Ann. Rep. 1909—1910, табл. XXVII c, ср. другой фрагментъ ibid. стр. 75 рис. 6. Отмѣчу, что на первомъ фрагментѣ драконъ изображенъ рядомъ съ фигурой столь типичной для іонійско-персидскаго искусства юга Россіи; я имѣю въ виду богиню съ змѣиными ногами кончающимися головами персидскихъ грифоновъ (напр. Iranians and Greeks табл. XVIII, 4); въ Mathura вмѣсто грифоновъ появляется другое восточное фантастическое животное — драконъ. Отъ индіанистовъ „крокодила“ заимствовали и синологи.

Таб. 7. Серебряные фалары изъ Пунджаба. (Брит. Музей.)

въ верхней половинѣ крылатый левъ-грифонъ, а въ нижней линіями намѣченъ пучекъ листьевъ, съ такимъ же дискомъ изъ Пунджаба въ Британскомъ Музеѣ. Здѣсь, также въ рамкѣ изъ т. наз. киматіевъ изображенъ въ верхней части всадникъ, ѣдущій на орлѣ-грифонѣ съ туловищемъ льва и хвостомъ рыбы. Нижняя часть заполнена такимъ же рядомъ линій, схематически передающихъ пучокъ расходящихся въ стороны листьевъ.[1]

Въ томъ же стилѣ сработаны и два серебряныхъ блюда, найденныхъ въ Сиркапѣ въ 1919—1920 г. Гирлянда, окружающая центральною розетку изъ листьевъ, живо напоминаетъ гирлянду двухъ фаларовъ съ боевыми слонами и гирлянду фалара съ головой Медузы изъ Ахтанизовки, о которыхъ рѣчь была выше.[2]

Единственныя параллели стилю фигурныхъ изображеній нашихъ фаларовъ я нахожу также, какъ на это уже указалъ Н. П. Кондаковъ,[3] только въ этой греко-ираноиндій-ской сферѣ, особенно для фаларовъ Сѣверской станицы и Янчокрака. Въ Сѣверскомъ фаларѣ (табл. 4) надо отмѣтить прежде всего, помимо деталей костюма: гривна на шеѣ, поясъ изъ металлическихъ бляшекъ, мягкіе сапоги Діониса, ножные и ручные браслеты гиганта, столь типичную для эллинистически-индійскихъ скульптуръ (сидящія и пляшущія фигуры) позу гиганта, находящую себѣ ближайшую параллель въ фигурахъ атлантовъ, столь популярныхъ въ греко-индійскомъ искусствѣ (A. Foucher, l. l., I, стр., 209, 226, рис. 104 и чаще). Сцены гигантомахіи (т. е. мотивы, заимствованные изъ греческихъ гигантомахій) также обычны въ греко-индійскомъ искусствѣ A. Foucher, l. l., I, стр. 245, рис. 125, ср. Ann. Rep. 1912—1918, таб. XIV в. изъ Nalanda: богъ, поражающій поверженную фигуру, шею которой обвила змѣя. Характерно, что на уже разобранномъ (стр. 252, прим. 3) рельефѣ изъ Mathura тѣло змѣи орнаментовано тѣмъ же точечнымъ орнаментомъ, что и тѣло змѣи, помогающей Аѳинѣ, на Сѣверской бляхѣ. Стиль Сѣверской бляхи находитъ себѣ превосходную параллель въ болѣе эллинистической, но все же сильно индо-скиѳской, патерѣ изъ Бадакшана (рис. 2) Британскаго музея, съ изображеніемъ тріумфальнаго шествія Діониса.[4] Съ нимъ стилистически связано уже горазно болѣе индійское блюдо съ изображеніемъ Діониса, найденное въ Tank Dehra Ismail Khan, въ Пунджабѣ (табл. 7). Блюдо это по своей композиціи живо напоминаетъ фаларъ изъ стан. Успенской.[5] Еще болѣе характерны три серебряныя бляхи, вѣроятно, фалары, изъ Пунджаба, недавно поступившія въ Британскій музей (табл. 7). Характерны прежде всего обрамленія: т. н. овы, т. е. фризъ лиственнаго орнамента и веревочная полоса. Изображены на фалярахъ слоны, везущіе раджу или брамана, и богиня (или богъ?), сидящая на роскошномъ креслѣ съ двумя адорантами передъ ней, держащая въ правой рукѣ большую кисть винограда. По обѣ

[1]) Kondakoff — Tolstoi, Ant. de la Russie Mer., стр. 350, рис. 308; O. M. Dalton, The treasure of the Oxus, табл. XXIX, № 193. Рисунокъ Кондакова сдѣланъ съ фальшивой золотой бляхи воспроизводящей каменный дискъ. Отмѣчу, что въ Британскомъ Музеѣ имѣется подобный же дискъ изъ мрамора оттуда же (Akra въ Пунджабѣ) съ изображеніемъ Діаны и Актеона въ стилѣ близкомъ къ Сѣверской бляхѣ, O. M. Dalton, l. l., стр. 129.

[2]) Sir John Marshall, Ann. Rep. 1919—1920 (Calcutta 1922), табл. VIII, 5. Эта пара патеръ входитъ въ серію тѣхъ, которыя я цитировалъ на стр. 246, прим. 2. Характерно, что ложечки въ центрѣ патеры заполнены были цвѣтной массой въ той же техникѣ, которую я констатировалъ для обкладки ноженъ мечей Буеровой могилы и Прохоровки (Оренб. губ.) и которая, несомнѣнно, Персидскаго происхожденія, Мат. по Арх. Россіи 37, 1918, табл. III, ср. персидско-іонійскія патеры съ арамейскими надписями изъ Прохоровки ibid. табл. I.

[3]) Kondakoff — Tolstoi, l. l., стр. 450 слл. Н. П. Кондаковъ преимущественно указываетъ на парѳянскій характеръ фалара и датируетъ его слишкомъ позднимъ временемъ.

[4]) Часто издана, въ послѣдній разъ Sir George Birdwood, Industrial Art of India, стр. 148, табл. II.

[5]) Archaeologia, 55, 1897, стр. 534; A. Foucher, l. l. II, стр. 148 и рис. 390 на стр. 171. Фуше называетъ божество — le génie à la coupe. Прародитель этого генія конечно Діонисъ. Геній пьетъ изъ ритона и держитъ на животѣ мѣхъ полный вина. Сцены „вакханалій" въ индо-греческомъ искусствѣ обычны A. Foucher l. l. I, стр. 251 и 253, ср. I. Ph. Vogel, Catal. of the Arch. Mus. at Mathura, стр. 83, табл. XIII C, 2.

стороны кресла по птицѣ. Отмѣчу чисто греческіе орнаменты на коврѣ, покрывающемъ слона и употребленіе точечнаго орнамента для передачи украшеній спинки кресла.[1]

Божество на Янчокракскомъ фаларѣ также находитъ себѣ ближайшія параллели въ греко-индійскомъ искусствѣ. Укажу, прежде всего, на фигуру Suparna (крылатый геній) изъ Таксилы, служившую подсвѣчникомъ для факеловъ одной изъ stupa Таксилы (A. Foucher, l. l., стр. 213, рис. 89). Типъ головы, крыльевъ, одежды живо напоминаетъ бога Янчокракскаго фалара. Еще интереснѣе сближеніе съ знаменитой пиксидой, въ которой Канишка помѣстилъ реликварій, погребенный въ одной изъ его ступъ въ Пешаварѣ. На этомъ реликваріи изображена фигура Канишки въ царскомъ одѣяніи между богами Мѣсяцемъ и Солнцемъ. Мѣсяцъ даетъ ему знакъ власти — типичный torques съ утолщенными концами уже упомянутый. Солнце вѣнчаетъ его. На шеѣ Солнца — ожерелье, центръ котораго составляетъ большая розетка. Стиль всѣхъ фигуръ реликварія живо напоминаетъ стиль бляхъ Сѣверской и Янчокракской, но, пожалуй, еще грубѣе. Тѣ-же боги изображаются на многочисленныхъ монетахъ Канишки.[2] Имя бога Солнца — Miiro

Рис. 2.
Индо-скиѳская тапета эмира Бадакшана (Британ. Муз.).

[1]) Насколько мнѣ извѣстно, бляхи эти не изданы. Разрѣшеніемъ опубликовать ихъ я обязанъ любезности O. M. Dalton'a. Датировать ихъ я не берусь. Но чисто греческій характеръ рамки, а также типичные стѣнные зубцы на бордюрѣ ковра, столь характерные для эллинистическихъ ковровъ, воспроизводимыхъ и въ живописи, и въ мозаикѣ, говоритъ за сравнительно раннюю дату. Не берусь и за задачу назвать по имени божество (или царя?) одной изъ бляхъ. Не имѣемъ ли мы дѣло съ богиней Изобилія, какъ на кушанскихъ монетахъ A. Foucher, l. l., табл. V, 20. Оригиналомъ послужили, конечно, монеты съ Зевсомъ на тронѣ индо-греческихъ царей. Изобиліе украшеній, спиральные браслеты на рукахъ позволяютъ думать о датѣ около Рождества Христова. Позволилъ бы себѣ еще указать на терракотту изъ Pataliputra болѣе ранняго времени, Ann. Rep 1917—1918, табл. XVI, рис. 3. Не могу не обратить вниманія и на близость бляхъ со слонами съ фигурой слона съ двумя корнаками уже цитированной капители пилястра изъ Sarnatha съ персо-іонійскими волютами и розетками, близкими къ розеткѣ на коврѣ одного изъ нашихъ слоновъ. Поза стараго mahaut со знаменемъ идентична позамъ слугъ, сидящихъ на крупахъ слоновъ нашихъ бляхъ. Еще болѣе интересенъ медальонъ изъ Gayati Tila, Mathura (Ann. Rep. 1919—1920, табл. XVII d.). Медальонъ этотъ въ сущности большая розетка изъ типичныхъ листьевъ лотоса. На ней фигура слона съ поводырями. Можно думать, что художникъ имѣлъ передъ глазами большую бляху съ центральнымъ изображеніемъ, подобнымъ изображеніямъ на нашихъ бляхахъ.

[2]) Пиксида Канишки издана въ Ann. Rep. 1908—1909, стр. 50 слл., табл. XII и XIII. О надписяхъ Ann.

или Miaro (т. е. Mihira, одна изъ формъ имени Миѳра?), бога Мѣсяца — Мао. На монетахъ, кромѣ того, имѣется рядъ другихъ боговъ и богинь, настоящій Пантеонъ кушанской религіи. Интересно было бы сравнить фигуры этихъ боговъ съ богами фіалы изъ Петроаскаго клада.[1]

Всетаки Янчокракскій фаларъ древнѣе Канишки. Богъ еще носитъ явныя черты Аполлона, онъ болѣе греческій чѣмъ боги Канишки. Въ какой мѣрѣ мы вправѣ сближать розетку въ его правой рукѣ съ буддійскимъ колесомъ, я не знаю. Формально колесо буддійства очень часто ничѣмъ отъ розетки Янчокрака не отличается. Каковъ второй аттрибутъ въ лѣвой рукѣ, я судить не берусь. Отмѣчу, что на рельефахъ ступы Barhut'a среди религіозныхъ символовъ, которыми украшенъ фризъ ограды, рядомъ съ розетками имѣются плоды манго, очень напоминающіе предметъ въ лѣвой рукѣ Янчокракскаго бога. Попутно отмѣчу на томъ же фризѣ головы молящихся около саркофага, одна изъ которыхъ чрезвычайно близка головѣ на камнѣ Сѣверской бляхи.[2]

Во всякомъ случаѣ, я думаю, что изображенъ на Янчокракскомъ фаларѣ Миѳра въ видѣ иранизованнаго Аполлона. Солнечная розетка изображена подъ ногами Миѳры, какъ его аттрибутъ, на знаменитомъ рельефѣ Такъ-и-Бустана, изображающемъ инвеституру царя Ардашира II-го (379—384 по Р. Хр.) Ормуздомъ и Миѳрой.[3] Напомню еще одинъ изъ рельефовъ Гатры, гдѣ по обѣ стороны головы Солнца имѣются два орла и рядомъ крылатый грифонъ.[4] Не случайнымъ я считаю и сходство головы Миѳры — Апполона Янчокрака съ головами двухъ Побѣдъ рельефа Хозрова (590—629 по Р. Хр.). Искусство Востока очень консервативно и нѣкоторые типы его держатся чрезвычайно цѣпко.[5]

Изображенія животныхъ на фалярахъ Старобѣльска, родственныя животнымъ фаларовъ Александропольскаго кургана, находятъ себѣ бл. жайшую параллель только въ животныхъ Стасовской катакомбы въ Керчи и родственныхъ памятникахъ, на которые я указалъ въ своей книгѣ о декоративной живописи на югѣ Россіи.

Что касается до содержанія изображеній на фалярахъ, то ясно, что греческое здѣсь наносное и чисто формальное. Суть — иранская: великая иранская богиня — Анагита, Миѳра и другіе боги иранскаго Пантеона.

Подведемъ итоги. Въ археологіи юга Россіи съ III в. начинаетъ сказываться вліяніе какого то новаго искусства, чуждаго болѣе ранимъ чисто скиѳскимъ погребеніямъ. Это искусство — поздне иранское, сложившееся подъ вліяніемъ ахеменидскаго искусства въ ранне эллинистическую эпоху на границѣ между скиѳскимъ или сакскимъ Туркестаномъ, Персіей и Индіей. Оттуда идетъ и прямой импортъ (находки въ Оренбургской губ. и фалары со слонами) и художественное вліяніе, раньше всего сказавшееся въ Александропольскомъ курганѣ. Можно думать, что это связано съ завоеваніями Александра, владычествомъ Селевкидовъ и славными временами Бактрійскаго царства. Отсюда пришелъ на югъ Россіи полихромный стиль, начинающій господствовать въ ювелирномъ дѣлѣ юга Россіи съ III в. до Р. Хр.

Rep. 1909—1910, стр. 135 слл. табл. LII. Ср. A. Foucher, I. I. II, 2, табл. VI. Медальонъ на груди Солнца надо сравнить съ такимъ же медальономъ на одномъ торсѣ изъ Mathura, Ann. Rep. 1909—1910, табл. XXIV, а: розетка и треугольныя подвѣски, какъ на серьгахъ Таксилы, стр. 251, прим. 2.

[1]) V. A. Smith, Catalogue of the Coins in the Indian Museum Calcutta, 1906, стр. 69 слл., табл. XI слл. Ср. рельефъ изъ Mathura Кушанскаго періода съ греко-кушанской фигурой бога Солнца А. К. Coomaraswancy, Introduction to Indian Art, 1923, табл. IV, 11.

[2]) St. Kramrisch, Grundzüge der Indischen Kunst, табл. I, b.

[3]) F. Sarre, Die Kunst alten Persien, стр. 44, рис. 11.

[4]) F. Sarre, ibid., табл. 62

[5]) F. Sarre, ibid., табл. 91.

Новая болѣе сильная волна тѣхъ же вліяній нахлынула на югъ Россіи столѣтіемъ позже, во II в. до Р. Хр. Это нельзя не поставить въ связь съ гибелью Бактрійскаго царства, усиленіемъ Парѳіи, образованіемъ въ Индіи индо-скиѳскихъ или индо-сакскихъ царствъ. Всѣ эти явленія давно уже поставлены въ связь съ движеніемъ Юе-чи подъ напоромъ Гунновъ отъ границъ Китая къ западу и къ юго западу. Одна волна иранскихъ, сарматскихъ, какъ ихъ называли греки и особенно римляне, кочевниковъ за другой докатилась и до степей юга Россіи и разлилась здѣсь до южнаго Кавказа и до Днѣпра. Эта волна, т. е. новая волна Саковъ, укрѣпила полихромный стиль въ степяхъ юга Россіи, проникла въ греческіе города Боспорскаго царства и принесла съ собой тѣ конскіе наборы греко-ирано-индійскаго стиля, которые составляютъ предметъ этой статьи.[1]

Еще позже сами Юе-чи или другіе болѣе сѣверныя иранскія племена подъ напоромъ Юе-чи и Гунновъ дошли до степей Туркестана и западной Сибири. Отсюда они постепенно проникли и на югъ Россіи и съ ними новая волна звѣринаго стиля, о которой свидѣтельствуетъ Майкопскій поясъ, наиболѣе раннее проявленіе его, вещи Новочеркасскаго клада и Сибирскія массивныя бляхи. Объ этомъ новомъ аспектѣ сарматскаго искусства буду говорить болѣе подробно въ другомъ мѣстѣ. Отмѣчу, что вещи этого стиля проникли и въ Индію, гдѣ они, однако, попадаются спорадически и рѣдко, что говоритъ за то, что не сами, м. б. тюркскіе Юе-чи, кушаны, какъ ихъ называли въ Индіи, были его носителями.[2]

Для исторіи искусства факты, которые я вывелъ изъ анализа фаларовъ Болгаріи и юга Россіи имѣютъ большое значеніе. Искусство саковъ, или сарматовъ, какъ уже показалъ Стржиговскій,[3] какъ и древнѣйшее скиѳское искусство, было преимущественно орнаментальнымъ. Въ этомъ искусствѣ въ его южномъ аспектѣ преобладаютъ растительный и геометрическій орнаментъ и любовь къ краскамъ, къ рѣзкому сочетанію цвѣтовъ, къ красочнымъ симфоніямъ. Послѣднее свойственно восточному искусству вообще. Технически и въ разработкѣ орнаментальныхъ мотивовъ сакское или южно-сарматское искусство несамостоятельно. Оно всецѣло зависитъ отъ искусства Персіи, сильно проникнутаго греческими іонійскими элементами. Новыхъ орнаментовъ оно не создало. Старые оно сдѣлало болѣе грубыми и болѣе примитивными. Огрубѣла и раффинированная египетско-месопотамская техника. Настоящая скань и филигрань замѣнились псевдо-сканью и псевдо-филигранью. Полихромія стала болѣе рѣзкою и болѣе варварскою, какою она была и въ ранне-скиѳскомъ искусствѣ (Майкопъ). Фигурный стиль, умѣнье создавать живыя и хорошо спланированныя сцены туго прививались въ южно-сарматскомъ искусствѣ. Какой контрастъ къ пышному расцвѣту фигурнаго стиля въ ранне-буддійскомъ искусствѣ Индіи! Попытки ввести фигурный стиль, какъ показываютъ фалары и монеты индо-скиѳскаго и кушанскаго періода въ Индіи и монеты парѳянскія, были сдѣланы, но далѣе грубаго подражанія Греціи иранцы не пошли, и своего, новаго въ этомъ направленіи не дали. Новое внесли позже Сасанидскіе Персы.

Сѣверно-сарматское искусство, испытавшее также вліяніе греческаго іонійскаго искусства и связанное съ искусствомъ южно-сарматскимъ, проявило больше творчества. Оно продолжало разрабатывать искони иранскій звѣриный стиль. Новшествомъ сравнительно со скиѳскимъ звѣриннымъ стилемъ было болѣе широкое и по духу новое использованіе синтетической группы, въ которую эти сѣверяне внесли трагизмъ и пате-

[1]) Съ исторической точки зрѣнія интересно отмѣтить, что бляха сарматскаго типа проникла въ римскую армію, сначала на Дунай, а затѣмъ и на Рейнъ, вмѣстѣ съ сарматскими вспомогательными когортами и алами. На это указалъ и сопоставилъ матеріалы F. Drexel, Römische Paraderüstung въ Strena Buliciana, стр. 56 слл.

[2]) Ann. Rep. 1919—1920, табл. XXIV b. c.

[3]) Стр. 240, прим. 1.

тизмъ, удержавъ однако чисто орнаментальныя тенденціи звѣринаго стиля Проникла въ Сарматскій звѣриный стиль и тенденція изображать сцены быта въ пейзажѣ, но не укрѣпилась. Новшествомъ было и сочетаніе звѣринаго стиля съ полихромнымъ, давшее интересныя произведенія искусства, какъ напримѣръ Майкопскій поясъ, сибирскія бляхи, вещи Новочеркасскаго клада. Однимъ изъ центровъ развитія этого сѣверно-сарматскаго звѣринаго стиля былъ Тибетъ и Алтай, гдѣ только и водятся яки, играющіе крупную роль въ симплегмахъ животныхъ сибирскихъ бляхъ.

М. Ростовцевъ.

LES ANTIQUITÉS SARMATES ET LES ANTIQUITÉS INDO-SCYTHES.

L'auteur analyse un groupe de trouvailles de la Russie Méridionale qui appartient au II—I siècle av. J. Chr. et dont le trait le plus caractéristique est la prédominence des plaques convexes en argent doré, au repoussé avec des sujets religieux ou des motifs floraux comme ornementation. La chronologie du groupe est donnée par la trouvaille bien datée de la stanitza Severskaja (fin du II^me^ siècle av. J. Chr.). A cette trouvaille se rattachent celles de Jantchokrak, de Starobelsk, de Taganrog et de la stanitza Uspenskaja sur le Koubane. A la même série appartient la trouvaille de Galice en Bulgarie et les deux disques du Cabinet des Médailles provenant du Pont dont un porte le nom de Mithridate Eupator. En analysant ces „phalares" l'auteur arrive à la conclusion qu'ils appartenaient à l'harnachement des chevaux comme on le voit reproduit sur les bas-reliefs indo-scythes et sur ceux de l'époque parthe et sassanide en Perse.

L'affinité de ces plaques en ce qui regarde le style, les ornements et les sujets mythologiques aux produits de l'art iranien, grec et indien du Gandhara est frappante. La même affinité existe entre l'art des plaques provenant de la Russie Méridionale et certains produits de l'art parthe comme nous le connaissons surtout en Mésopotamie. Nous retrouvons la même affinité (presque identité) entre les produits de l'orfèvrerie trouvés dans les tombeaux de la population nomade de la Russie Méridionale de basse époque hellénistique et du haut empire et ceux qui ont été découverts récemment dans une des capitales de l'Inde Septentrionale—Taxila. Les seuls précédents de la nouvelle mode dans l'harnachement des chevaux et du nouveau style de l'orfèvrerie peuvent être observés en Russie Méridionale dans quelques tombeaux du III^me^ siècle av. J. Chr., surtout dans ceux du grand „tumulus" d'Alexandropole. Ces tombeaux, qui représentent encore le groupe des tombeaux scythes, contiennent déjà plusieurs éléments nouveaux dont quelques-uns se retrouvent en Chine, d'autres (les plaques en or de l'harnachement des chevaux) se rattachent au groupe susmentionné, quoique leur style est le style persan Achéménide de la basse époque, bien connu par la trouvaille de l'Oxus du Musée Britannique.

Ces faits constatés par l'auteur lui donnent la conviction, d'ailleurs corroborée par des faits historiques bien connus, qu'au III^me^ siècle (ou à la fin du IV^me^) de nouveaux groupes de peuples iraniens commencèrent à pénétrer dans la Russie Méridionale et à se mêler aux anciens occupants iraniens de ce pays — les Scythes. Ces nouveaux venus apportèrent

avec eux quelques éléments d'une civilisation nouvelle et un renouvellement de l'influence sur l'art scythe de l'art perse, avec lequel ils étaient certainement en contact. On peut expliquer l'apparition de ce nouveau groupe iranien par la conquête de la Perse par Alexandre et par les succès des Séleucides et des rois de la Bactrie en Asie Centrale. Les nouveaux venus appartenaient probablement à certaines tribus du groupe ethnique qui porte le nom général de Saques. Cette vague iranienne fut suivie par une seconde au II^{me} siècle av. J. Chr. qui apporta avec elle le style polychrome néo-iranien de l'orfèvrerie, déjà propagé par les Saques du III^{me} siècle, et une mode nouvelle dans l'harnachement des chevaux, iranienne aussi mais ayant subi une influence profonde de l'art irano-greco-indien. Ces nouveaux conquérants qui envahirent la Russie Méridionale et submergèrent les Scythes ne pouvaient être qu'une nouvelle vague de Saques iraniens, une partie des tribus qui sous la pression des Ye-tchi s'étaient déversées sur les Indes, avaient détruit le royaume Bactrien et combattu les Parthes. Après eux apparurent en Russie les Ye-tchi eux-mêmes, porteurs d'un nouveau style animal dont l'auteur parle autre part. Tous ces peuples portent dans la tradition historique, qui s'occupe de la Russie Méridionale, le nom de Sarmates: les premiers venus sont peut-être les Yazyges de notre tradition suivis par les Roxolans et les Alains.

Pour l'histoire de l'art les faits constatés ont une certaine importance. Ils précisent le lieu d'origine du style polychrome sarmate, dont l'auteur parle autre part, et le rattachent à l'art persan Achéménide et à l'art néo-perse de la Parthie. Ils démontrent pour la première fois une influence indo-iranienne sur l'art sarmate. Et ils expliquent quelques phénomènes de l'art de l'Empire Romain, par exemple, le style de certaines plaques de l'harnachement des chevaux trouvées dans les camps militaires romains du Danube et du Rhin.

M. Rostovtzeff.

A STATUETTE OF AKHENATEN

The figure of Akhenaten was discovered by the excavators for the Egypt Exploration Society in November, 1923, at Akhetaten, the Horizon of the Sun, the city founded by Akhenaten and commonly called Tell-El-Amarneh, or the Hill of Amarneh.

In recognition of the generous support given to the scientific work of the Society this statue has been presented to the Brooklyn Museum, Brooklyn New-York.

It is made of the finest calcareous limestone. Height 18 centimetres. The head was broken off but it fitted perfectly upon its body. Only the feet below the ankles and the back of the right hand are still missing. To support the figure we have constructed feet and base. The statue was found in a house which, in common with all houses of its size in this city, shows the entrance room and portico leading farther on to a central room, furnished with the usual wall seat, ablution stone and terra cotta brasier let into the floor, while the roof is supported by a single column. Around the centre rooms of various sizes and uses extended. In room N° 8 on the plan lay the broken figure of the King.

This is a frontal figure, that is, an ideal geometric form of the human body which, when vertically divided, would give two equal sections. The poses of this and of four of the best known statuettes of similar size and subject (two in Berlin and two in Cairo) remind one of Buddha in his various postures of exhortation, renunciation and meditation.

His Majesty wears the blue crown with a gold uraeus, a necklace and a linen loin cloth, with girdle and pectoral of gold. The ears are pierced for rings. The flesh colour is deep red. The youthfulness of the figure indicates that the statue was made early in the young King's reign, about the time of his coronation, and shows the body with but slight traces of its characteristic deformation. Physical degeneration is visible but the process has not advanced far. We are warned against dating the statue too readily, however, since deformation sometimes appears in earlier representations of the King and disappears in later ones.

The handling is less facile than in that of the small wooden figure — (Berlin Museum 21836) representing Akhenaten at about the same age. The difference between these figures compared together corresponds vaguely to that which may be remarked between an earlier and a later statue in the series of "Apollos" in the Athens Museum.

Akhenaten was of a family of great people — Aahmes, the imposing Aahmes Nefert-Ari, the conqueror Tuthmosis III, Queen Hatshepsut the masculine, and Amenhotep III, the magnificent — which had run its course. Exhausted by the luxuries and splendors of peace after conquest it was vanishing in the weakness of Akhenaten's isolated contemplation.

Contrary to the commonly accepted theory, Akhenaten was not the creator of the Aten worship nor of the art which accompanied it. In the reign of Amenhotep III, Aten, an old name for the material sun, had come prominently in use in the place of Re (Breasted: De Hymnis, pp. 6—9, History, 1924, p. 360). A royal pleasure barque at Thebes was called "Aten's Gleams". A company of the royal bodyguard was named for the Aten. The

devotion of Amenhotep III and Queen Tiy to this cult prepared their son to become the prophet of the Aten.

Amenhotep IV singled out the Aten and commanded for it sole homage. Ready a hand to express that homage was the delicate and sensitive art with which his mother had surrounded herself. The declaration of the Aten as the supreme God was brought out by the School of Akhetaten art.

Akin to the change in religion and art, Dr. Schäfer in his Kunstwerke aus Al-Amarna cogently points out that the Egyptian language, which had had a history of two thousand years, began during the reign of Amenhotep III to undergo a great change comparable with that of the language in Italy in the fourteenth century when Latin was superseded by Italian. In his reign for example the article was created and auxiliary verbs came into use. The form of the language in which people wrote was then several centuries older than the language in which they spoke. It was not, however, until Akhenaten's time that the new language appeared in inscriptions.

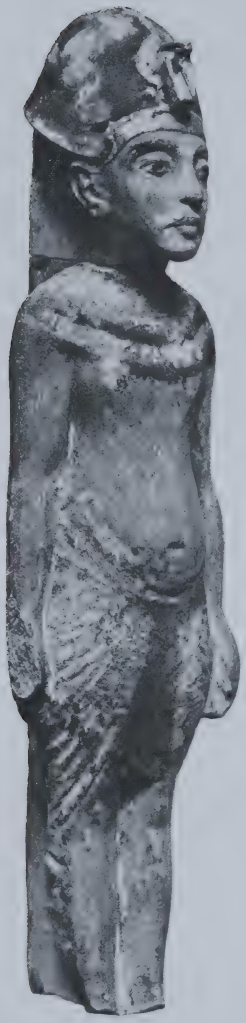
If we may presumptuously assume that ancient Egyptians acted from the same motives that move us, we can suppose that Akhenaten wanted to destroy the idea of the sacredness of darkness. The unnatural, hectic energy of disease gave him the power to create the city of Akhetaten and shed over Egypt for a moment the many-coloured flare of its art.

Akhetaten was the King's exposition city. Its inhabitants were its builders. Houses, temples, palaces and gardens, rose bearing the mark of rapid construction and decoration and consumed the dwindling resources of a neglected Empire. Judging from the reliefs of the unfinished tombs designed for courtiers who were never destined to lie in them, the chief amusement of the royal family was to dash about in chariots watching the buildings go up and honour in ponderous fashion the doubtful allegiance of their subjects. Its architecturally novel constructions, consisting of workmen's compound and royal palace, like many other exhibition buildings in later times and elsewhere, fell into disuse and were in part abandoned before the city was deserted. The occupation of Akhetaten as a royal residence was no longer than 25 years, from 1375 to 1350 B. C.

While it lasted it was a scene where artists and artisans, many of whom were brought from abroad with much foreign material and designs new to Egypt, worked with driven haste to inscribe on its wells, in the new language, "the sacred handsomeness et the sun". The year before last we found there a fragment of a reply letter written on a clay tablet in Bahylonien giving a list of woods and their uses which had been asked for by builders in Akhetaten. It is tempting to add that the fragments of pretty but common Agean pottery found in the city are remnants of dishes which Agean craftsmen, called to Egypt by Akhenaten, brought with them for daily use on their journey hither from the west. But another supposition based on equal observation sees these Westerners coming to Akhetaten only among the destroyers of the city. Truth is, the exact date of the arrival of this ware in Egypt has not yet been revealed.

In such a city every house had its representation of the Disc in fresco or in relief as well as the statue of the King; as Russian houses had their holy icons and portraits of the Tzar. Few of these figures of the King are still found because the inhabitants when leaving the city either deliberately "killed" them by breaking, or, oftener, completely destroyed the images in order to clear themselves from incriminating connection with lhe Aten.

Studios of this colony of sculptors thus far discovered were in their houses. Scarcely a house at Akhetaten was without pigments and moulds for ring bezels. The house of a certain Thuthmose, who was the King's chief sculptor, discovered by the German expedi-



A statuette of Akhenaten.

tion working at El-Amarneh in 1913 (Mitteillungen der Deutschen Gesellschaft 52) yielded a brilliant display. Sculptures, finished and unfinished, found in this house, increased the intimacy of our knowledge of the features of the royal family. Artists' methods of casting in gypsum, of inlaying and dowelling, the composition of their glass and colouring matter were further demonstrated.

These discoveries have aided us also in an attempt to distinguish the royal princesses and their husbands, but to reach an agreement still more evidence is needed, and is now being sought by the excavators of the Egypt Exploration Society at work at Akhetaten. The difficulty of identification of the persons of the ruling family is here increased by reason of the fashionable acceptance by the court of the royal deformity and its imposition upon art. This is traceable throughout the gallery tombs at Akhetaten, excellently examined and recorded by Mr. de Garies Davies, and in the tomb of Ramose in the ancient tomb site now called Qurneh. The representation of the shaved heads of the daughters of Akhenaten shows the skull inherited from the King somewhat elongated by the sculptors to emphasize the distinguishing characteristic of the father. In like manner Indian miniaturists took pleasure in an exaggeration of the small royal hand. Such infatuation, no less sincere than any other form of flattery, never wholly avoids expression. Ladies of the court of Ferarra imitated the colour of Isabella d'Este's hands; undergraduates walked with their heads stretched out in admiration of Mr. Newman's carriage in the days when he was preaching in Great Saint Mary's; nearly half a nation has been known to cultivate the menacing moustache of an emperor. The difficulty of differentiating the members of this family was doubled by the sudden return to identity of type in the royal sequence, a move recalling that encountered in later imperial coinages. This symbolism had been completely restored by the time the reliefs of Tut-Ankhamûn subsequently appropriated by Harmheb were inscribed in the temple of Luxor. With the Ramessides, the house of Amûn returned to darkness.

No royal family, even in modern times, has left a more assiduous pictorial representation of itself than the family of this Egyptian King in the fourteenth century B. C. Not more vividly from the studio of Bronzino step out the Dukes of Tuscany or from the painted memoirs of Goya, Spaniards round Eighteen-hundred.

Egyptian art, troughout its entire history, is based on an automatic fixity. That of the time of Akhenaten is no exception. It is as static as the rest, although a light from beyond Egypt deceptively playing on its surfaces accords it the appearence of freedom. Greek art, the liberally endowed heir of the geometric traditions of matter which held their sway in Egypt, freed itself from them only to bind its hands in an intellectual idealism. The Italian Renaissance, whether we cite Giotto or Leonardo, emulated the Greek but extended its realm, extensively only, by widening the bounds of plastic expression to include a pictorial symbolism as tecnically perfect as its sculpture. They all failed to divine that movement and not repose is the essential of life.

If we turn our attention to parallel and contrasted expression we learn how different inspired and inspiring creations are from these. An early form of rival intention, that of Coptic art during the early centuries of the Christian era, may be cited especially, since it is notably connected with Egypt. Such types of appeal, dynamic and highly tensioned offspring of the spirit, characteristically poetic by nature if compared with the prose discourse of the Greeks or the mystical utterance of the Egyptians, continued for centuries a modest growth in the shadow cast by the authoritative blaze of classical products. Work of this stamp emerges at intervals all down the ages, as in the architectural motives of Justinian's buildings or on the coins of the Byzantines. Striking exemples cropped out in Cambodia in the eighth century, in Venice in the eleventh, and from Avila to China in

the twelfth. El Greco reacted to the impulse; and we recognise it again today in the lyrical diction of certain French painters. Such works act on us by releasing our creative consciousness. They spur us in our turn to introduce the rhythm of life into the mathematics of matter, and encourage us by vanquishing the opposition of physical apathy to continue the evolution of divine freedom.

Thomas Whittemore.

Hâg Kandîl, Upper Egypt.

LA TRANSMISSION DE LA COUPOLE ORIENTALE A LA BASILIQUE ROMANE DU XI[e] SIECLE

Le problème de l'influence de l'art oriental sur l'art de l'Occident, ne peut être étudié en le bornant à des époques déterminées; il faut la considérer comme un apport continu plus ou moins intensifié par des causes diverses, soit par la vitalité du foyer originaire, soit par une émigration d'Occident en Orient ou vice versa. Et d'autre part ce problème compliqué et imprécis dans sa chronologie, l'est aussi par l'imprécision de ce que nous appelons l'Orient, car nous entendons par ce mot des terres géographiquement diverses.

Il s'agit d'une influence qui s'est exercée non pas sur un point ni à un moment donné mais sur une grande extension et pendant une longue période de temps.

Les centres secondaires d'influence viennent ensuite compliquer le problème. La forme sociale et artistique de l'Orient fait que l'on construit des édifices en imitant ceux du pays originaire, et que ceux-ci deviennent à leur tour des foyers secondaires d'irradiation. Une même forme nous arrive donc indépendamment à des époques successives, et il est difficile de distinguer si dans les édifices elle résulte d'une évolution logique de la vieille forme primitivement importée, ou bien d'un nouveau courant d'influence. En général l'influence est plus intense dans un courant nouveau venu du pays d'origine, que dans un courant dérivé de la forme ancienne transplantée. La renaissance de formes anciennes est un phénomène assez rare.

Il est rare aussi que la vue de formes anciennes agisse sur les artistes qui les contemplent chaque jour; il faut pour cela une culture de l'esprit, une formation intellectuelle qui rende apte à jouir de la beauté du passé. A Athènes par exemple, des siècles ont passé sans que la contemplation des œuvres antiques ait de l'influence sur l'art local, et même à l'époque moderne la résurrection des formes anciennes n'est pas le fait des indigènes, mais de l'érudition d'écoles étrangères. Les édifices de style néo-grec qui ornent Athènes — sont l'œuvre d'architectes allemands. Les phénomènes de renaissance des formes anciennes sont rares; tels sont la renaissance des formes romaines en Italie au quinzième siècle ou le néo-gothique du XIX[e] et ces phénomènes ont pour base l'érudition avant le sentiment esthétique.

*

La coupole est un exemple des formes émigrées vers les terres d'Occident. L'antiquité classique l'ignore. Les coupoles mycéniennes ou grecques, et les coupoles tartesiennes de la Bétique ne sont pas de vraies coupoles, et elles n'ont jamais été un élément populaire. La voûte connue des Occidentaux est la voûte en berceau, et c'est elle qui domine et s'impose.

La coupole est une création de l'Orient; c'est là seulement qu'on la trouve comme élément populaire, employé par des centaines de peuples des bords de l'Euphrate, telle qu'on la voit représentée sur les bas-reliefs assyriens conservés au Musée britannique; et c'est là probablement l'origine des nombreuses constructions à grandes coupoles élevées à Rome au temps des Antonins et où l'on trouve de nouvelles méthodes dans l'art de construire; telle est aussi l' origine de celle du Palais d'Aix la Chapelle, des petites coupoles des tombeaux et des baptistères.

L'Orient méditerranéen chrétien nous renvoie à la Mésopotamie lorsqu'il parle de la coupole. Saint Grégoire de Nysse en Cappadoce (331—400) dit que „s'il faut construire une voûte difficile, on fait venir des architectes isauriens" c'est à dire d'un pays plus rapproché des côtes méridionales de l'Asie Mineure. Justinien (527—565) s'est adressé pour rebâtir Constantinople à des maîtres asiatiques, Anthémius de Tralles et Isidore de Milet. La grande église byzantine aujourd'hui détruite, des Saints Apôtres, a son pendant ou peut-être son prototype, dans celle de Saint Jean d'Ephèse; Saint Vital de Ravenne, la chapelle du palais d'Aix la Chapelle et Saint Marc de Venise ont des prototypes orientaux.

Mais ces premières et somptueuses imitations de la coupole orientale en Occident ne semblent pas avoir une liaison directe avec la basilique romane à coupole. Celle-ci est un édifice mixte dans lequel la basilique à trois nefs, traditionnelle en Occident s'augmente d'un organisme couronné par la coupole. L'ensemble est donc bien différent des basiliques orientales à coupole. Il n'a pas leur unité, mais représente plutôt comme une juxtaposition ou une superposition de deux principes divers de composition même contradictoires. C'est ce que nous allons voir en étudiant le type auquel la coupole s'est ainsi superposée et dans quelles circonstances.

C'est au cours d'une lente évolution que les différents types de basilique se sont formés à l'Occident de l'Europe Méditerranéenne. Le prototype à l'époque romane est une basilique sans transept avec ses nefs, couvertes en charpente et un chœur voûté précédant les trois absides. Elles n'ont aucune ornementation extérieure, sinon des niches et des arcades pour couronner les absides, ou bien des arcatures jumelles soutenues par des bandes lombardes. Telles sont les églises d'Agliate en Lombardie, d'Aime en France ou de Saint Pierre del Burgal en Catalogne.

De là naît d'abord la basilique voûtée en berceau sans doubleaux qui existait d'après les documents catalans dès 947; puis les berceaux sont renforcés par des arcs doubleaux et les nefs sont couvertes de voûtes d'arête, pendant que l'ornementation revêt entièrement les murs extérieurs.

Sur une carte indiquant les monuments romans dans l'Europe occidentale vers 1020 on trouverait simultanément ces types divers, les formes anciennes et simples se maintenant à côté des plus récentes.[1] Celles-ci dominent exclusivement dans le nord pendant que vers le sud se trouvent les formes plus anciennes. Il apparaît ainsi nettement, que les innovations ont commencé au sud, en Lombardie, sur les côtes de la Méditerranée, en Provence, en Languedoc, dans les Pyrénées et dans la partie septentrionale de la Catalogne; et la propagation des formes a été faite ensuite successivement par le Rhône et la Saône, vers la Bourgogne, la Suisse et la région du Rhin.

Si nous considérons les basiliques romanes qui présentent à cette époque une coupole, nous trouverons que celle-ci s'élève à la croisée des différents types de basiliques, basiliques couvertes en charpente sur les nefs et les collatéraux, ou basiliques voûtées dans tous les systèmes de voûte; et on sait que parmi ces basiliques voûtées certaines ont conservé du prototype à charpente les colonnes ou les piliers de section carrée soutenant les arcs de la nef principale, tandis que d'autres n'ont de voûtes que les collatéraux et ont gardé la charpente dans la nef principale. En somme la coupole apparaît vers le milieu du XI[e] siècle dans les églises quel que soit le stade qu'elles représentent dans la transformation de la basilique à charpente en basilique voûtée.

[1]) Nous renvoyons ici une fois pour toutes aux ouvrages suivants: Diehl, Manuel d'art byzantin, — pour les monuments byzantins; R. de Lasteyrie, L'Architecture religieuse en France à l'époque romane, — pour les monuments romans; Kingsley Porter, Lombard Architecture, — pour les monuments lombards; Puig i Cadafalch et Falguera i Gaday, L'Arquitectura románica a Catalunya, — pour les monuments catalans.

Tandis que la structure la basilique évolue lentement, la coupole est une nouveauté importée subitement comme par une mode.

*

Quelles sont donc les causes historiques et archéologiques qui expliquent comment une forme savante, complète, autonome s'est ainsi superposée à une structure avec laquelle elle paraît même en contradiction?

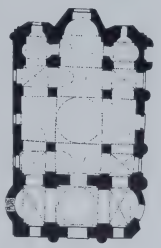


Fig. 1.
Boudroumdjami.

L'idée de superposer la coupole à la basilique était très ancienne; car elle a apparu dès le V^e^ ou tout au moins au VI^e^ siècle. C'est peut-être la superposition de deux idées, l'édifice de plan central destiné à recevoir les reliques ou Martirion, et la basilique destinée à réunir le peuple. Il serait trop long d'exposer les conséquences de cette superposition et de montrer quels problèmes mécaniques et constructifs il fallut résoudre pour élever au milieu d'une église de grandes coupoles. Mais il est nécessaire d'indiquer tout au moins brièvement que le grand poids de la coupole amena les architectes à la faire porter par quatre grands arcs, formant en plan un carré et déterminant quatre poussées symétriques convergeant vers l'axe de la coupole.

Ces quatre grandes poussées imposaient la nécessité de transformer la basilique et de lui donner une forme symétrique suivant deux axes, d'en faire ce que, avec plus ou moins de justesse, nous appelons un édifice de plan central. Et c'est ainsi qu'on passe du plan basilical asiatique de Kodj-Kalessi (Isauria), ou de Saint Nicolas de Myre (Dera Ahsy) à celui de Sainte Irène de Constantinople ou mieux encore de Sainte Sophie de Salonique.

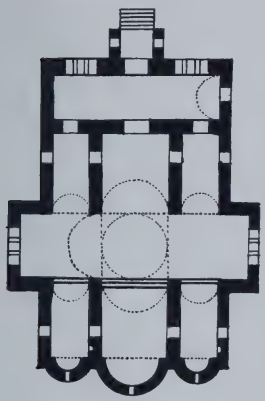


Fig. 2.
Église d'Escripou.

Dans l'exemple de Kodj-Kalessi à Isauria qui semble être du V^e^ siècle, la coupole sur trompes couvre deux travées; les deux grands arcs au nord et au sud sont subdivisés par des arcades plus petites sur des colonnes. Kodj-Kalessi semble une basilique syrienne, avec le Bema circulaire intérieurement, rectangulaire, à l'extérieur entre la prothesis et le diacononicon qui complètent le rectangle auquel on a superposé la coupole.

Un autre exemple est Saint Nicolas de Myre au Cassaba (Dera Ahsy en Lycie) où la coupole est soutenue au nord et au sud par des voûtes en berceaux dont l'axe est parallèle à celui de la basilique. A Dera Ahsy même il y a une autre basilique avec une disposition analogue où les nefs latérales qui contre-butent la poussée des arcs sont couvertes de voûtes d'arête. Dans les deux exemples, les collatéraux de l'ancien type basilical sont encore l'élément essentiel, et l'effet mécanique de la coupole n'a pas eu ses dernières conséquences dans la composition.

Il faut pour les trouver réalisées aller à Constantinople, à Sainte Sophie, construite comme on sait en 537 par Anthemius de Tralles et Isidore de Milet. Au nord et au sud les quatre grands arcs sont déjà fortement accusés quoique voilés par les différents étages de galeries, mais il suffit d'examiner le plan pour voir amorcer les quatre grands cylindres qui contre-butent leur poussée. Si nous supprimons par la pensée une des coupoles de Sainte Irène de Constantinople, église construite par Justinien, contemporaine de Sainte Sophie (532), nous verrons encore plus clairement se marquer ce plan cruciforme; les tra-

vées à arcades des anciennes basiliques se sont fondues dans la nouvelle conception, et on voit apparaître clairement les quatre grandes masses qui soutiennent le poids extraordinaire de la coupole et les quatre grands cylindres qui contre-butent les poussées.

L'idée constructive apparaît encore plus clairement dans les grands arcs d'appui de la coupole de Sainte Sophie de Salonique, construite au commencement du règne de Justinien et elle devait être encore plus nette à l'église des Saints Apôtres de Constantinople, commencée par Théodora en 536, construite par le même Anthemius de Tralles et Isidore le jeune, neveu d'Isidore de Milet, et terminée en 546. Cette église fut détruite par les Turcs pour élever à sa place la mosquée de Mahomet II, mais nous la connaissons par des repliques postérieures, comme S[t] Marc de Venise ou Saint Front de Périgueux, et, par une imitation presque contemporaine, celle de Saint Jean d'Ephèse, que nous ont fait connaître les fouilles récentes de M. Sotiriou.[1]

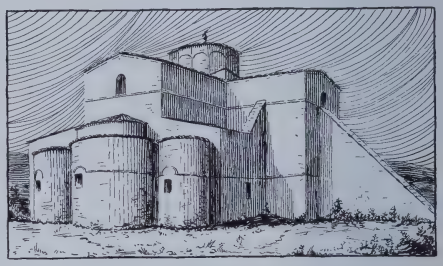


Fig. 3.
Église d'Escripou.

Ces grandes constructions ont pro duit en Occident S[t] Marc de Venise et plus tard S[t] Front de Périgueux; elles ont eu en général peu d'influence sur la plupart des constructions romanes, qui sont des œuvres plus modestes. On a continué en Occident à bâtir des basiliques en restant fidèle à des formes anciennes, mortes et disparues dans les pays orientaux, et les grandes dimensions de ces coupoles orientales les rendaient inexécutables pour les constructeurs romans.

*

Mais les appuis de la coupole ont fini par déterminer clairement un double contrefort dans le soubassement des quatre arcs qui les soutiennent. On dirait qu'ils s'allongent pour former quatre grands cylindres couverts par des voûtes, placés sur l'église couronnée par la coupole; et cela détermine une forme nouvelle: l'église dessine une croix formée par la nef principale et le transept.

L'évolution est lente: commencée dans les petites églises provinciales à Escripou (875) (fig. 2), elle se continue à Heraclea (Eregli dans la mer de Marmara)[2] à Gul Djami à Boudroum Djami, jusqu'à la Theotocos de Salonique 1029 (Mosquée de Kasandjilar).

Boudroum djami (fig. 1) qui est probablement l'église du Myrelaion (920—924) nous donne une idée complète de leur plan. Elle représente une construction du type qui se trouve au temps des empereurs Macédoniens et des Comnènes dans des églises qui n'ont que 9 ou 10 mètres de la porte à l'entrée de l'abside, et sont par conséquent minuscules en comparaison des grandes églises constantinopolitaines qui avaient plus de 70 mètres de long.

Ces constructions savantes mais réduites, constituent le type du second âge d'or de

---

[1]) Γ. Ἀ. Σωτηρίου — Ὁ Ναὸς Ἰωάννου του Θεολόγου ἐν Ἐφέσῳ, Athènes 1924. L'église de S[t] Jean d'Ephèse était faite selon Procope à l'imitation de l'église des Saints Apôtres. Ephèse abandonnée par les Catalans en juillet 1304 fut envahie par les Turcs trois mois après et la basilique de Saint Jean l'Evangéliste fut détruite. Le dernier Occidental qui la vit est Muntaner, qui décrit dans sa chronique catalane le sépulcre, les traditions et les miracles du tombeau de Saint Jean.

[2]) Cf. Kalmer et Strzygowski, Die Kathedrale von Herakleia, dans Jahreshefte des österreichischen archeologischen Institut. Appendix, p. 3—14 Vienne 1898.

l'art byzantin. Ce sont des églises de plan cruciforme inscrit dans un rectangle, où les bras presque égaux de la croix sont voûtés en berceau; à la croisée s'élève une coupole; et du côté du chevet trois absides polygonales ou rondes forment le sanctuaire. La structure est clairement accusée à l'extérieur. La nef principale, le transept et le chœur qui précèdent le bema forment comme un corps supérieur au dessus des absides et les collatéraux et sont couronnées par un corps rectangulaire qui soutient la coupole. C'est le trait caractéristique de toutes les constructions de ce temps. Chacune des lignes intérieures de la construction s'accuse au dehors par une disposition des toitures. Autour du carré saillant qui enchâsse les grands arcs et sur lequel le tambour se pose, les voûtes s'étagent en série décroissante correspondant aux berceaux des bras, à l'arc qui précède l'abside principale, aux absides latérales; elles „entament comme on l'a dit, et sculptent le cube de l'église" (Millet, Daphni), de façon à substituer à „la lourde masse cubique" des églises d'autrefois une sorte de pyramide „dont la coupole achève le souple profil."[1]

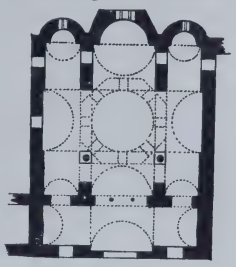


Fig. 4.
St. Jason et Sosipatros.
(Corfou.)

Tel est le type de l'église orientale, qui en se superposant à la basilique va donner l'importation de la coupole dans l'architecture romane.

*

Mais dans l'art byzantin, comme dans tout art, il faut distinguer entre l'art somptueux de la cour et l'art populaire, entre un art qui a été celui de la capitale et des lieux impériaux et un autre art celui des monastères des provinces éloignées. Au cœur même de l'empire, on trouve constamment une opposition entre deux classes „absolument étrangères l'une à l'autre et qui formaient comme deux étages superposés": la hiérarchie sacrée de l'Empire qui se confond avec la hiérarchie ecclésiastique, et „la masse du peuple, corporations commerciales et industrielles de Constantinople et des grandes villes, classes rurales de province, et enfin les moines placés en quelque sorte en marge de cette société à la hiérarchie si compliquée"[2]. Chacune de ces deux classes a son art propre; de ces deux arts celui qui influe le plus directement sur l'art occidental c'est le second, et c'est dans leur évolution que nous trouverons le prototype qui s'introduit dans la basilique romane.

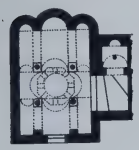


Fig. 5.
St. Sotero.
(Athènes.)

L'église d'Escripou,[3] massive et rudimentaire dans sa structure intérieure, nous donne l'aspect extérieur, de ce que seront les transepts, les absides et la coupole de nos églises, mais en conservant encore le tracé de la basilique. Elle nous donne aussi dans son plan l'idée nette de la superposition de la coupole sur une église à trois nefs. On y voit clairement comment le problème du contrebutement des poussées n'est pas encore clairement résolu (fig. 2 et 3). Le plan de l'église St. Jason et Sosipatros à Corfou (fig. 4) signale une évolution vers la solution définitive de Boudroum-Djami (fig. 1) dont la traduction naïve se trouve à St. Sotero de l'Acropole d'Athènes (fig. 5)[4].

L'hésitation à entamer la base de la coupole, en remplaçant les murs massifs par des colonnes et, à défaut de colonnes, par des piliers, fut générale dans le monde by-

[1]) Diehl. Manuel d'art byzantin, p. 419.

[2]) Brehier. L'art Byzantin. Paris 1925 p. 17.

[3]) Strzygowski. Inedita der Architektur der Zeit Basilios I dans Byzantinische Zeitschrift. III 1894 Monneret de Villard. Inedita byzantina dans Il Monitore tecnico, Milan 1912 n° 22.

[4]) Monneret de Villard. Inedita byzantina.

*

zantin. Saint Eugène à Trébizonde est un exemple on l'on voit comment ce problème, qui a préoccupé l'auteur de St. Jason et Sosipatros de Corfou, trouble les constructeurs de la côte de la mer Noire.[1]

*

Cette disposition byzantine est transportée à travers l'Adriatique sur les côtes de l'Italie: dans la région de la Marche qui a pour centre Ancone domine un type d'église de plan carré avec trois absides à l'est et d'autres aux extrémités du transept, avec une coupole à la croisée soutenue par quatre colonnes, et des voûtes d'arêtes sur les autres six travées. Le type en est l'église de St. Vittore de Chiusi (fig.6), mais cette disposition se répète en somme dans celles de „Le Moje" (fig. 7) près Jesi, qui a le mieux conservé la décoration extérieure, à St. Claudio al Chienti, à Santa Croce de Sassoferrato[2] et à Sainte Marie de Portonovo (fig. 13), qui en est la plus grandiose expression. Sainte Marie Portonovo[3] ressemble par son aspect extérieur à nos églises catalanes du milieu du XI de siècle; mais par son plan elle correspond au type byzantin du X^{e} ou XI^{e} siècle que je viens de décrire et qui exerçait une forte influence sur l'imagination des constructeurs occidentaux. Elle montre comment l'influence du second âge d'or de l'Orient byzantin se fit sentir au loin dans l'Occident latin où les architectes la transformèrent suivant les méthodes de l'art de bâtir occidental.

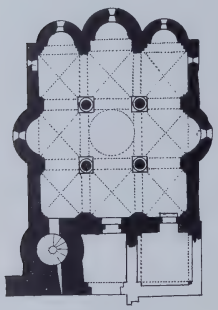


Fig. 6.
St. Vittore de Chiusi.

*

Voyons donc, comment cette influence se transmet en même temps qu'elle est accompagnée d'une adaptation dans la forme extérieure, dans le plan, et dans la structure. Je ne connais pas d'exemple où l'on ait conservé les caractéristiques orientales comme à l'église de Saint Laurent du Mont en Catalogne. Saint Laurent du Mont est située au sommet d'une haute montagne de 1116 mètres dont la pyramide domine le paysage à partir de Barcelone. Une vie monastique rigoureuse y fut anciennement établie: sa charte de fondation est de 872; mais le monastère, étant situé dans un lieu sauvage et inaccessible, tarde à s'enrichir. Les aumônes y arrivent vers le premier quart du XI^{e} siècle, où on commence à construire une église; au bout de quelque temps en 1064, grâce à la pétition du comte Raymond de Barcelone et de sa femme la comtesse Almodis et de l'abbé de Saint Laurent, on consacre „cette basilique située sur la cîme de la montagne au-dessus de Terrassa". Il était difficile de faire arriver au sommet de cette montagne escarpée les évêques et les hauts personnages qui assistaient à ces cérémonies. La fête dut être retardée en attendant un moment propice.

Les analogies qui la rendent comparable à Boudroum-Djami de Constantinople et à ses répliques provinciales sont si nombreuses, qu'elles constituent presque une identité, sauf quelques modifications produites les unes par des différences liturgiques, d'autres par des différences dans les matériaux de construction. Ainsi nous obtiendrions le plan de Saint Laurent du Mont (fig. 8) si dans celui de Boudroum-Djami (fig. 1) il y avait une ample communication entre le narthex et la nef (le narthex n'avait plus en Occident l'ancienne importance liturgique qui se conservait encore dans l'église d'Orient), et si nous

[1]) Gabriel Millet. Les Monastères et les églises de Trébizonde. Bulletin de Correspondance hellénique. Paris 1895.

[2]) Luigi Serra. Chiese romaniche delle Marche. Dans Ressegne Marchigiana. Ancona. IV 1923 et IV 1924

[3]) Toesca, Storia dell'arte classica e italiano. v. III. pp. 569—572, — Mancio Marinelli: L'architettura romanica in Ancona 1921.

y supprimions la forme triconque des absides. L'élévation change à cause du changement de matériel. L'église byzantine est en brique, l'église romane en moellon et en pierre mal taillée. A Constantinople il était facile de trouver de vieilles colonnes de marbre pour soutenir les quatre arcs qui soutiennent la coupole. En haut de la montagne escarpée et sauvage de Saint Laurent du Mont, il fallait y substituer la pierre qu'on trouvait sur place et former avec celle-ci les quatre piliers plus robustes, proportionnés au poids de la coupole de pierre. Une transformation analogue se voit dans les piliers de l'église de Chrysocephalos de Trébizonde, qui conserve encore la même tradition structurale aux bords de la mer Noire.

Fig. 7.
Église de „Le Moje".

La coupole admet l'influence des traditions constructives de l'Occident. A Saint Laurent (fig. 9) comme dans beaucoup d'églises de la même école, la coupole n'est pas une coupole, ni géométriquement, ni constructivement, mais une voûte formée par huit panneaux cylindriques, huit morceaux de voûte en berceau, la voûte traditionnelle romane, la voûte des pays latins. Le pendentif suivant la mode orientale du XI[e] s. est remplacé par la trompe dans les angles. A l'extérieur (fig. 10) nous trouverons la même superposition de masses qu'à Escripou (fig. 3), c'est-à-dire une simplification de l'église byzantine de Constantinople. C'est la forme d'ensemble qui se trouve à cette époque tout le long de la Méditerranée.

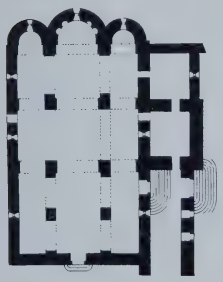


Fig. 8.
St. Laurent du Mont.

En Orient les grandes masses constructives sont soulignées par une décoration souvent profuse, et en Occident l'apparition de la coupole est accompagnée de la diffusion sur tous les murs d'une ornementation formée d'arcatures ou de niches aveugles et de bandes dites lombardes. Cette ornementation qui caractérise la première période romane dans une grande partie de l'Europe occidentale, se trouve à Saint Laurent sous une forme plus riche, plus fine et caractéristique de l'époque.

Les niches intérieures qui décorent l'abside de Saint-Laurent du Mont se retrouvent aussi dans diverses églises catalanes avec la même décoration extérieure somptueuse caractéristique de ce groupe: Saint Martin les Corts et Saint Jacques de Frontanyà, Saint Martin du Brull, Sainte Marie de Cervelló et Saint Pierre de Ponts.

L'importation de la coupole de l'Italie à l'Occident de la Méditerranée n'est pas l'importation d'un élément isolé; c'est celle d'une structure byzantine complète et aussi d'un système ornemental complet avec ses plus petits détails. Pour le prouver il suffit de comparer quelques unes de ces églises: Saint Laurent du Mont (fig. 10), Saint Vincent de Cardona (fig. 11), Saint Jacques de Frontanyà

(fig. 12), avec l'église de Le Moje (fig. 7) et Sainte Marie de Porto Novo (fig. 13), et on arrivera à la conclusion d'une unité absolue de style, qui se répète uniforme sur la côte de l'Adriatique comme sur le versant de la Méditerranée dans les vallées catalanes des Pyrénées.

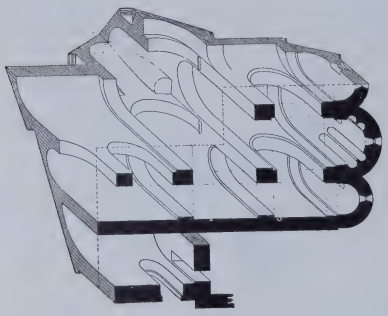


Fig. 9.
St. Laurent du Mont.

Saint Laurent du Mont est, pour ainsi dire, une traduction soignée en latin vulgaire, d'une œuvre écrite dans le grec pompeux qui se conservait à Byzance.

Saint Laurent ne peut être considéré comme un monument isolé. Cette église fait partie d'un groupe auquel appartiennent principalement Saint Vincent de Cardona et les églises catalanes à coupole de plan basilical ou cruciforme. Il y a des ressemblances certaines entre Saint Laurent et Saint Vincent: l'ornementation soignée à l'extérieur, la présence des niches à l'intérieur de l'abside, les piliers signalant déjà dans le plan en ressauts divers toute la complication des arcs au lieu des colonnes et des piliers carrés ou rectangulaires primitifs.

D'après l'aspect extérieur S[t] Laurent du Mont ressemble à un certain nombre d'églises plus petites, construites entre 1040 et 1070 en Catalogne telles que Saint Pons de Corbera, Saint Cugat de Salou, Saint Michel de Campmajor, etc.

Fig. 10.
St. Laurent du Mont.

Cette transmission de formes suppose qu'il a existé des églises analogues dans toute la zone intermédiaire. Elles existent en effet en Lombardie, dans l'Italie centrale, et dans la partie méridionale de la France, dans le Languedoc, mais elles nous manquent presque totalement en Provence, région qui a été le centre d'une grande culture littéraire et artistique au XI[e] siècle.

Saint Vincent de Cardona est une église qui représente en Catalogne une innovation pour l'époque. C'est l'œuvre d'un prince puissant qui, pour expier ses pêchés, se propose

de construire vers l'an 1020 une „obra non parva". L'église est achevée et est consacrée vers 1040. Elle contraste par les proportions de son plan (fig. 14), par ses piliers découpés en ressauts correspondant aux ressauts des arcs qu'ils doivent soutenir, par les voûtes en arête des nefs latérales peu communes dans le pays, et par la décoration intérieure de son abside avec sa contemporaine Sainte Marie de Ripoll consacrée en 1032. Saint Vincent de Cardona présente une grande analogie de plan avec une église qui se trouve de l'autre côté de la Provence, sur la côte de Ligurie, à Noli. C'est l'église S^t^ Paragorio de Noli (fig. 15) que j'ai étudié il y a longtemps.[1] Toesca en a dit récemment que „e singolare per l'abside majore e il presbiterio sull ampia cripta solcati da alte e stresse nicchie come construzzione bizantina".[2] Je retiens le mot singolare qui veut dire que ce caractère n'est pas commun en Italie. Ni Cattaneo, ni Venturi, ni Rivoira, ni Kingsley Porter ne le signalent. J'en déduis, que ce caractère est un caractère provençal.

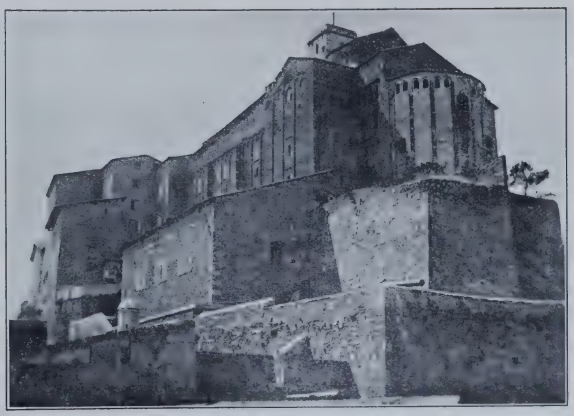


Fig. 11.
St. Vincent de Cordona.

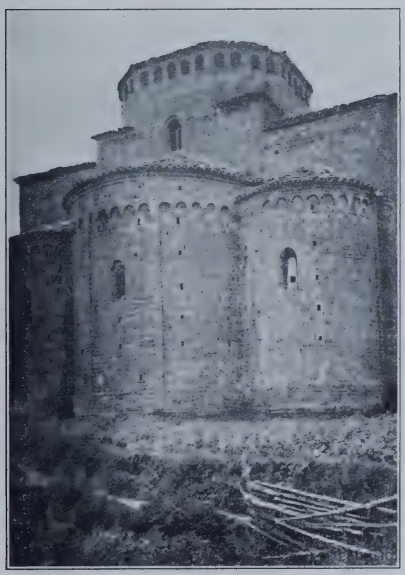


Fig. 12.
St. Jacques de Frontanyà.

La disparition de tous les monuments qui représentaient en Provence les grands types du XI^e^ siècle est une lacune irréparable et nous pouvons seulement nous en faire une idée par les deux églises de Saint Paragorio de Noli et Saint Vincent de Cardona, qui se trouvent sur les confins de cette région à l'est et à l'ouest.

Le caractère des niches absidales se trouve dans une des rares églises provençales du XI^e^ siècle, qui nous ait été con-

[1]) Puig i Cadafalch, Falguera i Goday — L'Arquitectura romanica a Catalunya VII, Barcelona 1911. p. 58, d'après Luigi Descalsi — Storia de Noli — Savone 1903.

[2]) Storia del arte classico e italiano V. III.

servé, celle de Saint Etienne de Sorts,[1] à Bourg-Saint Andéol,[2] et dans une des absides de Saint Guillem-le-Désert.[3]

En résumé les églises de Saint Laurent du Mont, Cardona, Sainte Marie de Portonovo, Boudroum-Djami forment une sorte de chaîne. Les églises typiques catalanes les plus parfaites de la seconde moitié du XI[e] siècle, sont l'image des églises provençales disparues et celles-ci représentent la réalisation en Occident des basiliques de pierre de cette sorte de palimpseste qui est la basilique à coupole dérivant du type byzantin du X[e] siècle.

*

La diffusion du type remontant le Rhône et la Saône est aussi un indice de l'existence de cette architecture provençale du XI[e] siècle; et le courant est remonté vers le centre et le Nord de la France, en allant de la mer vers la montagne.

Fig. 13.
St. Marie de Porto Novo.

Remarquons la coïncidence des caractères: les dômes couronnés du haut d'un clocher, en Provence, comme dans les églises bourguignonnes; l'église à une seule nef, avec une coupole couronnée d'une tour devant le sanctuaire qui se retrouve dans les régions de France comme en Provence.

Par le bassin du Rhône et de la Saône l'art romane remonte dans la France, remonte les rivières et gravit les montagnes. C'est ce qu'a récemment montré M. Brutaills.[4] „M. Dauzat, dit l'illustre archéologue, remarque comment au début du moyen âge le grand couloir Saône-Rhône fut remonté constamment d'abord du sud au nord. Plus tard des formes du nord descendirent peu à peu en sens contraire; tandis que le premier courant diminuait d'intensité par suite de l'affaiblissement du foyer méditerranéen, le second prenant de plus en plus d'importance au fur et à mesure que d'importants groupes de civilisation se développent au nord. Les deux forces en présence, ajoute M. Brutaills, avaient des origines distinctes". L'art roman, l'art du midi, était

[1]) Ce monument a été étudié par Labande. Études d'Histoire et d'Archéologie romane — Provence et Bas Languedoc. Paris 1902.

[2]) Archives de la Commission des Monuments historiques — Paris.

[3]) E. Bonnet. L'Église abbatiale de Saint Guillem-le-Désert. — Congrès archéologique de France de Narbonne et Perpignan. — Paris — Caen 1908.

[4]) La géographie monumentale de la France aux époques romane et gothique, Paris, 1923.

sorti des ruines de l'art gallo-romain. L'art du nord au XI[e] siècle, était la survivance de l'art latin et n'avait guère que la force passive d'un cadavre; au cours du XII[e] siècle, l'art du nord s'intensifie avec le gothique et il eut alors une puissance d'expansion merveilleuse.

„Les philologues ont noté que dans cette dernière vallée les courants ont une violence particulière. Dès qu'un mot pénètre dans ce couloir, a observé M. Guilleron, on peut être assuré qu'il descendra jusqu'à la mer."

L'affirmation vaut également en sens inverse, et cela explique peut-être comment l'art jusqu'à présent appelé lombard pénètre en Bourgogne, dans le haut bassin du Rhône et de là dans celui du Rhin, où comme a dit M. Enlart „l'école lombarde fut la mère et l'éducatrice de l'école germanique". Rappelons-nous comme dans la région du Rhin la coupole domine le transept, comment des niches décorent l'intérieur des absides, et comment les églises sont ornées à l'extérieur d'arcatures et de bandes lombardes.

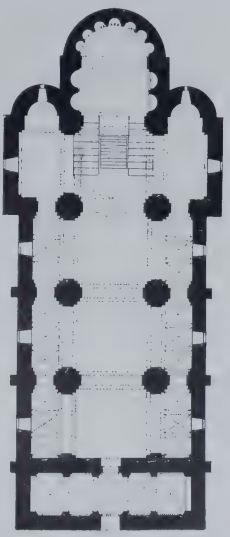


Fig. 14.
St. Vincenc de Cardona.

*

Il faut enfin se demander comment cette influence Byzantine s'est produite et comment elle a joué dans l'architecture chrétienne le rôle qui depuis plus de sept cents ans avait été réservé aux terres lointaines de la Syrie. Dans ce cas comme toujours les phénomènes artistiques sont le reflet brillant des phénomènes historiques. Or jamais, dit M. Diehl,[1] même au temps de Justinien, Byzance ne fut plus puissante, plus prospère que pendant les cent cinquante années qui vont de la fin du IX[e] siècle au premier tiers du XI[e]. „En Occident les basileis reprennent les traditions ambitieuses de la politique impériale; l'Italie du sud redevient une nouvelle grande Grèce; et autour de l'empire, un cortège d'Etats vassaux, italiens, slaves, arméniens, reconnaît l'influence et atteste le prestige de Byzance."

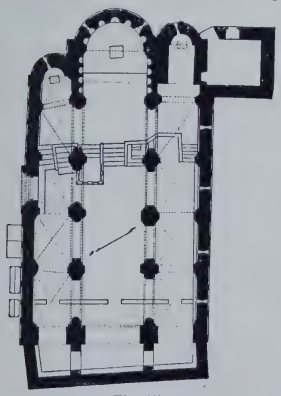


Fig. 15.
St. Paragorio de Noli.

D'autre part, la Syrie envahie a perdu alors ses anciennes traditions chrétiennes; de Byzance nous arrivent non seulement „les étoffes de soie et de pourpre, historiées de broderies," non seulement „les bijoux étincelantes de pierreries et de perles", les coffrets d'ivoire sculptés, les manuscrits à miniatures, les bronzes niellés d'argent, les émaux cloisonnés d'or, mais encore les lignes générales de l'architecture que l'Occident adapte à son climat, à son matériel, à ses procédés, à sa liturgie et à son sentiment.

Et de cette adaptation sort l'œuvre la plus complète de la première période romane, qui prépare l'art éclatant qui illumine toute l'Europe du XII[e] siècle.

C'est l'architecture formée à Byzance qui crée la basilique romane à coupole: à l'Occident on imite le type des petites églises construites dans la grande capitale au IX[e] et au X[e] siècle, et non les grands édifices élevés antérieurement sous l'influence des grandes constructions du temps de Justinien; et la forme

[1]) Manuel d'art byzantin p. 366—367.

extérieure est déterminée par le type provincial byzantin plutôt que par celui de la Capitale.

Il y a eu en outre comme un changement du centre d'influence: dans les premiers siècles jusqu'au XI[e], c'était la basilique orientale de la Syrie ou de l'Anatolie, qui servait de modèle, non l'église byzantine de plan central où domine la coupole. Vers 1040—1060 c'est Byzance qui devient le centre d'influence, et chemin de transmission c'est l'Italie et la Provence.

J. Puig i Cadafalch
Président de l'Institut d'Estudis Catalans
(Section des Sciences historiques et archéologiques)
Correspondant de l'Institut de France.

AN ENAMELLED GOLD RELIQUARY

This interesting reliquary in size and general form resembles a small watch[1], and has at the top a revolving loop for attachment to a cord or chain, on each side of which is a smaller fixed loop. On the front, in the centre, there is an enamelled panel opening on a hinge, and revealing a cavity in which is a diminutive relief embossed in gold. The spaces surrounding this panel are occupied by compartments containing relics; these are partially concealed by a hinged half-cover, like a watch-glass with a very broad rim, perhaps once serving as the frame for a protecting crystal now lost. The half-cover, which probably replaces some earlier protection of similar form, is engraved with an inscription in Georgian characters; at its lowest point it has beneath the edge a loop which fitting between two other loops fixed to the body of the reliquary, so that a pin, running through the three, would hold all fast.

The small enamelled panel on the front has for subject S^{t} Demetrius lying in a tomb beneath an arched roof from which hangs a green bowl-shaped lamp. The saint, who is beardless, and has black hair, lies with hands folded over his breast; he wears a long tunic of hole blue beneath a red mantle variegated with pear-shaped yellow spots; his nimbus is of translucent green. The interior of the tomb is also translucent green, the sieds are of opaque white. The top of the vault or canopy is also white, while the space in which the lamp hangs by three cords is dark blue. On either side of the cords are the letters of Saint's name in gold: Ⓐ ΔΗ ΜΗΤΡ[2]. The field of the enamel is dull red; it is just visible as a narrow strip enclosing the subject on all sides except that on the right[2]. The Georgian inscription suggests that wood of the True Cross at a later period replaced, or supplemented, the relics originally filling the compartments. It runs as follows, ✶ tsminda Kethevan dedophlis: natsili || dzeli: dcheshmariti; "Saint Kethevan (the) queen's relic: Cross: True."[3] The reference is to S^{t} Kethevan, martyred for refusing to embrace the Mohammedan faith in 1624; she had been carried off from Georgia to Persia, where she was put to death with torture by order of Shah Abbas I.[4]

The back of the reliquary is admirable in the richness of its effect, and enamelled in a fine style, though hardly that of the tenth century, than which it must be later.[5] Upon an opaque white ground, we see a half-figure of S^{t} George in military costume,

[1]) It is 3·9 centimetres in diameter, and 90 mm. in thickness without the cover. It is at present in private possession.

[2]) The lamp represented would probably have been made of glass, and its form is of interest for comparison with those used in mosques.

[3]) This inscription has been kindly examined and translated by M^{lle} (Princess) Catherine Tcherkesoff, and Sir Oliver Wardrop, K. B. E.

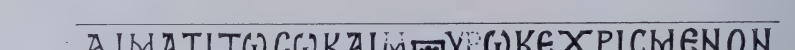
[4]) M. Brosset, Histoire de la Georgie, P^{t} II. pp. 161, 166, 475. The relics of the queen herself appear to have been lost in the river Aragwi in 1723 (Brosset, p. 190). „The queen's relic" may therefore mean a fragment of the True Cross belonging to her. If so, she may either have owned the reliquary herself, or some other possessor may have placed in it a fragment of the Cross once belonging to her, and recorded its connection with her in the inscription.

[5]) The appearance of accents in the inscriptions would alone suggest the eleventh century as the earliest possible date. The nature of the colour-scheme, with its lavish use of white, points in the same direction. Before the name, the circle with a dot in the centre represents the words: O ΑΓΙΟC, the dot standing for A, commonly thus enclosed.

holding up his sword in his right hand. He wears a mantle (chlamys) fastened upon the right shoulder, and apparently a coat of scale-armour, from which issue the broad short sleeves of an upper tunic; below these appear, about the wrists, the long close sleeves of an under tunic.[1] The several parts of the costume are somewhat confused, the mail coat running across the mantle below the left shoulder, whereas the mantle should fall over it.[2] To right and left of the figure are the letters of the saint's name: ΓЄΩΡ | ΓΙΟC enamelled in red, the last three almost destroyed by a fracture in the enamel. The white ground, against which the figure stands out in strong relief, is enclosed within a band of rich blue, upon which is a Greek iambic verse in white letters, apparently forming the first line of a couplet,[3] the second line of which, in larger letters (dark blue on a lilac ground) runs round the sides of the reliquary. The couplet is as follows;

ΑΙΤΕΪ CE ΘΕΡΜΟΝ ΦΡΟΥΡΟΝ ΕΝ ΜΑΧΑΙC ΕΧΕΙΝ
ΑΙΜΑΤΙ ΤΩ CΩ ΚΑΙ ΜΥΡΩ ΚΕΧΡΙCΜΕΝΟΝ[4]

which may be literally translated: (Thy servant) prayeth to have thee, a hot defender in his battles, anointed with thy blood and with balm.[5] A small rosette in green enamel divides the second verse into two halves between the words ΚΑΙ and ΜΥΡΩ.



The representation of S[t] Demetrius in a recumbent position[6] is probably intended to recall to the wearer of the reliquary the celebrated tomb in the saint's basilica at Thessalonica (Salonika).[7] The tomb was renowned throughout the East Roman Empire,[8] and was as magnificent as any ot the famous shrines of pilgrimage in the West. Over it stood a great silver ciborium, with doors, enriched with gems; within, it was said to contain a couch of precious metal on which the saint lay, ever ready to arise when called upon in the hour of need. Two of the more famous miracles connected with the tomb may be mentioned here, to show how closely the idea of the saint's protection was associated with the tomb in which his body lay, as the faithful believed, asleep rather than dead.[9] The

[1]) The colours are: flesh, pink; hair, black; nimbus, translucent green bordered by opaque red; mantle, opaque red; broad tunic-sleeves green and dark blue in alternate stripes; mail coat, pale blue and yellow; narrow tunic-sleeves, sword-blade, steel-blue; sword-pommel turquoise.

[2]) S[t] Demetrius and S[t] George are represented in art either armed or unarmed. In the latter case, they wear the long chlamys with the tablion upon the front; if they hold anything, it is a short cross.

[3]) It is, however, possible that the original cover, now lost, also bore an enamelled verse.

[4]) The two middle letters of ΜΥΡΩ are beadly damaged, but the reading seems clear. The last four letters of the word ΦΡΟΥΡΟΝ in the first line, which are near these, are also damaged.

[5]) Demetrius, proconsul of Greece, was martyred, perhaps in A. D. 306, at Thessalonica, of which city he was regarded as the patron and puissant defender.

[6]) We may compare the subject on Seals of the Grand Masters of the Knights Hospitallers at Jerusalem. Here we see the body of Our Lord in the Church of the Holy Sepulchre, with a lamp suspended above it, as above Demetrius in this reliquary (W. de G. Birch, Catalogue of Seals in the Department of Manuscripts in the British Museum, I (1887) N[os] 4494, 4507; Archaeological Journal, X, p. 412).

[7]) It is noticeable that the recorded miracles of S. Demetrius are in a high proportion performed for his city. This fact suggests that the two iambics may be derived from a poem on Thessalonica, though on the reliquary they have an individual application.

[8]) Ch. Diehl and H. Saladin, Les monuments Chrétiens de Salonique (Paris 1918) pp. 62, 63.

[9]) Both are related by H. Delehaye in Analecta Bolland. XLIII pp. 61—65. In this article Delehaye gives the references to the comprehensive edition of the miracles of S[t] Demetrius by P. de Bye in the Acta Sanctorum, and the supplementary work by Tougard.

An enamelled gold reliquary.

first took place when Thessalonica was in imminent peril from the Avars. On this occasion two mysterious personages entered the church, and knocking on the doors of the tomb, aroused S. Demetrius, who forthwith appeared and lent his aid. In the account of the second, we read of bitter civil dissensions in the city menacing it with disaster. A relative of the Prefect of Illyricum asked that the doors of the Ciborium might be opened. It was done, whereupon a silver couch was revealed, having at the head a gemmed golden throne on which Demetrius was seated; at the foot was a second throne on which sat the Lady Good Order ἡ κυρία Εὐταξία, who made as if she would abandon a city in which such disorder reigned, but was prevented by the Saint. If we accept as probable the connection between the small recumbent figures[1] on the reliquary and the body of Demetrius in its splendid tomb at Salonika, embalmed and perhaps wrapped in blood-stained garments, the second of the two iambic verses has additional point. Although the saint on his miraculous appearances was seen as the splendid figure of a warrior, yet he was also conceived as emerging into activity from the shadow of the tomb where his body lay "anointed with his blood and with balm".

The object above discussed is a rarity among the enamelled reliquaries of Byzantine times, most of which were rectangular and enriched with applied plaques of enamel, while those worn on the person as encolpia were cruciform. Through its association with Georgia, to the antiquities of which country he devoted such distinguished work, it is fitly described in a volume dedicated to the memory of Kondakov.

O. M. Dalton.

[1]) We may perhaps assume that the enamelled figure depicts Demetrius as sleeping, the inner gold relief representing him as dead.

LES NOMS DES AURIGES DANS LES ACCLAMATIONS DE L'HIPPODROME

(ÉTUDE CRITIQUE SUR LE LIVRE DES CÉRÉMONIES)

A Constantinople, au X^e siècle, les auriges de l'hippodrome étaient acclamés sous un nom d'emprunt, chacun sous un nom distinct, propre à sa faction. On nommait le bleu Ouranios, le vert Olympios, le blanc Ikasios, le rouge Anatellon. Pour quelle raison? Que signifient ces mots?

Nous connaissons pareille pratique par le célèbre Livre des Cérémonies, composé par Constantin Porphyrogénète entre 957 et 959. Ce livre est une œuvre composite, où l'on discerne sans peine des morceaux de toute époque. Reiske, qui en a fait le commentaire en 1754, pensait[1] que l'on avait ainsi conservé les noms des auriges qui étaient en vogue au moment où le formulaire fut rédigé pour la première fois. Mais cette hypothèse n'est pas soutenable. En effet, on rencontre bien rarement, dans les formules du Livre des Cérémonies, le nom d'un personnage, et il est alors expressément cité à titre d'exemple.[2] D'ordinaire, on écrit ὁ δεῖνα, „un tel". Nous lisons par exemple: „Demandez un tel pour factionnaire". Ou bien: „Princes, la faction à un tel". Ou encore: „Un tel, tu portes bonheur à cette faction".[3] En réalité, Ouranios, Olympios, Ikasios et Anatellon étaient des noms de convention qui désignaient la couleur. On disait au champion des Bleus: „Ouranie", comme on lui disait ailleurs, plus simplement: „Venete, bleu". Rien ne paraîtra plus certain, si l'on veut bien examiner un passage peu connu du célèbre roman d'Alexandre.

La preuve demande à peine quelques pages. Et le sujet, de prime abord, ne semble pas devoir retenir plus longuement l'attention. Toutefois, il nous conduit à un autre problème, grave et difficile, celui des sources dont est composé le Livre des Cérémonies et peut-être nous fournira-t-il pour l'éclairer un élément nouveau.

*

Le roman d'Alexandre est une œuvre impersonnelle, qui a passé par diverses rédactions. On en compte quatre: α, β, γ, δ. La plus ancienne est attribuée au III^e siècle, la seconde, β, en est une révision systématique. La troisième, γ, passe pour une variante amplifiée de β. La dernière, δ, n'est connue que par des répliques syriennes ou latines: nous la laisserons de côté.[4]

Les trois rédactions α, β, γ, racontent chacune comment Alexandre, dans un âge encore tendre (15 ans d'après α), gagna la course des chars à Olympie. α et β diffèrent peu l'une de l'autre. Le récit est simple et conserve une couleur grecque. Il y a neuf concurrents, la trompette donne le signal et le vainqueur reçoit une couronne d'olivier sauvage. La rédaction γ nous représente une scène romaine, avec les factions, les quatre couleurs, le mapparius; elle nous donne le tableau le plus vivant que nous ayons de l'hippodrome au

[1]) Cer., t. II, p. 316 (éd. Bonn).

[2]) Cer., I, 89, t. I, p. 405, l. 11: κιτεύει (ὡς ἐν ὑποθέσει)... οὕτως.

[3]) Cer., I, 69, t. I, p. 327, 16; 328, 10; 331, 12.

[4]) Voyez la bibliographie dans mon article sur l'Ascension d'Alexandre, Syria, 1923, p. 87.

temps du Bas-Empire.[1] Elle ajoute un autre trait significatif: Alexandre entendait un oracle lui annoncer ses victoires. Maintenant, on salue en lui le futur maître du monde.

Meusel[2] a relevé cette rédaction nouvelle dans trois textes: C (Paris. suppl. 113), Barocc. 20 et Barocc. 17, qu'il a imprimés ensemble, l'un au-dessous de l'autre, ligne par ligne. De la sorte il est aisé de les confronter et de voir qu'une différence essentielle les sépare. C conduit le héros à Olympie, comme les rédactions antérieures; les deux autres, à Rome. Et ces deux autres se distinguent aussi l'un de l'autre. Le Barocc. 20, sur tous les autres points, coïncide avec C. Le Barocc. 17 s'en éloigne sensiblement. On y a abrégé ou supprimé ce que C conserve de α et de β. On y a introduit des changements notables. On a cherché à donner au récit plus de vraisemblance et de tenue. Il est clair qu'un lien de filiation unit les trois textes. Au premier abord, C paraît avoir donné naissance aux autres. Mais un examen plus attentif nous fait voir, dans le Barocc. 17, un récit neuf, très cohérent, d'où l'on a tiré C et le Barocc. 20, en y interpolant, plus ou moins adroitement, des passages de β. On voit même, à certains indices, que le Barocc. 17 repose sur α.[3]

Ces observations ont leur prix, si nous voulons fixer une date. Cette date est la fin d'Olympie. En 393, cessent les jeux; en 426, périssent les temples. C'est alors ou peu après, que l'on corrige le roman, pour effacer le souvenir d'un culte aboli et d'un sanctuaire condamné. On a transporté les jeux à Rome. On a composé presque de toutes pièces un récit nouveau, mouvementé, image fidèle de la vie antique.

Nous allons suivre le Barocc. 17, où le texte, sauf de rares exceptions, est le mieux conservé.

Alexandre s'apprête à partir pour Rome. Son père lui fait faire un habit orné d'or et de pierres précieuses: „Ἡλίου δὲ ἦν ἀνατέλλοντος ἡ χροιὰ τῆς στολῆς. Le soleil levant, telle était la couleur de l'habit".

Les concurrents sont prêts:

„Et voici Nicolas, ceint de l'habit céleste (τῇ οὐρανίῳ ἐσθῆτι) et avec lui Callisthène, ceint aussi de l'habit couleur de statue (εἰκασίῳ), après eux, Laomédon et Alexandre. Laomédon est olympien (ὀλύμπιος) Alexandre soleil levant (ἀνατέλλων). On murmure. Les membres de la faction olympienne (οἱ τοῦ ὀλυμπίου μέρους φυλέται) crient à Laomédon: „Pourquoi veux-tu perdre la vie, ô Laomédon, et vas-tu avec ce jeune garçon combattre Nicolas et Callisthène? Quel secours attends-tu de lui? Refuse de conduire". „Laomédon leur dit: „Vous, de la faction de l'Olympien (οἱ τοῦ μέρους τοῦ ὀλυμπίου), laissez-moi. A côté de ce jeune garçon, j'attends des couronnes de Zeus bienveillant..."

„On agite les boules, on tire au sort suivant l'usage. Le sort décide: le céleste avancera sur le côté et après lui, le soleil levant, Alexandre (ἔλαχε τὸν οὐράνιον παραβῆναι, μετὰ τοῦτον ἀνατέλλοντα τὸν Ἀλέξανδρον). Voici ceux qui marquent les limites, auprès d'eux, le mapparius, les spectateurs. Ceux qui excitent criaient. Zeus d'en haut regardait. Dans le capitole, le prêtre de Zeus présidait. La foule était impatiente, moins pressée de voir les jeux (τὸ ὀλύμπιον) que ce qui adviendrait d'Alexandre. Une foule immense n'avait d'yeux que pour lui. Cependant Alexandre donne le signal, le mapparius fait, de la main, un signe à la foule. La foule crie, se dispute, houleuse. Puis tous se taisent, la vraie lutte va commencer. Le céleste (ὁ οὐράνιος) tout d'un coup donne le signal d'usage, le mapparius avertit la foule, le peuple crie, les barrières s'ouvrent"...

Alexandre est vainqueur. On compose un hymne en son honneur, une suite d'iambes:

„Sois fier, Philippe, sois joyeuse, Macédoine. Vous avez le bonheur d'être appelés, l'un son père, l'autre sa patrie. Vous le verrez venir couronné, vainqueur invincible, maître de grandes terres. En qualité de soleil levant, il a lutté dans le stade (ὡς ἀνατέλλων ἠθλησεν ἐν τῷ σταδίῳ) et a fait pâlir tous les autres

---

[1]) L. I, ch. 18—20: Muller, p. 17; Meusel, p. 718—719, 794—803. Dans la rédaction arménienne §§ 48—56: Raabe, p. 12—13.

[2]) Appendice à l'édition du manuscrit de Leyde, p. 794—803.

[3]) J. Zacher, Pseudocallisthenes, p. 20—21, rattache le Barocc. 17 à la rédaction γ, parce que l'incipit ressemble à celui de C, mais il observe que la fin est d'une rédaction particulière et qu'à ce titre, et aussi en raison de son âge (XIII[e]s.), il mériterait d'être étudié avec soin. Ajoutons que les remaniements du roman ont été très nombreuses et qu'un examen méthodique des manuscrits donnera sans doute plus de quatre rédactions (Cf. Syria, 1923, p. 98).

astres. Reçois-le, brillante Macédoine, il repoussera tes ennemis, car Alexandre est le maître du monde (κοσμοκράτωρ)."

Ces textes sont clairs. Ouranios, Olympios, Ikasios, Anatellon désignent les couleurs: bleu, vert, blanc, rose. On désigne la couleur par une image: le ciel, l'Olympe boisé, les statues de marbre, le soleil levant. C'était alors l'usage. Un glossaire de ce temps, dans un chapitre sur le costume (περὶ ἱματίων), cite le qualificatif: οὐράνιον, coeleste.[1] Le soleil levant, Sol Oriens, était une divinité que les empereurs du IIIe siècle gravaient sur leurs monnaies.[2] Εἰκάσιος ne se rencontre pas dans les glossaires, mais, on sait que le verbe εἰκάζω veut dire „représenter", εἰκασία ou εἴκασμα est „l'image", et les artistes, peintres ou sculpteurs, attachés au service des factions se nommaient εἰκασταί.[3] Au temps où les auriges vainqueurs se voyaient sculptés dans le marbre, on eut l'idée, pour désigner le blanc d'un terme poétique, d'évoquer le spectacle le plus agréable aux gens du cirque, la statue qui consacrait leur gloire.

*

Ainsi, au Ve siècle, comme au Xe, les auriges portaient le nom de leur couleur, un nom poétique: Ouranios, Olympios, Ikasios, Anatellon. Comment ces noms ont-ils passé les siècles? A quelle source le Livre des Cérémonies les a-t-il empruntés?

Les sources du Livre des Cérémonies? Voilà bien un des problèmes les plus attachants pour les historiens de Byzance. Plusieurs l'ont abordé.[4] De cet amas de documents assemblés au hasard, mal liés, ils ont su dégager le traité conçu par Constantin, avec son supplément (II, 1—25) et ses appendices. Dans ce traité même, ils ont distingué trois parties, d'âge différent: les cérémonies religieuses, les cérémonies civiles et les fêtes impériales. La première partie elle-même comprend deux traités séparés par une lacune. Le premier, seul de ces traités (I, 1—9*a*) appartient au Porphyrogénète, l'autre (I, 9*b*—37), sauf quelques additions, se rattache au règne de Michel III, plus précisément aux années 847—862. Les cérémonies civiles ont trois chapitres qui peuvent se dater de 768 et la plupart des autres portent la marque de ce temps. Quant aux fêtes impériales, les opinions sont partagées. Tout ce morceau touche à l'hippodrome. Il intéresse notre sujet, nous l'examinerons à notre tour.

Dans tout l'ouvrage, il y a lieu de distinguer deux sources différentes: le livre du maître des cérémonies et celui des factions. L'un décrit la cérémonie, l'autre donne le texte des acclamations et des chants. Le premier n'indique des chœurs que le moment où ils interviennent, le second n'indique de la cérémonie que ce que les chœurs en doivent savoir pour intervenir à propos. Ces deux livres étaient distincts. On les consultait tous deux, et d'autres encore, comme l'on consulte aujourd'hui divers livres liturgiques pour constituer l'office de chaque jour. Constantin les a combinés en un traité unique. Il y a là un fait essentiel. M. Bury l'a reconnu et nous ne saurions trop le souligner.

Treize chapitres (61 à 73) visent l'hippodrome. Nous y trouvons d'abord les solennités qui précédaient les jeux. L'avant-veille, dans leur phiale respective, ou, plus tard, au devant du Triconque, les factions demandent l'autorisation de célébrer la fête, puis, le soir, elles exécutent la facularia, la danse aux flambeaux. La veille, elles acclament l'empereur

[1]) Corpus glossariorum latinorum, t. III, p. 272,23.

[2]) Fr. Richter, dans Roscher, t. IV, p. 1152.

[3]) Cer. II, 15, t. I. p. 590, 1 et 14.

[4]) Alfred Rambaud, L'empire grec au Xe siècle, 1870, p. 128; D. F. Běljaev, Ežednevnye priemy Vizantijskich carej i prazdničnye vychody v chram sv. Sofii v IX—X v.v. (Zapiski imp. russkago arch. Obščestva, t. VI, Nov. Ser., 1893); Ch. Diehl, Sur la date de quelques passages du Livre des Cérémonies (Etudes byzantines, Paris, 1905, p. 293—306); J. B. Bury, The Ceremonial Book of Constantine Porphyrogennetos (The English Historical Review, t. XXII, 1907, p. 209—227, 417—439); Jean Ebersolt, Le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies, Paris, 1910, p. 180—216.

autour des phiales: c'est la „réception" (δέξιμον), suivie d'un banquet. En même temps, elles préparent les courses. Ces premiers chapitres forment une suite unique où chaque cérémonie n'est donnée qu'une fois. Il en est autrement des jeux mêmes, qui sont décrits quatre fois, pour quatre fêtes. Mais ne nous laissons pas tromper à cette belle ordonnance. Un peu d'attention nous fera voir, dans cette suite unique, une combinaison arbitraire et contradictoire,[1] des morceaux sans lien, tirés de fêtes différentes: au maître des cérémonies, on a pris Pâques;[2] aux factions, deux anniversaires de l'empereur, avènement (αὐτοκρατορία)[3] et couronnement,[4] et, dans l'intervalle, semble-t-il, une formule commune aux diverses fêtes religieuses.[5] Les sources, les traités anciens, développés et bien ordonnés, n'ont fourni que quelques éléments pris au hasard.

De quand dataient ces traités? Celui du maître des cérémonies paraît appartenir au règne de Michel III, et par les formules, semblables à celles des cérémonies religieuses (I, 9*b*—37), qui furent décrites alors, et par les monuments cités, car on y trouve à la fois le Triconque, construit par Théophile, père de Michel, et les deux phiales des factions, détruites par Basile Ier, son successeur.[6] Mais peut-être ne faut-il pas attacher trop d'importance à ces critères, surtout au second, car ces chapitres ne nous paraissent point former le tout homogène que M. Ebersolt y avait reconnu. Les deux qui décrivent la réception dans les phiales (ch. 64 et 66) présentent des différences notables[7] et le premier pourrait appartenir au VIIIe siècle. Deux autres (ch. 68 et 70), remaniés après Théophile, conservent pourtant une formule très ancienne qui peut remonter, sinon dans sa forme, au moins dans sa teneur, au temps de Justinien.[8] En fait, le livre du maître des cérémonies comprend des éléments d'âges divers. Or, ce qui est vrai de l'un le sera de l'autre. Le livre des factions demande aussi un examen critique.

Pareil examen sera plus aisé, si nous savons d'abord nous représenter exactement le rôle que jouaient les factions dans les cérémonies.

Au Xe siècle, leur rôle est de premier plan, leurs chants et leurs acclamations ne retentissent point seulement dans l'hippodrome, ou bien, l'avant-veille et la veille, autour des phiales ou dans les banquets. Aux jours de fête, le cortège impérial, entre le Palais et Sainte-Sophie, ou bien entre les grandes églises de la Capitale et le Palais, rencontre quatre chœurs, qui se partagent les stations de la route, le „reçoivent" et l'accompagnent. Si l'on veut faire honneur à un souverain étranger, ces chœurs se joignent aux chantres de Sainte-Sophie ou des Saints-Apôtres, pour donner plus d'éclat à la fête.[9] Leurs chants graves, religieux, pénétrés du sentiment de la grandeur romaine, donnaient aux cérémonies de la Cour un caractère de noblesse et de majesté.

Ce beau rôle, les factions le jouaient au Xe siècle et Constantin VII, qui fut artiste, y a mis la main. Il est peu de chapitres qui ne portent sa marque, même ceux qui accompagnent la partie la plus ancienne du traité du maître des cérémonies, les cérémonies civiles. Il est ainsi malaisé de distinguer les époques, de faire le départ entre le Xe siècle et le passé.

[1]) Comparez, p. 304, 1—5 et 313, 18.
[2]) Cer., I, 64, 68.
[3]) Cer., I, 62, 63, 65. Voy. p. 279, 20; 280, 20; 294, 1.
[4]) Cer., I, 69, p. 323, 7.
[5]) Cer., I, 69. Voy. 320, 1 et 327, 7.
[6]) Ebersolt, op. l., p. 204—206.
[7]) Confronter les deux textes à l'endroit où il est question des promotions, p. 293, 1 et 301, 1.
[8]) Cer., I, 68, p. 305, 9—306, 23; I, 70, p. 346, 12—347, 3. Cf., Bury, Hist. Rev., t. XXII, p. 433. La réception des sénateurs dans un triclinos voisin de la tribune est indiquée dans le procès-verbal de la proclamation de Léon II, en 473 (Cer., I, 94, p. 231, 14).
[9]) Cer., II, 15, p. 577, 7; 591, 10.

Le passé n'a pu donner beaucoup. Au temps de Justinien, les factions du cirque faisaient figure de partis politiques. Elles devaient leur importance à ce mouvement de pensée qui, depuis le III^e^ siècle, entraînait les Grecs vers les formes de la liberté antique,[1] à ce sentiment très vivant qui se manifeste, au V^e^ et au VI^e^, dans les „acclamations", où la foule signifie aux gouvernements ses volontés,[2] et dans les assemblées de l'hippodrome, où le peuple se joint à l'armée pour proclamer les empereurs.[3] Comme l'ancien dème, dont elle prendra le nom, la faction constitue l'association qui assure au citoyen sa part de l'action politique.[4] Ces partis turbulents, redoutables, car ils disposaient d'une force armée et prenaient part aux guerres civiles,[5] portaient ombrage aux empereurs, qui, dès le VII^e^ siècle, surent mettre un terme à leurs agitations, et dès lors préférèrent appeler, aux grandes assemblées délibératives, les corporations[6], que le préfet de la ville avait mieux en mains. Dès lors, les factions, assagies, simple rouage administratif, simple échelon dans la hiérarchie des dignités et des fonctions, bornent leurs ambitions à partager avec les plus hauts dignitaires le privilège d'acclamer officiellement les souverains.

Acclamer l'empereur était le devoir de tous ceux qui tenaient de lui une dignité ou une fonction. Nous les voyons accomplir cette tâche en toutes sortes de circonstances, aux époques les plus anciennes, au VI^e^ et au VII^e^ siècle,[7] en un temps où l'on employait encore le latin.[8] Au VIII^e^ et au IX^e^, les divers textes que nous a conservés Constantin VII nous montrent, aux endroits fixés par le cérémonial, en particulier à la sortie de l'Augusteus et dans le Consistoire, les patrices, seuls d'abord, puis unis au Sénat, prosternés et acclamant. Ils acclamaient aussi dans les banquets et même, pour donner plus d'éclat à certaines réceptions, ils dansaient autour de la table impériale.[9] Les factions ont simplement pris la suite.

Elles ont dû commencer par l'hippodrome. Il semble aussi que, dès le VI^e^ siècle, elles aient exécuté la danse aux flambeaux, dans cette grande cour du Palais de Constantin que l'on nommait le Tribunal.[10] Elles eurent ensuite — les Bleus sous Justinien II — chacune une phiale,[11] où elles acclamaient l'empereur, la veille des jeux. Mais c'est plus tard qu'elles se joignent aux dignitaires pour danser dans les banquets. Michel III les y autorisa pour l'anniversaire de sa naissance.[12] Les Bleus se groupaient alors avec les Scholes, les Verts

[1]) Pierre Jouguet, La vie municipale dans l'Egypte romaine, Paris, 1911, p. 348.

[2]) Pierre Batiffol, Un épisode du Concile d'Ephèse (Mélanges Schlumberger, Paris, 1924, p. 28—39. Cf. p. 32, note 3); Henri Grégoire, Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure, p. 32; Henri Grégoire, Miettes d'histoire byzantine (Anatolian Studies presented to Sir William Ramsay, Manchester, 1923, p. 157).

[3]) Cer., I, 91—94; Ch. Diehl, Le Sénat et le peuple byzantin (Byzantion, I, 1924, p. 204, 209).

[4]) Jouguet, op. l., p. 150. Les membres de la faction s'appellent δημῶται et parfois aussi φυλέται: dans le roman d'Alexandre (voy. plus haut) et dans le Livre des Cérémonies (Cer., I, 69, p. 312, 7). Voyez aussi Th. Uspenskij, Partii cirka i dimy v Konstantinopolě (Viz. Vremennik, t. I, 1894, p. 1—16).

[5]) The Chronicle of John bishop of Nikiu, transl ... by R. H. Charles, Londres—Oxford, 1916, 107, 23 (p. 170); 107, 46 (p. 172); 108, 14 (p. 173); 109, 16 (p. 175); 110, 3 (p. 177); 118, 3 (p. 187); 119, 9 (p. 189). Voyez Grégoire, Recueil, N° 114, 5, le commentaire et les ouvrages cités. Alfred Rambaud, De byzantino hippodromo et circensibus factionibus, Paris, 1870, p. 31, essaie de montrer que les factions formaient une sorte de milice civique: ses arguments ne nous paraissent pas probants.

[6]) Sous Justinien II: Diehl, Byzantion I, p. 208; sous Leon IV (Théophane, de Boor, p. 449, 30). Voyez aussi, Cer., II, 15, p. 579, 8.

[7]) Cer., I, 85, p. 388; I, 86, p. 392; II, 29, p. 630, 3.

[8]) Cer., I, 85, p. 370.

[9]) D'après le Clétorologe de Philothée: J. B. Bury, The imperial administrative System in the Ninth Century, London, 1911, p. 173, 21 (Bonn. 778), p. 175, 3 (Bonn. 781).

[10]) Th. Preger, Scriptores originum constantinopolitanarum, Leipsig, 1907, I, p. 39, 6; II, p. 168, 2.

[11]) Ebersolt, op. l.. p. 100.

[12]) Cer., II, 35.

avec les Excubites,[1] et plus tard, sous Constantin VII, semble-t-il,[2] gardes et factions forment quatre corps de danse dans les banquets, comme ils forment quatre chœurs sur le passage des cortèges.

Et c'est encore sous Michel III que ces quatre chœurs arrivent à donner aux fêtes l'éclat que l'on sait. On distinguait alors cinq grandes fêtes, qui se célébraient à Sainte-Sophie, tandis que les autres amenaient l'empereur aux Saints-Apôtres ou dans telle autre église. Pour les fêtes de second rang, les notaires et les „maïstores" des factions disaient des iambes; les chœurs n'intervenaient qu'au retour. Or, au VIII[e] siècle, nous le savons positivement, l'empereur suivait l'office à Sainte-Sophie, y dînait avec le patriarche et rentrait ensuite au Palais, simplement, sans entendre ni chœur, ni acclamation. Nous le savons par le formulaire même de Michel III, qui a conservé par hasard quelques chapitres de la rédaction antérieure, l'un d'eux — celui que nous venons de résumer[3] — écrit dans le style du VIII[e] siècle, un autre[4] portant une date dans cette mention significative: ἐν τῷ νεῷ τρικλίνῳ τῷ καλουμένῳ Ἰουστινιανῷ, dans le triclinos que Justinien II venait alors — quand ceci fut écrit — de construire, ce qu'il fit en 694.

Si les factions ont tardé à jouer un grand rôle, leurs chants et leurs acclamations ne remontent pas très haut. Examinons les chapitres 2—9a, ceux que l'on attribue au Porphyrogénète. Nous y trouvons un système bien lié. Les chants ressemblent aux tropaires de l'office grec, à ces strophes formées de vers libres, régis par l'accent tonique, sans égard à la quantité, et de longueur inégale, d'un rythme infiniment souple, qui suit la mélodie. On les appelait dromika ou apelatika. Les acclamations, πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι,[5] développées comme une litanie, représentent une variante plus savante de la formule traditionnelle, πολλὰ τὰ ἔτη. Or, chants et acclamations glorifient ensemble Dieu et l'empereur Les tropaires, composés pour la fête, rattachent, le plus souvent, au mystère, des idées ou des événements d'ordre politique, tels que la grandeur de l'empire, les victoires des souverains et même la conversion des Barbares.[6] Les acclamations, composées pour l'empereur, se terminent toujours par une allusion à la fête.[7] Les unes et les autres forment un ensemble cohérent, bien ordonné, expression d'une même pensée: l'empereur couronné de Dieu.

Pareil système est bien l'œuvre de Constantin VII. Les acclamations comprennent une clausule où M. Bury reconnaît pour ainsi dire sa marque: c'est la mention des porphyrogénètes. Aurait-on utilisé alors un texte plus ancien? Un texte du temps de Michel III? Peut-être, car, en ce temps, le formulaire du maître des cérémonies — le seul que nous ayons — mentionne, sans les citer, les dromika et les apelatika pour les fêtes secondaires, au retour.[8] Un texte du VIII[e] siècle? Non, assurément. En effet, pour les cérémonies civiles, le même formulaire ne se borne pas à mentionner les chants et les acclamations des factions; il les cite au moins en abrégé. Il cite les acclamations,[9] qui reproduisent la vieille formule πολλὰ τὰ ἔτη, développée, telle qu'on l'entendait aux jours de triomphe dans la bouche des

[1]) Cer., I, 65. Voy. Theoph. Cont. III, 43 (Bonn, p. 142, 6). Il s'agit, dans ce passage, des réceptions dans la phiale du Triconque: le groupement est le même.

[2]) Cer., I, 67, p. 301, 3.

[3]) Cer., I, 16.

[4]) Cer., I, 15.

[5]) Le texte en est cité plus bas, p. 22.

[6]) Cer., I, 9 p. 59, 17: probablement la conversion d'Olga, en 957.

[7]) C'est à l'occasion des grandes fêtes, sur le parcours du cortège. Le jour de Noël, à l'aller: ὁ τῶν πάντων ποιητής, ὁ τεχθεὶς ἐκ παρθένου ἁγίας, τοὺς χρόνους ὑμῶν πληθύνει σὺν ταῖς αὐγούσταις καὶ τοῖς πορφυρογεννήτοις (I, 2, p. 38, 19). De même, pour l'Epiphanie (I, 3, p. 42, 3), Pâques (I, 4, p. 44, 17) et la Pentecôte (I, 9, p. 60, 21). Au retour: προσκυνήσαντες τοῦ τεχθέντος Χριστοῦ τὴν δέξαν (I, 2, p. 39, 11). De même, pour l'Epiphanie (I, 3, p. 43, 16) et Pâques (I, 4, p. 45, 13). La Pentecôte manque.

[8]) Cer., I, 10, p. 83, 4 et 15; I, 17, p. 107, 7.

[9]) Cer., I, 38, p. 193, 6; I, 43, p. 221, 2; I, 44, p. 227, 21.

démotes comme dans celle des soldats.[1] Il cite les „poèmes“,[2] phrases très simples, telles que ὁ δεῖνα εἶσε ὕπαρχος.[3] Il nomme les „anaphonèses“[4] et paraît désigner ainsi ces souhaits, formés de pieds toniques et de rimes, que les chœurs adressaient aux souverains sur le passage du cortège nuptial.

Βασιλεῦ νεόνυμφε, Θεὸς διαφυλάξει σε.
Roi nouveau marié, Dieu te gardera.[5]

Ces acclamations, ces poèmes et ces anaphonèses se retrouvent dans les chapitres des factions, rédigés sous Constantin VII et en forment le noyau.[6]

Les anaphonèses ressemblent aux incises de homélies dramatiques, qui furent en faveur au VII[e] et au VIII[e] siècle. Dans le service divin, le tropaire, il est vrai, prit place plus tôt, une place brillante lorsqu'il était manié par le célèbre mélode Romanos. Mais il n'a joué son vrai rôle qu'à partir du moment où il donna naissance à cet hymne complexe que l'on appelle le canon. Or, si Jean Damascène et Cosmas de Majuma ont créé le type avant le milieu du VIII[e] siècle, en Palestine, c'est plus tard, après le début du IX[e], à Constantinople, que les moines du Stoudion produisent les œuvres les plus nombreuses et les plus remarquables.[7] C'est alors, semble-t-il, ou plutôt après la paix de l'Eglise (842), que le tropaire a pénétré dans le cérémonial de la Cour et que le rituel des factions a reçu ce large développement.

*

Le Livre des Cérémonies nous donne deux fois les acclamations en l'honneur des auriges: d'abord, dans la formule commune aux diverses fêtes et pour l'anniversaire du couronnement, puis, pour l'anniversaire de la cité. Ces acclamations sont de deux ordres: 1[e] la veille des jeux, pendant les préparatifs; 2[e] le jour même, après la victoire.

I. La veille des jeux. D'après la formule commune,[8] on acclame les auriges le matin. L'empereur vient d'accorder le „paratum“. Le tessarios fait „suspendre le voile à l'hippodrome“. Il se rend ensuite aux écuries, d'abord à celle des Bleus, puis à celle des Verts; il s'arrête sur le seuil du grand portail et dit à voix basse: „Venez mes enfants, salut, allez!“ Les palefreniers répondent tous à haute voix: „Salut!“

Alors commencent les acclamations alternées:

L'inspecteur: les palefreniers:	Θεοῦ τὴν νίκην ἔχει τὸ πρόσωπόν σου, Οὐράνιε (les Verts: Ὀλύμπιε).	Dieu donne la victoire à ta personne, Ouranios (les Verts: Olympios).
l'inspecteur: le peuple:	Ἅγιε, τρισάγιε, νίκη εἰς τὸ Βένετον (les Verts: εἰς τὸ Πράσινον).	Saint, trois fois saint, victoire au Bleu (les Verts: au Vert).
l'inspecteur: le peuple:	Δέσποινα Θεοτόκε, νίκη εἰς τὸ Βένετον (les Verts: εἰς τὸ Πράσινον).	Mère de Dieu souveraine, victoire au Bleu (les Verts: au Vert).
l'inspecteur: le peuple:	Τοῦ Σταυροῦ ἡ δύναμις, νίκη εἰς τὸ Βένετον (les Verts: εἰς τὸ Πράσινον).	Puissance de la Croix, victoire au Bleu (les Verts: au Vert).

[1]) Cer., II, 19, p. 611; II, 21, p. 614; II, 43, p. 650.
[2]) Cer., I, 47, p. 237, 21, 240, 11.
[3]) Cer., I, 52, p. 264, 21.
[4]) Cer., I, 41, p. 213, 9.
[5]) Cer., I, 39, p. 197, 19.
[6]) Cer., I, 38, p. 196, 15; I, 39, p. 201, 10; I, 40, p. 207, 10; I, 48, p. 253, 2; I, 53, p. 266, 20.
[7]) Karl Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Litteratur, Munich, 1897, p. 674, 677.
[8]) Cer., I, 69, p. 310, 11.

l'inspecteur:	Θεοῦ τὴν νίκην ἔχει	Dieu donne la victoire
les palefreniers:	τὸ πρόσωπόν σου, Οὐρόνιε (les Verts: Ὀλύμπιε).	à ta personne, Ouranios (les Verts: Olympios).

Au début et à la fin, après Ouranios ou Olympios, champions des deux factions principales, on acclame dans les mêmes termes — et sous d'autres noms, nous allons le voir — les champions des deux factions subordonnnées, le blanc dans l'écurie des Bleus, le rouge dans celle des Verts. Il y a deux ordres d'acclamations: les unes en l'honneur de l'aurige, les autres en l'honneur de la faction. Aux premières répondent les palefreniers, aux secondes toute l'assistance. Et c'est tout. L'après-midi, on mettait à l'épreuve les barrières et les chevaux, on tirait au sort, simplement, sans élever la voix.

Pour l'anniversaire de la cité, le matin, les choses devaient se passer de même.[1] L'après-midi,[2] on procédait autrement. Le préfet présidait et scellait l'urne, que l'on devait ouvrir le lendemain. Les acclamations étaient plus nombreuses et plus solennelles. Pour commencer, les démarques des deux factions, avec leurs lieutenants, les autres fonctionnaires et les démotes, se rendent chacun dans leur écurie. L'inspecteur joue de la tauréa,[3] trois fois.

Le peuple:	Νίκα, Βένετε (les Verts: Πράσινε).	Sois vainqueur, ô Bleu (les Verts: ô Vert).
le grand chantre:	Ἔχεται ὁ βοηθῶν ἡμῖν Ἰησοῦς.	Jésus est notre aide.
le peuple:	Ἀεὶ νίκα.	Sois toujours vainqueur.
les chantres:	Εἷς ὁ Θεός, σὺ αὐτοὺς σῶσον.	Dieu unique, sauve-les.
le peuple:	Ναὶ, Κύριε.	Oui, Seigneur.

Ils sortent ensuite dans la cour. L'inspecteur joue de la tauréa, trois fois.

Le peuple:	Νικᾷ ἡ πίστις τῶν βασιλέων.	Victoire à la foi des empereurs.
	Νικᾷ ἡ πίστις τῶν αὐγουστῶν.	Victoire à la foi des impératrices.
	Νικᾷ ἡ πίστις τῆς πόλεως	Victoire à la foi de la cité
	καὶ τῶν Βενέτων (τῶν Πρασίνων).	et des Bleus (des Verts).
les chantres:	Ὁ δεῖνα καὶ ὁ δεῖνα,	Un tel et un tel,
	μεγάλων βασιλέων,	grands rois,
le peuple:	Κύριε, βοήθει.	Seigneur, aide-les.
les chantres:	Εἷς ὁ Θεὸς, σὺ αὐτοὺς σῶσον.	Dieu unique, sauve-les.
le peuple:	Ναὶ, Κύριε.	Oui, Seigneur.

Ensuite on chante τὸ δρομικὸν ποίημα en face de l'hippodrome. Un premier chantre implore Dieu pour les Bleus:

Οἱ τῶν ἀγώνων σὲ δυσωποῦμεν,	Nous, gens du cirque, nous t'adorons,
τὸν Θεὸν ἡμῶν καὶ σωτῆρα.	toi, notre Dieu et notre Sauveur.
Νίκας τοῖς Βενέτοις βοήθει	Pour la victoire, aide les Bleus,
καὶ χωρήγησον τῷ Οὐρανίῳ,	donne-la à Ouranios,
ἵνα καὶ πάλιν χορεύσωμεν μετὰ νίκης	et de nouveau nous danserons après la victoire.

Un autre s'adresse à la Mère de Dieu, en faveur de la faction blanche:

Ὡς κραταιὰ σκέπη ἡ Θεοτόκος	Toi, abri puissant, ô Mère de Dieu,
καὶ ἀντίληψις βεβαία τῶν εἰς σὲ προστρεχόντων,	et ferme soutien de qui a recours à toi,
ἐξαιτοῦμεν, οἱ Βένετοι, δωρηθῆναι	nous te supplions, nous les Bleus, accorde-nous,
ἡμῖν τοῦτο τῷ Εἰκασίῳ διαπρέπον	pour l'honneur d'Ikasios,
ταῖς νίκαις σὺν αὐτῷ εἰς τὸν ὠγῶνα	la victoire avec lui dans les jeux
καὶ ἡμᾶς εὐφρανθῆναι.	et la joie avec lui.

[1]) Cer. I, 70, p. 341, 3.
[2]) Cer., I, 70, p. 348, 5; I, 71, p. 349, 14—352, 5.
[3]) Cer., Un tambour selon Meurcius, une trompette selon du Cange, s. v.

Les Verts chantaient le même poème en l'honneur d'Olympios, et aussi d'Anatellon, dont le copiste a omis le nom.

Ensuite, les deux factions se rendaient dans la phiale du Triconque et exécutaient la danse aux flambeaux, en chantant un apélatikon sur le quatrième ton plagal. Enfin elles prenaient place sur les degrés qui faisaient face au trône. Les chantres commençaient alors les acclamations (τὴν ἀνευφημίαν). De temps en temps, un soliste avançait pour achever ou commencer un ensemble. Nous distinguerons ainsi plusieurs parties.

a) Les chantres:	Ὁ βοηθῶν τοὺς δεσπότας,	Toi qui aide les maîtres,
le peuple:	εἷς ὁ Θεός,	Dieu unique,
les chantres:	σὺ αὐτοὺς σῶσον	sauve-les.
le peuple:	Ναί, Κύριε.	Oui, Seigneur.

On acclame ensuite dans les mêmes termes, avec le même refrain, tour à tour, les impératrices, les porphyrogénètes, la cité, le préfet, Ouranios et Ikasios (les Verts: Olympios et Anatellon). Puis, un soliste reprend tous les noms dans une même phrase, les chantres et le peuple achèvent de même et terminent en acclamant de nouveau l'empereur:

Les chantres:	Ὁ δεῖνα καὶ ὁ δεῖνα,	Un tel et un tel,
	μεγάλων βασιλέων	grands rois
	καὶ αὐτοκρατόρων,	et empereurs,
le peuple:	Κύριε βοήθει.	Seigneur, aide-les.
b) Un soliste:	Ἰοὺς ἀεί, ἀεί,	Hé! toujours, toujours,
les chantres:	προτείνου[1] καὶ νικᾷς	en avant et victoire,
le peuple:	εἰς ἀεί, εὐδόκιμε.	pour toujours, toi, le glorieux.
les chantres:	Ἅγιε, τρισάγιε.	Saint, trois fois saint,
le peuple:	[Ναί, ἅγιε, τρισάγιε]	[Oui, saint, trois fois saint]
	Νίκη εἰς τὸ Βένετον	victoire au Bleu
	(les Verts: εἰς τὸ Πράσινον).	(les Verts: au Vert).

La litanie se continue comme le veut la formule commune pour le matin. On invoque la Mère de Dieu souveraine, la puissance de la Croix et l'on termine en adressant à l'aurige les mêmes félicitations:

Les chantres:	Θεοῦ τὴν νίκην ἔχει[2]	Dieu donne la victoire
[le peuple]:	τὸ πρόσωπόν σου, Οὐράνιε	à ta personne, Ouranios,
	(les Verts: Ὀλύμπιε).	(les Verts: Olympios).
le chantre:	Ὅλη δείλη[3] σήμερον,	Que toute l'après-midi aujourd'hui,
le peuple:	ὅλη δείλη σήμερον,	que toute l'après-midi aujourd'hui,
	καλή σου δείλη γένηται.[4]	qu'elle te soit bonne, l'après-midi!

Il est probable que l'on saluait ainsi Ikasios et Anatellon. Pour finir, on acclamait les empereurs:

Les chantres:	Κύριοι, πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι,	Seigneurs, beaucoup d'années pour vous,
le peuple:	πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι	beaucoup d'années pour vous
	(les Verts: Ἅγιε).	(les Verts: Saint).
c) Un soliste:	Ὁ δεῖνα καὶ ὁ δεῖνα,	Un tel et un tel,
	μεγάλων βασιλέων	grands rois
	καὶ αὐτοκρατόρων,	et empereurs,

[1]) Προτόνου: cod. et éditeur. Nous corrigeons sous toute réserve.
[2]) Ἔχεις: cod. et éd.
[3]) Δείλης: cod. et éd. De même, aux lignes suivantes.
[4]) Γίνεται: cod. et éd.

le peuple:	Θεοτόκε, βοήθει.	Mère de Dieu, aide-les.
les chantres:	Εἷς ὁ Θεός, σὺ αὐτοὺς σῶσον.	Dieu unique, sauve-les.
le peuple:	Ναὶ, Κύριε.	Oui, Seigneur.
le soliste:	Ναί, εἰπὲ καὶ ποίει τὸ ἀγαγεῖν τῷ Οὐρανίῳ (les Verts: τῷ Ὀλυμπίῳ).	Oui, dis et fais qu'Ouranios ait (les Verts: Olympios)
le peuple:	[καλὸν ἀγῶνα].	[une bonne course].
le soliste:	Ναί, εἰπὲ καὶ ποίει τὸ ἀγαγεῖν τῷ Εἰκασίῳ (les Verts: τῷ Ἀνατέλλοντι)	Oui, dis et fais Qu'Ikasios ait (les Verts: Anatellon)
le peuple:	καλὸν ἀγῶνα.	une bonne course.
les chantres:	Εἷς ὁ Θεός, σὺ αὐτοὺς σῶσον.	Dieu unique, sauve-les.
le peuple:	Ναὶ, Κύριε.	Oui, Seigneur.

Les factions se rendaient ensuite au cirque et répétaient les mêmes chants et les mêmes acclamations devant le préfet.

II. Après la Victoire. — Cette partie du formulaire semble appartenir à l'anniversaire du couronnement.[1] Nous n'y trouvons que le texte des acclamations, ce qui se dit, et non ce qui se fait. Ce qui se fait est décrit plus loin,[2] à l'endroit où l'aurige vainqueur, recevant sa récompense, après la première course, demande à „ceindre" un conducteur de bige.

Les vainqueurs viennent se placer en face du dème, font le signe de la croix vers les souverains et s'entendent acclamer. Voici ce que disent les Bleus:

Les chantres:	Πολλά, πολλά, πολλά,	Beaucoup, beaucoup, beaucoup,
le peuple:	πολλὰ ἔτη εἰς πολλά.	Beaucoup d'années, beaucoup.
les chantres:	Καλῶς ἦλθετε, θεοστέπτων οἱ δοῦλοι.	Soyez les bienvenus, serviteurs de ceux que Dieu a couronnés.
le peuple:	Καλῶς ἦλθετε(γ').	Soyez les bienvenus (3 f.).
les chantres:	Καλῶς ἦλθετε, προβολὴ εὐεργετῶν.	Soyez les bienvenus, élus des bienfaiteurs.
le peuple:	Καλῶς ἦλθετε(γ').	Soyez les bienvenus (3 f.).
les chantres:	Καλῶς ἦλθες, Οὐράνιε μετὰ νίκης (les Verts: Ὀλύμπιε).	Sois le bienvenu, Ouranios, après la victoire (les Verts: Olympios).
le peuple:	Καλῶς ἦλθες(γ').	Sois le bienvenu (3 f.).
les chantres:	Καλῶς ἦλθες, Εἰκάσιε νικήσας (les Verts: Ἀνατέλλων).	Sois le bienvenu, Ikasios, toi qui as vaincu (les Verts: Anatellon).
le peuple:	Καλῶς ἦλθες (γ').	Sois le bienvenu (3 f.).
les chantres:	Τὰ ἴσα αἰτούμεθα τῆς ἐκ Θεοῦ νίκης ὑμῶν (les Verts: τοῦτό ἐστιν ἐκ Θεοῦ νικῆσαι).	Encore, nous la demandons, une victoire telle que Dieu vous l'a donnée (les Verts: c'est vaincre par Dieu).
le peuple:	Καλῶς ἦλθες(γ').	Sois le bienvenu (3 f.).
les chantres:	Πολλά, πολλά, πολλά,	Beaucoup, beaucoup, beaucoup.
le peuple:	πολλὰ ἔτη εἰς πολλά.	beaucoup d'années, beaucoup.

Les auriges restent à la même place. Le basileus leur envoie τὰ ἔπαθλα. Les dèmes prononcent τὰ ἄκτα τῶν ἐπάθλων. Ils souhaitent aux souverains, d'abord, une longue vie, puis, la victoire. Entre les deux souhaits, ils demandent les récompenses.

[1]) Cer., I, 69, p. 320, 4.
[2]) Cer., I, 69, p. 330, 1—16.

Dépôt central:

Prof. A. Kalitinsky, Loretánské nám. 109. Prague IV. Tchécoslovaquie.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 045966626